UN MAITRE
DE LA VIE SPIRITUELLE

Dom Columba Marmion

Abbé de Maredsous

(1858-1923)

PAR

DOM RAYMOND THIBAUT

DEUXIÈME ÉDITION
10e — 30e mille

ABBAYE DE MAREDSOUS
(NAMUR, BELGIQUE)
1930

Class 92 Book M345t
General Theological Seminary Library
CHELSEA SQUARE, NEW YORK

PRESENTED BY
A.F. O'Donnell

[illegible]

DOM COLUMBA MARMION

ABBÉ DE MAREDSOUS

LIBRAIRIE GARNEAU
Limitée
Livres et Ornements d'Eglise
47 Rue Buade, QUEBEC

92
M345t
97208

Nihil obstat
Censores deputati.

Imprimi potest
CAELESTINUS, *Abb.*

Imprimatur
MAX. DEBOIS, *Vic. Gen.*
Namurci, 8 Sept. 1929.

UN MAITRE

DE LA VIE SPIRITUELLE

Dom Columba Marmion

Abbé de Maredsous

(1858-1923)

PAR

DOM RAYMOND THIBAUT

DEUXIÈME ÉDITION

10e — 20e mille

ABBAYE DE MAREDSOUS

(NAMUR, BELGIQUE)

1930

DU MÊME AUTEUR :

La vie intérieure d'après les lettres de direction de dom Marmion. (En préparation).

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

PRÉFACE

Au jugement des critiques les plus autorisés, dom Columba Marmion s'est révélé, par ses ouvrages ascétiques, comme un maître de la vie spirituelle.

Ce qui, notamment, a frappé les lecteurs du Christ vie de l'âme, *du* Christ dans ses mystères, *du* Christ idéal du moine, *c'est que de tels livres n'ont pu être publiés qu'après avoir été vécus : ils donnent l'impression de n'être, bien souvent, que l'écho, à peine voilé, d'une intense vie intérieure.*

Aussi, dès le lendemain de la mort de dom Marmion, survenue en janvier 1923, *exprima-t-on, de divers côtés, le désir de voir paraître une* Vie *de l'auteur d'écrits si profonds et si bienfaisants.*

Était-il possible de réaliser ce vœu? Possédait-on des documents suffisants pour tenter de reconstituer les différentes étapes de la vie intérieure de dom Marmion? Car c'est la connaissance de cette vie intérieure qui donnerait satisfaction à la pieuse curiosité de milliers d'âmes et qui ferait le prix de l'ouvrage.

La réponse n'allait pas tarder à venir. On retrouva, dans les papiers de dom Marmion, deux petits carnets de notes spirituelles datant des débuts de son existence monastique. Puis, dans ses cahiers de professeur de théologie, on eut la surprise de découvrir, s'entremêlant au canevas de ses

« leçons », de nombreuses pages sur sa vie d'intimité avec Dieu durant son séjour à Louvain. Mais surtout, on a reçu peu à peu communication de lettres écrites par lui et dont le nombre, à présent, dépasse le chiffre de quatre cents [1].

Les documents ainsi ramassés permettaient de retracer, sinon dans tout le détail, du moins en traits suffisamment sûrs, l'histoire de son âme. En y ajoutant les renseignements recueillis en Irlande auprès des siens et de ses amis, il devenait possible de saisir comment la nature et la grâce l'avaient préparé à sa mission, de suivre sa formation sacerdotale, d'assister à son initiation monastique et à ses progrès dans le cloître, de contempler l'épanouissement, en son âme, de la grâce divine. Le théologien, l'abbé « père spirituel des moines », le directeur de conscience, l'apôtre nous apparaissaient avec les dons variés d'une riche nature originale entièrement livrée au souffle de l'Esprit. On pouvait enfin s'arrêter, durant les dernières années, à l'admirable spectacle de la consommation de hautes vertus et pénétrer dans le sanctuaire du contemplatif.

Nous avons entrepris le travail. Néanmoins l'ouvrage que nous offrons au public ne se présente pas comme une biographie complète, ni même comme une biographie tout court, au sens moderne du mot. C'est, dans un cadre biographique, un « Essai », dont le but primordial, à la fois plus limité et plus ambitieux, est de retrouver, à la claire lumière des documents eux-mêmes, la courbe des ascensions intérieures de celui qui a si bien parlé des mystères du

1. Ce chiffre est certainement bien au-dessous de celui des lettres écrites par dom Marmion. Plusieurs correspondants ont détruit les lettres que leur avait adressées dom Columba : « J'ai détruit toutes ses lettres de direction, — nous écrivait, le 22 août 1927, la Supérieure d'une communauté religieuse — un jour que je désirais obtenir une faveur suprême de Dieu. J'ai fait alors l'holocauste de tous mes trésors ». On ne peut que s'incliner devant un motif si surnaturel, mais on ne peut aussi que regretter que le sacrifice se soit exercé sur une matière aussi précieuse. — Il est d'autres correspondants que nous n'avons pu atteindre, faute de connaître leur adresse. C'est pourquoi nous nous permettons de leur demander, si ces lignes tombent sous leurs yeux, de bien vouloir nous communiquer les lettres (que nous restituerons après lecture) ou de nous en donner copie; nous leur en serions très reconnaissants.

Christ; de révéler, du coup, la genèse, le développement et la portée de la doctrine. Découvrir, dans la vie *de dom Marmion, le sens de* son œuvre *ascétique : tel a été, avant tout, notre dessein.*

La réalisation de ce dessein nous a été chose relativement aisée. Dom Marmion ne nous dérobe pas son vrai visage : dans ses Notes, *toutes spontanées, il n'interpose, entre son cœur et le nôtre, aucun travail littéraire; ses lettres, surtout à des disciples intimes, sont un pur miroir propre à le dévoiler tout entier; c'est dans ces pages qu'il est le plus immédiatement saisissable. Il est lui-même son meil, leur peintre; et pour nous donner l'illusion de sa présence-nous n'aurons vraiment qu'à le laisser parler.*

Le but que nous cherchions de la sorte à atteindre nous a imposé le plan à suivre. La chronologie ne nous a fourni que le cadre indispensable; et à travers les événements racontés, nous nous sommes avant tout[1] *efforcé de pénétrer l'âme de dom Columba et de reconnaître son œuvre spirituelle.*

Dès lors, nous ne pouvions hésiter à utiliser dans la plus large mesure ces documents entièrement inédits et si révélateurs de la vie profonde d'un maître d'ascétisme; il nous a semblé qu'il fallait puiser à pleines mains dans ces trésors cachés pour en faire bénéficier les âmes. D'ailleurs, garder jalousement pour nous seuls de telles richesses, n'eût-ce pas été desservir les desseins de Celui qui les avait si abondamment départies à son serviteur?

Dès lors aussi, nous ne pouvions penser à publier à part, en dehors du cadre chronologique, ces notes, souvent fragmentaires : c'eût été briser l'unité vivante et profonde

1. « Avant tout », disons-nous, car il est bien évident que la nécessité nous à obligé plus d'une fois à nous arrêter à tel ou tel événement alors même que, faute de documents, nous n'avons pu connaître les sentiments de dom Columba en la circonstance.

qui relie l'œuvre à l'homme, et qui constitue l'une des caractéristiques les plus séduisantes de la physionomie de dom Marmion.

Les lecteurs pressés qui aiment les biographies rapides n'ouvriront pas ce livre. Mais nous avons la confiance qu'il sera reçu avec faveur par tous les amis — et ils sont nombreux — de dom Columba ; par tous ceux aussi qu'intéressent les problèmes psychologiques et les questions ascétiques ; ils pourront assister à l'éclosion, suivre l'élaboration et admirer l'épanouissement d'une doctrine de vie dans une âme assurément privilégiée. Nous avons surtout l'intime conviction que ce livre sera accueilli avec joie par tous ceux qui ont lu et goûté Le Christ vie de l'âme : *ils y retrouveront la même doctrine, haute et accessible, surnaturelle et humaine, sous une forme plus spontanée, mais non moins profonde ; non plus systématisée, mais vécue au jour le jour, pour ainsi dire, année par année, dans la complexité et les vicissitudes de l'existence : nous sommes assuré qu'ils seront gagnés par la simplicité de ces lumineuses confidences, et que cette lecture leur sera éminemment bienfaisante.*

Il nous reste à remplir un devoir de gratitude envers tous ceux qui nous ont aidé et encouragé de leurs conseils dans ce long et délicat travail, souvent interrompu, parfois pour de longs mois, souvent repris aussi, lorsque de nouvelles lettres nous étaient communiquées au cours de notre œuvre.

Mais notre reconnaissance va surtout à ceux qui nous ont livré, avec une confiance qui nous honore autant qu'elle nous touche, les lettres originales de dom Marmion : de cette source précieuse sont sortis l'important chapitre sur le « directeur spirituel » et les meilleures pages sur son état d'intimité avec Dieu durant les dernières années.

Nous voudrions que ce travail fût ce que dom Marmion lui-même eût souhaité qu'il fût : un acte de foi ardent et plein d'amour en la divinité du Christ Jésus, qui a daigné répandre dans l'âme de son serviteur l'abondance des lumières divines pour faire de lui un héraut de son Mystère.

Maredsous, ce 8 septembre 1929.

Beaucoup de pages des Notes *et beaucoup de lettres de dom Marmion sont écrites en anglais; nous les avons traduites en visant surtout à garder la fidélité; ces passages sont marqués d'un * tout au début de la citation. Quant aux pages écrites en français, nous avons cru devoir les laisser telles quelles, nous n'avons fait que de très rares corrections lorsque l'expression était par trop peu claire. — Dom Marmion avait l'habitude de souligner certains mots pour mettre sa pensée plus en relief ou pour attirer davantage l'attention : nous avons respecté ce procédé en imprimant en italique les mots soulignés par lui une fois, et en* PETITES CAPITALES *les mots soulignés deux fois. Cette remarque s'applique à tous les passages de dom Marmion cités dans ce livre. — Enfin, les extraits des lettres n'ont été publiés qu'avec l'assentiment des destinataires, mais nous avons dû, plus d'une fois, par discrétion, ne pas donner la date.*

CHAPITRE I

L'ÉLU DU SEIGNEUR

1858-1874

Complexité et unité de la physionomie de dom Marmion. — Les Marmion et les O'Rourke. — La foi irlandaise. — Piété de William Marmion. — Herminie Cordier. — Enfance de Joseph Marmion. — Le jeu de la poupée. — « L'argent n'est pas tout » ‹ — Rosie et Joe. — Éducation secondaire. — Grave tentation au seuil du sanctuaire. — *Quasi sagitta electa.*

Irlandais par son père, français par sa mère, Joseph Marmion, dont nous cherchons à pénétrer l'âme, réunissait en lui un ensemble de qualités naturelles qui donnent une rare complexité à sa physionomie.

A ses origines celtiques, il doit la pénétration de son intelligence, la vivacité de son imagination, la richesse de sa sensibilité, son exubérance de vie, sa constante jeunesse d'âme. Du sang français qui coule dans ses veines, il tient la lumineuse clarté d'esprit, l'habitude des visions nettes, l'aisance d'exposition, la droiture du caractère. Aux deux sources réunies, il puise une gaîté inaltérable et la générosité du cœur, avec tout ce que cette noble qualité comporte d'élan et de force, de dévouement et de délicatesse.

Mais, — disons-le pour être, dès les premières lignes, fidèle à son esprit — le meilleur de sa personnalité, ou, plus exactement, ce qui fait qu'il est lui-même, vient d'ailleurs. Pour le trouver, il faut, sans les renier, dépasser les antécédents de la race et plonger dans le surnaturel.

Au début du livre qui fut son chef-d'œuvre, *Le Christ*

vie de l'âme, il a placé, comme leitmotiv de tout son enseignement ascétique, la parole de saint Paul : *Elegit nos in ipso*, « Le Seigneur nous a choisis dans le Christ afin de nous rendre saints en Lui ». Prononcée à l'intention de tous les élus, cette parole se vérifie singulièrement en dom Marmion : Dieu l'a marqué du sceau de son Christ dès l'éternité. En lui nous verrons s'harmoniser à merveille — et c'est l'un des côtés les plus séduisants de sa physionomie — nature et grâce. Toutes ses qualités naturelles seront peu à peu « sigillées » par la grâce qui trouvera en elles de souples et précieux auxiliaires. L'unité foncière de cette riche existence tiendra toute dans l'éclosion féconde et l'épanouissement rayonnant d'une seule grande passion qui soulève et soutient toutes les énergies : l'amour du Christ et des âmes à conquérir au Christ pour la gloire du Père.

* * *

C'est à Dublin que naquit Joseph Marmion. Son père, William Marmion [1], *gentleman farmer* à Kildare, était venu s'établir dans la capitale. Il y occupait le poste de chef d'expédition dans une importante firme d'exportation, sise aux bords de la Liffey, dans le quartier marchand que longe l'Arran Quay.

Les Marmion sont originaires de Normandie, mais fixés en Irlande depuis avant la guerre de Cent Ans [1]. Ce nom reste attaché à une vieille paroisse de Basse-Normandie, *Fontenay-le-Marmion*, non loin de Caen, en souvenir d'un seigneur d'Anbon, Robert Marmion, assiégé là, au XII[e] siècle, par Geoffroy, comte d'Anjou [2].

Selon de constantes traditions familiales, William Marmion descendait par sa mère, une O'Rourke, d'une noble et puissante lignée, aux branches multiples, comme le sont la plupart des anciennes familles irlandaises. En l'absence de documents

1. Les origines, en Irlande, se retrouvent à Kilmessan (Comté de Meath). Le nom n'est pas spécifiquement celtique et est beaucoup moins répandu dans l'île que les noms irlandais proprement dits. Les ouvrages irlandais de généalogie ne contiennent pas de renseignements sur les Marmion venus en Hibernie.
2. Caumont, *Statistique monumentale du Calvados*.

positifs, il n'est point facile d'établir une généalogie, mais de telles traditions en Irlande n'ont absolument rien d'invraisemblable. On sait que, jadis, l'île était divisée en un grand nombre de clans, ayant des « rois » à leur tête, et que l'usage des noms de famille s'y est généralisé. Les comtes O'Rourke se distinguèrent de tout temps par leur attachement à la foi catholique et leur amour de la science et des arts. Sous le règne d'Élisabeth, ils demeurèrent résolument fidèles à leurs croyances. Plus tard, sous Jacques II, ils durent émigrer comme beaucoup de leurs compatriotes, et plusieurs s'engagèrent dans les armées du roi de France. On en trouve à la bataille de Fontenoy en 1745, où deux des leurs perdirent la vie. C'est un O'Rourke qui devint chapelain du prince Eugène. D'autres comtes O'Rourke s'engagèrent dans l'armée russe, et l'un de leurs descendants est l'évêque actuel de Dantzig, Mgr Édouard O'Rourke[1].

Les O'Rourke avaient comme devise : *Serviendo guberno* : « Je règne en servant ». Inconsciemment, sans doute, dom Marmion devait s'en inspirer lorsque, élu abbé de Maredsous et prenant en main le gouvernement de l'abbaye, il choisit comme devise cette sentence de la Règle de saint Benoît : *Magis prodesse quam praeesse* : « Être utile plutôt que commander ». Simple variante d'une même noble pensée et qui, mieux que tout autre lien, le rattachait à des aïeux dont l'histoire est faite de services rendus aux causes les plus hautes.

Comme tout Irlandais de race, William Marmion était animé d'une foi vive et pratique, et ses enfants trouveront à son foyer, dès leur berceau, le plus précieux des héritages. Il est nécessaire d'y insister, car la foi apparaîtra comme une des caractéristiques les plus marquées de la physionomie morale de dom Columba. Après Dieu, il la doit à sa race.

1. Nommé par Bulle du 3 janvier 1926. C'est à la haute bienveillance de Mgr O'Rourke que nous devons ces détails consignés dans une brochure : *Documents and materials for the history of the O'Rourke family*. Danzig, 1925 (Hors commerce). Ajoutons qu'il y a une branche des O'Rourke domiciliée depuis plusieurs siècles à St-Brieuc (Côtes du Nord, France).

La foi irlandaise est légendaire, mais il faut la voir chez elle pour en saisir l'ardeur et la vivacité. Il faut voir les foules se presser dans les églises, tout le monde, hommes, femmes et enfants, agenouillés à même les dalles, jusque dans la rue. Peu ou pas de gestes : on dirait l'âme figée dans la contemplation de l'au-delà, cet au-delà, dont le celte, plus que toute autre race, a l'instinct et l'habituelle pensée. Il faut voir les longues files de fidèles de toute condition, surtout dans les villes, qui, le samedi ou la veille des fêtes, attendent à genoux leur tour de confession ; les communions qui ne se comptent pas et souvent faites à des heures très tardives ; la récitation publique de l'angelus ; l'apposition en évidence de l'image du Sacré-Cœur à l'intérieur des tramways.

Ce qui, peut-être, donne à l'étranger qui parcourt l'Irlande, la sensation la plus vive de cette foi, ce sont, dans les campagnes de l'ouest surtout, les « Stations » : à Noël, durant le Carême, à Pâques, le pasteur de la paroisse se transporte dans les hameaux parfois fort distants du centre. Point de chapelle ; le prêtre descend chez l'habitant ; le saint sacrifice va se célébrer dans une pièce, parfois très pauvre, d'une maison particulière. Bien avant l'heure, les fidèles ont été convoqués; il y a confession générale, puis tous, pressés les uns contre les autres jusque sur les marches de l'autel improvisé, assistent au divin sacrifice, y communient avec une piété des plus profonde. Cet usage touchant, qui remonte au temps des persécutions, rappelle que cette foi si précieuse a été chèrement sauvegardée et surtout héroïquement défendue.

Ajoutez-y l'affection, à la fois respectueuse et simple, que les ouailles portent à leur pasteur ; dans sa paroisse, celui-ci « semble un roi dans son royaume » [1], confident obligé des secrets, conseiller recherché et obéi, arbitre souverain des querelles.

Dans les villes, notamment, la promiscuité et le coude à coude avec les protestants accentuent encore, chez le catholique, l'estime de sa foi. De l'Arran Quay, William Marmion apercevait tous les jours, sur le bord opposé de la Liffey,

1. Paul-Dubois, *L'Irlande contemporaine*, p. 476.

la fière silhouette de la merveilleuse cathédrale de Saint-Patrick, enlevée aux Irlandais par les anglicans : vision douloureuse qui, en rappelant les luttes contre l'hérésie, ne fait qu'aviver dans les cœurs fidèles l'amour des antiques croyances.

Ce qu'était personnellement, au point de vue de la piété, William Marmion, se peint dans l'anecdote suivante : alors qu'il venait d'endosser l'habit de la cléricature, le jeune Joseph, pris de zèle, se risqua à conseiller à son père l'exercice de la présence de Dieu. Il reçut cette simple réponse :

— « Mon fils, au milieu de mes occupations pressantes, je ne reste jamais plusieurs minutes sans faire à Dieu l'offrande de tout moi-même ».

Une particulière dévotion envers le Saint-Sacrement caractérisait cette piété : on connaissait M. William Marmion pour sa manière de prier devant le tabernacle, à genoux, le corps droit, les mains jointes élevées à la hauteur de la face.

Quelque chose de solennel dans le caractère, d'un peu autoritaire, de « victorian », comme on disait là-bas, une grande exigence de rectitude morale dans toute la conduite, correspondaient au souci d'exactitude, de ponctualité dans l'accomplissement des devoirs religieux ; l'habitude de la réserve chez les parents, de la déférence chez les enfants, communiquait aux relations mutuelles et à l'ensemble de la vie familiale une grande dignité, nuancée d'une note tant soit peu rigide.

C'est au consulat français de Dublin que William Marmion rencontra pour la première fois celle qui devait être la compagne de sa vie, M^lle^ Herminie Cordier. Un *gentleman* écossais, Donald Campbell, associé d'une grande maison d'importation de vins établie à Londres, avait été appelé par ses affaires à Paris et y avait épousé M^lle^ Marie Cordier, fille d'un libraire royal de la cité [1]. Chargé de créer une succur-

1. L'annuaire des libraires-imprimeurs de Paris de 1820 n'indique pas moins de neuf Cordier exerçant cette profession. En l'absence de renseignements précis, il n'a pas été possible d'identifier celui qui fut l'aïeul de dom Marmion.

sale de la maison de Londres à Dublin, il vint s'établir dans cette dernière ville. Mme Campbell était accompagnée de sa sœur cadette Herminie Cordier, et une simple rencontre au consulat français avait mis celle-ci en présence de William Marmion. Dès qu'il la vit, il fut frappé de sa beauté et résolut de lui demander sa main. Un peu plus âgée que son mari [1], Herminie Cordier joignait à une grande simplicité une affabilité extrême. De souche lorraine, d'une famille connue pour son attachement royaliste, elle avait reçu une première éducation chrétienne assez sévère qui s'accordait avec le caractère de M. Marmion. A l'âge mûr, il ne lui en restait qu'un sentiment très vif du respect que nous devons apporter dans nos rapports avec Dieu. C'est sans doute de cette mère que l'enfant reçut en héritage un fonds d'amour pour la France, et une grande révérence à l'égard de Dieu et de tout ce qui touche au service divin.

N'ayant pu s'assurer sur pièces officielles de la réalité du baptême de celle qu'il voulait épouser, William Marmion, par un scrupule assez curieux, obtint qu'elle fût baptisée sous condition, la veille du mariage. Celui-ci fut célébré à Dublin, dans l'église de Saint-André, le 21 avril 1847.

1. Elle était née à Paris en 1820. Sa mère était une *Claude*. Relevons à ce sujet un fait curieux. Non loin de Maredsous, à St-Gérard, dans les bâtiments de l'ancienne abbaye bénédictine, s'étaient réfugiées, au début de ce siècle, les religieuses de la Visitation de Meaux (*a*). En reconnaissance des services spirituels rendus à leur communauté par les moines de Maredsous, les Visitandines offrirent à cette abbaye une lettre d'agrégation à leur monastère. En voyant, parmi les signatures, celle d'une « sœur Claude », dom Marmion eut un sursaut : « Claude ! le nom de ma grand'-mère (maternelle) ! » A quelque temps de là, dom Marmion donna, pour la première fois, une conférence spirituelle aux Visitandines. Par suite d'une infirmité d'ouïe, la sœur Claude, — qui d'ailleurs ignorait encore la réflexion faite par dom Columba à son sujet — fut placée près de la grille en face du prédicateur. « C'est étonnant, dit-elle à ses sœurs, au cours de la récréation qui suivit, combien dom Columba ressemble à mon père ! » Mis au courant, dom Marmion voulut éclaircir la chose. Il apprit que l'aïeul de la religieuse était Joseph Claude et sa femme, Marie-Catherine Collin, tous noms bien lorrains. Ils habitaient Attert où Joseph Claude était maître des postes. Un jour, au début de la révolution, il reçut une mission mystérieuse qu'il devait remplir en personne. Cette mission avait-elle trait à l'évasion des membres de la famille royale à laquelle les Claude étaient très attachés ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, au cours de cette mission, Joseph Claude disparut avec ses chevaux et sa voiture et on n'entendit plus jamais parler de lui. Sa femme en mourut de chagrin, et l'impression sur leurs enfants fut telle que, dans la suite, on n'abordait presque jamais les souvenirs de famille. C'est pour cette raison que la religieuse ne possédait que peu de données sur l'aïeule de dom Marmion. Ce qui est certain, c'est que celle-ci épousa un libraire de Paris, fait qui concorde avec les indications que dom Marmion lui-même avait recueillies des lèvres de sa mère.

(*a*) Elles sont depuis rentrées à Meaux.

(*b*) Elle appartient à la Visitation de Troyes où elle est désormais fixée.

LA FAMILLE MARMION

La bénédiction de Dieu va s'étendre sur cette union ; neuf enfants en naîtront, quatre filles et cinq garçons : Mary, plus tard Madame Joyce, morte en 1924 ; Lizie qui devint Sœur de la Mercy[1], supérieure de la maison de cet institut à Waterford et qui mourut en 1918 ; John-Sébastien, rappelé à Dieu à l'âge de deux ans; Flora, également plus tard Sœur de la Mercy, morte en 1892 à Clonakilty à l'âge de 40 ans, en laissant le souvenir d'une âme élevée en sainteté [2] ; Philippe-Henri qui s'envola au ciel à douze mois ; Rosie, Sœur de la Mercy, actuellement seule survivante. Pour finir, trois garçons : Joseph, le futur moine ; Franck, mort en 1896 et Mathieu, qui devint docteur en médecine et décéda en 1927.

Comme on le voit, la mort était vite apparue au foyer des Marmion. Elle avait frappé, encore au berceau, pour ainsi dire, les deux premiers fils, ne laissant après la mort du second que des filles. Le deuil, alors, fut profondément ressenti. Dans leur amère désolation, M. et M^me^ Marmion se tournèrent vers le Seigneur. Ils implorèrent la faveur d'un fils, et cette intention fut confiée à saint Joseph.

Dieu voulut éprouver leur foi. Une fille encore leur fut donnée, dont la venue accentuait, tout en le tempérant, le récent deuil.

L'allégresse ne fut entière que, lorsque, trois ans après, le 1^er^ avril 1858, un Jeudi-Saint, naquit un fils [3]. En reconnaissance envers le grand patriarche qui avait enfin comblé

1. L'institut des sœurs de la Mercy fut fondé par Catherine Élisabeth Mc Auley, née près de Dublin en 1784. Dès sa jeunesse elle se montra très charitable et rêvait la fondation d'un asile pour les personnes sans travail. La première pierre de l'asile fut posée en 1824, à la fête de N.-D. *de Mercede* (de là : « N.-D. de la Mercy », « sœurs de la Mercy »). Séculier d'abord, l'Institut devient bientôt religieux ; en 1828, l'archevêque de Dublin autorisa les pieuses filles à porter l'habit religieux, à visiter les malades : c'est à cette époque qu'elles commencèrent à s'appeler « Sœurs de la Mercy » ; les constitutions furent approuvées en 1835. Le but de cet Institut, actuellement très florissant, est de pratiquer les œuvres de miséricorde de n'importe quelle nature, mais surtout l'éducation et le service des hôpitaux.

2. Flora avait avec dom Columba une grande affinité d'âme. Après la mort de la religieuse, on montra à son frère son carnet de notes spirituelles. Elle y écrivait : « Jadis, avant mon oraison, je demandais chaque jour à mon ange gardien de transporter mon âme dans le sein de Dieu. Maintenant, je ne dois plus le demander à mon ange, car mon âme y monte d'elle-même, seule, dès que j'entre en oraison ». Dom Columba était d'autant plus frappé de la similitude de leurs attraits de grâce : « le sein du Père », qu'il n'eut jamais l'occasion de traiter ce sujet avec sa sœur.

3. 57, Queen Street. Peu de temps après, William Marmion s'établit dans une rue voisine, Blackhall Street.

leurs vœux les plus ardents, on décida de donner au nouveau-né le nom de Joseph, choix que ne justifiait aucune tradition de famille.

Dès ce jour aussi, les pieux parents consacrèrent leur fils au service du Seigneur et, à partir de ce moment, on le regarda toujours comme un futur prêtre. Par une curieuse conséquence de cet acte de donation, le jeune Joseph, dans son enfance et durant les années de collège, fut toujours habillé de drap noir, tandis que pour ses frères cadets et ses sœurs, on sacrifiait, en cette matière, aux caprices variés de la mode.

Joseph fut baptisé le 6 avril, en l'église dédiée à saint Paul, apôtre des nations [1]. A cette heure bénie, son âme recevait le germe de cette grâce d'adoption surnaturelle qui fait de l'homme l'enfant du Père céleste en Jésus-Christ. Grâce commune à tous les chrétiens et qui constitue le fond même de toute vie intérieure ; mais, — il faut le noter dès maintenant — en dom Marmion, nous la verrons s'épanouir dans sa ligne propre avec une telle plénitude qu'elle apparaîtra comme caractéristique de sa spiritualité [2].

Sans doute, à cette heure également, recevait-il, par l'intercession du Docteur des gentils, les prémices encore cachées de cette grâce d'apostolat qui fera de lui un héraut de Jésus. Durant de longues années, ses yeux d'enfant et d'adolescent contempleront, à l'église, le tableau de la conversion de saint Paul placé au-dessus du maître-autel avec, comme panneaux latéraux, les images de saint Patrice et de saint Columba. Mais saint Paul sera pour lui plus qu'un modèle historique. Dom Marmion devait s'assimiler, de façon remarquable, la doctrine capitale de l'Apôtre sur les richesses du mystère du Christ, pour la répandre dans les âmes avec la même passion véhémente et le même verbe ardent.

* * *

1. Arran Quay. Il fut baptisé par Father Daniel O'Keefe, curé de la paroisse. Le parrain fut Denys Brison et la marraine Mary Sarah Brison.

2. Il faut lire dans le *Christ vie de l'âme* la belle conférence sur *le baptême, sacrement d'adoption divine et d'initiation chrétienne* pour voir avec quelle profondeur il comprenait et exposait la grandeur de la grâce baptismale.

De son enfance, on a retenu peu de particularités. On se souvient cependant que sa santé fragile fut mise plus d'une fois en danger ; ce ne fut qu'à partir de l'âge de huit ans que sa constitution s'affermit au point de ne plus donner de sérieuse inquiétude.

D'intelligence éveillée, de caractère aimable, affectueux, généreux, doux et docile, l'enfant ne créa jamais de soucis, même légers, à ses parents ou à ceux qui étaient préposés à sa garde : aussi était-il entouré d'une atmosphère de chaude sympathie et choyé de tous, surtout de ses sœurs. Il se prêtait avec complaisance à partager les jeux de celles-ci, sauf celui de la poupée. Habiller, caresser, bercer une poupée dépassait ses moyens ; il put jamais se résoudre à ce jeu. On n'aurait point songé à relever ce détail puéril si, de longues années après, il n'avait inspiré à dom Marmion une pensée originale qui est bien dans sa manière : saisir un fait, une parole, un geste, une attitude, pour en faire l'application à la vie intérieure. Nous lisons donc dans un agenda de poche de 1899 cette phrase écrite au crayon, d'une main rapide :

« L'amour-propre est une poupée qu'on berce. Lorsqu'elle est fière, on l'habille très bien ; lorsqu'elle est triste, on l'habille en noir, mais on l'embrasse davantage. C'est une poupée empoisonnée. Je n'ai jamais compris... »

La phrase est restée inachevée ; un coup de cloche, une visite aura sans doute arrêté dom Marmion, mais nous complétons tout naturellement sa pensée en faisant parler ses souvenirs d'enfance.

Comme ses sœurs et bientôt ses frères, Joseph subit surtout l'influence d'une belle-sœur de son père, Miss O'Sullivan, qui vivait dans la famille sous le nom de « Tante » et dont la piété était vive et profonde. Elle seconda beaucoup M^me^ Marmion dans l'éducation religieuse des enfants.

Joseph fit sa première communion à l'âge de dix ans et continua dès lors de recevoir le pain de vie tous les quinze

jours ; les filles communiaient chaque semaine. Quant aux parents, par un sentiment de respect envers l'auguste sacrement de l'autel, ils ne s'approchaient de la sainte table que tous les mois. Jamais ils ne voulurent, pour eux-mêmes, se départir de cette règle, suggérée, notamment chez la mère, par une éducation que dom Marmion qualifiait parfois, plus tard, de « janséniste » [1].

Mais, pratique non moins rigoureusement établie, c'est tous les jours qu'on assiste au saint sacrifice. Chaque matin, sans qu'aucune exception autre que celle de la maladie soit admise, père, mère, enfants, « tante », domestiques, se rendent à l'église pour y entendre ensemble la sainte messe. On n'estimait point l'honneur de Dieu satisfait si on ne lui avait consacré les prémices de la journée par l'assistance à l'action la plus sublime de la religion.

Au contact de cette piété, Joseph Marmion prenait l'habitude de voir les choses du point de vue de la foi. Étant encore enfant, racontait-il, il voyageait un jour, durant les vacances, avec un oncle, *gentleman farmer* qui, malgré sa foi irlandaise, ne laissait pas de s'intéresser à tout ce qui est « affaires ». Celui-ci questionnait son neveu sur ses intentions d'avenir, en lui parlant « banques et marchés ». A la longue, l'enfant, qui avait d'autres ambitions, interrompit :

— « Mais enfin, mon oncle, l'argent n'est pas tout ! »

— « Ah ! mon petit, répliqua-t-il, d'un air étonné où se mêlait de la pitié, tu ne sais pas ce que c'est que l'argent ! Tu ne peux pas encore comprendre ça ! »

1. Cette empreinte de « Jansénisme » doit s'entendre au sens de « spiritualité », de « tonalité religieuse et morale », non au sens dogmatique. On rencontre cette empreinte dans de nombreuses familles françaises à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle. On pourrait appliquer à la mère de dom Marmion ce que Mgr Baudrillart écrit de la mère de Mgr d'Hulst. « Elle avait gardé cet esprit, cette manière d'être, que l'on qualifie souvent, faute d'un terme plus exact, de *Janséniste* et qui était encore, à cette époque, la caractéristique des familles françaises les plus foncièrement religieuses : un peu trop de contrainte et de sévérité était compensé par la fermeté des principes, la culture de la conscience et l'habitude de prendre fort au sérieux, dès l'âge le plus tendre, ce qui touche aux rapports de l'âme avec Dieu ». *Vie de Mgr d'Hulst*, I, p. 56. Voir ci-dessus, p. 6. Néanmoins, dom Marmion jugeait cette empreinte préjudiciable aux âmes, devenues « *enfants* de Dieu » par le baptême, et il avait gardé un peu de rancune contre le Jansénisme, à cause de ses ascendants maternels qui avaient subi l'influence de cette « spiritualité ».

Cette réflexion, ajoutait dom Marmion, me jeta dans un véritable ébahissement. « Maintenant, concluait-il, mon oncle est dans l'éternité, et il a, de l'argent, une plus petite idée que moi ! »

Ainsi à ce foyer résolument chrétien, où la foi antique est jalousement gardée, où la loi divine est observée parfaitement, et où règne, avec des mœurs patriarcales, une très large aisance, sept enfants grandissent dans la santé, le travail, et une joie un peu exubérante qu'alimente le généreux sang irlandais et dont les sources ne tariront guère en dom Marmion qu'avec celles mêmes de la vie.

Déjà alors, en effet, se pressent et se dessine en Joseph le contraste d'un esprit réfléchi et d'un tempérament exceptionnellement enjoué. Ce contraste ira en s'accentuant avec les années ; il déroutera plus d'une fois ceux qui ne connaissent pas dom Marmion d'un peu près et qui, ayant entendu parler de lui comme d'un homme intérieur, ont peine à comprendre que les saillies malicieuses d'une jovialité toute spontanée puissent s'allier à une vie spirituelle intense et sereine, à un profond esprit de recueillement.

Au sein même de cette heureuse famille, se manifestent entre certains membres des affinités électives. C'est avec Rosie, la fille cadette, mais de trois ans plus âgée que lui, que Joseph se lie, dès l'enfance et à tout jamais, d'une singulière affection. Une même nature méditative, un goût identique et constant pour la piété, qui s'épanouira également plus tard pour chacune d'elles dans le cloître, avait, très tôt, rapproché ces deux âmes, jumelles malgré la différence d'âge, et d'une candeur pareille.

Compagne préférée des jeux et des promenades, confidente sûre des peines, des joies et des projets, Rosie demeurera pour Joseph la conseillère la plus écoutée. Lorsque, chaque année, durant la belle saison, la famille se rend, pour un mois, à Kingstown [1], le plus grand plaisir de Joseph est alors de prendre Rosie seule avec lui dans une barquette. Se laissant

1. Au Sud de Dublin.

bercer au rythme monotone des flots, tous deux suivaient le mouvement varié des multiples embarcations où s'égayait une jeunesse pleine de vie et d'entrain. Mais ce qui les retenait particulièrement, c'était la beauté de la mer aux mille visages. Leurs grands yeux rêveurs d'adolescents candides s'emplissaient de beauté, et dans l'échange de leurs impressions communes d'admiration, s'écoulaient les heures, mais surtout les âmes se fondaient en une harmonie intime de paix heureuse dont, pour ces cœurs purs, la source profonde était en Dieu...

* * *

L'éducation de Joseph Marmion se fit en Irlande. Il reçut ses premières leçons des Pères Augustins dans un collège d'externes, appelé le Séminaire de St-Lawrence O'Toole [1].

A dix ans, en 1868, il entra à *Belvedere College* de Dublin tenu par les Pères Jésuites, et y reçut tout l'enseignement secondaire [2].

Il conquiert rapidement l'estime et l'affection de ses maîtres, dont il gardera lui-même un souvenir fidèle et reconnaissant. Tout le cours de ses études secondaires est marqué de brillants succès, surtout en langue latine et en diction. Esprit ouvert, il s'intéresse avec passion aux découvertes récentes qui se font dans le domaine de l'aérostation et de l'électricité.

Mais ses compagnons le trouvent trop « fillette » ; sa gentillesse et sa grande douceur offusquent plusieurs d'entre eux qui résolurent de le « faire sortir de sa coquille » et le provoquèrent de toutes façons pour le forcer à se battre. Peine perdue que ces brimades auxquelles des tempéraments comme le sien sont particulièrement exposés. Un jour, un de ses condisciples, sans autre raison que celle qui vient d'être indiquée, lui donna un soufflet. Il ne réussit pas davantage. Racontant l'incident à Rosie, Joseph lui dit qu'il lui en avait coûté tout son sang d'irlandais de ne pas riposter, mais qu' « il s'était retenu pour

1. Ce collège n'existe plus depuis longtemps.
2. Sous le rectorat des PP. Francis Kelly et Mathews.

imiter le bon Jésus dans sa Passion » : parole qui assurément mérite d'être signalée chez un adolescent de treize ans.

Il devait bientôt marcher à la suite du divin Maître d'une façon plus parfaite, en se consacrant totalement à son service. Dès qu'il avait pu réfléchir par lui-même, Joseph était entré sans difficulté dans la pensée que nourrissait son père de faire de lui un ministre des autels. Sa grande piété l'orientait d'ailleurs depuis longtemps vers le sacerdoce.

Au terme des études secondaires, il fallut se décider ; il fut entendu que le jeune homme entrerait au Séminaire épiscopal de *Holy Cross* à Clonliffe. Il passa son examen d'admission devant le Cardinal Cullen, archevêque de Dublin, et la date d'entrée fut fixée au début de janvier.

Joseph était alors dans sa dix-septième année.

A ce tournant de la route, la tentation le guettait, comme tant d'autres. Lorsque, en effet, le démon pressent une action puissante de Dieu dans ses élus, il met tout en œuvre pour faire échouer le plan divin ; mais jamais peut-être il ne prépare ses embûches avec plus d'amour et de haine que sous les pas d'une vie jeune, enthousiaste, gonflée d'espérance, prête à s'immoler totalement au Christ : un autel de moins dans le monde, un saint de moins sur la terre, ce sont des flots de grâce rédemptrice qui ne couleront pas. Quand le jeune Benoît de Nursie, après trois ans de vie cachée dans le désert, est appelé par Dieu à fonder l'ordre monastique qui doit sauver l'Église de la barbarie, civiliser l'Europe et aider à établir la « Chrétienté », il éprouve un formidable assaut d'enfer, dont il ne sort vainqueur qu'au prix d'un acte héroïque presque unique dans les annales de la sainteté.

Tout proche de nous, un de ses disciples, dom Pie de Hemptinne, au moment d'entrer dans le cloître qui doit être le témoin de ses admirables ascensions intérieures, est ballotté par le malin au point de croire qu'il va « s'engager dans une affaire abominable ».

Le jeune Joseph Marmion devait également éprouver ces rudes assauts du démon ; à l'heure de franchir le seuil du

sanctuaire, un profond dégoût pour la vocation sacerdotale s'empara de lui : lutte entre la nature qui cherchait à le retenir dans la douce et pure intimité du foyer familial, et la grâce qui le voulait au Christ pour le donner aux âmes : « Viens, je ferai de toi un pêcheur d'hommes ! »

La veille de son entrée, le matin, il se rendait comme d'habitude à la messe, avec Rosie. Le front soucieux trahissait en lui, depuis plusieurs jours, la lutte intérieure. Sa sœur lui fit remarquer qu'il était moins gai qu'à l'ordinaire.

— « Oh, priez pour moi, Rosie, priez fort », fut toute la réponse.

Avec son sûr instinct de confidente, Rosie devina le drame douloureux qui agitait le cœur de son frère et garda le silence.

L'après-midi, Joseph sortit pour aller voir ses amis. A cinq heures, devait commencer un banquet d'adieu, que M. William Marmion donnait en l'honneur de l'entrée de son fils au séminaire, et auquel parents et amis avaient été invités. A l'heure fixée, tous sont présents, — sauf Joe. Très strict et ponctuel, le père commença à se plaindre de cette absence insolite, mais quelques bonnes paroles de Rosie ayant fait évanouir le nuage, on se mit à table. Le repas se poursuit, Joseph ne paraît toujours point. Six, sept, huit heures sonnent. Devant une absence aussi prolongée, Rosie elle-même devient inquiète. Vers neuf heures, retentit un vif coup de sonnette. Rosie court ouvrir. C'était Joe.

— « Tout va bien, dit-il, radieux, je te raconterai cela plus tard ».

A la joie générale, il entra dans la salle à manger. La soirée terminée, au moment de se retirer, Joseph retint sa sœur :

— « Oh ! Rosie, comme vous avez dû prier, bien prier ! J'étais terriblement tenté et ne voulais plus entrer au séminaire... »

Il raconta ensuite la visite à ses amis. Il avait d'abord cherché longtemps, mais en vain, N... Cet insuccès fut sans doute providentiel. Dans l'état d'âme où se trouvait Joseph, dont nous savons le caractère impressionnable, l'influence de N..., léger et mondain, eût pu avoir un résultat désastreux.

Ce fut W... que le futur séminariste, après bien des recherches, rencontra, jeune homme excellent, dont l'intervention fut, dans la circonstance, décisive. Joseph lui fit part des sentiments qui agitaient son âme, on discuta longtemps, mais W... sut prononcer les mots résolus qu'il fallait :

— « Voyons, mon cher, conclut-il en substance, c'est de la sottise que tes hésitations : maintenant que tu as passé l'examen d'entrée, que ton père a fait les dépenses nécessaires, que tout est arrangé, tu ne peux reculer. Sois homme, essaye loyalement ; si l'essai ne réussit pas, eh bien ! sois homme encore, et aie le courage de sortir ».

Cette réponse sensée eut raison du trouble qu'entretenait l'esprit des ténèbres dans l'âme du jeune homme.

La lutte devait se renouveler un an après, tout aussi aiguë, mais cette fois encore, les prières de Rosie furent exaucées : la mainmise du Seigneur sur son élu était désormais définitive. « L'archer divin — c'est là une application du texte sacré que dom Columba lui-même fera souvent aux vocations — l'archer divin fixait dans son carquois la flèche choisie dont sa main puissante se servirait plus tard pour la conquête des âmes » : *In pharetra sua abscondit me quasi sagittam electam*[1]... *Sicut sagitta in manu potentis*[2].

1. Isaï. XLIX, 2.
2. Ps. CXXVI, 4.

CHAPITRE II

LA FORMATION SACERDOTALE

1874-1881

Holy Cross College. — L'étudiant. — Amitiés naissantes. — Vie de piété. — Father Gowan. — La dévotion du chemin de la croix. — Travail de la vertu. — Mort de M. Marmion. — Faveur insigne : lumière sur l'infinité de Dieu. — Séjour à Rome. — Études à la Propagande. — Influence de Satolli : la découverte de la *Somme théologique*. — Il remporte la médaille d'or. — Ordination sacerdotale. — Départ de Rome.

A Clonliffe, faubourg situé à la limite nord-est de Dublin, s'élève, au milieu d'un grand parc tranquille où viennent expirer les remous de la cité, le collège ecclésiastique de *Holy Cross* [1]. La façade serait banale sans le haut perron que domine un grand porche de style dorique adopté par beaucoup de monuments de la ville. A gauche, l'église, consacrée à la sainte Croix [2] ; la façade est une copie de celle de Sainte-Françoise romaine *al foro romano*, tandis que l'intérieur reproduit celui de Sainte-Agathe : détails qui témoignent de l'amour des choses romaines chez le fondateur, Mgr Cullen, archevêque de Dublin et premier cardinal irlandais [3].

1. Ce nous est un devoir de témoigner ici notre gratitude au Vice-Président actuel de *Holy Cross College*, le Rév. F. Patrick Dargan M. A., D. D. ; en l'absence du Président, il nous a reçu avec une parfaite amabilité et cette cordialité simple qui distinguent tant de membres du clergé irlandais. Nous fûmes agréablement surpris de voir, au parloir du Collège, parmi les portraits de ceux qui ont illustré Clonliffe, celui de dom Marmion.

2. On y conserve une relique insigne de la vraie croix donnée au Cardinal Cullen par S. S. Pie IX.

3. Le Cardinal Cullen naquit à Prospect (Kildare) en 1803 ; il fit des études au Collège de Carlow, puis à la Propagande. De 1832 à 1849, il fut Recteur du Collège irlandais à Rome, où il jouit de l'amitié des Souverains Pontifes Grégoire XVI et Pie IX. Nommé archevêque d'Armagh en déc. 1849, il fut transféré au siège de Dublin en mai 1852 et nommé cardinal en 1866 : il fut le premier archevêque

JOSEPH MARMION
Clonliffe, 1876)

Fondé en 1859 pour les prêtres de son diocèse, *Holy Cross* demeura particulièrement cher à Mgr Cullen ; il voulut avoir son tombeau dans la crypte située au chevet de l'église. Aussi bien le souvenir de sa grande mémoire y est-il conservé avec un culte fervent ; un beau portrait du cardinal, qu'animent les tons chauds de la pourpre, domine la salle des réunions du Collège.

* * *

A l'époque où Joseph Marmion entrait à Clonliffe (janvier 1874), près de 80 séminaristes s'y formaient à la piété et à l'acquisition des sciences ecclésiastiques [1].

Au milieu d'eux, Joe Marmion se montre un étudiant à l'intelligence ouverte, vif, primesautier, impressionnable aussi, expansif ; susceptible de subir des entraînements, prompt surtout aux élans généreux. Son tempérament reste encore, à cette époque, très près de la « nature » ; il va parfois un peu loin dans l'insouciance des « formes », et s'amuse de fournir des thèmes à la plaisanterie. Sans aucune inclination pour les sports et les jeux en plein air, il se complaît dans les conversations intimes où il brille par sa verve abondante et son entrain. Sa gaîté est communicative, et on fait volontiers cercle autour de lui ; du groupe dont il est le centre fusent habituellement des rires clairs et joyeux. Simplicité et jovialité règnent chez ces séminaristes qui, comme le légendaire Father O'Flynn, chanté par un des leurs, n'entendent pas laisser toute gaîté au siècle : Un prêtre n'est-il pas irlandais, lui aussi ? [2]

L'enjouement de l'abbé Marmion s'exerçait à tout propos,

irlandais revêtu de la pourpre. Au concile du Vatican, il se fit remarquer par son zèle pour la cause de l'infaillibilité pontificale ; ce fut lui qui fut prié d'établir la formule de la définition. Il mourut à Dublin en 1878. La cause catholique doit beaucoup au cardinal Cullen ; il se distingua surtout par son zèle pour l'éducation catholique ; sous son épiscopat, une véritable renaissance s'opéra dans la piété et la dévotion ; la discipline ecclésiastique et les œuvres de charité furent aussi l'objet de sa constante sollicitude.

1. Le Recteur était alors le Dr Michel Verdon, plus tard Recteur du Collège irlandais à Rome, puis évêque de Dunedin en Nouvelle-Zélande ; le Vice-Recteur, Mgr Fitz-Patrick, mort vicaire-général de Dublin.

2. Paul-Dubois, *o. c.*, p. 476.

et il aimait à plaisanter ses amis. Ceux-ci, du reste, lui rendaient la pareille. Ils s'amusaient fort des accrocs qu'il faisait à la langue anglaise, notamment en orthographe, sans réussir d'ailleurs à le corriger entièrement de ce travers ; selon le mot de l'un d'eux, il n'avait pas, en cette matière, « la grâce qui sauve », celle de se douter de ses fautes.

Un tel caractère faisait aisément naître des amitiés ferventes et durables. Au premier rang de ces amitiés figurait celle de Mgr Dunne, à présent curé de Donnybrook, Vicaire Général de Dublin et Doyen du chapitre métropolitain, et celle de Mgr Dwyer : ce dernier, venu d'Australie, devait plus tard y retourner pour monter sur le siège épiscopal de Maitland qu'il occupe encore.

A cette époque, les étudiants de *Holy Cross* avaient l'habitude, pendant la promenade du matin, de se répéter l'un à l'autre la thèse dogmatique qui devait servir de thème au cours suivant : ce qu'on appelait « dogmatiser ». Chaque matin, on pouvait voir Dwyer et Marmion passer ensemble la récréation en « dogmatisant ». Inséparables dans cet exercice, les deux amis se rencontraient encore pour partager, à la fin de l'année, prix et récompenses.

L'abbé Marmion, en effet, se distingua sans peine dans les épreuves de philosophie et de théologie, mais, au témoignage de ceux qui l'ont le mieux connu durant cette période, il n'a jamais nourri l'ambition — qu'il eût pu parfaitement réaliser — de briller dans les sciences de l'esprit. Sans perdre sa valeur spécifique, l'étude lui apparaissait déjà alors ce qu'elle sera toujours à ses yeux : un adjuvant de la piété.

C'est sur ce dernier terrain, celui de la vie surnaturelle, qu'il demandait à Dieu d'exceller. Ne faisant pas mystère de ses sentiments, il suivait, avec une ferveur soutenue, les exercices des retraites et cherchait à demeurer fidèle aux résolutions prises, malgré certaines plaisanteries que se permettaient parfois à ce sujet quelques-uns de ses compagnons.

Sa foi était très vive. Déjà, on voyait que les vérités révélées étaient pour lui autre chose que pures thèses théoriques sans

répercussion sur la vie morale. Il avait certains gestes, certaines attitudes d'une sincérité impressionnante : rarement homme fut plus éloigné du « pharisien ». A la façon recueillie dont il faisait la génuflexion devant le Saint-Sacrement se trahissait la conviction profonde et pratique de sa foi en la présence réelle. Telle était cette foi que, durant les vacances, jamais il ne passait devant une église sans y entrer pour adorer, ne fût-ce que quelques instants, l'hôte divin qui réside au tabernacle.

Dans ce domaine de la piété, il subit, comme beaucoup de ses compagnons, l'influence du Père John Gowan, de la Congrégation de la Mission. Belle et grave figure d'ascète que celle de ce fils de saint Vincent de Paul. Il suffit de s'être arrêté quelques instants devant son portrait, dans la grande salle de *Holy Cross*, pour comprendre l'impression considérable qu'il devait produire sur les âmes. Figure longue, émaciée, creusée par les privations et les ardeurs du zèle ; menton volontaire ; yeux noirs, presque sombres, qui gardaient dans leurs prunelles la vision des horreurs de la famine de 1846-1850 ; front haut encadré d'une couronne de cheveux blancs : tous les traits soulignent la vertu de l'ascète.

Né en 1817[1], attiré très tôt vers le sacerdoce, John Gowan, après quelques années de ministère dans le clergé séculier, s'était totalement consacré à Dieu en entrant chez les Lazaristes. Voué aux missions, il s'y dépensa sans compter. Sa réputation de sainteté, plus encore que celle de son éloquence, le suivait partout. Homme d'oraison, prêtre plein de zèle, il cherchait à n'être qu'un instrument dans la main divine. Dès le début de *Holy Cross*, il y fut nommé confesseur et directeur spirituel. Ses conférences sont demeurées célèbres. Il avait le don de communiquer aux cœurs l'esprit surnaturel dont il était rempli. D'une grande humilité, il ne cessa jusqu'à

1. A Skerries (Co Dublin). Il était le cinquième de huit enfants. Études à Maynooth. Nommé dans le district de Glendalough, il se dépensa sans réserve au soulagement de ses paroissiens durant la famine. Devenu lazariste, son œuvre principale fut la lutte contre le prosélytisme protestant et la création de l'institut des « Sœurs de la sainte Foi » pour l'instruction de la jeunesse. Il mourut en janvier 1897, chargé d'ans et de mérites. Cf. Rev. E. Farrell, *Rev. John Gowan, C. M.* Dublin, 1927.

la fin de sa vie (1897) de recommander cette vertu aux âmes qu'il dirigeait ; il insistait beaucoup sur la nécessité de bien recevoir les réprimandes et les corrections. Sa dévotion à la Passion de Jésus-Christ était particulièrement vive. Quand il abordait ce sujet, il le faisait avec des accents si pénétrants que ses auditeurs étaient touchés jusqu'aux larmes.

L'influence du Père Gowan sur l'abbé Marmion fut réelle. C'est lui qui lui inspira l'estime pour la vertu d'humilité et surtout une ardente dévotion aux souffrances du Sauveur. « Si, ne cessait-il de lui dire, vous méditez fréquemment avec attention sur les douleurs de Jésus, en faisant le chemin de la croix, vous arriverez rapidement à la perfection ; vous ne perdrez pas votre ferveur et vous recevrez beaucoup de grâces ». C'est le langage des saints. L'abbé Marmion fut docile à cette suggestion : il prit, dès ce temps, l'habitude de faire, quotidiennement et avec piété, cet exercice. On peut affirmer que, depuis lors, il n'y manqua jamais.

Tout d'ailleurs, à Clonliffe, semblait renvoyer des échos ou fournir des motifs aux exhortations de Father Gowan à ce sujet : le nom du collège, le titre de l'église, la relique insigne qui s'y conserve et en l'honneur de laquelle tous les vendredis on célébrait la messe votive de la sainte Croix : « Pour nous, nous devons nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui se trouvent notre salut, notre vie et notre résurrection ». Plus tard, après son ordination, l'abbé Marmion devait être nommé vicaire à Dundrum (Sud de Dublin) à l'église Sainte-Croix, — et cela le 14 septembre 1881, en la fête même de l'exaltation de la Croix : coïncidences que son âme relevait avec piété. Toutes ces circonstances donnèrent à sa dévotion une tonalité spéciale qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie.

Le jeune séminariste se rendait du reste lui-même attentif au travail de sa perfection et aux inspirations d'en haut.

« Dans une instruction, confia-t-il un jour à l'un de ses disciples, un saint prêtre nous montra qu'une excellente forme d'action de grâces continue est la vigilance à ne pas

commettre d'infidélités. Nous fûmes alors une dizaine à prendre la résolution de ne pas manquer au règlement du silence. Au début, parfois, la parole m'échappait. » — Comment en eût-il été autrement chez ce jeune clerc, qui, autant et plus que beaucoup de ceux de son âge, était plein de verve et de gaîté ? — « Mais, ajoutait-il, je m'imposais alors une pénitence. Peu à peu, je suis arrivé à garder complètement le silence, et je crois pouvoir dire que pendant cinq ou six ans je n'y ai pas manqué ».

Parfois, c'est à la suite d'une lecture que naissent en lui de telles inspirations, et si véhément est en lui le désir d'affermir sa vie spirituelle qu'il recourt,dans ce dessein, à de pieuses industries. Un fait relaté dans l'histoire de saint Jean Berchmans lui suggéra l'idée de conclure un pacte spirituel avec deux de ses amis. Cette convention, approuvée par Father Gowan et dûment signée, les obligeait à prier chaque jour l'un pour l'autre à trois intentions spéciales : l'obtention d'une grande dévotion envers la sainte Vierge, d'une véritable humilité et d'un zèle ardent pour les âmes. De plus, chacun des signataires promit que si, après la mort, il était, selon son espérance, introduit dans la joie du Seigneur, il demanderait ces grâces à Dieu pour les survivants. Dispersés plus tard par leurs vocations diverses, les trois amis ne se revoyaient jamais sans se rappeler leur convention. La vie de dom Marmion laisse sentir combien leur prière avait été exaucée.

Déjà il faisait l'apprentissage de ce zèle dont plus tard il devait brûler. Pour obéir à son directeur, il passa une fois toutes ses grandes vacances à visiter, avec un compagnon, les pauvres de la ville, leur prodiguant, outre les secours matériels, l'aumône spirituelle d'une parole réconfortante. Sur le conseil également du P. Gowan, qui s'était attaché particulièrement à la défense de la foi dans l'âme des enfants contre les menées protestantes, il entreprit avec deux séminaristes et un laïc une école dominicale pour l'instruction religieuse des petits garçons. Il se dévoua à ces deux obédiences parfois très pénibles, avec une ardeur juvénile et infatigable, bien qu'il eût prévu que l'école dominicale ne devait pas avoir de succès durable.

Payer ainsi aveuglément de sa personne répondait bien à sa nature généreuse. Celle-ci eut pourtant parfois de rudes assauts à subir. Un jour, durant les vacances, il apprend qu'une pauvre vieille, connue de sa famille, est menacée d'être traînée devant les tribunaux par un créancier exigeant, qui réclamait le paiement d'une dette assez importante. Le jeune séminariste possédait une somme équivalente, amassée peu à peu en vue d'un prochain voyage. Une lutte se livra dans son cœur entre la générosité et le désir légitime de jouir du fruit de sa prévoyance. Elle dura toute la nuit. Le matin, la charité avait gain de cause : avec la permission de son père, le généreux jeune homme se désaisissait de ses économies en faveur de la pauvresse.

Il faisait alors l'expérience de cette vérité, qu'il devait, plus tard, développer avec une particulière insistance : que l'amour de Dieu se mesure dans une âme à sa charité envers le prochain. Mais Dieu, après l'avoir prévenu, le payait de retour, car c'est à la suite de cet acte de charité qu'il sentit naître en lui l'appel d'en haut vers une vie plus parfaite, appel qui ne se précisera cependant que plus tard.

Ce n'est donc point sans effort que s'affermissaient ses progrès dans l'amour. Sur d'autres terrains, il eut également à lutter. Son impressionnabilité faisait parfois fléchir ses résolutions ; il arrivait aussi que sa gaîté exubérante provoquât chez ses compagnons des fous rires dangereux pour la discipline, mais sous la ferme conduite de Father Gowan qui ne le ménageait point, même publiquement, l'abbé Marmion se ressaisissait. Ces réprimandes dont il ressentait visiblement toute la force et le mordant, il les recevait avec une véritable humilité :

— « Vois-tu, disait-il à un de ses amis, c'est une médecine amère, mais salutaire ; alors il faut l'accepter pour se guérir ».

Dieu d'ailleurs s'employait lui-même à façonner l'âme généreuse de son élu. C'est à cette époque, en effet, (avril 1878) que le jeune séminariste eut la grande douleur de perdre son père. Ce fut un rude coup pour lui : il voyait disparaître

ce chef de famille respecté et aimé, à la foi vivante et pratique, qui, dans la chaude atmosphère d'un foyer patriarcal, avait fait s'épanouir les sentiments religieux de ses enfants : trois de ses filles s'étaient consacrées à Dieu ; le plus cher de ses fils s'acheminait vers l'autel, mais il n'aurait pas la joie de l'y voir monter.

A la grâce de l'épreuve succéda bientôt une faveur insigne, qui eut sur la vie spirituelle de dom Marmion une influence considérable. Il dut un jour s'absenter de la salle d'études ; au moment où il allait y rentrer, il eut, tout à coup, sans qu'aucune circonstance extérieure y prêtât, « une lumière sur l'infinité de Dieu ». L'ineffable réalité que cache et traduit tout ensemble le nom de *Dieu* semblait lui révéler un rayon de ses splendeurs inexprimables ; il lui était donné d'approcher de l'océan sans rivage de la perfection infinie pour en entrevoir l'immensité. « Cette lumière ne dura qu'un instant », mais elle était si vive et si puissante, elle pénétra si avant dans son esprit « qu'il sentit le besoin impérieux de s'abîmer aussitôt dans une adoration muette de la majesté divine » [1]. Cette grâce qu'après Dieu il attribuait à la fidélité avec laquelle, à cette époque, il s'étudiait au silence, laissa dans son âme une « impression ineffaçable » ; elle lui fut « pour ainsi dire toujours présente », il en parlait encore, non sans émotion ni action de grâces, dans les derniers temps de sa vie.

On ne saurait trop souligner cet épisode : dans la vie intérieure de dom Marmion, il marque un moment très important. Une semence céleste d'un grand prix vient d'être jetée dans cette terre choisie, elle croîtra peu à peu et produira cent pour un. Abstenons-nous de toute recherche trop curieuse sur sa nature ; retenons seulement que la vive lumière, la puissante illumination intérieure, accordée alors à dom Marmion est la source à laquelle il faut remonter — il le dira lui-même plus d'une fois — pour trouver le secret de sa continuelle

1. Il se rencontre une allusion très discrète à ce fait dans *le Christ idéal du moine*. Dom Marmion en tire la leçon que : « Le Christ Jésus saisit parfois les moments qui paraissent les moins favorables au recueillement pour nous communiquer ses lumières » (p. 102).

révérence envers Dieu, surtout dans la célébration des saints mystères et la récitation de l'office choral : on eût dit que, dans ces circonstances, l'éclat de la majesté divine l'éblouissait. Cette lumière a été également la racine la plus foncière et la plus vivace de l'humilité qui l'a fait vivre en présence de l'Invisible, dans un abaissement de tout lui-même [1].

Plus tard, de nouvelles lumières viendront en abondance éclairer d'autres faces du mystère divin, mais, semble-t-il, peu d'illuminations toucheront aussi profondément son âme et auront sur sa vie intérieure un retentissement aussi considérable.

* * *

Les progrès solides du jeune séminariste dans la piété, comme ses succès marqués dans les études, déterminèrent Mgr Mac Cabe à l'envoyer au collège irlandais de Rome pour y accomplir les dernières années du cycle théologique.

Il accompagnait dans son voyage le Recteur Verdon ; tous deux arrivèrent à destination le 24 décembre 1879. L'abbé Marmion y resta environ deux années.

Dans une lettre datée de février 1890, [2] dom Marmion écrivait :

« Je considère mon séjour à Rome comme la plus heureuse époque de ma vie ».

C'est une des rares allusions à son séjour dans la Ville éternelle. Quelque quinze ans plus tard, il précisait davantage dans un billet adressé à un jeune moine de ses disciples :

« Etre à Rome, même sans étudier est une vraie éducation du cœur et de l'âme. Je me réjouis grandement en pensant aux avantages que vous allez recueillir pendant ces années si fécondes de notre vie. En disant : « même sans étudier », je

1. Voir dans *le Christ idéal du moine*, le ch. *L'humilité*, Section III, *La révérence envers Dieu source d'humilité*. Dans ces pages, dom Marmion se reporte manifestement à cette « expérience » et en dégage, après les avoir d'ailleurs vécues, les leçons qu'elle comporte.

2. Sans autre précision de date.

n'ai pas l'intention d'insinuer que vous n'étudiiez pas, je suis sûr que vous êtes en train d'absorber à grands traits des connaissances philosophiques qui seront employées plus tard à la gloire de Notre-Seigneur » [1].

A défaut de documents proprement dits sur cette période de son existence, ces lignes nous laissent du moins deviner ce que fut pour lui le séjour dans la Ville éternelle. Son âme dut se sentir vivre avec une singulière plénitude dans cette Rome où palpite le cœur de la catholicité. Le « sens chrétien » se doubla chez lui du « sens romain ». Sa foi ingénue, vivace, robuste de jeune séminariste irlandais s'attacha fortement à la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ, alors Léon XIII. Toute sa vie, il garda pour le pontife romain une particulière vénération, qu'il avait puisée lors de son premier séjour dans la cité des Papes.

Dans les visites fréquentes qu'avec un de ses amis, l'abbé Moreau[2], il faisait aux sanctuaires et aux catacombes, son âme s'imprégnait de tout le passé catholique. Que d'ardentes prières il répandait au tombeau de Pierre, dont plus tard il devait s'approprier, avec un accent si profond, la profession de foi dans la divinité de Jésus, Fils du Dieu vivant ; devant les restes glorieux de l'Apôtre des nations qui lui révélera « le mystère du Christ »!

Ne verra-t-on pas une délicate attention de la Providence dans le double fait que sa dernière messe fut celle de la conversion de saint Paul (25 janvier) et que les lignes ultimes tracées de sa main, le même jour, alors qu'il ignorait encore qu'il était déjà touché mortellement, furent une lettre adressée au Souverain Pontife ?

Pour l'abbé Marmion le séjour à Rome fut donc, selon sa parole, « une vraie éducation du cœur et de l'âme ».

Il y serait grandement aidé par un corps professoral d'élite dont il suivait les cours au Collège urbain de la Propagande. La chaire d'Écriture Sainte était alors occupée par Mgr Ubaldi,

1. Lettre du 12 janvier 1903.
2. A qui nous devons les détails sur le séjour de l'abbé Marmion à Rome.

qui laissa, bien qu'il soit mort jeune, des travaux remarqués ; le cours de théologie morale avait pour titulaire Agliardi, plus tard Cardinal ; celui de droit canonique, Laurenti ; l'histoire de l'Église était professée par Galimberti qui allait devenir nonce à Vienne, puis Cardinal et jouir de la confiance particulière de Léon XIII.

Mais celui dont l'influence fut la plus considérable fut le célèbre Satolli, professeur de théologie dogmatique. Dans sa jeunesse, Satolli avait été distingué à Pérouse par Mgr Pecci : sollicité un jour à l'improviste, par son archevêque, de prêcher la station de Carême à la cathédrale, Satolli s'était acquitté de cette tâche à la pleine satisfaction de tous. Aussi, devenu pape sous le nom de Léon XIII, Mgr Pecci, dont on sait l'amour pour la doctrine de saint Thomas, se souvint-il de Satolli et l'appela-t-il expressément à Rome pour enseigner, à la Propagande, la *Somme théologique* du Prince de l'École. Ainsi que pour la prédication, Satolli justifia pleinement les vues du Pontife [1]. Par la pénétration de son esprit, sa science sûre et étendue, sa parole chaude, il eut vite conquis l'estime et l'affection de ses élèves, qui se pressaient autour de sa chaire professorale au nombre d'une centaine. Bien longtemps après, au soir de sa vie, dom Marmion rappelait encore les lointaines et inoubliables « leçons » de ce maître aimé. Il gardait particulièrement le souvenir d'une « leçon » sur la vision béatifique des élus dans le ciel. Abordant ce magnifique sujet à la suite de saint Thomas, Satolli exaltait, en une langue limpide et ardente, la félicité suprême dont Dieu est la source : rassasiement plénier de l'esprit par la possession de la Vérité totale, parfaite satisfaction du cœur dans l'union indéfectible avec le Bien absolu et souverain, au sein de la Trinité : cette divine béatitude était évoquée en des accents si profonds que les auditeurs ravis en étaient tout pénétrés. Aussi éclatèrent-ils en applaudissements quand le maître, résumant son exposé et l'achevant en prière,

1. Le cardinal Satolli a laissé des *Praelectiones in Summam theologicam D. Thomae Aquin.* I-V, Romae 1884 sq. Sans doute, sur l'un ou l'autre point, comme celui de la motion divine, Satolli ne suit pas toujours d'assez près la pensée de saint Thomas ; néanmoins il faut le compter parmi les fervents adeptes de l'Aquinate.

s'appropria l'exclamation du Psalmiste : « Tes élus, Seigneur, Tu les abreuveras de l'abondance des biens de ta demeure, Tu les enivreras du torrent de tes voluptés, parce qu'en Toi est la source même de la Vie, et dans ta lumière nous verrons la Lumière »...

Leçon de choses dont l'abbé Marmion devait profiter. Sous un tel maître, avec lequel il avait d'ailleurs plus d'une affinité d'esprit, il apprenait notamment à appuyer son enseignement ascétique sur le dogme et à faire de la théologie une science « qui se tourne à aimer ».

A présent, il se plonge dans l'étude de la *Somme* de saint Thomas, dont Satolli lui découvrait et le plan lumineux et la puissante structure et la vigoureuse logique et la merveilleuse unité. Pour reprendre ses propres termes, « il absorbe à grands traits » cette doctrine magistrale d'un des plus nobles génies, qui lui est livrée avec une si opulente abondance.

De son côté, Satolli ne tarda guère à distinguer parmi la foule de ses auditeurs le disciple enthousiaste et docile que lui avait envoyé l'Hibernie. Parfois, cédant la chaire professorale à son élève, Satolli invitait celui-ci à « soutenir la thèse ». La joute académique où s'affrontaient la science du maître et le jeune talent du disciple se déroulait au milieu d'un profond silence et de l'attention générale. La clarté et la sûreté avec laquelle l'abbé Marmion exposait la doctrine, l'aisance de ses répliques aux objections de ses émules et de son maître lui valaient, au terme de la dispute théologique devenue fête de l'esprit, les chaleureuses félicitations de Satolli et les applaudissements de ses condisciples. Passé premier de cours à la fin de l'année scolaire 1881, l'abbé Marmion remportait la médaille d'or[1]. Les circonstances firent que le jeune théologien, ayant terminé le cycle ordinaire des études, fut rappelé en Irlande par le car-

1. Sur le face, la médaille représente Notre-Seigneur entouré de ses apôtres, avec le texte : *Euntes in universum mundum praedicate Evangelium omni creaturæ* ; au revers, elle porte ces mots : *Pietati et doctrinae.* Dom Marmion suspendit la médaille à l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours de la chapelle des Rédemptoristines de Dublin dont il fut nommé aumônier en septembre 1882.

dinal Cullen et quitta Rome sans qu'il lui eût été possible de se présenter aux épreuves du Doctorat [1].

* * *

Les souvenirs qu'il emportait de la Ville éternelle devaient demeurer chez lui d'autant plus durables qu'ils étaient attachés aux différentes étapes parcourues avant d'arriver à la grâce tant désirée du sacerdoce.

En quelques mois de la dernière année, il lui avait été donné de gravir tous les degrés qui mènent à l'autel. Le 27 février 1881, il reçoit les ordres mineurs ; le 12 mars suivant, en la fête de saint Grégoire le Grand, premier fils de saint Benoît monté sur le siège de Pierre, il est ordonné sous-diacre à Saint-Jean de Latran.

« Il y a vingt-neuf ans, écrivait-il en 1910, qu'en ce samedi des IV Temps de Carême, j'ai reçu le sous-diaconat. Le premier office que j'ai récité comme ministre de l'Église est celui du 2e dimanche de Carême ; tous les ans je le dis avec une nouvelle joie ».

Il doit en avoir reçu une impression de grâce, car, dans la suite, au cours de ses retraites, il commentera souvent et avec une complaisance marquée, les deux épisodes sacrés que l'Église a choisis pour la composition de cet office : l'histoire d'Esaü et de Jacob, et la scène de la Transfiguration.

Le diaconat lui fut conféré dans la même église du Latran le Samedi-Saint, 15 avril. Enfin le 16 juin, en la solennité de la Fête-Dieu, dans la *Capella* du collège irlandais, il recevait la prêtrise des mains du Recteur du collège, Mgr Kirby, archevêque d'Éphèse.

A cette insigne faveur, il s'était préparé pendant deux mois, avec une ferveur singulière. C'est dans l'église de Sainte-

1. Pour conquérir le grade de Docteur, l'abbé Marmion eût dû faire quatre ans d'études à Rome, mais comme il en avait déjà fait deux à Dublin et qu'il avait achevé le cycle complet, après les deux années passées à Rome, il ne lui était plus possible de se faire admettre à l'épreuve du doctorat.

Agathe [1], en la fête (transférée) de saint Philippe Néri, qu'il célébra, le 17 juin, sa première messe, servie par son ami intime Dwyer, qui l'avait rejoint à Rome [2].

Aucun document ne nous est resté relativement à ses sentiments intérieurs durant ces grands jours, mais l'estime particulière qu'il a toujours conservée de la grâce sacerdotale, la grande piété avec laquelle il célébrait chaque année l'anniversaire de son ordination nous laissent deviner quelles actions de grâces montaient de son âme vers le Christ qui l'appelait à l'intime participation de son éternel ministère.

Une lettre postérieure de quelques années (février 1890) [3] et adressée à un jeune étudiant du collège de la Propagande qui venait d'être ordonné comme lui à Rome, nous fera entrevoir ses sentiments :

* « Je désirais depuis longtemps vous écrire pour vous féliciter de la grâce sans prix que Dieu vous a conférée en vous appelant au sacerdoce. Je ne puis vous dire quelle joie j'ai éprouvée en apprenant la nouvelle de votre ordination. Un prêtre peut faire tant de bien pour Dieu, si, en offrant le saint Sacrifice, il unit l'oblation de lui-même, sa vie, son amour, tout ce qu'il a, avec l'oblation de la divine Victime ; il peut attirer des grâces sans nombre pour toute l'humanité, il peut arrêter la colère de Dieu et obtenir de puissants secours pour l'Église, sans parler de grands mérites qu'il acquiert pour lui-même. Essayons d'être fidèles et aimants envers le Seigneur bien-aimé : c'est dans le cœur d'un vrai prêtre que le Seigneur veut se reposer quand il est outragé par les pécheurs, mais hélas ! il n'y trouve si souvent que froideur et ingratitude ! »

L'âme pleine de souvenirs et fraîchement embaumée de l'onction sacerdotale, le 11 juillet 1881, l'abbé Marmion faisait ses adieux à Rome pour regagner l'île d'émeraude.

1. Une des plus vieilles églises de Rome ; située tout à côté du collège irlandais, elle était desservie par les prêtres du collège. C'est la raison pour laquelle Mgr Cullen qui avait été Recteur du collège irlandais voulut, quand il fonda Clondiffe, que l'intérieur de l'église de *Holy Cross* reproduisît celui de Sainte-Agathe. Ajoutons que dom Marmion avait une grande dévotion envers la sainte martyre.

2. Il avait également de la dévotion envers saint Philippe Néri auquel il ressemblait par son esprit de charité et sa bonhomie.

3. Il était alors déjà à Maredsous. La lettre est traduite de l'anglais.

CHAPITRE III

DÉBUTS DU MINISTÈRE ET VOCATION RELIGIEUSE

1881-1886

Idéal missionnaire. — Premier contact de l'abbé Marmion avec la vie bénédictine : appel de Dieu. — Visite à Maredsous. — Ministère en Irlande : Dundrum. — Professeur à Clonliffe. — Ministère auprès des âmes consacrées et des prisonniers. — L'attrait du cloître renaît plus impérieux. — Mobile profond de sa vocation: amour de l'obéissance. — Lettres à une novice. — « Si j'entrais en religion demain... » — Sa décision. — Vives objections de la part de ses amis. — « Je me sens appelé par le cloître : *il faut* que j'y aille ». — Adieu à l'Irlande.

A Rome, l'abbé Marmion s'était lié d'amitié avec un jeune prêtre d'origine belge, l'abbé Moreau, appartenant au diocèse de Namur et élève, comme lui, au Collège de la Propagande. Durant leur séjour dans la Ville éternelle, y arrivait pour une visite *ad limina* Mgr Salvado, moine bénédictin espagnol et abbé de la mission qu'il avait fondée en Nouvelle-Nursie (Australie) [1]. Il donna à la

1. Mgr Salvado naquit le 1er mars 1814 à Tuy en Galice (Espagne) ; à 16 ans il fit profession dans le monastère de S. Martin à Compostelle. Chassé de sa patrie en 1835 par la révolution, il se rendit avec un confrère le Père Joseph Serra à l'abbaye de Cava. Ordonné prêtre en 1839, il passa à la Congrégation cassinienne. Brûlant du désir d'évangéliser les peuplades païennes d'Australie, il obtint, avec le P. Serra, de son abbé et de la Propagande, la permission d'accompagner Mgr Brady (Irlandais) nommé récemment à l'évêché de Perth (Australie). Ils y débarquèrent en janvier 1846. Ils pénétrèrent à l'intérieur du pays et ne choisirent leur résidence qu'après un voyage de 200 km. Ils se trouvaient au milieu d'une tribu qui, à cette époque, passait pour anthropophage. Par leur douceur, leur serviabilité, ils gagnèrent la confiance des sauvages. Une hutte faite de troncs d'arbres et de branchages servait d'habitation, de chapelle et de classe. Au prix d'efforts immenses, ils arrivèrent à faire de ces cannibales et de ces sauvages, des chrétiens. Le 1er mars 1847 ils posèrent la première pierre du monastère. En 1848, le P. Serra fut nommé évêque de Port-Victoria et le P. Salvado demeura seul. En 1849, Mgr Brady l'envoya en Europe

Propagande une conférence à laquelle assistait l'abbé Moreau. La grave, noble et sereine figure de l'intrépide missionnaire, le récit émouvant qu'il fit de ses travaux apostoliques touchèrent le jeune prêtre belge : l'idée naquit en lui de s'attacher à Mgr Salvado pour l'aider dans son œuvre d'évangélisation.

Au cours d'un entretien avec son ami irlandais, l'abbé Moreau lui fit part de son projet. Cette communication frappa aussitôt l'abbé Marmion : la vocation de moine missionnaire lui apparut idéale ; son ardeur généreuse entrevoyait là un magnifique champ d'activité apostolique.

Cette vocation répondait bien d'ailleurs à toutes les traditions irlandaises. Les annales de l'Église ont conservé avec reconnaissance le souvenir de ces moines d'Hibernie qui, du VI^e^ au VIII^e^ siècle, quittaient la verte Érin pour aller sur le continent consacrer leur vie à la diffusion de l'Evangile et à la propagation de l'institut monastique : saint Colomban de Luxeuil et de Bobbio, saint Gall, saint Feuillen et saint Fursy, saint Fiacre, saint Kilian qui convertit la Franconie et la Thuringe, saint Virgile de Salzbourg, saint Fridolin, premier évêque d'Alsace, les saints d'Armorique, et tant d'autres : race vigoureuse et entreprenante, tenace et dévouée, à la fois très fixée dans son idéal et très malléable par les circonstances, profondément attachée au sol natal et cependant prête à contracter, sans arrière-pensée de retour, des liens d'une entière loyauté avec une patrie et un milieu d'adoption. Durant deux siècles, l'Irlande, par ses moines missionnaires qui parcouraient toute l'Europe, depuis les Hébrides jusqu'en

recueillir des fonds et recruter des collaborateurs. C'est à Rome qu'il apprit sa nomination comme successeur de Mgr Serra, démissionnaire. Il fut consacré évêque le 15 août 1849 et ne retourna en Australie qu'en août 1854. Il emmenait avec lui 7 moines prêtres et 32 frères convers. Au moment de s'embarquer, il apprit que l'Angleterre refusait de fournir des subsides à la colonie de Port-Victoria. Les habitants se retirèrent et Mgr Salvado resta évêque sans diocésains. Il revint à sa fondation de Nouvelle-Nursie et y travailla au relèvement moral des indigènes. En 1867 le monastère fut élevé au rang d'abbaye *Nullius* et Mgr Salvado en devint le 1^er^ Abbé. Il le resta jusqu'à sa mort. En 1887 il fut nommé évêque titulaire d'Adrian. Malgré son âge avancé il revint en Europe assister au chapitre général des Abbés Bénédictins que le Primat avait convoqués à l'occasion de la consécration de l'église abbatiale de Saint-Anselme. Il obtint du Saint-Siège que son abbaye de la Nouvelle-Nursie fût rattachée à la Province Espagnole de la Congrégation cassinienne P. O. La mort le surprit au milieu des préparatifs de son départ pour l'Australie le 29 décembre 1900. Il figure parmi les hommes les plus méritants de l'ordre bénédictin du XIX^e^ siècle.

Allemagne, et les Appenins, remplit ainsi la fonction suprême de l'apôtre : *Peregrinari pro Christo* [1].

C'était donc, dans le cœur du jeune abbé Marmion, le zèle itinérant de ses aïeux celtes qui s'éveillait; il se sentait d'autant plus porté à l'écouter qu'aux voix ancestrales se joignaient celles, toutes proches, de l'amitié : outre l'abbé Moreau, en effet, Father Dwyer ne devait plus tarder à reprendre le chemin de l'Australie...

Cette idée le hanta longtemps [2], mais Dieu avait sur lui des vues différentes ; il lui réservait une autre forme d'apostolat, non moins féconde.

L'abbé Moreau avait dû repartir pour la Belgique ; en juin 1881, avant de quitter Rome, il convint avec l'abbé Marmion que celui-ci, en regagnant l'Irlande, s'arrêterait à Namur et de là irait saluer son ami entré au noviciat de Maredsous pour s'y préparer à la mission de la Nouvelle Nursie.

A la mi-juillet, Father Marmion arrivait à Maredsous. A cette époque, l'abbaye avait à peine surgi de terre ; deux ailes seulement des bâtiments claustraux étaient construites, et la basilique ne projetait pas encore vers le ciel ses tours élégantes [3].

Ce n'était pas la première fois que la vie bénédictine se révélait à l'abbé Marmion. Lors de son séjour en Italie,

1. Cet essor missionnaire reprit au XIX^e^ siècle. Tout comme l'Irlande primitive avait instruit dans la foi les nations du continent européen, l'Irlande contemporaine fondait le catholicisme dans les sociétés anglo-saxonnes d'au delà des mers. Elle fournissait à l'Australie presque tout son clergé, sans en excepter le cardinal Moran, archevêque de Sidney ; elle présidait à l'enfance du catholicisme aux États-Unis, fournissait de prêtres presque tout l'Ouest américain. La liste des dignitaires de l'église de Rome en Amérique est presque exclusivement composée de noms irlandais, depuis celui du cardinal Gibbons jusqu'à celui de Mgr Ireland pour ne citer que ceux-là. L'Irlande méritait bien le nom de mère de toutes les églises du monde anglo-saxon. Cf. Paul-Dubois, *o. c.*, p. 463.

2. Alors qu'il était déjà moine à Maredsous, dom Marmion s'offrait encore en 1896 à cet intrépide missionnaire bénédictin que fut Mgr van Caloen pour les missions du Brésil, mais ses supérieurs ne permirent point la réalisation de ce désir.

3. La fondation de l'abbaye de Maredsous (Entre-Sambre-et-Meuse) est due à deux religieux éminents : les frères Maur et Placide Wolter, et à une famille dont la générosité fut princière : les messieurs Desclée de Tournai. Les frères Wolter firent leur profession monastique à St-Paul hors les murs, aux portes mêmes de la Ville éternelle; en septembre 1860, Pie IX les chargeait de restaurer l'ordre de saint Benoît en Allemagne ; ils fondèrent l'abbaye de Beuron, non loin de Sigmaringen, sur les bords du Danube. En 1869, entrait à Beuron un jeune belge, officier dans l'armée pontificale, Félix de Hemptinne ; il y prononçait ses vœux le 15 août

il avait eu l'occasion, en allant visiter Naples, de passer au Mont-Cassin. Le panorama merveilleux qui, de cette cime, se déroule aux regards, l'antiquité du monastère fondé par saint Benoît (VI^e siècle), les souvenirs vénérables qui s'y rattachent, la noble simplicité des observances monastiques, tout cela avait frappé vivement l'esprit du jeune séminariste irlandais. Grâce plus précieuse : c'est là que se fit entendre la première invitation secrète à la vie du cloître. Dom Marmion le rappelait dans une lettre plus de trente ans plus tard, en 1912, alors que l'occasion lui était donnée d'accomplir, cette fois en qualité de moine, le pieux pèlerinage :

« Nous [1] avons été ravis en faisant l'ascension de la sainte Montagne. Je ne l'avais plus vue depuis 1880, quand j'y suis monté en revenant de Naples. C'est là que j'ai ressenti pour la première fois l'appel de Dieu à la vie monastique. Le tout m'est revenu avec une réalité, une vivacité, comme si c'était d'hier [2]. »

C'est devant un tableau placé au réfectoire du monastère et représentant le Patriarche des moines que l'abbé Marmion avait senti cette première touche de la vocation bénédictine.

Néanmoins, la visite à Maredsous, si fugitif que fut ce contact avec l'existence claustrale, ne laissa pas de produire sur lui une impression singulière [3]. Au moment de franchir le seuil du cloître, il entendit comme une voix intérieure lui dire : « C'est ici que je te veux ». Quelques heures après, l'abbé, dom Placide Wolter, lui disait à brûle-pourpoint :

1870. Il était demeuré en relation avec un ancien compagnon d'armes, le lieutenant Mousty, homme d'affaire des messieurs Desclée, qui possédaient un château dans la vallée de Maredsous. Ceux-ci désiraient un monastère : Mousty servit de lien. Après quelques pourparlers, l'acte de fondation fut signé le 15 août 1872, et une colonie de moines arrivait à Maredsous le 15 octobre 1872. Ils furent installés au château en attendant la construction du monastère. La première pierre fut posée le 21 mars 1873 sur le plateau qui domine la vallée ; ce fut seulement le 25 juin 1876 que les moines quittèrent le château pour prendre possession du monastère. Dom Placide Wolter en fut nommé abbé le 8 mars 1878. La construction de l'église avait été entreprise dès 1877, mais la dédicace n'en eut lieu que le 19 août 1888.

1. Dom Marmion était accompagné d'un de ses moines, professeur à Rome.

2. Lettre du 7 mars 1912.

3. Dans un article qu'il envoyait vingt ans plus tard, en 1908, au *Belvederian* dirigé par ses anciens maîtres de *Belvedere College* à Dublin, il notait ainsi son impression : « I arrived at the monastery towards evening. I remember how impressed I was by the peace and silence of the vast cloisters, the chant of the divine office, and the sentiment of complete separation from the world which reigned there ».

— « Vous avez beaucoup plus la vocation que votre ami [1] ».

En quittant l'abbaye, le jeune prêtre se promit de revenir. Cinq ans se passeront avant qu'il puisse mettre cette promesse à exécution, mais alors il reviendra à Maredsous pour se faire moine.

* * *

Rentré en Irlande, l'abbé Marmion fut nommé, le 14 septembre, vicaire à la paroisse de Dundrum. C'était, au sud de Dublin, un petit bourg encaissé dans une vallée que dominent les montagnes du Wicklow. Il y trouvait un des amis de sa famille, Father Hickey, qui venait de rebâtir une jolie église dédiée à la sainte Croix [2].

Il allait occuper ce poste pendant un an, adonné à des œuvres variées. Il s'initie là aux nécessités multiples du ministère paroissial. Son zèle et sa générosité s'y sont dépensés, et le souvenir de sa charité y est resté vivace.

A ce ministère il joint celui de chapelain du couvent des Dames du Sacré-Cœur situé à Mount Anville, à trois kilomètres de là, sur la côte. Chaque jour il franchit à pied cette distance pour célébrer la sainte messe, et, plusieurs fois la semaine, pour donner les cours de religion aux jeunes filles du pensionnat. La clarté et la piété dont furent marquées ses leçons sont encore dans la mémoire des anciennes élèves.

Bien différent était son ministère auprès des aliénés criminels de l'asile central édifié sur le territoire de la paroisse ; mais s'il ne pouvait que rarement réussir à le rendre fécond pour les pauvres êtres qui végétaient entre ces murs, le lamentable spectacle dont il était le témoin lui suggérait d'utiles réflexions :

« J'ai vu là, disait-il parfois, des choses très intéressantes mais très tristes : des hommes qui avaient rempli dans le monde d'importantes fonctions et qui, ayant sombré dans la folie, étaient occupés toute la journée à construire des

1. Les événements prouvèrent par la suite la justesse de cette remarque.
2. Elle remplaçait la chapelle inaugurée le 14 septembre 1837.

maisonnettes de terre ou autres bagatelles, comme si l'existence du monde en dépendait. Je regardais ces pauvres fous avec une profonde pitié, me disant que bien insensés aussi sont ceux qui, au lieu de s'occuper de leurs intérêts éternels, emploient leur activité à des choses futiles et passagères... »

Mais ce n'était pas à Dundrum qu'il devait dépenser son zèle et donner la mesure de son talent. En septembre 1882, l'archevêque de Dublin, Mgr Mac Cabe, l'appelait à Clonliffe pour y occuper la chaire de philosophie [1].

Tous furent heureux de retrouver dans cette maison, en qualité de professeur, celui qui s'y était distingué comme élève.

Au témoignage de ses disciples, il apporta dans l'exercice de sa mission professorale, ces qualités de clarté et de conscience qui seront caractéristiques de son enseignement ; humble aussi, il reconnaissait une erreur, sans honte ni difficulté, mais il ne tarda pas à acquérir une maîtrise à laquelle tous rendaient hommage [2].

Bien qu'il ne fût pas confesseur officiel, il dirigeait les meilleurs d'entre les séminaristes qui trouvaient en lui une grande compréhension de leurs besoins spirituels. « Sa direction, écrit l'un de ceux qui lui avait confié leur âme, était surtout marquée par son caractère « humain » et bienveillant ; il excellait à résoudre les difficultés et aidait à en sortir ».

Ainsi, par une heureuse alliance des dons les plus divers : vivacité manifeste de la foi, sûreté déjà reconnue du jugement, chaleur du cœur, qualités éminemment sociales d'une nature très riche, débordante de verve et d'enjouement, le jeune maître de philosophie exerçait personnellement l'influence

1. Il devait y ajouter le cours de grec.

2. A la date du 20 mars 1907 (nous ne savons en quelle circonstance précise fut délivré ce document, sans doute à l'occasion d'une mission officielle qui lui fut confiée en Angleterre), l'archevêque de Dublin, Primat d'Hibernie, S. G. Mgr Walsh rendait, à la conduite de l'abbé Marmion ce témoignage : « Reverendus Josephus Marmion quinque annis hujus nostrae Dioecesis presbyter, primo ut vice parochus per annum adlaboravit et deinde in nostro Seminario diaecesano, per quattuor annos, Professoris munere omni cum laude functus est. Quamdiu apud nos erat, superioribus suis sese commendavit atque zelo eximio, pietateque sincera approbationem eorum obtinuit. Anno 1886, obtenta prius nostra licentia, ab hac dioecesi discessit ut monachus Deo perfectius serviret ». Dublini, die 20 martii 1907. (s.) † Gulielmus, archiep. Dublinien. Hiberniae Primas.

la plus favorable à l'union et à la joie des âmes. On devait s'en apercevoir à la consternation qui s'empara des élèves lorsque, quatre ans plus tard, il abandonna sa chaire professorale pour entrer dans le cloître : on put mesurer alors la place pour ainsi dire unique qu'il avait su conquérir dans les cœurs.

Sa tâche de professeur et de directeur de conscience à *Holy Cross College* n'épuisait pas son zèle et son activité. Le cardinal Mac Cabe l'avait également, en septembre 1882, nommé chapelain du couvent des Rédemptoristines de Dublin. Les archives du monastère gardent le souvenir de sa piété, de sa parole chaude et persuasive, et notamment d'un sermon sur saint Joseph : le jeune prédicateur commentait avec un rare bonheur et un accent particulier de conviction les paroles de Jésus qu'il citera si fréquemment dans la suite : « Je vous bénis, ô Père, de ce que vous avez caché les mystères de la vie divine à ceux qui s'estiment prudents et sages, et les avez révélés aux petits et aux humbles ».

A ce ministère, qui dura quatre ans [1], se rattache un épisode qui intéresse sa vie intérieure. Le 18 août 1884, il eut, en l'absence du confesseur ordinaire, à assister dans ses derniers moments, une jeune novice, sœur Marie Clare, âme d'une grande pureté. Celle-ci prononça ses vœux entre ses mains, puis voulut recevoir le saint viatique. L'abbé Marmion hésitait, à cause de l'état de la malade qui ne pouvait plus supporter la moindre nourriture. Mais la mourante insista, disant que le Bon Dieu, qui lui avait octroyé déjà tant de grâces, ne lui refuserait pas celle d'un répit de trois quarts d'heures sans nausée afin de le garder dans son cœur. Father Marmion se laissa convaincre : l'événement réalisa la parole de la pieuse religieuse qui, contrairement à toute attente, prolongea tranquillement son action de grâces. L'agonie fut ensuite longue et pénible ; Father Marmion y assista, jusqu'au moment où cette âme, devenue, depuis quelques instants, l'épouse du Christ, s'envola au ciel.

1. Il le clôtura le 25 juin 1886, peu de mois avant son entrée à Maredsous.

L'abbé Marmion lui avait confié une angoisse qui l'étreignait souvent au sujet d'une cérémonie de son ordination sacerdotale. Il demanda à cette âme, dont la pureté l'avait frappé, de solliciter du Seigneur, quand elle serait admise en la divine Présence, la disparition de cette peine si les conditions avaient été régulièrement observées. Peu après que cette sainte religieuse eut expiré, un sentiment de paix intérieure envahit si profondément le cœur du jeune prêtre que, depuis ce jour, aucune inquiétude ne se fit plus jamais sentir à ce sujet.

S'il avait la joie d'approcher d'âmes saintes et de subir leur bienfaisante influence, il allait aussi, se penchant sur des âmes égarées, découvrir certaines hideurs qui creuseraient en lui le sentiment de la miséricorde. En effet, il fut également nommé aumônier de la prison des femmes à Mountjoy, à Dublin. Il aima cette clientèle de déshéritées ; il éprouvait une singulière consolation à étendre de sa main sacerdotale le baume sur leurs plaies morales ; il admirait la vitalité de la foi qui, malgré l'action corrosive du vice et de la misère, subsistait intacte chez beaucoup de ses humbles pénitentes.

Il eut aussi à s'occuper des détenus politiques et de droit commun qui végétaient dans les geôles de la capitale : ces relations lui révélèrent la profondeur des blessures et l'âpreté des rancunes que les mesures d'oppression et de persécution laissaient dans l'âme de quelques-uns de ses malheureux compatriotes. Pour différent qu'était ce spectacle de celui de Dundrum, il n'en était pas moins poignant, mais le zèle du pasteur trouvait davantage à s'y employer. Sans doute il eut la douleur d'échouer parfois dans tous ses efforts pour faire renoncer à leurs sentiments de haine certains cœurs ulcérés par des dénis de justice ou des condamnations arbitraires. L'un d'eux, victime d'un jugement inique, avait résisté à toutes les suggestions de la bonté ; à bout d'arguments, l'abbé Marmion crut devoir évoquer ses intérêts éternels. Il reçut cette réponse qui jette un jour douloureux sur ces inimitiés de race :

— « Quand bien même je verrais l'enfer à mes pieds, je ne pardonnerais pas ! »

Le plus souvent cependant, il avait la joie de voir son ministère béni de Dieu. Il rencontra là un misérable qui avait commis un meurtre. C'était un colosse, qui ne tenait presque rien de l'homme, et ignorant au dernier point. Ses entretiens avec le jeune prêtre en firent un homme, puis un chrétien modèle. Sa conversion fut si complète et si ferme que lorsque l'abbé Marmion venait le confesser, il était habituellement accueilli par ces paroles :

— « Father, depuis la dernière confession, il n'y a rien ; mais confessez-moi quand même, je veux encore accuser mon grand péché ».

Et ce disant, il fondait en larmes de repentir.

Le jeune aumônier s'ingéniait à relever, à aider ces âmes égarées ; il ne négligeait rien pour raviver en elles la pratique de la foi ancestrale. Les prisonniers lui demandaient fréquemment un chapelet. Il commença par en donner. Puis, apprenant que l'administration leur en fournissait, il leur dit :

— « Vous en recevez ici ! »

Et eux de répondre :

— « Oui, mais ce sont des chapelets réglementaires ! »

Dom Marmion profitait plus tard de cette anecdote pour mettre en garde les religieux qui, prisonniers de leurs illusions, n'estimeraient que ce qui n'est pas réglementaire ou en dehors de la vie commune.

Ainsi, par ce commerce prolongé avec des âmes diverses, les plus déshéritées comme les plus nobles, l'abbé Marmion pénétrait peu à peu dans les replis profonds de la conscience humaine. Très tôt, Dieu lui donnait de s'initier de la sorte à l'art délicat de la direction spirituelle où il devait plus tard exceller.

* * *

Mais était-ce dans ce milieu, pourtant si favorable au plein

épanouissement de sa personnalité, que toute son existence allait se dépenser ?

A cette époque, Father Marmion relisait les annales de l'Irlande chrétienne primitive. L'évangélisation de l'île avait été suivie d'une magnifique efflorescence monastique : devenue l'île des Saints et des Docteurs, gardienne de la civilisation, l'Irlande, non seulement envoyait ses moines par toute l'Europe, mais attirait de toutes parts les étudiants avides de sagesse à ses écoles monastiques de Clonfert, de Lismore, de Bangor, de Clonmacnoise où fut formé Alcuin et dont les ruines solitaires se dressent encore sur les bords du Shannon, de Kildare, pays natal des Marmion et dont le nom avait si souvent résonné aux oreilles du jeune prêtre.

Est-ce au cours de cette lecture que le jeune professeur sentit renaître, plus impérieux, l'attrait du cloître ?... Est-ce lors d'un pèlerinage à l'île d'Iona, rendue célèbre par le séjour du saint moine Columba, que le désir de la perfection se ralluma plus vif dans son âme ?...

Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, l'invitation qui s'était fait entendre à lui sur la montagne sainte du Cassin — voici bientôt cinq ans — retentissait toujours au fond de son âme, et l'image de l'abbaye d'Entre-Sambre-et-Meuse où l'avait amené une occasion fortuite et où l'appel de Dieu s'était précisé, hantait toujours son esprit : ce n'avait été, pensait-il alors, qu'un simple arrêt de quelques heures, auprès d'un ancien condisciple. Mais l'impression reçue ce jour-là, par son âme, ne s'était plus effacée.

Puis, s'il apprécie hautement les avantages spirituels que lui offre la tutelle d'un maître comme le Père Gowan, il se rend de mieux en mieux compte de ce que des âmes éprises de perfection, mais conscientes de leur fragilité, gagnent en sécurité, en secours et en mérites, lorsqu'elles mettent leur persévérance sous l'égide des vœux de religion. Il a lu, sans doute, — car il est et il restera toujours un lecteur passionné de vies de saints, — il a lu chez saint Bernard ces paroles génératrices des renoncements absolus : « Dans le cloître, on tombe plus rarement, on se relève plus rapidement,

on progresse avec plus d'assurance, on se sanctifie avec plus de plénitude et la mort est plus joyeuse ».

C'est surtout l'idée d'obéissance, moyen par excellence de perfection et d'union à Dieu, qui le pousse vers le cloître. Il s'en est naturellement ouvert au Père Gowan. Celui-ci était mieux à même que personne de comprendre et d'approuver les aspirations de son pénitent. N'avait-il pas quitté lui-même le clergé séculier pour se consacrer totalement à Dieu chez les Lazaristes ? Et il racontait au jeune professeur que lorsqu'il avait sollicité de son archevêque l'autorisation d'entrer en religion, celui-ci avait riposté :

— « Religieux, un excellent et vertueux prêtre comme vous ? Mais vous n'avez plus rien à gagner au change ! »

— « Hélas ! Monseigneur, je veux me faire religieux parce que, ici, je ne trouve personne qui me reprenne et me corrige en vue de ma perfection ; quand j'aurai des supérieurs religieux, je suis sûr qu'ils me redresseront ! » [1]

Devant un motif aussi élevé, l'archevêque s'était incliné [2].

Un mobile non moins surnaturel, mais qui avait l'obéissance pour objet, animait l'abbé Marmion.

« Avant d'être moine, disait-il parfois, je ne pouvais, aux yeux du monde, faire plus de bien que je n'en faisais là où je me trouvais. Mais j'ai réfléchi, j'ai prié et j'ai compris que je ne serais sûr d'accomplir toujours la volonté de Dieu qu'en pratiquant l'obéissance religieuse. J'avais tout ce qu'il me fallait pour ma sanctification, à l'exception d'un seul bien : celui de l'obéissance. C'est la raison pour laquelle j'ai quitté ma patrie, renoncé à ma liberté et à tout.

Je puis dire, confiait-il en d'autres circonstances, que je me suis fait moine pour pouvoir obéir. J'étais professeur, j'avais, très jeune encore, ce qu'on appelle une belle situation, du succès, des amis qui m'étaient fort attachés ; mais je n'avais pas l'occasion d'obéir. Je me suis fait moine parce que Dieu m'a révélé la beauté et la grandeur de l'obéissance ».

1. Dom Marmion racontait souvent ce trait et en tirait la nécessité de correspondre à la grâce que sont les réprimandes. Nous avons dit plus haut (p. 20) que le P. Gowan lui-même insistait beaucoup sur la nécessité de bien recevoir les corrections.

2. Dieu d'ailleurs devait le lui rendre, car le diocèse de Dublin fut le premier à bénéficier du zèle ardent du P. Gowan.

La vie monastique est donc apparue à l'abbé Marmion comme le moyen par excellence de s'unir à Dieu par l'obéissance : celle-ci en fait un holocauste d'amour. Nous possédons à ce sujet deux lettres, doublement précieuses : outre que ce sont les plus anciennes lettres de lui que nous ayons jusqu'ici découvertes, elles traduisent, sous forme d'exhortation à une novice, les sentiments de sa propre âme [1].

La première est adressée à la jeune fille, la veille de sa prise d'habit.

* Holy Cross College, 29 avril 1885.

Ma chère enfant, Je prierai très spécialement pour vous afin que vous puissiez obtenir la grâce de ressembler à votre sainte patronne, surtout dans la généreuse offrande qu'elle fit d'elle-même à son divin Époux. Votre vie, désormais, doit être une perpétuelle oblation de vous-même au Sacré-Cœur. Et comme le saint sacrifice est offert à chaque moment de la journée, vous pouvez à chaque instant aussi vous unir à Notre-Seigneur, et ainsi être assurée que votre offrande sera acceptée. Quand vous aurez acquis de la sorte l'habitude de vivre dans un état de perpétuelle oblation, ce que vous ferez vous deviendra absolument indifférent, puisque vous ne désirerez qu'accomplir la volonté de Dieu, manifestée à chaque instant par l'obéissance. Plus vous apporterez de générosité dans la poursuite de cet état de sainte indifférence et de détachement de vos propres inclinations, plus parfaitement vous goûterez cette grâce du « centuple », promis par Notre-Seigneur à ceux qui ont abandonné toutes choses pour son amour ».

La deuxième lettre, plus précise, dévoile davantage les aspirations personnelles de ce jeune prêtre séculier ; elle dénote chez lui une singulière justesse de vue et un sentiment surnaturel très élevé ; on la dirait écrite par un vétéran expérimenté de la vie religieuse. On y voit déjà aussi apparaître et l'apôtre au zèle ardent et le maître qui ramasse en quelques traits lumineux l'essentiel d'une doctrine.

1. L'original est en anglais ; ajoutons que les mots soulignés l'ont été par l'abbé Marmion lui-même.

* Holy Cross College, 27 novembre 1885.

Ma chère enfant, Je ne puis laisser commencer l'Avent sans vous envoyer quelques lignes. J'ai été si occupé qu'il m'a même été difficile d'adresser un petit mot à la Révérende Mère [Supérieure], mais je savais qu'elle vous en communiquerait le contenu pour autant qu'il pouvait vous intéresser. Chaque jour à la messe, je prie pour vous avec ferveur, afin que Dieu vous accorde la grâce de la persévérance, car je ne vous crois pas faite pour vivre dans le monde. Il faut accomplir généreusement votre part avec Dieu, et il ne manquera pas de vous aider.

Chaque Ordre religieux est comme une fleur dans le jardin de Jésus, et, tout comme chaque fleur a sa beauté propre et son parfum spécial, ainsi chaque Ordre a son esprit distinctif, sa splendeur particulière et ses vertus caractéristiques, qui font les délices du Sacré-Cœur. Aussi, importe-t-il peu d'être bons ou vertueux en nous-mêmes, si nous n'avons pas l'esprit particulier et la formation de l'Ordre auquel nous appartenons ; car alors, nous sommes en marge de la communauté, et nous ne pourrons jamais être de bons religieux ni plaire réellement au Cœur de Jésus. C'est parce qu'il voyait toutes les sœurs du petit couvent d'Avila animées du même véritable esprit de leur Ordre, que Notre-Seigneur disait à sainte Térèse : « Ma fille, ce couvent est le paradis de mes délices ; mon cœur y trouve un délicieux repos et une compensation aux outrages des hommes ».

Vous me demanderez peut-être : « Comment acquérir cet esprit ? Comment savoir si, réellement, je le possède ? »

Eh bien, voici la réponse : c'est précisément le but du noviciat de former à cet esprit. L'esprit de l'Ordre de la Mercy se transmet de votre sainte Fondatrice par l'intermédiaire de vos supérieures, et tout ce que vous avez à faire, c'est de vous abandonner *absolument* dans leurs mains — comme la cire dans les mains de celui qui la travaille. — Et à la fin du noviciat, les *germes* de cet esprit auront été semés dans votre cœur, pour s'épanouir plus tard en perfection. C'est le seul moyen, avec la prière, d'acquérir l'esprit de votre état.

Souvent, il est dur à la nature d'être ainsi coupée et taillée, mais sans cela, nous ne pouvons jamais espérer plaire au Sacré-Cœur. Si j'entrais en religion demain, ce serait avec la décision de m'abandonner moi-même absolument dans les mains des supérieurs, de les laisser couper *sans aucune pitié*, toutes les défectuosités [*excrescences*] de mon caractère, de façon à pouvoir être présenté à l'autel de l'amour divin

comme une oblation pure ; et quoi que la nature puisse se plaindre, je tâcherais de supporter tout pour l'amour de Jésus crucifié. Et je suis sûr que, si j'étais fidèle, j'acquerrais bien vite le véritable esprit de mon Ordre, et ainsi je « récolterais dans la joie ce que j'aurais semé dans les larmes ». Notre-Seigneur ne fait pas d'exception : « *Quiconque*, dit-il, veut me suivre, qu'il *se renonce* lui-même, qu'il porte sa croix et marche après moi ». Cela est vrai tout spécialement des religieux, qui tâchent de *suivre* Notre-Seigneur de si près, et par conséquent, si nous rejetons la croix, si nous la repoussons quand elle pèse sur nous, nous ne suivons pas Jésus, mais nous nous suivons nous-mêmes.

Voilà, ma chère enfant, quelques pensées qui me frappent lorsque je prie pour vous, car je connais si bien votre caractère, me semble-t-il.

Si vous réfléchissez à cela, ou si les autres sœurs aiment à connaître les idées de l' « Oncle Joe » [1] sur une bonne novice, les voici, en peu de mots. Une bonne novice est celle :

1. — Qui entre en religion dans le but de glorifier Notre-Seigneur en rendant sa propre âme et celle des autres aussi agréables que possible au Sacré-Cœur.

2. — Qui, dans ce but, ne s'épargne en rien, et par conséquent, est prête à souffrir peine et humiliation, et même la mort, pour plaire à Dieu.

3. — Qui ne se contente pas d'une vertu chrétienne ordinaire, mais qui, par fidélité à son Époux céleste, aspire à faire de son cœur une vraie fournaise d'amour divin, et qui accomplit tout cela sous la conduite de l'obéissance, en accord avec l'esprit de son Ordre. Oh ! comme le Sacré-Cœur se réjouirait s'il pouvait voir un tel paradis ! Que Dunmore réalise cet idéal, telle est ma constante prière ! »

« Si j'entrais en religion demain... » Manifestement il y pense toujours ; il ne perd pas de vue cette éventualité et il l'envisage surtout comme une preuve de l'amour qui se livre à l'obéissance. Mais « demain » n'est pas encore proche ; il faudra encore une année — presque jour pour jour — avant que soit réalisé son désir.

D'ailleurs la terre de saint Patrick ne possède plus alors de monastère bénédictin : les abbayes qui couvraient jadis le sol ont disparu dans la tourmente suscitée par Henri VIII.

1. C'est ainsi qu'on l'appelait familièrement.

Dès lors la décision de l'abbé Marmion, longuement mûrie dans le secret de la prière, approuvée par le Père Gowan, agréée enfin par son archevêque, fut arrêtée : il entrerait à l'abbaye de Maredsous.

En dehors de son directeur et des siens, sa sœur Rosie surtout, le jeune professeur n'avait parlé de son projet à personne, ni à ses intimes amis ni à ses élèves préférés. Aussi, quand se répandit la nouvelle, se produisit-il un mouvement de surprise consternée, suivi bientôt, chez quelques-uns, d'une vive opposition. Les uns perdaient un maître estimé et aimé, un directeur déjà vénéré ; les autres, un collègue dont ils appréciaient chaque jour la valeur et le charme des relations. Et presque tous s'étonnaient : « Pourquoi abandonner un ministère où son zèle trouvait si heureusement à s'employer pour le bien ?... »

Quelques-uns, et non des moindres, n'étaient pas loin de prononcer le mot de désertion. Écrivant quelques années plus tard (février 1890) à un de ses anciens disciples pour lors à Rome, dom Marmion disait :

* « Avez-vous jamais vu Mgr Kirby du *Collegio irlandese* ? Vous savez qu'il m'a conféré l'ordination sacerdotale ; j'ai toujours conservé une grande vénération pour lui, et je le regarde comme un véritable saint, mais je crains qu'il ne me considère comme une sorte d'apostat pour avoir quitté le clergé séculier. Cependant j'ai entendu ces mots : *Magister adest et vocat te* [1]. Et j'ai obéi [2]. »

Ceux-là même qui respectaient en lui l'appel d'en haut et la liberté de l'âme à le suivre s'étonnaient du choix qu'il avait fait d'un monastère étranger : « Pourquoi quitter l'Irlande ?.. La verte Érin ne portait-elle donc plus sur son sol, imprégné de foi, des ordres religieux fervents ?... Qu'était ce monastère inconnu et lointain où il voulait aller s'ensevelir ?... Puis,

1. « Le Maître est là et t'appelle ». Joan. xi, 28.
2. Bien longtemps après, à une jeune fille, qui voulait se faire religieuse et rencontrait de l'opposition, il écrivait également : « Que si on vous traite d'égoïste et d'ingrate (j'ai passé par là, moi aussi), qu'il vous suffise que Jésus voie votre cœur » Lettre du 31 août 1902.

son tempérament si jovial s'accommoderait-il de l'austère existence claustrale ?... Sûrement non... C'était incompatible... Il ne persévérerait pas... »

Toutes ces objections, il les entendit, et elles résonnaient d'autant plus douloureusement dans son âme impressionnable qu'elles étaient formulées par des lèvres amies, mais il demeura inébranlable. Le divin Maître l'avait appelé : il voulait le suivre. Et s'il fallait pour cela tout abandonner, l'holocauste n'en serait que plus parfait. Une réponse d'obéissance et d'amour à l'invitation d'en haut : c'est toute l'histoire de sa vocation monastique.

Il passa une partie de la dernière nuit avec un de ses élèves préférés, Francis Wall [1], à faire ses préparatifs de départ. Il demanda à son disciple ce qu'il pensait de sa décision. Se faisant l'écho du sentiment général, Wall lui répondit :

— « O Father, vous nous reviendrez, j'en suis sûr ; vous ne saurez jamais supporter la vie au monastère ».

— « Tout le monde me dit cela, répliqua-t-il ; mais je me sens appelé par le cloître ; *il faut* que j'y aille ».

Le matin venu, Wall lui servit la sainte messe, puis le Recteur du Collège, Mgr Fitz Patrick, voulut l'accompagner lui-même au quai d'embarquement, avec ses proches et des amis. Quelques heures plus tard, le navire qui l'emportait avait disparu à l'horizon...

Pleinement docile à l'appel divin, le jeune et brillant professeur — il avait vingt-huit ans — s'arrachait généreusement à la chaude étreinte des siens, à de ferventes amitiés, à sa chaire professorale, au prestige précoce de son enseignement, aux joies saintes du ministère, à son Irlande bien-aimée. Il quittait son pays, sa famille, « la maison de ses pères » ; il s'en allait, seul, vers la terre que le Seigneur lui avait montrée, et venait frapper à la porte d'une jeune abbaye étrangère pour s'y enfermer comme simple moine.

1. A présent Mgr Wall, P.P. Vicaire Général de Dublin. C'est de lui que nous tenons les détails qui suivent.

C'était le 21 novembre 1886, fête de la Présentation de Notre-Dame [1].

En franchissant le petit porche du monastère, l'abbé Marmion pouvait dire comme saint Paul : « Pour l'amour du Christ, j'ai tout perdu, regardant toutes choses comme de la balayure, afin de gagner Jésus-Christ ». Mais, s'il s'était imaginé que les sacrifices qu'il venait d'accomplir y avaient suffi, il s'était étrangement trompé ; il n'était qu'au seuil d'une rude carrière de renoncements.

1. Dans une lettre du 20 novembre 1916, il écrivait : « Demain, 21, il y aura trente ans que je suis entré ici, remerciez Notre-Seigneur pour moi et avec moi. »

CHAPITRE IV

L'INITIATION MONASTIQUE :

« ... *SI VRAIMENT IL CHERCHE DIEU* »

1886-1888

Le noviciat, période de probation et de formation. — Épreuves du Frère Columba durant son noviciat : il est et il se sent l'étranger. — Le Père Maître dom Benoît. — Constance d'âme du frère Columba dans l'épreuve : « Plutôt me faire hacher que de sortir ». — Ses « lumières ». — Humilité et componction. — Union à Jésus par qui on devient enfant du Père. — Renoncement et obéissance d'amour. — Son esprit de prière et de foi. — Cherchait-il vraiment Dieu ? — Profession religieuse : « enseveli tout entier et tout vivant ».

Au postulant qui se présente pour être reçu en qualité de moine, saint Benoît, dès la première page de sa Règle, représente la vie monastique comme « un retour à Dieu, par le labeur de l'obéissance, sous l'étendard du vrai Roi le Seigneur Jésus ».

Ailleurs, au chapitre relatif à « la réception des frères », il accentue sa pensée : d'accord en cela avec le langage ecclésiastique du temps, il assimile cette vie à une « conversion », par laquelle on se détourne de toute créature pour s'attacher à l'unique Bien suprême : c'est par cette union à Dieu sans réserve que le « moine » réalisera son nom [1].

Aussi bien le saint Patriarche réclame-t-il, comme preuve évidente de cette conversion, « la sincérité dans la recherche

1. A peine est-il besoin de rappeler l'étymologie du mot « moine » qui vient du grec, μονος « seul, unique », à raison de cette vie d'unité d'amour de Dieu que le moine cherche à réaliser, en se détachant de toute créature.

de Dieu » : *Si revera quaerit Deum.* Mots expressifs qui marquent l'orientation décisive de l'âme. Aux yeux du législateur des moines, cette « recherche véritable » de Dieu se traduira par « un grand zèle pour la louange divine et pour l'obéissance, par l'acceptation empressée des humiliations et des épreuves » inhérentes à la vie religieuse.

On aura soin, ajoute-t-il, « de ne rien cacher au postulant, des choses dures et des aspérités semées sur la route qui mène à Dieu », afin de l'armer de vaillance dans une entreprise aussi grande : la conquête de Dieu.

Parachevant ses instructions, saint Benoît prescrit que « s'il arrive qu'un prêtre demande à être admis dans un monastère, on se garde de consentir trop facilement à son désir ». Tout en respectant chez le postulant les prérogatives du sacerdoce, on lu donnera clairement à entendre que « loin de se croire exempté d'un seul point de la discipline régulière, il devra se savoir tenu — précisément parce qu'il est prêtre — à une soumission plus entière et à une humilité plus profonde ».

Quarante ans après l'événement, des témoins subsistent, prêts à attester que les autorités de l'abbaye n'usèrent en effet d'aucun ménagement à l'égard du jeune prêtre irlandais, Tout au contraire, on lui appliqua, dans toute sa rigueur, la prescription de saint Paul, reprise par le législateur des moines : « Éprouvez les esprits pour reconnaître s'ils sont de Dieu ». L'abbé Marmion n'avait-il pas cédé trop rapidement à un mouvement naturel d'enthousiasme irréfléchi ? Ce jeune prêtre, à l'imagination vive, parfois fantaisiste, au caractère enjoué, ne s'était-il pas illusionné sur la vraie nature de la perfection monastique ? Cherchait-il véritablement Dieu ?

Il importait de le savoir.

* * *

Le noviciat constitue dans tout ordre religieux une période d'épreuve et de formation. Il faut s'assurer de la réalité

et de la solidité de la vocation, reconnaître le sérieux de cette intention de se donner au Seigneur ; il faut, en même temps, assouplir l'esprit du postulant, rendre chez lui le caractère malléable, dégager l'âme de ses imperfections et d'elle-même pour la préparer aux ascensions intérieures : probation et formation qui ne vont pas sans efforts, ni luttes, ni souffrances.

L'abbé Marmion le savait : la lettre que nous l'avons vu adresser à une novice nous le montre suffisamment. Mais il n'y a pas seulement les souffrances générales de toute vie religieuse, laquelle n'a pas été organisée en vue de flatter la nature. Il y a surtout des épreuves propres à chacun. Et le plus souvent, la souffrance nous aborde par l'endroit où nous sommes le plus sensible, le moins préparé. Dieu permet parfois aussi qu'il y ait disproportion entre la cause de la souffrance et la souffrance ressentie [1]. En l'espèce, un singulier concours de circonstances devait rendre la période du noviciat particulièrement dure à l'abbé Marmion.

Dans ce cloître où il vient de pénétrer, dans ce noviciat surtout où la Règle va le placer pour seize mois [2], mœurs, langue, milieu, personnes : tout lui est étranger, — et il se sentira, lui, l'étranger.

La communauté était alors relativement peu nombreuse. La plupart de ses membres, y compris l'abbé, étaient des moines de Beuron, venus des rives du Danube en 1872, alors que la persécution du Kulturkampf était imminente. Reçus au château des MM. Desclée à Maredsous, ils formèrent le noyau de fondation du monastère [3]. L'abbé était dom Placide Wolter [4]. On sait que dans les maisons de saint Benoît, l'abbé « est la Règle vivante qui façonne à son image le monastère qu'il gouverne ; incontestablement il grave sur lui sa propre empreinte, répand sur lui son reflet » [5]. Homme de Dieu, dom Placide était animé d'un grand zèle pour la discipline, avant tout soucieux, jusqu'à la minutie, de l'exacte

1. Cf. *Commentaire sur la Règle de S. Benoît* par l'abbé de Solesmes. Ch. LVIII.
2. En réalité, il y resta encore, selon la coutume, deux ans après la profession religieuse.
3. Voir ci-dessus, p. 32, n. 3, ce que nous avons dit de la fondation de Maredsous.
4. Sur dom Placide, voir plus haut, p. 32, n. 3.
5. D. Marmion, *Le Christ idéal du moine*, ch. III.

observance de la Règle et des coutumes. La vie monastique d'alors empruntait de la sorte à la personnalité de son chef autant qu'à son origine d'Outre-Rhin un cachet de rigidité et de contrainte extérieure assez prononcé.

Sans doute, ce caractère avait échappé à l'abbé Marmion lors de son premier passage à Maredsous ; dans ce contact trop fugitif, le visiteur n'avait pu saisir ce qu'une existence prolongée dans un milieu si contraire à son tempérament aurait pour lui de pénible.

Cette fois, il va en faire l'expérience, — douloureuse à l'excès [1].

Le contraste, presque violent, entre ses habitudes de vie et les mœurs claustrales le heurte d'abord profondément. A la vie large, aisée, d'allure libre, tout imprégnée de gaîté expansive, comprise et partagée, d'allégresse, telle que l'ont créée son éducation et son tempérament irlandais, succède pour lui une existence disciplinée, ordonnée jusque dans le détail, stable, uniforme, compassée, apparemment monotone et grisaille, parfois sévère, presque toujours grave, sans distractions extérieures, et dont les mœurs sociales elles-mêmes contrastent avec ses façons de voir et de juger. Son caractère ne manque pas de souplesse, mais sa sensibilité ardente éprouve malgré elle un quasi perpétuel froissement [2].

L'adaptation au milieu est d'autant plus malaisée qu'il ne connaît qu'imparfaitement la langue : forcément les échanges

1. Il est à peine besoin de dire que l'exposé des épreuves de dom Marmion durant son noviciat n'a rien de conjectural, ou si l'on veut de romancé ; les traits en sont empruntés à ses confidences, confirmées par d'autres témoignages.

2. Dom Marmion se souvenait des épreuves de son noviciat quand il écrivait dans *Le Christ idéal du moine* à propos des mortifications de la vie commune dans le cloître : « Sans le vouloir, souvent sans le savoir, nous nous heurtons entre nous : cela tient à la condition même de notre pauvre créature humaine... L'histoire des saints est remplie de ces désaccords, de ces malentendus, de ces dissentiments qui résultent du tempérament, du caractère, de la tournure d'esprit, de l'éducation, de l'idéal rêvé par chacun... La souffrance de la vie commune est d'autant plus aiguë que l'esprit est plus affiné et l'âme plus délicate... La nature humaine a parfois de telles faiblesses, de telles lacunes que même les âmes qui recherchent Dieu sincèrement et sont très unies entre elles par la charité du Christ, sont les unes pour les autres de vrais sujets de mortification... Or, endurer ces ennuis chaque jour, avec patience, avec charité, sans jamais se plaindre, constitue une très réelle mortification... » Et il ajoutait « Vous me direz : le monastère n'est-il pas l'antichambre du ciel ? Assurément, mais demeurer longtemps dans un lieu d'attente, et y demeurer dans la monotonie et les contrariétés, peut devenir singulièrement pesant et réclamer une grande dose d'endurance ». *Le renoncement à soi-même*, § 3.

sont difficiles et bien des nuances lui échappent, jusque dans les admonestations reçues.

Ajoutez que ses compagnons de noviciat sont peu nombreux et beaucoup plus jeunes ; le petit nombre limite le choix des relations, et la différence d'âge, jointe à la dignité sacerdotale dont il est revêtu, élargit les distances.

Plus d'une fois aussi il confesse que son amour-propre est mortifié d'avoir à céder le pas à un novice moins âgé ou à s'effacer devant un frère moins instruit ; il se sent également humilié de certaine gaucherie dans les exercices du travail manuel.

Légères piqûres, mais qu'envenime l'isolement.

C'est ici surtout la grande souffrance. « Nul plus que le celte d'Irlande n'est dominé par l'instinct social, le besoin de société. L'irlandais aime la compagnie et veut le contact. *Better be quarelling than to be lonesome,* dit le proverbe : « Mieux vaut se quereller que d'être seul ! » Ce à quoi il est attaché c'est moins un *home* qu'une certaine atmosphère spirituelle qui dépend du milieu social. Les heureux loisirs, les réunions religieuses, les visages familiers des voisins dont l'esprit et les mœurs sont les siens, voilà les choses auxquelles il tient et qu'il se rappelle avec respect dans l'exil » [1]. Pour l'anglais, le *home* c'est le chez soi confortable et indépendant : *ubi bene ibi patria.* Pour l'irlandais, c'est, en outre de la demeure natale, le milieu traditionnel et familier, l'entourage, l'environnement [2], avec ce que dom Marmion appelait la « convivialité ». C'est pourquoi l'isolement lui est pire souffrance.

Ce fut celle du jeune novice. Dès les premiers jours, autour de lui, s'est créé par la force des choses comme un rideau de solitude, qui ira s'épaississant pendant des mois. Avec sa pénétration d'esprit, tout au début déjà (le 30 novembre, en la fête de saint Jean de la Croix) [3], il en eut

1. Sir Horace Plunkett, cité par Paul-Dubois, *l. c.* Nous avons quelque peu modifié la citation.
2. Ibid.
3. Nous avons dit qu'il était entré le 21 novembre.

l'intuition, et un sentiment d'effroi secoua tout son être :

« J'eus l'impression ce jour-là qu'en entrant au monastère, je venais de commettre la plus grande sottise du monde ».

Les événements même heureux soulignent cet isolement. Au jour de sa vêture monastique, comme à celui de son entrée au noviciat canonique, il se trouve confiné dans sa cellule, sans parents ni amis pour partager sa joie, alors qu'autour de lui ses compagnons voient leur allégresse doublée par la présence d'êtres chers.

Aux heures douloureuses, il sent l'isolement s'accentuer encore ; son ami Moreau a quitté le cloître pour une autre destination ; les siens sont loin ; Rosie surtout n'est plus là, et l'absence de cette confidente intime pèse lourdement à sa nature si avide d'affection.

On avait bien eu l'attention de lui conserver une attache mystique avec sa terre d'origine, en lui donnant comme patron un grand moine irlandais : Columba [1]. Mais ce nom même évoque précisément en lui tout ce qu'il a quitté : douceur du foyer familial, nombreuses et ferventes amitiés, estime de ses supérieurs ecclésiastiques, ministère auprès des âmes, liberté d'action : tout ce qui jadis tantôt ensoleillait, tantôt stimulait son âme a disparu. Il n'en regrette rien, mais le souvenir qui en reste ne fait que marquer davantage le changement et aggraver l'épreuve.

Il semble qu'à son égard, par une permission de la Providence, la vie claustrale se soit comme dépouillée de ce revêtement de grâce extérieure dont habituellement elle rayonne. Seul un vieux moine, chaque fois qu'il le croisait dans le cloître, lui apportait le réconfort d'un sourire, souligné d'un geste amical, — mais silencieux, par respect pour la prescription qui interdit tout entretien entre « anciens » et novices. Rayon de soleil pour le pauvre isolé, mais qui ne pouvait dissiper la frigide atmosphère où il se sentait plongé.

1. Une de ses sœurs religieuses, Sister Columba, désirait ardemment que son frère portât le même nom qu'elle, mais n'en parla qu'aux habitants du ciel. Elle passa en prière le jour de l'entrée de son frère au noviciat. Et le ciel l'exauça.

Encore s'il avait pu trouver, chez le maître auquel était confiée sa formation, cette compréhension d'âme qui réconforte et soutient ! Hélas ! La souffrance qui l'attendait de ce côté allait combler la mesure de l'humaine épreuve.

Le Père Maître d'alors était dom Benoît D'Hondt. Rude homme que celui-là et dont le souvenir demeure vivace chez ceux qui l'ont connu Originaire du pays de Waes dans les Flandres, entré tard en religion, après avoir fourni une carrière déjà longue dans le clergé séculier, il s'était fait tout de suite remarquer dans le cloître par son grand esprit de pénitence et sa fidélité absolue à la Règle. Ses vertus et les nécessités d'une fondation peu nombreuse et encore proche de ses débuts avaient amené ses supérieurs à lui confier la formation des novices. Figure d'ascète, de saint, mais de la plus austère école ; figure maigre, anguleuse, rarement illuminée d'un sourire, grave, sévère jusqu'à la froideur et parfois jusqu'à l'âpreté. Il mettait régulièrement l'accent sur le côté mortifiant des choses et des situations. Toujours dur à lui-même, ne s'épargnant en rien, ne se ménageant jamais, — un trait entre mille : durant les rudes hivers fréquents dans les pays du Nord, il supportait, sans rien faire pour l'atténuer, la cuisante douleur de ses phalanges crevassées d'engelures — il était passé maître dans l'art de faire la guerre au « vieil homme », et malgré l'affection réelle pour ses novices, il ne manquait pas de les soumettre aux plus dures humiliations. Jamais il ne s'emportait, mais de ses lèvres les vérités tombaient drues et coupantes. Le divin Maître n'avait-il pas déclaré : « La vérité vous délivrera ? » Une seule consolation humaine pour les novices : ils étaient tous, pour la discipline, logés à la même enseigne. Contraste assez singulier : quand dom Benoît expliquait l'évangile de saint Jean, surtout le discours de Jésus après la Cène, pour lequel il avait une dévotion spéciale [1], il lui arrivait de se laisser gagner par l'émotion : « Que c'est beau, mes enfants », murmurait-il, et, devant les novices étonnés et interdits, sur ses joues creuses et émaciées de vieillard

1. Il se l'était fait copier sur un carton et le relisait tous les jours après la messe.

mortifié coulaient les larmes... Mais le sujet ordinaire de ses entretiens était le renoncement, l'abnégation, la mort à soi-même ; il y revenait sans cesse comme à son *delenda Carthago*. Les conceptions monastiques de cet homme de Dieu rappelaient celles des Pères du désert et tenaient tout entières dans cette grande et simple antithèse : conquête de Dieu par notre anéantissement, oubli de tout le créé pour ne plus vivre que de l'infini. Un geste bref et sec, qui semblait écarter un obstacle invisible, soulignait cet enseignement solide, élevé, mais austère.

Le Frère Columba était à même de saisir et de goûter cette *doctrine*, mais entre la *personne* du maître et celle du disciple, la compréhension n'était guère possible ; bien plus, le contraste entre les tempéraments était trop accusé pour ne pas devenir, chez le novice, une vraie souffrance qui devait s'aggraver de sa continuité même.

* * *

En face de cette souffrance qui, de tous côtés, va s'attacher à lui pour tisser chacune de ses journées, quelle sera l'attitude du Frère Columba ? Les excellents conseils de direction que « l'oncle Joe » donnait naguère, — avec quelle assurance ! — à la petite novice de Dunmore, comment va-t-il les pratiquer, à présent qu'il est devenu lui-même simple postulant dans un cloître ? « Tout ce que vous avez à faire, écrivait-il, c'est de vous abandonner — et lui-même avait souligné le mot — *absolument* aux mains de vos supérieures, comme la cire dans les mains de celui qui la travaille ». Pour lui, « une bonne novice c'était, notamment, celle qui ne s'épargne en rien, et par conséquent est prête à souffrir peine et humiliation, et même la mort pour plaire à Dieu ». — Et il avait ajouté en guise d'encouragement : « Si j'entrais demain en religion, ce serait avec la décision de m'abandonner moi-même absolument dans les mains des supérieurs, de les laisser couper — et c'est encore lui qui soulignait — *sans aucune pitié* toutes les défectuosités de mon caractère, de façon à pouvoir être

présenté à l'autel de l'amour divin comme une oblation pure ».

Le moment était venu pour lui de montrer que sa décision était solide et qu'il savait marcher dans les voies qu'il indiquait aux autres. Il y entra, résolument, et persévéra jusqu'au bout. Il ne devait pas dégénérer. Francis Wall serait mauvais prophète.

Que les épreuves vinssent des hommes, qu'elles jaillissent des circonstances, qu'elles fussent provoquées par le malin, — il sut « tenir ». Attitude toute virile. Il a d'ailleurs trop de bon sens, trop de finesse aussi, pour s'imaginer qu'on s'était donné le mot d'ordre de l'immoler. S'il sent — et à vif — la souffrance, il ne prend point la pose d'une victime.

Le mouvement d'effroi qu'il a éprouvé dès le début ne l'a point fait reculer. Non seulement, il s'abandonne « *absolument* » aux mains de son supérieur, — en l'occurrence le Père Maître des novices — mais c'est lui-même qui se traite « sans aucune pitié », en allant au devant de l'épreuve et de l'humiliation.

Pour combattre le peu de sympathie naturelle qu'il éprouvait à l'égard du Père Maître, il avait pris, en effet, l'habitude — qui tient de l'héroïsme — d'aller chaque soir découvrir à dom Benoît les manquements survenus dans sa conduite durant la journée : exercice souvent couronné d'une admonition dont on devine le caractère. Un jour, racontait-il à un de ses disciples, le Père Maître me demanda ce qui me causait le plus de difficulté et me faisait le plus souffrir. Croyant qu'il était plus parfait d'être entièrement sincère, je lui répondis : « C'est vous-même, mon Révérend Père » [1]. Dom Benoît ne releva pas la réponse ; mais il ne changea pas de ligne de conduite à l'égard du novice. Peut-être aussi se rendait-il compte du caractère généreux du frère Columba, car lorsqu'il avait affaire à une âme décidée, il lui ouvrait particulièrement large le chemin de l'épreuve.

Après tout ce que nous venons de dire, on comprendra la plénitude de sens de cette prière que le Frère Columba avait composée et qu'il répétait souvent : « Mon Jésus, c'est

1. Dom Marmion ajoutait : « J'ai agi de la sorte croyant bien faire, mais je ne le conseillerais jamais à d'autres ; cela peut, dans la suite, créer une certaine gêne à l'égard du supérieur, et réciproquement ».

pour vous que je suis venu ici, c'est pour vous que je veux rester, c'est à vous de m'y garder, et j'ai confiance que vous le ferez. Je n'ai que vous sur qui je puisse compter, mais je me fie entièrement à vous ».

Bien longtemps après, devenu abbé, il se rappelait ces rudes années pour encourager les âmes qui avaient à traverser des heures pénibles. A l'un de ses moines que l'obéissance retenait au loin, pour une mission dans laquelle il rencontrait autour de lui beaucoup de contrariétés et peu d'appui, il écrivait (12 octobre 1909) :

« J'ai la conviction intime que cette année sera pour nous une étape très importante dans la formation de votre âme. Vous serez forcé — comme moi je l'étais jadis pendant mes premières années à Maredsous — de vous jeter tête baissée entre les mains de Dieu. Tâchez, mon cher fils, de trouver *tout* en Lui. Tâchez de devenir un homme intérieur entièrement soumis à Dieu et habitué à *vous appuyer sur Lui seul* ».

C'est ce que lui-même, pour le moment, s'efforçait de réaliser. Une fois, tout frémissant de sensibilité froissée, l'âme broyée jusqu'en ses fibres les plus profondes, il alla se jeter au pied du Saint-Sacrement, et il disait au Seigneur, les larmes dans les yeux : « Et pourtant, mon Jésus, je sais que vous me voulez ici. Eh bien ! plutôt me faire hacher que de sortir du monastère !... »

Jetée en plein creuset, l'âme se forgeait ; en fait, le Frère Columba se révéla être de ceux dont le Patriarche des moines a écrit : « Donnez aux âmes fortes de quoi nourrir les ambitions de leur générosité » [1].

* * *

Où s'alimentait une telle constance ? Où chercher le secret de cette force d'âme plus qu'ordinaire ? Dans l'amour du Christ et dans l'humilité.

Saint Benoît a merveilleusement tracé, au chapitre qu'il consacre à cette dernière vertu, le portrait du moine qui,

1. *Règle*, ch. LXIV.

« malgré les difficultés qu'il éprouve, malgré les mépris et les affronts qu'il peut avoir à essuyer dans l'exercice de l'obéissance, loin de lâcher pied ou de reculer, sait au contraire garder le silence avec une patience héroïque ». Patience qui se puise dans l'amour du moine pour le Christ. « Pour montrer, dit saint Benoît, que le serviteur fidèle doit supporter, pour le Seigneur, toutes choses, même celles qui sont contrariantes, l'Écriture lui fait dire : C'est pour vous, Seigneur, que nous sommes livrés à la mort durant tout le jour... Et nous sommes vainqueurs de toutes ces épreuves à cause de Celui qui nous a aimés ». Page admirable, d'une nerveuse concision, où tout parle d'endurance et d'amour de Dieu [1]. Page qui répondait bien aux sentiments du Frère Columba. N'avait-il pas écrit à la petite novice de Dunmore : « Quoique la nature pût se plaindre, je tâcherais de supporter tout pour l'amour de Jésus crucifié » ?

Il a dû souvent méditer cette page pour y puiser force et courage. Nous en avons pour preuve les premiers feuillets de ses *Notes* intimes, documents précieux, parce qu'ils nous révèlent ses sentiments durant toute cette période.

Jusqu'à son entrée dans le cloître, nous n'avons que peu de données sur la vie spirituelle de dom Marmion. A la lumière trop fugitive de deux lettres et de quelques traits épars, nous avons entrevu la vivacité de sa foi, le caractère élevé et surnaturel de sa piété, l'ardeur de sa charité et de son zèle. Mais la vie intérieure de ce futur maître d'ascétisme nous a, en somme, échappé : nous n'en avons saisi ni les sources profondes, ni la direction foncière, ni la courbe essentielle. Regrettable lacune, impossible à combler, faute de documents plus nombreux. A présent, mieux partagés, grâce à ses notes intimes, nous allons avoir accès dans le sanctuaire de son âme ; nous allons voir la grâce d'en haut œuvrer avec complaisance et continuité une riche nature, et celle-ci se livrer non moins généreusement aux coups de ciseau de l'artiste divin.

1. Il est en effet remarquable que, dans cette seule page, le grand Patriarche accumule les termes qui signifient l'endurance : une fois les mots « supporter », « ne pas céder », « ne pas lâcher pied » ; deux fois le terme de « patience » et quatre fois celui de « tenir bon », *sustinere*.

Dans ces *Notes*, le jeune novice parle de « *lumières* », expression qui reviendra souvent sous sa plume, soit qu'il veuille désigner par là le fruit naturel de ses propres méditations, soit qu'il s'agisse — et c'est, à n'en pouvoir douter, le cas le plus fréquent, car elles portent avec elles leur cachet d'origine — d'inspirations qui viennent du « Père des lumières d'où descend tout don parfait » [1].

Mais quel qu'en soit le caractère, nous les recueillerons avec respect. Nous y retrouverons du reste plusieurs de ces idées maîtresses qui forment la substance du *Christ vie de l'âme*, du *Christ idéal du moine*, œuvres qui ne verraient le jour qu'une trentaine d'années plus tard, après avoir été lentement mûries dans la réflexion et la prière, et surtout pleinement vécues.

En effet, — ainsi que dom Marmion en faisait quelquefois confidence — quand il recevait des « lumières », il s'efforçait pendant plusieurs jours et parfois durant toute une semaine de maintenir son esprit dans leur clarté, afin de s'assimiler aussi parfaitement que possible les vérités qu'elles lui découvraient. L'impression de la grâce se confirmait dans le recueillement, les vérités pénétraient très avant dans l'âme jusqu'à devenir partie intégrante de la vie intérieure. Et à l'heure de la prédication, dom Marmion n'avait vraiment qu'à livrer aux autres âmes le trop plein dont débordait la sienne. On touche ici, pour le dire en passant, l'une des causes principales du charme conquérant de sa parole chaude et convaincue : entre la prédication et la vie personnelle intime, comme entre l'action et la contemplation, entre la nature et la grâce, il y avait, chez lui, compénétration et unité.

***

Le recueil de ces « Notes » s'ouvre au mois de janvier 1887 par ce verset de l'Évangile de saint Jean : *Pater, clarifica nomen tuum* : « Père, glorifiez votre nom » [2]. C'est la prière

1. Jac. I, 17.
2. XII, 28.

de Jésus au moment, où, par son miracle de la résurrection de Lazare, il va donner au monde une nouvelle révélation de sa mission de Fils de Dieu.

Cette prière, le jeune novice la faisait sienne. C'est que, sans doute, selon son expression familière et habituelle, « ce texte l'avait frappé » ; son âme avait dû en recevoir une impression particulière, et l'ayant recueilli comme un trésor, — une perle de l'Évangile — il l'inscrivait tel un programme de vie et d'action en tête de ses « notes ».

« Glorifier le Fils, et par le Fils, le Père qui nous l'a donné », nulle pensée ne pouvait être mieux choisie comme exergue ; nulle non plus ne peut mieux exprimer la plus intime aspiration de l'âme du Frère Columba, celle qui va le soulever et le soutenir durant toute sa vie religieuse ; nulle ne pourrait mieux résumer par avance toute son existence : c'est bien là la lumière qui a éclairé toutes ses voies, dirigé toutes ses démarches, soutenu son apostolat et rayonné de toutes ses œuvres. Toute sa vie — on le verra — n'est qu'un hymne de foi ardente et pratique au Christ Jésus Fils de Dieu, pour la gloire du Père.

Viennent, tout aussitôt après, les litanies de l'humilité. Et cela n'est pas moins significatif [1].

A cette époque, le Frère Columba compte à peine trois mois de vie monastique, mais son esprit vif et pénétrant — dont l'une des caractéristiques les plus marquées est d'aller au

1. Le Frère Columba en a sans doute trouvé le texte dans quelque manuel de piété ; elles n'ont en elles-mêmes rien de bien original ; leur choix seul en tête du recueil est significatif. Donnons-en pourtant le texte (que nous traduisons de l'anglais et en remplaçant par ... la formule à répéter : « du désir d'être... — de la crainte d'être... »).

Litanies pour obtenir l'humilité.

« Seigneur, ayez pitié de nous ; Christ, ayez pitié de nous ; Seigneur, ayez pitié de nous. Jésus, doux et humble de cœur, écoutez-nous... exaucez-nous.

Du désir d'être estimé... aimé... recherché... loué... honoré... préféré... consulté... approuvé... ménagé... délivrez-moi, Jésus.

De la crainte d'être humilié... méprisé... rebuté... calomnié .. oublié... raillé... moqué... injurié... délivrez-moi, Jésus.

O Marie, mère des humbles, priez pour moi. — Saint Joseph, protecteur des âmes humbles, priez pour moi. — Saint Michel, qui le premier avez terrassé l'orgueil, priez pour moi. — Tous les justes sanctifiés par l'humilité, priez pour moi.

Oraison. O Jésus dont le premier enseignement a été celui-ci : apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, apprenez-moi à devenir humble de cœur comme vous ».

cœur et au fond des sujets pour y saisir et en dégager l'essentiel — avait tôt fait de découvrir, dans la lumière divine, les points fondamentaux de l'ascèse, telle que la présente saint Benoît.

Or, c'est surtout dans le chapitre de l'humilité que le Patriarche des moines a condensé l'enseignement de sa spiritualité.

Ce chapitre est « comme une vue d'ensemble de la vie spirituelle tout entière. Saint Benoît y marque, comme par étapes, l'acheminement de l'âme vers Dieu, depuis le renoncement au péché jusqu'à la plénitude de la charité ; à ses yeux, la marche ascendante de l'âme est caractérisée par une soumission de plus en plus profonde de celle-ci devant Dieu. C'est par le progrès dans l'abaissement et la soumission que l'homme élève son âme, comme par des échelons ascendants, vers l'union divine et l'exaltation céleste. Plus on progresse vers l'humilité vraie, plus on est absorbé en Dieu, et l'on monte vers les sommets de l'union [1].

Ainsi que dom Marmion lui-même devait le mettre plus tard en relief, saint Benoît a un concept très sûr et en même temps très large de l'humilité. Il ne l'envisage pas seulement comme une vertu particulière, se rattachant à la vertu morale de tempérance, il voit en elle une vertu qui exprime l'attitude essentielle de l'âme envers Dieu [2]. Cette attitude d'âme qui naît de la lumière divine, comporte une infinie révérence tempérée par une confiance sans limite ; en elle fusionnent les divers sentiments qui doivent nous animer comme créatures et comme enfants adoptifs ; elle doit, aux yeux de saint Benoît, conditionner toute

1. Cette théorie de l'humilité est, chez le saint Patriarche, exactement corrélative à sa conception de la grâce. Les progrès de l'âme en Dieu sont les progrès de Dieu dans l'âme. L'œuvre qui, moyennant la grâce, appartient proprement à l'âme est d'ouvrir les voies à l'action de Dieu, de s'ouvrir à Dieu. A tout degré d'ascension vers Dieu, de croissance surnaturelle, correspond un degré d'ouverture de soi à Dieu. Or, comment s'ouvre-t-on à Dieu ? En abolissant de plus en plus l'orgueil, en creusant de plus en plus l'humilité, selon la loi des Écritures : « Dieu donne sa grâce aux humbles et il résiste aux superbes » ; c'est pourquoi « celui qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé ».

2. « Sa conception de cette vertu dépasse en ampleur celles qui sont devenues classiques chez les moralistes ; mais elle n'y contredit aucunement » D. Marmion, *Le Christ idéal du Moine*, p. 298. — Ajoutons que saint Thomas a repris, pour le justifier, l'exposé fait par le Patriarche des moines.

l'existence du moine et fonder toute sa vie spirituelle [1].

Il nous fallait, malgré son aridité, faire cet exposé doctrinal pour comprendre quelle grâce singulière fut celle du jeune novice lorsqu'il découvrit, d'une découverte « pratique » — qui deviendrait principe d'action et source de vie, — la pensée maîtresse de l'ascèse du saint Patriarche.

Il demeura fidèle à cette grâce. L'humilité, au sens plein dont nous venons de parler, sera, en effet — avec la bonté miséricordieuse qui en est l'une des formes les plus délicatement rayonnantes — un des traits dominants et particulièrement accusés de la physionomie morale de dom Marmion.

Cependant, dans cette nature riche et complexe, il existe des contrastes qui déroutent. Sa jovialité donne le change sur sa vie intérieure ; il en sera de même pour son humilité : les formes superficielles de cette vertu ne se retrouvent pas toujours chez lui. Son tempérament expansif, voire exubérant, induira en erreur ceux qui le jugent sur les apparences, mais tous ceux qui le connaissent d'un peu près n'auront aucune peine à découvrir la réalité profonde d'une sincère humilité.

Aux « litanies de l'humilité » le Frère Columba ajoute une prière pour obtenir la componction du cœur [2]. C'est bien dans l'esprit de saint Benoît. Quand le Patriarche trace le

1. « Les degrés d'humilité de la règle bénédictine forment un ensemble étonnamment pénétrant et harmonieux, marquant de quel mélange de crainte et de confiance, d'obéissance et d'énergie, de recueillement et de charité doit se composer l'attitude du moine qui progresse dans la vie spirituelle ». D. Ryelandt, *Essai sur la physionomie morale de saint Benoît*. On trouve dans cet opuscule des pages d'une pénétrante analyse psychologique, des aperçus suggestifs mettant en un lumineux relief le caractère et la doctrine du saint Patriarche.

1. Sans doute il avait été préparé à estimer l'humilité par les leçons du Père Gowan, mais ici le Frère Columba pénétra plus avant dans la compréhension de cette vertu telle que l'expose saint Benoît. Sans doute encore, les « litanies de l'humilité » appuient plutôt sur l'élément *abaissement*, mais nous verrons par les notes qui suivent que déjà, à cette époque, le jeune novice saisissait que cet abaissement avait sa source dans la révérence envers Dieu et que, d'autre part, la confiance dans la grâce divine doit lui être corrélative. Quand il termine son noviciat, il possède tous les éléments essentiels de la conception bénédictine de l'humilité.

2. Il a écrit lui-même que la componction est difficile à définir ; il la représente comme une disposition habituelle de contrition ferme et paisible, source de générosité (voir le beau chapitre *La componction du cœur* dans le *Christ idéal du moine*). La prière dont nous parlons est de sa composition. Elle est intéressante parce que la première rédaction en a été modifiée par la suite. En voici le texte traduit du latin : « Oraison. Nous implorons votre immense bonté, ô Dieu tout-puissant, afin que, par l'intercession de la B^se^ Vierge Marie et de tous les saints, vous enleviez du cœur de votre serviteur tout ce qui déplaît aux regards de votre divine majesté et que, purifié d'esprit et de corps, il vous soit immolé comme une victime agréable de pénitence.

portrait du moine parfait qui a gravi tous les degrés d'humilité, il nous le montre, baigné dans la lumière invisible de la Présence divine, confondu dans l'abîme de son néant et de ses fautes.

* * *

Ces prières, transcrites au commencement de janvier 1887, le Frère Columba dut souvent les répéter ; il semble qu'elles aient longtemps suffi à satisfaire sa dévotion, car il ne reprend la plume que trois mois plus tard. Nous reproduirons ces rares *Notes* [1] qui s'échelonnent d'avril à octobre 1887. A peine sera-t-il besoin de les grouper parfois pour éviter les redites ; on en soulignera seulement le lien logique ou le caractère fondamental. Mais parcourons-les sans perdre de vue la nature de l'épreuve qui est la sienne : c'est seulement dans cette lumière que nous en saisirons la plénitude de sens. Ajoutons que les mots soulignés l'ont été par dom Marmion lui-même; c'était chez lui une habitude pour donner plus de force à sa pensée [2].

* 8 *avril* 1887. *Vendredi-Saint.* — « J'ai eu le bonheur de passer presque trois heures devant le très Saint-Sacrement [3]. J'ai éprouvé un grand désir d'aimer Jésus de tout mon cœur. Les pensées que j'ai eues hier pendant le *mandatum* [4] m'ont fait grande impression et elles durent encore aujourd'hui. Elles m'ont donné une grande lumière sur l'amour de Jésus durant sa Passion, sur l'amour et l'humilité inexprimables de Jésus lorsqu'il lavait les pieds de ses disciples. Quand l'abbé revêtu de ses habits pontificaux est venu me laver les pieds, j'ai compris combien il représentait Jésus-Christ. Notre-Seigneur veut que cette cérémonie (accomplie d'abord par lui),

Par Jésus-Christ Notre Seigneur ». Postérieurement (après son entrée canonique au noviciat) il a ajouté son nom de « Columba » au mot « serviteur », et a remplacé les mots : « purifié d'esprit et de corps » par ceux-ci : « rendu conforme à l'image de votre Fils Bien-Aimé (Jésus) ». Cette modification est significative.

1. Nous marquons d'un * celles dont le texte original est en anglais.

2. Les mots soulignés par lui une fois sont imprimés en *italiques* ; les mots soulignés deux fois en PETITES CAPITALES. Cette remarque s'étend à toutes les citations de dom Marmion contenues dans cet ouvrage.

3. Nuit du jeudi-saint au vendredi-saint.

4. Cérémonie du lavement des pieds, le jeudi-saint ; elle s'accomplit encore de nos jours dans les églises cathédrales et monastiques.

soit renouvelée par nous [1] ; il montre par là qu'il est prêt à l'accomplir pour chacun de nous dans la personne de ses prêtres. Comme Jésus fait ses délices de l'humilité, j'ai senti qu'il me donnerait une grâce spéciale en me lavant les pieds. J'ai eu le sentiment d'être Judas, et que Jésus me disait : « Si vous voulez parvenir à un grand amour envers moi, il faut imiter mon exemple et devenir le serviteur de tous ; abaissez-vous, en toutes choses, au dessous des pieds de tous, et vous deviendrez grand en amour : « Amen, amen, je vous le dis, chaque fois que vous agirez de la sorte envers le moindre de ceux qui croient en moi, c'est à mon égard que vous le ferez »[2].

Pour l'humilité comme pour les autres vertus, l'union à Jésus-Christ est la voie sûre et infaillible, le secret du progrès:

* « Je sens aussi aujourd'hui la nécessité d'une union intime avec Jésus. Il a dit : « « Je suis la vigne et vous êtes les branches » ; « celui qui demeure en moi et moi en lui portera beaucoup de fruit » ; car « c'est la gloire de mon Père que vous abondiez en fruits de bonnes œuvres » [3]. Mais « si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, c'est en vain que nous la construirons » [4].

A cette union divine et intime, union d'amour, le jeune novice se sent, quelques jours plus tard, suavement appelé par le Seigneur lui-même ; il y trouvera la force de gravir les degrés de l'humilité.

* *Jeudi, fête de saint Anselme (21 avril).* — « Après le déjeuner, en me promenant au jardin, j'ai lu le 8e chapitre [5] de l'*Imitation de Jésus-Christ* et je me suis senti vivement poussé à prendre Jésus pour mon unique ami. J'ai senti que, malgré ma grande faiblesse et mon infidélité, Jésus désirait être mon ami plus que tous. Le texte : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes » m'a beaucoup touché, et je me suis senti vivement poussé à faire tous les efforts possibles pour donner cette satisfaction à Jésus. La pensée de Madeleine m'a beaucoup ému et j'ai éprouvé à l'égard de

1. « Je vous ai donné l'exemple ». Joan. XIII, 15.
2. Matth. XXV, 40.
3. Joan. XV, 8.
4. Ps. CXXVI, 1.
5. Il n'indique pas le *livre*, mais il s'agit évidemment du livre II, comme le titre le montre : *De la familiarité que l'amour établit entre Jésus et l'âme fidèle*, et comme le confirme l'allusion à Madeleine.

Dieu une grande reconnaissance pour m'avoir appelé à jouir de la « meilleure part ». Pendant cette méditation, j'ai senti la présence proche de Jésus, et un grand désir de faire toutes choses sous ses yeux ».

« Faire toutes choses sous ses yeux ». C'est la pensée de saint Benoît dans le chapitre sur l'humilité [1]. Pour lui, ce sentiment de la présence divine doit s'harmoniser avec celui d'une grande confiance dans la tendresse du Père céleste. Crainte et amour : double rythme qui doit mesurer toute l'existence.

De ses lectures dans l'ouvrage de Mgr Gay, *La vie et les vertus chrétiennes*, le Frère Columba relève ce texte qui l'a particulièrement frappé :

* 17 *août* 1887. — Parlant de la crainte de Dieu, Mgr Gay dit : « Si la crainte de Dieu est entourée des autres vertus qui la complètent, je veux dire la simplicité, la confiance et ce que je nommerai le *sentiment pratique du caractère honorable et paternel de Dieu*, loin de nous jeter dans la perplexité, la minutie et le scrupule, elle corrige peu à peu la tendance naturelle que nous y pourrions avoir ».

Retenons ces lignes ; retenons surtout le soin qu'a pris le Frère Columba de souligner le passage relatif au « sentiment pratique du caractère honorable et paternel de Dieu » ; nous découvrons là le plus ancien témoignage écrit de la caractéristique la plus marquée de la spiritualité de dom Marmion : la conscience d'être, par la grâce du Christ, l'enfant du Père céleste. Nous en rencontrerons souvent l'expression, mais c'est dès maintenant qu'il fallait en relever la première manifestation sortie de sa plume.

Le Frère Columba ajoutait à ce texte :

* « Cette vertu nous donne la plus grande liberté d'esprit, parce que, plus l'homme extérieur est retenu (par la crainte), plus l'homme intérieur se dilate dans la liberté ».

* * *

1. Premier et douzième degrés.

A cette liberté intérieure, prélude de l'union divine, on n'arrive qu'au prix du renoncement à soi-même et de l'obéissance, expression pratique, chez le moine, de l'humilité. Le jeune novice le note, à cette même date de l'octave de saint Laurent (17 août 1887).

* « Les paroles de Jésus : « Quiconque veut venir après moi, doit se renoncer à soi-même » (*Communion* de la messe du jour) m'ont frappé. *Abnegare* est l'opposé d'*affirmare*. Nous essayons continuellement de nous *affirmer* (c'est-à-dire de voir nos paroles, nos actions etc. approuvées, nos désirs accomplis). Plus nous demeurerons dans l'ombre, *abneget semetipsum*, plus nous suivrons Jésus de près ».

Jusqu'où va ce renoncement, une lumière d'en haut le lui montre, quelques jours plus tard, et c'est encore un texte liturgique qui en fournit l'occasion :

* 10 *septembre* 1887. — « J'ai été frappé aujourd'hui pendant qu'on chantait ces paroles : *Vos qui reliquistis omnia et secuti estis me* [1] à la *communion* de la messe. J'ai compris que « quitter toutes choses » comporte plusieurs degrés. a) Il y a une manière de quitter toutes choses *matériellement*, qui est très agréable à Dieu, mais encore très imparfaite ; — b) une deuxième manière est de quitter toutes choses *spirituellement* : c'est le détachement ; — c) il est une façon de quitter toutes choses *entièrement*, et ceci ne consiste pas seulement à abandonner tout ce que nous avons de cher, mais surtout à nous priver des joies de la mémoire et de l'imagination à leur égard. Comme la mortification spirituelle surpasse la mortification corporelle, comme l'esprit dépasse la matière, ainsi cet abandon spirituel de toutes choses est au-dessus de l'éloignement simplement matériel ».

Ce renoncement total trouve son sommet dans l'obéissance, par laquelle l'âme livre ce qu'il y a de plus intime en elle. L'obéissance est la manifestation la plus tangible de l'humilité : quand l'âme est remplie de révérence envers Dieu, elle se soumet à Dieu et à ceux qui le représentent, pour accomplir sa volonté en toutes choses [2]. C'est pourquoi le Patriarche

1. « Vous qui avez quitté toutes choses et m'avez suivi ».
2. *Humilitas proprie respicit reverentiam qua homo Deo subjicitur... propter quem etiam aliis humiliando se subjicit.* S. Thomas, II-II, q. CLXI, a. 3, et a. 1, ad 5.

des moines a pu indifféremment baser la vie spirituelle de ses enfants sur l'humilité, et présenter la vie monastique comme un retour à Dieu par le labeur de l'obéissance.

Le Frère Columba le comprend à l'occasion de la fête de saint Joseph de Cupertino (25 septembre) ; à la suite de la lecture d'une biographie consacrée à ce saint, il note :

* « Saint Joseph de Cupertino se laissait conduire comme un aveugle par l'obéissance, et il eût mieux aimé mourir que de manquer à l'obéissance. Il n'y a rien que le diable craint tant, dit-il, que l'obéissance ».

Cet idéal sera le sien, il entend tout livrer par amour à l'amour :

* 5 *octobre* 1887, *fête de saint Placide.* — « Une pensée me console, lorsque, en lisant les vies des saints, je suis tenté de me décourager, à la vue de l'impossibilité où je suis de pratiquer leurs austérités. Cette pensée est que : *Plenitudo legis dilectio* [1]. L'amour peut être parfait sans ces austérités, mais ces austérités sans l'amour sont *aes sonans aut cymbalum tinniens* [2]. Si je pouvais renoncer entièrement à ma propre volonté en toutes mes actions, et les faire uniquement par amour pour Dieu, je serais bientôt étonné des progrès accomplis. Et après tout, pourquoi ai-je tout quitté, et pourquoi suis-je entré dans ce monastère, si ce n'est pour arriver à l'amour de Dieu ? Si je voulais seulement « quitter toutes choses », je recevrais bientôt le centuple. Mais *quitter* tout matériellement est peu de chose, aussi longtemps que nos esprits et nos cœurs ne sont pas détachés. « Là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur... *Conversatio nostra in caelis est* [3].

Cette pensée qui « consolait » à bon droit le jeune novice, dom Marmion devait plus tard, alors que l'expérience lui en avait confirmé toute la vérité, en faire part aux âmes. C'est un de ses mérites d'avoir fait comprendre à beaucoup

1. « La plénitude de la loi est l'amour ». Rom. XIII, 10.
2. Comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante, c.-à-d. du bruit stérile. Pensée empruntée à saint Paul (I Cor. XIII, 1).
3. « Notre conversation est dans le ciel » (Philip. III, 20). Même pensée que celle qui a été exprimée le 10 septembre précédent. Exemple qui justifie notre remarque de plus haut (p. 58) à savoir que dom Marmion recueillait avec soin les lumières divines et s'en nourrissait pendant plusieurs jours.

d'âmes la hiérarchie des valeurs dans l'emploi des moyens de perfection. Il reviendra souvent, dans sa direction, sur ces deux points : importance relative des austérités extraordinaires (car c'est évidemment d'elles qu'il s'agit), et suprématie de l'amour comme source de perfection. Mettant les âmes en garde contre l'illusion de voir dans les mortifications exceptionnelles un moyen nécessaire et indispensable de progrès spirituel, il ne cessera de recommander de tout faire par amour de Dieu, parce que là est le véritable secret de la sainteté.

C'est pourquoi il insistait tant sur la fidélité aux petites choses [1] comme aux grandes, par amour [2]. Ainsi qu'il l'écrivait bien plus tard (janvier 1918) à une de ses filles spirituelles — et c'était là, d'ailleurs, une de ses maximes favorites — :

« La fidélité en tout est la plus délicate fleur de l'amour pour lequel rien n'est petit ».

Évidemment, la forme conditionnelle qu'il donne à l'expression de la pensée citée plus haut, montre assez qu'il ne s'illusionne pas. « Renoncer *entièrement* à sa propre volonté [3] en *toutes* ses actions, et les faire *uniquement* par amour pour Dieu » suppose en réalité une rare vertu. Le « détachement de soi » que requiert une telle pratique nécessite une force de volonté considérable. Mais il mène infailliblement et rapidement au « centuple », à la perfection de l'union. C'est à ce but élevé que tendait le jeune novice [4].

* * *

1. « Petites choses ? Oui, en soi, mais grandes par la vertu qu'elles réclament, grandes par l'amour qui les observe, grandes par la sainteté à laquelle elles mènent ». *Le Christ idéal du moine*, ch. *Le renoncement à soi-même*, section IV.

2. Dom Marmion a particulièrement condensé sa doctrine à ce sujet dans *Le Christ idéal du moine*, ch. *Le renoncement à soi-même*, section II et surtout III et IV ; ch. *Les instruments des bonnes œuvres*, section III, et surtout V et VI.

3. Il s'agit notamment ici d'âmes vivant en religion.

4. Cette « pensée » de dom Marmion date du 5 octobre 1887. Quelques mois plus tard (9 avril 1888), entrait au Carmel de Lisieux celle qui devait particulièrement mettre en relief la valeur de la petite voie d'amour. Voir à ce sujet *Sainte Thérèse de Lisieux. Une renaissance spirituelle* par le P. Petitot, O. P. ch. I. *Premier caractère négatif : l'absence de mortifications violentes et surérogatoires*. Cet ouvrage est remarquable et assurément l'un des meilleurs qui aient été écrits sur la spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux. On regrette chez l'auteur une trop sommaire connaissance (à en juger du moins par l'exposé vraiment trop simpliste qu'il en donne) de l'ancienne ascèse. Cette lacune est de nature à diminuer la valeur de sa thèse.

Du fait que « saint Benoît a compris la marche ascendante de l'âme comme caractérisée par une soumission de plus en plus profonde de l'homme devant Dieu», on a très justement reconnu que « cette conception est le reflet d'une vie intérieure essentiellement religieuse et contemplative » ; elle est « l'expression de l'âme gravement attentive au mystère divin, et trouvant dans cette contemplation le secret de tous les renoncements comme de toute son élévation intérieure en Dieu » [1]. N'est-ce pas aussi que le Bienheureux Patriarche veut réaliser dans ses fils cet idéal où lui-même s'est trahi et leur façonner des âmes, à la ressemblance de la sienne, foncièrement religieuses et contemplatives ? Le moine sera donc homme d'oraison, unissant au devoir de la louange publique, la prière intime. C'est pourquoi, au même titre que l'amour des humiliations et de l'obéissance, le saint législateur réclame du novice l'empressement à l'exercice de la louange, qu'il a appelée du beau nom de l'*œuvre de Dieu*.

La haute idée qu'a de cette tâche le Frère Columba excite son zèle et anime sa ferveur :

* 1er *mai* 1887. — « Je trouve que la pensée d'être vraiment un ambassadeur envoyé par l'Église pour porter, plusieurs fois par jour, un message devant le trône du Très-Haut, m'aide beaucoup à réciter l'office divin. Ce message doit être présenté dans les termes et selon le cérémonial prescrits par l'Église. Quand je me rappelle combien cette Église est chère à Jésus, — qu'elle est son épouse, sa bien-aimée, que pour elle il a versé son sang et qu'il désire si ardemment la voir paraître devant son Père dans sa perfection [2], — j'éprouve une grande joie à la pensée de la joie que je donne alors au cœur de Dieu. A mon esprit se présentent divers textes du *Cantique* qui me montrent combien les prières de l'Église sont chères à Jésus : « Que ta voix résonne à mes oreilles, car elle est douce autant que ta face est resplendissante de beauté. Qui est celle-ci qui monte du désert appuyée sur son Bien-aimé ? Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur... Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes [6] ».

1. D. Ryelandt, *Essai sur la physionomie morale de saint Benoît*, p. 12.
2. Allusion au texte de saint Paul, Eph. v, 27.
3. Ce dernier texte n'est pas du *Cantique*. Voir les développements que lui-même a donnés de ces pensées dans *Le Christ vie de l'âme* : chapitre *La voix de l'épouse*, et dans *Le Christ idéal du moine* : chapitre *L'opus Dei, louange divine*.

« Il faut y ajouter cette pensée que les paroles mêmes de l'office divin sont inspirées par le Saint-Esprit. Toutes les cérémonies, le décorum, les marques de respect, etc... sont le code d'étiquette de ces ambassadeurs ».

La liturgie n'aide pas seulement sa dévotion personnelle, elle élargit son horizon :

* *Fête du Sacré-Cœur* (1887). — « Je trouve très utile de remercier Dieu non seulement de toutes les faveurs spirituelles et temporelles que *je* reçois de lui, mais encore pour toutes celles qu'il octroye continuellement au genre humain. J'accomplis spécialement cet acte d'action de grâces pendant la sainte messe, à l'*Ite missa est* ».

Sans doute, la prière liturgique est essentiellement une oraison ; le Frère Columba a lu dans la Règle que, durant la psalmodie, « les sentiments de l'âme doivent être, chez le moine, à l'unisson des paroles prononcées par les lèvres ». Néanmoins, le saint Patriarche entend que ses fils se livrent à l'oraison privée et silencieuse dans le cœur à cœur avec Dieu.

Sur ce point si important de la vie spirituelle, les *Notes* intimes ne contiennent que deux passages, dont le second est une citation, mais ils sont significatifs de la « tonalité » spirituelle du jeune novice. Il faut surtout en retenir ce sentiment qu'il a de partager, par Jésus-Christ, la grâce d'être l'enfant de Dieu : c'est le point essentiel de toute sa piété [1].

* *Fête du Sacré-Cœur* (1887). — « J'ai senti aujourd'hui que nous sommes agréables à Dieu en proportion de notre conformité avec Jésus-Christ, surtout dans ses dispositions intérieures. C'est pourquoi une confiance d'*enfant* dans la prière, malgré nos péchés, est si agréable à Dieu « Je sais que vous m'écoutez toujours » [2], disait Jésus à son Père. Nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, et nous devons, en toute humilité et simplicité, traiter Dieu comme un Père. Dans la prière, je trouve un puissant secours à regarder la grande bonté de Dieu et à rejeter les motifs de défiance suggérés par le démon. C'est quand Pierre détournait ses regards de Jésus et n'était plus attentif qu'aux vents et aux

1. Voir ci-dessus, p. 64.
2. Joan. XI, 42.

vagues, qu'il s'enfonçait dans les eaux. Je sens qu'en regardant ainsi Jésus-Christ plutôt que ma faiblesse, je donne une grande gloire à Dieu : *Confiteantur Domino misericordiae ejus* [1]. Pendant cette vie, Dieu aime surtout à être loué pour sa miséricorde ».

Quelques mois plus tard, il transcrit, en en soulignant lui-même les mots qui l'ont particulièrement frappé, un « beau passage » de Mgr Gay qui lui « donne, dit-il, une grande lumière sur la manière de prier ».

10 *septembre* 1887. — « Comprenez ce que veut dire espérer ou demander *au nom de Jésus-Christ*. C'est sans doute alléguer Jésus-Christ à Dieu comme un titre ; il en est un, et sa valeur est infinie. C'est encore s'appuyer sur lui comme sur un *intercesseur* fidèle et toujours exaucé, comme sur un avocat dévoué et assuré de gagner toutes les causes qu'il plaide. C'est se présenter à Dieu sous son couvert et en sa compagnie. Mais, surtout, c'est porter ce nom de Jésus en soi-même ; c'est posséder régulièrement ce nom vivant de « Fils de Dieu », que la grâce nous communique et qui nous fait entrer en participation réelle de l'éternelle filiation du Verbe. C'est être tout rempli de cet *esprit filial* qui procède en nos âmes de cette génération de grâce, et crier à Dieu, dans la vertu de cet Esprit sacré, crier de parole, crier de cœur, crier d'action et de disposition : mon Père, mon Père ! Et si, comme cela est aussi légitime que naturel et doux à des chrétiens, c'est personnellement à Jésus qu'on adresse sa prière, c'est encore en son nom propre, c'est-à-dire en s'appuyant sur ses paroles, sur ses souffrances, sur ses mérites, sur les titres qu'il nous a conférés, c'est comme ses membres vivifiés par son Saint-Esprit que nous le devons implorer. Et lui-même veut qu'il en soit ainsi, nous disant dans son Évangile : Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai » [2].

« Je trouve, conclut le jeune novice, les chapitres de Mgr Gay sur l'espérance et la confiance pleins de lumière et de grâce. J'espère les lire souvent ».

Il fit mieux que les relire ; il s'en assimila l'excellente doctrine ; il s'en fit une règle de conduite et surtout, à son heure, avec des accents d'une chaude conviction née de la

1. « Que les miséricordes du Seigneur le louent ». Ps. CVI, 8.
2. *Vie et vertus chrétiennes*, ch. *de l'espérance chrétienne*, II.

lumière intérieure et confirmée par l'expérience, il prêcha cette doctrine si profonde de nos richesses surnaturelles dans la filiation du Christ Jésus.

A cette période de son existence, ce sentiment d'être l'enfant de Dieu en Jésus-Christ pénètre vivement dans son âme :

* 25 *septembre* 1887, après la lecture de la vie de saint Joseph de Cupertino :

« La manière de prier de ce saint était de « s'identifier, pour ainsi dire, avec les personnes de la sainte Trinité ». Comme je suis le fils adoptif de Dieu, je dois essayer d'*imiter parfaitement Jésus-Christ dans ses relations avec les personnes de la sainte Trinité* ».

* * *

Dieu, cependant, ne lui donnait pas que des lumières. Quelques jours plus tard, le Frère Columba marque l'épreuve, — et le moyen d'en tirer profit.

* 5 *octobre* 1887. — « Aridité, tentation, ennui. La seule pensée qui me rappelle toujours à la dévotion est que si, actuellement, je contemplais la face de Dieu comme le font les saints, je serais comblé d'amour, et forcé d'éclater en actes de contrition pour mes péchés, d'action de grâces, etc... Je dois avoir les mêmes sentiments *par la foi*. Cette pensée me procure souvent une grande dévotion et une grande *confiance*, surtout pendant la messe ».

« Je dois avoir les mêmes sentiments *par la foi* ». Recueillons soigneusement cette pensée : elle deviendra, elle aussi, elle surtout, un des points capitaux de la spiritualité de dom Marmion. « Vivre de foi », faire de la foi la racine de toute la justification chrétienne, le fondement de tout l'édifice spirituel, le principe de toute l'activité : combien, souvent, à la suite de saint Paul, il commentera cette doctrine qu'il juge d'une importance capitale pour la vie spirituelle ! Il a expérimenté par lui-même sa nécessité pour s'assurer les progrès dans la perfection, il sait également combien elle est source féconde d'ascension vers Dieu.

C'est de cette source que découlait chez lui une obéissance sans réserve, comme aussi une révérence et une exactitude exemplaires dans l'accomplissement du culte divin. Il « voyait » vraiment Dieu dans ses supérieurs. Et il percevait, lucidement et pratiquement, que les actes liturgiques sont ceux du service immédiat et quasi domestique de Dieu. La vertu de religion, qui fut de tout temps l'une des marques particulières de sa personnalité spirituelle, s'alliait spontanément chez lui à l'amour de l'oraison. On s'habitua bientôt à voir, au chœur, le Frère Columba préluder longuement à la récitation des psaumes par le recueillement, et, pareillement, demeurer après l'office, agenouillé devant sa stalle, immobile et absorbé, prolongeant une oraison uniquement nourrie des pensées que la psalmodie avait laissées dans son âme ou qu'y avait versées la lumière d'en haut. Plus d'un confrère, frappé de son attitude, lui appliquait, en souriant, ce verset de l'Écriture : *Meditabor ut Columba* [1].

La dernière pensée que nous trouvons exprimée durant cette période de sa vie de novice est encore relative à l'humilité. Manifestement, la grâce divine lui donnait d'approfondir la sublime doctrine de cette vertu, alors que les hommes créaient des occasions de lui en faire éprouver dans la pratique toute l'amertume.

* 5 *octobre* 1887. — « J'ai reçu la grâce de voir qu'un grand moyen pour parvenir à l'humilité véritable est d'aimer mes supérieurs et mes frères *humili caritate* [2].

Avant tout, l'humilité a soin de ne pas agir de son propre mouvement, mais de suivre en toutes choses le mouvement de la grâce, c'est-à-dire de donner l'initiative à Dieu et à la grâce, selon la parole de Jésus : « Je ne puis rien faire de moi-même, mais j'agis comme j'entends mon Père me le commander » [3].

Mais la soumission que l'on doit d'abord à Dieu même appelle, par voie de conséquence logique, la soumission aux

1. « Je méditerai comme la colombe » Isaï. XXXVIII, 14.
2. « Avec une humble charité » saint Benoît, *Règle*, ch. LXXII.
3. Voir ce que nous avons dit ci-dessus, p. 60.

hommes en vue de Dieu. De la lecture des articles consacrés par saint Thomas à cette vertu, le Frère Columba a relevé et retenu ces deux textes :

* « L'humilité regarde principalement la soumission de l'homme à Dieu, mais à cause de Dieu elle se soumet aussi à autrui en esprit d'abaissement » [1].

« L'humilité a trait principalement à la révérence par laquelle l'homme se soumet à Dieu, et par conséquent tout homme, *en ce qui lui appartient en propre*, doit se soumettre à *n'importe quel autre homme dans la mesure où celui-ci représente Dieu* » [2].

De ces textes, voici le commentaire pratique et serré qu'il en donne :

* L'humilité reconnaît le divin partout ; de là l'inclination qu'elle nous donne de nous soumettre à tous les supérieurs, mais surtout les supérieurs spirituels. Il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu. Quel que soit leur caractère personnel, les supérieurs, *en tant qu'ils sont « supérieurs »*, possèdent une participation du divin, et l'humilité se soumet à eux naturellement [3]. Ceci est le fondement de tous ces textes relatifs à l'autorité : « J'ai dit : Vous êtes des dieux » [4] ; « qui vous écoute, m'écoute » [5] ; « tout pouvoir vient de Dieu » [6], etc.

Cela est également vrai de tous les hommes, et l'humilité voit dans les autres ce qu'il y a en eux de divin pour lui rendre hommage, et elle ne voit en elle-même que ce qui est son œuvre propre. De la sorte, elle n'éprouve aucune difficulté à avoir une meilleure opinion des autres que d'elle-même. Ceci est particulièrement vrai dans le cas où elle aperçoit que les autres n'honorent pas en eux-mêmes la participation à la nature divine que tous possèdent ».

C'est sur cette pensée que se ferme le carnet du novice. Dans ces rares *Notes*, ne retrouvons-nous pas, déjà vécue par lui, toute la substance de la spiritualité de dom Marmion ? A la base de la vie intérieure, la vertu de foi. Celle-ci nous

1. II-II, q. CLXI, a. 1, ad 5.
2. Ibid. a. 3 in corp. Les lignes soulignées dans ce texte l'ont été par dom Marmion lui-même.
3. Naturellement, c.-à-d. logiquement.
4. Joan. XII, 34.
5. Luc. X, 16.
6. Rom. XIII, 1.

révèle le grand dessein de Dieu : faire de nous ses enfants par la grâce d'adoption en Jésus-Christ, Homme-Dieu. Cette adoption surnaturelle se greffe sur notre qualité de créature : la componction, l'humilité, l'obéissance de la créature doivent s'allier, chez l'enfant de Dieu, à un sentiment profond de confiance filiale et de généreux amour.

* * *

Un novice que guidaient de telles lumières et qui s'efforçait d'y répondre, ne « cherchait-il pas vraiment Dieu ? »

Et pourtant, — malgré le zèle montré par le Frère Columba pour l'obéissance et l'observance de la Règle durant toute la période d'une rude probation, — l'incompréhension de quelques-uns se fit encore jour peu de temps avant son admission.

Quant à lui, il était, à cette époque, « réduit à l'impuissance »; il lui fut presque impossible de composer ses « litanies de profession » [1] ; l'aridité spirituelle et les peines intérieures étaient telles qu'il avait, selon son expression, « l'âme et la conscience en chair à vif ».

Néanmoins, il put émettre les vœux de religion le 10 février 1888, en la fête de sainte Scholastique, sœur de saint Benoît.

Lorsqu'au jour de sa profession religieuse, on conduit processionnellement le novice de la salle capitulaire à l'église, la communauté chante le psaume : *In convertendo Dominus captivitatem Sion*. Psaume d'allégresse qui célèbre la fin de la captivité de Sion. Tout novice tressaille à ces accents d'un cantique qui évoque les semailles dans les larmes pour exalter l'abondance joyeuse des moissons toutes proches.

Lui-même, le Frère Columba, n'y avait-il pas fait une claire allusion dans la lettre qu'il écrivait à la petite novice de Dunmore, alors qu'il était encore jeune prêtre à Dublin ?

1. Prière préparatoire à la profession et que le novice compose lui-même selon son attrait ; elles comprennent des litanies suivies de versets et d'une oraison. On les récite durant les neuf jours qui précèdent la solennité. Le texte composé par le Frère Columba n'a pas été retrouvé.

« Durant mon noviciat, je m'abandonnerais moi-même absolument entre les mains de mes supérieurs, de façon à pouvoir être présenté à l'autel comme une oblation pure... Je tâcherais de tout supporter pour l'amour de Jésus crucifié. Et si j'étais fidèle, je suis sûr que j'acquerrais bien vite le véritable esprit de mon ordre, et ainsi je récolterais dans la joie ce que j'aurais semé dans les larmes ».

L'heure de l'oblation était venue. Durant de longs mois, le novice avait véritablement « tout supporté » pour l'amour du Christ ; il avait compris et cherché à réaliser déjà l'esprit de sa vocation monastique. Ne semble-t-il pas qu'en recevant cette grâce de la profession religieuse si chèrement achetée, si durement conquise, il dut déborder de cette joie spirituelle dont parle le psalmiste ?

Il n'en fut rien. Même en ce jour, selon la confidence qu'il en faisait quelquefois, car il n'a laissé aucun témoignage écrit de ses impressions en la circonstance, il souffrit « mort et martyre » ; il eut le sentiment que la profession « scellait un tombeau où il s'ensevelissait tout vivant et tout entier, pour ne plus jamais revivre ».

Impression qui allait se confirmer le jour même. Quand, au soir, selon la coutume, le nouveau profès s'en fut, pour lui présenter ses remerciements, chez l'abbé, celui-ci lui dit :

— « Tenez, votre profession, j'en suis tout triste ».

Singulière parole, qui ne s'explique que par une de ces inspirations subites auxquelles l'abbé croyait parfois devoir céder (on en a d'autres exemples) pour « l'exercice » et la probation de ses moines. Mais, en l'occurrence, il ne put soupçonner ce que le trait avait de particulièrement acéré et pénible.

Pour le Frère Columba, les douloureuses semailles se prolongeraient donc encore, ou plutôt, c'était le divin Semeur qui enfonçait plus profondément en terre le grain de froment ; mais, bientôt, ce grain allait germer, et la moisson serait d'autant plus abondante que l'hiver avait été plus rude et les frimas plus rigoureux.

CHAPITRE V

LA VOIE DE LA PERFECTION

1888-1891

Le Frère Columba est moine. — Il parachève sa formation. — Humilité et confiance. — Générosité. — La voie de l'obéissance parfaite. — Vie d'union à Dieu. — La liturgie source de « lumières ». — Charité envers le prochain. — La profession solennelle, holocauste de foi, d'espérance et de charité.

Désormais le Frère Columba est moine. Son don de soi à Dieu dans l'Ordre de saint Benoît va se maintenir avec fidélité trente-cinq ans durant.

Le cours de cette vie monastique nous apparaît divisé en trois périodes, chacune d'une durée à peu près égale, comprenant un *decennium*, le dernier très largement compté. Nettement tranchées l'une de l'autre par le cadre et le rôle tenu dans la communauté, ces trois périodes se relient entre elles par une profonde continuité d'intention et d'esprit.

La première va de février 1888 au mois d'avril 1899 et s'écoule à l'abbaye de Maredsous. Le Frère Columba achève d'abord sa formation religieuse au noviciat, jusqu'à sa profession solennelle (février 1891). A partir de ce moment, la vie intérieure s'allie en lui à une activité extérieure assez étendue et dispersée, à laquelle seule un constant esprit d'obéissance apporte le sceau de l'unité. La recherche et la pratique des vertus qui détachent l'âme d'elle-même assurent, sous l'abondance des lumières d'en haut, les ascensions du cœur.

FRÈRE COLUMBA
(Maredsous, 1888)

La deuxième période, qui s'étend d'avril 1899 à septembre 1909, se situe à l'abbaye du Mont-César à Louvain : période de plein épanouissement, dans l'ampleur d'une féconde activité plus homogène, plus concentrée et qui s'alimente d'une intense vie d'union à Dieu.

L'abbatiat de dom Marmion à Maredsous (septembre 1909-janvier 1923) forme la dernière période. L'arbre parvenu à sa pleine maturité achève de donner ses fruits de vie nombreux et savoureux.

***

Après l'émission des vœux simples, le Frère Columba resta encore deux ans au noviciat en vue de parachever sa formation monastique sous la direction de dom Benoît.

Durant ce laps de temps, quelques actes isolés de ministère pastoral viennent seulement rompre l'uniformité de son existence religieuse.

Seule sa vie intérieure doit nous retenir. Nous y allons retrouver la même unité de direction ; l'âme demeure particulièrement orientée vers la pratique des vertus qui font le vide en elle pour augmenter sa capacité de grâce.

Le carnet de *Notes* se rouvre en avril 1888, à l'occasion de la retraite annuelle :

* *Avril* 1888. — « J'ai eu une pensée que je trouve *très utile* pour prier avec confiance. Cette pensée peut s'exprimer ainsi : la prière doit être faite avec résignation [1] ; je trouve dans cette pensée un immense secours, surtout quand je suis tenté de défiance envers Dieu, en examinant le mystère de sa conduite à l'égard des créatures. Je trouve que de me jeter alors à genoux — dans une humble adoration devant le Saint des Saints, dans lequel Dieu a décidé de voiler les secrets de la prédestination, etc... n'osant pas essayer de pénétrer ce secret, mais me confiant humblement dans la bonté de Dieu, par un acte de foi pure — me remplit de révérence, d'une admiration pleine d'amour et de confiance. Par exemple, quand je prie pour obtenir l'humilité, je ne dois

1. Sous la plume de dom Marmion ce terme implique l'idée d'abandon ; plus tard il employera seulement ce dernier mot.

pas me plaindre de ce que ma prière demeure sans réponse, mais je dois être humblement *résigné* au conseil mystérieux de Dieu qui diffère le don ; résolu d'ailleurs, si c'est sa volonté, à continuer à le solliciter pendant cent ans, puisque c'est son bon plaisir ».

Mais, surtout, il reste aussi confiant dans les mérites de Jésus, qui nous rend par sa grâce enfants adoptifs, que pénétré du sentiment de sa misère de créature : il revient sans cesse à cette pensée comme au centre de sa vie intérieure.

* *Même date.* — « Plus je sens et avoue ma totale indignité, plus je glorifie en moi les mérites de Jésus et la miséricorde divine, si toutefois je prie avec confiance. La prière humble percera les nues.

Plus je suis misérable, faible et indigne d'être exaucé, plus je dois me revêtir des mérites de Jésus, et fort de la foi que j'ai en ces mérites, m'approcher du trône de Dieu pour obtenir cette miséricorde infinie de mon Père — ayant une aussi ferme confiance d'être écouté du Père que Jésus lui-même *pro sua reverentia* [1], quand il disait à son Père : « Je sais que vous m'écoutez toujours » [2]. En ceci consiste le véritable esprit d'adoption ».

De cet esprit filial jaillit la prière par excellence :

« Je trouve que c'est une excellente forme de prière que de répéter les demandes du *Pater*, surtout *fiat voluntas tua*, puisque « la volonté de Dieu est que nous nous sanctifiions ».

Quelque temps après, de nouvelles « lumières » mettent en relief plus accusé cette attitude foncière que doit avoir la créature devant la majesté divine ; l'âme du jeune moine entre plus à fond dans l'esprit intérieur que le saint Patriarche réclame de ses disciples.

* « Aujourd'hui [3], j'ai eu des lumières très utiles touchant la componction, la mortification, la dévotion à saint Benoît et la stabilité.

1. Allusion au texte de saint Paul : *Exauditus est (Christus) pro sua reverentia*: « Le Christ a été exaucé pour sa piété ». Hebr. v, 7.
2. Joan. xi, 42.
3. Sans date précise, mais entre avril et juin 1888.

Componction. Les anges, debout devant le trône de Dieu, se voilent la face et remplis d'étonnement et d'admiration à la vue de l'infinie sainteté de Dieu, crient sans cesse à haute voix : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur ! » Pour nous, pauvres pécheurs qui vivons ici-bas, notre *foi* doit produire les mêmes effets, mais autrement. Contemplant en esprit cette infinie sainteté, nous devons crier du fond de nos cœurs : Miséricorde, miséricorde, miséricorde ! C'est là, notre *Sanctus* à nous, et l'Église l'a adopté dans son cri de tous les jours : *Kyrie eleison* ; *Christe eleison* ; *Kyrie eleison.* J'ai trouvé très fructueuse cette pensée d'honorer la sainteté de Dieu en m'unissant avec les anges, et en criant : « Miséricorde », pendant qu'ils crient : *Sanctus*. Comme leur chant est éternel, ainsi mon cri : miséricorde ! ne doit jamais cesser pendant cette vie ».

Cette pensée fut, en effet, « très fructueuse ». L'esprit de componction — peu cultivé par la piété moderne, mais cher aux saints, et pratiqué par l'Église dans sa liturgie, surtout de la messe [1], — pénétra bien avant dans l'âme du Frère Columba. Cette vertu fut sienne à un degré rare ; nous verrons qu'il put réaliser le souhait formulé de ne point voir cesser pendant toute sa vie monastique, le cri de « miséricorde ».

Fructueux, ce sentiment le fut aussi pour les âmes ; c'est lui surtout qui a donné à son commerce spirituel avec le prochain, cette inimitable et pénétrante onction par laquelle il ramenait ou conquérait tant de cœurs au Christ.

Source d'humilité, la componction est principe de générosité et de mortification : sur celle-ci, le jeune moine recueille, le même jour, la lumière d'en haut :

* « *Mortification.* Étant convaincu que mes œuvres ne seront satisfactoires et méritoires que dans la mesure où elles seront unies aux mérites de Jésus-Christ, il s'ensuit que mon grand but doit être de m'unir *aussi intimement que possible* à Jésus-Christ et à ses souffrances dans toutes mes actions, — et ainsi ce à quoi je suis matériellement occupé importe peu. Mais comment réaliser cette union ? Saint

1. Ainsi qu'il l'a exposé lui-même en des pages qui comptent parmi les plus originales de son œuvre. Cf. *Le Christ idéal du moine,* ch. VIII, *la componction du cœur.*

Benoît nous dit . « Nous participons à la passion du Christ par la patience ». Cette petite phrase m'a donné une grande lumière sur la vie de saint Benoît. J'ai senti que cette vie a dû être une existence de grandes et mystérieuses souffrances, puisque saint Grégoire nous dit que le saint Législateur n'a pu enseigner que ce qu'il pratiquait. *Patientia = sufferentia* ».

Il est un terrain sur lequel le moine trouve une source de renoncements qui mettent singulièrement à l'épreuve la patience de l'humaine nature, facilement éprise de changement : c'est la stabilité. Par un vœu spécial, le religieux bénédictin s'attache à l'abbaye où il fait profession[1]. « C'est une des misères de l'homme, dit Pascal, de ne pas savoir se tenir entre quatre pieds carrés». Commune à tous, cette «misère» est particulièrement ressentie par le celte d'Irlande aux instincts itinérants. Elle dut souvent peser au Frère Columba, mais sa générosité acceptait cette mortification pour l'amour du Christ :

* « C'est en parlant de la stabilité que saint Benoît se sert des paroles citées plus haut : « Nous participons à la passion du Christ par la patience ». Il s'ensuit qu'il considère cette stabilité comme le plus grand acte de patience.

« Si quelqu'un veut venir à moi, dit Jésus, qu'il se renonce lui-même et me suive. Ceci nous montre que c'est la souffrance qui nous approche de Jésus. « Celui qui ne prend pas sa croix tous les jours et ne me suit pas, ne peut pas être mon disciple ». Ainsi toute autre méthode d'union qui ne renferme pas celle-ci repose sur une erreur. »

* * *

Cette erreur, le Frère Columba s'en gardera, sa générosité accepte non seulement toutes les conduites de la Providence dans les multiples événements de la vie ordinaire, mais elle cherche à se livrer de plus en plus à l'obéissance qui constitue le sommet du renoncement.

Sur ce thème, les « lumières » abondent :

* *Pentecôte* 1888. — « Très fatigué, très tenté, mais résigné.

1. Saint Benoît est le premier législateur qui ait astreint le moine par un vœu à la stabilité de vie dans le même monastère.

A vêpres, j'ai eu une bonne pensée dont j'espère retirer du fruit. L'obéissance réclame que nous essayions d'obéir non seulement aux désirs exprimés par nos supérieurs, mais encore à leurs désirs connus de nous. Je sais sans le moindre doute que le désir formel de mon abbé est que nous acquérions le plus haut degré de sainteté possible, et il regarde toute autre chose comme secondaire ; il l'a affirmé maintes fois. Plus je serai généreux dans mes efforts pour arriver à la sainteté, plus grande sera mon obéissance. Je puis ainsi faire de ma vie un acte continuel d'obéissance et en même temps réaliser un progrès constant dans la ferveur. Ainsi chaque fois que je renouvelle mes vœux ou que je salue mon abbé, j'avance dans la ferveur, etc. »

Le désir de perfection chez le jeune profès est assurément vif et ardent ; Dieu le presse d'entrer de plus en plus dans cette voie de la soumission, qui est, selon sainte Térèse, « le moyen le plus prompt et le plus efficace pour arriver à la perfection » [1].

« J'ai reçu [2] la lumière de comprendre que l'obéissance, est tout pour le moine. La mortification [3], les longues prières, la messe peuvent être rendues impossibles, ou produire peu ou pas du tout de fruit (par exemple chez les moines schismatiques, les prêtres mauvais ou tièdes), mais l'obéissance parfaite tient lieu de tout. Je trouve toujours une grande paix quand je me place à ce point de vue ».

Le saint Patriarche veut tellement que l'obéissance soit le tout du moine, qu'il réclame l'exercice de cette vertu même « dans les choses impossibles ». La lecture du chapitre où saint Benoît expose cette doctrine et sa coïncidence avec la fête de Noël [4] qui célèbre les abaissements du Verbe, suggère une belle page au Frère Columba :

* *Le lendemain de Noël* 1888. — « Le chapitre de la Règle : *Si impossibilia injungantur* [5] envisagé au point de vue de Notre-Seigneur m'a fait une grande impression. L'obéissance

1. *Fondations*, ch. III.
2. Sans date précise mais entre septembre et Noël 1888.
3. Au sens de pénitence afflictive.
4. Le texte de la Règle est distribué en sections, de façon que la lecture en soit faite trois fois par an.
5. « Ce que doit faire le moine quand on lui enjoint des choses impossibles ».

est le plus sublime acte d'amour que l'homme puisse offrir à Dieu. C'est la clef de la vie de Notre-Seigneur. Tous les maux qui ont affligé l'humanité, détruit l'œuvre de Dieu et rempli l'enfer sont venus d'un acte de désobéissance[1]. Toutes les grâces obtenues pour nous par Jésus-Christ sont dues à son obéissance : « *En tête du livre, il est écrit de moi, ô mon Dieu, que je fasse votre volonté. Je l'ai voulu ainsi, et J'ai placé votre loi au milieu de mon cœur* [2]. Saint Paul explique le mot « *Le Christ s'est anéanti* » (qui est l'acte le plus profond d'adoration) en disant : « *Il s'est humilié lui-même devenu obéissant jusqu'à la mort* [3] ». L'abaissement et le renoncement à soi pour l'honneur de Dieu sont si étendus dans l'obéissance parfaite que l'homme ne peut rien accomplir de plus grand, parce que, par l'obéissance parfaite, l'homme immole sur l'autel de l'amour de Dieu tout ce qu'il a de plus cher, tout ce qu'il est, en un mot, lui-même. C'est l'explication des trente années de la vie de Jésus (à Nazareth), résumées dans ce mot : « *Il était soumis à Marie et à Joseph* [4] ».

Dans sa sainte Passion, la clef du mystère se trouve dans ces mots : « *Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne* » [5].

L'exemple de Jésus est efficace, l'âme qui le cherche vraiment est entraînée après lui sur ce chemin de l'obéissance où lui-même a marché le premier. Aussi, le Frère Columba conclut-il :

* « J'ai pris la résolution d'essayer d'exceller dans l'obéissance, comme c'est ordonné par notre Règle, c'est-à-dire, d'obéir à tous, accomplissant ainsi la parole de saint Pierre : *Soyez soumis à toute créature humaine en l'honneur de Dieu.* [6] J'ai pris la résolution, en saluant mes supérieurs ou mes égaux ou mes inférieurs, de faire un acte de soumission intérieure à leur égard et d'exprimer le désir d'obéir à leurs moindres souhaits ».

Si grande est sa soif d'obéissance, si élevée son ambition de perfection, qu'il veut faire de cette vertu, à l'exemple

1. C'est la pensée de saint Paul : « De même que pour la désobéissance d'un seul homme (Adam) tous ont été constitués pécheurs, de même, par l'obéissance d'un seul (Jésus-Christ) tous seront constitués justes ». Rom. v, 19.
2. Hebr. x, 7.
3. Philipp. II, 8.
4. Luc. II, 51.
5. Luc. XXII, 42.
6. I Petr. II, 13.

de Jésus, la véritable atmosphère spirituelle de toute sa vie et le mobile de toute son activité.

* « J'ai pris aussi la résolution, le matin au lever, quand j'entends la cloche, de méditer sur Notre-Seigneur quittant le sein du Père (pour s'incarner) en disant : *Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté* [1]. Que ce soit la clef de ma journée ».

La même pensée d'obéissance intégrale figure encore parmi les « principales *lumières* reçues pendant la retraite » donnée quelques mois plus tard en mai 1889.

* « Autant Jésus, caché sous les espèces sacramentelles, est source de grâce pour ceux qui s'approchent de lui en proportion de la ferveur de leurs dispositions (foi, espérance, charité, humilité), autant nous aussi nous recevons la grâce en proportion des dispositions qui nous animent quand nous nous soumettons aux ordres des supérieurs [2].

Résolution. Rejeter toute pensée qui serait contre la révérence et la soumission dues aux supérieurs. Renouveler cette révérence et mon vœu d'obéissance, chaque fois que je salue mes supérieurs ».

Il demeura fidèle à cette résolution. Rencontrant le supérieur dans le cloître et le saluant, selon la coutume, il complétait son acte d'obéissance, en disant intérieurement : *Ave, Christe.*

Vraiment, on ne peut montrer plus d'ardeur à s'approprier en tout, ce que saint Benoît appelle excellemment « le bien de l'obéissance ». On ne peut surtout apporter plus de continuité dans le désir, plus d'esprit de foi dans l'exercice de cette vertu : le jeune moine est bien de ceux qui « voient le Christ dans l'abbé », comme le veut le B[x] Patriarche, et qui, « n'ayant rien de plus cher que le Christ », entendent donner à Dieu le plein hommage de leur foi totale et de leur soumission absolue.

Si ardent que soit son désir de perfection, il n'en fondera pourtant la réalisation que sur l'humble confiance en Jésus.

1. Hebr. x, 9.
2. Dom Marmion a développé cette pensée dans *Le Christ idéal du moine*, ch. XII, *Le bien de l'obéissance*, section VI.

* « J'ai reçu dernièrement [1] sur l'humilité une lumière que je trouve très utile. Dieu, en ce moment me regarde, il plonge son regard dans l'abîme de ma misère, il sait toutes choses, même les *futura conditionata* [2]. Donc il sait parfaitement en quels crimes je tomberais s'il me privait de sa grâce. Ceci est vrai à tout moment, même quand je me sens brûlant du désir de plaire à Dieu. Je suis si changeant ! Je trouve que cette pensée m'humilie et me fait voir combien Dieu est bon de me supporter, et que c'est uniquement sur les mérites de Jésus-Christ que je dois fonder mon espérance ».

Et il clôt cette page par une pensée de la Bienheureuse Julie Billiart : « Vous savez sans doute quel usage Dieu veut que nous fassions de nos aridités ? C'est de nous mettre encore plus bas que l'état que nous éprouvons. C'est là notre place ».

Et celle-ci, de saint François de Sales : « L'humilité n'est autre chose que le courage de la vérité appliqué à soi-même dans toute sa rigueur et ses conséquences ».

Manifestement, l'action de Dieu est sur l'âme du Frère Columba ; par les lumières qu'il lui prodigue, le Seigneur veut creuser en lui une profonde capacité de grâce d'union en le détachant de plus en plus de lui-même par la componction, le renoncement, la mortification, l'humilité, l'obéissance surtout, à laquelle, pour le moine, tout se ramène.

* * *

En même temps, d'autres grâces affermissaient sa vie d'union à Dieu et au prochain dans la charité :

* *Fête de la Sainte Trinité* 1888. — « En disant le *Gloria Patri*, je trouve une grande dévotion à m'unir à l'adorable Trinité, dans l'hymne éternel de louange qu'elle s'offre sans fin à elle-même avec un amour infini. On peut s'unir aussi à toute la cour céleste dans cette même louange ».

Recueillons également ces *lumières* sur l'Eucharistie, suggérant une pratique de dévotion à laquelle il fut fidèle, et qu'il

1. Sans date précise, mais après le mois de mai 1888.
2. Événements qui se produiraient dans telles ou telles circonstances données.

recommandait dans ses prédications comme étant très propre à entretenir la piété envers l'auguste sacrement de l'autel.

* *Fête du Sacré-Cœur*, 1888. — « Je suis très frappé de quelques pensées qui me viennent sur la sainte Eucharistie. Je vois clairement que c'est la grande fontaine de grâce. Jésus apporte avec lui le Saint-Esprit et toutes sortes de grâces et de faveurs. Je vois clairement que si je pouvais faire de ma vie une préparation et une action de grâces continuelles pour la sainte messe, je recevrais les grâces les plus extraordinaires durant le saint sacrifice, parce que toutes mes petites actions, mes aspirations et mes renoncements offerts pendant la journée en vue de la sainte communion [du lendemain] seraient là *virtuali intentione* [1], au moment de ma communion, — et qu'importe alors les distractions involontaires ? [2]

J'ai été frappé aussi de la pensée qu'en nous donnant Jésus-Christ dans la sainte communion, le Père nous donne toutes choses, et le gage le plus sûr de tout ce que nous demandons, en sorte que, *de son côté*, il n'y a point le moindre doute qu'il soit disposé à tout nous accorder : « Avec lui ne nous a-t-il pas gratifiés de tous les dons ? » [3] La faute en est donc à moi, si je reçois peu. Quand Dieu tarde à me donner quelque grâce, les anges adorent dans une admiration silencieuse les raisons qui en sont la cause. Que je m'unisse donc à eux avec révérence ! »

Avec les sacrements, la prière, particulièrement la louange divine, demeure pour lui une source de grâces parce qu'il fonde sa confiance sur les mérites du Christ : [4]

* « Dans la prière, surtout à l'office divin, je trouve un grand secours à m'unir à Jésus dans sa qualité du chef de l'Église et d'avocat auprès du Père. Jésus exerce son sacerdoce éternel en se tenant debout, au ciel, devant le trône de l'adorable Trinité, et en montrant ses plaies sacrées. Dieu *ne peut pas* rejeter sa prière : *Exauditus est pro sua reverentia* [5]. Je m'unis donc à Jésus-Christ *comme membre de son corps mystique*, particulièrement quand je remplis la fonction d'hebdoma-

1. En vertu de l'intention précédemment fixée et explicitement marquée.
2. Une lettre de décembre 1922 prouve la continuité de cette pratique de piété jusqu'à la fin de sa vie. Voir aussi *Le Christ vie de l'âme*, ch. *Le pain de vie*, fin de la section V.
3. Rom. VIII, 32.
4. Après la fête du Sacré-Cœur 1888 et avant septembre 1888.
5. Hebr. V, 7.

dier[1]. Je sens alors une grande confiance et je reçois beaucoup de lumières ».

Nous l'avons vu plus d'une fois, en effet, un texte, une solennité liturgique servent de canal à la grâce divine pour toucher son âme :

★ *Fête des VII Douleurs de la Vierge et fête de Notre-Dame de la Merci*, 1888. — « J'ai éprouvé un grand accroissement de dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie. Notre perfection est en proportion de notre ressemblance avec Jésus-Christ : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances » [2]. L'amour et la révérence de Jésus pour sa Bienheureuse Mère étaient immenses. Donc je dois essayer de l'imiter en cela. Cette imitation doit se rencontrer spécialement dans le prêtre qui est *alter Christus* [3].

A la fête de N.-D. de la Merci, j'ai éprouvé une grande dévotion en récitant l'office divin *in persona Beatae Mariae Virginis*, adressant mes louanges et mes prières *en son nom* comme elle a dû le faire, au Père éternel, par Jésus-Christ, — essayant d'entrer dans ses sentiments de profonde adoration et d'abaissement, de confiance et de joie, à la pensée du triomphe de son Fils.

J'ai reçu une lumière qui m'a montré que, comme toute louange adressée à Marie, est rendue *entièrement* à l'adorable Trinité (par exemple le *Magnificat*), ainsi quand je me consacre à elle, elle reçoit ce don uniquement pour l'offrir aussitôt à Dieu ».

Une solennité de martyr lui suggère les lignes suivantes : [4]

★ « Au sujet de la confiance en Dieu, je suis *beaucoup* aidé par cette pensée que les martyrs ont donné leur vie plutôt que de *douter* des paroles de Jésus-Christ. Le grand motif de croire à la parole de Dieu vaut pour toutes ses paroles, et je dois être prêt à donner ma vie plutôt que d'écouter la voix de Satan quand celui-ci veut diminuer ma confiance.

Je suis beaucoup aidé également par la pensée de la confiance héroïque de la Bienheureuse Vierge Marie en la vérité du Verbe fait chair, à Cana, au Calvaire, et pendant que

1. L'hebdomadier (*hebdomada*, « semaine ») est celui des religieux qui est chargé de présider l'office du chœur, de chanter la grand'messe conventuelle durant une semaine.
2. Matth. III, 17.
3. « Un autre Christ ».
4. Après Noël 1888 et avant mai 1889.

le corps de Notre-Seigneur reposait dans le sépulcre. La confiance est une vertu virile, qui doit être souvent ranimée et défendue contre les démons. Je m'unis aussi aux martyrs durant l'office divin, et j'offre ma vie à l'adorable Trinité en témoignage de ma confiance absolue dans les promesses de Jésus-Christ. Je me représente parfois le Père éternel « me couvrant de son ombre » et me disant en me montrant son Fils : *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite*[1]. »

* * *

Si, dans l'exercice de la louange, il célèbre avec foi et ardeur la gloire de la Vierge, celle des Saints, son esprit surnaturel lui représente tous les hommes comme les membres du corps mystique du Christ auxquels doit s'étendre sa charité. L'amour de Jésus est rayonnant. Dans la page qui suit, le Frère Columba découvre le mobile profond de cette vérité essentielle du Christianisme : « Aimez-vous les uns les autres », qu'il développera plus tard magnifiquement :

* *Mai* 1889. — « La pensée que Dieu accepte comme fait à lui-même tout ce qui s'adresse à mes frères [2], a produit en moi une grande impression. Jésus se donne lui-même à moi, sans réserve, chaque matin, dans le Saint-Sacrement, et il me demande pendant la journée de prouver et de témoigner mon amour pour lui dans la personne de mes frères.

Résolution. — Vénérer habituellement Jésus-Christ dans la personne de mes frères, me plaçant souvent en esprit au-dessous de leurs pieds, et en me disant souvent que ce que je pense d'eux ou leur fais, s'adresse à Jésus-Christ.

Plus je réfléchis à cette charité envers mes frères, plus je vois son importance, et mieux je comprends pourquoi l'apôtre Saint Jean ne se lassait jamais de l'inculquer. J'y trouve un excellent moyen de pratiquer la présence de Dieu. La pensée que notre âme est entière et complète en chaque partie de notre corps et, par conséquent, que nous sommes, pour ainsi dire, après la sainte communion, saturés de la divine présence, m'aide, entre autres choses, à vénérer mes frères. Si, après la sainte communion, nous pouvions voir une personne comme la voient les anges, elle nous appa-

1. Allusion à l'épisode de la Transfiguration : « Une nuée les couvrit et une voix se fit entendre : Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le ».
2. Matth. xxv, 40.

raîtrait tout à fait transfigurée et entièrement plongée dans la divinité : *Manet in me et ego in eo* [1]. Or, mes frères [2], ici, reçoivent Jésus presque tous les jours [3].

En méditant l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs [4], la pensée qu'ils ne se sont pas contentés de lui offrir l'hospitalité, mais qu'ils l'ont forcé à entrer, m'a donné une vive lumière sur la façon dont je dois pratiquer la charité, cherchant des occasions d'aider mes frères, aux dépens de ma propre commodité ».

Il va conclure, en étendant le rayonnement de sa charité bien au-delà des horizons de son monastère ; dans le même esprit de foi, c'est l'humanité toute entière que son amour embrasse pour faire parvenir jusqu'aux confins du monde le secours de Dieu. Admirable mise en pratique du dogme de la Communion des Saints, dans l'unité du Christ :

« C'est une précieuse pratique, pour me préparer à la messe ou à l'office divin, de placer le monde entier en esprit devant mes yeux : sa pauvreté, ses souffrances, le péché, les missions, etc... et de porter tous les hommes avec moi à l'autel».

Dans une note de la même époque, il relève un passage de Mgr Gay sur la prière pour le prochain. « Vous pouvez remplir très simplement ce divin office d'intercesseur et tout en y mettant une grande ferveur y conserver aussi une aisance parfaite... Comprenez que vous pouvez largement payer votre dette au prochain, rien qu'en lui donnant part à toute votre vie de prière et surtout à ce que vous faites chaque jour de prière liturgique. Pour cela, il suffit d'une convention une fois faite avec Dieu et renouvelée aux occasions. Mais, de plus Dieu voit tout, Jésus prie et mérite pour tous. Unis à Jésus, vous adressant à Dieu, n'oubliez donc jamais que pour aboutir à tout en ceci, c'est assez d'un mouvement de l'âme, d'un regard, d'un soupir, d'un mot, d'un amen dit cordialement à cette sainte et puissante prière que le souverain

1. « Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui ». Joan. VI, 57.
2. Les novices qui n'étaient pas encore prêtres et avec lesquels vivait alors le Frère Columba.
3. Le décret sur la communion quotidienne était encore loin d'être promulgué.
4. Ces lignes datent du temps pascal, et font allusion à un épisode de la Résurrection raconté par saint Luc, XXIV, 13 sq.

prêtre Jésus fait en vous pour tous ceux dont votre charité s'occupe » [1].

Le Frère Columba établit cette convention en fixant ainsi ses intentions pour chaque jour de la semaine :

Lundi : âmes du purgatoire ;
Mardi [2] : Ordre de saint Benoît ;
Mercredi : Parents et ceux envers qui je suis obligé ;
Jeudi : Souverain Pontife, Évêques, clergé, ordres religieux ;
Vendredi : Missionnaires, pécheurs, hérétiques, infidèles ;
Samedi : Enfants spirituels ;
Dimanche : abbé, communauté, propre perfection.

* * *

On voit combien large était sa charité. Dans ces notes pleines du zèle des âmes et de la glorification de Dieu en elles, l'apôtre se trahit. Le moment n'est pas encore venu — mais il ne tardera plus guère — où il pourra, sous l'égide de l'obéissance, dévoiler aux âmes, de son verbe ardent, les richesses de la grâce de Jésus. Il faut d'abord qu'entre lui et la communauté monastique se scelle le pacte d'union mutuel et définitif qu'est la profession solennelle.

A ce sujet, il nous a laissé une belle page qui marque la profondeur et l'élévation de ses sentiments dans ce grand acte de sa vie de moine.

* 9 *février* 1891, *veille de ma profession solennelle*. — « Je suis rempli de reconnaissance envers Dieu pour ses merveilleuses miséricordes à mon égard. Dimanche dernier (Quinquagésime) j'ai célébré la sainte messe en action de grâces pour tous les bienfaits de Dieu, en expiation de mes péchés, et pour obtenir la grâce que mon sacrifice soit complet et agréable à Dieu. J'ai fait une bonne confession après beaucoup d'actes de contrition et je sens que Dieu me sera miséricordieux, je suis dans une grande paix.

La grande pensée qui remplit actuellement mon esprit est que la profession solennelle est un holocauste, une complète *donation* de soi à Dieu, l'imitation la plus parfaite

1. *Vie et vertus chrétiennes* : *la charité fraternelle*, section II.
2. Jour consacré à saint Benoît.

possible de Jésus-Christ. Dans le temple, à la Purification[1], Jésus s'offrit lui-même *totalement*[2] à son Père et, à partir de ce moment d'oblation *officielle*, chaque instant de sa vie, il accomplissait *quae placita sunt ei*[3] jusqu'à ce que, sur la croix, il pût dire : *Consummatum est*[4].

J'ai pris la résolution de tâcher d'imiter cette offrande parfaite, en faisant de ma profession un holocauste de foi, d'espérance et de charité.

1. *de foi.* — Le jour de ma profession, je renonce à tous les droits sur moi-même, entre les mains de Dieu, *croyant* avec la foi la plus ferme que, comme je lui abandonne tout ce que je suis, tout ce que j'ai et le droit de me diriger, ainsi il donnera à mes supérieurs de me guider en toutes choses par le chemin qui lui sera le plus agréable. Je me rends compte que cet abandon est très agréable à Dieu et une source de grande gloire pour lui ; il honore sa fidélité et sa bonté, et est un grand acte de foi.

2. *d'espérance.* — Je renonce à toutes choses dans ce monde et proteste solennellement que *Dominus pars haereditatis meae*[5]. C'est aussi un grand acte d'espérance, parce que j'attends *aveuglément* toutes choses de Dieu en me privant de tout pouvoir de me diriger ou de choisir mon avenir.

3. *de charité.* — J'abandonne toutes choses, toutes mes inclinations, même les plus saintes, laissant entièrement le choix de mes occupations à l'obéissance, sacrifiant mes goûts et prenant solennellement la résolution d'employer tout le reste de ma vie, si l'obéissance me l'ordonne, dans des actions qui n'ont pas de charme pour moi et pour lesquelles je puis avoir une grande répugnance ».

On devine avec quelle intense ferveur dut s'accomplir un acte qu'animaient des sentiments si élevés : Dieu dut agréer cet « holocauste » *in odorem suavitatis*...

1. Dont on venait de célébrer la solennité peu de jours auparavant (2 février).
2. *Absolutely.*
3. « Ce qui lui était agréable ». Allusion à la parole de Jésus : « J'accomplis toujours ce qui est agréable à mon Père ». Joan. VIII, 29.
4. « Tout est consommé ». Joan. XIX, 30.
5. « La part de mon héritage, c'est le Seigneur ». Ps. XV, 5.

CHAPITRE VI

ASCENSIONES CORDIS

1891-1899

Diversité de l'activité monastique de dom Marmion à cette époque. — Son insuccès comme surveillant au collège, son succès comme professeur. — Second maître des cérémonies et zélateur. — Activité extérieure : heureux débuts et variété du zèle extérieur. — Sa vie intérieure : notes de retraite. — Lettre à une religieuse. — « Faire de Jésus mon seul amour ». — Les obstacles à l'union. — Épreuves : la foi pure. — Voyage en Irlande. — Les « stations » de l'humilité et de la confiance. — Dernière retraite avant le départ pour Louvain. — Le noyau doctrinal du *Christ vie de l'âme*. — Esprit d'abandon.

L'oblation totale de lui-même que dom Marmion accomplissait dans la profession solennelle allait se manifester par une obéissance de plus en plus absolue à ceux qui représentaient Dieu auprès de lui.

Dom Placide Wolter, élu archiabbé de Beuron en 1890, avait été remplacé, à la tête de l'abbaye de Maredsous, par dom Hildebrand de Hemptinne. D'origine gantoise, d'une famille où l'amour des traditions romaines était particulièrement en honneur, Félix de Hemptinne s'était dès sa tendre jeunesse — il avait à peine seize ans — enrôlé au service de Pie IX dans l'armée pontificale. Obligé par sa santé de quitter la vie militaire, il échangea l'uniforme de zouave pour le froc monastique, et fit profession à l'abbaye de Beuron [1]. Il fut par la suite nommé Prieur d'Erdington (Angleterre). Ses vertus et ses talents le désignèrent aux suffrages des moines de Maredsous en qualité de deuxième abbé.

1. Voir ci-dessus, p. 32, n. 3.

Noble esprit et cœur magnanime, organisateur-né, dom Hildebrand se distinguait surtout par son esprit de foi et ses qualités d'homme de gouvernement ; ayant le besoin inné des points de vue élevés et des horizons larges, à la fois réfléchi et décidé, il est ferme dans le vouloir et tenace dans l'exécution, autoritaire et prudent. En 1893, Léon XIII, dans le but de réunir en une seule confédération les différentes congrégations bénédictines, le choisissait comme Primat — le premier en date — de l'Ordre de saint Benoît, tout en lui conservant son abbaye de Maredsous [1].

C'est sous sa conduite que dom Marmion allait vivre désormais. En dom Hildebrand, comme en dom Placide, la foi lui montrait le « lieutenant » — *locum tenens* — du Christ, et surtout le *Père* de la famille monastique. On a eu l'heureuse fortune de retrouver une lettre de dom Marmion à cette époque, la plus ancienne que, jusqu'à présent, nous ayons de lui comme moine ; elle est écrite à son abbé, alors au Mont-Cassin :

Maredsous 9 janvier 1891 : [2]

* « Rme et cher Père abbé. — Vous nous disiez le jour de votre élection que l'abbé reçoit, en cette occasion, comme une grâce spéciale d'en haut, un amour très tendre et paternel

1. Dom Hildebrand reçut la bénédiction abbatiale au Mont-Cassin. A son retour, il s'arrêta à Rome et fut reçu en audience par Léon XIII qui devina en lui un esprit supérieur ; aussi quand il voulut établir la confédération bénédictine de tous les monastères, le Souverain Pontife choisit-il dom de Hemptinne pour la présider. Dom Hildebrand n'était pas seulement un homme de gouvernement, il était doué pour l'art et l'architecture : parmi ses créations en ce domaine, il faut notamment citer l'abbaye des bénédictines de Maredret et surtout son chef-d'œuvre : le collège international de Saint-Anselme à Rome ; c'est un des plus beaux monuments de la ville éternelle. Une *Vie* de dom Hildebrand paraîtra prochainement.

2. Dom Columba a écrit 1890, mais c'est évidemment une erreur, souvent commise au début d'une nouvelle année. Dans une lettre postérieure de quelques années (sans date précise mais en 1896 ou 1897), il écrivait également : « Rme et cher Père abbé Primat. — Durant notre exil ici-bas nous ne pouvons voir notre Père céleste ni entendre sa voix ; notre plus grande consolation est de lui parler et de l'assurer de notre amour. Ainsi durant votre absence, je ne puis vous voir ni entendre vos paroles d'encouragement : et ce m'est une grande consolation de vous écrire quelques lignes pour vous assurer de mon affection qui ne change pas. Souvent, chaque jour, je prie notre Père céleste de vous consoler, de vous fortifier, de vous donner toutes les lumières et toutes les grâces nécessaires pour que vous puissiez exécuter les grands desseins qu'il veut accomplir pour vous ». Les mêmes sentiments d'affection se font jour bien plus tard encore : « Du fond du cœur — écrit-il le 26 décembre 1902 — je vous présente mes vœux de bonne et sainte année. Il me semble qu'avec les années, ma respectueuse et filiale affection pour votre Paternité va en croissant, et comme le meilleur témoignage de notre reconnaissance envers notre

pour ses fils, grâce qui est comme un reflet de la Paternité divine... C'est pourquoi, bien que je sois indigne d'être compté parmi vos fils, et que des vœux tombés de ma plume ne peuvent ajouter à votre joie, je veux agir à votre égard comme j'essaie de le faire envers mon Père qui est dans les cieux. Je veux me jeter en esprit à vos pieds, et, tout en reconnaissant mon indignité, je veux vous dire que je sens votre amour, et qu'en retour j'essayerai de vous aimer avec cette sincère affection dont parle notre Bx Père. Durant ces jours, j'offre toutes mes actions à Dieu, afin qu'il vous accorde toutes grâces et lumières spirituelles...

Je compte les jours jusqu'à ce que vous reveniez, car la maison n'a pas la même « physionomie » quand le Père en est absent.

Sollicitant votre bénédiction et un souvenir dans vos prières au tombeau de notre Bx Père, je reste votre indigne mais affectionné enfant en J.-C. ».

La lumière divine qui a fait si souvent voir à dom Marmion « le bien du moine » dans l'obéissance va désormais produire de nombreux fruits. Non seulement il sera à la disposition, mais à l'entière discrétion de son nouvel abbé.

A partir de ce jour, son activité va s'exercer en des domaines divers. Multiple, très variée, elle apparaîtra aux regards humains dispersée, voire incohérente, mais l'obéissance et le zèle des âmes en constituent l'unité profonde, — cependant que cette dispersion même contribue à réaliser dans le moine le détachement total qui crée la pleine liberté intérieure et dispose son cœur aux ascensions spirituelles.

* * *

Dans les offices qui lui furent d'abord confiés, dom Columba débuta par un insuccès. Les nécessités d'organisation d'un collège encore près de ses origines obligèrent ses supérieurs à le charger de la fonction de surveillant durant l'année scolaire 1891-1892. Mais sa qualité d'étranger, son accent, son caractère jovial, les quiproquos qu'amenait inévitablement

Père céleste pour tous ses bienfaits, est notre amour, ainsi je vous présente mon affection bien sincère et bien filiale comme la meilleure expression de ma profonde reconnaissance pour *tant* de bienfaits que je vous dois ».

son imparfaite connaissance de la langue française ne le préparaient point à maintenir la discipline chez des enfants espiègles et mutins. Sur ce terrain, il devait échouer.

Il resta cependant au collège comme professeur d'anglais, charge qu'il garda jusqu'en 1897.

Il se retrouva surtout lui-même dans les leçons de philosophie et de théologie. Ce ne furent d'abord que quelques cours de philosophie données aux jeunes MM. Desclée, pour les préparer à l'obtention des grades universitaires [1]. Ses élèves, frappés de la clarté et de l'aisance de ses leçons, firent un vif éloge de leur répétiteur. Aussi, par la suite, lui confia-t-on à l'abbaye des cours réguliers aux jeunes moines, et bientôt, devant l'extrême facilité dont il était doué pour l'étude spéculative, il dut y ajouter des leçons de théologie [2].

Lorsque, plus tard, à Louvain, il occupera définitivement cette chaire, nous aurons l'occasion d'exposer les qualités originales qui le distinguèrent comme professeur. Pour le moment, nous relevons dans ses notes intimes une page, la seule de ce genre, écrite en 1891, qui nous fera déjà entrevoir le parti qu'il savait tirer, pour la vie spirituelle, de son enseignement doctrinal.

* « Depuis quelques mois, j'ai enseigné le traité *de Deo*. J'ai reçu beaucoup de lumières sur la nature de Dieu. Méditant sur la parole de Dieu à Moïse : *Ego sum qui sum*, « Je suis celui qui suis », j'ai compris que tous nos devoirs envers Dieu sont tous résumés dans l'adoration. La foi n'est que l'adoration de Dieu considéré comme suprême Vérité ; l'espérance, l'adoration de Dieu comme souveraine Fidélité et Toute-Puissance ; la charité... comme Bonté infinie ; la soumission... comme Majesté incommensurable. Et comme en Dieu, toutes ces perfections ne sont réellement qu'un être : Dieu, l'adoration contient tous ces actes *in radice* [3] ou implicitement. Je trouve dans la soumission absolue à la volonté de Dieu un remède souverain dans le trouble, et quand je considère qu'en réalité,

1. Dès 1890, dom Marmion allait tous les mois à la « Pédagogie » de Maredsous à Louvain donner des répétitions aux élèves qui se préparaient aux examens.

2. « J'ai commencé aujourd'hui le cours de Philosophie ; et ce soir, j'inaugurerai celui de théologie ; mais je ne sais si, avec mes classes au collège et mes autres occupations, il me sera possible de continuer ces cours d'une manière satisfaisante. Néanmoins, je veux essayer ». Lettre du 9 janvier 1891, à l'abbé Hildebrand.

3. En germe.

la volonté de Dieu, c'est Dieu même, je vois que cette soumission n'est que la suprême adoration que nous devons à Dieu, quelle que soit la manière dont il se manifeste lui-même ».

A ses fonctions de professeur, il dut ajouter, durant les huit années qui précédèrent son départ pour Louvain, celle de second maître des cérémonies sacrées. Il excellait dans cet office important : aidé par une mémoire parfaite qui le servait à souhait, il « vivait » les cérémonies avec une vraie liberté de l'âme ; la foi lui découvrait la vertu féconde que recèle le symbolisme des rites liturgiques et sa dévotion s'y alimentait avec fruit.

Enfin, une charge qui lui apporta un surcroît de mérite fut celle de zélateur des novices qu'il occupa pendant quatre ans (1895-1899). Bras droit du Père Maître, dont il doit prendre souvent les directives et toujours seconder l'action, le zélateur est chargé de tout ce qui regarde la formation extérieure des futurs moines et leurs besoins matériels ; vivant avec eux au noviciat, il partage en bien des points leur existence, notamment pour les récréations et les promenades. Ainsi l'obéissance faisait rentrer dom Columba dans ce noviciat où il avait tant souffert et qu'il avait quitté depuis plusieurs années. Il y retrouvait dom Benoît et de nouveau il allait vivre côte à côte avec lui. Sans doute, il n'était plus personnellement sous la direction spirituelle du Père Maître, mais sa qualité de zélateur ne le soustrayait pas pour autant aux mortifiantes pratiques qui découlaient de l'austère doctrine et de la conduite rigide de dom Benoît. Il arriva plus d'une fois à celui-ci d'englober dans le même traitement zélateur et novices.

Cette charge donna à dom Columba l'occasion d'exercer, souvent à son insu, une très heureuse influence. Sa docilité filiale au Père Maître dont il soutint toujours, avec une loyauté parfaite, l'autorité, était pour tous un exemple des plus efficace. Mais surtout, dans ce champ d'ascétisme, sa mine épanouie, qui contrastait avec la figure froide et émaciée de dom Benoît, sa gaieté communicative amenaient une

nécessaire détente, illuminaient l'atmosphère de chauds rayons qui dilataient les vignes en fleur [1].

On le voit : la confiance de ses supérieurs l'avait investi de multiples charges ; sauf celles de surveillant, elles répondaient diversement aux ressources variées de sa riche nature, aussi pleine de souplesse qu'animée de zèle.

* * *

Ce zèle allait bientôt déborder les murailles du cloître. L'épisode de ses débuts comme moine dans le ministère pastoral vaut d'être rapporté. C'était peu de temps avant sa profession solennelle et sous l'abbatiat de dom Placide. Le curé d'une paroisse des environs [2] manquant, à l'improviste, de prédicateur, s'en vint chercher secours au monastère. C'était la veille d'une grande solennité, et les moines disponibles pour le service du dehors avaient déjà été réquisitionnés.

— « J'en suis désolé, dit le supérieur ; je n'ai plus personne qui soit en mesure de vous venir en aide. Il reste bien un jeune moine étranger ; mais je ne sais vraiment ce qu'on pourrait en attendre ; il ne parle qu'imparfaitement le français, je crains qu'il ne vous procure que des déceptions ».

— « Donnez-le-moi quand même, ce sera toujours une nouveauté pour ma paroisse ».

— « Prenez-le, si vous le voulez, mais à vos risques et périls. »

Le prêtre emmène dom Columba. Trois jours après, il voulut le ramener lui-même :

— « Je n'ai jamais eu un tel prédicateur dans ma paroisse, déclara-t-il, celle-ci en est toute remuée. »

Pas plus qu'à l'abbé, le pasteur ne put cacher à ses collègues

1. L'abbé de Hemptinne connaissait parfaitement le caractère rigide du Père Maître et la froide impression qu'il produisait sur les novices ; il assignait un rôle à la gaîté et aux bons propos parfois si déconcertants du zélateur irlandais. Bien mieux, dom Benoît avait reçu l'instruction de laisser libre cours à cette gaîté en récréation, et, avec son esprit d'obéissance, il se soumettait pleinement à cette directive. A la fin d'une lettre sans date précise, mais en 1896 ou 1897, dom Columba écrivait à l'abbé Primat Hildebrand alors à Rome : « Je n'ai rien à ajouter au sujet des novices. Le Père maître et moi nous vivons dans la plus étroite union, et un très remarquable esprit de charité et de sainte joie règne au noviciat ».

2. Graux.

des environs le bien produit chez ses ouailles par la parole chaude et convaincue, pittoresque et originale, de dom Columba ; à leur tour, les autres curés voulurent avoir pour leurs prédications le « Père irlandais ».

Tel fut le début d'un ministère qui, sous l'égide de l'obéissance, devint rapidement très actif, et où se dépensait largement le zèle ardent du jeune moine.

Nous ne suivrons pas dom Columba dans l'exercice de ce ministère. Il faut seulement noter qu'il fut très varié ; il ne se bornait pas aux fidèles des paroisses, les auditoires les plus divers entendirent sa parole apostolique : à Tamines, des cercles d'ouvriers ; à Braine-le-Comte, les élèves du collège ; à Bouvignes, l'association des dames chrétiennes. La petite cité de Dinant surtout fut le théâtre de son zèle. Il y fit un bien considérable dont le souvenir est demeuré vivace. Chaque fois qu'il arrivait dans la ville, le confessionnal que le doyen de la paroisse [1] mettait à sa disposition était littéralement assiégé. L'obéissance ordonnait à dom Columba de rentrer régulièrement le soir, par le dernier train. Aussi plus d'un pénitent, qui ne mettait sa confiance qu'en lui, achevait-il sa confession en l'accompagnant à la gare, ou dans un coin de la salle des pas-perdus.

Ce fut aussi à Dinant qu'il inaugura son ministère auprès des prêtres. Tous les mois, le clergé de la ville et des environs se réunissait au Collège de Bellevue pour un jour de retraite ; dom Marmion préludait là à une forme de zèle pastoral qui lui fut particulièrement chère dans la suite.

Les bénédictions de Dieu récompensaient visiblement ce zèle. C'est que dom Columba y apportait des vues toutes surnaturelles de foi et de piété. On n'a pas encore oublié dans une paroisse proche [2] de l'abbaye, son ministère aux solennités de Noël. Son extérieur exprimait une telle dévotion dans la célébration des saints mystères, que les fidèles se disaient : « Il n'aurait pas plus de dévotion s'il voyait le petit

1. L'archiprêtre Houba, homme d'une grande droiture, d'une rare énergie, d'un zèle ardent et sans bornes : « Je suis rude, disait-il à ses paroissiens, mais je vous aime rudement bien ».
2. Flavion.

Jésus en personne dans la crèche ». Il faut recueillir ce témoignage spontané d'âmes simples : il traduit très exactement l'impression profonde que produisait le moine dans l'exercice de sa piété ; la vivacité de sa foi lui rendit toujours comme visibles les réalités supérieures.

Le secret des bénédictions dont le Seigneur couronnait son zèle vient surtout de ce que, dans ce domaine, il n'agit jamais que par obéissance. Cette vertu toute surnaturelle marquait chacune de ses œuvres, et sauvegardait, dans cette existence si active et apparemment si dispersée, l'unité et la solidité de sa vie intérieure.

* * *

Sur celle-ci, nous n'avons que quelques échappées. Pour les huit années de cette période, c'est à peine si on trouve, dans les *Notes* intimes, une vingtaine de pages ; beaucoup d'entre elles sont relatives aux exercices de la retraite annuelle. Il ne sera pas sans utilité d'en relever quelques-unes, elles nous montreront que l'âme du moine demeurait toujours très attentive au travail de sa perfection, et la générosité avec laquelle il y répondait assurait la continuité de ses ascensions intérieures.

La première retraite dont il garde le souvenir écrit est de mai 1891. Donnée pendant l'octave de la Pentecôte, elle avait pour thème une comparaison de la vie religieuse avec celle des premiers chrétiens après la descente du Saint-Esprit. Avec une grande originalité de pensée, le prédicateur établit comment la vie monastique se rattache à l'existence des fidèles de la primitive Église, telle que les *Actes des apôtres* l'ont transmise en éternel exemple aux chrétiens de tous les temps.

De ces conférences, qui furent remarquables [1], dom Columba a surtout retenu celles qui répondaient le mieux à ses

1. Elles étaient prêchées par dom Morin, moine de l'abbaye de Maredsous. Le texte en fut publié bien plus tard, sous le titre : *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*. On a qualifié à bon droit ce volume de « petit chef-d'œuvre de spiritualité ».

aspirations intérieures : la componction, l'obéissance et la simplicité.

Dès après la première instruction, sur la componction, il prend cette résolution :

* « Tout en vivant dans une sainte joie et même dans la gaieté, corriger et bannir tout ce qui est trop trivial et dissipant comme l'ennemi juré de la componction ».

C'est surtout la conférence sur l'obéissance qui le retient :

« Une *belle* conférence sur l'obéissance ; le moine doit faire de cette vertu le principe vital et le point de départ de son existence. L'obéissance restitue l'unité à notre vie ».

Il fixe aussitôt la résolution :

« Tâcher de faire toutes mes actions par *obéissance* ; que celle-ci soit la force motrice de mes œuvres, c'est la *forma substantialis* [1] des actions d'un moine, donnant l'unité et l'élévation à toutes choses ».

Après l'entretien sur la simplicité, il écrit :

« Une belle conférence sur la simplicité : l'intention est l'*oculus* [2] qui rend tout le corps lucide. Simple avec le prochain : considérons-le en évitant les soupçons, ne nous étonnons pas de ses misères et de ses fautes, mais considérons-le *non comme il est, mais comme nous espérons le voir pendant toute l'éternité dans le ciel* ».

Comme conclusion de la retraite, il en revient encore à l'obéissance :

« Tâcher d'augmenter ma *foi* dans l'obéissance : *Justus meus ex fide vivit* [3]. Plus je vivrai de la foi, plus les grâces que je recevrai seront abondantes. Notre abbé sera pour nous Jésus-Christ, dans la proportion du degré de foi avec laquelle nous croyons *eum vices Christi in monasterio agere* [4]. Que

1. « Forme substantielle » c.-à-d. le principe qui donne à nos actions leur cohésion et leur valeur.
2. Allusion à la parole de Notre-Seigneur : « La lampe d'un corps, c'est l'œil ; si ton œil est sain, tout le corps sera dans la lumière ». Matth. VI, 22.
3. « Le juste tel que je le veux vit de la foi ». Rom. I, 17.
4. « Que, dans le monastère, l'abbé tient la place du Christ ». Saint Benoît, *Règle*, ch. II.

ce serait beau d'avoir Jésus-Christ au milieu de nous, comme lorsqu'il était avec ses apôtres, pour s'adresser à lui dans nos doutes, etc. Et cependant, si seulement nous avons la foi, notre abbé le remplace auprès de nous, et nous avons, en plus, le mérite de la foi : *Qui vos audit me audit* [1]. Pierre s'enfonçait dans les eaux, même en présence de Jésus, parce que sa foi chancelait. Notre abbé ne cesse jamais de nous soutenir, sauf quand notre foi cesse de voir en lui Jésus-Christ. Je comprends maintenant les trésors immenses contenus dans (les ordres de) l'abbé : *obedientiae bonum* [2], et je vois aussi la nécessité d'une simplicité absolue dans mes relations avec lui, comme si je traitais avec Jésus-Christ ».

***

D'une retraite à l'autre, les pages intimes sont presque muettes. L'activité de dom Columba commençait à devenir débordante et ne lui laissait plus les loisirs nécessaires pour noter les lumières d'en haut et les sentiments de son âme.

Nous donnerons pourtant ici intégralement le texte d'une lettre à une de ses sœurs, datée de cette époque (17 octobre 1891). C'est une de ses plus anciennes lettres, d'autant plus précieuse qu'elle a échappé à la désolante destruction d'un copieux recueil de plusieurs centaines de lettres, s'étendant de son entrée au monastère jusqu'à sa mort.

On relèvera déjà dans ces lignes, dues à un jeune prêtre de trente ans, qui compte à peine quelques années de vie religieuse, une science précoce des choses de Dieu, cette sûreté, cette maturité de jugement, ainsi que cette discrétion qui devaient caractériser toute sa direction.

* « C'est un vrai plaisir pour moi d'aider quelqu'un à aimer notre très cher Seigneur, et rien n'y conduit davantage que la paix de l'âme. Voici la réponse à vos questions.

D'avoir fait profession religieuse ne peut nullement vous empêcher d'accomplir l'offrande si agréable à Dieu, pour les pauvres pécheurs. Quand une religieuse fait un tel acte d'offrande, c'est toujours avec la condition sous-entendue : « Pour

1. « Qui vous écoute m'écoute ». Luc x, 16.
2. « Le bien de l'obéissance ». Expression de saint Benoît (*Règle*, ch. LXXI) et dont le P. Marmion a donné un admirable commentaire dans son livre : *Le Christ idéal du moine.*

autant que le permettent mes obligations de religieuse ». Ainsi, en pratique, vous faites cet acte une fois pour toutes, vous le renouvelez de temps en temps, et ensuite vous continuez d'offrir vos actions aux intentions prescrites par l'obéissance, pour vos propres besoins, etc..., et cela, comme les autres religieuses qui n'ont pas fait cet acte d'offrande pour les pécheurs. Notre-Seigneur arrangera les détails, c'est-à-dire qu'il réservera de vos actions la part réclamée par l'obéissance et vos obligations envers vous-même et les autres, et il appliquera le reste aux pécheurs.

En un mot, il faut, en cette matière, agir *sans aucune anxiété :* faire cette offrande de tout votre cœur, et ensuite continuer comme auparavant.

Au sujet de vos intentions dans la prière, beaucoup d'âmes trouvent à spécifier, avec une grande précision et exactitude, diverses intentions, une entrave à l'*unité* de leur prière et une cause d'anxiété et de distractions. Le meilleur parti pour ces âmes est de fixer ces intentions seulement de temps à autre, par exemple *une fois* le matin, et, de cette façon, *un simple regard* de l'âme suffit pour rappeler ces intentions au début de la prière. Cependant, ma chère Sœur, en tout ceci, il faut suivre l'*attrait du Saint-Esprit* avec grande paix, parce que toute anxiété est l'ennemi mortel de cette disposition [de paix] que le Saint-Esprit désire trouver dans l'âme appelée à une grande union avec lui. S'il y a dans ces lignes quelque chose que vous ne comprenez pas, dites-le-moi, et je vous répondrai *quand j'en trouverai le temps*.

Votre troisième question regarde la religieuse avec laquelle vous aimez vous trouver en récréation. Eh bien, ma chère Sœur, votre attrait pour causer de Dieu, pour être avec celles qui sont ferventes, pour aller souvent au chœur est un signe excellent de l'état de votre âme et indique que l'esprit de Dieu vous dirige et vous appelle à une union intime avec lui. Cependant, je n'aime pas que vous recherchiez spécialement, bien que le motif en soit excellent, certaines sœurs pour être auprès d'elles en récréation, sauf de temps à autre. Dans une communauté religieuse, la charité est si *délicate* qu'on la blesse certainement en marquant une préférence pour quelques sœurs. Puis, le regard de l'amour est si éveillé que malgré toutes les précautions possibles votre secret finira par vous échapper ; vous aurez blessé Notre-Seigneur à la prunelle de l'œil en contristant le cœur de quelque religieuse qui pensera être moins estimée et moins aimée de vous que les autres ; et ceci sera spécialement le cas des sœurs moins parfaites.

Je ne veux pas dire que vous ne pouvez pas aimer en Jésus-Christ l'une ou l'autre sœur plus que les autres, ou trouver plus de contentement dans la société de celles qui sont plus édifiantes et ont avec vous plus d'affinité d'âme, et cela de temps en temps ; mais il est certainement plus parfait et plus agréable à Notre-Seigneur de vous mêler sans recherche à celles que les circonstances vous font rencontrer ; cette pratique sera puissante pour détacher votre cœur de toutes les consolations simplement humaines et pour le fixer dans le Sacré-Cœur.

Cependant, en tout cela, il ne faut rien de forcé ni de violent, mais chaque jour, en avançant dans l'amour de Jésus-Christ et en union avec lui, votre cœur doit s'épanouir de plus en plus en affection pour toutes vos sœurs. J'aimerais que vous lisiez cette lettre à votre Révérende Mère, si cela vous plaît, parce que ce que je vous expose dépend beaucoup de la manière dont se passe la récréation dans votre communauté.

Comprenez-moi bien, je ne veux pas dire qu'il est contraire à la perfection d'être uni par une affection *spirituelle* ou même de former une ligue de prières et de pratiques pieuses avec des sœurs ayant les mêmes aspirations et désirs que vous ; saint Jean Berchmans faisait partie d'une telle ligue [1]. Mais ce qui serait contraire à la perfection, c'est de faire quoi que ce soit qui pourrait laisser soupçonner à l'une ou l'autre de vos sœurs qu'elles occupent une place moins grande que d'autres dans votre affection et votre estime.

Quant à votre désir et votre attrait pour une union plus intime avec Dieu et pour l'esprit de prière, je sens, par différents points de votre lettre, que ce désir vient du Saint-Esprit, et que, si vous êtes fidèle et patiente, il accomplira dans votre âme, au temps de son bon plaisir [2], ce qui est pour sa plus grande gloire et votre perfection. Les théologiens enseignent que lorsque Dieu fait naître en nous un ardent désir d'obtenir quelque don, comme l'esprit de prière, et que, en priant à cette fin, nous sentons en nous une grande paix et confiance, c'est un signe certain que son dessein est de nous l'accorder. L'habitude de vous tourner souvent vers Dieu pendant le travail et de purifier vos intentions concourt excellemment à la formation de cet esprit de prière, autant bien entendu que cela dépend de nous, car n'oubliez jamais que l'esprit de prière est un *don* de Dieu.

Il faut apporter une grande attention à posséder votre âme dans la paix, car, probablement, le malin fera de grands

1. Voir ci-dessus, p. 21.
2. *His own good times*,

efforts pour vous empêcher d'arriver à cet esprit de prière [1]. En règle générale, il faut regarder comme venant de l'ennemi toute pensée qui vous agite, vous jette dans la perplexité, diminue votre confiance et rétrécit votre cœur. La meilleure chose à faire en cette occurrence, est de bannir de votre esprit la chose qui vous embarrasse, en disant : « Quand j'aurai l'occasion, je demanderai à un prêtre la solution de cette difficulté », et de continuer ensuite à vivre dans la paix comme auparavant. »

Et après s'être arrêté à ces conseils particuliers, il s'élève au principe de tout bien et concentre toute l'attention de sa correspondante sur Jésus-Christ, seule voie qui mène au Père et seule source de perfection : pensée capitale qui lui devient de plus en plus chère :

« Enfin, ma chère Sœur, n'oubliez jamais que Jésus-Christ est tout, et que nous sommes agréables au Père dans la mesure où nous sommes unis à Jésus. Célébrant dernièrement la sainte Messe, j'ai été frappé, en lisant la Préface, par cette pensée: les anges et les archanges, les séraphins et les chérubins malgré toute leur perfection, et tout brûlants qu'ils soient d'amour, ne peuvent louer la majesté divine que par Jésus-Christ : *Per quem majestatem tuam laudant angeli* [2]... Jésus est le lien d'or entre toute la création et l'adorable Trinité, et, comme disait notre chère sainte Gertrude [3], il est la harpe, et c'est par les cordes de cette harpe que toute louange doit résonner pour être une harmonie agréable à l'adorable Trinité. C'est pourquoi le « canon » de la messe se clôt par ces mystérieuses paroles : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri... omnis honor et gloria :* « Par lui, avec lui et en lui à vous, ô Père éternel, soit *tout* honneur et *toute* gloire ».

1. Rapprochons ces pensées de celles de saint François de Sales : « Les grâces et les biens de l'oraison ne sont pas des eaux de la terre, mais du ciel, et partant tous nos efforts ne les peuvent acquérir, bien que la vérité est qu'il faut s'y disposer avec un soin qui soit grand, mais humble et tranquille. Il faut tenir le cœur ouvert au ciel et attendre la sainte rosée ». Lettre à une demoiselle. *Œuvres*, t. XIII, p. 385.

2. « Par qui les anges louent votre majesté ».

3. Cette pensée est très familière à sainte Gertrude. Nous ne pouvons nous empêcher de citer cette belle prière : « Quand je me rappelle tous vos bienfaits, ô Père du ciel, pour mieux vous payer le tribut que je vous dois, je fais vibrer la lyre mélodieuse qui est le Cœur divin de votre Fils ; par la vertu de l'Esprit Consolateur, je fais, par elle, résonner et chanter ma prière : à vous, ô Seigneur Dieu, Père adorable, à vous, louanges et actions de grâces de la part de toutes les créatures, au ciel, sur la terre, de la part de ceux qui sont, qui ont été ou qui seront un jour ». *Les Belles Prières de sainte Mechtilde et de sainte Gertrude*. L. III, *Prières au Père*. Ce délicieux recueil contient les prières authentiques des deux grandes confidentes du Sacré-Cœur. On sait que beaucoup de ces prières ont été inspirées par Notre-Seigneur lui-même.

Ainsi, ma chère Sœur, en toutes vos actions, tâchez de vous unir intimement avec Jésus qui est toujours dans votre cœur, avec ses dispositions, ses desseins sur vous et sur les autres, etc. De la sorte vous élèverez vos actions en leur conférant une valeur qu'elles n'atteindront pas autrement. J'ai l'habitude de m'unir ainsi à Jésus-Christ, en répétant très souvent dans le fond de mon cœur : « Mon Jésus, miséricorde ». Mais, en tout cela, suivez l'attrait du Saint-Esprit.

Priez pour moi, car j'ai beaucoup de misères d'âme et de corps. Bien vôtre en Jésus-Christ. »

* * *

En août 1892, dom Columba reprenait la plume à l'occasion des exercices de retraite donnés par le P. Étienne, des Carmes déchaussés de Bruxelles, qui « lui sembla être très saint et uni à Dieu » [1]. En écrivant ces mots, dom Marmion ne se trompait pas. C'était, en effet, un saint que ce religieux; sa parole chaude, pleine d'onction et tout apostolique fut féconde. Les notes de dom Columba nous font connaître l'impression qu'elle produisit en lui.

* « Les points suivants m'ont frappé :

1. — J'ai vu que pour enseigner avec onction, et pour toucher nos auditeurs, nous devons être intimement unis à Jésus-Christ. Il est « l'auteur et le consommateur de notre foi », et c'est dans la mesure où il parle et agit lui-même en nous, que nous produisons des fruits de salut dans les âmes.

2. — J'ai aussi vu très clairement que l'absence complète de réprimande, d'amertume et de personnalités donne à une retraite une douceur et une grâce qui parlent à chaque cœur et empêchent nos pensées de s'arrêter à la personne de nos frères. L'homme qui prêche Jésus et Jésus crucifié, est toujours compris, et ses paroles portent avec elles puissance et grâce.

1. Né à Lille le 9 octobre 1838, Alfred Leplat fit ses études au Collège de Tourcoing. Entré au couvent des Carmes à Ypres, il y fit profession le 9 août 1862. Il se distingua surtout par sa connaissance des Saintes Écritures, et le zèle pour le salut des âmes par la prédication ; ses deux sujets préférés étaient la sainte Eucharistie et la Vierge Marie. Le directeur d'âmes ne le cédait pas en lui au prédicateur. Son zèle s'alimentait à une grande vie d'oraison. Attaché à la maison des Carmes à Bruxelles, il occupa dans son ordre des postes importants ; ce fut lui qui restaura l'ancienne province des Carmes du Brabant et fonda les maisons de Chèvremont, de Soignies et de Jambes. Il mourut le 17 janvier 1904 en la fête du Saint Nom de Jésus. Il s'était lié d'intime amitié avec dom Columba.

3. — Les méditations qui m'ont le plus frappé, sont celles sur la perfection de nos actions ordinaires, sur la Bienheureuse Vierge Marie et sur la charité.

Dans la méditation sur la Bienheureuse Vierge Marie, le prédicateur a surtout insisté sur sa qualité de mère. Il nous dit que sainte Gertrude avait l'habitude de demander à Notre-Seigneur d'adresser à Marie, en son nom et pour elle, les paroles prononcées pour saint Jean : *Mulier, ecce filius tuus* [1].

Dans la méditation sur la charité, il a fait un beau commentaire du Ps. 132 : *Ecce quam bonum* [2]... Dans la famille monastique, l'abbé est *la tête* sur laquelle Dieu verse toutes les bénédictions pour la famille. Ce parfum versé sur la tête descend jusqu'à la dernière limite de la frange du vêtement sacré, ou comme la rosée qui, versée sur le sommet de la montagne, descend jusqu'aux plus profondes vallées et dans les replis les plus cachés. Mais, comme un vêtement séparé d'avec la tête sur laquelle est versé le parfum n'en reçoit point, ou comme une vallée séparée du sommet par un abîme ne recueille pas de rosée, ainsi tous les membres d'une communauté doivent être intimement unis avec la tête, et entre eux, pour que la bénédiction du ciel soit versée sur elle. Et quand les frères sont unis, oh ! qu'il est doux d'habiter ensemble : *Illic mandavit Dominus benedictionem :* [3] dans une telle famille, Dieu répand ses bénédictions et remplit chaque membre de vie spirituelle ».

Dom Columba ne fut pas le seul à être touché par cette parole de saint. L'impression laissée par le Père Étienne sur tous ses auditeurs fut si vive que les supérieurs de l'abbaye voulurent le posséder de nouveau comme prédicateur de retraite l'année suivante. L'éminent religieux céda à ces amicales instances, et sa parole, toute remplie de l'esprit de Dieu, remua au même degré les intelligences et les cœurs. Dom Columba le note :

* « Une très belle retraite. Le fruit principal en a été un grand désir de faire de Jésus mon seul amour. Je remarque de plus en plus dans ce prédicateur une admirable bonté et largeur, en traitant avec Dieu et avec les âmes, et je vois que c'est là le véritable esprit de Jésus.

1. « Femme, voici votre Fils ». Joan. XIX, 26.
2. « Qu'il est bon, qu'il est doux, pour des frères, d'habiter ensemble », etc.
3. « C'est là que le Seigneur a établi ses bénédictions ». Ibid.

Sa méditation sur la Bienheureuse Vierge Marie était très belle et a rempli mon cœur de confiance et du désir de devenir un vrai enfant de Marie.

Trois résolutions :

1° — Tâcher de faire toutes mes actions ordinaires avec toute la perfection dont je suis capable, pour le seul amour de Dieu.

2° — Tâcher de devenir, par la charité, le serviteur de tous.

3° — D'être parfaitement obéissant.

Et, pour cela, *faire toutes les actions ordinaires avec toute la perfection possible pour le seul amour de Dieu.*

« *Faire de Jésus mon seul amour* » : ce fruit de la retraite allait mûrir. La pensée de Jésus devenait de plus en plus prenante ; elle s'emparait peu à peu de l'âme du moine si généreusement livrée à l'action divine. A cette période de sa vie monastique, les lumières d'en haut l'orientent de plus en plus vers cette pensée que Jésus est l'*Alpha* et l'*Oméga* [1] de toute la vie spirituelle. Parmi les rares pages des notes de cette époque, qui n'ont pas trait à des résolutions de retraite, figurent celles-ci. On y retrouvera quelques-unes des idées essentielles de la doctrine ascétique de dom Marmion et sur lesquelles il reviendra le plus souvent :

* *Entre août* 1892 *et septembre* 1893. — « J'ai été très frappé par les paroles de Notre-Seigneur à Philippe : « Qui me voit, voit mon Père ». Jésus-Christ est la *révélation de Dieu* à l'homme. *Deum nemo vidit unquam, Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit*[2]. Quand nous essayons de contempler Dieu dans sa divinité, nous sommes souvent éblouis par l'éclat de sa majesté, et parfois cette pensée peut nous troubler et être l'occasion d'une tentation. Dieu est si au-dessus de nous, dans une sphère qui dépasse tellement notre portée, qu'il nous est impossible de comprendre sa manière d'agir avec les créatures. Nous devons donc contempler Jésus. Il est *Dieu se révélant à nous*. Par une humble foi en lui, nous avons la solution de toutes nos difficultés. Quand nous voulons pénétrer dans le sanctuaire des secrets divins, Dieu nous dit : *Voici mon Fils bien-aimé*, ÉCOUTEZ-LE : c'est la solution de tout. Jésus nous tendant à la crèche ses bras d'enfant, *c'est Dieu ;*

1. « Le principe et la fin ».
2. « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père nous l'a fait connaître ». Joan. I, 18.

Jésus mangeant avec les publicains et les pécheurs, *c'est Dieu ;* Jésus pleurant sur Lazare, *c'est Dieu ;* Jésus suspendu à la croix, *c'est Dieu ;* Jésus nous donnant son corps et son sang, *c'est Dieu*. Si nous voulons connaître Dieu, regardons Jésus : *il est Dieu*. En contemplant Jésus, nous n'avons pas de difficulté à comprendre que Dieu est amour » [1].

Si « Dieu est amour », cet amour s'épanchera en opulentes bénédictions sur ses créatures et il n'est point de grâce qu'on ne puisse espérer et attendre, surtout quand l'âme s'appuie sur les paroles du « Fils des complaisances » :

* *Après septembre* 1893. — « *JÉSUS*. Je vois de plus en plus que Jésus est *tout* pour nous et que ses richesses sont inexprimables, *inénarrables*. Il est vrai Dieu et vrai homme. Comme Dieu, il est le *Verbe*, la « splendeur de la gloire du Père et la figure de sa substance », contenant en lui toute la vie du Père. Il demeure en nous « par la foi », et quand nous prions et agissons ainsi unis à Jésus, nos prières deviennent ce cantique que le Verbe chante continuellement au Père, et par lequel l'hymne de la création est offert à Dieu.

Jésus a dit : « Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera accordé ». J'aime donc, dans la lumière de cette promesse, mettre devant mes yeux quelque parole de Notre-Seigneur, et présenter ma demande, « ferme dans la foi ». Je trouve cette manière de prier très facile et très efficace. Par exemple, cette parole de Jésus : « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira, car qui demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe » : je me jette donc à genoux en esprit devant Jésus, contemplant ces paroles qui procèdent de la bouche du *Verbe* et adorant l'infinie Vérité, *fortis in fide* [2], par sa grâce ».

Le secret des largesses divines, c'est de « demeurer en Jésus », car en lui, nous ne formons qu'un seul corps mystique dont il est la tête : cette doctrine, dom Marmion la développera plus tard dans toute sa magnificence ; pour le moment, il en vit. Il note, à la même date, cette belle page

1. Voir le développement de cette pensée dans le *Christ vie de l'âme*, ch. *Le Christ modèle unique de toute perfection*, section I et ch. *La foi fondement de la vie chrétienne*, section IV.

2. « Ferme dans la foi ». I Petr. v, 9.

du Bienheureux Perboyre qui répond si bien à ses sentiments intimes :

« Si nos péchés nous rendent indignes d'être exaucés, la sainteté de Jésus et la ferveur avec laquelle il prie pour nous, font oublier à son Père notre indignité, et il ne considère plus que celui qu'il a établi pour être notre avocat. D'ailleurs, par notre baptême, nous sommes devenus les membres de Jésus-Christ ; par suite de cette union, nos besoins sont en quelque sorte les besoins de Jésus-Christ même ; nous ne pouvons rien demander qui ait rapport au salut ou à la perfection de notre âme, que nous ne le demandions aussi pour Jésus-Christ lui-même, car l'honneur, la gloire des membres est l'honneur, la gloire du corps »[1].

* * *

A mesure que les « lumières » abondent dans son âme, dom Columba perçoit mieux, dans l'éclat du rayon divin, les obstacles qui, en lui, s'opposent à l'union avec le Seigneur. Et avec cette humilité qui porte le cachet le plus authentique, il ne se ménage pas, ni n'atténue ses imperfections. Assurément, les âmes qui, comme la sienne, se voient dans une lumière surnaturelle, se traitent avec sévérité ; il faut nous en souvenir en lisant ces lignes écrites, dans un style sans déguisement, à la fin de la retraite de 1894 (septembre).

* 1. — Le premier, et il me semble, le principal obstacle à mon union à Dieu est un manque de perfection dans l'accomplissement des devoirs ordinaires, tant pour l'intention que pour l'exécution. Je vise plus à ma propre satisfaction qu'à l'accomplissement d'un devoir, et dans la manière de les accomplir, je suis l'esclave du sentiment du moment.

2. — Le second est une excessive sensibilité, le désir ardent d'approbation et une crainte trop humaine de déplaire à mes supérieurs, une indulgence délibérée dans ces réflexions et imaginations.

3. — Un manque de fidélité à mes résolutions, réglant la distribution de mon temps suivant mes caprices plutôt que par le sentiment du devoir.

1. Entre septembre 1893 et septembre 1894. Cette pensée a dû le frapper particulièrement, car il la relevait encore dix ans plus tard, dans une lettre du 22 avril 1906. Il recommande également alors la lecture de la vie du bienheureux martyr.

Il faut voir les saints tels qu'ils sont ; ils ne sont pas nés saints, ils le sont devenus : c'est leur grandeur. Et « c'est un encouragement pour nous, si prompts à la défaite, si tardifs à nous redresser, de constater que les saints ont connu, eux aussi, nos fluctuations » [1]. Mais, comme les saints, dom Marmion devait peu à peu, par une générosité quotidienne, arriver à ce détachement total où il ne verrait plus que Dieu seul et ne serait plus possédé que par un seul amour : celui du Christ et des âmes.

Le Seigneur s'employait d'ailleurs lui-même durant toute cette période à le purifier. Le cep ne doit-il pas être émondé pour porter plus de fruits ?

L'état de santé de dom Columba laisse alors beaucoup à désirer :

« Priez pour moi, écrivait-il le 5 décembre 1894 ; je suis mieux, mais je ne puis pas encore suivre la vie commune, ce qui pour ma faiblesse est une occasion de relâchement ».

Il souffre particulièrement de longues insomnies qui l'épuisent. Il note sur son carnet, à ce sujet, une pensée du Père de Ravignan : « Un jour qu'on lui demandait s'il était fatigué de ses nuits sans sommeil, il répondit : « Jamais je ne m'ennuie ; le temps ne me paraît pas même long ; je prie ; je pense que Notre-Seigneur est bon, qu'il est bien dans le ciel, et cela me console d'être mauvais et d'être mal sur la terre ».

Cet état se prolongea longtemps ; aux fatigues du corps s'ajoutent les épreuves spirituelles, mais de celles-ci, son âme généreuse sait également tirer parti. Dom Columba expérimente alors notamment combien la vie de la foi pure est nécessaire, et cette expérience, nous le verrons par la suite, sera féconde :

* 17 *février* 1895 (Octave de sainte Scholastique). — « J'ai été malade pendant plusieurs mois. Outre les souffrances physiques, manque de sommeil, etc., j'ai été très troublé dans mon esprit, et parfois, il m'a semblé être tout à fait abandonné

1. *La Mère Jeanne Deleloë*, Avant-propos, VII.

de Dieu. Mais, en la fête de sainte Scholastique, en l'anniversaire de ma profession, les nuages se sont dissipés, et j'ai compris que les épreuves et les tentations avaient produit un grand bien dans mon âme et, en particulier, j'ai appris ce que c'est que de servir Dieu dans la *foi pure*, et que ceux qui n'ont point passé par ces épreuves ne peuvent savoir ce que c'est que de croire et d'espérer en Dieu par la seule foi.

Pendant ma méditation, les paroles : *Spiritus est qui vivificat, caro autem non prodest quidquam* [1], m'ont fait voir clairement que les actes qui procèdent d'un motif de foi sont seuls surnaturellement agréables à Dieu, et que la dévotion sensible *(caro)*, tout en nous aidant à produire plus facilement ces actes, est d'elle-même inutile ; et que les actes qui n'ont pour principe que la dévotion sensible ne sont d'aucune valeur surnaturelle aux yeux de Dieu.

Depuis le 10 février, je jouis d'une grande union avec Jésus par la foi, alors même que je n'éprouve aucune joie *sensible*. Je trouve peu de difficulté à rester avec Jésus presque tout le jour, et cela n'entrave nullement l'accomplissement de mes devoirs, mais au contraire me le rend plus facile.

Le diable essaie souvent d'empêcher ma dévotion et mon union avec Dieu en me suggérant des subtilités théologiques ou en faisant naître des scrupules. Je reconnais la présence de Satan au trouble et à l'obscurité de l'esprit. Il m'est alors d'un grand secours d'invoquer souvent mon ange gardien avec une grande foi et de mépriser ces ruses ».

***

La Providence lui ménagea à cette époque la faveur d'un voyage dans sa patrie. L'occasion en était la célébration, en juin 1895, du centenaire de Maynooth. L'un des plus grands sinon le plus grand des séminaires de la chrétienté, Maynooth, est en quelque sorte le centre ecclésiastique de l'Irlande entière [2]. La célébration de son centenaire était, de plus, une

1. « C'est l'esprit qui vivifie, la chair, elle, ne sert de rien ». Joan. VI, 63.

2. L'Irlande compte 28 diocèses pour une population globale de près de quatre millions de catholiques. Tous les diocèses n'ont pas de séminaire ; les évêques irlandais ont donc fondé un séminaire central à Maynooth, à quelques lieues de Dublin. Cette fondation eut lieu en 1795 et un bon nombre de prêtres français, chassés à cette époque par la Révolution, contribuèrent à y implanter un enseignement solide et une forte discipline. Ces deux qualités ne firent que s'accentuer et Maynooth prospéra d'une façon étonnante. Ce séminaire compte régulièrement 600 jeunes gens destinés aux ordres sacrés ; la plupart « servent » en Irlande, les autres vont en Angleterre, en Australie et aux États-Unis. Maynooth voit ordonner environ 80 prêtres par an ; 70 pour 100 du clergé séculier irlandais sort de ce séminaire.

fête quasi nationale, car l'Irlandais catholique ne distingue guère entre son Église et sa nation [1].

A ce centenaire l'ordre de saint Benoît et l'abbaye de Maredsous avaient été sollicités d'envoyer des représentants.

« Priez pour moi, écrivait dom Marmion le 5 avril 1895 à une de ses filles spirituelles ; il est question pour moi d'une visite à mon pays ; demandez à Notre-Seigneur de la disposer pour sa gloire, comme je ne la désire que pour autant qu'elle lui plaise ».

A travers ces lignes, on devine que cette « visite à son pays » n'est pas pour dom Columba un événement ordinaire. C'est qu'il est particulièrement attaché à sa terre natale. Quelques années plus tard, lorsque ses supérieurs lui demanderont de prendre la naturalisation belge, il déclarera que c'est l'un des plus grands sacrifices que l'obéissance ait réclamés de lui.

Tout fils d'Érin, en effet, a l'amour de son pays profondément enraciné dans le cœur : vertu qui devient une source de douleurs chez ces prédestinés à l'émigration. « J'ai passé des années en Amérique et j'y ai fait fortune, disait un ex-émigré rentré au pays ; mais je n'ai *vécu* qu'en Irlande » [2].

Parcourez l'île : partout, dans les cités comme dans les campagnes, lorsque vous abordez l'indigène, à quelque rang social qu'il appartienne, dès qu'il a reconnu en vous un « continental », vous vous entendez régulièrement poser la question : *How do you like Ireland ?*

Comment ne pas l'aimer, ce pays attachant, aux multiples beautés cent fois décrites ? Depuis huit ans, dom Columba ne l'a plus revu. Sans doute, il est demeuré en relations épistolaires avec les siens, avec ses amis ; sa pensée a eu l'occasion de se reporter souvent vers l'île aimée. Mais voici qu'à présent il va la revoir. En juin, avec un confrère, il gagne la Grande-Bretagne pour s'embarquer à Bristol.

1. Ces fêtes furent l'occasion d'une réunion unique du clergé irlandais ; plus de onze cents prêtres y prirent part, et les cardinaux-archevêques Logue d'Armagh, et Vaughan de Londres, la présidèrent entourés de quarante de leurs collègues dans l'épiscopat.
2. Cité par Paul-Dubois, *l. c.*, p. 146.

Pendant que le navire l'emporte vers Cork où il doit aborder, tous ses souvenirs d'enfance remontent de son âme. Il se rappelle les spectacles qui jadis ont frappé ses regards d'adolescent et de jeune homme : l'étrange Chaussée des géants, les côtes du Wicklow, jardin de l'Irlande, si souvent contemplées dans ses excursions avec sa sœur Rosie ; en imagination il remonte comme autrefois le cours du Blackwater, le plus beau des fleuves d'Hibernie, encadré d'ombrages et de prairies, de châteaux qui s'y mirent et le font appeler le Rhin de l'île d'émeraude. Il revoit Killarney et ses lacs, Glengariff et ses bois parfumés : merveilleux paysages qui surgissent comme des îlots de verdure et de splendeur, dans cet Ouest si poignant par la pauvreté de ses habitants, par la désolation de ses plaines de rocs grisâtres et dénudés, de ses tourbières couvertes de fougères et d'ajoncs, ou coupées de plaies béantes d'eau noire stagnante, et qui se prolongent souvent à perte de vue dans le vallonnement d'immenses plateaux, toujours pareils et monotones. Plus au Nord, c'est le Connaught, particulièrement déshérité et dont le Père Columba a souvent rencontré le nom dans ses lectures sur l'histoire d'Irlande, car, durant les persécutions, ce nom est synonyme d'enfer : *Hell or Connaught*. A l'intérieur de cette région, c'est l'âpre beauté des lacs sombres qu'encerclent des monts désolés et désertiques, d'où la vie humaine et même animale semble bannie. Sur les côtes, déchiquetées, les hautes falaises rouges dominent l'océan : baies magnifiques aux nombreux îlots inhospitaliers, fjords sauvages, impressionnante grandeur d'une nature rude et forte, où les rocs et les flots se heurtent depuis des siècles. Et pourtant, là encore, par une fantaisie de la nature, on voit s'épanouir des oasis d'une exubérante végétation : épais massifs de rhododendrons géants, houx arborescents, hauts bosquets d'azalées aux fleurs d'une chaude tonalité, fourrés de bambous, haies de fuchsias en bordure des chemins, et, dominant cette extraordinaire végétation qui rappelle les tropiques, toute la variété des conifères depuis le pin d'Écosse jusqu'au majestueux araucaria.

La lumière qui baigne ces beautés est le plus souvent pâle, mais, aux jours ensoleillés, ses jeux chatoyants se renouvellent sans cesse sous un ciel toujours mouvant, et les couchers du soleil sur l'Atlantique sont d'une somptuosité à désespérer le pinceau le plus habile. La nature semble s'être complue dans cette île à tous les contrastes.

Cependant, une autre beauté déborde et enveloppe celle-là : beauté toute spirituelle, non moins attachante et dont l'intime splendeur n'est pas offusquée par les défauts mêmes, si apparents, de ce peuple : beauté qui se dégage des légendes des saints, des fêtes religieuses, de la pensée constante du surnaturel et de l'au-delà, en un mot, beauté de la foi, dont le Père Columba, comme la plupart de ses compatriotes, a particulièrement conscience. Dans son culte pour son pays, il ne s'agit pas, chez lui, d'un simple attachement matériel à la terre natale, mais bien plus encore d'une conception de ce que représente l'Irlande pour l'histoire du Christianisme et l'expansion du catholicisme [1]. Sur le même navire qui emmenait dom Columba vers Cork, se trouvaient de jeunes soldats irlandais qui revenaient du Transvaal et qui, assis sur le pont, devisaient gaiement. Dès qu'apparut la côte d'Hibernie encore vaguement dessinée, ils se mirent debout et dévorèrent des yeux l'île d'émeraude qui surgissait de l'océan. Et l'un d'eux, rompant le silence religieux qui étreignait leurs cœurs, laissa échapper ces paroles :

— « La voilà... la sainte Terre!... »

Pour ses fils, en effet, Érin est la terre trois fois sainte : terre des héros chantés par les bardes à la harpe d'or ; — patrie des moines qui, du VI^e^ au VIII^e^ siècle, sauvèrent la civilisation et portèrent la bonne nouvelle sur le continent ; — mère surtout des martyrs, qui, durant trois siècles de persécution tantôt ouverte, tantôt sournoise, toujours haineuse, souffrirent la misère, la nudité, la faim, le feu, la prison, l'exil, la mort, pour conserver la croyance des aïeux. Une foi aimée et vécue, une foi défendue, une foi pro-

1. Nous parlons des Irlandais du Sud, catholiques, non de ceux du Nord (Ulster) protestants et d'ailleurs beaucoup moins nombreux.

pagée : l'attachement de l'Irlandais pour son pays trouve là sa racine la plus vivace.

Ce n'est donc pas sans émotion que le jeune moine remit le pied sur le sol de sa chère Irlande [1]. Il la revit, de Cork à Clonakilty, à Waterford, à Dublin, à Belfast, telle que ses yeux l'avaient jadis connue et aimée. Au cours de quelques semaines, il allait revivre toute la vie de son adolescence et de sa jeunesse, simple et tranquille, ardente et joyeuse. Au couvent de la Mercy à Clonakilty, il revit Rosie ; on devine la joie des heures d'intimité avec cette confidente de son cœur ; ensemble, ils allèrent s'agenouiller au petit cimetière proche du couvent où reposait, depuis octobre 1892, leur sœur Flora. A Dunmore, il revit, dans un couvent du même institut, une autre de ses sœurs, âme sainte qui devait plus tard mourir supérieure à Waterford ; il revit ses proches au foyer familial, malgré la disparition de sa mère rappelée à Dieu en avril 1893. Les fêtes de Maynooth, enfin, lui donnèrent l'occasion de raviver les joies ferventes des vieilles et inaltérables amitiés [2].

* * *

Ce voyage en Irlande ne fut pourtant qu'un épisode dans la vie du moine ; dom Columba, dès son retour, reprit le cours de l'existence régulière, pour lui active et absorbante, mais non dissipée, car, quelle que soit son activité, il demeure toujours attentif au travail de sa perfection. Cette reprise de contact avec son pays d'origine a ravivé les sentiments qui avaient marqué les étapes de sa vocation monastique ; sa mémoire, si fidèle et toujours si fraîche, lui a fait revivre ces années où, dans son cœur de jeune prêtre, retentissait l'appel du Seigneur. A la lumière de ces souvenirs, il a mesuré aussi le chemin parcouru depuis huit ans. Si généreux qu'il ait été, il n'est point encore parvenu au terme ; il continue ses ascensions

1. Le récit pittoresque de ce voyage a été donné par le compagnon de dom Columba dans le *Messager de saint Benoît* (1902-1904).
2. Ajoutons qu'à Maynooth, dom Marmion rencontra Mgr Mercier, alors Président de l'Institut Léon XIII, envoyé pour représenter l'université de Louvain.

intérieures, rythmées par ce double sentiment d'humilité et de confiance, que nous avons relevé plusieurs fois et qui est caractéristique de sa physionomie spirituelle [1].

Au cours des années précédentes, il n'a jamais perdu de vue la vertu d'humilité. En février 1890, il sollicite de l'un de ses anciens élèves, étudiant au collège irlandais à Rome, l'envoi d'un opuscule sur l'humilité, publié par Léon XIII, alors qu'il était archevêque de Pérouse [2]. Dans une lettre du 16 mars 1891, il recommande à un converti anglais qui songe à la vie religieuse, la lecture de l'ouvrage de Mgr Ullathorne, le saint évêque de Birmingham : *The Groundwork of the christian virtues :*

* « Lisez-le ; c'est un magnifique traité, et très profond, sur les vertus, spécialement sur l'humilité » [3].

Mais non content de s'instruire au sujet de cette vertu si nécessaire, dom Marmion cherche à en imprégner sa vie. Une lettre écrite peu de temps après sa rentrée dans le cloître et adressée à une religieuse irlandaise est, à cet égard, significative : elle nous dévoile une de ses pratiques d'ascèse les plus habituelles.

* 11 *septembre* 1895.

« Votre lettre m'a causé de la joie, car je vois que malgré votre indignité, Dieu vous guide et est plein à votre égard d'amoureuse miséricorde. Votre principal objectif devrait être une grande humilité. C'est la voie qui conduit sûrement à l'amour de Dieu. Car telle est la puissance de Dieu qu'il peut changer notre corruption elle-même en l'or pur de son amour, si toutefois il ne rencontre pas d'obstacle ; or, le grand obstacle, c'est l'orgueil. Croyez-moi, ma chère enfant, si vous êtes sincèrement humble, Dieu fera le reste.

Une petite pratique dont j'use, pourra vous aider à devenir humble. C'est de faire chaque jour trois stations.

Première station. Considérez ce que *vous étiez*. Si une

1. Voir ci-dessus, ch. IV.
2. En réalité, ce n'est qu'une traduction d'un opuscule du célèbre Feuillant Sans de Ste Catherine.
3. Ce grand ouvrage est en effet remarquable ; il s'y rencontre des analyses singulièrement pénétrantes ; aussi est-il devenu classique Outre-Manche. On en a donné, en français, un choix, heureux, d'extraits sous le titre : *Humilité et Patience* (Paris, 1924) qui forme un joyau par la plénitude nerveuse de ses courts chapitres.

seule fois dans votre vie vous avez péché mortellement, vous avez mérité d'être maudite pour toute l'éternité par celui qui est la Vérité infinie et l'infinie Bonté. Et cette malédiction aurait eu comme conséquence : séparation pour toujours d'avec Dieu, haine éternelle pour Dieu et pour tout ce qui est bon, juste et beau ; vivre foulé aux pieds des démons pour toute l'éternité. Et ce jugement, prononcé par celui qui est la Bonté même, eût été juste. Oh ! ma chère enfant, nous avons peut-être mérité tout cela, et si nous ne subissons pas maintenant ce jugement, c'est un effet de la miséricorde divine et des souffrances de Jésus-Christ. Après cela, peut-il encore y avoir pour nous quelque chose de pénible ? Nous porte-t-on encore atteinte, lorsqu'on nous méprise ?

2e station. Ce que *nous sommes*. Il est *de foi* que nous sommes incapables, sans le secours de Dieu, d'avoir une bonne pensée : « Sans moi, dit Jésus, vous ne pouvez RIEN faire » [qui soit digne de Dieu]. C'est dire que nous ne pouvons faire un seul pas qui nous rapproche de Dieu, sans son aide même. Alors nos infidélités quotidiennes, nos péchés, nos ingratitudes, nos meilleures actions même, tout cela est en réalité bien misérable.

3e station. Ce que *nous pouvons devenir*. Si Dieu écartait sa main de nous, nous serions parfaitement capables de redevenir ce que nous étions auparavant, et même pire. Dieu voit cela. Il sait de quels abîmes de perfidie nous sommes capables. Comment alors pouvons-nous être orgueilleux ? »

Assurément, on ne peut étaler avec plus de vigueur qu'il ne le fait le néant de la créature et la pauvre misère humaine, mais fidèle à son habituelle pensée, dom Marmion ajoute aussitôt la contre-partie :

« Mais après ces stations, il y en a une autre que nous ne pouvons pas oublier. Nous sommes *infiniment* riches en Jésus-Christ, et, en comparaison de nos misères, les miséricordes de Dieu sont comme l'océan devant une goutte d'eau. Nous ne glorifions jamais Dieu davantage, que lorsque, en dépit de la vue de nos péchés et de notre indignité, nous sommes si remplis de confiance en sa miséricorde et dans les mérites infinis de Jésus-Christ, que nous nous jetons dans son sein pleins d'abandon et d'amour, avec *la conviction* qu'il ne saurait nous repousser : « O Dieu, vous ne méprisez pas un cœur humble et contrit ».

Dans une note un peu postérieure (2e dimanche de carême

1896), il nous découvre la source de cette confiance : Dieu nous regarde en son Fils Jésus. C'est à l'occasion de l'épisode biblique d'Ésaü et de Jacob [1], dont lecture est faite en ce jour dans l'office canonial. Nous nous rappelons que ce fut le premier « office » qu'il récita comme ministre de l'Église [2] ; il en reçut une impression de grâce et, chaque fois que le cycle liturgique ramenait la lecture de cet épisode, il semble qu'il y puisât de nouvelles lumières. Dans ces lignes on saisira sur le vif, pour le dire en passant, comment dom Marmion appliquait à la vie spirituelle un fait de l'ancien Testament et ramenait tout au Christ [3] :

* « Le deuxième dimanche de carême, j'ai compris que toutes les promesses faites à Jésus-Christ comme Fils unique de Dieu sont faites aussi aux fils adoptifs.

Plus on est uni à Jésus-Christ par la foi et l'amour, plus on est enfant de Dieu — « à tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » : cette « réception » de Jésus comprend différents degrés — plus les promesses de Dieu se réalisent en nous.

Quand nous nous présentons devant le Père céleste au nom de Jésus-Christ, et fermes dans notre foi en lui, le Père dit : « *Vox quidem est vox Jacob, manus autem sunt manus Esau* » [4]. C'est-à-dire que nous sommes tellement « revêtus de Jésus-Christ » que le Père ne voit que ses mérites : « *Manus* », et, charmé « de l'odeur de ses vertus », *flagrantiam vestimentorum ejus*, il oublie notre indignité : *Ecce odor filii mei sicut agri pleni cui benedixit Dominus* [5], et il nous comble de ses bénédictions, non de bénédictions terrestres comme celles que le Patriarche Isaac appelait sur Jacob, mais de bénédictions célestes. »

Cette conviction de ses richesses en Jésus est si nette et si vive qu'il y revient un peu plus tard dans une lettre adressée à la même religieuse irlandaise.

1. Gen. XXVII.
2. Voir ci-dessus, p. 28.
3. En quoi il était fidèle à la pensée de saint Paul : « Toutes ces choses arrivaient aux Hébreux comme figure du Christ » (I Cor. X, 11) ; et c'est également la pensée ces Pères. — Dom Marmion reprend et développe cette application dans *le Christ vie de l'âme*, ch. *Le Christ modèle unique de toute perfection*, fin du § III.
4. « La voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü ».
5. « Le parfum de mon fils est comme le parfum d'un champ qu'a béni le Seigneur ».

* 2 *juillet* 1896.

« Je le vois de plus en plus, chaque jour de ma vie : une seule chose mérite qu'on vive pour elle : la gloire de Dieu. Dans toutes ses œuvres, Dieu cherche sa propre gloire (agir autrement serait, pour lui, contraire à sa sainteté et une imperfection) ; quant à nous, que peut-il y avoir de plus noble que d'unir notre volonté à la sienne, en cherchant uniquement sa gloire dans toutes nos actions ? En cherchant sa gloire, Dieu cherche notre bien, car la gloire de Dieu, par rapport à ses créatures, consiste à leur communiquer son amour, sa grâce et sa joie. Et nous pouvons glorifier Dieu par nos actions bien qu'en elles-mêmes elles soient bien petites et méprisables ; car unies à celles de Jésus-Christ, elles donnent une gloire infinie [1] à la bienheureuse Trinité. Toutes les infinies richesses du Cœur Sacré de Jésus *sont nôtres*, plus réellement que n'importe quelle chose que nous possédons en ce monde, pourvu que nous lui soyons unis par la grâce divine. Oh ! ma chère enfant, je voudrais graver en lettres d'or dans votre cœur cette vérité : peu importe l'étendue de notre misère personnelle, *nous sommes infiniment riches en Jésus-Christ*, si nous lui sommes unis [par la grâce], si nous nous appuyons sur lui, si nous réalisons constamment, par une foi ferme et vive, que toute la valeur de nos prières et de toutes nos actions provient de ses mérites qui sont en nous.

Toute cette doctrine est contenue dans deux textes : « Sans moi, vous ne pouvez *rien* faire » ; « je puis *tout* en celui qui me fortifie ». Essayez donc de devenir une sainte en reconnaissant en vous-même toute l'étendue de vos misères passées, de vos indignités présentes, de la possibilité d'infidélités futures, et, en même temps en honorant le Père céleste par Jésus-Christ, en vous appuyant avec la plus absolue confiance sur les mérites infinis de Jésus : « Par lui, avec lui, en lui », comme nous le disons chaque jour à la sainte messe, « toute gloire est donnée à la bienheureuse Trinité ». Même les louanges des anges ne montent jusqu'à Dieu que par Jésus-Christ, ainsi que nous le disons journellement dans la Préface de la messe : « ... *Par qui* les anges louent votre Majesté ». Voilà pourquoi les actes de louange, d'oblation, d'adoration, d'acceptation des humiliations et du mépris, accomplis en union avec Jésus, surtout après la sainte communion, sont infiniment agréables à la très sainte Trinité » [2].

1. Infinie en ce sens que précisément par leur union à celle de Jésus, elles participent à la valeur infinie qui est propre aux actions de l'Homme-Dieu ; la suite de la lettre explique la pensée de dom Marmion.

2. Il a déjà développé cette pensée dans une lettre précédente du 17 octobre 1891 (voir ci-dessus, p. 100). La continuité de la pensée montre combien dom Marmion

Cette lettre porte un P. S. où l'on voit dom Columba céder à cette jovialité irlandaise, incoercible chez lui et primesautière, qui mêle sans façon, aux pensées graves et hautes, des images familières et inattendues. Il se sent d'ailleurs d'autant plus à l'aise que sa correspondante est une compatriote et que, pour elle, il reste toujours « l'oncle Joe » :

* 4 *août*. — « Cette lettre a été interrompue depuis plus d'un mois ; nous en avons eu par-dessus la tête d'examens, d'université, etc., etc. C'est pourquoi vous devez excuser mon retard ».

Et à propos d'une ordination, toute récente, de jeunes prêtres qu'il dirige, et qui a coïncidé avec la fête patronale de sa correspondante, il continue :

« Ils sont pleins de ferveur et connaissent très peu, autrement que par les livres, la perversion du monde. Quelle joie pour Jésus d'entrer dans des cœurs si purs entièrement consacrés à lui, ne connaissant pas d'autre amour, et n'aspirant à rien d'autre qu'à le faire connaître et aimer ! Nous autres, vétérans, après nos longues années de vie sacerdotale, nous sommes à peu près desséchés, comme de vieilles feuilles, mais leurs jeunes cœurs sont pleins d'onction et de ferveur. Je les ferai prier pour vous et pour votre cher couvent.

D'après ce que j'entends, j'aurai fort peu de chose à faire l'an prochain, car des jeunes vont reprendre une partie de mon travail. Les vieux vases vont être déposés sur les étagères comme de rares spécimens d'antiquité. De cette façon, je pourrai m'ensevelir dans le Sacré-Cœur et essayer de faire un peu de progrès dans l'oraison et dans la vie intérieure. Priez pour moi à cette intention ».

* * *

Visiblement, il exagère ou il s'illusionne ; ses prévisions, quant au travail, ne se réaliseront pas ; son existence va demeurer tout aussi active ; il commence à peine à donner sa mesure, et c'est à Louvain que nous verrons — bientôt — le plein épanouissement de son talent.

vivait des lumières qu'il recevait d'en haut (Voir ce que nous avons dit à ce sujet p. 58).

La dernière retraite dont les *Notes* portent trace avant son départ pour Louvain, est celle donnée en 1897 par dom Basile De Meester, prieur de l'abbaye. Homme du devoir et de la régularité, dom Basile apportait dans l'exposé des obligations de la vie religieuse une netteté méthodique et un esprit d'analyse que soulignait sa parole grave et ferme. Dom Columba a dû être frappé de ces instructions, car contrairement à toutes ses habitudes antérieures, il a résumé assez longuement onze conférences en notant ses impressions et ses résolutions. Ces dernières seules intéressent directement sa vie intérieure, et nous ne retiendrons que la « conclusion ».

Grâce au Bon Dieu, j'ai fait une bonne retraite. Je suis dans la paix. Avec un sentiment très intime de ma grande misère, j'ai une grande confiance dans la bonté de Dieu et les mérites de Jésus-Christ.

Lumières 1. — L'obéissance est le sacrifice le plus parfait, l'holocauste le plus sublime que l'homme puisse présenter à Dieu ;

2. — Nos imperfections, quand elles sont volontaires, peuvent nous mener loin ; elles sont vite et terriblement châtiées par un Dieu qui est jaloux des cœurs consacrés à lui ;

3. — Pour le religieux dont le cœur est tout consacré à Dieu, toute affection purement humaine diminue sa joie, affaiblit son cœur et peut ouvrir la porte à bien des misères.

Résolutions. — Veiller sur mes regards et mon imagination, sans scrupule toutefois. Je ne chercherai jamais volontairement à me contenter de la vue de quelque beauté humaine. Ce sacrifice est : a) un hommage donné *in fide* à la beauté infinie de Dieu, hommage qui sera richement récompensé ; b) une bonne mortification ; c) un acte de la vertu de pureté, puisqu' « on doit estimer qu'on avance d'autant plus dans une vertu qu'on fuit avec soin toutes les occasions de la blesser ». (Saint Pierre Fourier.)

Je pratiquerai ceci tout spécialement dans l'exercice du ministère sacré auprès des âmes, afin de rester un vrai représentant de Jésus-Christ, *infiniment* éloigné de tout ce qui est naturel. Jésus a donné comme preuve de son amour pour son Père ce qu'il a entrepris pour le salut des hommes : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem et sicut mandatum dedit mihi Pater sic facio* [1]. Et quel est ce commandement ?

1. « Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis selon le commandement que mon Père m'a donné ». Joan. XIV, 31.

De donner son sang pour les hommes. Donc j'exercerai mon ministère uniquement par amour pour Dieu, et pour coopérer avec lui à ses desseins d'amour envers les hommes : pour chacun d'eux, il a donné son Fils, et Jésus a donné « la plus grande marque de son amour » : *Majorem hac dilectionem nemo habet* » [1].

Les grâces qu'il recevait si abondamment dans les exercices de retraite, dom Marmion en faisait bénéficier les âmes en prêchant lui-même la parole divine dans des circonstances identiques.

Les *Notes* de cette époque (1895) contiennent le « plan d'une retraite à des religieuses » [2]. Plan très largement indiqué, mais qu'il est précieux de relever, car on y trouve toute la moelle de son chef-d'œuvre *Le Christ vie de l'âme*, publié plus de vingt ans après.

Christus mortuus est propter peccata nostra — et resurrexit propter justificationem nostram [3].

La retraite aura deux parties :

I. — Mourir avec Jésus aux péchés, aux imperfections, à nous-mêmes.

II. — Ressusciter avec lui à une nouvelle vie.

Quod mortuus est peccato, mortuus est semel ; — quod autem vivit, vivit Deo. Ita et vos existimate : vos quidem mortuos esse peccato — viventes autem Deo in Christo Jesu [4].

Peccata nostra ipse portavit in corpore suo super lignum — ut peccatis mortui, — justitiae vivamus, — cujus livore sanati estis [5].

On le voit : toute l'armature de son œuvre fondamentale s'y découvre, nette et simple, forte et puissante. Elle est sans doute empruntée à saint Paul, mais on sait avec quelle maîtrise dom Marmion devait comprendre, s'assimiler

1. Joan. XV, 13.
2. Nous n'avons pu découvrir qui sont ces religieuses.
3. « Le Christ est mort pour nos péchés et est ressuscité pour notre justification ». Rom. IV, 25.
4. « La mort du Christ fut une mort au péché, une fois pour toutes, et sa vie est une vie pour Dieu. Ainsi vous-mêmes regardez-vous comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ ». Rom. VI, 10-11.
5. « Le Christ a porté lui-même nos péchés en son corps, sur le bois — afin que morts au péché — nous vivions pour la justice — c'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris ». I Petr. II, 24.

et développer la pensée de l'Apôtre des nations [1].

La lumière divine lui faisait d'ailleurs pénétrer de plus en plus le fonds essentiel du mystère du Christ :

« Pendant l'octave de l'Épiphanie, j'ai compris que le grand fait, la grande vérité, la vérité par excellence est que « Jésus-Christ est le Fils de Dieu ».

1. — Dieu le Père a proclamé lui-même deux fois solennellement cette vérité : au baptême de Jésus et à la Transfiguration. *Hic est Filius meus dilectus in quo complacui...* [2] *Clarificavi et adhuc clarificabo...*[3] *Ut in nomine ejus omne genu flectatur...*[4] La gloire de son Fils — (qui s'est humilié jusqu'à la mort pour l'amour de son Père : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*) [5] — semble être la grande « préoccupation » du Père.

2. — Jésus-Christ lui-même l'a proclamé solennellement devant ses juges, et c'est pour cette déclaration qu'il a été crucifié : *Confessus bonam confessionem...* [6] *Adjuro te per Deum vivum ut dicas nobis si tu es Christus, Filius Dei benedicti ? Tu dixisti* [7]*... Debet mori quia Filium Dei se fecit* » [8].

C'est autour de cette grande vérité, de cette vérité par excellence, que gravitait toute la vie intérieure de dom Columba, comme aussi toute sa prédication. Au cours des années toutes proches qu'il allait passer à Louvain, l'expérience intime d'une grande union avec le Christ lui rendra cette vérité vivante et savoureuse.

* * *

Les dernières pages de ses carnets qui se rapportent à cette période de sa vie contiennent des réflexions sur ses lectures d'Écriture sainte, des citations empruntées aux œuvres spirituelles de sainte Catherine de Sienne, de sainte Térèse,

1. Voir note à la fin du chapitre.
2. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ». Matth. XVII, 5.
3. « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore ». Joan. XII, 28.
4. « Afin qu'à son nom tout genou fléchisse... » Philip. I, 10.
5. Joan. XVII, 23.
6. I Tim. VI, 12.
7. « Je t'adjure, dit le grand-prêtre à Jésus, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni? Jésus répondit : vous l'avez dit ». Matth. XXVI, 63.
8. « Il doit mourir parce qu'il s'est proclamé Fils de Dieu ». Parole des Juifs à Pilate au sujet de Jésus. Joan. XIX, 7.

de Louis de Blois, de M. Olier ; de la vie de saint Pierre Fourier, des premiers Oratoriens, etc. Toutes ont trait à l'humilité et à l'obéissance, à l'esprit d'adoption divine et aux conditions de l'union intime avec Dieu.

Il serait trop long de les relever. Nous voulons seulement retenir cet extrait intéressant d'une lettre écrite à cette époque [1] par dom Columba et adressée à l'abbé Primat :

* « Dom Prieur m'a donné la permission de lire les œuvres de saint Jean de la Croix. Cette lecture constitue pour mon âme un flot abondant de lumière (litt. : a perfect flood of light.) Je commence à comprendre ce qu'est la vie de foi, ce que c'est que de prier la prière de foi, et de ne pas tenir compte des changements du temps et du tempérament ; en même temps, je vois plus clairement que jamais quel danger courent ceux qui se fient à leur jugement propre et se laissent guider par une autre lumière que celle de la doctrine de l'Église et la parole révélée ».

Aussi bien, mettant cette doctrine en pratique, cherche-t-il surtout à vivre dans l'esprit d'abandon. Ce sentiment est très marqué chez dom Marmion à la veille de son départ pour Louvain :

« En lisant la Genèse, j'ai été très frappé de voir comment Dieu emploie les hommes pour ses fins, et les hommes ne sont jamais si grands ni si puissants que lorsqu'ils s'abandonnent absolument à sa Sagesse et à sa Providence ».

Et il relève les exemples d'Abraham et surtout du patriarche Joseph, puis il conclut :

« On ne doit pas regarder chaque petite circonstance de la vie comme une indication de quelque *dessein spécial* de la part de Dieu, ce serait un excès qui mènerait à la superstition, mais quand on s'abandonne entièrement entre les mains de Dieu pour être employé comme il le veut, Dieu se sert souvent des moindres circonstances pour de grands desseins.

On doit donc s'abandonner entièrement à la conduite de la sainte Providence, et bien se garder de prendre son propre

1. Sans date précise mais en 1896 ou en 1897.

avenir en main, en substituant ses propres idées, volontés, etc., à la sagesse divine. Quand il n'y a pas d'indication de la volonté divine manifestée par l'obéissance, on doit s'occuper, avec toute la perfection et diligence possible, des travaux dont on est chargé, et attendre, pour le reste, l'indication de la volonté divine. De cette façon, toute la vie glorifie Dieu, qui doit être le premier moteur en toutes choses ; on devient *sicut sagitta in manu potentis* [1].

Cette dernière image empruntée au Psalmiste lui était depuis longtemps familière. Dans ses notes antérieures, il avait exprimé ces fortes pensées :

« Dans l'épître de la fête de saint Jean-Baptiste, le Précurseur est comparé à une flèche choisie que l'archer divin cache dans son carquois. C'est l'image du religieux pendant son noviciat. Durant ce temps, il est rendu *sagitta electa* [2] ; la flèche est polie ; on la fait droite, légère, bien équilibrée. Le supérieur cache le religieux comme une flèche dans son carquois ; puis il la *lance où il veut :* contre un mur, pour la briser ; dans l'air, sans utilité apparente ; contre un ennemi, dans une rencontre glorieuse, etc. »

Durant tout son noviciat et bien au-delà, dom Marmion avait réalisé cette image par une obéissance parfaite qui se fondait sur un abandon absolu.

Cette vertu d'abandon lui devenait d'autant plus chère que la lumière divine ne cessait de lui en découvrir la beauté, la grandeur et la fécondité.

« En la fête de saint Joseph 1899, j'ai eu une vive lumière sur la nature et le prix de l'abandon. Saint Joseph fut l'ombre, le remplaçant du Père Éternel. Son rôle fut de faire ici, sur la terre, d'une façon visible ce que le Père céleste accomplissait ; et il est si parfait parce qu'il a parfaitement rempli cette mission.

Cette mission était de manifester, dans toutes les occurrences, les volontés et les desseins du Père éternel sur son Fils Jésus et la Vierge Marie. Pour réaliser cette mission, Joseph a dû suivre exactement, et sans délai ni raisonnement, chaque indication de la volonté divine (« volonté manifestée » : *voluntas*

1. « Comme une flèche entre les mains d'un archer puissant ». Ps. 126.
2. « Une flèche choisie ».

signi); et là où cette volonté ne se manifestait pas, Joseph a dû se tenir dans une *attente* amoureuse (« volonté de bon plaisir » : *voluntas beneplaciti*). Saint Joseph accomplissait cela parfaitement ; à chaque manifestation de la volonté divine, nous le voyons obéir sans délai ni hésitation, et là où cette volonté lui est cachée, faire son possible pour la connaître.

Ainsi, arrivant en Palestine, au retour d'Égypte, comme Dieu ne lui manifeste pas en quel endroit il doit se rendre, il fait tout ce que la prudence lui suggère, il évite la Judée et se rend à Nazareth. Étant ainsi, avec un amour parfait, abandonné aux mains de Dieu comme un instrument docile, il accomplit parfaitement toutes les volontés du Seigneur et il parvient à cette sainteté sublime qui a fait de lui le patron de l'Église. *Hic vir perfecit omnia quae locutus est ei Deus* [1]. C'est là la perfection.

J'ai pris la résolution de m'abandonner sans réserve dans la main de Dieu, n'ayant aucun autre désir que celui d'accomplir la volonté de Dieu manifestée par ses commandements et les ordres de mes supérieurs, mettant toutes mes forces de corps et d'âme au service de cette volonté, et me tenant habituellement, à l'égard de la volonté du bon plaisir, dans une *attente* amoureuse, ne désirant définitivement que ce qui me sera manifesté comme volonté divine par l'obéissance ou l'inspiration du Saint-Esprit. (Voir *Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, livre IX.)

Quand dom Columba écrivait ces lignes et prenait cette résolution, son départ pour Louvain était imminent (13 avril). De telles dispositions préparaient à une large effusion de dons divins, l'âme du moine qui en était possédé. Nous allons, en effet, assister à un épanouissement spirituel des plus fécond pour la gloire du Seigneur.

1. « Cet homme a accompli parfaitement tout ce que Dieu lui a commandé »

NOTE

On a vu plus haut le plan d'une retraite donnée en 1895 par dom Marmion et qui forme le noyau doctrinal du *Christ vie de l'âme.*

Ce plan prend corps, se développe et se précise dans la retraite donnée en décembre 1898 aux moniales bénédictines de Maredret :

Introduction : La Transfiguration. « Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le ». Application de cet épisode à la retraite.

I^e Partie : LA MORT AU PÉCHÉ

1. De la perfection.
2. Du péché — mortel — véniel.
3. Le sacrement de pénitence.
4. La mort. L'enfer.
5. Les scrupules.
6. L'esprit de componction.
7. La passion de Notre-Seigneur.

II^e Partie : LA RÉSURRECTION SPIRITUELLE

8. De la vie surnaturelle : Baptême.
9. L'obéissance.
10. L'office divin.
11. Le sacrifice eucharistique.
12. Le pain de vie : *o sacrum convivium.*
13. La foi.
14. L'humilité.
15. L'oraison.
16. Aimez-vous les uns les autres.
17. La mère du Verbe incarné.

On le voit : c'est le plan du *Christ vie de l'âme*, auquel se mêlent certaines conférences plus spécialement monastiques qui formeront, elles, quelques chapitres du *Christ idéal du moine.*

Dans deux autres retraites postérieures (janvier 1899), dom Marmion fait tout converger vers l'idée de l'adoption surnaturelle en Jésus-Christ (I) — et vers la personne de Jésus-Christ comme modèle et source de notre sainteté (II). C'est toute sa prédication.

I.

« Dieu nous a prédestinés à devenir ses fils adoptifs par Jésus-Christ ».
Aimer, honorer le Père, lui obéir comme Jésus l'a fait.
Nous devons être par la grâce ce que Jésus-Christ est par nature.
Aimer : a) détruire le péché ; b) chercher Dieu.
Honorer : Prière, louange, messe.
Obéir : obéissance, humilité, vœux.

II.

« Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus ». Conformité aux dispositions de Jésus-Christ.
1. « Le Verbe a revêtu la forme du serviteur, *Formam servi accipiens.*
2. « Jésus-Christ s'est anéanti lui-même ».
3. « Il s'est humilié jusqu'à *la mort* ». Mourir au péché.
4. « Il est devenu *obéissant* ».
5. « Obéissant jusqu'à la mort de *la croix* ».
6. « Dieu l'a exalté ». Notre élévation par lui dans la grâce.
7. « Il lui a donné un nom qui est au dessus de tout nom », « afin qu'au nom de son Fils bien-aimé nous méritions d'abonder en bonnes œuvres » (Oraison du dimanche dans l'octave de Noël).
8. Prière.
9. « Et que toute langue proclame que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père ». Zèle pour la gloire de Dieu.

Cette deuxième retraite n'était que le commentaire d'un texte de saint Paul appliqué à la vie chrétienne.

La retraite donnée en septembre 1900 à Maredsous fixe le plan définitif et toute la substance du *Christ vie de l'âme.*

CHAPITRE VII

LOUVAIN (1899-1909)

L'ACTIVITÉ EXTÉRIEURE

Le Mont-César. — Fondation de l'abbaye bénédictine. — Dom Columba en est Prieur. — Son obéissance à l'abbé et son dévouement au monastère. — Dom Marmion professeur de théologie dogmatique. — Comment il envisage son enseignement. — Le penseur. — L'éducateur : applications du dogme à la vie spirituelle. — Ses conférences ascétiques. — Action de dom Marmion dans la cité universitaire. — Variété de son ministère extérieur. — Secret de la fécondité de ses œuvres : l'intensité de sa vie intérieure.

Au nord de la ville de Louvain s'élève un monticule isolé d'où le regard domine toute la cité universitaire blottie au creux d'une vaste cuve. Du fouillis des maisons et des vieilles rues enchevêtrées, émergent les clochers des églises et les clochetons des nombreux couvents de la ville. Au premier plan, le regard demeure accroché par l'élégante flèche ajourée de l'église de Sainte-Gertrude dont le gai carillon laisse tomber, à intervalles réguliers, ses accords cristallins. Plus loin, au cœur de la cité, la nef majestueuse de la collégiale de Saint-Pierre ; lui faisant face, l'Hôtel de ville, bijou d'art gothique. Plus loin encore, les « Halles », la nouvelle bibliothèque de l'université, beau monument moderne de la renaissance flamande. Çà et là, de vieilles églises plus humbles, un peu affaissées — comme si, à la longue, le sol avait cédé sous le poids — conservent, dans leurs formes érodées, une robustesse non dépourvue de grâce. Parfois, d'authentiques pignons gothiques de la renaissance flamande émergent de

la tête au-dessus des autres maisons. Par endroits, les jardins ombragés des anciennes « pédagogies » égaient le spectacle de la note claire de leurs taches vertes.

A l'horizon, par delà des boulevards, la vue se repose sur les lignes ondulées des collines de Kessel-Loo ou sur l'étendue des forêts d'Héverlé.

Tableau paisible comme la science sereine, mais que déparent les laides cheminées des fabriques et les bâtisses banales élevées par l'industrie moderne.

Ce monticule est tout chargé de souvenirs historiques. Dès la fin du X^e siècle, les ducs de Brabant y élevaient un château qui fut leur résidence ordinaire jusqu'au XIV^e siècle, époque à laquelle ils s'établirent à Bruxelles. Ce castel vit naître et grandir saint Albert de Louvain, martyr (1192) ; Charles-Quint y vécut, et sous la conduite d'Adrien Florens, — plus tard le Pape Adrien VI — s'y adonna à l'étude des lettres. En souvenir de ce séjour du grand empereur, les humanistes appelèrent la colline *Castrum Caesaris*, « Mont-César », appellation qui s'est conservée jusqu'à nos jours. A la fin du XVIII^e siècle, Joseph II décréta la démolition des anciennes résidences princières des Pays-Bas. En conséquence, le château du Mont-César fut mis en vente en 1783 ; les grosses tours, le donjon, les bâtiments seigneuriaux, la chapelle furent bientôt abattus ; du vieux manoir féodal seuls demeurèrent les soubassements des murs, actuellement encore visibles.

Tout proche de ce château, sur la même colline, s'élevait également une résidence des chevaliers de Malte : la commanderie de Saint-Jean, dont la chapelle était consacrée à saint Grégoire le Grand. En 1607, les chevaliers louèrent leur maison aux Jésuites anglais, chassés par la persécution ; ceux-ci y établirent un noviciat, et leur premier profès, le vénérable Thomas Garnet, mourut martyr de la foi le 23 juin 1608, à Tyburn (Londres). Peu après, aux Jésuites succédèrent les Dominicains irlandais qui y séjournèrent jusqu'en 1650. A la révolution française, la propriété fut

vendue comme bien national et la chapelle démolie [1].

Dom Hildebrand de Hemptinne résolut d'élever sur ce monticule un monastère bénédictin qui servirait d'école de Théologie aux jeunes clercs de la Congrégation. Le 13 avril 1899, en la fête de la Bienheureuse Ida de Louvain, une colonie de moines de Maredsous s'établissait au Mont-César sous la direction de dom Robert de Kerchove [2]. Le monastère était dédié à la Mère de Dieu [3].

Dom Columba devait passer là dix ans d'une vie féconde. Avec la charge de Prieur, il était investi des fonctions de professeur de Théologie et de directeur spirituel des jeunes moines. Un champ nouveau, plus vaste, mieux adapté aux qualités de sa nature s'ouvrait devant lui ; sa personnalité si originale et la maîtrise de son talent allaient, dans une activité plus homogène, pleinement se révéler.

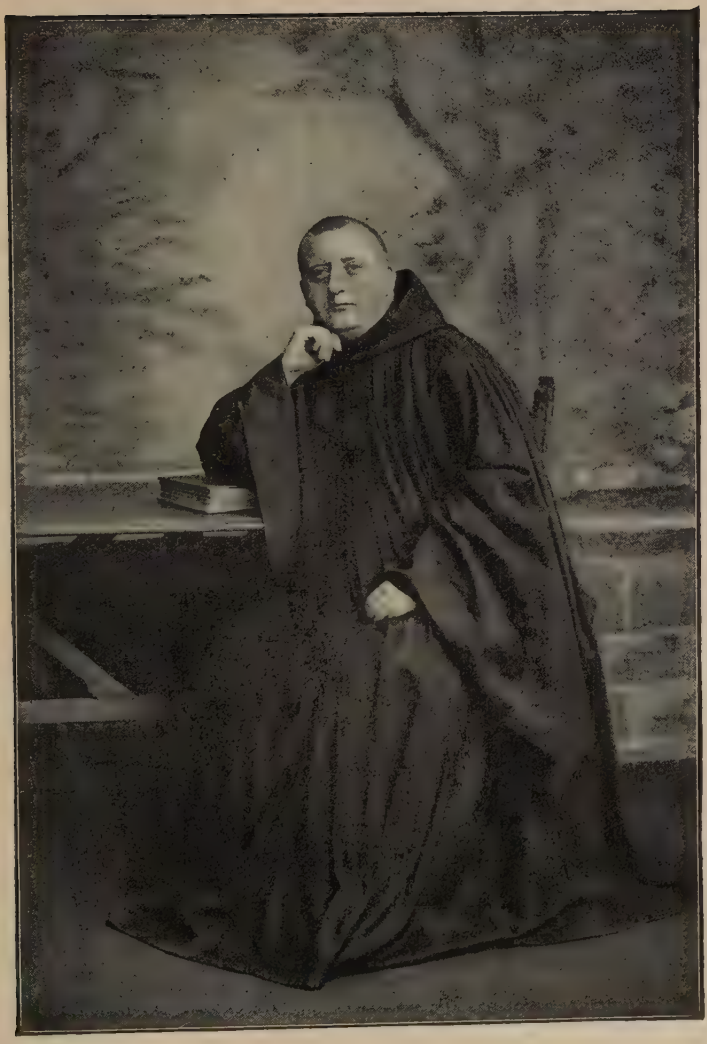
* * *

Dans un monastère bénédictin, le prieur est comme le bras droit de l'abbé qui, tout en gardant en principe tous les pouvoirs, doit laisser au premier de ses « officiers » une large part d'action et d'influence. Du prieur, saint Benoît réclame une docilité particulièrement souple et prompte à l'égard des ordres et des désirs de l'abbé, afin que soient sauvegardées l'union des esprits et la paix des cœurs ; plus particulièrement chargé d'ailleurs du maintien de la discipline et des observances, le prieur doit à tous l'exemple de la plus grande régularité. Mission de confiance, comme on le voit, mais aussi fonction délicate : il faut à la fois obéir

1. Une partie des bâtiments subsiste encore et est englobée dans la clôture de l'abbaye.

2. Ancien Prieur de Maredsous. Séjournant à Louvain de 1889 à 1899 comme directeur de la maison des étudiants anciens élèves de Maredsous, dom de Kerchove prépara patiemment le futur établissement des moines, négociant l'achat, parcelle par parcelle, de tout le terrain du Mont-César, morcelé alors en petites propriétes de maraîchers, dirigeant les premiers travaux de construction et surveillant les aménagements aux débuts.

3. Pour rendre plus sensible cette « dédicace », une grande statue de la Vierge avec l'enfant fut élevée sur les soubassements mêmes de l'ancien château des ducs : elle représente la Reine du ciel invitant son Fils à bénir la cité qu'elle domine et dont le panorama se déroule à ses pieds.



DOM MARMION
(Louvain, 1900)

et commander, faire preuve de soumission et acte d'autorité.

Cette mission — amovible d'après les traditions bénédictines — fut continuée à dom Columba durant les dix années de son séjour à Louvain.

L'obéissance dont il avait fait preuve jusqu'alors comme simple moine demeura absolue. Et c'est là un mérite point ordinaire. L'obéissance monastique, telle que la prescrit saint Benoît, est non seulement d'une étendue illimitée ; elle pénètre encore et surtout jusqu'aux fibres les plus profondes de l'âme et s'attache à détruire, jusqu'à la racine, la volonté et le jugement propres : l'intimité psychologique d'une obéissance portée ainsi à son sommet réclame de celui qui s'y applique une rare abnégation. Chez dom Columba, le mérite de cette vertu était d'autant plus élevé que le prieur du Mont-César se trouvait être, à cette époque, dans la plénitude de ses énergies et voyait, de tous côtés, ses talents reconnus et ses initiatives sollicitées.

Quelques notes de dom Columba durant cette période nous révèlent les principes fonciers auxquels il rattache sa conduite en cette matière :

« L'ordre religieux auquel on appartient est semblable à un arbre : *Qui* MANET *in me hic fert fructum multum* [1] ; on s'associe à la vie de cet arbre particulièrement par l'obéissance .

Le grand moyen est une union affective aux dispositions intérieures d'obéissance du Cœur de Jésus.

J'ai compris qu'il est très important, avant d'aller chez un supérieur, de réveiller sa foi et de vénérer en lui la personne et l'autorité du Christ.

...Je sens de plus en plus le besoin, écrit-il à une de ses filles spirituelles, de me donner aux âmes, mais en même temps, Jésus me fait comprendre que, comme moine, toute mon activité doit être réglée par Lui, par l'obéissance » [2].

Des principes aussi nets, empruntés d'ailleurs à la Règle

1. Voir le développement de cette pensée dans le *Christ idéal du moine*, ch. *Le bien de l'obéissance*, section x.

1. « Celui qui demeure en moi et moi en lui porte beaucoup de fruit ». Paroles de Notre-Seigneur à ses disciples quand il se compare à une vigne.

2. Lettre du 25 février 1903.

elle-même, devaient rendre l'obéissance intégrale. Chez dom Marmion, elle était celle d'un enfant. Il soumet à son abbé toutes les démarches qui ne rentrent point dans l'exercice ordinaire de sa charge. S'il va en voyage, il fait contrôler par avance les moindres de ses allées et venues [1]. Réclame-t-on de son zèle un acte de ministère ? il abandonne totalement la décision à l'obéissance.

Une supérieure de communauté le sollicite avec instance de prendre la direction de son âme ; il répond :

« Malgré le grand désir que Notre-Seigneur m'inspire d'aider les âmes à arriver à l'union parfaite avec Lui, je n'aime pas à accepter la direction des âmes à distance, non seulement à cause de mes occupations si nombreuses, mais parce que mon R^me^ Père abbé ne souhaite pas que j'augmente ma correspondance déjà considérable » [2].

A une autre religieuse, il écrit ces lignes :

« Je regrette que les circonstances ne m'aient pas permis d'aller à M... ce mois-ci. Je dois donner mes cours de théologie, faire beaucoup d'autres choses qui me prennent du temps, et le Père abbé a déjà accepté pour moi, depuis avril dernier, une retraite que je dois donner aux élèves de Jupille et une autre à Erdington (Angleterre) le mois prochain » [3].

Des affaires amènent la supérieure d'un couvent d'Angleterre sur le continent dans une maison de son institut située dans les Flandres. Vivement désireuse d'entretenir de son âme dom Marmion à qui elle s'est confiée, et ne s'étant pas pourvue de l'autorisation de pousser son voyage au delà du couvent de son ordre, elle sollicite de lui une visite. Pour lui, ce serait chose aisée, et l'occasion est si exceptionnelle ! Il répond :

« C'est un réel sacrifice pour moi de savoir que vous êtes à X... et de ne pas aller vous voir. Cependant je suis

1. Se rendant dans une localité au delà de Liége et ayant deux heures d'attente dans cette ville entre les trains, il demande l'autorisation d'en profiter pour faire une visite dans un couvent de la ville en vue d'une affaire qui concerne les carmélites.
2. Lettre du 1^er^ novembre 1908.
3. Lettre du 20 novembre. 1907.

impuissant. puisque je vis sous l'*obéissance* et je ne puis faire que ce qui m'est ordonné. Si Notre-Seigneur voit que notre rencontre serait utile, il arrangera toutes choses dans ce but » [1].

Quelque événement de caractère épisodique se chargea plus d'une fois de souligner cette obéissance. Le 14 mai 1906, dans l'après-midi, s'abattit sur la ville de Louvain un violent cyclone dont le souvenir ne s'est pas effacé de la mémoire de ceux qui en furent les témoins. Au moment où il éclata, dom Marmion confessait les Carmélites dont le couvent est situé à une petite demi-lieue de l'abbaye. Après les confessions, la Prieure lui proposa tout au moins d'attendre, sûre qu'il ne pourrait pas rentrer au monastère ; elle lui offrit l'hospitalité pour la nuit qui approchait. De la sorte, d'ailleurs, il contenterait leur vif désir, si rarement satisfait, d'assister le lendemain à sa messe et d'y communier. C'était comme une réplique de l'épisode du dernier entretien de sainte Scholastique avec saint Benoît. Mais il ne voulut rien entendre : la consigne d'obéissance était de rentrer. L'ouragan faisait rage, renversant les cheminées, faisant voler les tuiles des toits ; malgré la pluie, la grêle, le vent qui soufflait en tempête, dom Columba partit. Rasant les murs des maisons, il parvint avec beaucoup de peine au bout de la rue où s'amorce la large chaussée de pierre qui monte vers l'abbaye. Un inconnu, qui le croisait, lui cria : « Père, n'avancez plus, revenez sur vos pas, il y a du danger ». Dom Columba n'avait, en effet, qu'à regarder devant lui pour voir le danger. La violence du cyclone avait arraché, sur une longue étendue, le mur de clôture en bois qui longe la chaussée. Des flancs du monticule labourés par la pluie, une partie du jardin avait cédé, et un torrent impétueux de terre, de pierre, de bois, d'arbres, d'éboulis de toutes sortes dévalait,

1. Lettre de mars 1907.

2. Une supérieure de communauté lui fait savoir qu'elle a écrit à l'abbé pour qu'il l'autorise à donner les exercices de la retraite en Angleterre ; il répond : « Je ne sais quelle réponse le P. abbé a faite à votre demande, car il ne m'en a pas dit un mot. Laissons cela à Notre-Seigneur ». Lettre du 19 avril 1906. Ce ne sont là évidemment que quelques exemples entre cent et dont on peut trouver trace dans les lettres.

emportant tout sur son passage [1]. Force fut, cette fois, à dom Columba, de se rendre. Rebroussant chemin, il retraversa toute la ville et revint, non au Carmel où on aurait été si heureux de l'accueillir, mais en face, à la clinique des sœurs Franciscaines dont l'aumônier était un de ses amis. Il put enfin se mettre là à l'abri du déluge. Le lendemain, il allait dire la messe chez les Carmélites et y communier les « Scholastiques ».

Cette obéissance totale et absolue frappait ceux qui l'approchaient. Un des familiers du cardinal Mercier, le chanoine N., exprima un jour son étonnement de voir cette soumission si prompte et si entière, car il la tenait — ce qu'elle était en effet — pour extraordinaire :

— « Comment pouvez-vous obéir si facilement en des choses qui vous contrarient » ?

— « C'est bien simple, je regarde au-dessus de la tête de mon abbé, et j'y vois le Christ ».

C'est simple, en effet, mais à la condition qu'on soit un modèle d'obéissance.

« J'ai trouvé cette réponse magnifique, ajoutait, par la suite, l'interlocuteur, en racontant ce trait ; elle m'a vivement frappé, et bien des fois, je m'en suis servi, au confessionnal ou ailleurs, pour amener les âmes à la soumission ».

Lorsque, après dix ans de séjour à Louvain, dom Marmion fut élu abbé de Maredsous, un éminent prélat de l'université [2] qui l'honorait de son amitié, le félicita, puis ajouta :

— « Je regrette pour nous votre départ, c'est une grande perte, mais je comprends : vous obéissez ».

— « Mon cher ami, repartit tout aussitôt dom Columba, je vous remercie. Quant à l'obéissance, vous le savez, c'est toute ma vie ; il n'y a rien de plus grand, c'est pourquoi j'ai toujours tâché d'obéir ».

1. C'est à la suite de cet événement que la municipalité obligea les moines à remplacer la palissade de bois par une muraille en pierre.
2. C'est de lui qu'on tient le récit.

Dom Marmion pouvait, en effet, se rendre ce témoignage, que d'autres confirmeraient plus tard.

L'abnégation de soi, que suppose une obéissance aussi absolue, n'avait d'égale chez le prieur du Mont-César que l'oubli de soi qui accompagnait sa charité.

Le monastère était alors dans sa période de fondation : ce qui veut dire, pour les âmes généreuses qui font partie de la communauté en formation, grâces spéciales et abondantes, mais aussi sacrifices particuliers et incessants. Les moines d'une fondation sont, en bien des points, une génération de sacrifiés ; c'est leur grandeur et leur noblesse. Dans une telle entreprise, les occasions de s'oublier se multiplient; plus fréquentes, les privations y sont aussi plus senties ; à cause du nombre restreint de religieux, les mêmes épaules y sont plus souvent chargées, et les obédiences accumulées sur une même tête alourdissent le poids des responsabilités.

Plus d'une fois aussi, les moines étaient réquisitionnés pour des corvées supplémentaires particulièrement contrariantes pour des hommes d'étude, et qui surchargeaient le train régulier de la vie monacale : telle semaine, pour les travaux du jardin ; telle autre, pour dégager les alentours des cloîtres d'énormes tas de briques qu'il fallait transporter ailleurs ; en une autre circonstance, — tragique, celle-ci, puisqu'on vivait au milieu de troubles graves suscités par les événements politiques et qui ensanglantèrent les rues de la ville [1], — il fallut, à cause de l'isolement du monastère, fournir d'épuisantes veillées nocturnes.

Dans toutes ces occasions, comme dans le cours habituel de l'existence claustrale, dom Columba prenait généreusement sa part des travaux, des croix et des difficultés ; il allégeait même celle des autres, apportant toujours le stimulant de son exemple et le réconfort de sa charité, notamment sous la forme d'une bonne humeur inlassable et communicative. Son

1. En avril 1902 ; les troupes de la garde civique durent tirer sur les émeutiers et il y eut de nombreux morts et blessés.

amour pour ses frères et son moutier égalait de la sorte son obéissance à l'abbé [1].

Au lendemain de sa mort, le supérieur sous lequel il avait vécu et qui l'avait vu à l'œuvre mieux que personne, lui rendait publiquement ce témoignage : [2]

— « Je l'ai eu comme prieur pendant dix ans ; j'ai toujours été édifié de sa charité et de son dévouement pour le monastère et pour tout ce que je lui confiais. Quant à son obéissance, je puis dire que jamais je n'ai eu de moine plus obéissant que lui ».

Tombé des lèvres de celui qui préside actuellement avec tant de noble dignité aux destinées de la Congrégation bénédictine belge, ce témoignage, concis et en apparence banal, suppose chez celui auquel il fut rendu, après tout ce que nous avons dit, une vertu singulièrement haute.

* * *

A sa charge de prieur, dom Marmion joignait celle de professeur de théologie dogmatique.

Science de Dieu et de ses œuvres d'après la révélation qu'il a daigné lui-même nous faire, ou, si l'on veut plus brièvement, science surnaturelle des choses divines, la théologie tient le rang le plus élevé dans la hiérarchie du savoir. Acceptant les vérités révélées et contenues ou exprimées dans les Saintes Écritures, la tradition ecclésiastique, les définitions des conciles, la liturgie, les œuvres des Pères de l'Église, — le théologien les étudie en elles-mêmes, les compare entre elles pour en analyser les éléments, en établir les convenances, en

1. En 1903, dom Marmion fixait sa *stabilité* au Mont-César : de moine de Maredsous, il devenait moine de l'abbaye de Louvain. A ce sujet, il écrivait en date du 23 mai, à l'abbé Primat Hildebrand : « Saint François de Sales dit que le don le plus agréable qu'un enfant puisse faire à son père est celui de son affection; à l'occasion de votre fête, je désire vous assurer une fois de plus de ma très respectueuse et filiale affection. Il y a quelques semaines, vous me demandiez de fixer ma stabilité à Louvain. Je l'ai fait sans hésitation parce que je suis persuadé que c'est la volonté de Dieu et la vôtre, mais ç'a été un des plus grands sacrifices que j'aie jamais faits pour l'amour de Dieu. Comme Primat, vous me permettrez, j'en suis sûr, de continuer à vous regarder comme mon Père et j'ai confiance également que pour ce motif, vous continuerez à vous intéresser à moi ». Jusque-là, dom Marmion signait ses lettres à l'abbé Hildebrand *your Child* ; désormais il signera *your Son*.

2. Conférence aux moniales de Maredret.

atteindre l'enchaînement, en saisir l'harmonie, en fixer les répercussions pratiques sur l'existence humaine. Science d'une ampleur inégalée, puisqu'elle embrasse tout le réel dans sa plus haute signification : Dieu et ses œuvres, la créature et ses perfections, le Christ Homme-Dieu qui, par lui-même et par son Église, relie et ramène la créature à Dieu.

Dom Marmion avait acquis antérieurement cette science, mais à Louvain il en revit toutes les parties ; il profita surtout de la ressource, que lui offrait la cité universitaire, de rechercher auprès des maîtres les plus autorisés le contrôle de sa pensée personnelle. Cette période de la maturité de dom Columba, féconde pour ceux qui reçurent son enseignement, mit aussi le couronnement à la culture de son propre esprit.

Désormais, comme on dit, il « possède » — et à fond — sa théologie ; il la possède même si bien que, dans l'avenir, la connaissance singulièrement actuelle qu'il en garde, lui fournira en toute occasion, et dans les termes les plus justes, l'interprétation dogmatique et l'ample commentaire ascétique des textes de l'Écriture.

Il est nécessaire de rechercher, ici, sous quel angle dom Marmion se plaisait à envisager cette science divine qu'il s'était si bien assimilée, car son exposé de la vie spirituelle est moulé, peut-on dire, sur le dogme, et il faut renoncer à saisir une des plus saillantes caractéristiques de cet exposé, si l'on n'a d'abord compris comment dom Marmion enseignait la théologie : tant, chez lui, l'ascète est proche et en dépendance du théologien ! [1]

Dans cette science si haute, on ne s'aventure pas sans guide. Entre les différents maîtres et docteurs qui ont brillé dans ce domaine et présentent leurs titres à nos préférences, dom Marmion n'avait plus à hésiter. Depuis plus de vingt ans, Léon XIII, alors glorieusement régnant, ne cessait

1. Même en dehors de ce point de vue personnel à dom Marmion, la question se poserait, car on sait que la science du dogme révélé, pour impersonnelle qu'elle soit réputée auprès du profane, attire et captive, en réalité, à des titres très divers, les différents tempéraments intellectuels.

d'exalter les mérites singuliers de saint Thomas d'Aquin comme guide de la pensée humaine. Ces directives pontificales suffisaient à fixer le choix. Mais d'autres raisons plus personnelles incitaient dom Columba à se ranger sous la conduite de l'Aquinate. Initié à la lecture de la *Somme théologique* par Satolli au collège de la Propagande, il avait éprouvé, depuis, par lui-même, la valeur de ce chef-d'œuvre [1]. D'ailleurs, son esprit avait trop d'affinité avec la pénétrante pensée, la puissante logique, la rigueur philosophique, le souci de synthèse qui caractérisent cet admirable exposé de la doctrine théologique pour ne pas s'y attacher. Enfin, — et c'est peut-être le motif le plus foncier de ses préférences — en saint Thomas, par delà saint Augustin, dom Marmion rejoignait saint Paul [2] : sous les formules scolastiques de la *Somme*, il retrouvait cette doctrine paulinienne qui lui était si familière [3].

Dans son enseignement, le professeur du Mont-César s'attachait avant tout [4] à l'essentiel du dogme, aux éléments traditionnels qui constituent proprement la doctrine : c'est pourquoi il ne cessait de lire, avec les textes sacrés des Écri-

1. Nous nous rappelons notamment que durant son noviciat dom Marmion lisait assidûment les articles de saint Thomas. Voir ci-dessus, p. 73.

2. « L'enseignement de l'Église pose, au regard des chrétiens, l'équation fondamentale : saint Paul = saint Augustin = saint Thomas ». R. P. d'Alès, cité par le R. P. Garrigou-Lagrange, *Dieu*, 4e édition, p. 829.

3. Ce n'est pas seulement dans la doctrine, mais c'est aussi et surtout dans la piété que dom Marmion cherchait à suivre le Docteur angélique. « Comme il serait digne du maître, écrivait le P. Coconnier O. P., celui qui non content de suivre saint Thomas dans le chemin de la doctrine, marcherait encore généreusement sur ses traces dans le chemin de la vertu ; qui reproduirait en lui-même son humilité et sa douce bienveillance, son détachement du monde, son assiduité à la prière, son zèle apostolique, son ardent amour pour Dieu, le Dieu de la croix et de l'Eucharistie, sa tendre dévotion envers la mère du Verbe incarné ! A coup sûr, celui-là serait disciple parfait et en lui nul n'hésiterait à reconnaître et à saluer le vrai thomiste ». *Revue Thomiste*, 1893, p. 26.

Bien entendu, les préférences de dom Marmion n'avaient rien d'exclusif ni de sectaire. Il écrivait à un étudiant : « Comme c'est la volonté de Dieu que vous vous appliquiez à la philosophie, faites-le *avec toute votre tête* : *aetatem habes* ! Il n'est pas nécessaire d'embrasser la prémotion physique si elle ne se recommande pas à votre intelligence ». Lettre du 18 janvier 1901.

4. « Avant tout » disons-nous ; car il est bien évident qu'un professeur consciencieux et soucieux de la bonne et véritable formation de ses élèves, doit d'abord leur exposer ce qui fait proprement l'objet de son enseignement ; autrement, il préférerait le secondaire au principal et trahirait sa mission. Lire, à ce sujet, les pages si justes du R. P. Garrigou-Lagrange dans son beau livre : *Perfection chrétienne et contemplation*, ch. VI, art. III, § 1 « La matérialisation de la vie intellectuelle et de la vie intérieure ».

tures et les témoignages des Pères, les définitions des Conciles, dans lesquelles l'Église, interprète vivante de la vérité révélée, a condensé la moelle de sa théologie [1].

A un étudiant qu'il dirigeait et qui lui soumettait son projet de thèse pour l'obtention du grade de Docteur en théologie, il répondait :

« J'ai lu attentivement votre projet de thèse doctorale : il me plaît beaucoup parce que vous suivez la marche traditionnelle, en choisissant une de ces grandes thèses de l'École qui sont la base obligée d'une théologie sérieuse ».

Et après avoir signalé les auteurs à consulter, il ajoute :

« Tâchez surtout d'approfondir la pensée de saint Thomas : c'est si fécond ! » [2]

Les vérités révélées, les certitudes d'ordre divin dont la science constitue le fonds premier de la théologie, impliquent inévitablement, de par la nature même de leur objet, une part de mystère. Ici l'esprit humain peut se donner, dans les limites du dogme, libre carrière. En bien des points — telle la conciliation de l'omniscience et de la causalité divines avec la liberté humaine — des discussions s'élèvent entre théologiens, des « écoles » naissent, s'efforçant d'élucider les obscurités qui montent des dogmes, de résoudre les contradictions apparentes.

Si dom Marmion mettait de l'insistance à approfondir, dans la mesure du possible, les questions où le dogme et l'enseignement de l'Église sont proprement engagés, — en revanche, dans le domaine des propositions controversées, il observait de la retenue à l'égard de certaines théories d'École, moins directement éclairées par la Révélation.

Mais cette sobriété n'avait rien, chez lui, d'un trop facile contentement de peu ; c'était une réserve adoptée après ré-

1. Dom Marmion avait constamment sur sa table de travail le recueil des définitions conciliaires et des décisions doctrinales de l'Église connu sous le nom d'*Enchiridion Symbolorum* de Denzinger, et grâce à son excellente mémoire, la connaissance qu'il en avait était rarement en défaut.

2. Lettre du 5 août 1902.

flexion et qui pouvait s'autoriser tout au moins de l'investigation personnelle la plus consciencieuse. Cette étude attentive des problèmes du surnaturel, l'analyse des solutions proposées, l'examen des controverses l'avaient convaincu que si le champ des saintes curiosités s'étend à l'infini devant le théologien, celui des conclusions certaines se restreint lorsque, à partir de la parole révélée, la série des déductions rationnelles s'allonge et que les distinctions se font plus subtiles.

Ainsi la réflexion et l'histoire l'inclinaient à penser que, sur plus d'une question à débattre, l'esprit humain a atteint depuis longtemps des limites, au delà desquelles les combats de la pensée, pour nobles qu'ils demeurent, ne profitent plus au progrès réel de la vérité. Sachons donc, concluait-il, — après avoir exposé à ses élèves les problèmes et les diverses solutions apportées — sachons avouer sans ambages, le cas échéant, que nous sommes arrivés au point où l'homme a mieux à faire que de s'opiniâtrer à forcer le mystère : l'adorer. Et il rappelait le précepte de l'Écriture: *Altiora te ne quaesieris*, « Ne cherche pas à résoudre des questions qui sont au dessus de tes forces » [1], ou bien encore l'exclamation de saint Paul : *O altitudo divitiarum scientiae et sapientiae Dei...* « O profondeur des richesses de la science et de la sagesse divines : combien incompréhensibles sont ses jugements et insondables ses voies [2] » ! Et souvent aussi, il conseillait aux âmes restées inquiètes après l'effort spéculatif, d'aller chercher la paix de leur pensée dans les formules un peu enveloppées et pleines d'onction des oraisons de l'Église [3].

* * *

Et puis, à côté de la tournure d'esprit individuelle du *penseur*, il est un autre élément d'appréciation, qu'on ne

1. Eccli. III, 22.
2. Rom. XI, 33.
3. On pourrait très justement appliquer à dom Marmion théologien ces belles paroles d'un récent panégyriste de Bossuet : « Sa carrière de théologien (Bossuet à Navarre) se signalait surtout par un besoin de clarté qui l'éloignait tout d'abord des opinions singulières dont la subtilité lui paraissait, à première vue, une pré-

saurait se dispenser d'indiquer ici, tant il intéresse le cas de dom Marmion.

Autre est le point de vue de la recherche scientifique toute pure, et poursuivie à loisir par des hommes voués à la spéculation, — autre celui de la formation sacerdotale commune, à laquelle doivent formellement correspondre le programme et l'inspiration d'un « cours » ordinaire de théologie, adressé à de jeunes étudiants. Or, rarement théologien fut plus pénétré de sa mission d'*éducateur* que le professeur du Mont-César.

Cette mission, il la remplit à la perfection : c'est le témoignage de ceux qui eurent le grand privilège de suivre ses leçons. Connaissances étendues des sciences ecclésiastiques, sûreté de la doctrine puisée aux meilleures sources, sens aigu et averti de l'orthodoxie allié aux conclusions certaines des recherches modernes en matière d'érudition ou d'exégèse, conscience professionnelle dans la préparation et la régularité de ses « leçons », toutes ces qualités réunies eussent déjà suffi à rendre remarquable son enseignement.

Mais ce qui le distinguait particulièrement et lui donnait un cachet tout personnel et inoubliable, c'était, d'une part, son extrême clarté, d'autre part, l'heureuse et féconde application de la doctrine à la vie intérieure.

Son enseignement était lumineux. Si à sa race irlandaise il devait la pénétration d'esprit et l'agilité du travail mental [1], avec ce don éminent propre aux poètes et aux penseurs qu'est l'intuition [2], du sang français qui coulait dans ses veines, il tenait la clarté des idées et la limpide aisance de l'exposition.

somption d'erreur... Par l'effet d'une prudence qui est aussi bien une vertu dans l'ordre de la spéculation que dans la conduite de la vie, il se mettait en garde contre les excès..., et sans fermer les yeux sur les difficultés inhérentes au dogme... s'en tenait aux points fixes de la tradition... Il n'aura que faire... de dépasser les frontières déjà tracées de la foi et de courir les risques des conquêtes incertaines : il lui suffit de réaliser dans la splendide ordonnance de ses convictions le chef-d'œuvre de l'unité doctrinale sans laquelle l'Église n'est plus l'Église, c'est-à-dire règle suprême de la vérité et des mœurs, et selon les propres mots de Bossuet, la souveraine maîtresse de « la parole » et de « la conduite ». Mgr Julien, Évêque d'Arras, *Panégyrique*, aux fêtes du III^e^ centenaire de la naissance de Bossuet, célébrées à Meaux le 23 octobre 1927.

1. *Swiftness.*
2. *Insight.*

Il avait ce don remarquable — et à un degré qui approchait du génie [1] — de dégager toujours dans une question l'essentiel de l'accessoire, de donner à cet essentiel tout son relief, puis, l'ayant mis en pleine lumière, de montrer comment tout, jusqu'aux plus lointaines conséquences, s'y subordonne ou s'y rattache. Qu'il s'agit du mystère de la Trinité, de celui de l'Incarnation, du délicat problème de la liberté du Christ dans sa Passion, des questions abstruses de la grâce, ou d'une de ces grandes hérésies qui, à travers les siècles, ont remué le monde chrétien, sa vive intelligence pénétrait au cœur et au fond du sujet, en extrayait l'idée centrale, et de là projetait la lumière sur toutes les conclusions. Quel charme, quelle sécurité aussi, que de s'adresser à ce maître, même en dehors des « cours » de théologie, pour n'importe quelle question dogmatique, et de l'entendre aussitôt, sans procéder à aucune recherche livresque, vous donner, en quelques points lumineux, tout l'essentiel d'une doctrine !

Conçue avec clarté, la pensée était exposée avec aisance. Dans un latin limpide, sans recherche, mais non toujours sans élégance, le professeur développait son sujet. Le principe fondamental posé, il déroulait la thèse doctrinale, d'abord dans ses grandes lignes, dans ses arêtes vives, pures et nettes, pour aboutir, avec une remarquable logique, aux applications les plus menues et les plus diverses. Il y avait de la puissance dans cette simplicité, et l'unité maîtresse de la pensée marquait tout l'exposé d'une force singulière.

Cette force n'excluait pas la chaleur. Animé par une vive conviction, l'exposé était le plus souvent émaillé de comparaisons familières qui facilitaient aux esprits moins doués la compréhension et la solution des problèmes, car rien de moins « doctoral », de moins solennel que ces leçons de théologie : c'était simple, animé, vivant. Parfois même, des éclaircies d'humour jaillissant de la faconde native du professeur réveillaient et soutenaient l'attention.

1. N'est-ce pas, en effet, un des traits du génie de discerner dans le fouillis des notions et des détails, dans les encombrements de l'érudition, l'essentiel d'une théorie, d'une doctrine ?

Il n'en fallait pas davantage pour que l'esprit saisît la vérité et en jouît.

Si complet et si lumineux que fût son enseignement, le maître ne bornait cependant pas son ambition à former le jugement et à discipliner l'esprit de ses disciples : il entendait faire vivre les âmes des mystères qu'il leur exposait. Et c'est là la note la plus caractéristique de son enseignement.

Un écrivain anglais — n'est-ce pas Newmann ? — a dit que la Théologie ne doit pas être « dévotionnelle » : *not devotionnal*. Dom Marmion, lui, croyait n'atteindre la plénitude de son enseignement théologique que s'il en faisait l'application à la vie spirituelle.

La science est stérile qui ne se tourne pas à aimer ; et dom Columba voulait que, de science éminente, la théologie devînt, pour ses disciples, suprême sagesse et source féconde de vie. Non qu'il enseignât la théologie en vue de la piété, ni qu'il regardât la philosophie uniquement comme la servante du dogme ; il savait trop bien que chaque science a son domaine propre, comme ses principes formels et sa méthode particulière, mais il ne pouvait se résoudre à traiter les vérités révélées comme de simples théorèmes de géométrie sans influence sur la vie intérieure.

Le théologien qui n'est pas seulement docte et érudit *dans* les choses de Dieu, mais qui est savant et sage *selon et devant* Dieu, est celui qui demande assidûment « la grâce » pour obtenir l' « intelligence » [1] ; qui, le long de ses veilles, s'échappe

1. En quoi il est encore disciple de saint Thomas ou, pour mieux dire, vraiment théologien. Le Docteur angélique envisage, en effet, la théologie « comme une impression de la science divine elle-même » (*Somme théol.* I, q. 1, a. 3), comme une participation au céleste savoir de Dieu et des Saints. Aussi déclare-t-il vouloir écrire la Somme « en se confiant dans le secours divin » *cum fiducia divini auxilii*, tant il est convaincu que l'intelligence humaine a besoin d'un secours très spécial de la grâce pour saisir, pour s'assimiler et pour exposer la théologie, la « sacra doctrina » (cf. Grabmann, *La somme théologique de saint Thomas*, Trad. franç., p. 129 et suiv.). Satolli qui fut le maître de dom Marmion (voir ci-dessus, p. 26) a précisément relevé dans ses *Praelectiones in Summam*, T. I, p. 18, la pensée de saint Thomas sur la nécessité du secours d'en haut pour l'étude de la théologie. A cette double école, dom Marmion avait compris l'importance et la puissance des facteurs surnaturels pour l'intelligence des mystères divins, telle qu'elle est possible ici-bas. Ce n'était là d'ailleurs qu'une application particulière du principe posé par le Christ : *Sine me nihil potestis facere*, et si souvent rappelé par dom Columba, à la suite de saint Paul : *Non quod sufficientes sumus...* et de saint Benoît : *Quidquid (agendum) inchoas bonum, a Deo perfici instantissima oratione deposcas.* (Prologue à la Règle).

souvent du travail des raisonnements humains pour adorer, et qui, ayant trouvé la vérité au bout de ses déductions, conclut cette vérité même en contemplation amoureuse. Il veut que ses spéculations sur les mystères divins et l'enseignement qu'il en donne soient, pour sa propre âme et pour les âmes qui l'écoutent, mieux qu'une lointaine préparation matérielle à l'oraison ; qu'ils en soient l'amorce même et comme le rythme du départ.

Tel est le programme auquel constamment dom Marmion s'efforça de se conformer [1]. N'écrivait-il pas :

« La théologie, étant l'évolution de la foi, ne se fait normalement que dans la prière » [2] ?

Il aimait à rappeler la question de saint Bonaventure à saint Thomas :

— « Où donc puisez-vous cette science surhumaine » ?

Et Thomas de répondre, en lui montrant le crucifix :

— « Dans ce livre, j'ai plus appris que dans tous les autres ». « C'est le Christ qui avait donné à Thomas ce degré très éminent de sagesse qui lui dévoilait les harmonies des mystères et de la vie de nos âmes [3] ».

Entraîné par cet exemple, dom Marmion tâchait de correspondre — et de faire correspondre les autres — aux aspirations de la science sacrée, d'approcher sa propre âme — et les âmes qui lui étaient confiées — de leur réalisation. Tant est grande sa foi dans le Verbe de Dieu ! Tant son zèle pour les âmes est ardent !

Aussi, tout comme elles étaient préparées dans l'oraison — une oraison assidue et instante —, ses leçons de théologie se terminaient-elles souvent par de courtes remarques qui

1. Il y était porté autant par tournure d'esprit que par conviction raisonnée, autant par son tempérament affectif que par la grâce. Ici encore il y a, chez lui, unité et compénétration entre vie intellectuelle et vie intérieure, entre nature et surnature.

2. Lettre du 2 janvier 1902.

3. P. Garrigou-Lagrange, l. c., p. 641. A un étudiant en théologie, dom Columba écrivait : « Le Christ est notre sagesse, et c'est en l'étudiant avec révérence et amour que nous trouverons toujours la clef de la plupart des difficultés théologiques ». Lettre du 5 août 1902.

allaient à toucher le cœur et à élever l'âme : échappées vers l'ascétisme, qui avaient chance d'être d'autant plus efficaces qu'on les sentait plus sincères et plus spontanées. Car, en ceci, le professeur n'apportait nulle recherche, nulle singularité. C'était tout « naturellement », et parce que lui-même d'abord en vivait, que de la doctrine exposée découlaient les applications à la vie de l'âme. Le maître ne faisait que les relever, que les souligner : *Videtis ergo, fratres carissimi :* « Vous voyez donc, frères très chers »... Oui, on voyait ; un lien ferme et sûr rattachait à l'exposé doctrinal la suggestion, l'exhortation ascétique ; mais de quel accent pénétrant de conviction communicative celle-ci se nuançait ! Ce n'était plus le maître qui, avec autorité et puissance, exposait la vérité à l'esprit de ses disciples ; c'était l'apôtre qui, suavement, entraînait les cœurs à la vertu.

Ainsi la conception à la fois sobre, profonde et surnaturelle [1], qu'avait dom Marmion de l'enseignement du dogme facilitait et favorisait le rôle que l'Église veut voir jouer aux études théologiques dans le progrès spirituel des apprentis du sacerdoce. Sa méthode défendait les âmes du danger de ne trouver guère dans les dissertations scolastiques qu'un exercice de l'esprit, assez étranger au cœur et à la piété. Elle les aidait à se maintenir dans l'atmosphère vivante du surnaturel ; elle les préparait à passer plus aisément de la

1. « Lorsque la raison, éclairée par la foi, — définit le concile du Vatican — pousse ses recherches avec *soin, piété* et *sobriété*, elle atteint, *avec le secours de Dieu*, une connaissance *très fructueuse* des mystères divins : « *Ratio quidem, fide illustrata, cum* SEDULO, PIE, SOBRIE *quaerit, aliquam* DEO DANTE *mysteriorum intelligentiam eamque* FRUCTUOSISSIMAM *assequitur*. (*Concil. vatic.* Denzinger, n. 1796).

« La théologie dogmatique, la théologie morale et mystique ne sont qu'une seule et même science éminente, participation de celle de Dieu et des bienheureux. Dans l'obscurité de la foi, la doctrine sacrée traite du même objet que les Saints contemplent au ciel : Dieu, les œuvres qui procèdent de Lui et le retour des créatures à Lui. Dès lors le progrès de la théologie doit se faire bien plutôt par unification que par extension : les découvertes de documents nouveaux ou les applications nouvelles, si utiles soient-elles, restent très secondaires ; l'important est de se rapprocher de l'*esprit* de la science même des Saints, de saisir de mieux en mieux la connexion des mystères révélés les uns avec les autres et surtout avec le mystère suprême dont la vision constitue notre fin dernière. La théologie tend essentiellement à la contemplation ou elle cesse d'être une « participation de la science de Dieu et des bienheureux », pour devenir un recueil aride de textes, où les mystères révélés restent sans lien et où le sacrement de Pénitence a autant d'importance que la sainte Trinité. Le vrai progrès n'est pas orienté vers le temps à venir, mais vers l'éternité où s'achève l'unification du savoir ». P. Garrigou-Lagrange, *Dieu*, 2e partie, ch. v, n. 67 : « Harmonie progressive des perfections en apparence opposées, dans la vie de la grâce, la sainteté ».

spéculation intellectuelle à l'oraison affective et à la prière, et au moment où s'éteignait le son de la voix humaine, elle les laissait attentives à écouter, dans le silence, le Maître intérieur qui dispose en définitive du sens caché et de la vertu sanctifiante de ses paroles.

Quoi d'étonnant que la leçon de théologie d'un tel maître se transposant, chez beaucoup, en oraison, s'achevât sur le prie-Dieu de la cellule ou au pied du tabernacle ?...

Si l'on s'est rendu compte, grâce à cette analyse, de la manière dont le Père Columba s'était habitué à pratiquer l'enseignement de la théologie, on a saisi, du même coup, à l'une de ses sources, cet art spirituel — dont nous aurons à reparler — avec lequel il a si heureusement ouvert à tant de chrétiens, par la prédication et par le livre, les trésors de la dogmatique.

* * *

Ces trésors, il en faisait part d'une façon plus formelle aux jeunes moines placés sous sa direction. Deux fois la semaine, il réunissait ceux-ci autour de lui pour leur communiquer, dans des conférences spirituelles, cette divine sagesse dont il était rempli. Il aimait à redire les paroles de l'Écriture : « La Sagesse est un trésor infini pour les hommes et ceux qui en ont usé sont demeurés les amis de Dieu... Je ne savais pas qu'elle était la mère de tous les biens... Comme je l'ai cherchée pour l'amour d'elle seule et que je l'ai apprise sans arrière-pensée, j'en fais part aux autres sans envie et ne cache point les richesses qu'elle renferme »[1]. Entretiens familiers d'un caractère à la fois simple et profond, original et traditionnel, doctrinal et onctueux, le tout d'une puissante et féconde unité. Le Christ dans sa personne, dans ses mystères, dans son union avec l'âme : c'était là, avec l'explication de la Règle bénédictine qui s'y rattache de si près par son caractère hautement « chrétien », tout le fond de ses conférences ; la substance en devait passer,

1. Sap. VII.

quelque vingt ans plus tard, dans ses œuvres spirituelles. La forme souvent pittoresque et savoureuse, et surtout l'accent de chaude conviction gagnaient les âmes. On a écrit la vie d'un de ses disciples d'alors, dom Pie de Hemptinne. Nous esquisserons plus loin le profil de ce disciple ; qu'il nous suffise de dire ici qu'on peut saisir dans cette existence la grande influence qu'avaient ces entretiens dans une âme docile : ils ouvraient les horizons les plus larges aux cœurs ambitieux du divin ; ils constituaient vraiment « la révélation de l'Amour ».

L'efficacité souveraine de cette parole de maître tenait pourtant à d'autres causes encore : au verbe dom Columba joignait l'exemple.

Nous avons dit quelle fut son obéissance aux ordres de l'abbé ; sa fidélité à la Règle n'a pas été moins absolue. Jamais, par exemple, il n'allégua sa lourde charge et ses labeurs épuisants, pour obtenir la dispense, qui eût pu être légitime, du jeûne et des abstinences du carême. Dans un de ces entretiens intimes, au cours desquels, devenu abbé, il répondait par une propre confidence, et livrait ses expériences spirituelles à ses fils qui venaient s'ouvrir à lui [1], il disait familièrement à ce sujet :

« On croit trop vite qu'on ne pourrait pas jeûner sans faire du tort à sa santé. Il y a certainement des personnes qui pourraient le faire si elles essayaient. Je parle d'expérience ; avant d'être moine, je n'avais jamais fait le carême ; on me dispensait toujours ; tout le monde me disait : Il ne faut pas même essayer de jeûner. Et cependant, depuis que je suis moine, je l'ai fait tous les ans, sauf lorsque j'ai eu la grippe. Voilà plus de vingt ans que je jeûne, tout en donnant des classes de théologie, etc., et cela ne m'a pas fait de tort. Cela gêne, cela coûte les cinq ou six premiers jours, on croit qu'on va mourir, mais on ne meurt pas du tout. — Cependant, si le Supérieur ne permet pas le jeûne ou l'abstinence, alors il faut obéir avec une grande liberté de cœur. A Louvain, une année où j'avais fait tout le carême, j'ai eu la grippe

1. Sur le caractère de ces entretiens et de ces communications, voir plus loin, le chapitre *Le représentant du Christ*.

durant la semaine sainte, et l'abbé m'a fait servir de la viande le vendredi. C'était une... épreuve, après avoir accompli toutes les observances du carême, mais il fallait l'accepter. On éprouve parfois la satisfaction de pouvoir dire : « J'ai fait tout *mon* carême ». Nous n'avons pas de *mon* ni de *ma ;* nous n'avons rien à nous, pas même *mon* carême. Il faut accepter ce que Dieu donne ou permet ».

D'ailleurs, sévère pour lui-même en cette matière, dom Columba savait être indulgent à l'égard des faiblesses d'autrui.

Ajoutons que le Père Columba fut également d'une assiduité exemplaire aux exercices du chœur.

Véritablement, ce maître n'entraînait ses disciples que sur les routes où lui-même avait marché : c'est le témoignage unanime de ceux qui l'ont connu.

* * *

La renommée du talent et de la vertu de dom Marmion devait vite franchir les murailles du cloître, et le monastère du Mont-César ne prétendait pas garder pour lui seul l'activité de son théologien et de son prieur.

Le voisinage de l'Université allait créer à celui-ci des relations suivies avec les maîtres les plus distingués de l'*Alma mater* et des collèges théologiques des instituts religieux groupés autour d'elle.

Ces relations furent multiples. A la fin de l'année scolaire, le Père Columba était souvent invité à venir poser des objections dans la soutenance des thèses requises des candidats aux grades universitaires [1]. On n'a pas encore oublié ses interventions dans ces joutes académiques qui se déroulaient à l'*Aula maxima*, en présence du corps professoral, des élèves de la Faculté de théologie et d'auditeurs appartenant aux nombreux corps religieux de la ville.

La science théologique de dom Marmion, sa connaissance

1. Dans une lettre de juin 1899, dom Marmion écrivait : « J'ai été invité à objecter aux « thèses » universitaires. Ce n'est pas fort à mon goût mais il est impossible de s'y soustraire ».

étendue des sectes protestantes et de leurs griefs historiques et exégétiques contre les dogmes de l'Église, la vigueur de son argumentation — car il était un rude logicien, rompu à tous les procédés de la dialectique, — eussent fait de lui un adversaire redoutable, si l'on n'avait su qu'une bonté foncière le retenait d'utiliser toutes ses armes et de pousser le récipiendaire jusqu'en ses derniers retranchements.

Parfois, cependant, d'un trait subit, d'une boutade inattendue, il désarçonnait le candidat, mais pour l'aider aussitôt à se remettre en selle. Comme toujours, fidèle à sa manière, il allait au cœur de la thèse ; dès que le récipiendaire avait découvert le nœud de l'objection et indiqué le principe de la solution, dom Columba n'en réclamait pas davantage et se déclarait volontiers satisfait. Il ne poussait jamais jusqu'aux arguties.

L'aisance dégagée qu'il apportait dans ces combats de l'esprit ne pouvait laisser soupçonner le surcroît de fatigue dont ils étaient pour lui la source. Ne voulant rien abandonner d'essentiel à l'improvisation, dom Marmion s'y préparait avec soin, et ce labeur répété, s'ajoutant à ceux de son propre professorat, devenait pour lui bien épuisant. C'était souvent d'un pas alourdi de lassitude qu'après ces exercices où il avait brillé, il retraversait la ville pour regagner l'abbaye et montait lentement la dure chaussée de pierre sous l'ardeur implacable du soleil de juillet.

Du terrain théologique, les rapports entre dom Colomba et le monde louvaniste passèrent rapidement dans le domaine ascétique. Mgr Ladeuze, aujourd'hui évêque de Tibériade — alors Président du Collège théologique du Saint-Esprit et qui depuis, en qualité de « Recteur magnifique », dirige avec tant de compétence et d'autorité les destinées de la célèbre Université, — appela dom Marmion à donner, à diverses reprises, les exercices spirituels de la retraite aux étudiants réunis dans son institut ; de plus, pendant plusieurs années, dom Columba fut chargé de la récollection mensuelle. Nombreuses dès lors furent

les âmes sacerdotales — professeurs et étudiants — qui confièrent leur direction spirituelle au Prieur du Mont-César. On voyait, le vendredi de chaque semaine, des groupes de prêtres faire vaillamment l'ascension du raidillon qui sépare la ville de l'abbaye, gravir les deux étages qui mènent à la pauvre petite cellule de dom Columba, pour chercher, comme Dante au monastère d'Avellane, la lumière et la paix.

Ou bien c'est le Prieur lui-même qui, toutes les semaines également, descend en ville, au Collège théologique américain pour y entendre la confession des étudiants.

Ainsi, dans ce milieu de Louvain, si puissant par la vie intellectuelle et si fervent par la piété, chacun sentait que dom Marmion était bien à sa place ; on s'habitua à l'y voir déployer sous des formes variées les qualités de son esprit et de son cœur.

Ses talents, l'ensemble de ses dons et de ses vertus lui valaient universellement l'estime et la sympathie, et, de la part d'un grand nombre et des meilleurs juges, une confiance, un attachement qui se traduisaient par de fréquents appels à lui.

Parmi ceux qui l'honorèrent à cette époque de leur amitié, il faut compter, au premier rang, Mgr Mercier, alors Président du Séminaire Léon XIII et qui le choisit pour confesseur [1], Mgr Ladeuze, Mgr de Becker, le vénéré président du Collège américain [2], les savants théologiens de l'ordre de saint Dominique, les PP. Dummermuth (+ 1918) et De Munnynck [3].

Quand, après dix ans, il quitta Louvain pour rentrer à Maredsous comme abbé, une des plus hautes autorités académiques put déclarer que « Louvain perdait son meilleur théologien », et les regrets unanimes qui se manifestèrent en cette occasion, aux différents degrés des préséances universitaires et dans les communautés religieuses de toute robe, attestèrent éloquemment la place pour ainsi dire unique qu'il avait su conquérir.

1. Voir plus loin le chapitre *Le Cardinal Mercier et dom Marmion*.
2. Mgr de Becker et dom Marmion s'étaient connus à Rome au collège de la Propagande ; à Louvain leur amitié se resserra jusqu'à l'intimité.
3. Actuellement professeur à l'Université de Fribourg.

* * *

Son ministère ne se bornait point aux jeunes moines de l'abbaye et aux prêtres de la cité estudiantine, il fut aussi le confesseur ordinaire du Carmel de la ville. Acceptée dès son arrivée à Louvain en 1899, cette charge lui fut continuée jusqu'à son départ en 1909, et chaque semaine, dom Columba franchissait à pied la longue distance qui sépare les deux monastères pour donner la conférence spirituelle aux religieuses et entendre leur confession.

Cet apostolat lui fut cher à un double titre. Tout comme sa fonction de professeur lui donna l'occasion de revoir toute la théologie, l'obligation de conduire à la perfection des âmes contemplatives lui fit approfondir les œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix et de sainte Térèse. Ce fut pour lui le point de départ d'un enrichissement ascétique et mystique dont les âmes étaient les premières à profiter. L'acquis qui lui resta en cette matière fut d'autant plus précieux qu'il avait pu soumettre, au jour le jour, les données théoriques au contrôle expérimental, tout naturellement offert à son attention par le contact avec des âmes très hautes qu'il rencontra dans ce cloître et qui lui confièrent leur direction [1].

Chaque mois également, il se rendait à Bruxelles pour y donner une instruction à la colonie anglaise dont le centre spirituel se trouvait à l'église des Pères Servites ; ou bien encore, à la demande du cardinal Mercier, pour prêcher les exercices de la récollection mensuelle aux prêtres des paroisses et des collèges de la capitale : cette dernière forme de ministère dura les deux dernières années de son séjour à Louvain.

Non content de se dépenser de la sorte au cours de la période annuelle des études, dom Marmion profitait encore des semaines où les cours théologiques sont suspendus pour répandre au loin, jusqu'en Angleterre, le nom du Christ

1. Nous reviendrons plus loin en détail sur ce sujet dans les chapitres *Le directeur spirituel*, et *L'apôtre du Christ*.

Jésus. Alors qu'il eût pu prétendre, après l'année scolaire si remplie, à un repos bien mérité, il consacrait le temps de ses « vacances » à prêcher les exercices spirituels de la retraite à des communautés religieuses. Le nombre de retraites qu'il a données est considérable [1]. C'est pour ainsi dire sans répit que son zèle est mis à contribution. Les monastères bénédictins anglais de Douai, d'Ampleforth, de Ramsgate, d'Erdington, de Fort-Augustus, les moniales de Stanbrook et de Princethorpe, les dames de Saint-Augustin du Prieuré d'Haywards Heath l'entendent tour à tour et à diverses reprises, car les âmes ne se lassaient pas d'écouter cette parole chaude et convaincue leur dévoiler les grandeurs des mystères du Christ. En Belgique, les Bénédictines de Maredret, dont il fut, durant toute cette période, le confesseur extraordinaire, tout comme il l'était des religieuses adoratrices de Koekelberg, les Bénédictines de Liége, les Dames Chanoinesses de Jupille et de Lede ainsi que leurs élèves, les religieuses du Couvent Anglais de Bruges furent particulièrement les heureuses bénéficiaires de sa science théologique et de son zèle ardent.

En dehors de ces formes régulières d'apostolat, que de fois on fit appel à lui dans des circonstances extraordinaires ! La présence dans la ville de Louvain de sommités médicales amenait souvent, de loin, dans les cliniques, des malades, parmi lesquels se trouvaient des protestants, des jeunes filles anglaises élevées dans des pensionnats de Belgique. La connaissance exacte qu'avait dom Marmion des sectes multiples de l'Église réformée et la réputation méritée qu'il s'était acquise dans un ministère d'un caractère très particulier, le désignaient tout naturellement pour aider ces âmes à trouver le chemin de la vérité. Quelle joie pour lui de préparer leur retour à l'Église catholique, et parfois aussi, lorsque l'art médical était impuissant, leur entrée au ciel !

1. « Vous êtes sans doute étonnée de mon long silence, écrivait-il à une de ses filles spirituelles ; j'ai été vraiment accablé de travail, car outre ma charge si lourde de prieur et de professeur, j'ai dû donner quatre retraites depuis quelques mois, et je me prépare en ce moment à en donner une nouvelle ». Lettre du 13 novembre 1901.

Son âme d'apôtre trouvait là des occasions magnifiques de se dévouer pour la gloire de son divin Maître, et l'exquise tendresse de son cœur de prodiguer ses trésors à des âmes devenues d'autant plus chères que leur conquête lui avait coûté davantage [1].

* * *

On voit combien largement s'étendait le champ du ministère de dom Marmion.

Et pourtant, on se tromperait étrangement si on ne s'arrêtait, durant cette période de sa vie, qu'à l'activité extérieure. En vérité, cette activité est étonnante : cours théologiques réguliers et dont la préparation demande parfois des heures de travail ininterrompu ; fréquentes instructions ascétiques aux jeunes religieux ou à la communauté entière dont il est prieur ; consultations écrites ou orales, parfois longues et délicates, réclamées par les autorités ecclésiastiques qui recourent à sa particulière compétence [2]; nombreuses prédications de retraite ; ministère varié de direction spirituelle [3] ; correspondance épistolaire étendue ; multiples et incessants devoirs de vie sociale créés par la charge de prieur ou par de nombreuses relations : on se demande comment un homme — astreint à tous les exercices parfois prolongés, tels les offices du chœur, de la vie conventuelle et à tout le détail des observances régulières — a pu mener de front, avec succès, des œuvres si diverses et parfois si absorbantes. Si banale que soit devenue l'expression, il faut la répéter à son sujet, car chez lui elle s'est réalisée en plénitude : durant ces dix années, dom Marmion a donné sa mesure en se dépensant sans compter.

1. Nous exposerons plus loin en détail dans un chapitre consacré à l'*Apôtre* cette forme d'activité de dom Marmion.

2. « J'ai été nommé par Son Éminence membre du comité de vigilance. Je dois vous dire que c'est une grande joie et une consolation pour moi d'être choisi pour veiller à la pureté de la foi dans ce diocèse ». (Lettre du 7 janvier 1906 au Primat de l'Ordre). Dans une lettre postérieure de deux années, il écrivait : « Je suis de la commission de vigilance pour ce diocèse, ce qui veut dire : travail, travail ». Lettre du 8 janvier 1908.

3. « Il y a tant de prêtres et de laïcs qui viennent me voir pour l'une ou l'autre raison que je ne sais pas trouver un moment pour moi-même ». Lettre du 12 juin 1906.

Sans doute, une nature riche et souple, une rare pénétration d'esprit, une extrême facilité de travail, une mémoire singulièrement réceptive et fidèle en tout ordre de choses, un don particulier d'adaptation aux circonstances, un don plus grand encore de sympathie pour les âmes au point que chacune d'elles pouvait s'imaginer qu'il n'était qu'à elle et ne s'intéressait qu'au sujet présentement traité : toutes ces qualités d'esprit et de cœur peuvent expliquer, dans une certaine mesure, l'étendue de ses œuvres.

Mais c'est ailleurs qu'est le secret de leur puissance et de leur fécondité. Car il faut le redire : la vraie vie de ce moine n'est pas là ; elle est audedans, — intense. C'est la vie d'une âme qui, avant d'être ainsi livrée au prochain, s'est donnée à Dieu, dans le plus complet abandon d'elle-même par l'obéissance, et dans l'union intime avec le Sauveur. Chez dom Marmion, l'ardent foyer d'où partent tant de chauds rayons lumineux est cette « vie cachée en Dieu avec le Christ », dont il a si admirablement parlé, et dont il n'a pu parler que pour l'avoir complètement vécue.

« Vous n'imaginez pas, écrivait-il alors, combien mon temps est *mangé*. Je dis : *mangé*, car tous les matins, je me place sur la patène avec l'hostie qui va devenir Jésus-Christ ; et de même que Jésus est là pour être mangé par toutes sortes de personnes, — *sumunt boni, sumunt mali, sorte tamen inaequali*, — de même je suis mangé toute la journée par toutes espèces de gens. Puisse notre cher Sauveur être glorifié par ma destruction, comme il l'est par sa propre immolation !... » [1]

De sa vie spirituelle pendant cette époque, — celle-ci s'étend sur dix années, — dom Marmion n'a laissé que des notes rares, qui se trouvent dispersées sans ordre, au gré de l'inspiration, dans différents cahiers relatifs à ses cours de théologie et qui s'y entremêlent aux canevas mêmes de ses « leçons » professorales [2]. De cet amalgame inattendu

1. Lettre du 19 janvier 1905.
2. Cette dispersion même indique que dom Marmion écrivait ces notes sans arrière-pensée de publication, mais simplement pour « fixer » les lumières qu'il recevait. On rencontre aussi des notes sur sa vie intérieure dans des carnets d'*agenda*.

d'étude et de piété se dégage, au sujet de sa vie intérieure, une saisissante impression d'unité et de force.

Il nous faut recueillir avec respect ces parcelles précieuses d'un trésor spirituel : nous pourrons entrevoir de quelles abondantes lumières était inondée et à quelles sources pures et hautes s'alimentait l'âme de ce maître d'ascétisme.

CHAPITRE VIII

GRACES D'UNION

La vie intérieure de dom Marmion à Louvain caractérisée par des grâces d'union. — Saint Paul. — La perfection consiste dans l'union avec le Christ. — Abondantes lumières. — La vie de foi. — La lecture du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales. — L'union fondée sur le sacrifice. — Épreuves de dom Marmion : son héroïque générosité. — Tonalité particulière de son union au Christ à partir de 1905 : « déposer son moi aux pieds de Jésus ». — Le mystère de la Trinité et la vie de l'âme. — L'union à Jésus « dans le sein du Père ». — *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* — Acte de consécration, Noël 1908. — Retraite à Paray.

Dans des pages pleines de justesse et de discrétion, qui trahissent une expérience personnelle, dom Marmion a exposé les diverses étapes de la vie intérieure. « Étapes réelles, dit-il, mais qui ne se superposent pas en s'opposant ; entre elles existe une certaine pénétration réciproque, une certaine alliance ; les dénominations usitées de voie purgative, illuminative et unitive résultent seulement de la prédominance de tel ou tel élément, prédominance qui ne peut aller jusqu'à l'exclusion des autres éléments. En cette matière, on ne peut assigner telle ou telle limite infranchissable, ou mieux fixer géométriquement les âmes dans un état distinct d'un autre ; ces étapes ne se séparent pas par des bornes d'arpentage franchies une fois pour toutes : elles se compénètrent plutôt, se soutiennent et se complètent l'une l'autre » [1].

Ces lignes peuvent être appliquées à leur auteur lui-même. Durant ses premières années de vie monastique à Mared-

1. *Le Christ idéal du moine*, ch. *L'oraison monastique*, section III et suiv. En réalité, ces pages sont plutôt une application des « trois voies » au domaine de l'oraison ; dom Marmion en donne une vue plus générale dans le chapitre (du même volume) *Les instruments des bonnes œuvres*, section III et suiv.

sous, la grâce avait attiré dom Columba à se tenir surtout dans les régions de l'humilité, de la componction du cœur, de l'obéissance, qui détachent l'âme des créatures et d'elle-même ; nous avons vu avec quelle générosité le jeune moine avait correspondu à ces sollicitations d'en haut. Les lumières, par la suite, avaient abondé, accroissant dans l'âme l'esprit de foi, la poussant à une humilité encore plus foncière, à une obéissance plus parfaite, la menant au seuil de la voie de l'abandon.

A Louvain, ce sont des appels à l'union intime qui se font particulièrement entendre, accompagnés de vives lumières. Celles-ci convergent toutes vers la Personne du Christ et éclairent les faces multiples de l'ineffable mystère du Verbe incarné. L'action, suave autant que puissante, de ces grâces amènera l'âme docile à se fixer, par une consécration spéciale, dans la voie d'amour et d'abandon, où véritablement, ce n'est plus elle, mais le Christ qui vit en elle. A l'épanouissement, chez dom Marmion, de l'activité extérieure, correspondent, de la sorte, des grâces intérieures qui nous révèlent le secret de la surnaturelle fécondité de ses œuvres, mais surtout marquent une nouvelle et décisive étape dans sa vie spirituelle. Car cette période est capitale dans l'existence de dom Columba, et il importe grandement de s'y arrêter.

Les nombreuses citations qui vont suivre en éclairent le développement : empruntées aux notes intimes et aux lettres, utilisées suivant l'ordre chronologique, elles font saisir la courbe de la vie intime de dom Marmion, et seront utiles, croyons-nous, à ceux qui désirent s'édifier ; on nous eût assurément reproché de laisser dans l'oubli ces lumineuses confidences [1].

Toutefois, il importe de le noter — et le lecteur attentif en aura déjà fait la remarque à propos des chapitres précédents — ces pages ne contiennent pas de subtiles analyses

1. Le lecteur pressé pourra, lui, passer tout de suite au chapitre suivant. Néanmoins, afin de rendre la lecture de ces pages plus rapide, nous avons remplacé les nombreuses citations latines des Saintes Écritures apportées par dom Marmion dans le texte, par leur traduction française, et rejeté le latin en note. La pensée y perdra en force ; gagnera-t-elle en clarté ?

d'âmes ; elles sont bien plutôt la communication de lumières sur Dieu, les mystères de Jésus, la vie spirituelle : de là, dans beaucoup d'entre elles, une valeur et une densité singulières. Ce qui est proprement personnel, c'est la réponse de l'âme à ces suggestions divines, correspondance qui la fixe dans son état d'union.

On verra aussi combien souvent, chez dom Columba, ces lumières sont en dépendance étroite de la liturgie : la vie intérieure qui en découle reçoit, de ce fait, un caractère de simplicité qui dilate l'âme.

* * *

Tout au début de 1899, quelques mois avant son départ pour Louvain, il avait écrit, dans un *agenda* de poche, ces lignes qui lui serviront de programme pour toute cette période.

« L'Église commence l'année par le nom de Jésus. Plaçons ce nom sur nos lèvres et dans notre cœur. Nos efforts sont faibles, mais unis avec lui et ses mérites, ils sont de grand prix aux yeux de Dieu : « Par Lui, et avec Lui et en Lui, soit au Père tout honneur et toute gloire ».

Les marchands et les négociants font un bilan à la fin de l'année afin de s'orienter pour l'avenir. Faisons de même. *Dépenses :* 365 jours. Forces physiques et morales. Souffrances. *Gain :* Dieu, et ce qui est fait pour Dieu: « Leurs œuvres les suivent », tout le reste périt.

Pour cette année, faisons tout pour Dieu. Toutefois, nos meilleures œuvres sont si imparfaites ! Aux yeux de Dieu, dit l'Écriture, toutes nos justices sont comme des linges souillés [1]. Plus on sait, et plus, dans la lumière, on voit ses imperfections : « nous tombons tous en beaucoup de choses » [2].

Mais Jésus-Christ est notre supplément. Il est à nous. Il est descendu du ciel pour nous et pour notre salut. Ses richesses sont ineffables et innombrables. Il habite dans notre cœur. Faisons tout en union avec Lui. Il a sanctifié toutes nos actions. C'est pourquoi saint Paul nous dit de faire toutes choses en

1. Is. LXIV, 6.
2. Jac. III, 2.

son nom : « Faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ » [1], et....

Le texte, comme il arrivera souvent, est demeuré inachevé.

Dom Marmion vient d'évoquer saint Paul, son auteur préféré. A cette époque, il lisait assidûment les Épîtres dont il s'assimilait la pensée avec plénitude. C'est notamment à l'Apôtre qu'il doit cette note caractéristique, déjà relevée, de sa physionomie spirituelle : une confiance absolue dans les mérites de Jésus alliée à une entière humilité. Ce trait apparaît très vif dans une page qu'il a laissée sur saint Paul. Il avait, dès son arrivée à Louvain (avril 1899), accepté de confesser les Carmélites de cette ville et de leur donner des conférences ascétiques. On a eu la bonne fortune de retrouver les notes des premières instructions. A la fin de juin, lors de la solennité du grand apôtre, il interrompit l'ordre régulier de ses instructions pour parler de lui ; il avait tracé ce canevas :

Saint Paul. Juin 1899.

« Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités afin qu'habite en moi la force du Christ » [2].

1. — Interrompre le cours des instructions pour dire un mot de saint Paul, ce grand amant de Jésus-Christ, si rempli de son esprit.

2. — Saint Paul est une de ces âmes généreuses qui ne marchandent pas avec Dieu.

L'amour ne connaît pas de mesure. C'est pourquoi Dieu nous dit : « Tu aimeras ton Seigneur de tout ton cœur, de tout ton esprit, » etc.

Tel saint Paul persécuté, battu de coups, trahi, souffrant le froid, la faim, le naufrage, exposé à toutes sortes de dangers, et finalement enchaîné dans un cachot. Et cependant, je surabonde de joie, dit-il, dans toutes mes tribulations [3]. D'où vient cette joie surabondante ? De son amour. J'ai la certitude que ni la mort, ni la vie... ne pourront me séparer

1. Coloss. III, 17.
2. Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi. 2 Cor. XII, 9.
3. Superabundo gaudio in omnibus tribulationibus meis. 2 Cor. VII, 4.

de la charité de Dieu [1]. Oh ! oui, il avait toujours devant les yeux son Jésus crucifié. « La charité de Dieu nous presse, etc. » [2]. « Il m'a aimé, il s'est livré lui-même pour moi » etc. [3].

3. — L'esprit de saint Paul. Une grande connaissance de son néant, et une estime extraordinaire des mérites de Jésus-Christ. « Non que nous puissions avoir une bonne pensée comme venant de nous, mais notre puissance vient de Dieu...[4] Je me glorifierai dans mes infirmités » [5].

Saint Paul voit en lui comme deux hommes. Il raconte ses extases, les grâces reçues, les travaux : « Je me glorifierai dans ces choses... mais pour moi, je ne me glorifierai en rien si ce n'est dans mes infirmités » [6].

Les infirmités : d'un extérieur... [mot illisible], souffrant des yeux, maladie humiliante, tentations : « Je me glorifierai en ces choses ».

Pourquoi ? « Afin qu'habite en moi la force du Christ » [7]. Il avait reçu la mission de révéler les innombrables richesses du Christ. Description de ces mérites.

Rien ne glorifie tant Jésus-Christ que la confiance dans ses mérites, malgré mes infirmités. « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort »[8]. Celles d'entre vous que le Bon Dieu afflige doivent se remplir de cet esprit de saint Paul pour faire de grandes choses en elles-mêmes et pour les autres. Par exemple, en disant : « Que votre nom soit sanctifié », le *Gloria Patri*, si on s'appuie sur Jésus-Christ, on opère de grandes choses pour Dieu dans le royaume surnaturel. Saint Paul dans sa prison fit autant pour la gloire de Dieu que pendant ses missions.

La pensée de nos richesses en Jésus-Christ doit nous donner une sainte hardiesse pour nous approcher du Père.

Quand on est rempli de cet esprit de saint Paul, la vue de nos misères ne nous décourage pas, car on s'appuie sur Jésus-Christ seul. Lorsque j'entends une âme me dire : « Tout cela est inutile pour moi... Je suis trop rempli de misères... je vois que c'est une âme qui n'a jamais compris la grandeur de nos richesses en Jésus-Christ, qui n'a jamais

1. Certus sum quia neque mors, neque vita... poterit nos separare a caritate Dei. Rom. VIII, 38.
2. Caritas Christi urget nos. 2 Cor. V, 14.
3. Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. Gal. II, 20.
4. Non quod sufficientes simus cogitare aliquid ex nobis quasi a nobis sed sufficientia nostra ex Deo est. 2 Cor. III, 5.
5. Gloriabor in infirmitatibus meis. 2 Cor. XII, 9.
6. Pro hujusmodi gloriabor. Pro me autem nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis. 2 Cor. XII, 5.
7. Ut inhabitet in me virtus Christi. 2 Cor. XII, 9.
8. Cum infirmor tunc potens sum. 2 Cor. XII, 10.

compris cette parole : « Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique » [1].

* * *

Ce Fils unique nous est donné comme modèle et moyen de perfection. Sur ce beau thème, les lumières abondent dans l'âme attentive. Nous n'avons qu'à citer les *Notes* intimes.

Juillet 1899.

« La sainteté en Dieu consiste dans la perfection avec laquelle il se glorifie [2].

Le Verbe est la gloire substantielle du Père : c'est pourquoi nous disons de Jésus : « Vous êtes seul saint », car lui seul glorifie parfaitement le Père.

Plus nous sommes unis à Jésus, plus nous glorifions le Père. »

Cette pensée, toute générale, va se préciser quelques semaines plus tard :

27 *août.*

« Aujourd'hui, dans l'oraison, j'ai eu cette pensée à propos du texte : « Marie a choisi la meilleure part » [3].

La gloire *essentielle* de Dieu consiste dans la vie intime de Dieu, par laquelle il s'aime et se glorifie infiniment. La gloire *accidentelle* est dans la création.

De même, la gloire essentielle que Dieu réclame de chaque âme est dans sa vie intérieure par laquelle elle glorifie Dieu en elle-même. La gloire accidentelle est dans les œuvres qu'elle accomplit et qui empruntent toute leur valeur à cette vie intérieure.

En Dieu, cette gloire essentielle est le Verbe *incréé*. La gloire accidentelle est le verbe créé, la création.

De même en nous, la gloire essentielle se réalise par le Verbe, par Jésus vivant en nous ; l'accidentelle, par Jésus

1. Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Joan. III, 16.
2. Voir le développement de cette pensée dans le *Christ vie de l'âme*, ch. I.
3. Cette parole est dite par Jésus de Marie-Madeleine ; l'Église l'applique à la Vierge Marie dans son assomption. Dom Marmion recevait cette lumière dans l'octave de cette solennité. Sur le choix de cet Évangile pour ce mystère de la Vierge, voir D. B. Capelle, *Revue liturgique et monastique*, 1925, p. 293 sq.

donné aux autres. « Toute la gloire de l'âme, fille du Roi, vient de l'intime » [1].

Plus nous sommes l'image de Jésus, plus nous glorifions le Père.

Jésus est à la fois le Fils de Dieu et le Sauveur des hommes.

1. Comme Fils de Dieu, il est la splendeur de la gloire du Père. Je ne cherche pas ma gloire, dit-il dans l'Évangile, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. En tête du livre [de ma vie sur la terre] il est écrit : « Père, que je fasse votre volonté [2]. Que votre nom soit sanctifié ».

2. Comme Sauveur des hommes. « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, j'accomplis le précepte qu'Il m'a donné [de me livrer pour les hommes] [3]. Je ne suis pas venu faire ma volonté mais celle de mon Père qui m'a envoyé [4]. La volonté de mon Père est que quiconque voit le Fils et croit en Lui, aie la vie éternelle [5]. Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis [6]. Nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères [7]. Tous ceux qui ont cette espérance se sanctifient en elle à l'imitation de Celui qui est la Sainteté ».

La même lumière se renouvelle, peu de temps après, mais condensée :

29 *septembre.*

« Aujourd'hui, j'ai reçu une grâce particulière. J'ai compris que toute ma perfection devrait consister dans l'union intime de moi-même avec Jésus-Christ comme Fils de Dieu et Sauveur des hommes. J'ai compris clairement ceci après la messe. Et de cette façon, mon action de grâce se partage entre les actes de Jésus à l'égard de son Père et envers mon âme et celle des autres. Sainte Thérèse dit qu'il faut s'aimer soi-même en Dieu ».

Et comme il doit, à cette époque, donner les exercices

1. Omnis gloria ejus filiae Regis ab intus. Psal. XLIV, 14.
2. Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Heb. X, 9.
3. Sed ut cognoscat mundus quia ego diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Joan. XIV, 31.
4. Quia non quaero voluntatem meam sed voluntatem ejus qui misit me. Joan. V, 30.
5. Haec est autem voluntas Patris mei qui misit me : ut omnis, qui videt Filium et credit in eum, habeat vitam aeternam. Joan. VI, 40.
6. Majorem dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. Joan. XV, 13.
7. Et nos debemus pro fratribus animas ponere. I Joan. III, 16.

spirituels, il esquisse tout aussitôt à grands traits, dans la clarté de cette lumière, un

Plan de retraite.

« Perfection : imiter Dieu.
Jésus-Christ, image parfaite de Dieu.
Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur des hommes.
1. Fils de Dieu : devoirs envers Dieu, négatifs et positifs.
2. Sauveur des hommes : devoirs envers soi-même et le prochain ; aimer soi et le prochain en Dieu ».

L'action continue de ces lumières va se faire vivement sentir à l'âme :

« Ce jour-ci (*mi-décembre* 1899, octave de l'Immaculée Conception), le Bon Dieu me fait voir que le grand objet de ma vie doit être la gloire de Jésus, comme c'est le sien ; c'est aussi l'objet de tous les désirs de Marie. J'ai été très frappé par ces paroles : « Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique » [1]. Le don de Dieu est digne de Lui : c'est son propre Fils. Oh ! si tu savais le don de Dieu [2] ! Depuis toute l'éternité, le Père trouve ses délices dans son Fils, « le Fils unique qui vit toujours dans le sein du Père » [3].

Ce même Fils est « dans notre sein » par la communion eucharistique et par la foi. « Le Christ, dit saint Paul, habite dans nos cœurs par la foi » [4]. Par la foi, nous devons trouver toutes nos délices en Jésus, comme le Père les y rencontre : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances » [5]. Mais c'est la foi qui réalise tout cela : « qu'il vous soit fait selon votre foi » [6] !

4 *janvier* 1900.

« Au commencement de cette année, j'ai senti un fort attrait de la grâce de prendre comme but de ma vie celui que Dieu se fixe lui-même : la gloire de son Fils Jésus. Je me suis offert au Père et à Marie dans cette intention ».

Même invitation puissante de la grâce quelques semaines plus tard :

1. Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Joan. III, 16.
2. Si scires donum Dei. Joan. IV, 10.
3. Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris. Joan. I, 18.
4. Christus habitat per fidem in cordibus nostris. Ephes. III, 17.
5. Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui. Matth. III, 17
6. Secundum fidem vestram fiat vobis. Matth. IX, 29.

25 *février* 1900.

« Aujourd'hui en méditant sur la foi d'Abraham, j'ai senti un puissant mouvement de la grâce qui me pousse à consacrer toute ma vie et toutes mes énergies à la glorification de Jésus-Christ en moi et dans les autres, imitant en cela le Père qui nous donne son Fils : il nous dit de l'écouter.

J'ai compris que par la foi, nous nous identifions en quelque sorte dans le Saint-Esprit avec Jésus-Christ, que nous pouvons obtenir, comme il l'a dit, tout ce que nous demandons. C'est d'ailleurs sa promesse. Mais, comme nous le voyons par l'histoire d'Abraham, nous pouvons attendre longtemps la réalisation de cette promesse.

Il trouve tout dans cette union, car dans le Christ sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse :

En la fête de saint Joseph 1900.

« Le texte du capitule de None [1] : « la Sagesse a conduit le juste exilé, par des voies droites » [2], m'a beaucoup frappé. Ces mots ont été dits d'abord de Jacob. En méditant ces paroles et leur application à Saint Joseph, j'ai ressenti un grand désir de m'abandonner entièrement à la direction de cette Sagesse éternelle. « Le Christ, dit saint Paul, est devenu, de par Dieu, notre sagesse » [3]. Écoutez-Le ».

25 *mars* 1900.

« Le jour de l'Annonciation, j'ai reçu une forte lumière sur ces mots : « Qu'il me soit fait selon votre parole [4] ». Toute la vie de Marie a été *secundum Verbum* qui est la Sagesse infinie. J'ai senti une forte impulsion de m'abandonner à cette Sagesse, de substituer cette Sagesse à la mienne : « Le Christ est devenu de par Dieu notre sagesse » [5], sous la conduite de son Esprit. Jésus, Sagesse infinie, a tout fait sous la conduite de cet Esprit *vivificantem*, et nous avons (par la grâce) ce même Esprit : « l'Esprit d'adoption en qui nous crions : Abba ! Père ! » [6]

* * *

1. *None*, une des heures de l'office canonial.
2. Justum deduxit Dominus per vias rectas. Sap. x, 10.
3. Christus factus est pro nobis sapientia a Deo. 1 Cor. I, 30.
4. Fiat mihi secundum verbum tuum. Luc. I, 38.
5. Christus factus est pro nobis sapientia a Deo. 1 Cor. I, 30.
6. Spiritum Filii sui in quo clamamus : Abba, Pater. Rom. VIII, 15.

La période pascale, si riche de moelle scripturaire et liturgique, est l'occasion de lumières abondantes, qui projettent sur le mystère du Christ de vives clartés.

Que le lecteur nous pardonne de nous attarder, mais pouvions-nous sacrifier ces beaux textes si révélateurs de la vie profonde d'une grande âme ?

Pâques 1900.

« J'ai été très frappé par la grâce en méditant les paroles de saint Paul : « Jésus-Christ a été livré pour nos offenses et est ressuscité pour notre justification » [1].

Jésus-Christ est la Sagesse éternelle et infinie, et il a choisi, comme moyen d'expier nos péchés [2], sa mort douloureuse. Exempt de la mort *de droit* (puisque le péché par lequel seul la mort est venue, *per peccatum mors*, ne l'avait pas atteint), il a *librement* accepté la mort pour nous, à notre place. J'ai senti la grande efficacité de cette mort, et je me suis uni à Jésus dans sa mort, afin de mourir avec lui au péché. J'ai eu de grands sentiments d'abandon, de gratitude, etc. *Resurrexit propter justificationem nostram.* La fin de la vie ressuscitée de Jésus est notre justification. J'ai compris très clairement combien Jésus tenait à cette sainteté et combien l'union de notre vie avec la sienne est efficace pour nous sanctifier : « Si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » [3].

18 *avril, mardi de pâques.*

« Beaucoup de lumières, en réfléchissant sur ces paroles : « Le Christ vit pour Dieu » [4]. J'ai senti l'intensité de cette vie de Jésus *toute à Dieu*. L'union de notre vie avec cette vie, c'est la plus haute forme de la perfection. Sans lui, nous ne pouvons rien, mais c'est justement pour nous communiquer cette vie qu'il est venu : « Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » [5]. « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance » [6]. La Résurrection est le mystère de cette vie, et Jésus

1. Christus mortuus est propter delicta nostra et resurrexit propter justificationem nostram. Rom. IV, 25.
2. Ad multorum exhaurienda peccata. Hebr. IX, 28.
3. Quanto magis salvi erimus in vita ipsius. Rom. X, 10.
4. Vivit Deo. Rom. VI, 10.
5. Sicut Pater habet vitam in semetipso, ita et dedit Filio habere vitam in semetipso. Joan. V, 26.
6. Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant. Joan. X, 10.

nous la communique surtout dans la sainte communion : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme (et ne buvez son sang) vous n'aurez point la vie en vous-mêmes » [1]. Ce pain « donne la vie au monde ». J'ai ressenti de plus en plus le désir de m'associer à cette vie divine afin que Jésus soit glorifié en moi. Car c'est là le *but* de sa vie glorieuse : « Il est ressuscité POUR notre justification » [2], et il continue cette action toujours : « Toujours vivant pour intercéder pour nous » [3]. Cette vie de Jésus, c'est l'amour de son Père, produisant la floraison de toutes les *vertus humaines* divinisées en lui. C'est là le modèle. J'ai pris la résolution de tâcher d'unir ma pauvre vie à cette vie intense et divine ».

Dominica in albis 1900.

« Tout nous parle aujourd'hui de la foi : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » [4]. « Elle est le fondement et la racine de toute justification » [5]. C'est par la foi vive, la conviction de la divinité de Jésus-Christ que nous vivons de la vie divine.

1. — C'est par la foi que cette vie divine commence : « Ceux qui croient en son nom... *sont nés de Dieu* » [6]. « Tout ce qui est né de Dieu remporte la victoire sur le monde... Qui est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » [7] Cette conviction intime de la divinité de Jésus-Christ nous jette à ses pieds comme l'aveugle-né : « Le juste vit de la foi » [8] ; « Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra » [9].

2. — Par cette foi, nous nous identifions en quelque sorte avec Jésus-Christ :

a) dans *nos pensées* : « Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage de Dieu en lui-même » [10]. Nous prenons les mêmes pensées que celles de Jésus-Christ : « Celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui » [11].

b) dans *nos désirs :* « Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus » [12].

1. Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis. Joan. VI, 53.
2. Resurrexit PROPTER justificationem nostram. Rom. IV, 25.
3. Semper vivens ad interpellandum pro nobis. Hebr. VII, 25.
4. Beati qui non viderunt et crediderunt, Joan. XX, 29.
5. Est fundamentum et radix totius justificationis. Concile de Trente.
6. His qui credunt in nomine Ejus, sed EX DEO NATI SUNT. Joan. I, 12-13.
7. Omne quod natum est ex Deo vincit mundum. Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei? I Joan. V, 4-5.
8. Justus ex fide vivit. Hebr. II, 4 ; Galat. III, 2.
9. Qui credit in me, etiam si mortuus fuerit vivet. Joan. XI, 25.
10. Qui credit in Filium Dei habet testimonium Dei in se. I Joan. V, 10.
11. Qui adhaeret Domino unus spiritus est. I Cor. VI, 17.
12. Hoc enim sentite in vobis quod et in *Christo Jesu*. Phil. II, 5.

c) dans *nos paroles :* « Si quelqu'un parle que ce soit selon les oracles de Dieu » [1]. Le Christ devient la source de tous nos [projets] : « Afin que le Christ habite en vos cœurs PAR LA FOI » [2].

d) dans *nos actions :* « Quoi que ce soit que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père » [3].

Alors se réalise le : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi... Je vis *dans la foi* au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » [4].

Agir *au nom* de Jésus-Christ : « C'est donc pour le Christ que nous faisons les fonctions d'ambassadeurs » [5]. « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi » [6].

* * *

Ces lumières si abondantes font naître dans l'âme du moine d'ardents désirs vers le Bien suprême entrevu. De pressants appels à l'union marquent cette période de l'existence intérieure de dom Columba. C'est aux lettres de cette époque qu'il faut surtout demander de nous révéler combien vives furent les touches de la grâce d'union à Dieu en Jésus-Christ :

« Notre-Seigneur — écrit-il au Primat de l'ordre [7], en date du 1er juin 1901 — continue, je crois, son travail en moi. Ma vie intérieure tend de plus en plus vers une grande simplicité. J'ai compris que la perle précieuse dont parle l'Évangile, est Jésus-Christ *qui factus est nobis sapientia a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio*. Je vois que s'abandonner sans compter à Notre-Seigneur et, puis, se laisser guider en toute chose par sa volonté manifestée par l'obéissance et par ses inspirations, est toute la sainteté.

Dans l'oraison, Notre-Seigneur m'invite à m'identifier avec Lui : « demeurer en Lui et Lui en moi », et alors, Il me

1. Si quis loquitur quasi sermones Dei. 1 Petr. IV, 11.
2. Christus inhabitat PER FIDEM *in cordibus nostris*. Ephes. III, 17.
3. Omne quodcumque facitis in verbo vel in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi facite, gratias agentes Deo et Patri per ipsum. Coloss. III, 17.
4. Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. *Fide* vivo Filii Dei qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me. Galat. II, 20.
5. Legatione fungimur pro Christo. II Cor. V, 20.
6. Sicut misit me vivens Pater et Ego vivo propter Patrem et qui manducat me et ipse vivet propter me. Joan. VI, 57.
7. A cette date, dom Columba, bien que résidant à Louvain, demeurait moine de Maredsous dont le Primat Hildebrand était abbé.

pousse : 1) à accomplir des actes d'amour envers son Père, en union avec Lui ; 2) pour moi-même, à m'*abandonner* entièrement à lui ; 3) à aimer le prochain comme lui l'a aimé. C'est surtout ce dernier point qui m'attire depuis quelque temps. Je sens un *grand accroissement* d'amour pour la Sainte Église, Épouse du Christ. J'ai comme un sentiment habituel que le prochain est Jésus-Christ, et je me sens poussé à une grande charité à l'égard de tous. Je vois d'une façon très claire que la véritable charité embrasse toutes les vertus et impose un renoncement continuel ».

« Comme pratique intérieure, je me sens de plus en plus poussé à *me perdre en Jésus-Christ*. Que lui pense, veuille en moi et me porte vers son Père. Dans le *Pater*, la seule pétition qu'il nous a enseigné à adresser à Dieu pour nos âmes est *Fiat voluntas tua* SICUT IN CAELO. Je tâche *d'aimer* sa sainte volonté dans les mille petites contrariétés et interruptions de chaque jour » [1].

Et quelques jours plus tard :

« Je suis de nouveau dans une grande paix, et c'est dans notre CHER Sauveur que je trouve cette paix et de plus en plus tout. Je *sens très fort* que Notre-Seigneur sera tout pour moi : « Sagesse, justice, sanctification » [2], tout, si j'ai recours constamment à lui, et si, sans négliger les moyens ordinaires [de sanctification], je m'appuie beaucoup plus sur lui que sur mes propres industries. Notre-Seigneur me pousse de plus en plus à ce *simple* abandon qui renferme tout » [3].

« Vous n'avez pas d'idée de la solitude *absolue* dans laquelle je vis... Je me sens de plus en plus attiré vers l'abandon complet, et il me semble que plus je me livre à *Lui*, plus il se charge de tout » [4].

Priez pour moi. Notre-Seigneur me donne de grands désirs d'être tout à Lui, mais cela n'y est pas encore [5].

L'union que le Christ veut consommer avec lui et à laquelle il se sent si suavement appelé, n'est-elle pas le but suprême de toute l'œuvre du Sauveur ? Le Jeudi Saint de la même

1. Lettre du 11 février 1902.
2. Sapientia, justitia, sanctificatio, 1 Cor. 1, 30.
3. Lettre du 28 février 1902.
4. Lettre du 10 mars 1902.
5. Lettre du 14 mars 1902.

année, dom Marmion écrit à un de ses intimes disciples :

« Je viens de faire ma communion pascale, et après m'être entretenu avec Notre-Seigneur, je viens vous dire un petit mot aussi. Dans le silence de l'oraison, je vois de plus en plus clairement et surtout aujourd'hui, que le grand objet que Notre-Seigneur avait en vue en se donnant à nous dans la sainte Eucharistie, était de nous *incorporer* à Lui comme à son corps mystique, afin qu'avec Lui et en Lui, nous puissions parfaire la grande œuvre du Père : notre sanctification et le salut du monde : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* [1]. Je me sens de plus en plus invité par Notre-Seigneur à me livrer à Lui sans réserve et sans plan ni désir, sauf celui d'accomplir sa volonté au fur et à mesure qu'elle se manifeste à moi. Grâce à Dieu, j'ai pu faire le carême sans aucune dispense ni exception, et je me suis rarement trouvé si bien en santé, ni si heureux et plein de paix » [2].

« Vous serez heureux de savoir que je suis *très uni* à Notre-Seigneur, plus, je crois, que jamais de ma vie. J'ai le sentiment d'avoir fait une longue retraite ; je me sens *si* uni avec Dieu, dans une si grande joie et paix intérieure. Je me sens de plus en plus porté à me perdre, à me cacher en Jésus-Christ : *Vivens Deo* IN *Christo Jesu*. Il devient, Lui, me semble-t-il, l'œil de mon âme, et ma volonté se confond avec la sienne. Je me sens porté à ne rien désirer *en dehors* de Lui, pour rester *en Lui*. Voilà pour mon âme » [3].

* * *

Ces appels à l'union trouvaient leur écho dans les pages du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales dont il faisait alors sa lecture habituelle. Après l'Esprit-Saint, hôte divin de l'âme, il ne pouvait rencontrer de meilleur guide dans les voies de l'amour. Certes, ce n'était pas la première fois qu'il prenait contact avec les œuvres du « Docteur éminent de la vie intérieure », ainsi qu'il l'appelle lui-même ; il y avait longtemps qu'il les connaissait. En 1892, il fait de nombreux extraits de ses œuvres ; en 1895, à une

1. Joan. XVII, 4.
2. Lettre du 9 avril 1902.
3. Lettre du 28 octobre 1902.

de ses filles spirituelles, il recommande la lecture du *Traité* [1] ; à la fin d'une page datée du 19 mars 1899 où il recueille une « lumière » sur l'abandon, il renvoie lui-même au livre IX du *Traité*. Mais à l'époque où nous sommes, il reprend cette lecture pour s'y plonger ; deux ans durant, il étudie le *Traité*, en savoure et s'en assimile l'enseignement, avec d'autant plus d'aisance, qu'il retrouve dans ces pages, exposée par un maître et un saint, la doctrine de l'amour dont il se sent intimement appelé à vivre.

« J'ai lu dernièrement le livre IX du *Traité de l'amour de Dieu* par saint François de Sales, ce sont là toutes nos idées » [2].

« Je vous recommande beaucoup, écrit-il une autre fois, la pratique de *l'abandon*. Si vous pouviez lire, *à tête reposée*, le livre IX du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, vous y trouverez *juste* ce que je voudrais vous dire » [3].

Et encore plus tard :

« J'ai lu, et relu, et approfondi la sublime doctrine de saint François de Sales aux livres IX et X du *Traité de l'amour de Dieu*, et j'ai compris que c'est là le dernier mot de l'amour, et le fondement d'une profonde paix et d'une grande liberté de cœur. Une fois qu'on a bien compris que la volonté de Dieu est la même chose que Dieu lui-même, on voit qu'on doit préférer cette adorable volonté à toute autre chose, et la prendre, dans ce qu'elle fait, dans ce qu'elle ordonne, dans ce qu'elle *permet*, comme unique norme de la nôtre. Tenir les yeux fixés sur cette sainte volonté, et non pas sur les choses qui nous peinent et nous troublent [4].

Aussi bien, après un si long commerce d'esprit et de cœur avec l'œuvre maîtresse du saint évêque de Genève, était-il en droit de conclure :

1. « Si vous avez le *Traité de l'amour de Dieu* par saint François de Sales, lisez au l. IX le ch. 15 et vous trouverez là les dispositions que vous devez avoir pendant ce temps d'épreuves ». Lettre du 13 janvier 1895.
2. Lettre du 30 janvier 1902.
3. Lettre du 14 mars 1902. Il ne se bornait pas à la lecture du seul *Traité* ; la même année 1902, écrivant à une supérieure, il cite un long extrait d'une lettre (CXLVIII) du Saint.
4. Lettre du 4 août 1903.

« J'ai la conviction que de tous les auteurs mystiques c'est saint François de Sales qui a le plus l'esprit de saint Benoît et quand j'aurais étudié les autres auteurs, je reviendrai à son *Traité de l'amour de Dieu* comme à mon livre de prédilection » [1].

Les lettres de cette période portent nettement la marque de ce commerce avec la doctrine de saint François de Sales.

« Je suis très heureux — écrit-il en date du 26 décembre 1902 au Primat de l'Ordre. — Il me semble que ma vie intérieure devient de plus en plus simple : elle tend à unifier ma volonté avec celle du Père éternel par Jésus-Christ, et je me sens invité intérieurement à retrancher tout désir, excepté celui d'accomplir la *volonté connue* de Dieu, avec toute l'énergie de mon âme ; et pour le bon plaisir de Dieu que *je ne connais pas*, de m'abandonner, sans plan ni désir, à sa sagesse et à sa bonté».

Mais l'union à Jésus ne va pas sans l'union à ses membres : on ne divise pas le Christ. Dans des pages qui comptent parmi les plus fortes de son œuvre spirituelle, dom Marmion a magnifiquement montré l'identité substantielle d'un même et unique amour qui, atteignant Dieu, rejaillit nécessairement sur les créatures [2]. Cependant, à cette époque, l'*expérience* intime de ce phénomène devient particulièrement sensible :

« Notre-Seigneur m'unit beaucoup plus avec lui depuis

1. Lettre du 28 février 1904. Cette affinité d'esprit entre les deux grands saints a été récemment mise en relief par D. I. Ryelandt : *Essai sur la physionomie morale de saint Benoît*, ch. III, *Saint Benoît et saint François de Sales*. Ceux qui s'intéressent aux questions ascétiques gagneront à lire ces pages originales et suggestives, qui corroborent le sentiment de dom Marmion, et qui ont reçu l'approbation d'un autre écrivain de renom dom Butler, ancien abbé de Downside. Elles servent indirectement de mise au point, en ce qui concerne tout au moins saint Benoît, aux thèses aventureuses et outrancières exposées par M. l'abbé Vincent dans son livre : *Saint François de Sales directeur d'âmes et éducateur de la volonté*. Voir les graves critiques formulées contre ce livre par le R. P. Doncœur S. J. dans les *Etudes* 1923, t. CLXXV, pp. 695-707 ; par P. Herbaye dans la *Croix* (29 mai 1924) : « La physionomie doctrinale de saint François de Sales sort de ces pages sinon faussée, du moins altérée ; » voir également la vive critique qu'en fait H. Bremond dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. VII, pp. 26-47.

2. Un des meilleurs disciples de dom Marmion, dom Pie de Hemptinne, note également l'*expérience* de ce phénomène : « Notre Bien-Aimé m'a beaucoup éclairé ces jours-ci, écrivait-il en octobre 1901. Il m'a parlé éloquemment de la charité. Jusqu'ici, je m'étais contenté, en quelque sorte, de la première partie de ce précepte (amour de Dieu) et je n'en pénétrais que fort peu la seconde, le *mandatum novum* (amour du prochain). Une chose m'est apparue clairement, c'est que, dans la vie intérieure, l'âme ne peut s'abstraire du monde extérieur qui l'entoure, pour aimer uniquement le Christ caché en elle... Nous devons nous unir tous dans un seul amour, si profond qu'il bannisse l'égoïsme d'entre nous, comme d'entre les Personnes de la très sainte Trinité ». *Une âme bénédictine*, ch. IV, *La Révélation de l'amour*.

quelque temps, et je vois le néant des créatures davantage. Dans l'oraison, on doit se placer devant Dieu dans un abandon le plus complet à sa sainte et tout aimable volonté ; et puis laisser faire. C'est curieux : depuis que je me donne davantage à Dieu dans l'oraison, j'ai reçu un très vif sentiment de mon union avec tous les membres de l'Église, et avec *quelques-uns* en particulier. Il me semble que je porte toute l'Église dans mon cœur, surtout à la sainte Messe et durant l'office divin, et de cette façon, je n'ai plus de distractions comme dans le passé. Il me semble que l'office divin me prépare pour l'oraison, et l'oraison pour l'office divin. Autre phénomène : depuis que je m'occupe davantage d'union à Dieu, Notre-Seigneur m'envoie des âmes qui ont besoin d'encouragement et de direction pour ces choses » [1].

L'âme qui approche de l'amour voit ses horizons s'élargir et la flamme dont elle brûle ne peut que rayonner plus puissamment :

« Notre-Seigneur me donne de plus en plus une grande confiance dans le saint Sacrifice et dans l'office divin. Il me semble que, quand je célèbre ou je dis l'office, je porte le monde entier avec moi, tous les affligés, les souffrants, les pauvres, et tous les intérêts de Jésus-Christ. Quand je me donne à Jésus-Christ, il me semble presque toujours qu'il m'unit avec Lui et ensuite à tous ses membres et qu'Il me prie de faire comme lui, dont il est dit [2] : Vraiment il a pris sur lui nos langueurs et porté nos douleurs » [3].

* * *

Une autre vérité qu'il expérimente alors plus abondamment qu'autrefois, c'est que l'amour est inséparable du sacrifice. Bien que l'amour doive être le mobile de toute notre activité, le sacrifice est souvent, à la fois, la sauvegarde et la manifestation de cet amour. Dieu ne règne totalement dans l'âme que si le créé disparaît. Et l'œuvre intime de dépouillement ne s'accomplit ni sans lutte, ni sans souffrance :

« Ici, grâce au Bon Dieu, je suis *très heureux*. Le Bon Dieu

1. Lettre du 20 janvier 1904.
2. Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit. Isaï. LIII, 4.
3 Lettre du 23 février 1903.

nous donne la grâce d'une union et d'une paix *parfaites*, et je pense que c'est là le meilleur signe que notre cher Sauveur se trouve bien au milieu de nous. Cependant, je vous dirai que, bien que la partie supérieure de l'âme, « la pointe extrême » de l'âme, soit en paix, tout le reste est dans une nuit, un délaissement complet presque toujours. « *Lux et tenebrae benedicite Domino* » [1].

« J'ai des choses extrêmement pénibles à souffrir ; par moment, j'en suis accablé, mais Notre-Seigneur me soutient. Demandez-Lui de me donner la grâce d'une immense confiance dans la direction de sa sagesse et de son amour » [2].

Cette confiance en Jésus est pour lui source de paix et de joie :

« Cependant, je ne me fais pas illusion, je sais qu'il n'est pas possible d'être intimement uni à Notre-Seigneur sans être associé à ses souffrances : *Passionibus Christi per patientiam participamus* [3]. J'ai eu, en effet, une forte lutte intérieure ces jours-ci à propos du retour de ma croix. La réalité, comme toujours, a été moins dure que la prévision. C'est cependant toujours une croix... *Fiat* ! » [4].

Il rencontrera également la croix dans le domaine de l'obéissance, vers laquelle il se sent si vivement poussé :

« Aujourd'hui (22 janvier 1900) j'ai éprouvé un grand désir de me livrer à l'obéissance tout entier ».

Une lettre de dom Columba à l'abbé Hildebrand, Primat de l'Ordre, nous fait connaître les motifs profonds pour lesquels il se sentait appelé à vivre de cette vertu. Le lecteur saisira ici, sur le vif, par un exemple, comment, chez dom Marmion, la vie intérieure se rattachait aux « leçons » de théologie dogmatique qu'il donnait alors, et aux lumières abondantes que Dieu lui octroyait dans l'oraison :

« J'ai expliqué, ces derniers temps en théologie, le traité du péché originel, et j'ai été vivement frappé de la relation

1. Lettre du 7 juin 1899.
2. Lettre du 10 mars 1902.
3. « Nous participons aux souffrances du Christ par la patience ». Saint Benoît, *Prologue à la Règle*.
4. Lettre du 9 avril 1903.

que saint Paul établit entre la désobéissance du premier Adam et l'obéissance de Jésus-Christ, second Adam [1]. Je me suis senti attiré presque continuellement, durant ces dernières semaines, à méditer cette vérité [2] et j'ai compris comme je ne l'avais jamais compris auparavant, que la beauté et la force de notre vie monastique consiste dans notre union, en qualité de ses membres, à Jésus-Christ dans son obéissance. Je vois de plus en plus, que plus nous embrassons entièrement et parfaitement, avec Jésus-Christ et à son exemple, toute manifestation de la volonté divine, par une très parfaite soumission aux Supérieurs, plus intimement nous devenons les membres de Jésus-Christ et avons part aux fruits de sa rédemption. J'ai toujours été persuadé de cette vérité, mais, récemment Dieu m'a donné de la voir avec tant de clarté qu'il me semble que je l'ignorais tout à fait auparavant, et je trouve à présent une grande suavité et docilité de cœur à accepter même ce qu'il y a de plus humiliant et de plus répugnant à la nature. Je vous dis ceci, Rme Père, parce que vous avez été si bon de me dire que ce qui concerne mon âme vous intéresse, et aussi pour que vous sachiez que par la grâce de Dieu, vous me trouverez entièrement disposé à acquiescer non seulement extérieurement mais aussi avec une entière docilité de cœur et de jugement, à tout ce que vous trouverez bon de m'imposer à l'avenir. J'éprouve un très grand détachement de cœur pour toutes les personnes et les dons de ce monde, et je n'ai qu'un désir : celui d'appartenir à Dieu sans réserve, ne m'occupant qu'avec Lui *seul* des personnes ou des travaux qu'il veut me confier, prêt à les quitter et à m'occuper d'autres personnes et d'autres choses, selon qu'il me le fera connaître par l'obéissance. Telle est, à présent, ma véritable disposition de cœur, et je la regarde comme une des plus précieuse grâce que Dieu m'ait jamais données » [3].

Fidèle à l'inspiration de cette grâce, chaque matin, après la messe, dom Marmion unissait son obéissance à celle du Christ par cette prière [4] :

« Seigneur Jésus, en union avec cette intention et cet amour par lesquels vous-même, devenu obéissant jusqu'à

1. Rom. v, 14 sq.
2. Ceci confirme une fois de plus ce que nous avons dit (voir ci-dessus, p. 58) que dom Marmion, quand il avait été « frappé » d'une vérité, la méditait pendant quelque temps afin de s'imprégner davantage de sa lumière ; on peut voir quels fruits abondants il retirait de cette méthode.
3. Lettre du 2 juin 1902.
4. Nous traduisons du latin.

la mort et à la mort de la croix, vous avez toujours accompli tout ce qui était agréable à notre Père, je veux faire toutes choses aujourd'hui en votre nom et en esprit d'humilité, d'obéissance et de soumission ».

Puis il renouvelait sa profession religieuse.

Mais l'exercice de cette vertu ne va pas sans sacrifices parfois durement sentis :

« Déposer notre activité, écrit-il, en 1905, notre volonté, notre jugement aux pieds d'un Supérieur, et cela pour toute la vie, est un sacrifice très grand, immense et le plus grand que nous puissions accomplir. Je le sens tous les jours, mais je suis très heureux de pouvoir offrir ce sacrifice à Notre-Seigneur ».

Même chez les plus résolus, la sensibilité s'épouvante parfois de cette perspective d'une obéissance incessante dont l'emprise étreint toute la vie jusque dans les plus petits détails. Chez les saints, hommes de chair comme nous tous, la nature a frémi devant l'épreuve, mais, en eux, la générosité a répondu à la grâce :

« Un jour (en 1905) — ainsi qu'il le racontait à un de ses disciples — il était en cellule devant son crucifix ; il éprouvait de grandes difficultés ; il était assailli de toutes sortes de craintes pour l'avenir, et la pensée lui vint qu'il serait souhaitable que les choses s'arrangeassent de telle façon. Mais aussitôt, regardant Notre-Seigneur en croix, il lui dit : « Non, mon Dieu, plutôt comme vous le voulez »! Et, ajoutait-il, si le Christ m'avait dit : « Je vous donne carte blanche, arrangez votre vie et tout ce qui vous concerne comme vous le désirez, prenez la plume, écrivez votre plan et je le signerai », je lui aurais répondu : « Non, mon Jésus, je ne veux pas avoir de plan pour ma vie, je ne veux que le vôtre parce qu'il est divin, c'est vous qui me guiderez ; vous êtes pour moi l'*alpha* et l'*omega*, et je m'abandonne tout entier à vous ».

Admirables dispositions que l'épreuve fera plus d'une fois éclater. L'obéissance lui ayant imposé un très dur sacrifice qui atteignait du même coup une des âmes qu'il dirigeait,

voici en quels termes il s'en ouvre à celle-ci. On ne pourra qu'admirer la surnaturelle hauteur de vue à laquelle il s'élève, et la délicatesse qu'il apporte à convaincre sa correspondante d'entrer dans ses sentiments pour partager avec lui le prix d'une telle victoire sur soi-même.

Après avoir expliqué la nature du sacrifice, il ajoute :

« Vous serez heureuse de savoir que Notre-Seigneur m'a donné une très forte grâce, je pense la plus forte de toute ma vie. Il m'a donné la grâce de me soumettre *sans réserve aucune*. Pendant l'oraison, j'ai compris que tout consiste en ceci : *Recevoir Jésus-Christ tel qu'il veut bien se présenter à nous :* comme jardinier, comme pèlerin [1], mais le recevoir non pas à demi, ni froidement, mais entièrement, loyalement, franchement. Et plus il nous frappe, et plus on doit se courber. Je ne saurais vous décrire la paix délicieuse dont je jouis et la liberté parfaite de mon cœur. La seule chose qui me coûte est que peut-être vous n'êtes pas encore entrée dans ces sentiments. Je ne vous donne pas souvent l'occasion de pratiquer l'obéissance, maintenant je vous dis que je *désire* que vous tâchiez de vous conformer parfaitement et généreusement à cette manière d'agir et de voir. Nous ne devons pas faire le fier; mais « si quelqu'un vous prend votre manteau, donnez-lui aussi votre tunique » [2] ; soyons de bons petits enfants, c'est ainsi qu'on plaît à Jésus, et que voulons-nous autre chose » [3] ?

Assurément, il possède « la patiente et intime endurance » réclamée par saint Benoît [4] « dans l'exercice même de l'obéissance, au milieu des conjonctures les plus contrariantes » pour la nature. Et selon le conseil du grand Patriarche, dans cette épreuve qui le fait profondément souffrir, il garde en même temps « la joie jaillissant d'une inébranlable confiance en ce Dieu qu'on aime » et à qui on a tout abandonné [5].

Quelques mois plus tard, de façon inattendue et sans qu'il eût rien fait pour en hâter le terme ni sollicité un tempérament,

1. La lettre date de la période pascale, de là le choix de ces comparaisons.
2. Matth. v, 39-41.
3. Lettre du 1er avril 1902.
4. Au chapitre VII de sa Règle, consacrée à l'humilité, saint Benoît rappelle précisément le précepte du Christ auquel dom Columba fait allusion : « Si quelqu'un vous prend votre manteau, donnez-lui aussi votre tunique ».
5. Saint Benoît, *Règle*, ibid.

l'épreuve prenait fin. Mettant sa fille spirituelle au courant de la décision, il écrit ces lignes admirables qui révèlent dans quels sentiments d'amour de Dieu son âme s'est constamment maintenue :

« Quand on se donne tout entier à Notre-Seigneur, on lui fait grande injure en se troublant de quoi que ce soit. Je lui avais tout abandonné, et je lui avais dit cent fois et de tout cœur que je n'avais aucun autre désir que celui d'accomplir sa sainte volonté en tout, et de me donner aux autres dans la mesure et de la manière qu'il le voudrait. Certes, je n'avais rien retiré de ma consécration [à lui], ni diminué de mon affection [pour vous], mais je lui avais laissé *sans réserve*, le pouvoir et la manière de m'en acquitter *uniquement* selon les vues de sa sagesse et la gloire de son Père. Et maintenant que le sacrifice est fait, il me redonne, par la voie de l'obéissance, tout ce que je lui avais abandonné. Ma bien chère fille, c'est pour nous un avertissement que *nous* devons nous abandonner de plus en plus à sa Sagesse et à son Amour. Vous avez été languissante et moi aussi ; pendant des semaines, le chant, au chœur, a été un supplice presque insupportable ; mais je le vois bien : vivre dans cet état, travailler, prier et être gai vaut mieux que les plus grandes austérités. Vous serez heureuse d'apprendre que je n'ai pas eu *un instant* de tristesse ni de découragement, bien que j'aie été éprouvé de toute façon » [1].

Aux épreuves morales viendront parfois s'ajouter les souffrances physiques. En 1906, dom Marmion dut subir une opération dans une clinique. A cette occasion nous recueillerons et ses aveux et ses lumières ; c'est toujours la même générosité d'âme sauvegardant la même union intime à Jésus :

« J'avais piètrement peu d'expérience de la souffrance physique ; je l'ai toujours redoutée, et quoique je m'offre chaque jour, durant la sainte Messe, en union avec la divine victime, *sans réserve* à l'amour et à la sagesse de mon Père céleste, cependant je n'ai jamais *demandé* la souffrance. Durant ces jours, je n'ai pas eu de consolation, si ce n'est celle de me sentir uni à la volonté de Dieu et un regard sur le crucifix » [2].

1. Lettre du 10 août 1902.
2. Lettre du 29 novembre 1906.

* « J'ai beaucoup souffert, surtout les premières vingt-quatre heures. Les uns souffrent plus que les autres. Sans le crucifix que je regardais de temps en temps, je n'aurais pu supporter ces souffrances. Grâce à Dieu, Notre-Seigneur m'a donné la patience et l'union à sa très aimable volonté. Je suis *si heureux* d'avoir un peu souffert avec Jésus, et surtout sans aucune consolation. C'était pour mon année jubilaire [1] la réalisation de la parole de Saint Paul [2] : « J'accomplis dans mon corps ce qui manque aux souffrances du Christ ».

Les loisirs forcés que lui laissent les jours de convalescence, il n'a point de peine à les employer ; suivant la pente de son âme, c'est surtout à l'oraison qu'il les consacre :

* « J'ai de longues heures seul avec Dieu. Plus je le considère, plus je vois qu'il est la source de tout bien, et qu'il vaut infiniment mieux porter nos regards sur lui que sur nous-mêmes » [3].

* * *

Toutes ces épreuves, en opérant chez dom Columba le dépouillement de l'âme, creusaient en lui une plus grande capacité d'union. Dans les dernières années de son séjour à Louvain, particulièrement à partir de 1905, les appels à l'union, tout en se faisant plus pressants, prennent une forme plus spéciale, se nuancent d'une tonalité particulière. Ce n'est plus le simple désir d'être uni à Jésus en tout ce qu'il fait, mais celui, plus profond, de « déposer son moi aux pieds de Jésus », de disparaître pour vivre dans une entière dépendance de son Esprit à la gloire du Père. A cette époque, il a été nommé professeur d'exégèse et il a choisi d'exposer l'Évangile selon saint Jean.

En étudiant les pages écrites par le disciple bien-aimé, il a été surtout frappé par les textes qui marquent la parfaite dépendance de Jésus à l'égard du Père ; il les réunit même sur un feuillet de ses notes intimes [4]. Cette pensée de la

1. Quod deerat passionibus Christi. Coloss. I, 24.
2. Lettre des 17 et 20 novembre 1906. Jubilé de 25 ans de son entrée à Maredsous.
3. Lettre du 29 novembre 1906.
4. (22 Mai 1906.)
J'aime beaucoup de considérer Jésus dans la parfaite dépendance de son Père :

dépendance de l'âme de Jésus devient désormais prédominante, et elle marque d'un caractère particulier les notes de cette période, si riche de substance doctrinale et scripturaire.

1er *février* 1906.

Depuis quelque temps, Notre-Seigneur me fait voir très clairement :

1° — Que nous ne sommes agréables au Père que pour autant qu'il nous voit *en son Fils :* « Il nous a rendus agréables à ses yeux *en son Fils bien-aimé*. Nous sommes prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ » [1].

2° — Nous sommes en Jésus-Christ comme ses membres : « Vous êtes le corps du Christ et ses membres chacun pour sa part » [2].

3° — Plus nous cessons d'être membres du « vieil homme », enfants d'Adam, plus nous devenons membres du Christ : « Vous avez dépouillé le vieil homme avec ses œuvres et revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelant sans cesse à l'image de celui qui l'a créé, atteint la science parfaite» [3].

4° — Ce « vieil homme », c'est le moi naturel gâté par le péché originel et par chaque péché, vice et imperfection de ma vie. Ce qui part de cette source peut avoir une certaine bonté naturelle, mais en fait, il y a tant de ténèbres dans l'intelligence, tant de faiblesses et de travers dans la volonté, tant d'incapacité dans les choses surnaturelles, que je dois mépriser profondément ce « moi », m'en défier et tâcher continuellement de l'effacer pour y substituer Jésus-Christ.

5° — « Qui est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu » [4] ? Toute l'occupation de ma vie devrait être de déposer ce « moi » aux pieds de Jésus, de reconnaître continuellement Jésus *comme Dieu, en moi*, l'adorant par toutes mes facultés. Il dit de lui-même : « Je

Non possum ego a meipso facere quidquam, sicut audio judico et judicium meum justum est quia non quaero voluntatem meam sed voluntatem ejus qui misit me. Joan. v, 30.

Et a meipso non veni, sed est verus qui misit me quem vos nescitis. vii, 28.

Dixit ergo eis Jesus : Cum exaltaveritis Filium hominis tunc cognoscetis quia ego sum, et a meipso facio nihil sed sicut docuit me Pater haec loquor. viii, 28.

Amen, amen dico vobis, non potest Filius a se facere quidquam nisi quod viderit Patrem facientem : quaecumque enim ille fecerit haec et Filius similiter facit. v, 19.

Ego enim a Deo processi et veni ; neque enim a meipso sum locutus, sed qui misit me Pater ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquor. viii, 42.

1. *Gratificavit nos in dilecto Filio suo* ; praedestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum. Ephes. i, 6.

2. Vos estis corpus Christi et membra de membro. I.Cor. xii, 27.

3. Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum qui secundum Deum creatus est. Colos. iii, 9-10.

4. Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei? Joan. viii, 25.

suis *le principe*, moi qui vous parle » [1]. Il faut qu'il devienne le principe de toute mon activité. Pour cela, il faut « se renoncer pour suivre le Christ » [2]. Cette immolation continuelle de soi devant le Christ est l'accomplissement du grand désir du Père : « Vous avez mis toutes choses sous ses pieds [3]. « Tous ses Anges l'adorent »[4]. «Voici l'œuvre que Dieu demande, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » [5]. Notre-Seigneur a dit : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera » [6]. L'essence du ministre est de déposer toutes ses facultés aux pieds de son maître pour qu'elles soient employées selon son jugement et sa volonté. Mon divin Maître a dit : « Toute puissance *m*'a été donnée dans le ciel et sur la terre » [7]. Mon rôle est d'exécuter ses ordres, d'accomplir ses desseins. Il est sagesse, puissance, amour ; sans lui, je suis sottise, faiblesse, égoïsme : « Sans moi vous ne pouvez *rien* faire » [8].

J'ai compris que ceci n'est possible que par une vie de recueillement et un recours continuel au divin Maître.

L'oraison de dom Columba durant cette période s'imprègne de cette pensée :

« Pendant mon oraison, j'aime à me prosterner aux pieds de Jésus-Christ et à lui dire : Je suis très misérable, je ne suis rien, mais vous pouvez tout ; vous êtes ma sagesse, ma sainteté. Vous voyez votre Père, vous l'adorez, vous lui dites des choses ineffables. O mon Jésus ! ce que vous lui dites, je veux le lui dire aussi ; dites-le lui à ma place. Vous voyez en votre Père tout ce qu'il veut de moi, tout ce qu'il veut pour moi ; vous voyez en lui si j'aurai la maladie ou la santé, la consolation ou la souffrance ; vous voyez quand et comment je dois mourir. Vous acceptez tout pour moi, moi, je le veux avec vous, parce que vous le voulez ».

* * *

A partir de 1906, les lumières se font particulièrement vives et abondantes.

1. Ego *principium* qui et loquor vobis. Joan. VIII, 25.
2. Abnegare semetipsum ut sequatur Christum. Règle de Saint-Benoît, chap. IV, 10e instrument des bonnes œuvres.
3. Omnia subjecisti sub pedibus ejus. Hebr. II, 8.
4. Adorent eum omnes angeli ejus. Psalm. 96, 8.
5. Hoc est opus Dei ut credatis in eum quem misit ipse. Joan. VI, 29.
6. Si quis ministraverit, honorificabit eum Pater meus, Joan. XII, 26.
7. Data est *mihi* omnis potestas in caelo et in terra. Math. XXVIII, 18.
8. Sine me *nihil* potestis facere. Joan. XV, 5.

1er *janvier* 1906.

L'Église imprime le nom adorable de Jésus sur toute l'année : « Il est appelé du nom de Jésus » [1]. Je sens un grand désir d'imprimer ce nom béni sur tout mon être, sur toutes mes actions, « afin de mériter d'abonder en bonnes œuvres au nom du Fils bien-aimé » [2].

Je vois de plus en plus que le Père voit tout en son Fils, aime tout en son Fils ; car il est tout entier à Lui. Nous sommes agréables à ses yeux dans la mesure où il nous voit en son Fils : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit » [3]. Une petite chose, faite au nom de Jésus, est plus grande aux yeux de Dieu que les choses les plus remarquables faites en notre propre nom.

Je tâcherai de disparaître afin que Jésus vive et agisse en moi : « Il faut qu'il croisse et que je diminue» [4]. Saint Paul fut rempli de cet esprit : « J'ai voulu tout perdre, regardant toutes choses — les actions faites en notre nom — comme de la balayure afin de gagner le Christ, et d'être trouvé en lui, non avec ma propre justice, — c'est celle qui vient de la loi — mais avec celle qui naît de la foi dans le Christ » [5]. C'est pourquoi il nous dit : « Quoi que ce soit que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père » [6]. C'est-à-dire agissons en notre qualité de membres du Christ, dans ses dispositions, selon ses desseins.

La même pensée revient quelques jours plus tard, mais cette fois, avec une ampleur singulière. A la lumière divine, dom Marmion envisage la vie de l'âme dans ses relations avec chacune des adorables personnes de la sainte Trinité. Cette page écrite, comme toutes les autres, d'un trait de plume et sans rature, est à citer en entier : elle forme comme une nerveuse synthèse doctrinale et ascétique du mystère de la vie intime de Dieu et de la vie de l'âme en Dieu :

1. Vocatum est nomen ejus Jesus.
2. Ut in nomine dilecti Filii merear bonis operibus abundare. Oraison du dimanche dans l'octave de Noël.
3. Qui manet in me et ego in eo hic fert fructum multum. Joan. xv, 5.
4. Illum oportet crescere, me autem minui. Joan. III, 30.
5. Haec omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo non habens meam justitiam quae a lege est, sed illam quae ex fide est Christi Jesu. Philip. III, 8-9.
6. Quaecumque facitis in verbo vel in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi facite gratias agentes Deo et Patri per ipsum. Coloss. III, 17.

20 *janvier* 1906.

« J'ai reçu une forte lumière sur la façon d'honorer la sainte Trinité et de faire en sorte que toute notre vie soit un perpétuel *Gloria Patri*. Ces réflexions me servent de *cadre de méditation*.

Le *Père* est le principe, la source de toute vie, *Fons vitae*. Le Verbe et le Saint-Esprit procèdent de Lui, et toute la création vient de Lui par le Verbe dans le Saint-Esprit.

Nous honorons sa qualité primordiale de Principe en déposant à ses pieds tout notre être, nos plans, nos désirs, afin de lui donner l'initiative de tout en nous.

De cette façon nous imitons Jésus :

a) qui procède *tout entier* du Père ;

b) qui pensait, qui désirait, qui agissait dans une dépendance absolue de lui : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père » [1]. « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé » [2]. Pendant toute sa vie, il faisait à chaque instant « ce qui plaît au Père » [3]. Il resta dans l'obscurité de l'atelier de Nazareth pendant trente ans et ne commença sa mission publique qu'à l'heure fixée par son Père. Il s'est borné à prêcher aux Juifs, parce qu'il n'était envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui périssaient : « Il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, s'accomplît » [4]. « Un seul iota ou un seul trait de la loi ne passera pas, que tout ne soit accompli » [5].

J'ai compris que sans cette dépendance absolue de Dieu, les actions les plus éclatantes ont peu de valeur à ses yeux, bien qu'elles puissent, par elles-mêmes, éblouir les hommes. Nous sommes dans notre véritable rôle de créatures et d'enfants d'adoption quand nous laissons à notre Créateur et à notre Père la pleine disposition de notre personne et de toute notre activité. Ceci est particulièrement vrai du religieux et surtout du moine.

Le *Fils*, non seulement procède tout entier du Père, et partant dépend [6] absolument de lui, mais étant Fils parfait,

1. Amen, amen dico vobis, non potest Filius a se facere quidquam nisi quod viderit Patrem facientem. Joan. v, 19.
2. Doctrina mea non est mea, sed Ejus qui misit me. Joan. VII, 16.
3. Quae placita sunt ei. Joan. VIII, 29.
4. Necesse est impleri omnia quae scripta sunt in lege et Prophetis et Psalmis de me. Luc. XXIV, 44.
5. Iota unum aut unus apex non praeteribit a lege donec omnia fiant. Math. v, 19.
6. Non d'une dépendance de temps ni d'autorité, mais, dans les « processions » divines, le Père a une priorité de nature, d'origine.

il est l'image parfaite du Père : « Image du Dieu invisible » [1]. Il est la Sagesse du Père et réalise *parfaitement* toute la volonté du Père, tous ses desseins.

Nous honorons le Fils en étant comme lui vérité et sagesse, en accomplissant parfaitement toutes les volontés du Père, sa volonté « signifiée », par une parfaite fidélité dans l'accomplissement de *toutes les volontés connues de Dieu.* Connues par ses commandements, ses conseils, ses inspirations, l'obéissance. Et de sa volonté « cachée », par l'abandon. Il a accepté pour lui et pour ses membres toute la volonté de son Père, et nous l'honorons en nous unissant à lui dans cette acceptation, en lui demandant d'ôter de notre cœur tout désir ou envie de faire la moindre chose qui soit en dehors du cadre de sa volonté. (On peut méditer la vie de Jésus-Christ à la lumière de cette pensée, et cette méditation donne beaucoup de paix et d'union avec lui). C'est ainsi que nous réalisons parfaitement ce précepte de saint Paul : « Quoi que ce soit que vous fassiez, faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ » [2].

Car nous ne faisons en son nom que ce qu'il voit être le bon plaisir de son Père à notre égard. C'est ainsi que se réalise cette parole : « Il faut qu'il croisse et que je diminue » [3]; alors, on devient l'objet des complaisances du Père « de qui descend tout don excellent, toute grâce parfaite » [4]. Ces moindres actions deviennent grandes, parce qu'elles sont « accomplies en Dieu ».

Le *Saint-Esprit* est l'amour mutuel du Père et du Fils. Il retourne dans le sein du Père et du Fils avec un amour infini qui est lui-même.

Nous honorons le Saint-Esprit en nous unissant humblement par Jésus-Christ à cet amour par lequel nous retournons à Dieu comme dernière fin. C'est cet amour qui donne tout le prix à nos actions. Cet amour procédant du Père et du Fils nous porte vers Dieu dans la dépendance et dans l'amour. Toute notre vie procède ainsi du Père dans le Fils pour retourner dans son Sein, dans le Saint-Esprit.

Ainsi unie à Jésus-Christ, dans son Esprit, notre vie devient un sacrifice d'amour pour Dieu et pour les âmes : « Le Christ, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même sans tache à Dieu » [5]. Si nous nous adressons au Saint-Esprit avec amour et con-

1. Imago Dei invisibilis. Coloss. I, 15.
2. Quodcumque facitis, omnia in nomine Domini Nostri Jesu Christi facite. Coloss. III, 17.
3. Illum oportet crescere, me autem minui. Joan. III, 30.
4. A quo omne datum optimum et donum perfectum descendit. Jac. I, 17.
5. Qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo. Hebr. XI, 14.

fiance, il ne manquera pas de nous remplir du véritable amour divin. Car il est le « Père des pauvres » [1]; « l'espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui y habite » [2].

* * *

Cette synthèse établie, il lui sera loisible de reprendre, sous la lumière divine, quelques-uns des aspects particuliers de cet ineffable mystère de la vie en Dieu. Une solidarité foncière et toute sainte s'établit entre Jésus et l'âme entièrement livrée à lui par la foi et l'amour. Cette pensée profonde saisit vivement l'âme du moine :

Février 1906.

« La parole de Notre-Seigneur : « Voici l'œuvre que Dieu demande, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » [3], m'a fait voir encore plus clairement que nous avons tout en Jésus-Christ. Celui qui est livré sans réserve à Jésus-Christ par la foi :

1) Accomplit parfaitement avec lui, en lui et par lui tous ses devoirs envers le Père. Jésus est *un* avec son Père : « Le Père et moi nous sommes un » [4]. Il est « dans le sein du Père », et celui qui est uni, par la foi, à Jésus, fait, *dans l'unité*, ce que Jésus fait pour son Père. Le membre fait à sa façon ce que fait la personne : « Vous êtes le corps du Christ et membres les uns des autres » [5]. Quand on est uni par la foi à Jésus-Christ, et que, dans les ténèbres de cette foi, on dépose son intelligence aux pieds du Christ, acceptant avec amour tout ce que Jésus fait en notre nom dans la pleine vision de son Père, notre prière est très élevée, et faite « en esprit et en vérité » [6]. Dans ces moments, parfois l'Esprit du Christ nous incline à rester en silence et en adoration aux pieds de Jésus ; d'autres fois, il nous pousse à nous unir à son oblation, à sa soumission envers son Père. Il nous faut suivre ces mouvements.

2) Jésus est toujours uni à son Église, car cette union est le type de toute union : « Le sacrement de mariage est grand :

1. Pater pauperum. (Séquence de la Messe. Hymne de la Pentecôte.)
2. Et spes non confundit quia caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per inhabitantem Spiritum ejus in nobis. Rom. v, 5.
3. Hoc est opus Dei ut credatis in Eum quem misit ille. Joan. vi, 29.
4. Ego et Pater unum sumus. Joan. x, 30.
5. Vos estis corpus Christi et membra de membro. 1 Cor. xii, 27.
6. In spiritu et veritate. Joan. iv, 23.

je veux dire par rapport au Christ et à l'Église » [1]. « De deux ils deviendront une seule chair » [2]. Jésus aime son Église et lui est uni, parce qu'il la contemple dans l'amour de son Père. « C'est pour eux que je prie *parce qu'ils sont à vous* » [3]. Celui qui est uni à Jésus dans la vérité l'est aussi à tous les membres de son Église, et en Lui et par Lui accomplit tous les devoirs. Jésus se présente à nous au nom de son Église, portant *comme siennes* toutes ses faiblesses et toutes ses douleurs, *vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit* [4]. »

Dans une autre page de la même époque, dom Columba s'arrête, sous l'inspiration de la grâce, avec une complaisance plus marquée qu'auparavant, au mystère ineffable de la vie du Fils « dans le sein du Père » *in sinu Patris*, se servant, pour en illustrer l'application à l'âme, d'une comparaison aussi juste que gracieuse [5]. Page magnifique qui nous fait pénétrer dans le secret de sa vie d'enfant de Dieu :

22 *avril* 1906, *dimanche de Quasimodo.*

« Après une semaine de sécheresse et d'impuissance, j'ai eu un moment d'union avec Jésus.

Saint Paul nous dit : « Le Christ nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ» [6]. Chaque état de Notre-Seigneur, comme un sacrement, opère en nous selon notre foi, et produit les effets qui répondent à cet état. Mais il est un *état fondamental* de Jésus qui se retrouve au fond de tous les autres : « Le FILS unique qui est *dans le sein du Père* » [7]. C'est là son sanctuaire qu'Il ne quitte jamais. Dans la crèche, à Nazareth, sur la Croix, même au moment où il a crié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? [8], Il était toujours dans le sein du Père.

Au banquet du Roi, les domestiques se tiennent debout ; ils reçoivent leurs gages. Ce sont les chrétiens qui servent Dieu par crainte ou par intérêt.

1. Sacramentum hoc magnum est in Christo et in Ecclesia. Ephes. v, 32.
2. Non sunt duo sed una caro. Ephes. v, 32-31.
3. Pro eis ROGO QUIA TUI SUNT. Joan. XVII, 9.
4. Is. LIII, 4.
5. Il en donnera le développement près de vingt ans plus tard, dans l'opuscule, d'une inspiration si délicate, dédié à la vierge, devenue épouse du Christ par la profession religieuse : *Sponsa Verbi, La Vierge consacrée au Christ*, 1923.
6. Christus conressuscitavit nos et consedere fecit nos in coelestibus. Ephes. II, 6.
7. Unigenitus FILIUS qui est IN SINU PATRIS. Joan. I, 18.
8. Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? Marc. XV, 34.

Les amis sont assis à la table du Roi, il leur donne des mets exquis, mais ils ne sont pas toujours avec lui, ni dans les dernières intimités de son amour. Ce sont les personnes pieuses qui servent Dieu par amour, mais qui n'ont pas Dieu, comme *unique* objet de leur amour et qui ne tâchent pas à tout instant de faire ce qui Lui est le plus agréable.

Enfin, l'épouse se repose sur sa poitrine, *in sinu*. C'est la dernière intimité de l'amour, qui suppose amour parfait, confiance et union de volonté. Ainsi saint Jean à la dernière Cène. Unis avec Jésus, nous sommes *in sinu Patris*. C'est la vie de *pur amour* qui suppose l'effort de faire toujours ce qui est le plus agréable au Père : « Il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » [1]. Nos faiblesses, nos misères ne nous empêchent pas d'être *in sinu Patris*, car c'est le sein de l'amour et de la miséricorde infinis, mais il suppose un profond anéantissement et mépris de nous-mêmes, d'autant plus grands que nous sommes si près de cette sainteté infinie. Il suppose aussi que nous nous appuyons sur Jésus, « qui, de par Dieu, a été fait pour nous sagesse et justice et sanctification et rédemption » [2]. Tout ce qu'on fait *dans le sein du Père, avec l'esprit filial d'adoption*, est d'un immense prix. Mais cet état suppose l'absence de toute faute délibérée, et de tout refus de suivre les inspirations du Saint-Esprit. Car si Jésus prend sur Lui « nos infirmités et nos misères », il n'accepte pas le moindre péché délibéré : « Qui de vous me convaincra de péché ? » [3] Dans ce sanctuaire, on reçoit les grâces, et souvent le repos de la contemplation.

Parfois la pensée de notre faiblesse, de nos souillures, de notre indignité viendra nous épouvanter. Cette pensée doit nous humilier, nous anéantir profondément devant Dieu, mais non nous effrayer, car si nous sommes *in sinu Patris*, c'est avec Jésus et en lui que nous y sommes, et plus nos misères sont grandes, plus notre foi et notre confiance en Lui *l'honorent*. Car Jésus s'identifie tellement avec nous qu'il est malade et faible, et même revêtu de nos misères en nous, et quand, dans la force de notre foi, nous nous présentons devant Dieu *au nom de Jésus*, c'est son Fils bien-aimé qu'il voit pauvre, faible et misérable (tel qu'Il fut dans sa passion), en nous » [4].

1. Non reliquit me solum, quia quae placita sunt ei facio semper. Joan. VIII, 29.
2. Qui factus est nobis sapientia a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio. 1 Cor. I, 30.
3. Quis me arguet de peccato? Joan. VIII, 46.
4. Pour terminer il rappelle de nouveau les paroles du Bienheureux Perboyre qui l'avaient frappé treize ans auparavant et que nous avons déjà citées. Voir ci-dessus, p. 108.

D'autres jours, c'est le mystère du sacrifice de Jésus qu'il met en relief :

Pentecôte 1907.

« J'ai compris que Jésus qui est, par essence, tout AU PÈRE [1] a choisi la forme la plus parfaite de se donner à son Père comme homme, à savoir comme *victime*. C'est pourquoi au moment de son incarnation, il est devenu « prêtre pour l'éternité » [2]. Saint Paul nous révèle son premier mouvement au moment de l'incarnation : « Entrant dans le monde » [3], le Christ jette un regard sur l'ancien Testament, il voit que tous ces sacrifices ne sont que « pauvres et faibles rudiments » [4], qui ne peuvent dignement glorifier son Père : « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, *mais vous m'avez formé un corps* » [5]. En ce moment, il s'offre en victime : « Alors j'ai dit : me voici » [6]. Dès ce moment le Christ est prêtre : « Il s'est offert Lui-même sans tache par l'Esprit-Saint » [7]. Il s'offre *par amour* : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père » [8].

L'Apôtre nous exhorte à imiter le Christ dans cette oblation : « Je vous exhorte donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous lui devez » [9]. Nous participons au sacerdoce du Christ et à son état de victime. Car il dit : « Offrez vos corps ». C'est la fonction du prêtre ; mais ce que nous offrons, c'est nous-mêmes, *corpora vestra*, et comme hostie vivante, etc. Comme prêtre, nous devons imiter la révérence du Christ envers son Père : « Il a été exaucé pour sa piété »[10], et surtout parce que nous sommes si indignes, tandis que lui est un « Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux » [11]. Comme intermédiaire entre les hommes et Dieu, notre attitude devrait être l'adoration, l'anéantissement devant la majesté de Dieu. Comme hostie, nous devons nous livrer à Dieu, à toutes ses volontés, comme « l'agneau im-

1. Ad Patrem.
2. Sacerdos in aeternum. Psalm. 109.
3. Ingrediens mundum. Hebr. X, 5.
4. Infirma et egena elementa. Galat. IV, 9.
5. Hostiam et oblationem noluisti, CORPUS AUTEM APTASTI MIHI. Hebr. X, 5.
6. Tunc dixi : Ecce venio. Hebr. X, 7.
7. Semetipsum obtulit immaculatum per Spiritum Sanctum. Hebr. IX, 14.
8. Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem. Joan. XIV, 31.
9. Obsecro vos fratres per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. Rom. XII, 1.
10. Qui exauditus est pro sua reverentia. Hebr. V, 7.
11. Pontifex sanctus, innocens, impollutus, a peccatoribus segregatus, excelsior coelis factus. Hebr. VII, 26.

molé » [1], qui gît anéanti devant le souverain Créateur et qui se donne sans réserve à la souveraine Bonté.

Ce sacrifice de Jésus-Christ ne cesse jamais, car il se trouve toujours immolé sur un autel, et il reste hostie toujours dans le tabernacle. Notre vie devrait être toujours unie à cette vie de prêtre et de victime de Jésus-Christ.

C'est par le Saint-Esprit que Jésus s'est offert à son Père [2]. Ce même Esprit habite dans nos cœurs, « Il demeure au milieu de vous et il sera en vous » [3]. Il est tout entier au Père et au Fils, et il porte avec lui-même toute la création (qu'il aime dans sa « procession ») dans le sein du Père et du Fils.

Plus nous nous livrons à cet Esprit-Saint d'amour, plus toutes les tendances de notre être se dirigent vers Dieu. Trois esprits tendent à s'emparer de nous : l'esprit des ténèbres, l'esprit humain et l'Esprit-Saint. Il est très important de distinguer l'action de ces esprits, afin de ne nous livrer qu'à l'Esprit de Dieu. »

* * *

Nous l'avons dit : toutes ces « lumières » qu'il recueillait lui-même avec tant de respect pour en faire des principes d'action, convergeaient vers le même but : amener l'âme à réaliser la donation totale d'elle-même pour ne plus vivre que de la vie de Jésus — et de Jésus seul — à la gloire du Père. La « grande pensée du Père », comme dom Marmion l'appelait en 1905, — pensée empruntée à saint Paul (*Ephes.* I, 22), qui est de « tout soumettre à Jésus le Fils de sa dilection » : Vous avez mis toutes choses sous ses pieds [4], — devient un véritable leitmotiv dans sa vie intérieure d'alors. Nous verrons bientôt à quel acte important il devait aboutir.

« Notre divin Sauveur me pousse de plus en plus à vivre dans une entière dépendance de Lui et des mouvements de son Esprit. Le Père a placé toutes choses aux pieds de son Fils bien-aimé, et je me sens de plus en plus attiré à Lui

1. Agnus quasi occisus. Apoc. v, 6.
2. Hebr. IX, 14.
3. Apud vos manebit et in vobis erit. Joan. XIV, 17.
4. Omnia subjecisti sub pedibus ejus. Ephes. I, 22. Le Psalmiste l'entend par rapport des créatures à l'homme, roi de la création ; Dom Marmion l'applique à Jésus Roi Suprême de la création rachetée et à tout ce qui, dans l'homme, doit être soumis au Christ.

dans un état d'adoration (habituelle) et d'anéantissement devant Jésus dans mon cœur » [1].

Sans doute se déclare-t-il indigne de cette grâce et bien éloigné d'atteindre ce but si haut ; il le confesse avec grande humilité et adjure les âmes qu'il dirige de l'aider de leurs prières :

« Demandez pour moi que Jésus devienne le maître absolu de mon intérieur et qu'en moi rien ne bouge que par son mouvement. C'est là l'objet de tous mes désirs, mais j'en suis encore *très éloigné* » [2].

« Pour moi Jésus est *tout*. Je ne puis ni prier, ni célébrer ni faire le saint ministère que dans une dépendance totale de son action et de son Esprit. Le Bon Dieu me donne un grand désir de constituer Jésus comme Maître suprême de mon intérieur et comme source unique de mon activité. Je suis *très loin* de cet idéal sans doute, à cause de mon amour-propre et de mes infidélités sans nombre. Cependant, j'ai grande confiance qu'un jour je pourrai dire en vérité : Je vis, non, ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Alors selon sa promesse, il me révélera les secrets de sa divinité : « Si quelqu'un m'aime, a-t-il dit, je me *manifesterai* à lui » [3].

« Priez bien pour moi, afin que Jésus devienne le maître suprême de mon intérieur et que je vive de plus en plus dans une grande dépendance de son Esprit. Je vois que c'est là ma voie, et que malgré ma grande misère, si je parviens à ce point, Jésus voudra m'employer pour sa gloire » [4].

Et encore quelques jours plus tard :

« Demandez pour moi que je devienne un humble et fidèle serviteur de Jésus, que tout en moi lui soit *assujetti : Omnia subjecisti sub pedibus ejus*, et que Lui me porte là où il est : *in sinu Patris* ».

Ces lignes datent du 21 décembre 1908. Quatre jours après, en la solennité de Noël, il posait un acte de consécration où se ramassent toutes ses « lumières », où se résument toutes

1. Lettre du 1er janvier 1907.
2. Lettre du 1er novembre 1908.
3. Lettre du 2 décembre 1908. Il ajoutait : « Cette manifestation est la grâce très élevée, très féconde, très sûre que Notre-Seigneur vous fait à présent ».
4. Lettre du 15 décembre 1908.

les aspirations que ces lumières ont fait naître en lui, et qui est la réponse à tant d'appels divins. Cet acte de consécration couronnait vraiment toute une période de sa vie intérieure et fixait son âme dans une union intime avec le Christ Jésus :

« O Père Éternel, prosterné en humble adoration à vos pieds, nous consacrons tout notre être à la gloire de votre Fils Jésus, le Verbe incarné. Vous l'avez constitué Roi de nos âmes ; soumettez-lui nos âmes, nos cœurs, nos corps, et que rien en nous ne se meuve sans ses ordres, sans son inspiration. Qu'unis à Lui, nous soyons portés dans votre sein, et consommés dans l'unité de votre amour.

O Jésus, unissez-nous à vous dans votre vie toute sainte, toute consacrée à votre Père et aux âmes. Soyez « notre sagesse, notre justice, notre justification, notre rédemption, notre *tout* ». Sanctifiez-nous dans la vérité.

O Esprit-Saint, Amour du Père et du Fils, établissez-vous comme une fournaise d'amour au centre de nos cœurs, et portez toujours, comme des flammes ardentes, nos pensées, nos affections, nos actions, *en haut*, jusque dans le sein du Père. Que notre vie entière soit un *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*.

O Marie, Mère du Christ, Mère du saint Amour, formez-nous vous-même selon le cœur de votre Fils ».

* * *

De tels actes, quand ils sont, non le résultat d'un sentiment isolé de ferveur passagère, mais l'aboutissement d'inspirations de la grâce, laissent dans l'âme un profond retentissement.

Plus d'un écho s'en fera entendre, et dom Marmion y reviendra lui-même dans maintes circonstances.

Quelques mois après, en effet, la Providence lui ménageait la grâce d'une retraite à Paray-le-Monial avec le cardinal Mercier dont il était depuis dix ans le confesseur.

La retraite eut lieu du 18 au 26 mars. Ce furent pour dom Columba des jours de « paix ».

Sans doute, son âme de moine vibra à l'ombre des vieux souvenirs monastiques qu'évoque la merveilleuse basilique bénédictine élevée au XI^e^ siècle par les abbés de Cluny,

saint Mayeul et saint Odilon ; il eut la joie d'y fêter la solennité de saint Benoît (21 mars). Mais ce qui l'attira surtout, ce fut le petit sanctuaire où le Verbe incarné révéla son amour à une humble visitandine. Dans ce lieu béni et privilégié, tout chargé des divines promesses, l'âme de dom Marmion dut jouir particulièrement de l'intimité du Maître. Il ne nous a pourtant laissé, à ce sujet, que quelques lignes, mais la dernière d'entre elles rappelle précisément la donation singulière faite peu de temps auparavant :

Retraite à Paray-le-Monial, mars 1909. Grande paix.

20 *mars*. Dans une méditation d'aujourd'hui sur le texte de saint Paul (Ephes., I, 11), j'ai vu que Jésus est notre *tout*. Mon cœur *uni* avec le sien devient l'objet des complaisances du Père. Son cœur est le *cœur humain de Dieu*. Ce cœur, comme cœur du Verbe (auquel il est personnellement uni) est tout entier *au* Père, *et, comme créé, agit dans une dépendance absolue de Lui*.

J'ai vu si clairement que cette dépendance donne une valeur *divine* à notre activité. J'ai compris qu'il faut cultiver cette dépendance et la demander.

J'ai résolu de lire les saintes Écritures, habituellement une épître de saint Paul à la fois, si possible; ce sera une source de lumière et de paix.

22 *mars*. J'ai célébré la messe votive du Sacré-Cœur avec Oraisons spéciales pour faire une bonne confession. Puis, chemin de la Croix. Puis confession générale avec une grande paix.

25 *mars*. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus* [1].

Ainsi, au jour où l'Église chante l'ineffable mystère de l'Incarnation, dom Marmion renouvelait la consécration qu'il avait faite quelques mois auparavant en la solennité de la naissance du Sauveur.

Bientôt, la Providence allait le rappeler à son monastère de profession pout l'y revêtir de la dignité abbatiale. La vie intérieure qu'il avait vécue au Mont-César, durant dix ans, — nous venons d'entrevoir avec quelle intensité —, lui con-

1. Le même jour, il se faisait enrôler dans la garde d'honneur du Sacré-Cœur ; son heure de garde était de 7 à 8 h. du matin.

férait cette « doctrine de sagesse » spirituelle réclamée du chef du monastère par saint Benoît, cette « science de sainteté puisée dans l'oraison, mûrie par l'expérience, assimilée et vécue par celui qui doit la transmettre, jaillissant de l'âme comme des traits de chaleur et de lumière qui éclairent et fécondent les esprits » [1].

Dieu le plaçait, pour la dernière période de sa vie (septembre 1909-janvier 1923), au milieu d'une communauté, « comme un phare de vérité illuminant des purs rayons de la doctrine céleste les cœurs des moines » qu'Il lui confiait.

1. *Le Christ idéal du moine*, ch. IV.

ABBAYE DE MAREDSOUS

CHAPITRE IX

L'ABBATIAT

1909-1923

Dom Marmion est élu abbé de Maredsous. — Ses sentiments. — Quel fut son rôle. — Son enseignement doctrinal. — Son ministère spirituel. — La conversion des moines de Caldey. — L'invasion et l'occupation allemandes. — Mission de dom Columba en Angleterre. — Sa rentrée en Belgique. — Épreuves nouvelles. — Libération du territoire. — Visite de S. M. la Reine Élisabeth à Maredsous. — Formation de la congrégation bénédictine belge. — Fêtes du cinquantenaire de l'abbaye de Maredsous (1922).

Le 28 septembre 1909, dom Marmion était élu Abbé de Maredsous.

Cette élection n'était pas entièrement inattendue. Depuis de nombreuses années, dom Hildebrand de Hemptinne cumulait les fonctions de Primat de l'Ordre et d'abbé de Maredsous. Ses séjours fréquents et prolongés dans la Ville éternelle, ses tournées au loin rendaient intermittent l'accomplissement de sa charge abbatiale.

Déjà en 1905, il avait été question pour lui de la résigner pour se consacrer exclusivement aux intérêts généraux de l'Ordre ; le nom de dom Columba fut indiqué alors comme l'un des candidats possibles à l'abbatiat[1]. Ce ne fut pourtant qu'en août 1909 que dom Hildebrand, sur le désir de Pie X, se fixa définitivement à Rome en qualité de Primat. Dès lors, une élection était rendue nécessaire. Elle devait avoir lieu à la fin de septembre.

A la date du 6 de ce mois, dom Marmion, qui ne pouvait

1. Lettres du 12 mai et du 14 juillet 1905.

ignorer que son nom avait été de nouveau prononcé, écrivait à la supérieure de Tyburn [1] :

« Pour ce qui regarde l'affaire de mon élection, je suis dans une grande paix. Dans notre Congrégation, un moine ne peut accepter la charge d'abbé *dans une autre abbaye* [2] sans le consentement de son abbé (à moins que les Supérieurs majeurs [3] n'insistent). Je n'ai pas besoin de vous prier de recommander l'affaire à Notre-Seigneur surtout depuis le 19 septembre. Pour moi, je crois sincèrement que la chose est au-dessus de mes forces et de mes talents, mais si l'obéissance parle, *non recuso laborem* » [4].

Et quelques jours plus tard, à la même :

« L'élection pour le nouvel abbé de Maredsous aura lieu la semaine prochaine (le 25 ou le 28 je pense). Si je suis élu, ce qui n'est pas improbable, et que mon abbé m'autorise à accepter, ce qui est fort douteux, je serais libre de prendre l'office de confesseur extraordinaire de vos enfants de Koekelberg [5], sans cesser en aucune façon d'être leur père. Sinon, il faudrait en trouver un autre, car mon Père Abbé désire que je ne l'accepte pas, à cause de mes multiples occupations. Nous laisserons tout ceci dans les mains de Dieu. Mais priez beaucoup pour moi ces jours-ci, afin que mes dispositions en toute hypothèse soient telles que Notre-Seigneur les voudrait » [6].

L'élection eut lieu le 28 septembre, et les moines portèrent leurs suffrages sur dom Columba.

Le matin de ce jour, il avait offert le saint sacrifice dans la chapelle des Carmélites de Louvain et choisi la messe votive de la Passion. Il inaugurait, à cette messe, le nouveau tabernacle-reposoir de la grille qui sépare la chapelle du chœur des religieuses ; il avait voulu y placer lui-même, le tout premier, le très Saint-Sacrement. Sous le Tabernacle avait été glissé,

1. La Très Révérende Mère Garnier, morte en 1924. Une intime union spirituelle s'était établie entre cette sainte âme et dom Marmion.
2. Bien qu'étant profès de Maredsous, dom Columba avait, en 1904, opté pour le Mont-César, et fixé, comme on dit, sa « stabilité » dans cette abbaye. Il dépendait donc de l'abbé de ce monastère.
3. L'archiabbé de Beuron et le Primat de l'Ordre.
4. Lettre du 6 septembre 1909.
5. Couvent de religieuses dépendant de Tyburn, transféré depuis à Bierges près de Hal.
6. Lettre du 20 septembre.

pour cette circonstance et pour y demeurer à jamais, un parchemin portant le texte qui lui était si cher et qu'il avait si souvent commenté : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus* [1], et au verso, sa signature et celle de toutes les religieuses ; il faisait suivre la sienne de l'appellation suggestive : « *Peccator* ». Il clôturait ainsi, sans s'en douter, ses fonctions au carmel, après dix années de ministère.

A sa rentrée au Mont-César, il recevait notification de son élection.

Quels furent ses sentiments en cette occasion ? Quelques lignes laconiques de ses notes intimes vont nous l'apprendre :

28 *septembre* 1909. — « Reçu la nouvelle de mon élection comme abbé de Maredsous. Mon Révérendissime Père Abbé dom Robert de Kerchove m'a imposé l'acceptation *ex obedientia*.

29 *septembre*. — Pendant cette nuit, grande lutte et tentation au découragement et au désespoir. Après la messe de saint Michel, grande paix et confiance. J'ai compris que l'archange serait mon protecteur. »

Ce jour-là, dom Marmion partait pour Maredsous. Confirmé dans son élection par l'archiabbé, mis aussitôt en possession des clefs de l'Église et du sceau de l'abbaye, emblème de la juridiction dont il était investi, il recevait ensuite la promesse d'obéissance de ses moines.

Dom Marmion était désireux de se recueillir avant sa bénédiction abbatiale. A l'invitation du cardinal Mercier, il se rendit à L'Hermitte, maison de campagne de l'archevêque, pour y passer, en sa compagnie, les jours de retraite.

Comme date de sa bénédiction, dom Marmion choisit la solennité du Saint-Rosaire (3 octobre). La cérémonie eut lieu dans l'église et devant l'autel où vingt ans auparavant il avait émis ses vœux monastiques. Par privilège spécial du Saint-Siège, le Primat de l'Ordre, dom Hildebrand, donna la bénédiction à l'élu. De nombreux prélats et des amis accourus

1. « Vous avez placé toutes choses sous ses pieds. » Voir ci-dessus, p. 188 et suiv.

surtout de Louvain apportaient au nouvel abbé leurs vœux et leurs hommages.

Dom Marmion notait peu de temps après :

« Depuis ma bénédiction, j'ai reçu comme grâce une assurance et une absence de crainte quand j'ai le devoir de parler ou d'agir.

Je me sens poussé à une grande dépendance de Dieu et à une grande droiture en agissant avec les hommes. »

Il prit comme devise cette pensée livrée par saint Benoît à l'abbé comme une des maximes qui doivent le diriger dans son gouvernement : *Magis prodesse quam praeesse :* « Être utile plutôt que commander »[1]. Nous verrons bientôt comment il s'inspira de cette sentence.

***

Dom Marmion était le 3e abbé de Maredsous. A chacun de ses prédécesseurs était incombée une mission propre. Dom Placide Wolter avait été l'organisateur, l'initiateur des observances, le constructeur de l'église et du collège Il avait donné l'impulsion à l'institution et l'avait marquée, comme d'une ineffaçable empreinte, de son profond esprit de religion.

A l'œuvre maredsolienne ainsi constituée, dom Hildebrand de Hemptinne imprima un essor considérable : on lui doit notamment la création de l'École de métiers d'art, et la fondation de l'abbaye du Mont-César à Louvain. Sous son abbatiat, la direction du Collège grec de Rome sera confiée aux fils du grand Patriarche, et dom Gérard van Caloen entreprendra la restauration bénédictine au Brésil. Mais surtout, par l'exercice de sa charge primatiale et la création à Rome du Collège pontifical de Saint-Anselme, il « internationalisa » en quelque sorte l'Ordre de saint Benoît et favorisa puissamment son expansion.

Le rôle échu à dom Marmion sera plutôt d'ordre doctrinal. Recueillant les leçons d'une expérience sacerdotale de près

1. Voici le texte complet: « *Sciat* [*abbas*] *sibi oportere magis prodesse quam praeesse* », que l'abbé sache qu'il lui faut plutôt être utile que commander (*Règle*, ch. LXIV).

de trente ans et concentrant dans sa pensée les trésors de science théologique accumulés pendant autant d'années d'étude et d'enseignement, maître consommé dans la dogmatique et l'ascétique, directeur spirituel qui a longtemps exploré les âmes, et contemplatif qui n'a cessé de scruter les mystères, il va donner les fruits savoureux de sa pleine maturité et être surtout, parmi les siens, le docteur de la vie chrétienne et monastique.

En rentrant à Maredsous, dom Columba retrouvait l'abbaye telle qu'il l'avait quittée dix ans auparavant ; mais le nombre des religieux s'était accru, et des œuvres nouvelles avaient surgi. Il avait à diriger une centaine de moines de chœur et de convers ; l'activité rayonnait au Collège d'humanités gréco-latines et à l'École de métiers d'art, dans des œuvres littéraires et scientifiques telle que la *Revue bénédictine* ; qu'on y ajoute tout le côté matériel d'une ferme et d'ateliers adjacents : c'est donc une petite cité qu'il se trouvait avoir à gouverner.

Quand il prend en mains la crosse abbatiale, dom Marmion a 52 ans, avec les apparences de la vigueur physique. Mais celles-ci ne sont-elles pas parfois trompeuses ? On ne peut manquer de noter ici que, pour le nouvel abbé de Maredsous, ce n'était pas seulement au sens figuré, c'était dans l'acceptation la plus réaliste, que se faisait lourdement sentir le poids des années. Une obésité croissante lui rendait pénibles bien des devoirs de sa charge.

Néanmoins tout ce qu'il a de forces, dom Marmion le dévouera à sa nouvelle mission et après treize ans à peine de gouvernement, — il est vrai que les années de la grande guerre comptent double — son organisme prématurément usé deviendra rapidement sans résistance devant la maladie : en quelques jours dom Marmion sera emporté.

Durant son gouvernement, le troisième abbé de Maredsous entretient et perfectionne les institutions existantes du monastère ; il sauvegarde les œuvres diverses ; il encou-

ragera toujours les initiatives de nature à promouvoir la gloire de Dieu et le bien des âmes ; comme ses prédécesseurs, il maintient très large et cordiale l'hospitalité bénédictine, réalisant à la lettre, par son esprit de foi, la parole du saint législateur : « Recevoir les hôtes comme le Christ en personne » [1].

La manière dont il concevra le concours de l'Institut monastique aux entreprises diocésaines ou générales ne pouvait que s'inspirer de sa nature généreuse et de son âme surnaturelle. Jamais il ne mesura l'aide spirituelle que réclamait de son monastère le clergé des alentours ou que suggéraient les circonstances. Un trait de cette activité épisodique nous dira combien il était largement ouvert à toute forme de charité chrétienne. Alors qu'il est en Grande-Bretagne durant la guerre, il apprend qu'à Maredsous on a ouvert, au milieu de beaucoup de difficultés, des cours d'externat pour permettre aux jeunes gens des environs de continuer leurs études secondaires et les soustraire à une déprimante inaction. Il écrit à son prieur :

« Je suis si heureux de ce que vous faites pour les jeunes gens du diocèse. Cette œuvre est très agréable à Notre-Seigneur » [2].

Dom Marmion agréait pour ses fils l'exercice du ministère extérieur, pourvu qu'il fût commandé ou permis par l'obéissance. Plusieurs de ses moines font partie, à Rome, du personnel professoral ou administratif du Collège grec de Saint-Athanase et du Collège de Saint-Anselme ; d'autres sont attachés à l'œuvre pontificale de la révision du texte latin de la sainte Écriture (Vulgate) ; d'autres enfin évangélisent les noirs du Katanga (Congo belge).

* * *

Lui-même donnait l'exemple, dans son monastère d'abord,

1. Voir dans *Le Christ, idéal du moine*, le chapitre : *Le bon zèle*, section VII, l'exercice de l'hospitalité.
2. Lettre du 5 mars 1915.

par sa fidélité à l'observance. Il se faisait, aux yeux de tous, le serviteur de la Règle, maîtresse de vie.

« J'ai été consolé, disait-il un jour, aux moniales de Maredret [1], de lire cette phrase dans nos Constitutions, à propos de l'abbé : Qu'il accomplisse toutes choses dans la crainte du Seigneur ; de la sorte, par une très fidèle soumission à la volonté divine, il réalisera sa part du vœu d'obéissance. Car je vois, ajoutait-il, que je puis encore pratiquer mon vœu d'obéissance ; je n'en suis pas dispensé ; j'y ai même ajouté, au jour de ma bénédiction, la promesse de faire observer la Règle et les constitutions ».

On peut dire que, dans la mesure de son pouvoir, dom Marmion fut fidèle à sa promesse.

L'exemple soulignait et fécondait la parole. Par ses instructions ascétiques, ses conférences spirituelles, dom Marmion a réalisé à merveille l'idéal proposé à l'abbé par saint Benoît, qui le veut « docte dans la loi divine afin qu'il sache tirer de ce trésor les maximes traditionnelles et les aperçus nouveaux » propres à diriger les âmes vers la perfection. Qu'il s'agisse d'exposer quelque mystère de la vie du Christ, de faire écho, dans une solennité liturgique, à la voix de l'Église, de dégager la leçon de l'Évangile du jour, de caractériser le rôle des différentes vertus dans la vie spirituelle, il le fait avec une science, une profondeur, une simplicité, une conviction surtout qui illuminent, charment, conquièrent, dilatent et reposent. Vrai régal de l'esprit, abondant festin du cœur que ces entretiens ascétiques.

Ceux-ci portaient fréquemment, cela va de soi, sur l'explication de la Règle du saint Patriarche. La conviction de dom Marmion dans la valeur sanctificatrice de ce code de vie spirituelle était absolue :

« Quand j'étais novice, racontait-il parfois, l'abbé me donna un exemplaire de la Règle en me disant : Vous trouverez tout là-dedans. J'avais alors de la peine à le croire. Mais maintenant, expérience faite, j'en suis bien convaincu. La Règle est vraiment le reflet de l'Évangile ; une simple phrase, une

1. En novembre 1916.

remarque de ce petit livre contient souvent un principe d'action, toute une orientation féconde. L'éloge de la Règle se fait dans le ciel par la multitude des saints qu'elle a conduits à l'union la plus intime avec Dieu. »

On devine dès lors avec quelle attention fervente il étudiait ces pages, avec quel succès il en découvrait le sens profond et mettait en relief leur caractère surnaturel et chrétien, avec quelle insistance il invitait ses fils à cette unique « recherche de Dieu » sur les pas du Christ dont saint Benoît fait le tout du moine. Ces instructions si chaudes et si lumineuses devaient fournir la matière de son volume *Le Christ idéal du moine*.

Le cycle liturgique et le cours imposé pour l'explication de la Règle [1] ramènent fatalement l'orateur à des sujets déjà exposés. N'importe, dom Columba les aborde résolument, parce que, sans fatigue, il sait trouver aux éternelles questions des aspects originaux. Tels sont d'ailleurs la clarté, la chaleur, le pittoresque de sa parole qu'on l'écoutera toujours avec le même intérêt comme avec le même fruit. A peine si, dans les dernières années, alors que la maladie le mine déjà, lui arrivera-t-il de revenir plus fréquemment et plus volontiers sur certains sujets : la filiation divine de Jésus, notre adoption surnaturelle, la confiance inébranlable dans les mérites du Christ, la nécessité de la foi, de la componction et de l'humilité comme bases de la vie intérieure et monastique, l'abandon total de l'âme à la paternelle miséricorde de Dieu. Mais s'il se répète, c'est que la conviction s'est faite plus profonde, l'accent aussi est devenu plus intime et l'onction plus pénétrante ; s'il s'unifie, c'est qu'il s'élève vers les sommets, et que déjà, comme il aime à le redire de lui-même, « la splendeur des collines éternelles commence à projeter ses rayons sur son âme ».

* * *

1. Chaque jour est donnée lecture d'une section de la Règle de façon que le texte en soit intégralement lu trois fois par an.

Les fils de dom Marmion n'étaient pas les seuls bénéficiaires de ces entretiens ; chaque semaine il se rendait chez les Bénédictines de Maredret pour leur donner une conférence ascétique. Ce ministère lui fut cher, et il le remplit, peut-on dire, jusqu'à la mort.

Mais, comme à Louvain, son zèle devait déborder les murailles de son monastère et les alentours immédiats. Les relations que, sous le contrôle de l'obéissance, dom Marmion avait nouées, avant son élection abbatiale, avec plusieurs communautés ou institutions religieuses, créaient pour lui un lien moral qu'il ne pouvait rompre. Il ne lui était point possible de se soustraire aux pressantes instances qu'on faisait auprès de lui. On le revit donc plus d'une fois comme prédicateur au collège théologique du Saint-Esprit ou au Carmel de Louvain, chez les Chanoinesses de Jupille et chez les Bénédictines de Liége, au couvent anglais de Bruges. La Grande-Bretagne surtout le réclama fréquemment : les abbayes de Ramsgate, d'Erdington, de Downside, d'Ampleforth, de Woolhampton ; les Bénédictines de Stanbrook et de Ventnor, les religieuses de Tyburn, de Haywards-Heath, les Trappistes de Roscrea et de Melleray en Irlande, les Clarisses de Cork et tant d'autres entendirent sa parole chaude et convaincue.

La renommée de son talent et de ses vertus le faisait solliciter par les Évêques pour prêcher les exercices spirituels aux élèves de leurs grands séminaires ; S. E. le cardinal Bourne, notamment, l'invita plus d'une fois en cette qualité à Westminster et à St-Edmund's College [1].

C'est à ce ministère spirituel qu'il faut rattacher son intervention dans la célèbre conversion des moines de Caldey [2].

1. Old Hall, Ware. Il faut y ajouter entre autres, les séminaires de Soutwark, de Metz, de Tournai, etc.

2. La « bibliographie » du sujet est déjà considérable. Le document capital est *a correspondance* (non mis dans le commerce) qui contient le texte de toutes les lettres échangées entre Caldey et les autorités anglicanes. La plupart de ces lettres ont été traduites dans la *Revue liturgique et monastique*, 1913, n° 5, à la suite du récit de la conversion par dom Bède Camm. Voir aussi même Revue n° 6 ; et au n° 7, d'intéressantes « lettres de Caldey ». Dans ses *Fils de l'Église*, M. René Bazin a donné un récit circonstancié et émouvant de cet événement.

Vers 1906, des jeunes gens de religion protestante s'étaient réunis dans l'île de ce nom, près de Tenby au sud du pays de Galles et avaient formé peu à peu une communauté d'une trentaine de membres. Ils vivaient là dans un monastère d'après la Règle de saint Benoît, sous la direction d'un Supérieur reconnu comme tel par l'autorité religieuse anglicane. Non loin de là, mais sur le continent, à Milford Haven, une communauté de femmes, St-Bride, comprenant une quarantaine de religieuses, poursuivait dans des conditions identiques le même idéal. Essai étrange mais sincère d'implanter dans le protestantisme la vie monastique d'après une Règle catholique.

Cette tentative était trop anormale pour que, tôt ou tard, ces « moines » et ces « moniales » ne fussent pas amenés par la force des choses à examiner leur situation par rapport à l'Église anglicane. Était-il possible d'être bénédictin en dehors du catholicisme romain ? La récitation de l'office divin en langue latine et dans la liturgie romano-bénédictine, d'autres exercices de piété encore, étaient-ils compatibles avec les croyances officielles de l'anglicanisme ? La question se posa bientôt avec netteté, puis acuité.

Nous n'exposerons pas le détail des démarches et des négociations menées entre dom Elred Carlyle, Supérieur de Caldey et l'évêque d'Oxford, délégué officiel en cette affaire de l'archevêque de Cantorbéry, Primat de l'Église anglicane. Commencées en décembre 1911, ces négociations prirent fin en février 1913. L'embarras puis l'hostilité des autorités religieuses avaient amené les moines à évoquer toute la question protestante. A la mi-février 1913, toute la correspondance échangée avec l'Évêque fut soumise à la communauté et chacun fut invité à donner par écrit son opinion sur ce qu'il avait à faire. Le 18 février, avait lieu la réunion dans laquelle les « frères » lurent leurs décisions qui furent pratiquement unanimes. Elles disaient l'impossibilité pour leur conscience de demeurer dans l'Église anglicane ; seule l'Église romaine possédait l'autorité nécessaire pour assurer la vitalité et le développement de l'œuvre.

Le 21 février, dom Elred notifiait la décision à l'Évêque d'Oxford. La séparation se trouvait ainsi consommée entre la communauté de Caldey, celle de St-Bride — qui avait suivi les moines dans leur décision — et l'Église d'Angleterre.

Le lendemain, fête de la chaire de Saint-Pierre, dom Elred invitait un bénédictin anglais de la Congrégation de Beuron, dom Bède Camm, à venir les aider à entrer dans le catholicisme. Fils d'un clergyman anglais de l'Église établie, il avait été converti à Maredsous en 1890 et dom Marmion, alors simple moine, avait été mêlé de près à cet acte décisif [1]. Depuis, le nouveau converti avait pris l'habit de saint Benoît dans la même abbaye. Au moment des événements de Caldey, il résidait à l'abbaye d'Erdington (Birmingham), et c'est là qu'il fut touché par l'appel de dom Elred. A son tour, dom Camm invita dom Marmion à venir prêcher aux convertis de Caldey la retraite préparatoire à l'abjuration et à la réception dans l'Église catholique. Arrivé à la fin de février, dom Columba inaugurait tout aussitôt les exercices par le texte qu'il appliquait à la communauté : *Cantate Domino canticum* NOVUM, *laus Ejus in Ecclesia* SANCTORUM : « Chantez au Seigneur un *cantique nouveau*, la louange de Dieu se célèbre dans l'*Église des saints* ». Le 5 mars, l'Évêque catholique de Menevia, Mgr Mostyns, sur le territoire duquel se trouve l'île de Caldey, célébra la sainte messe dans l'oratoire du monastère, puis reçut l'abjuration des membres de la communauté. Le surlendemain, ce fut au tour des religieuses de St-Bride, au nombre de 37, de faire leur profession de foi dans l'Église catholique.

On devine l'émotion considérable produite en Angleterre par cet événement unique dans les annales religieuses de ce pays.

Dans la suite, Mgr Mostyns présentait à Rome une requête en vue d'obtenir la faculté d'ériger Caldey en monastère bénédictin. Cette requête fut agréée par le Saint-Siège au début de mai 1913. La cérémonie de l'érection eut lieu le

1. Dom Bède Camm lui-même a donné en des pages pleines de fraîcheur et de simplicité le récit de sa conversion ; la traduction française en a été donnée par Ch. Grolleau sous le titre : *De l'anglicanisme au monachisme, Journal d'étapes d'un converti*. Elle paraîtra prochainement.

29 juin en la solennité des SS. Pierre et Paul. Arrivé à Caldey, dom Marmion y célébrait la messe en présence de Mgr Mostyns, puis à la fin du saint sacrifice, l'Évêque imposait l'habit bénédictin aux nouveaux catholiques et établissait canoniquement la maison en monastère de Saint-Benoît. Les communautés de Caldey et de St-Bride, déjà rentrées dans l'Église, entraient ainsi par la vraie porte, ouverte par le seul détenteur des clefs, dans cette famille bénédictine dont elles avaient jusque-là porté le nom et l'habit sans en avoir reçu la vie. Le divin Jardinier les greffait sur le vieux tronc monastique. Ce fut pour l'âme de dom Marmion la source d'une profonde joie [1].

Plus d'une fois, comme nous venons de le voir, les nécessités du ministère apostolique amenèrent dom Columba à Rome. C'est lors d'un séjour dans la ville éternelle qu'il eut l'occasion tant désirée de se rendre à Subiaco. Il y reçut l'autorisation de passer quelques jours dans la grotte où vécut saint Benoît. De ce lieu béni et privilégié, tout imprégné du souvenir de la contemplation du grand Patriarche, il écrivait à un de ses fils :

« Comment vous décrire le *Sacro Speco* ? C'est vraiment le paradis de la prière : une solitude *absolue* au milieu d'une nature sauvage et grandiose. Tout dans ce monastère invite à la prière et au recueillement. On pourrait rester des heures entières devant la grotte sanctifiée par notre Bx Père. J'ai beaucoup prié et dit la sainte Messe pour vous tous » [2].

Il a dû y recevoir de grandes grâces, ainsi qu'en témoigne cette ligne, malheureusement trop laconique, d'une lettre écrite deux mois plus tard :

« Mon âme est en paix, car je me suis donné et abandonné sans compter, je pense, dans la sainte grotte de Subiaco [3] »...

1. Depuis 1926, la communauté de Caldey est rattachée à la Congrégation cassinienne P. O. et elle a quitté l'île de Caldey pour s'établir à Prinknash (Painswick) dans le Gloucestershire.

2. Lettre du 12 mars 1912. Et deux jours après, à un autre de ses moines : « J'ai passé quatre jours délicieux dans la prière et dans la solitude. On est ici d'une bonté et d'une charité qui me touchent profondément. »

3. Lettre du 3 mai 1912.

Le voyage à Rome se renouvela plus d'une fois, soit pour répondre à l'invitation du cardinal Mercier qui voulait dom Columba comme compagnon, soit pour les affaires de l'Ordre[1]. Chaque visite à la Ville éternelle était pour dom Marmion une occasion d'aviver sa foi aux sources mêmes de la pensée catholique.

* * *

Sous la conduite large et généreuse de dom Columba, qui donnait l'exemple de la prière et du zèle, les œuvres de la paix monastique se poursuivaient ainsi depuis quelques années, quand l'invasion fondit comme une trombe dévastatrice, en août 1914, sur la Belgique.

Irlandais d'origine, dom Marmion avait cependant contracté personnellement avec son pays et son milieu d'adoption des liens moraux d'une entière loyauté, renforcés par la naturalisation légale. Aussi ressentit-il vivement le coup de l'injustice qui accablait le pays entier. Dès la déclaration des hostilités, il députa nombre de ses fils comme volontaires, aux ambulances militaires [2].

Peu de jours après, tout autour de l'abbaye, véritable cercle

1. Bien d'autres motifs encore sollicitaient dom Marmion. Outre ses nombreuses relations et la renommée de ses vertus qui le faisaient rechercher comme prédicateur de retraite, l'appel de l'Évêque du diocèse qui lui confia plus d'une mission délicate et surtout les ordres de ses supérieurs majeurs, obligèrent dom Marmion à d'inévitables déplacements. Lui-même en sentait le poids. Mandé un jour par le Cardinal Mercier il écrit de Malines à son Prieur : « A mon grand regret, je trouve ici une dépêche me transmettant l'ordre du Rme abbé Primat de me rendre à..: » (Lettre du 27 septembre 1911). A une Supérieure de communauté qui l'a sollicité pour une retraite, il répond le 6 février 1912 : « Cette année est déjà très chargée : chapitre général à Beuron en juillet ; retraite à Haywards Heath en août ; congrès liturgique ici le même mois ; congrès marial à Maestricht avec le cardinal Mercier. J'ai déjà toutes sortes d'invitations que je devrai refuser. Je me réserverai pour vous en 1913 ». Du Séminaire de St-Edmund's où le Cardinal Bourne l'a appelé pour donner les exercices spirituels, il écrit également à son Prieur : « Pour moi je suis vraiment désolé et tout triste de ne pas être chez moi, et maintenant vous savez que je suis *obligé* de partir pour Rome le 14 prochain » (Lettre du 5 septembre 1912). Ce dernier voyage lui avait été sans doute commandé par le Chapitre général, car il écrivait de Beuron, le 26 juillet 1912, au moment où se terminaient les assises de cette assemblée : « Le Chapitre général voulait m'envoyer à Rome pour une affaire très importante. Je pense avoir réussi à éviter ce voyage ». Ajoutons ce détail où se révèle une fois de plus l'esprit surnaturel de dom Marmion : lorsque, après la guerre, fut constituée la congrégation bénédictine belge sous la présidence de dom Robert de Kerchove, abbé du Mont-César et doyen d'âge, dom Columba, bien qu'indépendant pour tout ce qui regardait les actes de son ministère apostolique, soumettait à l'abbé Président les demandes de prédication de retraite qui lui venaient de toutes parts.

2. On sait qu'alors en Belgique le service militaire n'astreignait sous aucune forme les religieux.

d'airain, le canon mugit, gronde, fait rage, se tait le soir, renaît le matin. C'est Namur qu'on réduit à coups de gros obus ; c'est la Sambre, au Nord, que l'ennemi traverse après une magnifique résistance des troupes françaises ; à l'Est, c'est la Meuse qui ne peut plus résister avec le cordon trop fragile de troupes qui la couvrent à Dinant et qui livre ses ondes à l'ennemi avec le passage de ses ponts. Non loin du monastère, sur toute la plaine de Saint-Gérard, on se bat avec acharnement. Le 23 août, sous les murs de l'abbaye, un flot de soldats français s'écoule, premier remous de la grande bataille ; il est bientôt suivi par toute la quatrième division d'armée belge qui gardait la position de Namur et que des forces supérieures contraignaient à la retraite.

L'arche de saint Benoît demeure paisible au milieu de la tourmente. Dom Marmion fait ouvrir largement les portes miséricordieuses de son abbaye à des fuyards qui arrivent en foule, on ne sait d'où ; à des « civils » balayés au long des routes par le vent de la peur ou poussés par les avant-postes allemands, et qui viennent s'échouer, confiants, à l'ombre protectrice du saint Patriarche.

Bientôt, le collège et l'école de métiers d'art, transformés en ambulances, abritent les glorieux blessés de la bataille de Saint-Gérard. Et pendant que, sous sa conduite, ses fils remplissent leur devoir de charité, l'abbé apprend la mort tragique d'un de ses moines [1], fusillé sans jugement par l'envahisseur dans un village du Luxembourg.

Au milieu de ces douloureux événements et des angoisses qu'ils font naître, l'âme surnaturelle de dom Marmion remontait à Celui qui tient les cœurs des rois dans sa main et dirige toutes choses selon ses impénétrables desseins :

« Aujourd'hui plus que jamais, disait-il alors aux moniales de Maredret, cherchons notre appui dans les paroles de la Sainte Écriture, dans les entretiens seul à seul avec Dieu. Parfois, quand on vit uni de la sorte au Seigneur, il élève notre âme au-dessus des contingences terrestres, et l'on se sent raffermi. Assurément, vous ne pouvez vous désintéresser

1. Dom Bernard Gillet.

des événements si graves qui se déroulent sous vos yeux, ni vous absorber dans une contemplation qui vous abstrairait de tout le reste. Non. Voyez le Christ Jésus. Il a versé des larmes sur Jérusalem sa patrie. Et pourquoi ? Parce qu'il prévoyait pour elle des maux identiques à ceux qui nous accablent actuellement. Le stoïcisme n'est pas de la piété, c'est de la pose. Comme Moïse priait sur la montagne pour que la victoire fût acquise au peuple d'Israël luttant contre les Amalécites, ainsi priez ardemment pour ceux qui combattent. Restons unis au Seigneur, tenons-nous dans l'adoration des desseins de sa Providence : elle a ses vues, et les réalisera. Et souvenons-nous que tout notre appui, toute notre confiance repose en Dieu : *Hi in curribus et hi in equis ; nos autem in nomine Dei nostri invocabimus :* « Que nos ennemis fondent leurs espoirs sur leurs chars et leurs chevaux, nous, nous invoquons le nom du Seigneur notre Dieu : qu'il sauve le Roi et qu'il nous exauce au jour où nous l'aurons invoqué » [1].

* * *

Après les premiers chocs et l'établissement du régime allemand d'occupation, les difficultés du ravitaillement [2] d'un grand nombre de moines groupés dans une demi-solitude comme c'était le cas pour la communauté de Maredsous, obligent dom Marmion à chercher un lieu de refuge pour une partie de sa communauté. Il fut décidé qu'il se chargerait de cette mission, ses relations avec les monastères anglais le mettant à même mieux que personne de rencontrer Outre-Manche un asile assuré.

Passé en Hollande à la faveur d'un déguisement, il gagnait bientôt la Grande-Bretagne. N'ayant pu se procurer les passeports nécessaires, il faillit se voir refuser l'accès du pays. En effet, à peine le navire avait-il abordé à Folkestone, que les douaniers y montaient pour vérifier les passeports. Dom Marmion dut reconnaître n'en avoir point ; en conséquence on refusa de le laisser descendre à terre. Mais l'idée lui vint que parmi les officiers se trouvait peut-être quelque irlandais,

1. Ps. XIX, 8-10.
2. On sait maintenant que, plus d'une fois, même après que l'œuvre du ravitaillement eût été organisée par l'Amérique, le spectre de la famine se profila à l'horizon aux yeux des autorités, mais le peuple demeura dans l'ignorance du danger.

et les irlandais ne savent pas résister à l'effet d'un mot plaisant :

— « Je suis Irlandais, leur dit Marmion, et les Irlandais n'ont jamais de passeport,... sauf pour aller en enfer, et... ce n'est pas là que je veux aller » !

Cette boutade déclancha le rire, et on le laissa passer. Évidemment, on ne se tire pas toujours aussi avantageusement d'un mauvais pas avec une boutade : cela n'arrive sans doute qu'entre Irlandais.

Tout aussitôt, dom Marmion se mit à la recherche d'un gîte capable de recevoir ceux de ses fils qui avaient déjà passé la Manche, et se préoccupa d'assurer les ressources nécessaires à leur entretien. Il rencontra dans plusieurs abbayes, notamment à Ramsgate et à Downside, auprès de ses amis, une grande charité, mais les moyens matériels étaient loin de suffire et il lui fallut entreprendre littéralement de quêter. Métier ingrat, qui l'oblige à des démarches multiples, souvent sans succès.

« Dès mon arrivée en Angleterre, écrit-il à son Prieur de Maredsous à la date du 1er décembre, j'ai *beaucoup* travaillé pour trouver un refuge pour mes fils et les ressources nécessaires. J'ai réussi au-delà de mes espérances pour la première chose [1], mais pour la seconde, malgré beaucoup de générosité de la part de mes amis, je n'ai pas encore assez pour réunir mes fils autour de moi » [2].

Il fallut continuer sans cesse les démarches pour se procurer le nécessaire : tâche ardue et usante, qui, jointe aux contrariétés de l'heure et aux atteintes répétées de la maladie, mine peu à peu sa santé.

« J'ai été *fort* souffrant, écrit-il de Londres à l'un de ses fils en Irlande, l'influenza a pris une tournure dangereuse. Je suis dans une si grande faiblesse que c'est à peine si je puis me tenir debout. Malgré tout je tâche de ramasser quelques fonds pour vous soutenir. Je ne saurais vous dire combien

1. A Edermine, Cº Wexford (Irlande).
2. Lettre du 1er décembre 1914.

j'ai le cœur broyé et l'âme meurtrie de toutes ces contrariétés » [1].

Aux quêtes, il joint le travail ; il se livre à la prédication soit en Angleterre, notamment à Haywards-Heath, à Westminster, à Ventnor, soit en Irlande, à St-Kevin, à Clonliffe, à La Trappe du Mont Saint-Bernard ; en octobre 1915, il prêche la retraite aux étudiants de l'université de Dublin en l'église de St-Stephen. Le zèle pour les âmes s'unissait de la sorte à la charité pour les siens.

Ces travaux abondants, ces déplacements multiples, et surtout les tracas sans cesse renouvelés sont pour lui une source toujours vive de peine, mais il demeure plein d'abandon aux mains de Dieu, heureux d'apporter sa part dans le tribut d'expiation demandé par la Providence :

* « J'ai rarement plus souffert *de toutes manières* que depuis quelque temps. Nous devons prendre notre part dans l'expiation générale qui est offerte à la justice et à la sainteté de Dieu. Mon âme, mon corps, toutes choses, le Seigneur lui-même semblent se concerter pour me faire souffrir. Que son saint nom soit béni » [2] !

Pendant que, sans compter, dom Marmion se dépense de la sorte à assurer la subsistance de ses fils qui vivent en pays étranger, son esprit et son cœur ne se détachent pas de la partie de la famille monastique qui reste sur le sol envahi. Mais les relations avec Maredsous se heurtent à d'extrêmes difficultés. A la frontière hollandaise, la seule qui ne soit pas sous la ligne de feu, les mailles du filet allemand se resserrent de plus en plus et ne laissent plus rien filtrer. Il faut user de périlleux stratagèmes pour faire passer les moindres billets, il faut travestir son style et « camoufler » les nouvelles. Dans les remous incessants de cette époque troublée, beaucoup de

1. Lettre du 18 janvier 1915. Et encore quelques semaines plus tard (30 janvier) : « Mon métier de mendiant m'est très pénible, mais je le fais pour l'amour de Dieu ». Il écrivait également à son Prieur de Maredsous, le 19 février : « J'ai *beaucoup* souffert dans mon corps et dans mon âme. Je me suis trouvé sans ressources et ai dû, comme nos Pères fondateurs, beaucoup quêter. Par suite de tant d'anxiétés et de fatigues, j'ai eu plus d'une fois des défaillances de cœur ».
2. Lettre du 15 juin 1915.

lettres se perdent ou ne parviennent qu'avec des retards considérables. Quelques-unes — par miracle — arrivent pourtant à bon port, apportant le souvenir du père à ses fils :

« Je viens — écrit-il le 5 mars 1915 à son Prieur — de recevoir votre chère lettre datée du 20 janvier. Comme vous ne faites aucune allusion à une précédente lettre, je suppose que toutes les autres sont restées en route. Je suis si triste de ce qu'aucune de mes lettres adressées à vous et aux Bénédictines de Maredret ne soit arrivée. Je charge mon bon ange de celle-ci... Je vous bénis *tous* du fond du cœur » [1].

Dès le mois de mai 1915, dom Marmion songe à rentrer :

« Mon cher neveu, écrit-il à son prieur, en utilisant un langage convenu, depuis que j'ai mis en ordre toutes les affaires de notre fabrique ici [2], j'aspire sans cesse au retour, j'ai reçu avis officiel que ce retour ne pourrait s'effectuer sans m'exposer à de grands dangers. Cependant j'ai écrit à Désiré [3] pour avis et aide. Car je ne veux pas invoquer des protections comme celles que je pourrais peut-être me procurer *via*... [4] Quand vous verrez mes enfants, dites-leur que je compte les heures jusqu'au moment de mon retour » [5].

Il les comptera longtemps, car ce dessein est traversé de toutes parts. Néanmoins il le poursuit avec ténacité :

« Je fais *tout mon possible*, écrit-il le 8 novembre 1915, pour rentrer avant Noël, je serai bientôt définitivement fixé. Priez bien pour moi. Dieu seul sait combien j'ai souffert *de toute façon* depuis que je vous ai quittés ».

Noël se passe sans qu'il puisse réaliser son désir ; les obstacles les plus inattendus surgissent sur sa route, posés par ses supérieurs majeurs :

« J'avais fait *toutes les démarches* pour rentrer au cher mou-

1. Cette lettre du 5 mars arrivait à Maredsous le 24 octobre 1915. — Et quelques semaines plus tard : « J'ai tant de fois écrit à Maredsous, et dans vos lettres vous n'accusez pas réception. Je suppose que ces lettres ne sont pas arrivées ». 29 mars 1915.
2. Le lieu de refuge à Édermine.
3. Le Cardinal Mercier.
4. Intervention de caractère allemand.
5. Lettre du 1 mai 1915 à son Prieur.

tier, et je reçois une lettre du Père Archiabbé [1] qui me dit de ne pas rentrer. J'en suis *désolé*. Je viens de lui écrire pour insister, car *hei mihi ! quia incolatus meus prolongatus est*. J'ai beaucoup souffert. Je le porte pour vous » [2].

Il obtint gain de cause :

« J'ai mis *tout* en œuvre pour obtenir un passeport... Je viens de recevoir une lettre du Père Archiabbé par laquelle il reconnaît *enfin* que je dois rentrer. N... m'écrit de Rome que si je rentre je serai aussitôt fait prisonnier [3]. J'ai de la peine à le croire. Dès que j'aurai mon passeport, je me mettrai en route. Je pense *sans cesse* à vous tous » [4].

Les démarches aboutirent ; il allait s'embarquer fin février quand il se trouva immobilisé à Londres par la maladie, pendant plusieurs semaines :

« *Dominus est ! Sit nomen Domini benedictum !* J'avais pris toutes mes dispositions pour partir et m'étais annoncé à Maredsous pour le 21 mars au plus tard. Et voilà que je me trouve immobilisé par une forte bronchite, compliquée d'asthme et de faiblesse de cœur. Je n'ai pas de souffle, c'est pourquoi je vous écris ceci avec grande difficulté. (L'écriture est en effet très mauvaise). Je baise la main de Notre-Seigneur qui me frappe et j'offre mes souffrances pour mes brebis. Aussitôt que je le pourrai, je partirai malgré tous les dangers... Je prie sans cesse pour vous et pour tous » [5].

Ce fut seulement le 5 avril qu'il put prendre le bateau pour la Hollande où de nouvelles et laborieuses formalités le retinrent [6]. Enfin, après tant de déboires, de contretemps et de traverses, il rentrait à Maredsous le 16 mai 1916.

1. De Beuron (Allemagne) dont Maredsous dépendait encore à cette époque. Nous ignorons les raisons apportées par le P. Archiabbé.
2. Lettre de décembre 1915 sans autre indication de date.
3. En sa qualité de ressortissant de la Grande-Bretagne. En réalité, dom Marmion, comme nous l'avons dit, était naturalisé belge. C'est pourquoi lui-même marque son scepticisme au sujet de l'exécution de la menace.
4. Lettre du 8 janvier 1916.
5. Lettre de la fin de février sans autre précision de date. Le 16 mars suivant : « Je vais mieux, mais je n'ai pas encore pu célébrer la sainte Messe. Je suis très affaibli. Je reçois ceci (attente et maladie) comme partie des desseins de la divine Providence sur moi, car Dieu seul sait ce que j'ai souffert pendant les longues journées et les nuits d'inaction ».
6. « Je viens d'arriver en Hollande à travers de grands obstacles. Je serai à Maredsous *aussitôt que possible* ». Lettre du 14 avril à son Prieur : « J'attends avec patience depuis quinze jours le résultat de mes démarches. Tout ce qu'on peut faire a été fait. *J'ai hâte* de vous revoir. Il faut beaucoup prier ». Lettre du 28 avril au même.

* * *

« Je ne pourrais vous dire — ainsi s'exprimait dom Marmion dans une conférence tout intime aux Bénédictines de Maredret, quelques jours après sa rentrée (21 mai) — la joie et la paix que j'éprouve à me retrouver à l'abbaye au milieu de mes fils. Je ne pensais pas pouvoir être encore si heureux ici-bas. J'ai beaucoup souffert durant mon séjour en Angleterre ; les épreuves que Notre-Seigneur m'a envoyées ne se comptent pas. La conviction que j'en ai retirée, c'est que Dieu veut bien être glorifié par l'union de notre faiblesse avec la force infinie du Christ. Le Christ est la *Virtus Dei* [1] ; mais il a daigné revêtir notre faiblesse humaine, et toute la vie terrestre de Jésus est la révélation de cette faiblesse. Cette union de la faiblesse humaine avec la force divine donne gloire à Dieu. De là, le grand cri de saint Paul : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi :* « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités afin qu'habite en moi la force du Christ » [2]. Cette pensée m'a toujours suivi et soutenu dans toutes mes contrariétés et difficultés, mais maintenant elle est tellement gravée dans mon âme qu'elle fait pour ainsi dire partie de moi-même [3]. Je suis convaincu que je ne suis rien ni ne puis rien, mais que, d'autre part, je dois avoir une confiance illimitée dans la force du Christ, et qu'en Lui je puis tout ».

L'allégresse du retour fut doublée, pour dom Marmion, le mois suivant, par la visite à Maredsous du cardinal Mercier qui venait lui apporter le noble témoignage de sa vieille amitié.

Mais ces jours de joie ne furent qu'une éclaircie. Il semble que la Providence attendait ce retour pour permettre à de nouvelles épreuves de fondre sur l'abbaye et son chef. Bientôt, en effet, le monastère se trouva en butte aux perquisitions fréquentes et hideuses de la police secrète allemande, — police à la solde de l'élément militaire et qu'un des chefs allemands appelait « canaille, mais canaille indispensable ». Des actes de charité envers des soldats irlandais et français

1. « La force de Dieu ».
2. 2 Cor. XII, 9.
3. Voir ci-dessus, p. 58, ce que nous avons dit à ce sujet.

perdus dans la tourmente, la découverte d'armes abandonnées aux environs de l'abbaye, en août 1914, par les troupes en retraite, d'autres « délits » de pareille gravité furent le point de départ d'une série prolongée de vexations. Celles-ci se clôturèrent par l'emprisonnement, Outre-Rhin, d'une dizaine de moines, parmi lesquels le Prieur [1] et le Père Maître des novices [2] condamnés à des peines variant de quatre mois de simple détention à deux ans et demi de travaux forcés. Dom Marmion ne cessa de multiplier les démarches en vue d'adoucir le sort de ses fils captifs, mais le coup atteignit profondément son cœur paternel.

Des armées, des nouvelles lui arrivaient également douloureuses : un de ses fils est grièvement blessé ; un autre, brancardier volontaire [3], tombe devant Dixmude, en mai 1916, la tête fracassée par une balle au moment où il transportait des blessés derrière une tranchée.

Ces terribles années d'occupation, toutes marquées d'imprévus parfois tragiques et de commotions morales, battues par les alternatives incessantes de la crainte et de l'espoir, pesèrent lourdement sur dom Marmion. L'allégresse de la délivrance ne devait pas, hélas, être pour lui sans mélange : sa santé, atteinte déjà lors de son séjour en Irlande, puis sourdement minée, se mit à décliner lentement ; la mort le frôlait de son aile. Il ne devait guère survivre à la libération de la patrie.

* * *

L'année 1918 vit se lever l'aube de cette libération, puis enfin sonner la victoire. Le triomphe final fut précédé de quelques mois d'angoisse inexprimable, provoquée par la proximité du front des opérations.

Bientôt se firent sentir les premiers remous de l'immense armée allemande en recul sous les coups de bélier de Foch, l'envahissement et l'engorgement de toutes les voies de

1. Dom Robert Cornet.
2. Dom Idesbald Ryelandt.
3. Dom Olivier Deroitte.

communication et la transhumance prodigieuse, pendant des semaines, d'un bétail humain qui n'avait point de fin, de troupes débandées, d'un matériel fantastique, tout cela sous le vent de la défaite qui soufflait, véhément et irrésistible, de Flandre et de France. Dom Marmion vit son abbaye et toutes ses annexes, à nouveau submergées par le charroi des ennemis ; mais ceux-ci ne firent que passer, rapides, et bientôt le drapeau aux vieilles couleurs brabançonnes flottait sur les tours du monastère, cependant que, dans la vallée, le flot tudesque, morne et lamentable, continuait à s'écouler vers les frontières de l'Allemagne.

Le 11 novembre, toutes les cloches de l'abbaye — les aînées muettes depuis 1914 — annoncèrent enfin la victoire définitive.

Dom Marmion vit rentrer peu à peu ceux de ses fils qu'avait dispersés la tourmente : les uns des marécages des Flandres, les autres des geôles d'outre-Rhin, d'autres encore de la terre d'exil. Son cœur de Père les voit tous avec joie revenir au moutier, comme ces ramiers que l'orage a retenus longtemps loin du colombier et que ramène l'accalmie. Petit à petit la famille monastique se reconstitue pour les féconds travaux de la paix.

L'année 1919 fut marquée par la visite, à Maredsous, de sa Majesté la Reine et de son Altesse Royale le Prince Léopold. La Souveraine vint suivre avec une attention touchante les offices de la Semaine Sainte. Au glorieux jour de Pâques, un trône avait été dressé pour elle dans le chœur du côté de l'épître : ayant à sa droite le Duc de Brabant, elle assistait au déroulement liturgique de la fête ; en elle, l'épouse, la mère et la souveraine s'associait, d'esprit, à l'alleluia joyeux du triomphe du Christ.

Retenu en ce moment à l'étranger par de graves affaires, dom Marmion s'était trouvé dans l'impossibilité de faire à sa gracieuse Majesté, Élisabeth de Belgique, les honneurs de l'abbaye.

La Reine voulut dans la suite que l'abbaye possédât un

souvenir durable des journées qu'elle avait passées chez les moines. Le 9 juin 1920, en la fête patronale de dom Columba, elle-même daigna lui apporter un calice d'une grande beauté, incrusté de rubis et rehaussé de ciselures délicates, auxquelles s'entremêlent des roses rouges et des trèfles d'or. Cet auguste témoignage d'une royale bienveillance toucha profondément le cœur de dom Marmion.

Le cataclysme avait laissé derrière lui une Europe bouleversée, des peuples dont la situation respective n'avait plus rien de commun avec celle de « l'avant-guerre ». Il n'était pas possible, même dans les familles religieuses, de faire complètement abstraction des circonstances extérieures pour ne tenir compte que de la pure charité et du surnaturel. Rome ne tarda pas à reconnaître toute la délicatesse de cet état et à prendre des mesures devenues inévitables. Par un décret du 20 février 1920, le Souverain Pontife accordait aux monastères de Maredsous et du Mont-César à Louvain de se séparer de la congrégation de Beuron dont ils avaient fait partie jusque-là, et de former, avec le monastère de Saint-André-lez-Bruges, une nouvelle congrégation bénédictine. Celle-ci fut placée sous le vocable de l'Annonciation : le choix de ce nom avait été suggéré par dom Columba, heureux d'honorer le mystère de l'Incarnation envers lequel il avait une si grande dévotion.

Ainsi Maredsous subissait d'une manière toute particulière le contre-coup des événements politiques et militaires de 1914-1918 ; il perdait son lien juridique avec un groupement international, nombreux, affermi depuis des années ; mais en retour il devenait membre [1] d'une nouvelle fédération plus homogène, plus étroite et ayant pour elle les promesses de l'avenir. Avec son instinct surnaturel, dom Marmion voyait en cet événement la part de la Providence.

Observons d'ailleurs qu'un pareil événement, pour avoir été hâté, disons même précipité, par la guerre, n'en était pas

1. Mais membre ayant, tout au début au moins, une situation un peu particulière puisque les deux autres abbayes de la congrégation belge, — désormais ses « sœurs » — étaient, par l'origine, l'une directement, l'autre indirectement, ses « filles ».

moins conforme à l'évolution naturelle des choses. L'histoire de l'ordre bénédictin est remplie de faits analogues de « segmentation ». La séparation d'avec Beuron avait été, du reste, prévue par le fondateur même de la congrégation beuronienne, dom Maur Wolter [1]. Elle laissait intacts certains liens spirituels, et, de la part de Maredsous, des sentiments de reconnaissance pour cette archiabbaye de Beuron qui jadis lui avait donné ses premiers moines [2]. La nouvelle congrégation belge a tenu à garder, dans la rédaction des constitutions, moyennant quelques adaptations, l'esprit et les principes beuroniens dont les trois communautés belges avaient jadis hérité [3].

* * *

Peu à peu la vie reprit au moutier son cours normal ; les diverses activités que l'invasion avait suspendues se manifestaient de nouveau, et la physionomie de l'abbaye se retrouvait paisible.

Mais la santé de son chef avait été, durant la guerre, trop ébranlée ; dom Marmion avait des pressentiments d'une fin assez prochaine ; la mort n'allait plus tarder à frapper le coup décisif.

Dieu réservait pourtant encore ici-bas à son serviteur une double joie : la parution, d'abord, en 1922, de son volume

1. « Quand le fruit sera mûr, disait-il, il se détachera de l'arbre ». Dans un récent article paru à l'occasion du centenaire de la naissance de dom Maur Wolter, un de ses fils dom Nicolas von Salis de Beuron écrit : « La séparation de l'abbaye belge d'avec Beuron fut une conséquence inévitable de la guerre. Il est intéressant de remarquer que, dès le début de la fondation de Maredsous, la possibilité d'une congrégation belge était déjà envisagée ».

2. Il n'est pas superflu d'ajouter que l'abbaye de Maredsous a gardé un souvenir affectueux des nombreux frères convers rhénans, qu'elle avait jadis comptés parmi ses fils très dévoués et qui, par suite d'une décision de l'autorité militaire belge, durent en août 1914, rentrer dans leur patrie d'origine.

3. Dom Marmion avait une grande estime pour les constitutions de Beuron. A un religieux de son abbaye qui sollicitait le passage dans une autre congrégation de l'Ordre, il répondait : « Votre lettre ne m'a pas *froissé*, j'aime l'ouverture candide et que vous exprimiez exactement votre pensée, mais elle m'a *excessivement* peiné, car j'ai toujours eu la profonde conviction — sans cesse confirmée par une expérience plutôt longue de notre propre monastère et d'autres abbayes — que les constitutions de Beuron sont la plus parfaite adaptation de la Règle et de l'esprit de saint Benoît aux besoins et aux aspirations de notre époque... Sans doute, j'admets que des changements de détail puissent être apportés en vue de s'adapter au climat et au tempérament national, mais les constitutions elles-mêmes sont *excellentes* ». C'est par discrétion que nous ne donnons pas la date précise de cette lettre écrite avant la guerre.

Le Christ idéal du moine qui, avec *Le Christ vie de l'âme* et *Le Christ dans ses mystères* achevait de former une lumineuse trilogie d'où rayonnait la divine figure du Christ. Les échos qui, de toutes parts, parvenaient à dom Marmion du bien considérable produit par ces pages, furent pour son âme apostolique une source profonde de pure consolation spirituelle.

Ensuite, le Seigneur lui donna de voir, le 15 octobre 1922, les fêtes du cinquantenaire de la fondation de l'abbaye. Le cardinal Mercier avait accepté de présider cette solennité, à laquelle assistaient également Mgr Heylen, évêque de Namur, Mgr Cicognani, représentant de Son Excellence Mgr Nicotra, nonce à Bruxelles, de nombreux abbés de l'Ordre de Saint-Benoît, de Saint-Norbert, et des délégués des principaux instituts religieux du pays. Dans l'assemblée, le Baron de Gaiffier d'Hestroy, Gouverneur de la province de Namur et de nombreuses notabilités, parmi lesquelles M^me^ Desclée, vénérable octogénaire, seule survivante des signataires de l'acte de fondation.

La messe pontificale fut chantée par le Cardinal Mercier. Au cours de la cérémonie, lecture fut donnée de la lettre autographe adressée par Sa Sainteté Pie XI à dom Marmion.

« C'est avec une satisfaction particulière, disait le Souverain Pontife, que nous avons appris que l'abbaye de Maredsous, confiée à votre sage gouvernement, s'apprête à célébrer le Le anniversaire de sa fondation. La nouvelle de cet événement Nous a été d'autant plus agréable et Nous tenons d'autant plus à Nous associer à la joie de votre famille monastique, que Nous aimons à Nous rappeler la visite que Nous avons faite jadis à cette abbaye, et l'hospitalité que nous y avons reçue.

Cette date jubilaire est bien digne, certes, d'être commémorée d'une façon solennelle : modeste d'abord dans son origine, l'institution de Maredsous a pris, au cours de cette première période de son histoire, un développement et un accroissement qui témoignent de quelles bénédictions et de quelles faveurs elle a été comblée ».

Le Souverain Pontife faisait ensuite le tableau de la vie et de l'activité monastiques de l'abbaye, puis continuait :

« Les résultats si consolants obtenus pendant ces cinquante premières années d'existence de votre abbaye sont le gage des fruits toujours plus salutaires que nous aimons à espérer pour elle, car le passé est un heureux présage pour un avenir toujours plus prospère et fécond. Nous nous en réjouissons et en rendons grâces à Dieu, Le suppliant de continuer à répandre l'abondance de ses bénédictions sur votre abbaye, afin qu'elle soit un foyer de science et de sainteté ».

Au cours des agapes fraternelles qui suivirent, dans la grande salle du Collège, et qui réunissaient près de deux cents invités, le Cardinal Mercier rappela d'abord en termes heureux l'intime amitié qui l'unissait depuis si longtemps à dom Marmion, puis il évoqua les figures aimées et disparues qui avaient embaumé le cloître du parfum de leurs vertus. D'autres paroles, notamment celles de l'Évêque de Namur, du Gouverneur de la province, firent revivre le rôle rempli par l'abbaye durant ce laps de temps et résumèrent les vœux que de nombreuses et ardentes amitiés apportaient, de toutes parts, au chef vénéré du monastère.

Cette journée, tout illuminée des feux d'un soleil d'automne, fut incomparable de splendeur, mais ces rayons de fête devaient être, pour dom Marmion, les derniers. Trois mois plus tard, Dieu le rappelait à Lui.

* * *

Il nous reste — et du point de vue auquel nous nous sommes placé dans ce travail, c'est une question qui doit nous retenir bien davantage — il nous reste, disons-nous, à rechercher sous quel jour dom Marmion se révéla dans le gouvernement intime et la direction spirituelle de son monastère.

Jusqu'à son élection à la charge abbatiale, son existence avait été celle d'un simple religieux ; même prieur à Louvain, il avait vu ses initiatives totalement soumises au contrôle de l'obéissance, et celle-ci était absolue. Comment donc ce moine, dont toute l'activité avait été jusque-là rythmée

par le signe d'autrui, conçut-il l'art du gouvernement ?

On ne s'attend pas à ce que les principes fondamentaux de sa vie fussent changés ; mais, placé sur un terrain nouveau, de quelle façon les mit-il en œuvre ? Quelles modalités pratiques leur fit-il subir dans l'application ?

La réponse à ces importantes questions nous donnera occasion de pénétrer plus à fond dans l'âme de ce maître d'ascétisme. Nous allons voir comment son esprit surnaturel et son ardent amour du Christ commanda toute sa conduite envers les âmes qui lui furent confiées ; quels fruits purs et féconds produisit son union intime avec Dieu.

CHAPITRE X

LE REPRÉSENTANT DU CHRIST

Conception primordiale du cénobitisme bénédictin : l'abbé représente le Christ. — Vues surnaturelles qu'apporte dom Marmion dans son gouvernement. — Comment il conçoit son rôle de « médiateur » auprès de Dieu. — Dom Marmion « père spirituel ». — Sa noble simplicité. — Sa bonté affable. — Sa jovialité communicative : dom Marmion en récréation au milieu de ses moines. — Constance de ses affections. — Son oubli des torts d'autrui. — Sa bienveillance active. — Exceptionnelle sensibilité : comment dom Columba la met au service de la grâce. — Son humilité. — Vertus privilégiées de dom Marmion dans ses rapports avec le prochain : son grand respect de la liberté des âmes. — Son extrême libéralité. — Sa miséricorde. — Nature et grâce en dom Marmion.

Il découle des données mêmes de la Règle de saint Benoît que la communauté monastique, — avec ses membres liés à leur abbaye par un vœu spécial de perpétuelle stabilité, avec son supérieur élu à vie et investi d'une autorité quasi universelle, — présente une analogie spéciale avec l'institution naturelle, de toutes la plus fondamentale et la plus immédiatement sortie des mains de Dieu : la famille. Il est permis de dire que la petite société cénobitique, locale et intime, est une transposition surnaturelle de la famille.

Toutefois, on se tromperait si on croyait avoir saisi dans la teneur même de cette dernière formule, la conception primordiale que saint Benoît s'était formée du cénobitisme, et à partir de laquelle il en déduisait l'organisation. Les idées corrélatives de famille et de paternité dérivent chez lui d'un principe supérieur et en quelque sorte inconditionnel dont il a vraiment fait la pierre angulaire de l'édifice monastique. Ce principe, sur lequel il s'est exprimé lui-même avec une netteté et une insistance qui ne laissent subsister aucun doute

sur sa pensée, le voici : « Dans le monastère, l'abbé est censé tenir, est cru — par les autres et par lui-même — *tenir la place du Christ en personne* [1]. Et c'est parce qu'il est regardé comme Vice-Christ, qu'il a le droit de porter les noms — synonymes — qui conviennent au Christ [2] : *Abbé, Père.* Change-t-on de Christ ? Change-t-on de Père ? Il semble que l'idée de faire du renouvellement périodique du supérieur l'une des règles de l'organisme cénobitique ne se soit même pas présentée à l'esprit du saint législateur.

Le lecteur se demandera pourquoi nous rappelons ici ces notions ? C'est que leur connaissance claire est indispensable à quiconque veut découvrir sous son jour véritable la physionomie morale de dom Marmion comme chef de sa famille monastique. Il s'était, en effet, parfaitement identifié avec le personnage de sa paternité cénobitique telle qu'elle se trouve dépeinte dans la Règle bénédictine : en sorte que l'institution fournit vraiment ici des lignes et des couleurs au portrait de l'homme.

Mais surtout dom Columba s'était complètement assimilé le principe posé par le Patriarche des moines à la base du cénobitisme. Il n'y a pas de doctrine monastique qu'il développât avec autant de chaleur, que celle-ci : « en dépit de toutes les imperfections humaines de l'abbé, on doit le croire, il doit se croire *le représentant authentique du Christ* dans le monastère » :

« Saint Benoît dit dans sa Règle que l'abbé doit se souvenir du nom qu'il porte et se dire qu'il représente Jésus-Christ : *Christi vices agere in monasterio creditur.* Il doit donc s'efforcer de reproduire dans sa vie et dans ses actes la personne du Christ ; s'il veut faire du bien aux âmes, il doit tâcher d'être « Jésus » et d'être « Christ ». Notre-Seigneur s'appelle *Christus*, parce qu'il est oint par la grâce de l'union hypostatique, il est tellement uni à la divinité qu'il n'y a en Lui qu'une seule

1. *Abbas Christi vices in monasterio agere creditur*, Règle, ch. II.

2. Sans doute c'est à la première personne de la Sainte Trinité que Notre-Seigneur a fait adresser par ses disciples le nom de Père. Mais ne les a-t-il pas nommés « mes enfants » ? Ne leur a-t-il pas dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins » ? Surtout n'a-t-il pas tenu parmi eux d'une manière saisissante — par exemple à la dernière Cène, le rôle du père de famille ? D'où le nom de Père donné, à l'origine, au « Pape », à l'Évêque, à l'abbé, comme à ceux qui tiennent la place du Christ.

Personne, celle du Verbe. L'abbé ne verra son action sur les âmes féconde que s'il demeure intimement uni à Dieu. Il doit, de plus, représenter Jésus ; or, ce nom signifie Sauveur. L'abbé doit donc être tout entier livré aux âmes que le souverain Pasteur lui a confiées. Je désire que toute mon existence soit livrée d'abord à Dieu dans un acte d'abandon total, et ensuite aux âmes que le Seigneur me demande de conduire à Lui » [1].

Or, lorsqu'une conviction de cette nature est entrée dans les moelles d'un homme, au point d'être pour lui, à toute heure, un soutien et une force, on a la preuve que cet homme est animé d'un très haut esprit de foi. Nous retrouverons dans tout le domaine de l'activité pastorale de dom Marmion cette qualité spirituelle très élevée, que nous avons déjà rencontrée et qui forme l'un des traits les plus marquants de sa personnalité.

Nous savons donc qu'à l'intérieur de son âme un flambeau est allumé dont la surnaturelle lumière éclaire tous les aspects de sa mission abbatiale et toutes les directions dans lesquelles son influence s'exercera sur le monastère dont il était le chef et le centre permanent : intérêts temporels et intérêts spirituels, administration des biens et gouvernement des hommes ; autorité et affection ; relations publiques avec ses fils réunis et relations privées avec chacun d'eux, enfin circonstances très diverses de l'existence commune et quotidienne, depuis les plus familières et les plus vulgaires, telle l'heure du délassement et de la causerie, jusqu'aux plus élevées de l'ordre intellectuel et religieux, comme la communication de la doctrine, la direction des âmes et les fonctions de pontife.

Si nous venons de développer l'horizon sur l'étendue et la variété duquel l'action d'un abbé est rappelée à se répandre, ce n'est pas pour nous perdre dans une analyse détaillée. Nous voulons seulement, en promenant le regard sur ce champ très vaste, y remarquer de préférence les occasions — fussent-elles, de leur nature, peu dignes d'attention — qui se montrent plus révélatrices de l'individualité de dom Columba

1. Conférence aux Bénédictines de Maredret.

et y cueillir au passage quelques traits qui paraissent plus propres à fixer sa figure.

* * *

Disons d'abord, sans ambages, que ni la nature ni des études presque exclusivement spéculatives n'avaient spécialement préparé dom Marmion à prendre en main le gouvernement et notamment le temporel d'une grande abbaye.

Singulier contraste, en partie inexplicable [1] : cet homme qui dans une discussion spéculative établissait avec une rare lucidité l'état de la question, puis mettait le doigt sur le nœud du problème ; cet esprit si habile à démêler les ressorts d'une conscience qui se livre à lui et à donner des directives claires et sûres ; si étonnant d'intuition dans les choses de Dieu, rencontrait souvent, sur le terrain des « affaires » (entendons par là cet ensemble touffu, et se renouvelant chaque jour, de choses disparates et inopinées, harcelantes et impatientes de solution), une matière plutôt ingrate et une tâche spécialement méritoire.

Il s'y dévoua pourtant sans trêve, et la manière dont il poursuivit de son mieux, jusqu'à sa mort, ses occupations d'administrateur, fit la preuve continue de ses vertus. Sous son abbatiat marqué au coin de la prudence, la prospérité de l'abbaye s'est constamment maintenue et a permis à dom Columba de réaliser, dans le domaine matériel, d'importantes améliorations [2].

Du reste, il eut assez d'esprit et d'humilité pour s'entourer d' « officiers » zélés qui le secondèrent dans son labeur. Il suivait en cela l'ordre de saint Benoît prescrivant à l'abbé de se choisir des aides, pour se dégager lui-même, autant que possible, des préoccupations matérielles et se consacrer principalement à la conduite spirituelle de ses moines.

1. On en trouverait une explication partielle dans le régime de persécution qui a contrarié pendant des siècles, chez l'irlandais, l'esprit d'initiative. Voir Paul-Dubois *o. c.*, p. 151 sq.

2. Installation de l'électricité, du chauffage central. Ajoutons qu'après la crise de la guerre, les diverses activités (école, publications) ont pu reprendre rapidement leur essor.

Dans ce domaine du gouvernement, dom Columba n'avait aucun attachement à sa propre façon de voir ; on ne percevait en lui d'autre intention que celle, toute pure, du bien commun, du bien des âmes, et d'autre souci, en définitive, que celui de la volonté et des jugements divins : en quoi encore il s'accordait pleinement avec les directives données par le saint Patriarche au chef du monastère.

« L'abbé, — disait-il un jour dans une conférence [1], — tient la place du Christ ; il doit s'efforcer de pouvoir dire comme Jésus : « Je fais toujours ce qui est agréable à mon Père des cieux ». Son devoir est donc de tâcher de connaître à tout instant ce que Dieu veut de lui. Et, à cet effet, il doit vivre d'une vie de prière et d'union à Dieu ; comme les « Constitutions » le lui prescrivent, il doit chercher « à demeurer dans la sublimité de l'oraison et de la divine présence » ; avoir une connaissance sûre de la doctrine de l'Église, de la Règle, consulter son conseil, prendre tous les moyens de connaître la volonté de Dieu, puis l'accomplir parfaitement ».

Un de ses fils, alors à Louvain, lui soumet d'importantes questions qui regardent son avenir :

« Ce que vous me dites, répond-il, de votre soumission à la sainte volonté de Dieu manifestée par votre abbé est pour moi une grande consolation. Soyez persuadé que je ne déciderai rien pour vous qu'après avoir bien parlé de la chose dans la prière à Notre-Seigneur, et cela non seulement par devoir, mais parce que je vous aime d'une affection toute pure et très sincère en Jésus-Christ, et que je vous rends de tout mon cœur votre dévouement et la confiance que vous me témoignez » [2].

Cet esprit de foi régla toujours sa ligne de conduite :

« Plus j'avance, écrivait-il quelques années plus tard, plus je désire chercher en toute occurrence quelle est la volonté de Dieu. Toute entreprise surnaturelle qui n'a pas cette adorable volonté comme principe est vouée d'avance à la stérilité » [3].

1. Aux moniales de Maredret, en novembre 1916.
2. Lettre du 13 février 1910.
3. Lettre du 19 décembre 1912.

Il cherche à ne pas dévier de cette ligne dans les conjonctures les plus difficiles :

« Tâchons, écrit-il dans une circonstance particulièrement pénible, tâchons de connaître la sainte volonté de Dieu, de tenir notre âme et notre intention fixées sur Lui, et laissons parler les hommes » [1].

L'on essaie parfois de peser sur ses décisions, et pour y réussir plus sûrement, on fait appel à ce qu'il y a en lui de plus sensible : la bonté du cœur. Il a dû envoyer un de ses moines en mission loin du monastère. La mère du religieux intervient — c'est si naturel ; rappelez-vous la mère des fils de Zébédée — et se plaint sans doute, (car nous n'avons plus la lettre), de voir son fils éloigné du pays. Dom Marmion demeure ferme, tout en enveloppant sa réponse de l'ardeur de sa charité :

« Je comprends le cri de votre cœur de mère et je serais heureux de pouvoir y répondre en révoquant l'ordre que j'ai donné à votre cher fils d'aller au poste d'honneur à ..... Si j'avais suivi le mouvement de mon cœur, je lui aurais dit de rester à Maredsous. Mais c'est chose fort dangereuse d'aller contre ce qu'on croit être la volonté divine pour des raisons d'ordre naturel. Quand un moine quitte la voie de la volonté divine, il arrive souvent que Dieu ne s'en occupe plus et que sa carrière monastique reste chose manquée. Cependant, quand les choses auront été organisées là-bas, j'examinerai encore une fois si je puis remplacer votre fils » [2].

Pour ce qui touchait la partie matérielle de son travail, dom Marmion était très discret dans ses demandes d'aides ou de services : il ménageait le temps d'autrui. Même discrétion, quand il s'agissait des charges à distribuer. Saint Benoît veut que « l'abbé se proportionne à chacun afin que les forts aient l'occasion de s'oublier généreusement et que les faibles n'aient pas à se décourager ». Lorsque donc le moment était venu de désigner un de ses fils pour un emploi, dom Marmion supputait attentivement les forces de l'intéressé avant d'im-

1. Lettre du 3 juillet 1915.
2. Par discrétion nous ne donnons pas la date de la lettre.

poser le faix. Sa sollicitude allait toujours à obtenir, par un appel aux motifs les plus surnaturels, la plénitude de bonne volonté.

Enfin, qualité rare — l'exercice du pouvoir favorisant assez facilement la tendance contraire, — il avait le respect de la dignité d'autrui. Dans le style de ses ordres, qu'ils fussent intimés verbalement ou par lettre, rien d'inutilement impératif, rien d'anguleux et de tranchant, mais toujours grande tempérance et mesure, onction paternelle, cette onction qui trouve le chemin des cœurs et gagne les volontés : jamais supérieur ne fut moins enclin à « faire de l'autorité ».

* * *

De ce qu'il y avait d'ingrat pour lui dans la charge d'administrateur — laquelle aux yeux de saint Benoît lui-même est la moindre et la moins noble dans la vie d'un supérieur — dom Marmion se consolait par *sa mission spirituelle d'abbé :* le contact avec les hommes le réconciliait avec ses devoirs matériels d'intendant de la maison de Dieu, — à condition toutefois que ces hommes eux-mêmes, c'est *en fils* qu'il les traitât.

Il a exposé lui-même de main de maître [1] ,— après avoir souvent demandé à Dieu de l'éclairer sur la matière — le rôle essentiel du chef du monastère ; il a montré à merveille ce que saint Benoît réclame avant tout de l'abbé : d'être *le pasteur* qui dirige vers Dieu le troupeau confié à sa garde, d'être *le pontife* dont la médiation auprès du Seigneur féconde l'action dans les âmes.

A cette double tâche, il était excellemment préparé par sa science théologique et ascétique, comme par l'expérience acquise dans la conduite des âmes. Ici, il est sur son terrain, et, se retrouvant lui-même, il s'y meut avec une incomparable aisance.

Et d'abord, il se dévoue à ses devoirs spéciaux de « grand-prêtre dans la maison de Dieu ».

1. Dans *Le Christ idéal du moine,* ch. *L'abbé représentant du Christ.*

Malgré les occupations qui surabondent, son assiduité à l'office de matines ne se dément pas jusqu'au jour où, après les durs temps de la guerre et les coups de la maladie, l'accablement physique l'oblige à laisser, bien à regret, sa stalle souvent vide. Mais alors la messe conventuelle et le chant des vêpres lui seront d'autant plus chers.

L'accomplissement de sa tâche liturgique lui est tellement devenu une seconde nature que la cloche qui l'appelle à l'église éveille en son âme un besoin — senti — d'aller se refaire aux sources divines.

Or, veut-on connaître l'une des raisons pour lesquelles il tenait tant à présider le chœur et à diriger lui-même la prière officielle et collective de la communauté ? Veut-on avoir l'un des secrets de la ferveur qui l'animait, lorsque aux grands jours du calendrier religieux, il accomplissait solennellement les fonctions sacrées, ayant autour de lui toute la couronne de ses fils ? C'est qu'il avait à un haut degré le sens du social surnaturel dans l'Église, l'intelligence de la nature du culte public, la perception de la grandeur et de l'efficacité privilégiées que possède aux yeux de Dieu l'exercice de la magistrature sacrée. Tout naturellement, ces convictions et ces sentiments, en lui si vivants, s'appliquaient d'une façon particulièrement concrète et agissante à la petite société surnaturelle dont la Providence l'avait fait chef et pontife [1].

« Savez-vous, disait-il à un de ses disciples, ce qui me coûte le plus quand je dois m'absenter de l'abbaye ? C'est la privation de la messe conventuelle. Je trouve que c'est si grand d'offrir *tous ensemble* au Père céleste l'immolation de son divin Fils » !

C'est que, dans son église abbatiale, il se sentait le grand-prêtre, le représentant autorisé de ses moines, leur porte-parole très puissant auprès de Dieu, disons : leur porte-prière. Il *se sentait collectif* pour louer en leur nom, il se sentait privilégié pour intercéder à leur profit. Et en cela con-

1. Voir le développement de cette pensée dans *Le Christ idéal du moine*, cha *L'abbé représentant du Christ.*

sistait, à ses yeux, une des prérogatives les plus élevées de sa charge d'abbé.

Pour cette raison, — et c'est la seule, — il aimait chanter lui-même la messe pontificale dans son église abbatiale : c'est à lui que le Christ avait donné la grâce et la mission d'y représenter ses fils auprès de Dieu. Pour le même unique motif surnaturel, il aimait ses insignes. En tout se rencontre la logique de sa foi.

Il y a plus encore :

« Je suis tellement convaincu — ainsi parlait-il dans une conférence aux moniales de Maredret — que le saint sacrifice est la grande source de sanctification, que j'ai établi l'usage dans mon monastère, de faire célébrer la messe conventuelle tous les dimanches et tous les jeudis pour la communauté » [1].

Paroles qui méritent d'être retenues, parce qu'en elles se peint cet esprit de foi qui — nous le verrons de plus en plus — était l'une des marques de la personnalité de dom Marmion.

Pour terminer son beau chapitre sur « l'abbé représentant du Christ », dom Marmion n'a trouvé rien de mieux que d'évoquer cette charge sublime de médiateur et de pontife qui appartient au chef de l'abbaye. Ces lignes, dans lesquelles il a laissé transparaître le fond de son âme trouvent ici leur place toute naturelle :

« Rien ne traduit plus sensiblement toute cette admirable et féconde doctrine surnaturelle (il s'agit de la doctrine qu'il vient d'exposer) que la messe conventuelle célébrée par l'abbé entouré de ses frères. Revêtu des insignes de sa dignité, le chef du monastère offre à Dieu la victime sainte, ou plutôt, par son ministère, le Christ Lui-même, pontife suprême et médiateur universel, s'offre au Père. L'Abbé présente au ciel les hommages, les vœux, les cœurs même de ses moines d'où s'élève un parfum de sacrifice et d'amour, que le Père reçoit par le Christ « en odeur de suavité ».

1. Il ajoutait, par une extension logique du même principe surnaturel : « Au moins une fois par semaine, je célèbre moi-même le saint Sacrifice pour mes moines car je sais bien que je suis incapable de les sanctifier, mais je demande à Notre-Seigneur de les sanctifier, de faire de nous tous *munus perfectum* » (Ces derniers mots reprennent la pensée d'une oraison (secrète) de la messe de la Trinité).

En ce moment solennel de l'oblation sainte, où les voix sont confondues dans une même louange, les cœurs unis dans un élan identique d'adoration et d'amour envers Dieu, l'abbé digne de ce nom peut répéter les paroles prononcées devant les disciples par le divin Pasteur, à l'heure où celui-ci allait donner sa vie pour ses brebis : « Père, ils étaient vôtres, et vous me les avez donnés... Je ne vous demande pas de les enlever de ce monde, mais de les garder du mal... Qu'ils soient un entre eux et avec moi, comme votre Fils et vous vous êtes un... Que votre amour demeure en eux, et qu'il leur soit donné, à tous, de contempler un jour la gloire de votre Christ et de partager votre société bienheureuse, avec votre Fils bien-aimé et votre commun Esprit »!

* * *

La mission de pontife doit se compléter, chez l'abbé, par celle, non moins sainte et sublime, de pasteur des âmes.

A peine est-il besoin de dire que cette mission était infiniment chère à dom Marmion et qu'il eût souhaité pouvoir toujours largement donner à ses fils ce temps que les occupations extérieures vinrent, durant les dernières années, souvent lui dérober.

Nous touchons, en effet, ici à l'essentiel de la tâche de l'abbé, à la raison d'être même de l'institution cénobitique. Saint Benoît ne dit-il pas à ses successeurs : « Vous n'êtes proprement que des conducteurs d'âmes » ? Et ne donne-t-il pas du monastère cette définition : « Une école du service du Seigneur » ? Et il se trouve que nous abordons ainsi le sujet qui nous permettra de pénétrer le plus avant dans l'âme de dom Marmion.

On peut considérer cette direction des âmes par l'abbé sous deux formes : l'une, générale, qui consiste à enseigner à tous ses moines la doctrine ascétique et à l'illustrer par son propre exemple ; l'autre, au sens strict du mot, qui regarde spécialement la direction spirituelle. Celle-là constitue la mission essentielle de l'abbé ; celle-ci a quelque chose de facultatif : la liberté est laissée à chacun des moines de choisir son directeur de conscience.

Sous sa première forme, l'action de l'abbé sur les âmes déborde de toute manière celle que le simple directeur est ordinairement à même d'exercer. Celui-ci, en effet, voit venir à soi des chrétiens qui, à certains intervalles, accomplissent de la sorte une démarche déterminée, à dessein de se faire donner les conseils de conduite ou de perfection : contacts passagers et relativement espacés, entre des âmes qui vivent dans le monde et le conseiller qui les attend aux abords du sanctuaire. L'abbé, au contraire, habite constamment au milieu de ses moines, et peut agir autour de soi par la parole et par l'exemple, tantôt à des moments prévus, et tantôt dans des occasions qui naissent fortuitement de la vie commune : ici sur tous ses frères réunis, et là sur l'un d'entre eux, en privé ; à certaines heures, par l'enseignement doctrinal, à d'autres, par l'avis pratique et parfois la réprimande ; dans le cas du tête-à-tête, le plus souvent par une simple et affectueuse causerie. Docteur, éducateur, modérateur quotidien et permanent des âmes, ami, conseiller et soutien, l'abbé doit être tout cela, l'abbé doit être à même d'exercer tous les modes d'influence qui correspondent à ces qualités ; et c'est précisément de la synthèse de toutes ces qualités et de tous ces noms que sont faits ce qu'il y a de plus grand et de plus noble en lui : sa paternité abbatiale et son titre de père. C'est alors, mais alors seulement, qu'aux yeux de saint Benoît, il sera à la hauteur de sa mission.

Cet art surnaturel de conduire les âmes à Dieu, comment dans sa forme générale : la paternité spirituelle de l'abbé, — et dans sa forme spéciale : la direction spirituelle proprement dite, dom Marmion l'a-t-il exercé ?

Laissons pour le chapitre suivant ce qui regarde formellement la direction spirituelle ; à la lumière des lettres de direction, nous réunirons et coordonnerons alors les nombreux traits qui distinguent dom Marmion sur ce terrain. Nous nous arrêterons ici à ce qui constitue sa physionomie propre d'abbé, « père spirituel des moines ». De quelles aptitudes d'esprit et de cœur, de quelles qualités de nature et de grâce dom Columba faisait-il preuve dans toute la sphère de

« conversation » paternelle avec les membres de sa famille claustrale ?

Nous n'avons plus à revenir sur ses éminentes qualités de Docteur : nous avons assez dit l'étendue, la sûreté, la profondeur de sa doctrine théologique et ascétique, et de quelle fidélité aux observances il donnait l'exemple. Nous envisageons ici les caractères de ses rapports avec ses fils.

Ce que l'on remarquait d'abord en dom Marmion, c'était une noble simplicité et franchise, nuancée de candeur. Saint Benoît, qui s'inspire d'ailleurs en ceci de l'Évangile, demande au moine de « proférer la vérité de cœur et des lèvres » [1]. Fidèle à cette prescription, dom Columba découvrait sa pensée avec simplicité.

« Je ne saurais vous exprimer, écrit-il à un de ses disciples intimes, le bonheur que j'éprouve d'avoir une âme et un cœur auxquels je puis *tout* dire, sans danger d'être méconnu. Quand je vous écris, je pense tout haut. Je vous montre le fond de ma pensée et de mon cœur. Dans l'éternité, il en sera de même ; nous serons remplis de la lumière de la vérité et tout en nous sera vrai : le *dire* et le *comprendre*. Quel bonheur d'en être là dès ce monde » [2] !

Cette franchise, il l'aimait chez les autres autant qu'il la cultivait en lui-même :

« Vous me demandez, écrit-il à une de ses filles spirituelles, pourquoi votre lettre m'a fait plaisir. Eh bien ! précisément parce que vous me parlez comme vous pensez, et cela est *si* rare que je ne puis vous dire combien je l'estime » [3].

Et à une autre personne, dans une lettre postérieure de plusieurs années :

« J'aime vos lettres parce que vous écrivez comme vous pensez, simplement et franchement » [4].

1. *Veritatem ex ore et corde proferre*, Règle ch. IV.
2. Lettre du 9 juillet 1917.
3. Lettre du 22 novembre 1906.
4. Lettre du 17 décembre 1913.

Il garda cette simplicité jusqu'à la fin de sa vie. Il écrivait le 7 juillet 1922 :

« Je ne saurais vous dire le plaisir que me cause votre façon d'écrire si simple, si enfant avec votre père. Chez vous, il n'y a pas de pli. C'est de là que vient le mot de simplicité : *sine pliqua* « sans pli » [1]. Vous devez en souffrir comme moi, car le monde n'est pas digne d'être traité avec simplicité. Mieux vaut cependant être trompé parfois que de manquer à cette vertu ».

C'est le sentiment des saints.

Comme tous ceux dont l'âme est haute, dom Marmion répugnait donc à la défiance, à toute espèce de soupçon, — non que sa psychologie ou sa prudence fussent prises en défaut, il était souvent d'une finesse très avertie — mais, ainsi qu'il convient, il préjugeait chez autrui la bonté des intentions, la pureté des motifs. Il croyait les cœurs bien nés et les visages sans masque. Très assurément, il lui est arrivé d'estimer son prochain meilleur qu'il n'était, et, dans certaines tractations extérieures, d'essuyer, de ce fait, de pénibles mécomptes. On l'a vu déconcerté, au moment où il s'apercevait de quel retour avait été payée son ordinaire absence de calcul, mais alors, chez lui, aucun dépit : simplement de la tristesse, — à cause de « l'autre », qui avait failli aux règles du *fair play*. Un homme que sa noble nature exposait à subir de pareils échecs et qui ne fut jamais un « habile », n'emporte-t-il pas toute estime ?

* * *

Cependant, si entières que fussent en dom Marmion la franchise et la simplicité, elles étaient dépassées par l'éminente bonté du cœur. En nommant celle-ci, on atteint la partie dominante de sa personnalité. C'est un cœur paternel qu'il nous faut raconter.

1. Étymologie fantaisiste comme beaucoup de celles qu'on rencontre chez les Pères et les écrivains du moyen-âge, mais l'idée est juste. Des deux racines qui forment *simplex*, la première signifie « un », « une fois » *(semel)* ; la seconde, « plier » *(du-plex, tri-plex)*. *Simplex* signifie donc : plié une fois, ou, plus exactement : n'ayant qu'*un pan*, c'est-à-dire « non plié », « sans pli ».

Il y avait d'abord en lui une grande sensibilité, une exceptionnelle promptitude à la sympathie.

Sa manière d'entrer en relation faisait généralement impression. Entre lui et le nouveau venu, quel qu'il fût, à quelque condition sociale qu'il appartînt, aucune glace à rompre ; un protocole aussi réduit que possible, parfois, peut-être, trop réduit, au gré de quelques-uns ; aucune recherche préalable, de sa part, du propos par lequel on entre en conversation, mais, tout de suite et spontanément, le mot et le geste qui, avec une entière et affectueuse simplicité, traduisent la situation et obligent l'interlocuteur, un peu étonné au premier instant, à se mettre de bonne grâce au diapason. Dom Marmion était donc « avenant », au sens le plus plein et le plus littéral du terme, il avait le don d'aller moralement *au-devant* de qui se présentait : *in occursum ire*. Il avait la démarche franche, le cœur toujours ouvert, la main prête à se tendre, et son regard direct, qui dit droiture, semblait dire aussi : « Que puis-je faire pour vous rendre service ou vous faire plaisir » ?

C'est que cet homme avait un trésor d'affection inépuisable : ce trésor que donne la charité divine. Et dès qu'il avait senti que l'âme avec laquelle il venait de prendre contact cherchait Dieu, il était prêt à signer avec elle le pacte de l'amitié pour l'aider à trouver Dieu.

On devine dès lors le style simple, facile et doux de ses rapports habituels avec ceux qui lui touchaient de près ! Il était accueillant dans la plénitude du mot, fixant droit sur son interlocuteur ses yeux attentifs, complaisant à l'écouter, prêt à l'obliger. Sur le plan proprement moral, la formule de ce « liant » exceptionnel qu'avait dom Marmion, est celle-ci : un état habituel de bienveillance, et de bienveillance active, à l'égard de son prochain ; une amitié qui offre de « commencer », ou qui, excitante, s'offre à agir [1].

Quant aux causes de ce liant, on voit s'y fondre et s'y soutenir les qualités natives et la vertu chrétienne : un tempéra-

1. Sans doute, dans les dernières années de la vie de dom Marmion la multiplicité des affaires et surtout le déclin des forces physiques ont limité sa puissance d'*action*, mais la bienveillance du cœur est demeurée, elle, inaltérable.

ment affectueux, expansif, naturellement généreux, une vie riche et prête à rayonner, mais aussi la pureté d'intention, l'absence de toute recherche de soi, le don du cœur, et puis le surnaturel, qui fait surtout sa preuve dans l'absence d'acception des personnes : l'âme la plus déshéritée comme la plus privilégiée le sentait tout disposé à son service.

* * *

Il est une heure de la vie cénobitique où les qualités sociales de dom Marmion trouvaient du même coup, et à s'épanouir en toute liberté, et à agir de la façon la plus heureuse pour l'union des cœurs : nous voulons nommer la récréation. Et il n'est pas sans intérêt d'observer comment, ici encore, les dons naturels se mettaient chez lui au service de la grâce.

Présider habituellement une récréation commune à laquelle assistent ensemble les membres d'une maison religieuse est un devoir auquel beaucoup de supérieurs — il nous suffit de rappeler un fait connu — se sentent inhabiles : pour dom Marmion, l'accomplissement de ce devoir était un jeu. Éprouvant lui-même très fortement le besoin d'un court intermède au milieu d'une journée appliquée à la prière et au travail, il apportait immanquablement une provision de vie à répandre. Qu'on nous pardonne, si nous nous arrêtons sur une matière qui, de sa nature, est assez subalterne. Les quelques détails que nous allons consigner composeront une vignette égayante — une « récréation », c'est le cas de le dire — et d'ailleurs il ne manquera pas de s'en dégager une leçon intuitive.

N'oublions pas que dom Marmion est irlandais. Malgré tant de drames et de ruines accumulés pendant des siècles par la persécution, il est resté à l'âme irlandaise, légère et fantaisiste, une verve toujours en éveil, le sens et l'instinct du *fun*, du mot pour rire, de la drôlerie familière et « bon enfant » [1]. Sous ce rapport, dom Columba est tout à fait de sa race. Il l'est demeuré jusqu'à la fin de sa vie, bien que,

1. Cf. Paul-Dubois, *l. c.* p. 147.

dans les dernières années, un léger voile d'ombre ait en partie atténué la vivacité de son enjouement.

En récréation donc, la bonne humeur, la gaîté : — la « franche » gaîté, la faconde de dom Marmion ne s'épuisaient pas. Son imagination et sa verve joviale entraînaient, contraignaient presque, son entourage au rire et à la joie. Les événements à raconter, gros et menus, venaient-ils à faire défaut, les « histoires » faisaient leur apparition. Et elles auraient beaucoup perdu de leur intérêt, de leur pouvoir d'égayer, si on avait supprimé le geste et les jeux de physionomie du conteur ; il en est beaucoup que d'autres n'auraient pas su répéter ; beaucoup aussi qui étaient aussitôt oubliées qu'entendues. Au cours du récit, il arrivait au narrateur de quitter un instant son fil, pour lancer d'un côté ou de l'autre les coups droits les plus inattendus, tantôt aux jeunes religieux à l'humeur enjouée, tantôt à quelque visage de vétéran d'ordinaire lent à se dérider. Ses saillies, parfois, étaient déconcertantes ; quelques esprits plus froids eussent souhaité un peu moins d'exubérance, et le sel irlandais n'a pas toujours la saveur du sel attique. Mais comment s'en formaliser alors qu'on sentait tout cela si spontané, si jaillissant, et surtout, de si limpide et innocente intention ? Leur auteur n'invoquait-il pas d'ailleurs lui-même la « circonstance atténuante » de son « tempérament celtique » ?

Au reste, quel est le psychologue de l'ascétisme tant soit peu averti, qui se méprenne sur la nature et la légitimité de ce « bavardage » et de ce franc rire des récréations de communauté ? Quel observateur serait assez superficiel pour confondre avec de la dissipation ce léger pétillement des âmes qu'un signal de la cloche allume, et qu'un autre éteint ? Il n'est point de moraliste qui hésite à comprendre que les moments accordés au délassement, déjà si nécessaires pour rafraîchir les forces nerveuses que la vie intérieure dépense avec intensité, servent en outre et très utilement au contact mutuel, et à l'échange des prévenances de la charité.

Aussi bien, — et c'est à ceci qu'il faut surtout s'arrêter — que l'exubérance apparente de dom Marmion en ces occasions

ne nous fasse pas illusion. Sous l'abondance de ses propos, sous la vivacité spontanée de sa jovialité, il gardait entièrement la maîtrise et le contrôle de soi. On avait bien l'impression qu'il servait une plaisanterie comme chose toujours primesautière, mais non toujours « pensée », comme un mot aimable à sa façon, il ne s'en occupait pas dans son âme.

Puis, sans qu'il y parût, — et cela non plus n'échappait aux esprits attentifs, — le pasteur ne perdait pas un instant de vue le but à atteindre pour le bien des siens : entretenir, favoriser en eux les conditions de la santé spirituelle. Une fine psychologie lui avait appris, en effet, que la joie est un tonique, — que les âmes dilatées sont meilleures servantes de Dieu, — que l'atmosphère de la cordialité fraternelle est aussi l'atmosphère d'élection de la grâce, — enfin qu'en particulier, l'habituelle affabilité entre le père et ses fils, et un certain abandon familier dans les formes de leurs relations, sont, pour ceux-ci, la facile et aimable école de l'ouverture du cœur et de la confiance, tandis qu'à celui-là, elles donnent une prise affectueuse sur les âmes qu'il a, avant tout et par-dessus tout, la mission de conduire à Dieu.

Ajoutons, — et cette remarque achèvera la leçon de chose en la confirmant — que si, durant le temps de la récréation, dom Columba se plaisait à répandre la joie par ses bons propos, dès que la cloche indiquait la fin de cet « exercice », il redevenait tout autre : le sentiment de la gravité monacale le ressaisissait extérieurement tout entier.

* * *

Si promptes à naître, les affections de dom Marmion ensuite ne se reprenaient plus. Il avait la mémoire du cœur entièrement fidèle, et, au bout de longues années, s'inquiétait encore de personnes avec lesquelles il n'avait eu que quelques entretiens intimes. « Dom Columba, écrit un religieux carme qui fut aidé par lui dans sa vocation, portait dans son cœur ceux qui se confiaient à lui et leur gardait un souvenir pieux et fidèle. Quoique je dusse lui être bien peu de chose, jamais

il ne m'oublia; dans les rares circonstances où j'eus le bonheur de le revoir, sitôt qu'il me voyait, il venait à moi et me donnait l'accolade fraternelle. Quelques semaines avant sa mort, à près de vingt ans de distance donc, et quoique je fusse en Orient, il s'intéressait encore à moi » [1].

Bien d'autres pourraient rendre à dom Marmion le même témoignage.

S'il en était ainsi avec ceux qu'il n'avait rencontrés que quelquefois à la croisée des chemins, combien constantes étaient ses amitiés pour ceux avec qui il vivait — ceux qui avaient surnaturellement contracté avec lui par la profession religieuse !

Rien de sa part à lui ne pouvait les troubler, aucun de ces nuages que les mouvements de rivalité ou d'envie, les susceptibilités de la vanité ou les piqûres de l'amour-propre [2] — cette menue monnaie toujours circulante de l'égoïsme — font si souvent passer sur les amitiés mondaines. C'est que chez lui, l'ennemi intérieur, le « moi » désordonné et antisocial avait été réduit au silence. Son humilité acceptait toutes les remarques et observations faites avec convenance et droiture. Ses remerciements répondaient au moindre service rendu.

Mais on est deux dans l'amitié : deux pour la gâter comme pour l'entretenir. L'idée qu'il pût personnellement déplaire n'offusquait en aucune manière dom Marmion : elle l'engageait seulement à effacer de son mieux ce qui, en lui — et malgré lui, — semblait autoriser un grief. Que si, sans le vouloir en rien, il lui échappait de dire quelque chose de froissant, aussitôt qu'il s'apercevait qu'il avait déplu, il en éprouvait un extrême regret et cherchait de toute façon à faire disparaître l'impression produite.

Quant à lui, les torts qu'on avait à son égard n'atteignaient en rien son affection. S'il se produisait de ces offenses que saint Benoît lui-même appelle des « épines de scandale » et qui se rencontrent inévitablement dans toute société

1. Lettre du 23 janvier 1928 à l'auteur.
2. Nous employons ici le terme dans le sens rétréci que lui ont donné les moralistes français, non dans l'acception originaire (égoïsme sous toutes ses formes).

d'hommes, il pardonnait promptement et pleinement ; il était incapable — et en cela éclate sa haute vertu autant que sa noblesse d'âme, car, comme tout irlandais, il a du vif-argent dans les veines, — il était incapable, disons-nous, de garder, contre qui que ce soit, la moindre trace du plus léger ressentiment. Jusqu'à la fin, il a conservé une ardeur de charité que rien n'a pu diminuer, une fraîcheur d'âme qu'un long commerce avec les hommes n'a pu ternir.

« Je viens de recevoir votre bonne lettre, écrivait-il à un de ses disciples. Je vous avais déjà pardonné du fond du cœur. Si je ne vous aimais pas sincèrement, votre attitude m'eût été indifférente... N'y pensons plus. Notre-Seigneur nous pardonne si facilement et si *pleinement* que nous ne devons pas même penser à un différend une fois qu'il est passé » [1].

A une de ses filles spirituelles qui lui demande pardon d'une « bouderie », il répond :

« L'enfant de Dieu doit imiter son Père céleste, qui pardonne *divinement* c'est-à-dire complètement, sans retour et sans plus y penser. Il en est ainsi de moi. Votre petite bouderie qui, du reste, ne m'a peiné que parce que je vous suis si donné, est oubliée » [2].

« Tout est pardonné et oublié, — écrit-il à une autre personne qui l'avait, cette fois, gravement offensé et sollicitait rémission ; — je ne vous vois plus que dans le cœur de Jésus qui est un brasier d'amour où tout est brûlé et monte en parfum au Père céleste » [3].

Quelle noblesse surnaturelle et quelle généreuse charité trahissent ces lignes !

Vis-à-vis de ceux qui le touchaient de plus près, son cœur se refusait absolument à concevoir de la froideur ou même à se résigner à de l'indifférence.

En dom Marmion régnait, en effet, cet amour affectif véritable qui fait qu'on répute sien tout ce qui en bien ou en

1. Lettre du 25 novembre 1916.
2. Lettre du 12 avril 1917.
3. Lettre du 29 novembre 1920.

mal arrive à ceux qu'on dit aimer. Il épousait les intérêts des autres, sympathisant à leur état moral ou physique, partageant leurs joies, leurs peines, leurs anxiétés, leurs deuils de famille. Et le moment venu, l'occasion donnée, cet amour se traduisait par le service, l'oubli et le don de soi :

« Je suis si triste, écrit-il à un de ses fils éloigné du monastère, d'apprendre de mauvaises nouvelles au sujet des vôtres. Car maintenant que Notre-Seigneur vous a donné à moi comme fils, les vôtres sont aussi les miens. Vous pouvez compter sur mes prières. Je vous bénis *ex imo corde* » [1].

Et quelques mois plus tard, au même, avec, cette fois, une spontanéité qui traduit la mémoire du cœur :

« Je prie toujours beaucoup pour les chers vôtres » [2].

En d'autres occasions, c'est la joie qui rayonne :

« Ce fut pour moi un vrai bonheur de pouvoir vous prouver mon affection en recevant les vôtres comme s'ils avaient été les miens » [3].

« Je suis *si* content, écrit-il à un de ses fils que des raisons de santé retiennent loin de l'abbaye, de ce que vous suivez fidèlement votre règlement de cure. Je prie Notre-Seigneur de vous ramener parmi nous tout à fait guéri. Je prie pour vous *ex imo corde* tous les jours » [4].

Simples formules, dira-t-on. Non, pas chez lui. Ce qu'il écrit, il le pense ; ce qu'il pense, il le vit.

Dans tous ces textes, ne saisit-on pas sur le vif le programme de l'affection chrétienne dont saint Paul a peint, en termes exquis, la variété et les délicates nuances : « se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent ; ne pas considérer son propre avantage mais celui des autres ; supporter les faiblesses d'autrui et s'efforcer de plaire à chacun, pour le bien, en vue de l'édification » [5] ? Vraiment

1. Lettre du 12 octobre 1909.
2. Lettre du 28 décembre 1909.
3. Lettre du 4 décembre 1911.
4. Lettre du 25 juin 1920.
5. Rom. XII, 15 ; Phil. II, 4 ; Rom. XV,

ce père avait son bonheur dans celui de ses fils, dans leurs ambitions, leurs travaux, leur succès, enfin tout ce qui à un titre quelconque, signifiait leur prospérité.

Leur « spirituel » naturellement primait, mais leur « temporel » n'était pas négligé. Sur ce dernier point, les années qui ont immédiatement suivi la grande guerre fourniraient quelques épisodes d'une originalité un peu naïve. Les décorations, médailles, diplômes honorifiques, qui d'ordinaire ne recherchent pas preneur dans les cloîtres, s'y glissaient, cette fois, à Maredsous comme ailleurs, en conséquence des événements auxquels les moines avaient été mêlés. En ces occasions, c'est certainement le père abbé qui était le plus content : bien plus satisfait que les intéressés eux-mêmes. Et il y eut des cas où son allégresse prit une vivacité et une emphase d'expression qui eussent fait sourire, si elles n'eussent touché. Qu'on n'interprète pas ces mouvements et ces attitudes comme des manifestations assurément permises, mais tout de même un peu intempérantes du simple esprit de corps, de la solidarité monacale ; non, c'étaient les élans spontanés d'un sentiment qui, lui, n'exagère jamais : l'amour, un amour où de l'impétuosité et de la fraîcheur juvéniles s'alliaient ingénument à une bénignité d'aïeul. De tout l'instinct de sa généreuse nature, dom Marmion allait à restaurer autour de lui cette société de surnaturelle affection que les premiers chrétiens avaient formée à Jérusalem, et où la mise en commun des biens temporels n'était que le fruit de la parfaite communion et communication des âmes.

* * *

Mais comment à un trop noble cœur la réalité ne ferait-elle pas courir la chance de se blesser, quelque jour, à son propre idéal, de trouver, au moins exceptionnellement, la souffrance, à la source même de ses ordinaires joies ? La Providence ne permet pas — elle ne l'a même pas accordé à cette toute première chrétienté apostolique, dont nous rappelions à l'instant le souvenir dans les *Actes des Apôtres* — que l'har-

monie spirituelle se maintienne sans aucune fausse note et aucune défaillance, entre des hommes qu'une commune volonté de servir Dieu a pourtant fraternellement associés. Or, si dom Marmion donnait vite et pleinement son affection, s'il était incapable de se renfermer à l'égard d'autrui dans la froideur et l'indifférence, il éprouvait en retour le besoin d'être aimé ; il souffrait réellement lorsqu'un cœur ne répondait pas aux dispositions et aux avances du sien. C'est là d'ailleurs un effet tout naturel de la logique de la charité : il a arraché à saint Paul des plaintes ardentes, et fait au cœur du divin Maître ses plus profondes blessures.

Il faut ajouter que dom Columba, qui jugeait si sainement des conditions de notre pauvre humanité, et s'était instruit à la lecture de la vie des saints, rendait grâce à Dieu de lui avoir épargné, beaucoup plus qu'à d'autres, — sauf dans les années d'après-guerre — un genre de peine qui lui eût été, — et lui fut — particulièrement cruel.

Car, nous l'avons observé déjà, il était d'un tempérament impressionnable. En ceci encore, il est de son pays. « Dieu! s'écrie un de leurs romanciers, quelle race mercurielle nous faisons ! Comme le mercure monte et descend vite dans ce baromètre qu'est le cœur de l'homme » [1] ! Et lui-même, dom Marmion, écrivait un jour : « Le caractère irlandais est difficile à comprendre, contenant des contrastes si absolument opposés : le sérieux et le gai, l'amour et la vengeance, le rire et les larmes, souvent du même coup » [2]. Dom Marmion ressentait vivement le heurt des événements, son imagination ardente en forçait, plutôt qu'elle n'en atténuait, les couleurs, et tout son tempérament réagissait avec force et soudaineté.

Toutefois cette sensibilité — il importe de le noter — n'était aucunement celle toujours plus ou moins cultivée, habile et

1. Sheehan, *My new curate*. « Entre l'homme et le climat, nulle part la correspondance n'est plus frappante que sous ce ciel changeant et fuyant avec ses sautes continuelles de temps, ses alternances d'effroyables tempêtes qui noient toutes choses en un moment et dont il n'y a qu'à attendre patiemment la fin, dans l'impossibilité de la lutte, et d'admirables coups de soleil qui remplissent les yeux de joie et les cœurs d'espoir, rendent à tous la vie facile et douce en faisant tout de suite oublier les orages ». Paul-Dubois, *l. c.* p. 148.

2. Lettre du 4 avril 1902.

savante, du poète et de l'esthète ; c'était, dans sa pureté et sa simplicité, une sensibilité affective. Quand il s'agit de lui-même, on ne perçoit pas en lui de mouvement d'impatience ; il cherche la paix dans l'oraison, confiant à Dieu ce qui le regarde. Mais lorsque c'est son cœur d'ami, de pasteur, de père qui est touché, sous le coup d'un fait ou d'une nouvelle, il éprouvait un besoin, parfois difficile à maîtriser, de communiquer ses impressions, ses premières réflexions, ses anxiétés. Dans cet empressement, le désir de contrôler ses propres sentiments, de prendre conseil avant d'agir, entrait pour une part, mais il lui fallait aussi un cœur auquel il pût se confier, avec lequel il pût partager ses inquiétudes et ses espoirs, ses soucis ou sa joie.

Quelques-uns s'étonneront peut-être d'une telle sensibilité morale, d'un pareil besoin d'ami et de confident aux heures d'anxiété ? — Nous tâchons d'esquisser un portrait, nous ne faisons pas un panégyrique. Volontiers on concédera que le pur homme d'affaires, le pur homme d'administration ou de gouvernement peut envier et s'attacher à imiter dans son attitude l'impassibilité du joueur d'échecs. Mais la question ne se pose pas de même pour l'homme d'action morale, celui qui se consacre aux relations avec les âmes [1].

Plus d'une fois, en semblable circonstance, dom Marmion se réclama de saint Paul. Pendant l'occupation allemande, son maître des novices a été expédié pour de longs mois dans les geôles d'outre-Rhin. Sa libération fut l'occasion, pour dom Columba, de rappeler les angoisses éprouvées depuis l'arrestation, puis d'exprimer publiquement sa joie : il le fit en s'appropriant les paroles de saint Paul : « Le Consolateur de ceux qui sont dans l'humiliation, nous a consolés par l'arrivée de Tite », *Qui consolatur humiles consolatus est nos Deus in adventione Titi.*

C'est avec raison que dom Columba évoquait le souvenir

1. Voit-on d'ailleurs une opposition quelconque entre l'ardeur de la *charité effective* et le besoin de *communiquer à autrui* les flammes que cette charité allume ? Et n'est-il pas, au contraire, naturel et harmonieux qu'un cœur qui sent et affectionne vivement, ne puisse pas garder pour soi sa généreuse passion ?

du grand apôtre. Saint Paul n'a pas muré dans sa poitrine ses nobles émotions ni mis sur elles un masque imperturbable. « Il y a des saints, écrit Newman — « celui peut-être qui de nos jours a le mieux saisi et dégagé le trait distinctif de la physionomie de saint Paul » [1] — il y a des saints chez qui la grâce supplante la nature. Ce n'est pas le cas de Paul. En lui la grâce ne fait que sanctifier et surélever la nature ; elle lui laisse la pleine possession, le plein exercice, de tout ce qui est humain, sans être coupable. Chose étonnante ! lui qui trouvait son repos et sa paix dans l'amour du Christ avait besoin de l'amour des hommes ; lui qui cherchait sa récompense suprême dans l'approbation de Dieu n'était nullement indifférent. Il aimait ses frères non seulement pour l'amour de Jésus, selon son expression, mais pour l'amour d'eux-mêmes. Il vivait en eux ; il s'associait à leurs sentiments et à leurs intérêts ; il s'inquiétait de leur sort ; il leur prêtait assistance et en attendait du secours ; [il échangeait avec eux des embrassements et mêlait ses larmes à leurs larmes]. Son âme était pareille à un instrument de musique, harpe ou viole, dont les cordes, sans qu'on les touche, vibrent à l'unisson et en harmonie avec les instruments voisins ».

« Don précieux et rare, — ajoute un récent historien, en citant ces paroles, — qui suppose une âme généreuse, oublieuse d'elle-même, élevée au-dessus des mesquines préoccupations de l'intérêt et de l'amour-propre, sachant unir deux choses qui ne s'allient pas aisément : prodiguer l'affection et la recueillir, la répandre sur autrui et l'attirer à soi. Ce don merveilleux que saint Paul possédait à un degré unique, lui permit de répandre autour de sa personne une atmosphère de sympathie et d'exercer sur ses semblables une sorte d'attraction magnétique » [2].

Le Père Columba possédait également ce don. Il mettait au service de la grâce sa nature riche et affective ; il a trouvé

1. Prat, *Saint Paul*, p. 201.
2. *Ibid.*, pp. 202-203. Sans doute on peut toujours supposer un homme très différent de ce qu'il a été. Mais lorsque cet homme est un saint, est-on sûr que, déformé par notre fantaisie, il obtiendrait mieux notre amour ? Nous ne voudrions pas, pour notre part, « assagir » l'Apôtre ni les premiers chrétiens.

en celle-ci un auxiliaire singulièrement précieux pour la conquête des âmes au Christ. Surtout son extrême facilité de sympathie le faisait vibrer au diapason des cœurs qui venaient s'ouvrir à lui dans leurs misères et leurs besoins ; elle aiguisait en lui le don d'intuition ; et s'il a pu comprendre et, par suite, aider, relever, consoler, raffermir les âmes, c'est en grande partie parce que dans sa poitrine battait un cœur d'*homme*, au sens plein et noble du terme [1], et que rien n'est compréhensif et actif comme l'amour. « Dieu a voulu, dit Lacordaire, cet autre « grand cœur », qu'aucun bien ne se fît à l'homme qu'en l'aimant et que l'insensibilité fût à jamais incapable, soit de lui donner la lumière, soit de lui inspirer la vertu » [2].

Selon la pensée de saint Thomas, les émotions ne sont nullement un mal ou une imperfection par elles-mêmes. Quand une âme vibre soudain sous le coup de baguette ou le coup d'archet de la réalité, le son que rendent ses cordes est précisément le son fondamental d'une personnalité *humaine*. Dans la foule de ceux qui sont encore loin de la perfection chrétienne, les émotions sont, par leur qualité et leur objet, les témoins de la mesure de ce que le cœur recèle encore d'amour-propre et d'égoïsme ; chez les autres, elles sont le gage de la divine charité qui les remplit. La mémoire de dom Marmion supporterait sans risque aucun l'épreuve de cette règle de discernement.

* * *

Il est du reste un trait particulier relatif à dom Columba qui va souligner notre conclusion et même lui procurer un relief assez marqué, en la faisant entrer dans l'ordre de l'expérience sociale et s'imposer comme une leçon de chose : c'est l'effet que l'abbé Marmion produisait sur ses auditeurs ou des interlocuteurs, lorsqu'il lui arrivait de parler de soi, de l'abondance du cœur.

1. Saint François de Sales avec qui dom Marmion avait plus d'une affinité spirituelle se vantait « d'avoir un cœur d'homme » et n'admettait pas « cette imaginaire insensibilité de ceux qui ne veulent pas souffrir qu'on soit homme » ; il la déclarait une « vraie chimère ». Cf. *Vie spirituelle*, janvier 1927.
2. *Œuvres*, t. VII, Discours à Sorrèze.

Bien entendu, il partageait l'avis des moralistes, unanimes à signaler les tentations et les fautes auxquelles nous nous exposons en parlant de nous-mêmes. L'homme habituellement indulgent à son orgueil ou à sa vanité n'ouvre guère la bouche sans en laisser échapper quelque encens pour soi, et celui-là même qu'un long exercice a établi dans l'humilité doit encore, lorsqu'il est amené à raconter ce qui le touche, veiller soigneusement contre les subtils élans de la vaine complaisance. Toutefois, cette garde de soi irait-elle jusqu'à bannir, autant que possible, tout sujet d'entretien où l'un des interlocuteurs aurait, par la nature des choses, à se mettre en scène ? Le bon sens répond qu'une prudence — une police — poussée à cet extrême violenterait la nature, et enlèverait toute spontanéité, tout aimable laisser-aller, tout charme aux relations sociales ; en particulier il n'y aurait plus alors de possible entre les hommes ni franche et délassante causerie, ni intimité, ni effusion du cœur. Aussi dom Marmion, fidèle sur ce point à l'ordinaire inspiration de sa spiritualité, cherchait-il le remède à l'humaine vanité en dehors des règles d'une arithmétique prohibitive : « Tenons-nous joints à Dieu, et puis, l'intention droite et pure, disons ce qu'il y a à dire, avec la simplicité évangélique ». Telle était sa pensée.

Il fallait la rappeler. Ceci fait, venons-en au trait que nous avons promis de souligner. Nous le saisirons diversement nuancé tant à l'occasion des conférences publiques de dom Columba à ses moines, qu'à celle de ses entretiens privés. Dans les uns comme dans les autres, ce supérieur au cœur à la fois si affectionné à autrui et si désireux de rencontrer des cœurs amis, se livrait facilement, et c'est souvent lorsqu'il découvrait ses sentiments intérieurs qu'il faisait le plus de bien.

Les conférences qu'un abbé donne à sa communauté n'ont pas toutes le même caractère : les unes, plus exceptionnelles et plus méthodiques, sont spécialement « spirituelles » ; d'autres, commandées à jour fixe par la Règle, et plutôt austères, portent sur les points de discipline claustrale ; d'autres enfin, régulières aussi, mais plus familiales et plus

libres, groupent, chaque dimanche, les moines autour de leur Supérieur pour l'entendre causer paternellement des choses du monastère, puis s'élever sans tarder aux aperçus surnaturels et doctrinaux qui dominent nécessairement tous les entretiens publics tenus dans la maison de Dieu, et qui permettent de leur étendre à tous la dénomination de « conférences spirituelles ». Brefs éclaircissements sur les mœurs claustrales, qui suffisent pour mettre ici le lecteur au fait.

Les conférences spirituelles de dom Marmion n'étaient rien moins qu'impersonnelles. Très libres d'allure, laissant une part très large à l'inspiration du moment, elles quittaient bien vite l'exposé didactique pour aller droit à l'auditoire. Dira-t-on qu'elles tournaient à la méditation à haute voix ? L'expression serait peu heureuse. Une telle méditation peut être froide et empruntée à un autre. La parole de dom Columba jaillissait de son fond : chaude et vivante, elle avait l'accent d'une âme se communiquant à des âmes. Mais, et voilà ce qu'il faut actuellement remarquer, il y avait des instants, où l'âme du Père abbé à demi lui échappait. On pouvait se demander alors s'il ne priait pas pour tout de bon à haute voix. Il est arrivé à l'auditeur, — au spectateur, si l'on préfère, — d'évoquer involontairement l'image de ces prêtres et diacres improvisateurs auxquels l'Église donnait ordinairement la parole dans les fonctions liturgiques, au cours des premiers siècles. Il est clair que dans les conférences de ce style, la personnalité du conférencier apparaissait fortement [1]. Or, l'expérience est là pour prouver que, loin d'en souffrir, la plupart des auditeurs en éprouvaient un effet bienfaisant. C'est dans ces moments, parfois véhéments et pathétiques, qu'il les touchait et leur faisait du bien [2].

1. C'est là, d'ailleurs, un trait de race ; voir ci-dessous, au chapitre *l'Apôtre du Christ*, circa finem, ce que nous disons de dom Marmion orateur.

2. N'est-ce pas, *si parva licet...*, ce qu'on remarque dans les Épîtres de saint Paul ? Là, le *Je* apparaît à découvert, si souvent, et si impétueusement ! On entend (ceci est notoire) des gens du monde qui, ayant lu une fois ces Épîtres, disent : « Avec sa forte personnalité il ne donne pas l'impression d'avoir été humble ». Et pourtant ! Et combien ces « confidences » du grand apôtre touchaient les cœurs de ses disciples !

Sous une autre forme, le même effet se reproduisait dans les entretiens privés que l'abbé de Maredsous avait avec des cœurs amis ou dans les lettres qu'il écrivait à ses disciples. Il arrivait facilement qu'il répondit par une propre ouverture de conscience à ses correspondants ou à ses fils qui venaient s'ouvrir à lui ou simplement causer affectueusement avec leur père. Il livrait alors sa propre vie intérieure, ses propres expériences spirituelles, ses succès et ses joies, avec un rare abandon. Or, en ces occasions encore, les instants donnés par lui, sans préméditation et en dehors de l'attente, à l'effusion de son cœur, étaient ceux qui causaient à ses interlocuteurs l'impression la plus forte et la plus salutaire.

En dom Marmion, le « moi » n'était pas le « moi » haïssable, dont parle le moraliste amer qui prend ses modèles parmi les égoïstes des mondains ; c'était le « moi » aimable, que connaissent ceux qui étudient la vie des saints ou qui fréquentent les âmes chrétiennes profondément vertueuses et détachées [1]. « Dom Marmion, écrit la supérieure d'un couvent anglais, avait le don si rare de parler de lui-même sans une ombre d'égoïsme » [2]. Chez lui, en effet, le « moi » était délivré des sentiments qui rétrécissent et séparent les cœurs, et pourvu au contraire de ceux qui les dilatent et les rapprochent — un « moi » de désintéressement, d'humilité et d'altruisme : un « moi » vraiment digne d'être aimé.

Telle est la leçon de choses, tout à l'honneur de dom Marmion, que, de leurs relations familières avec lui, beaucoup de ses disciples ont dégagée [3].

* * *

Noble et simple franchise, bonté, générosité, bienveillance, altruisme : lorsque de telles dispositions forment le fond d'une

1. Entre l'un et l'autre de ces deux « moi », le commun des consciences est disputé.
2. Lettre du 22 août 1927 à l'auteur.
3. Toute personnalité riche est un monde infiniment complexe. En poussant plus à fond l'analyse, on découvrirait que dans le « moi » de dom Marmion, il y avait de l'enfant ingénu, d'une ingénuité qui étonnait, mais sans déplaire, « moi » candide de ces âmes d'enfant qui obéissent non pas à l'amour-propre ni à la vanité, mais à une sensibilité très vive et ressentent à un degré rare les réactions de leur tempérament émotif. Legs, sans doute, de l'hérédité celtique et irlandaise.

âme, on peut dire que celle-ci porte en elle les germes et la sève de toutes les vertus qui ont pour objet le prochain.

Et pourtant, le terroir de chaque âme garde son originalité. Ce qui est vrai des saints l'est de tout chrétien : chacun a ses vertus privilégiées. Quelles sont — et, par là, nous achèverons le portrait de l'abbé de Maredsous comme chef de sa famille monacale — quelles sont les formes de la surnaturelle bienveillance pour ses frères qui ont distingué dom Marmion ? Nous en nommerons principalement trois : le respect de la liberté des âmes, — la libéralité, — la miséricorde.

Qu'est-ce donc que cet extrême *respect de la liberté spirituelle* des âmes que remarquaient en dom Columba les clients de sa direction ? Ne voit-on pas se fondre, en se surnaturalisant, dans cette disposition délicate et touchante les plus fines nuances de la piété paternelle, de la sollicitude de l'éducateur, et de l'humilité ? Il est dommage que pour donner une appellation à ces égards attentifs pour la partie la plus haute de la personnalité d'autrui, il faille aller chercher, en le réhabilitant, un mot qui, appliqué à ses objets ordinaires, a coutume d'assez mal sonner : le libéralisme.

Le noble libéralisme que dom Marmion pratiquait (nous le verrons bientôt) comme guide de la piété, il ne s'en départait pas non plus comme modérateur des intelligences. Certes, ce théologien si averti avait le sentiment le plus net de ses devoirs comme gardien de l'orthodoxie, et, plus généralement, de la rectitude de la pensée, dans sa famille monastique ; de temps en temps, il se redisait à lui-même la lourde responsabilité qui, de ce chef, pesait sur lui [1] ; mais il n'en aimait et n'en respectait pas moins la liberté des esprits en toute matière où celle-ci pouvait être revendiquée, — et notamment dans le domaine des sciences sacrées, partout où l'Église n'a ni donné une décision ni marqué une préférence. Sans doute, — la vie même de l'intelligence l'exige — plaidait-il à l'occasion, comme tout penseur convaincu, l'un des côtés d'une alternative ; mais, à aucun prix n'eût-il voulu

1. Voir *Le Christ idéal du moine*, ch. *Le représentant du Christ.* § I, *circa finem.*

se prévaloir de son autorité abbatiale pour imposer une thèse d'école, moins encore une vue à lui personnelle : dans sa bouche, chaque assertion apparaissait avec l'étiquette de son origine, et ses seuls véritables titres à la créance. On ne saurait trouver plus sincèrement alliées dans une âme catholique la plus ferme intransigeance de la foi, et la franche répudiation de tout penchant au sectarisme. Même quand il s'agit des hérétiques, tout en ayant une foi intraitable de vrai irlandais, il demeurera toujours extrêmement tolérant à l'égard des personnes [1]. Honnêteté scrupuleuse, évidemment, en tout cela ; volonté de rendre toujours justice; sentiment qu'un problème d'idées se double fréquemment d'une question d'âme ; mais, au-dessus de ces vertus consciencieuses, et pour les élever à une fin supérieure, délicatesse du cœur exprimant un noble libéralisme à l'égard d'autres esprits.

* * *

Ce n'est pas hasard que le mot moderne de « libéralisme » et le vieux mot de « libéralité » fraternisent étroitement en étymologie [2]. Le premier invite la liberté à favoriser la liberté ; et le second signifie que la liberté s'honore en donnant largement. Le cœur qui est noblement libéral au premier sens, ne peut manquer d'être libéral au second. Tel était le cas de dom Marmion. Nous avons vu que, au jour de sa bénédiction abbatiale, il a pris pour devise de gouvernement cette maxime de la Règle [3] : « Que l'abbé sache qu'il doit être utile plutôt que commander ». On peut dire que dom Marmion s'est constamment inspiré de cette sentence. Pour lui, commander, c'est servir ; servir, c'est aimer ; et aimer, c'est donner, se donner. La libéralité n'est chez lui qu'une forme du service et l'expression de l'amour.

1. A un écrivain anglais de ses amis qui avait publié une « lettre » sur la conduite à tenir envers les frères égarés, il envoie ce billet : « J'ai été ravi de lire votre belle lettre dans le *Catholic Times* : c'est le véritable esprit du Sacré-Cœur de Jésus et celui de notre Bx Père saint Benoît qui dit: *oderit vitia, diligat fratres.* Oui, *haïssons* l'hérésie dans toutes ses formes, mais *aimons* nos frères, même s'ils sont dans l'erreur ». Sans date, mais entre avril et septembre 1899.
2. *Liberalis* veut dire aussi *généreux.*
3. Ch. LXIV.

Dans le domaine des choses matérielles, il est vrai, les règles religieuses limitaient strictement l'exercice de sa libéralité à l'égard de ses moines, et il s'y tenait scrupuleusement. Il ne manquait pourtant aucune des occasions où il pouvait la témoigner et, dans ce cas, son geste est d'une rare spontanéité. Prenez garde d'exprimer le plaisir que vous éprouvez à la vue d'un objet, d'une image : s'il le peut, tout aussitôt il vous l'offrira pour mettre votre cœur en liesse.

Dans l'ordre des choses spirituelles, où ses mains n'étaient point liées par le vœu de pauvreté, il les ouvrait toujours volontiers pour accorder une permission, une satisfaction. Quand il le fait par écrit, ce n'est souvent qu' « un petit mot » jeté d'une plume rapide sur le papier, mais « ce petit mot » est lourd de sens et tout chargé de charité. Il aime à avoir, pour autrui, des attentions, d'affectueux égards, des prévenances [1].

Absent de son abbaye, il pense aux jours de fête de ses fils :

« J'ai beaucoup prié pour le cher Père W... le jour de sa fête, mais j'étais alors trop occupé pour lui écrire » [2].

A la fin d'une longue lettre d'affaires, se glissent ces deux lignes, clair et chaud rayon de pure bonté :

« Je prie Notre-Seigneur de donner du beau temps à nos chers étudiants pour leur congé » [3].

A l'un de ses fils que l'obéissance tient éloigné du monastère, il laisse entendre sa paternelle sollicitude :

1. De tout temps, il a cherché à enlever des cœurs la peine qui les rétrécit. Un de ses anciens élèves de Louvain achève de prendre ses grades académiques au collège de Saint-Anselme à Rome, et c'est une période de rude labeur. Il s'en est ouvert à son ancien maître. Dom Columba lui répond en quelques lignes où se traduisent une vive charité surnaturelle et une exquise délicatesse : « Je n'avais pas l'intention de vous écrire, car vous êtes si près de terminer l'année d'études, et vous et moi nous sommes au milieu des thèses, etc. Cependant, j'ai cru voir une petite nuance triste ou sombre dans votre lettre ; c'est pourquoi je vous envoie *un mot*. Une fois qu'on s'est livré sans réserve à Notre-Seigneur, on doit être persuadé que pas la moindre chose ne nous arrive sans sa permission : CAPILLUS *non peribit*... Quand on est fatigué, sans goût pour l'étude, et qu'on doit se préparer pour des examens, on a l'occasion de faire des actes de renoncement et d'*obéissance* bien agréables à Notre-Seigneur : *Imposuisti* HOMINES *super capita nostra*. C'est un sacrifice qu'on ne fait que pour Dieu ». Lettre du 12 juin 1905.
2. Lettre du 15 septembre 1915.
3. Lettre du mois d'août 1915.

« Un petit mot pour vous dire toute mon affection et pour vous assurer que je ne vous oublie jamais devant Dieu. Mon désir est que *abbatis melota* [1] vous couvre partout et vous préserve des influences néfastes du monde. Il en sera ainsi, aussi longtemps que vous resterez, comme à présent, dans la dépendance de votre père en Jésus-Christ » [2].

Voici qu'approche le jubilé d'un autre de ses moines, qui est en mission ; spontanément, dom Marmion lui écrit ce billet, *ultima verba* sortis d'un cœur de père, car ils datent de quelques semaines avant sa mort :

« Uni à vous de tout mon cœur, je vous souhaite la grâce du jubilé. Pleine rémission de tout ce qui a pu être imparfait et abondance de grâces et de bénédictions pour l'avenir. Je prie pour vous tous les jours *from my heart of hearts. May God bless and love you as I do from my heart* » [3] !

Il avait une propension à agréer les désirs qu'on lui soumettait ; parfois il les prévenait, il en provoquait même l'expression. Lisez ces lignes, pleines de compréhensive charité, à un de ses fils qu'il a envoyé réparer auprès des siens une santé ébranlée :

« J'avais bien compté vous adresser un petit mot pour votre fête — [il n'est d'ailleurs en retard que de quelques jours] — mais j'ai été *débordé*. J'ai pensé à vous et prié tout particulièrement pour vous — comme toujours. Je me réjouis de ce que vous trouviez la paix et le calme auprès de votre sainte sœur. Si vous croyez que, pour votre santé, il vaut mieux attendre jusqu'à la fin de septembre pour le retour et faire vos exercices de retraite après, j'y consens » [4].

Lorsque la raison l'obligeait à refuser une demande, il devait faire effort sur lui-même :

1. *Melota* : Peau de brebis dont se servait saint Benoît. Allusion à un épisode de la vie du Patriarche. Le petit Placide avait été sauvé miraculeusement des eaux du lac de Subiaco, par Maur, envoyé par saint Benoît et qui avait marché sur les flots. Une discussion amicale s'ouvrit ensuite entre le saint et son disciple : celui-ci attribuait le miracle aux mérites de Benoît, le Patriarche le regardait comme le fruit de l'obéissance de Maur. Ce fut le petit Placide qui trancha le différend : « Pendant que j'étais tiré des eaux, je voyais la « mélote » de mon abbé au-dessus de ma tête. »
2. Lettre du 12 décembre 1911.
3. Lettre du 4 décembre 1922.
4. Par discrétion nous ne donnons pas la date.

« Quand je n'accorde pas quelque chose à l'un de vous, disait-il, j'en ai plus de peine que n'en éprouve celui à qui je dois refuser ».

Rien de plus vrai. Il sait pourtant s'y résigner, soit qu'il refuse absolument, soit qu'il mette des conditions à l'octroi de la requête qui lui est faite, et sa conduite est toujours justifiée par des raisons surnaturelles :

« La supérieure de..., écrit-il à un de ses fils, m'a demandé de vous permettre de donner à ses religieuses une conférence chaque semaine. J'y ai consenti, mais *avec difficulté*, car je désire que vous restiez *solus sub oculo summi Inspectoris* [1]. J'ai mis *une condition* : après la conférence, partez sans demeurer au parloir ni causer. Je vous bénis de tout cœur » [2].

Un de ses moines à qui l'obéissance a confié la charge de supérieur dans une maison de l'Ordre sollicite du renfort, en désignant nommément le confrère qu'il désire voir auprès de lui ; dom Columba lui répond :

« C'est pour moi — les mots soulignés le sont par lui — *une vraie peine* de ne pouvoir vous accorder le Père X... comme aide, mais ma conscience s'y oppose » [3].

On a vu plus haut, dans une lettre à la mère d'un religieux, avec quelle fermeté surnaturelle, enveloppée de charité, il a su maintenir un refus. A une autre personne qui sollicite, à l'occasion de l'ordination sacerdotale de son fils moine, une faveur qui créerait un précédent injustifié ou ferait figure de privilège, il dit sa peine de ne pouvoir lui accorder ce qu'elle demande.

Mais quand il peut satisfaire votre désir, c'est pour lui « un bonheur ». Lisez ces lignes, qui datent de la dernière année de sa vie [4], et où l'éclat d'or de la charité est rehaussé d'un exquis sentiment d'humilité :

1. « Seul sous le regard du Spectateur suprême ». Expression de saint Grégoire à propos de saint Benoît, ermite à Subiaco.
2. Par discrétion nous ne donnons pas la date.
3. Lettre du 22 décembre 1911.
4. Lettre du 31 mars 1922.

« Un petit mot pour vous dire que tout est accordé. Je comprends un peu le bonheur qu'a notre Père céleste à nous octroyer ce que nous lui demandons par ce que je ressens en vous faisant plaisir : *Si vos*, CUM SITIS MALI, *nostis bona data dare filiis vestris...* » [1]

Dans ces lignes se découvre le motif intime auquel dom Columba obéissait. Sa libéralité n'était pas une libéralité prenant en elle-même son inspiration, un simple penchant aux largesses : c'était une libéralité finalisée, motivée, mise au service d'une intention plus élevée. Il avait le goût, la passion de faire plaisir ; il trouvait du bonheur à communiquer le sien ; il avait pour but explicite et formel, de rendre heureux ; pour but final, de rapprocher et de se rapprocher de Dieu : en deux mots, de gagner les cœurs pour les donner à Dieu. La vue d'un visage épanoui, la pensée d'un cœur contenté, d'une âme surtout dont les ailes s'ouvraient pour monter, étaient pour lui une délicate récompense.

* * *

Si la bonté tend à se faire libéralité, en face du simple désir et du simple besoin, elle devient nécessairement *miséricorde* devant la faiblesse, l'indigence, la maladie, la souffrance, la faute et toute la variété des misères physiques et morales qui forment le lot commun de l'humanité. L'Évangile n'est-il pas, par un de ses aspects les plus divins, une doctrine de nos misères, un art de les guérir, un code de nos devoirs à l'égard de celles d'autrui ? Et la physionomie d'un pasteur ne se caractérise-t-elle pas, pour une bonne part, par l'attitude qu'il prend à l'égard des humaines défaillances ? Comme abbé, dom Marmion a été miséricordieux.

Saint Benoît rend l'abbé particulièrement justiciable de Dieu en deux points : l'intégrité de la doctrine et l'obéissance de ses disciples.

1. « Si vous *qui êtes mauvais* vous savez donner de bonnes choses à vos enfants à combien plus forte raison votre Père céleste vous accordera ce que vous demandez. » Luc. XI, 73.

Jamais la bonté n'a amené dom Marmion à atténuer ou à voiler en quoi que ce soit la vigueur de l'Évangile ou de la Règle. Dans ses œuvres spirituelles — qui sont d'un maître — se rencontrent sur la fidélité aux inspirations du Saint-Esprit, sur la nécessité de la pénitence et du renoncement, sur la charité fraternelle, sur le caractère surnaturel de l'obéissance, sur le mal du murmure, sur la régularité des observances monacales, et sur tant d'autres points, des pages d'une exceptionnelle gravité : ces pages ne sont que l'écho — affaibli — des exhortations qu'il donnait à ses religieux.

Quant à l'obéissance de ses disciples, dom Marmion insistait pour qu'elle fût absolue, mais animée par l'amour. Autant il cherchait à amener les âmes à la soumission totale, autant il les mettait en garde contre l'exactitude pharisaïque qui place toute la perfection dans l'observation purement matérielle et extérieure des règles et des prescriptions, — autant il voulait que l'amour fût le mobile de toute activité et le gardien de toute fidélité. C'est là un des points caractéristiques de son gouvernement [1].

Mais s'il exigeait de ses disciples une obéissance parfaite, il s'étudiait constamment, de son côté, à réaliser l'idéal du père qui aime ses fils et, par cet amour même, à rendre, selon le mot de saint Benoît [2], l'obéissance « douce aux hommes ».

Dans la vie pratique, avons-nous dit, dom Marmion répugnait aux soupçons, et, laissant à son prieur, dont c'est la mission première, de veiller à la discipline, il cherchait, pour sa part, à dilater les âmes ; il s'attachait à leur épanouissement dans la joie surnaturelle. Se souvenait-il d'une parole du saint fondateur de Beuron, dom Maur Wolter : « Le rôle de l'abbé est de répandre la joie autour de lui » ? Quoi qu'il en soit, il croyait préférable de mettre les cœurs dans l'allégresse par la bonté, que d'y faire naître le murmure ou le mécontentement par la sévérité, la raideur ou la rudesse.

« Il faut, écrivait-il [3], que la parole si belle prononcée par

1. Voir ci-dessus, p. 66.
2. *Règle*, ch. v.
3. Dans *Le Christ idéal du moine*, ch. III, *L'abbé*.

le Patriarche à propos de l'administration du cellérier [1] se vérifie d'abord du gouvernement de l'abbé. « Que dans le monastère qui est la maison, la famille de Dieu, personne ne soit troublé ni peiné » : *ut nemo perturbetur neque contristetur in domo Dei* ».

C'est pourquoi il chercha toujours, avec grand soin, à fonder sur la vérité et l'équité, et à imprégner de bienveillance, les jugements qu'il avait à porter sur la personne ou les actes de ses fils.

Dans une lettre à une supérieure de communauté, dom Marmion résumait ainsi sa pensée :

« Essayez de devenir de plus en plus maternelle et aimante. Nous pouvons gouverner les âmes par la force et l'autorité, mais ce n'est que par la douceur et l'amour que nous pouvons les gagner à Dieu » [2].

Maxime d'or, écho fidèle de la Règle, et, de plus, marquée au coin de l'expérience, car dom Marmion croyait qu'il ne pouvait se fixer à lui-même d'autre « mission » — en est-il de plus noble et de plus féconde ? — que celle de gagner les cœurs pour les livrer à Dieu.

Mais bonté n'est pas faiblesse, et devant les manquements, la correction devient nécessaire. Dom Marmion ne se dérobait pas à ce devoir ; il apportait même parfois de la véhémence dans ses réprimandes ; il y mettait de l'insistance mais sans passion ni colère. « Quand le supérieur, disait-il, veut enlever les coins et arrondir les angles, — lisez : faire disparaître les raideurs de l'âme et l'assouplir à l'obéissance — il doit prendre une lime et non une éponge ». En cette matière pourtant, il s'inspirait encore de saint Benoît : « Que dans la correction, (ainsi s'exprime la Règle), l'abbé agisse avec prudence et sans zèle excessif, de crainte qu'en voulant trop râcler la rouille, il ne brise le vase ; que toujours conscient de sa propre fragilité, il se souvienne de ne pas écraser le roseau éclaté » [3].

Tel est bien l'idéal constamment suivi par dom Marmion.

1. Religieux chargé de l'administration matérielle du monastère.
2. Lettre du 10 janvier 1907.
3. Ch. LXIV.

Et sans doute, il a eu parfois conscience d'aller loin dans cette voie de la miséricorde et de la clémence. Il s'appropriait la parole de saint Odilon, abbé de Cluny : « Si je dois être damné, je préfère l'être pour excès de miséricorde que pour excès de justice ». N'était-il pas du reste invité à la miséricorde par saint Benoît lui-même ? N'y a-t-il pas, dans la Règle, des maximes — outre celles que nous venons de citer — où la voix du Patriarche, ailleurs sévère, prend des inflexions presque maternelles ? Sous la plume du législateur des moines, de celui qui passe à bon droit pour avoir su équilibrer à merveille la force et la douceur, allier la vigueur des principes à la souplesse dans les applications, dom Marmion pouvait lire d'étonnantes paroles : « Que l'abbé fasse toujours prédominer la miséricorde sur la justice afin que lui-même bénéficie d'un traitement semblable... Qu'il s'ingénie à provoquer l'amour plus que la crainte »[1].

Sentences qui dérivent directement de l'Évangile. On y voit que la mesure de la conduite divine à notre égard est celle de notre attitude envers nos frères ; les miséricordieux y sont proclamés bienheureux, et il faut que l'enfant de Dieu dans ses rapports avec autrui imite la miséricorde du Père céleste. En fait, il n'y a que les saints qui savent compatir.

Que si, pourtant, un scrupule l'inquiétait encore, dom Columba n'hésitait pas à se retourner vers Dieu avec la simplicité d'un juste de l'Ancien Testament, et à prendre argument de cette bonté divine qui, « parce qu'elle connaît l'argile dont nous sommes pétris », ne se lasse pas de condescendre à la misère humaine. Et son humilité lui fournissant une instance, il se citait lui-même en exemple : « Seigneur, ne suis-je pas le continuel objet et comme l'illustration de votre pitié » ?

Ces derniers propos éclairent d'une lumière touchante les replis les plus intimes de l'âme de dom Marmion; ils en révèlent vraiment le fond surnaturel. L'ardeur de son esprit de foi s'y mêle aux principes de sa spiritualité. Il se sait, il se sent lui-même, par Jésus, l'enfant du Père céleste et l'objet des

1. *Règle*, ch. LXIV.

infinies miséricordes. Mais d'autre part, il sait qu'il est également père, — et père d'une paternité surnaturelle, qui précisément dérive de celle de Dieu, et qui lui appartient comme au représentant du Christ dans le monastère. Dès lors, à l'instar du Bon Pasteur, à l'exemple même de Dieu, « Père des miséricordes », il a des entrailles de compassion pour tous ceux que la Providence lui a confiés [1].

* * *

Tous les traits de la figure de dom Marmion, abbé, sont venus, croyons-nous, se fixer sous les yeux du lecteur.

Nature très riche, en dépit de certaines lacunes. S'il manque de plusieurs des qualités de l'homme d'administration, du moins est-il toujours animé dans ses actes des intentions les plus élevées et les plus surnaturelles. Belle et claire intelligence, baignée des lumières de la foi. Franchise et simplicité de caractère, cœur ouvert, d'une sensibilité exceptionnelle ; ardent et fidèle à aimer, toujours prêt à se communiquer par l'allégresse de l'accueil, la bienveillance active et l'humeur enjouée, parfois exubérante. Humilité vraie, malgré quelques apparences contraires, généreux désintéressement, noble oubli des torts d'autrui. Cœur qui a besoin de se donner, et aussi d'appeler à soi les autres cœurs pour les donner à Dieu. Cœur libéral et miséricordieux.

Et, bien que certains traits de son tempérament irlandais demeurent accusés, l'on est frappé de voir quel « excellent ménage » font, chez lui, la nature et la grâce ; à quel point la première a su garder toute sa spontanéité, tout en se soumettant entièrement à la seconde ; à quel point la seconde, aux fins de Dieu et pour le bien des âmes, a su mettre sa signature interne sur la première, sans rien contraindre ou entraver de ses ressources et de ses énergies.

Cette heureuse harmonie qui se fait, comme chez les saints, par les sommets, et qui est un des charmes les plus

1. Dom Marmion a exposé toute sa pensée à ce sujet dans le ch. *Le bon zèle*, section III, du *Christ idéal du moine*.

prenants de sa personne, apparaîtra plus encore quand nous aurons à exposer les vertus proprement surnaturelles de la vie intérieure de dom Marmion. Mais il nous faut d'abord achever le portrait du directeur d'âmes et voir, en parcourant ses lettres spirituelles, comment il envisageait ce ministère élevé et délicat où il devait exceller. Ce sera encore le raconter.

CHAPITRE XI

LE DIRECTEUR SPIRITUEL

Nécessité, d'après dom Marmion, de la direction spirituelle. — Action prépondérante du Saint-Esprit. — Rôle du directeur. — Le directeur ne doit pas substituer sa conscience à celle du pénitent. — Programme de direction que dom Marmion se trace à lui-même. — Directeur, il veut n'être qu'un instrument aux mains de Dieu. — Constance de sa prière pour lui et pour ses dirigés. — Sa charité ardente et humaine. — Son surnaturel détachement. — Science étendue et grande expérience : il « devine » les âmes. — Son admirable discrétion. — Comment celle-ci s'allie avec la fermeté. — Comment dom Marmion entend l'ouverture du cœur. — Empire que lui donne sur les âmes sa promptitude à la sympathie. — Son zèle pour la sanctification de ses dirigés. — Témoignage d'un carmel sur dom Marmion, directeur. — Conclusion : ses idées maîtresses sur les relations fondamentales de l'âme avec Dieu.

Il est peu de termes que la langue chrétienne prononce avec plus de respect que celui de « direction spirituelle ». Quel est l'art, en effet, que ne surpasse pas en dignité celui de guider les âmes vers la perfection, de les mener vers les sommets de l'union à Dieu [1] ? Un des plus grands pontifes que l'Église ait connus, saint Grégoire, le qualifie « d'art par excellence » : *Ars artium regimen animarum* [2].

Dom Marmion a excellé dans cet art, et nous trouvons à ce sujet, dans ses lettres, des pages instructives qui méritent

1. « Régir une âme, c'est régir un monde, disait Bérulle, et un monde qui a plus de secrets et de diversités, plus de perfections et de raretés que le monde que nous voyons. Une seule âme pèse devant Dieu plus que le monde entier ». *Mémorial pour la direction des Supérieurs.*

2. Le saint Pape a lui-même, dans sa *Règle Pastorale*, traité ce sujet du gouvernement spirituel d'une manière si pénétrante que son ouvrage, « chef-d'œuvre de prudence » au dire de Bossuet, est le manuel parfait de tous ceux qui ont charge d'âmes. Voir l'excellente traduction française qui en a été donnée récemment par l'abbé Boutet (Paris, 1928).

d'être retenues. Elles achèveront le portrait que nous nous sommes proposé de tracer.

Mais ici notre champ de vision s'élargit ainsi que le domaine qui s'ouvre à notre enquête. Ce n'est plus seulement la conduite de l'abbé à l'égard de ses fils vivant dans le cloître que nous avons à envisager ; c'est le ministère d'un maître de spiritualité auprès de toutes les catégories d'âmes. La documentation, élément indispensable dans un tel sujet, va se faire très abondante ; nous l'utiliserons non suivant l'ordre chronologique des lettres, mais selon la distribution logique que réclame nécessairement notre exposé [1].

* * *

En docteur averti des choses de la vie intérieure, dom Marmion établit d'abord la nécessité de la direction spirituelle :

« Il est selon l'ordre de l'adorable Providence de Notre-Seigneur, écrit-il à une jeune fille, que nous soyons guidés, non par des visions ou par des anges, mais par des hommes qu'Il a daigné nous donner à cet effet et par la bouche desquels Il veut bien nous parler ».

Dom Marmion rappelle alors l'exemple classique de Notre-Seigneur refusant de répondre aux questions de Saul, sur le chemin de Damas, et le renvoyant au vieillard Ananie. Puis il ajoute :

« Ainsi, dans cette affaire si importante pour vous, je veux que vous ne suiviez que la lumière de la foi, c'est-à-dire que vous priiez Jésus, avec toute la ferveur de votre cœur, de vous éclairer, de vous fortifier, et de vous dire par la bouche de ceux qu'il a constitués ses remplaçants, ce qu'Il veut que vous fassiez, et qu'ayant fait cela, vous vous remettiez entre ses mains sans prétendre à aucune manifestation extraordinaire de sa volonté » [2].

1. Est-il à peine besoin de redire que les extraits que nous donnons de ces lettres le sont avec la pleine autorisation des destinataires et que, dans ces textes, les mots soulignés l'ont été par lui ?

2. Lettre du 12 septembre 1894. C'est la première d'une série.

Il accentue sa pensée quelques mois plus tard :

« Vous savez que Dieu se plaît à nous conduire dans le chemin de la perfection par la lumière de l'obéissance et, souvent, il nous prive de toute autre lumière, et nous conduit, sans nous laisser comprendre ses voies. Durant une telle épreuve, il faut se tenir dans une soumission complète et dans la conviction inébranlable — malgré tout ce que le démon ou notre raison humaine nous suggère de contraire — qu'il saura tirer sa gloire et votre avantage spirituel d'une façon tout autre que celle que vous auriez choisie pour vous-même » [1].

Vingt-cinq ans après, il livrait le même enseignement à une carmélite :

« Dieu veut que les âmes sentent non seulement leur faiblesse physique, mais aussi leur impuissance à *voir* et à comprendre, afin qu'elles restent dans une grande pauvreté *sans posséder en elles-mêmes* ce qu'il faut pour résoudre leurs doutes. Saint François de Sales écrit [à Madame de Beauvilliers, abbesse de Montmartre], que quelque intelligente ou éclairée que soit une femme, Dieu, dans sa Providence ordinaire, veut qu'elle soit dirigée par un homme qui est son ministre » [2].

Aussi bien cette voie est-elle la seule qui mène à la lumière de vie et apporte la paix :

« Notre seul moyen de connaître sans illusion l'adorable volonté de Dieu est de nous conformer à la direction de ceux qui le représentent » [3].

1. Lettre du 19 mars 1895.

2. Lettre du 29 janvier 1920. Dom Marmion cite la pensée du saint évêque de Genève. Voici le texte intégral : « Sur tout, je vous supplie, prévalez-vous de l'assistance de quelques personnes spirituelles, desquelles le choix vous sera bien aysé à Paris, la ville estant fort grande, car je vous dirai avec la liberté d'esprit que je dois employer par tout, mays particulièrement en vostre endroit : vostre sexe veut estre conduit, et jamais, en aucune entreprise, il ne réussit que par la sousmission ; non que bien souvent il n'ayt autant de lumière que l'autre, mais parce que Dieu l'a ainsy estabh. J'en dis trop, Madame, puisque je ne doute point de vostre charité et humilité ; mais je n'en dis pas assez selon l'extrême désir que j'ay à vostre bonheur auquel seul vous attribuerez, s'il vous plaît, ceste façon d'escrire, car je n'ay sceu retenir mon esprit de voir présenter naïvement ce que ceste affection luy suggère ». *Œuvres complètes*, Éd. Annecy, 1903. T. XII, p. 173.

3. Lettre du 19 novembre 1913. Comme tout directeur expérimenté, dom Marmion a rencontré sur son chemin des âmes à mentalité protestante ou teintées d'illuminisme, jouets de leurs illusions, qui n'admettent d'autre autorité que celle de leur imagination souvent déséquilibrée ou de l'incommensurable estime de leur propre excellence. On sait que l'illuminisme n'est pas dans « un goût trop marqué pour les visions, dans quelques puérilités plus ou moins ridicules ; ce sont là des

C'est pourquoi il n'admet pas qu'on suive plusieurs directions. Il envisage ce ministère avec un si naturel désintéressement qu'il se défend à lui-même

« d'intervenir auprès d'une âme qui a un directeur, car cela ne fait que compliquer l'âme et l'empêche de vivre de la foi » [1].

A ceux qui se confient à lui, il ne cache pas qu'ils doivent s'appliquer cette règle pleine de sagesse qui, assurant l'unité de direction, permet à l'âme d'atteindre plus rapidement le but :

« Je regarde comme important pour vous que vous ne livriez pas votre *intérieur* aux autres, à moins d'avoir la certitude que Notre-Seigneur le veut, car il y a en vous des contrastes de caractère et de grâce que tout le monde ne comprendrait pas » [2].

Et encore, plus tard, le même avertissement :

« Bien que disposé à me retirer si X... l'avait désiré, je suis persuadé qu'il ne vous connaît pas comme moi et qu'il ne voit que l'irradiation du Christ en vous, sans connaître, comme moi, ce fond qui reste toujours exposé à être atteint par les ruses du démon et de l'amour-propre » [3].

Mais dès que le bien de l'âme le réclamait, il n'hésitait pas à proposer lui-même à ses dirigés de recourir à un autre guide. A une âme éprouvée, séparée de lui par une grande distance et à laquelle il ne peut donner rapidement les conseils qui lui sont nécessaires, il écrit :

« Dans votre épreuve présente, vous avez besoin d'un directeur auquel vous puissiez, quand vous le voulez, vous adresser. Je vous conseille d'en choisir un à N... Je ne cesserai

misères inévitables » ; mais bien plutôt dans le fait « qu'on se pose en inspiré, en prophète » qui a reçu des « missions » et « ne relève que du Saint-Esprit, qui met l'inspiration particulière au-dessus des décisions de l'Église et qui, par là, mène droit au schisme ou à l'hérésie ». (Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. VIII, p. 202, 211).

1. Lettre du 1er novembre 1922.
2. Lettre du 4 avril 1917.
3. Lettre du 1er octobre 1917.

pas pour cela de porter le plus grand intérêt à votre âme et de prier beaucoup pour vous » [1].

Pendant la guerre et l'occupation allemande, une personne qui désirait vivement le consulter et bénéficier de ses lumières, franchit à pied (car beaucoup de voies de communication avaient été détruites ou rendues inutilisables) la distance de 60 Km. qui séparait sa localité de l'abbaye. Dom Marmion l'aida de tout son pouvoir en la circonstance, mais lui enjoignit de s'adresser pour l'avenir à un religieux d'un couvent proche de son domicile.

* * *

Quant à la direction elle-même, dom Marmion la conçoit avec largeur et souplesse.

Il ne peut ignorer que, selon les paroles de Jésus, le maître intérieur par excellence est l'Esprit-Saint : « Je prierai le Père, et Il vous donnera un autre consolateur pour qu'Il demeure toujours avec vous, et il sera en vous. Il vous enseignera toutes choses, et Il vous rappellera tout ce que j'ai dit ; quand ce consolateur, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous guidera dans toute vérité ».

Dom Marmion s'appuie souvent sur cet enseignement de Jésus. Cependant, pour bien comprendre toute sa pensée, il convient de se souvenir que beaucoup d'entre les sujets qu'il a dirigés étaient voués à la recherche de la perfection dans la vie religieuse. Pour ces âmes dont l'idéal se précise avec netteté dans la Règle, que guident les ordres et qu'éclairent les exhortations fréquentes des Supérieurs, qui trouvent dans les exemples quotidiens de vertu de leurs compagnons de route une lumière autant qu'un stimulant, la direction spirituelle doit se caractériser par plus de largeur.

« Je ne suis pas, écrit-il à une religieuse contemplative, grand partisan de beaucoup de direction. Je sens que le

1. Lettre du 25 février 1895. Le choix ayant été fait et porté sur le P. Petit, dom Marmion écrit : « Je suis si content que vous vous adressiez au P. Petit pour votre âme ». Lettre du 19 mars 1895. Sur ce saint Jésuite qui fit un bien considérable par ses retraites, voir : *Le P. Petit*, par le P. Laveille, Louvain, 1927.

Saint-Esprit est l'unique directeur capable de donner la vraie lumière et l'inspiration. Cependant, c'est la voie de Dieu de nous diriger par ses ministres ».

Puis, citant de nouveau la pensée de saint François de Sales sur la nécessité pour la femme d'être conduite par les ministres du Christ [1], il répète avec insistance :

« C'est la voie de Dieu. Ce qui est nécessaire, ajoute-t-il, c'est que le directeur connaisse *parfaitement* l'âme, et cela une fois fait, il doit indiquer la voie qu'elle doit suivre et ensuite la laisser au Saint-Esprit. De temps en temps, à de longs intervalles, il doit contrôler ses progrès, et s'il arrive quelque chose en dehors de la voie ordinaire, il doit le savoir, mais, à mon sens, les longues et *fréquentes* lettres de direction font plus de mal que de bien » [2].

Dans une autre lettre à une religieuse également cloîtrée, il précise davantage :

« Le Saint-Esprit seul peut former des âmes ; la tâche du Directeur est de marquer à son enfant spirituel la route par laquelle Dieu le mène, il doit lui donner quelques règles générales pour sa conduite, contrôler son progrès et, s'il y a des difficultés, y répondre, le tout *à intervalles distants* ».

Il ajoute cette remarque qui trahit la finesse du psychologue et l'expérience du directeur :

« Ceci est spécialement vrai des âmes dont la vie intérieure est basée sur la liturgie, car les sources où elles puisent leur nourriture sont si pures que ces âmes seront beaucoup moins exposées à l'erreur, à l'illusion, que celles qui élaborent leur vie spirituelle entière d'après leur propre conscience » [3].

Ailleurs, écrivant à une religieuse contemplative, il définira son rôle de directeur :

« Notre-Seigneur me donne de plus en plus une immense révérence pour sa sagesse infinie dans la conduite des âmes.

1. Voir ci-dessus, p. 261.
2. Lettre du 21 novembre 1919. La Sœur Cornuau témoigne que Bossuet déclarait n'avoir d'autre rôle que celui de « lui bien faire écouter Dieu et suivre ses saintes inspirations : c'était là toute sa charge ».
3. Lettre du 1er mai 1906.

Il contemple en son Père tout le plan divin à leur égard. Lui seul le connaît, c'est Lui seul qui peut vous y conduire. Mon rôle se borne à *beaucoup* prier pour vous, à vous signaler les écueils que peuvent rencontrer les âmes les mieux intentionnées, à vous conseiller dans les cas obscurs, et enfin à vous stimuler à vous donner sans réserve à Jésus » [1].

C'est le mot de saint Paul : *Dum formetur Christus in vobis :* « jusqu'à ce que le Christ soit formé en nous » [2]. Ce que dom Marmion cherchait avant tout, c'était de mettre sous les yeux de l'âme la divine figure du Christ pour que l'âme se livre à Lui, de lui révéler les mystères du Christ pour qu'elle en vive.

S'étonnera-t-on qu'envisageant le ministère de la direction des âmes dans une si pure lumière, dom Marmion ait eu en juste horreur ce qui n'en est que l'abus et la caricature, et qu'à exprimer cette répulsion, il lui soit échappé quelque vivacité de ton ?

* « Je déteste ce qu'on appelle communément *direction* et direction *à la mode* [3]. Il s'y trouve souvent très peu de chose de Dieu et beaucoup de nous-mêmes. Pour ce qui regarde le pénitent, une telle direction se résume souvent à se terrer au fond de son être, à s'ensevelir en soi-même, ne trouvant rien si ce n'est découragement et misère.

Pour celui qui dirige, c'est une perte de temps à de savants discours, qui ne conduisent à rien ou à peu de chose. S. Benoît aimait tendrement sa sœur Scholastique ; il allait la voir *une fois* l'an ; tous deux parlaient de Dieu, de son amour, du ciel. Ils priaient beaucoup l'un pour l'autre, ils parlaient *peu d'eux-mêmes* » [4].

« La plupart des âmes, disait-il un jour dans une conférence spirituelle à des religieuses, ne pensent pas au Saint-Esprit, et cependant c'est à lui que Dieu a confié la direction des âmes. Beaucoup croient qu'il faut une direction minutieuse, font des analyses d'âme interminables, écrivent des pages et des pages, mais le grand directeur des âmes, c'est l'Esprit-Saint. Quand on dit au prêtre ce qu'on doit

1. Lettre du 11 février 1902.
2. Gal. IV, 19.
3. Dans une lettre datée du 1er mai 1906, il avait écrit dans le même sens : « Je suis l'ennemi mortel de ce qu'on nomme « direction ».
4. Lettre du 3 décembre 1921.

lui dire, on reçoit la direction qu'il faut avoir, et les plus courtes sont souvent les meilleures » [1].

Une des raisons pour lesquelles dom Marmion n'aimait pas les directions longues et compliquées, c'est qu'il a connu certaines âmes qui mettaient beaucoup de recherche d'elles-mêmes dans ces « directions », en parlant abondamment de leur « moi », faisant perdre un temps précieux au directeur, et surtout finissaient par croire que l'avancement spirituel venait d'elles-mêmes et de l'homme qui les dirigeait, beaucoup plus que de Dieu. Cette dernière idée, si contraire à un des principes fondamentaux de sa spiritualité, lui devenait insupportable. De là, par une de ces réactions qui, chez lui, étaient soudaines, cette vivacité de ton quand il touche ce point [2].

On devine assez, par tout ce qui précède, que dom Marmion évite avec soin de substituer sa conscience à celle du pénitent ; bien plutôt cherche-t-il à éveiller, à former la conscience pour que l'âme puisse monter elle-même vers Dieu : tant il a le respect de la liberté des âmes et de l'action divine en elles !

« Le directeur, disait-il dans un de ses entretiens familiers, n'est pas un fabricant de la conscience, mais un guide, un éclaireur, un aide, il ne doit donc jamais se substituer à la conscience du dirigé. Celui-ci reste, en dernière analyse, après Dieu et avec Dieu, la cause de son salut et de sa perfection. Il faut de toute nécessité qu'il apprenne à marcher seul, au moins dans les grandes lignes, se réservant de recourir au directeur pour les cas plus difficiles, dans les moments plus

1. Conférence aux religieuses victimes du Sacré-Cœur à Bomel (Namur).

2. Un autre maître de spiritualité, Mgr Gay, ne parlait pas autrement : « Une cause très redoutable d'illusions est l'abus de direction. Je veux dire la fréquence ou la prolongation des entretiens parlés ou écrits avec le directeur. Outre que, au regard du prêtre, même s'il s'y prête par charité, ce peut être une grave indiscrétion à cause du temps que ces recours excessifs risquent de lui faire perdre (un temps si précieux et véritablement sacré), c'est pour l'âme une pente fatale à la trop grande préoccupation de soi, un aliment à l'égoïsme et à la vanité, un grand péril de faire fausse route dans la vertu, de soulever entre Dieu et soi plus que de la poussière, enfin de le perdre de vue et de s'éloigner de lui, ce qui est le mal suprême. Donc si vous voulez marcher droit dans la vérité et ne pas affaiblir en vous la grâce, soyez sobres, très sobres en fait de direction. Quel directeur devient souvent le Saint-Esprit à une âme simple, pauvre et solitaire ! » *Instructions en forme de retraite*, ch. IV : *Des illusions*.

pénibles. Les personnes du monde ont souvent besoin d'une direction plus serrée pour leur vie plus mouvementée ; les âmes consacrées à Dieu, vivant dans un monastère, sous leur Règle et l'obéissance, doivent devenir peu à peu capables de résoudre elles-mêmes habituellement leurs propres problèmes parce qu'elles sont continuellement en contact avec la vérité divine par l'oraison, la lecture spirituelle, les instructions, et que Dieu travaille plus directement en elles. C'est un danger d'avoir recours au Directeur pour des choses qu'on devrait pouvoir résoudre soi-même : on atrophie ainsi sa conscience, et ce mal empêche de monter vers Dieu dans la paix du cœur » [1].

* * *

Nous venons de voir quelles sont les qualités que dom Columba demande du directeur d'âmes. C'est encore un point de vue un peu théorique. Écoutons-le maintenant tracer le programme du saint ministère. Cela nous acheminera à voir pratiquement comment il l'exerce.

Voici les instructions qu'il donnait à un de ses disciples ; sous leur forme générale, on perçoit qu'il n'enseigne que ce qu'il pratique lui-même :

« Au confessionnal, le prêtre est le ministre de Jésus-Christ, et plus il s'identifie avec son divin Maître, plus il entre dans ses dispositions vis-à-vis de son Père et des âmes, — plus aussi son ministère sera béni. Il est très important :

1. — Avant de commencer d'entendre les confessions, de s'humilier profondément en présence de Dieu, en avouant qu'on est incapable de faire le moindre bien aux âmes sans Lui : « *Sine me* NIHIL *potestis facere* » [2].

2. — D'offrir cette action si sainte comme un acte d'amour à Notre-Seigneur qui a dit : « Tout ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites ».

3. — De s'effacer soi-même autant que possible, afin que le Christ seul agisse : *Illum oportet crescere, me autem minui* [3]. De parler, d'agir au nom de Jésus-Christ, et dans une grande dépendance de son Esprit. « *Si quis loquitur, quasi sermones Dei ; si quis ministrat, quasi ex virtute quam administrat Deus*

1. C'est dans ce sens qu'il répétait quelquefois cette sentence de Bossuet : « Le but de la direction est d'apprendre à s'en passer. »
2. « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». Joan. XV, 5.
3. « Il faut qu'il croisse et que je diminue ». Joan. III, 30.

UT IN OMNIBUS GLORIFICETUR DEUS *per Jesum Christum* » [1].

4. — De ne pas désirer s'attacher ses pénitents, mais les diriger vers Dieu seul, dans un grand détachement de toute créature [2].

Un document de caractère plus personnel va nous apporter de précieuses indications. En février 1899, sollicité de prendre la direction spirituelle du Carmel de Louvain [3], il écrivit en réponse deux lettres qui se complètent l'une l'autre.

La première est adressée à dom Robert de Kerchove qui allait bientôt devenir abbé du Mont-César et qui lui avait exprimé le désir de le voir se charger de cette œuvre [4].

« J'accepte bien volontiers l'offre que vous me faites de prendre la direction des Carmélites de Louvain.

Je sais que cette charge me vient directement de Dieu, puisque c'est la sainte obéissance qui me l'impose. Quelle bonté et quelle condescendance de Notre-Seigneur de me confier à moi, si indigne, ces âmes qui lui sont chères ! Ce sera pour moi un nouveau motif de me donner avec plus de générosité au service de mon divin Maître, afin de me rendre digne des grâces et des lumières dont j'aurai besoin pour ce travail.

Il n'y a rien qui me soit si doux que de m'occuper des âmes qui cherchent Dieu avec générosité et sincérité ; mais j'ai toujours eu une estime particulière pour les Carmélites à cause de la dévotion que je porte à sainte Térèse, et aussi à cause de la dévotion particulière que son ordre professe pour le mystère de l'Incarnation, — qui est mon attrait.

Je donnerai bien volontiers la conférence spirituelle tous les quinze jours. Veuillez dire — si vous le trouvez bon — à ces Dames *(sic)* que je les accepte dès à présent pour mes enfants spirituelles, pour lesquelles je me crois obligé de prier tous les jours. Je demande très humblement que, de leur côté, elles prient pour moi, afin que Notre-Seigneur me donne toutes les grâces et toutes les lumières dont nous aurons besoin » [5].

1. « Si quelqu'un parle que ce soit selon les oracles de Dieu ; si quelqu'un exerce un ministère, qu'il le fasse comme par la vertu que Dieu donne, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus-Christ ». I Petr. IV, 11.
2. Sans date précise, mais vers 1902.
3. Les Carmélites avaient demandé au Seigneur, par d'instantes prières, de leur accorder un bon directeur.
4. Actuellement encore abbé du Mont-César et Président de la Congrégation bénédictine belge.
5. Lettre du 12 février 1899.

Dans la seconde lettre, qui a pour destinataires les Carmélites elles-mêmes, le futur directeur précise sa pensée :

« J'accepte la direction de vos âmes comme un ordre de Celui auquel je dois tout, et je tâcherai par mes pauvres prières et mon ministère, de vous aider à atteindre cette sublime perfection à laquelle votre céleste Époux vous appelle.

Jadis, notre cher Sauveur dit à votre glorieuse Mère sainte Térèse que lorsque son Sacré-Cœur était fatigué et broyé par les crimes et l'ingratitude du monde, il venait se reposer dans les cœurs de ses chères filles du Carmel d'Avila comme dans un jardin de délices. Ce sera mon ambition de rendre votre petit Carmel de Louvain, en tant que cela dépend de moi, un jardin où le divin Époux trouvera ses délices.

Quand votre séraphique Mère fut nommée prieure du couvent de l'Incarnation, elle installa la très sainte Vierge comme seule Supérieure de la maison, et, par elle, elle a opéré des merveilles. Eh bien ! je veux que Jésus soit le seul directeur du Carmel de Louvain. C'est Lui qui vous a achetées par son précieux sang ; c'est à Lui et à Lui seul que vous appartenez, c'est à Lui de vous sanctifier, et s'il daigne m'employer dans cette œuvre si importante pour sa gloire, ce sera à la condition que je dépende en toutes choses de son Esprit, que je renonce à mon propre sens pour suivre celui de Jésus en toutes choses, que je puise dans son Sacré-Cœur la lumière pour comprendre ses desseins sur chacune de vos âmes. Mais comme je suis *très loin* de cette union avec mon divin Maître, je désire que vous demandiez cette grâce pour moi dans vos prières.

Veuillez agréer, avec l'hommage de mon respect, la promesse du dévouement sincère de votre Père en J. C. » [1].

* * *

A l'époque où il traçait cette esquisse d'une inspiration si élevée, dom Marmion achevait, à Maredsous, de mûrir sa vie intérieure dans l'obéissance et l'humilité, avant d'être envoyé,

1. Lettre du 20 février 1899. — Voir à la fin de ce chapitre, le canevas de la première conférence spirituelle de dom Marmion aux Carmélites de Louvain. On y trouvera condensées toutes ses vues sur la direction spirituelle. Il faut rapprocher de ces lettres celle qu'il écrivait, plus de seize ans après, aux Carmélites de Virton, au moment d'en prendre la direction spirituelle : « J'ai le sentiment que Notre-Seigneur me confie votre petit Carmel, et je le prends avec amour de ses mains. Puissé-je le lui présenter un jour comme son petit jardin ! Vous m'aiderez, n'est-ce pas, à ne pas rester en arrière ! » Lettre du 14 novembre 1916.

quelques mois après, dans la cité universitaire. Un champ plus vaste, avons-nous dit, allait s'ouvrir devant les saintes ambitions de son zèle apostolique. Aussi, tout en ne visant que la direction des Carmélites, ses lettres expriment-elles en réalité le dessein qu'il poursuivit dans toute son œuvre de direction ; elles traduisent les sentiments qui l'animaient à cette date, dans ses relations avec les âmes, et qui devaient demeurer siens jusqu'à sa mort, vingt-cinq ans plus tard. En parcourant sa correspondance de cette époque, nous verrons avec quelle constante générosité il exerça les vertus de directeur selon le cœur de Dieu.

Pour s'acquitter dignement d'une mission qui lui apparaît si grande, dom Marmion cherche d'abord à s'établir et à se maintenir lui-même, à l'égard de ses dirigés, dans une sphère profondément surnaturelle.

Instrument de Dieu, il entend n'entreprendre et exercer ce saint ministère qu'en pleine dépendance de la volonté et de l'action divines : c'est à cette seule condition que son œuvre dans les âmes sera féconde.

Faisant allusion à la parole de saint Paul, il écrit :

« Nous pouvons planter et arroser le terrain de nos sueurs, mais c'est Dieu et Lui seul qui par sa bénédiction donne la fécondité » [1].

Simple moine et vivant sous l'obéissance, il est sollicité par la Supérieure d'une communauté religieuse, à laquelle l'unit une grande affection, d'y remplir les fonctions de confesseur extraordinaire. Il abandonne totalement à la Providence une décision qui ne dépend pas de lui ; ayant reçu l'ordre d'accepter, il écrit :

« Je m'étais efforcé depuis quelque temps, dans la prière, de me constituer dans une sainte indifférence par rapport à votre demande, et Notre-Seigneur m'avait vraiment donné la grâce de conformer entièrement ma volonté à la sienne. Je me sentais porté depuis quelques jours à lui dire : « Je ne désire *rien* que ce que vous désirez, mais si vous voulez m'em-

1. Lettre du 10 avril 1899.

ployer pour aider et consoler vos chères épouses, me voici ». J'ai la *certitude* que c'est Lui qui le veut, et cela me donne une joie, une paix très grandes, non seulement parce qu'ainsi j'ai la certitude de faire sa sainte volonté, mais aussi parce que j'ai maintenant la certitude que ce ministère sera béni et fécond. Oh ! ma fille, je vois *si clairement* que nous ne sommes RIEN et que nous ne faisons du bien que pour autant que nous sommes un instrument, et même il nous arrive de gâter l'œuvre de Dieu » [1].

Pour lui donc, prendre la direction d'une âme, c'était répondre à un mandat divin. Aussi lorsque le Seigneur, par la voie de l'obéissance ou de toute autre manière, lui confie une âme, est-ce pour lui une joie sans pareille dont son humilité se juge indigne :

« Il n'y a pas de plus grande joie ici-bas que d'être choisi par Notre-Seigneur pour coopérer avec Lui à la sanctification des âmes. Saint Paul nous dit que Dieu aime à se servir de ce qui est faible et méprisable « afin que l'homme ne se glorifie pas en lui-même » : *Ut non glorietur omnis caro* » [2].

C'est pour lui « un si grand bonheur de pouvoir offrir au Sacré-Cœur de Jésus si peu aimé une âme qui, bien que faible et très ordinaire, désire de toutes ses forces aimer notre cher Sauveur » [3].

S'appropriant la parole de saint Jean, il déclare « n'avoir pas de plus grande joie que de voir ses enfants marcher dans la vérité » [4].

« Ma plus grande joie, écrit-il encore, sera de vous aider à parvenir à cette union parfaite avec Dieu dans le Christ, union qui est votre vœu le plus cher ».

Et il ajoute :

« Plus que jamais, je sens que Notre-Seigneur vous a confiée à ma garde pour vous aider à arriver à l'union parfaite et au plein accomplissement de sa volonté. Je ne suis ni meil-

1. Lettre du 28 octobre 1902.
2. Lettre du 20 novembre 1916.
3. Lettre du 2 octobre 1894. La même pensée est exprimée dans une lettre du 21 novembre 1922.
4. Lettre du 26 décembre 1916.

leur ni aussi bon que beaucoup de ceux qui sont entrés en relation avec vous, mais je sens que j'ai été *envoyé*. Notre-Seigneur m'a dit en me confiant votre âme : *Ego ero tecum* [1]. J'essaie de répondre à cet appel du divin Maître en priant *chaque jour* pour vous » [2].

Ainsi, dans l'exercice de ce ministère, il sollicite avant tout le secours d'en haut. Fidèle au conseil de saint Benoît, il recourt « tout d'abord » au « Père des lumières », au Verbe de Sagesse, à l'Esprit-Saint, « par une prière très instante » [3]. C'est « sous l'œil de Dieu » [4], « en présence de Dieu » [5], qu'il prend connaissance « avec grande attention » des communications de ses correspondants :

« Après avoir lu votre lettre, je suis allé auprès de Notre-Seigneur et l'ai prié de m'indiquer ce qu'Il veut que je vous dise » [6].

Ces formules reviennent fréquemment sous sa plume, mais son recours à Dieu est particulièrement pressant lorsque l'affaire confiée à ses soins est importante :

« J'ai imploré le Père céleste de m'ôter entièrement mon propre sens, afin de ne décider que ce qu'il a déterminé dans son infinie Sagesse. Après la sainte Messe, offerte pour vous, j'ai déposé entièrement devant Dieu tout jugement et volonté propres, et j'ai tâché de voir *uniquement* les intentions de Dieu » [7].

Attitude d'âme toute surnaturelle et qui s'enracine dans l'humilité. Car, par tempérament, il est intuitif, mais ce don n'exclut pas chez lui la réflexion dans laquelle il examine, à la lumière de son expérience, le problème soumis à son jugement. Réflexion et intuition que le secours d'en haut

1. « Je serai avec toi ». Parole de Dieu à Moïse en l'envoyant délivrer les Hébreux.
2. Lettre du 8 décembre 1913.
3. *In primis quidquid agendum inchoas bonum, a Deo perfici instantissima oratione deposcas.* Prologue de la Règle.
4. Lettre du 1er novembre 1908.
5. Lettre du 2 décembre 1908.
6. Lettre du 12 septembre 1894. Saint François de Sales disait de même à Madame de la Baume : « Plaise au Saint-Esprit de m'inspirer ce que j'ai à vous écrire ». Lettre du 3 avril 1618. *Œuvres*, t. XVIII, 209.
7. Lettre du 29 janvier 1913.

peut seul confirmer et féconder : de là, chez lui, son constant recours à l'éternelle Sagesse [1].

* * *

S'il prie pour lui-même, il considère comme une véritable obligation de le faire également pour les âmes qui se sont confiées à lui. A ses yeux, cette prière fréquente pour ses dirigés constitue un des devoirs les plus pressants de sa mission de conducteur spirituel [2].

Quoi d'étonnant ? N'est-ce pas « dans la main du Seigneur que sont les destinées des âmes » ? *In manibus tuis sortes meae* [3]. « Si le Seigneur ne protège la cité, n'est-ce pas en vain que les gardiens la surveillent ? En vain que les ouvriers travaillent à l'édifice de l'âme, si Dieu Lui-même ne le soutient [4] »? Et c'est, avant tout, par la prière qu'on touche le cœur de Dieu.

Dom Marmion en est convaincu. Chez lui, la prière est constante, ardente, pour les « enfants spirituels que Notre-Seigneur lui a donnés en vue de préparer leur union avec Lui » [5]. A l'exemple de saint Paul, il ne cesse de leur répéter qu '« il fléchit les genoux devant le Père céleste afin que leurs cœurs comprennent la grandeur du mystère de Jésus » [6] dont il est le héraut » : *Oro ut caritas vestra magis abundet in omni sensu et scientia* [7]. « Il n'oublie jamais ses chers enfants » [8] ; « Notre-Seigneur le pousse à prier de plus en plus pour eux » [9] ; « il fait *siens* dans le cœur de Notre-Seigneur

1. « Adressons-nous à Dieu et l'invoquons souvent : car en cette humble reconnaissance et invocation consiste le principal de cet art et conduite [de la direction] : art fondé sur l'humilité, au lieu que les autres arts et sciences sont fondés sur la propre suffisance... Cet art est une science non d'étude, mais d'oraison ; non de contention, mais d'humilité, non de spéculation mais d'amour, et d'amour de Jésus qui s'est livré et s'est abandonné, s'est oublié et s'est épuisé soi-même pour le salut des âmes... Cette science est fille de l'oraison, disciple de l'humilité, mère de discrétion... La science de Jésus, de ses mystères, c'est la science qui fait les ouvriers de Jésus ». Bérulle *L. c.* Dom Marmion a-t-il connu ce beau texte ? Nous ne savons ; en tout cas, qui ne voit combien il s'applique singulièrement à lui ?
2. Lettre du 11 février 1902.
3. Ps. XXX, 16.
4. Ps. CXXVI, 1-2.
5. Lettre du 30 décembre 1912.
6. Ephes. III, 14 ; Philip. I, 26.
7. Philip. I, 9.
8. Lettre du 12 décembre 1909.
9. Lettre du 2 décembre 1908 et du 6 septembre 1909.

toutes leurs intentions et leurs intérêts » ; « il sent que cette manière de prier pour ceux qu'on aime est des plus efficace »[1]. « Quotidiennement il les porte dans son cœur à l'autel, afin qu'unis à notre cher Seigneur, ils soient agréés du Père »[2] ; « que Notre-Seigneur les bénisse, et les fasse marcher toujours selon sa sainte volonté »[3] ; « il les offre tous les jours à l'autel sur la patène, avec l'hostie afin qu'ils soient *consacrés* et *transformés* comme le pain, en Jésus-Christ »[4]. C'est non seulement durant le saint Sacrifice mais encore « à l'office divin et pendant la journée qu'il se sent porté à les recommander à Dieu, afin qu'ils n'apportent aucun obstacle à ses desseins en eux »[5].

Ces formules qui abondent dans ses lettres, multiples et variées, sont autre chose qu'une simple expression de charité ; elles ne trahissent pas seulement la tendre délicatesse de son cœur de père ; elles expriment surtout une conviction surnaturelle des plus nette, source, pour lui, d'un devoir impérieux. D'ailleurs, c'est avec joie qu'il remplit ce devoir, car cet accomplissement ne le détourne en rien de sa propre union avec Dieu. Tant il a conscience de la grandeur du mandat qui lui est confié ! Tant il ne voit les âmes que dans le rayon divin !

« Il est frappant, écrivait-il, avec quelle précision, depuis quelque temps, tous mes enfants spirituels se présentent aux yeux de mon âme, tous ensemble et cependant absolument distincts, et surtout lorsque je récite l'office divin ou que je célèbre la sainte Messe. Et loin d'être une distraction, c'est un stimulant à la prière. Il me semble les voir tous là, unis à moi, chacun implorant et priant selon les besoins de son âme »[6].

1. Lettre du 6 décembre 1913.
2. Lettre du 12 décembre 1909.
3. Lettre du 21 mai 1895.
4. Lettre du 2 décembre 1908. « C'est spécialement à la sainte messe que je me trouve uni à ceux que j'aime et je demande à Notre-Seigneur d'être *leur tout* pour eux comme il l'est chaque jour de plus en plus pour moi-même ». Lettre du 6 février, sans date d'année, probablement 1920.
5. Lettre du 3 septembre 1909. Nous avons vu plus haut (p. 89) que dom Marmion consacrait spécialement un jour de la semaine à prier pour ses enfants spirituels.
6. Lettre du 3 février 1904. Il y a là un fait psychologique assez intéressant. Malheureusement nous n'avons pas, dans les lettres que nous avons pu recueillir jusqu'ici, d'autres témoignages similaires.

En retour de la part si abondante qu'il leur fait dans ses suffrages, dom Columba, comme saint Paul encore, réclamait de ses enfants qu'ils se souvinssent de lui dans le Seigneur : spirituel « contre-change », selon le mot de saint François de Sales, qui s'établit entre le directeur et les âmes en vertu de « la loi de leur alliance » [1].

« Je prie beaucoup pour vous. Je sens que Dieu m'a confié votre âme pendant le temps où vous devez rester dans le monde ; là je dois vous guider au milieu des ténèbres, et tant que vous resterez obéissante et soumise, je n'ai *aucune crainte*. De votre côté, priez pour moi, car mon chemin n'est pas non plus parsemé de fleurs, bien que dans le cloître j'aie tant de grâces et d'aide » [2].

« Je prie pour vous tous les jours, écrit-il encore, et je ne cesserai de prier jusqu'à ce que je puisse vous offrir au Sacré-Cœur de Jésus comme une victime pure, brûlante d'amour pour Lui. De votre côté, vous serez tenue de m'aider par vos prières à parvenir à un amour parfait pour Dieu : c'est mon unique désir » [3].

Cette réciprocité de suffrage, il la réclame en raison de la grave responsabilité qui pèse sur lui devant le Pasteur suprême ; fidèle en cela à l'esprit de saint Benoît [4], il se sait justiciable de Dieu même pour les progrès de l'âme dans la vertu :

« Soyez convaincue que, pour l'amour de mon divin Maître, je vous serai tout dévoué ; je ferai tout mon possible, par mes prières, mes instructions, et au besoin par des épreuves, pour faire de vous une bonne et sainte carmélite. De votre côté, n'oubliez pas qu'en vous acceptant pour ma fille, je prends la responsabilité de votre âme devant Dieu. Prenez donc dès à présent l'habitude de me recommander avec ferveur à Notre-Seigneur afin que je sois TOUT à Lui et n'aie

1. « Priez fort pour moi, je vous supplie... Vous me devez cette charité par les lois de notre alliance, et puisque je vous contre-change par la continuelle souvenance que je porte de vous à l'autel, et en mes faibles prières ». Lettre du 22 juillet 1603 à Mlle de Soulfour, (*Œuvres*, t. XII, 202).

2. Lettre du 19 mars 1895.

3. Lettres du 2 octobre 1894 et du 27 novembre 1894.

4. « Sans cesse l'abbé doit se souvenir qu'au redoutable jugement de Dieu, il sera fait un examen sévère de sa doctrine et des directions qu'il aura données aux siens. Si minime que soit le détriment souffert par le troupeau du père de famille que l'abbé sache qu'il en sera rendu responsable » *Règle*, ch. II.

d'autre désir ni prétention que celle d'accomplir parfaitement sa sainte volonté » [1].

« Comme je prie beaucoup pour vous, écrit-il à une autre religieuse, et que je prends la responsabilité de votre âme, vous devez aussi prier pour moi, afin que Jésus devienne le maître suprême de mon intérieur et que je vive de plus en plus dans une grande dépendance de son Esprit » [2].

Quand, après bien des années, les circonstances l'obligent à se séparer d'une âme, il lui garde son affectueux dévouement et le souvenir constant de sa prière :

« Dieu vous avait confiée à moi, et je vous ai formée et élevée *pour Lui*. Il semble maintenant vouloir nous séparer, mais je reste toujours votre Père, et tous les jours, je vous porte au saint autel pour vous offrir avec Jésus à notre Père commun. Vivez pour Lui, soyez de plus en plus remplie de l'Esprit de Jésus votre Époux. Soyez livrée aux âmes, membres du Christ ; vivez dans cette communion sublime par Jésus, avec le Père et le Saint-Esprit, et avec l'Église [3].

* * *

La part abondante donnée dans ses prières aux âmes que le Seigneur confiait à ses soins découlait chez dom Marmion de la charité ardente dont son cœur débordait à leur égard. Pour elles, comme l'Apôtre, « il se dépense et s'épuise » : *Impendam et superimpendar pro animabus vestris* [4]. Ni peines, ni fatigues, ni difficultés, ni contradictions ne le rebutent dès qu'il s'agit de leur venir en aide. L'intérêt qu'il manifeste à ces âmes est extrême, et sa sollicitude est toujours en éveil. C'est surtout aux heures de souffrances que cet amour éclate. Comme saint Paul encore, il pouvait vraiment dire : *Quis infirmatur, et ego non infirmor*, « Qui est souffrant sans que je sente sa peine » [5] ? A cet amour si large, si compréhensif et, pour tout dire, si chrétien, nous devons de belles pages, où

1. Lettre du 31 août 1902.
2. Lettre du 2 décembre 1908.
3. Lettre du 23 septembre 1909.
4. II Cor. XII, 15.
5. II Cor. XI, 29.

la plus compatissante tendresse s'allie à merveille aux saintes exigences de l'amour le plus surnaturel :

« Je n'aime pas vous laisser sans un mot, d'autant que vous êtes souffrante. Quand on se livre à Dieu sans réserve et en *toute confiance*, on tombe entre les mains de la Sagesse et de l'Amour infinis. A partir de ce moment, pas un cheveu de notre tête ne se perd sans sa connaissance, sans sa permission. Il ordonne *tout* à ce grand but : notre union avec Lui. C'est pourquoi je ne puis désirer que ce que dispose son Amour. Nous devons aimer en Lui, et avec Lui, et comme Lui. Je prie pour vous de tout mon cœur afin que cette épreuve vous conduise à l'union parfaite » [1].

A une religieuse que l'épreuve accable :

« Je souffre, ma chère fille, de ce que vous souffrez, mais je ne voudrais pas vous détacher de cette croix sur laquelle vous trouvez votre Époux ; il est pour vous un *Sponsus sanguinis*. Soyez sûre que je ne vous quitte pas par la prière, et souvent chaque jour, je vous place dans son Sacré-Cœur » [2].

C'est toujours vers le Christ, en effet, que sa charité, si éclairée et si pure, dirige la pensée et le cœur de ses enfants souffrants : seule, l'union à Jésus est source de cette paix intérieure qu'il leur souhaite avant tout :

« J'ai appris hier que vous avez été très souffrante. Je demande au Sacré-Cœur de Jésus de prendre sur lui vos souffrances et de les rendre siennes. Il a dit : « Tout ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites ». Car nous sommes les membres de Jésus, et vous êtes un membre souffrant. Le Père, vous regardant, voit son Fils crucifié en vous. Votre *état* est une prière continuelle. Je vais demander à Jésus d'unir *le plus possible* vos langueurs et vos peines aux siennes » [3].

Cette expression de charité, d'une douceur forte et d'une pénétrante onction, se rencontre en bien des pages :

« J'ai grande compassion de vous selon la nature, mais

1. Lettre du 14 mars 1917.
2. Lettre du 24 juin 1916.
3. Lettre du 19 juillet 1922.

quand je vous regarde *en Dieu*, en qui seul je désire vous trouver, je ne puis me séparer de son adorable volonté à votre égard.

Que votre force soit le Christ. Je veux que vous soyez faible, afin que votre faiblesse, en attirant sa compassion, vous remplisse de sa force : *Ut inhabitet in me virtus Christi* ».

Voyez à quelles cimes dès lors il invite l'âme à monter :

« ...Unis à Jésus, nous entrons de plein droit dans le *sanctuarium exauditionis* [1] où toutes les pétitions sont exaucées. Ma fille, quand vous êtes faible et souffrante, vous êtes comme Jésus *in sinu Patris* [2], mais sur la croix. Jésus en croix, en agonie, en faiblesse, abandonné de son Père, était toujours *in sinu Patris* et jamais plus cher au Père, jamais plus près du Père. Je vous laisse là : c'est le tabernacle de la Carmélite ici-bas. Dans le ciel, elle chantera : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuae laetificaverunt animam meam* » [3].

Aisément, on multiplierait ces témoignages où se révèle un cœur de feu, mais d'un feu qui s'allume au brasier divin et dont le P. Pie de Hemptinne, un des meilleurs disciples de dom Marmion [4], disait qu'il est « chaste comme la flamme », Dieu seul étant « le sceau, la force et le gardien de cet amour » :

« Comme nos cœurs ne sont qu'un dans le Christ, je souffre de ce que vous souffrez, et pourtant, je ne pourrais désirer autre chose. Je vous ai déposée dans son Cœur, je sais que pas un cheveu de votre tête ne tombe sans son amour. *Nonne* OPORTUIT *Christum pati et ita intrare in gloriam suam* [5] ? Notre gloire, ce sont nos infirmités, *ut inhabitet in me* VIRTUS CHRISTI [6]. C'est la seule force que je désire vous voir. Jésus vous destine aux noces avec Lui, mais avec Lui crucifié ; il faut que vous souffriez, surtout comme vous souffrez à

1. « Le sanctuaire où les requêtes sont exaucées » et qui est « le sein du Père ». On ne rencontre pas ce terme dans les Écritures, mais l'idée en est empruntée à saint Paul, Hebr. v, 6-7, vi, 19-20, vii, 25 et ix, 11-12. Cette pensée est chère à dom Marmion : on la retrouve exprimée notamment dans une lettre du 20 juillet 1914 et dans une lettre de mai 1922. Saint Bernard emploie les termes de *Sacrarium exauditionis*, mais pour désigner le cœur de Jésus. *Sermo* 3 *de Passione*.
2. « Le sein du Père où vit le Fils unique ». Joan. i, 18.
3. « Vos consolations, ô Dieu, m'ont réjoui, dans la mesure de la grandeur des souffrances qui m'ont affligé le cœur ». Ps. xciii, 19. Lettre du 20 juillet 1914.
4. Voir plus loin le chapitre *Profil de disciple*.
5. « N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ». Luc. xxiv, 26.
6. « Afin qu'habite en moi la force du Christ ». II Cor. xii, 9.

présent, de souffrance *pure*, souffrance que personne ne connaît, et à laquelle personne ne compatit » [1].

Mais que l'âme garde confiance : si l'acuité de la douleur la rend impuissante à rien faire, et notamment à accomplir ses exercices de piété, l'ardente tendresse du père spirituel tâchera de suppléer :

« Puisque vous ne savez pas beaucoup prier, je le fais à votre place ; à la sainte Messe, dans l'office divin, je suis la bouche de nos deux cœurs pour chanter les louanges à la sainte Trinité et pour plaider en votre faveur.
Bon courage ! *His qui diligunt Deum*, OMNIA *cooperantur in bonum* » [2].

Une de ses enfants les plus chères agonise au loin. On est en pleine occupation allemande. Les formalités longues et tracassières de l'administration ennemie rendent les communications rares et difficiles, sinon impossibles. A son enfant, dom Marmion fait parvenir ces lignes jaillies bien plus du cœur que de la plume :

« Je viens de célébrer le saint sacrifice pour vous et pour moi ce matin, sans savoir si vous étiez encore en vie ou déjà *in sinu Patris*. J'ai *beaucoup* prié pour vous depuis la réception de votre lettre m'annonçant l'administration des derniers sacrements. Comme je vous aime dans le Père, c'est dans son cœur que je vous place, sachant qu'il vous aime plus et mieux que moi. Je ne veux et ne demande pour vous que ce qu'Il désire » [3].

L'agonie se prolonge, mais aux souffrances physiques sont venues s'ajouter les pires épreuves morales que rien n'adoucit. A cette nouvelle, le cœur du père en dom Marmion s'émeut profondément ; écoutez les accents de cette charité à la fois haute et humaine :

« Si je ne savais pas que votre âme est entre les mains de Jésus-Christ, et que *rien* ne peut vous arriver sans avoir passé

1. Sans date.
2. « *Tout* coopère au bien de ceux qui aiment Dieu ». Rom. VIII, 28.
3. La discrétion nous empêche de donner la date exacte de cette lettre et de la suivante.

par son Sacré-Cœur, je serais dans l'angoisse depuis la réception de votre carte. Car nos âmes sont si une dans le Christ que vos souffrances sont les miennes, et je sais *par expérience* quelle cruelle souffrance est celle par laquelle vous passez. Sainte Térèse a eu de semblables épreuves ainsi que Sœur Marie de l'Incarnation et tant d'autres. J'ai la conviction que c'est une partie de ce crucifiement par lequel Notre-Seigneur veut que vous passiez ».

Puis le cri du *Sursum corda*, aussi gonflé d'espérance que plein d'abandon :

« Bien que tout semble annoncer une fin prochaine et que je vous aie déjà remise entre les mains du Père céleste qui vous aime, je ne puis me persuader que c'est la fin : *Deducit ad inferos et reducit* [1]. Nous sommes des riens dans ses mains et Il peut nous employer comme Il l'entend. S'Il trouve bien de nous unir à son Fils comme des hosties qu'Il broye, c'est un trop grand honneur pour nous. Restez dans un abandon complet plein de foi et d'amour, et si l'angoisse étreint votre cœur, dites avec Job : Même s'Il me tue, j'espérerai en Lui ».

En feuilletant ce copieux recueil de lettres, on ne se lasse pas de s'arrêter aux pages nombreuses où le rayon d'or de la charité la plus suave relève et transforme en appels pleins de confiance les austères exigences de la perfection :

* « C'est par des détachements successifs (de la créature) que Dieu finit par devenir *notre tout*, et, par moment, cette privation de toute consolation humaine est presque comme la mort. J'ai passé par là, et je crois que la pauvre faiblesse humaine ne pourrait supporter une telle épreuve si celle-ci devait durer ; mais peu à peu, Dieu devient notre *Tout*, et en Lui nous retrouvons ce que nous paraissions avoir perdu.

J'ai beaucoup prié pour vous, précisément parce que je crois que Dieu vous a donnée à moi pour vous cultiver et vous préparer à l'union intime avec Lui, et puis encore, parce que je *sens* combien vous souffrez. De pareilles épreuves sont souvent, pour des âmes comme la vôtre, le point de départ d'une vie très parfaite. Dieu veut ces âmes *entièrement : Deus meus et* OMNIA [2], mais aussi longtemps qu'elles s'ap-

1. « Le Seigneur conduit au tombeau et en ramène ». Tob. XIII, 2.
2. « Mon Dieu et mon tout ».

puient sur une aide humaine, quelque légitime et quelque sainte que soit celle-ci, Il ne pourrait être leur tout. Ceci est la perfection de la vertu de pauvreté ; c'est une espérance parfaite d'avoir perdu toute joie créée, et de s'appuyer sur Dieu seul » [1].

* * *

Cette « perfection de la vertu de pauvreté » qu'est le détachement absolu de toute créature est d'autant plus nécessaire au directeur d'âme que le domaine où elle s'exerce est plus sacré, et plus éminent le but qu'elle doit sauvegarder. Comment mener les âmes à Dieu, si on les retient pour soi ? Comment être respectueux du divin qu'elles contiennent, si l'on ne possède pas la véritable liberté de cœur ? N'est-ce pas s'exposer à porter, tôt ou tard, une main sacrilège sur des tabernacles vivants ?

Dans une de ses *notes* intimes, dom Marmion écrivait le jour de *Pâques* 1900 :

« La fin de la vie ressuscitée de Jésus est notre justification : *Resurrexit propter justificationem nostram* [2]. J'ai compris très clairement combien Jésus tenait à cette sainteté, et combien l'union de notre vie avec la sienne est efficace pour nous sanctifier : *Quanto magis salvi erimus in vita ipsius* [3].

J'ai senti aussi un grand détachement, et j'ai compris que je dois dire comme Jésus à Madeleine lorsqu'une pensée trop naturelle, même pour le bien des âmes, se présente : *Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum* [4]. Je trouve que lorsque je dois m'occuper des âmes, c'est le seul moyen de rester dans l'union surnaturelle avec Dieu. J'ai compris aussi qu'il est très agréable à Jésus-Christ que je m'occupe de N., mais que je dois être très fidèle à ne rechercher que la gloire de Dieu et le bien de nos âmes, non la jouissance des souvenirs. Et je comprends que mes efforts seront d'autant plus fécondés de la bénédiction divine que nous sommes fidèles à immoler le naturel. Dieu, qui est la source de toute vraie tendresse et affection, produira lui-même une dilection

1. Lettre du 26 mai 1908.
2. « Il est ressuscité pour notre justification ». Rom. IV, 25.
3. « Combien plus serons-nous sauvés par sa vie ». Rom. V, 10.
4. « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore remonté à mon Père ». Joan. XX, 17.

sainte et surnaturelle qui, venant de lui, sera exempte de tout trouble et une source de grandes grâces ».

Chose malaisée assurément que de parvenir à cette entière liberté de cœur qui est le secret des bénédictions d'en haut, mais dom Marmion y travaille généreusement :

« Le jour de la fête des Épousailles de la Sainte Vierge, à la fin de l'oraison qui avait été toute sèche, j'ai reçu une lumière *très vive* sur l'amour de Marie et de Joseph. Jamais deux créatures ne se sont aimées comme ces deux époux, et jamais amour n'a été si épuré de tout élément humain. J'ai vu, mais avec grande paix et calme, que mes affections sont surnaturelles, et que je suis très détaché, mais qu'il me reste encore beaucoup de progrès à faire avant d'être arrivé à une pureté parfaite, et j'ai pris la résolution d'y travailler avec calme et générosité [1] ».

Il devait tenir parole ; deux ans après, il écrivait à la même religieuse :

« Il y a une limite à toute chose humaine, et partant à notre austère silence. Nous venons de chanter la magnifique antienne de sainte Agnès, et j'ai fait un examen de conscience au sujet de mes affections. J'ai constaté un phénomène analogue à celui que je remarque dans mon amour de Dieu, — dont découle mon affection pour les âmes, à savoir que ma dévotion sensible a *beaucoup* diminué, elle est à peu près partie, mais elle est devenue plus profonde, plus spirituelle, plus sainte.

Oui, ma bien chère fille, je suis toujours tout entier à vous en Jésus-Christ, mais la nature a cessé totalement de troubler la paix délicieuse de la sainte dilection dont Notre-Seigneur a rempli mon cœur pour vous. Je vous place *plusieurs fois* chaque jour dans le Sacré-Cœur de Jésus, surtout à la sainte Messe, en le priant de vous prendre entièrement à Lui, de vous faire voir les profondeurs de sa perfection et les profondeurs de votre néant, afin que rien ne s'oppose à l'union complète. Or, ma bien chère fille, cette vie est si courte, et nous n'en avons qu'une ; et à quoi sert-elle, si ce n'est à aimer notre *grand Dieu* et à nous préparer une place bien près de Lui dans le ciel » [2] ?

***

1. Lettre du 30 janvier 1902.
2. Lettre du 20 janvier 1904.

Détachement de soi et de la créature allié à la charité la plus ardente pour les âmes, intime union à Dieu et dépendance totale de son action : il s'en faut que ces vertus déjà si élevées suffisent au conducteur spirituel. La science lui est non moins nécessaire. On connaît à ce propos le sentiment de sainte Térèse. Ce n'est pas impunément que, pour ses ascensions intérieures, l'âme se livrerait à un guide ignorant, inexpérimenté ou présomptueux.

La science, en dom Marmion, était étendue, profonde et avertie. Les charges professorales et monastiques qu'il a successivement occupées lui avaient rendu familiers les divers domaines des connaissances sacrées : saintes Lettres, théologie dogmatique et morale, droit canonique, auteurs ascétiques et mystiques, auxquelles il faut ajouter ses études de psychologie. En ces matières, sa naturelle pénétration d'esprit lui a permis d'acquérir une science sûre, de bon aloi, soigneusement entretenue, à laquelle on pouvait sans cesse faire appel. Car il était doué d'une extraordinaire mémoire. Il avait, à un degré rare, toutes les qualités de cette faculté : promptitude pour apprendre, exactitude et fidélité à conserver. Ce qu'il y avait peut-être de plus frappant, c'était le caractère presque actuel de ses connaissances. Instantanément, pour ainsi dire, se réveillaient en lui des connaissances acquises de longues années auparavant, et cela sans effort, sans recherche, sans travail de réminiscence. On devine quels grands avantages il en retirait.

Mais la science ne vaut guère, si elle n'est associée à la sagesse. Très tôt, en dom Columba, la science a été mûrie à l'école de l'expérience. Nous l'avons vu, jeune prêtre à Dublin, entrer en contact avec les âmes les plus diverses, les plus déshéritées comme les plus nobles. Sans doute, son ministère habituel le rapprochait plus régulièrement de certaines catégories d'âmes : les convertis, les pécheurs, les prêtres, les vierges consacrées à Dieu dans le cloître ; il n'en reste pas moins vrai que son expérience s'est étendue à toutes les conditions, à tous les états de vie.

La Providence, sous ce rapport, l'a bien servi ; aussi le

trésor de son expérience des âmes s'est-il continuellement enrichi, pendant que son jugement s'aiguisait et s'affinait sans cesse : précieux appoint dans l'art spirituel que cette habileté acquise par un exercice aussi constant que varié !

Ajoutez que l'intuition du psychologue se doublait chez lui de la pénétration du saint — « le spirituel juge de tout » — et vous comprendrez qu'on ait dit qu'il devinait les âmes.

Telle est d'ailleurs la confiance qu'il inspire en ce domaine que, plus d'une fois, des parents, jusque-là irréductibles, permettent à leur fille l'entrée au couvent, dès qu'ils apprennent que dom Marmion y a le contrôle des consciences.

Citons, à ce propos, quelques témoignages de cette maturité de jugement qui lui faisait porter sur les âmes un diagnostic sûr et rapide. Une maîtresse des novices nous fournit une relation de faits menus mais significatifs.

« Une postulante m'inspirait des inquiétudes pour l'avenir ; je consultai dom Marmion qui avait eu un entretien avec elle. « La fortune des postulantes ne doit pas être considérée dans leur admission [1] ; de plus, un estomac qui prend tout indifféremment ne peut pas être regardé comme bon, il doit savoir rejeter le poison ». Je compris, et, quelque temps après, la postulante nous quittait ; la suite des événements prouva que cette sortie était un bonheur pour le monastère. Et cependant, à l'époque où le vénéré Père s'exprimait de la sorte, la communauté était ravie de cette postulante qui possédait de grands talents. Au sujet d'une autre novice, douée, elle aussi, de certaines qualités, le R^me^ Père me dit, dès la première entrevue : « Que pensez-vous faire de cette personne ?... C'est comme si, pour confectionner un ornement sacré, vous preniez du cuir au lieu de satin ». Le temps révéla la perspicacité de dom Marmion et la justesse de son appréciation. Par contre, une postulante un peu timide et renfermée nous donnait quelques inquiétudes. Consulté, le Père Abbé nous rassura disant que c'était une âme droite et qu'il ne fallait pas craindre de la recevoir.

1. N'est-ce pas sainte Chantal qui disait à des supérieures de la Visitation : « Si vous recherchez des filles d'argent, vous n'en aurez jamais d'or ».

Cette jeune sœur a, en effet, persévéré, et maintenant elle fait le bonheur de la communauté; toujours modeste et cachée, elle ne cherche qu'à acquérir la perfection de l'amour divin et l'oubli des créatures. Une autre novice attira l'attention de dom Columba. Dès le premier entretien, il reconnut une âme d'élite et promit de s'occuper d'elle ; il me recommanda de l'exercer par des mortifications et des humiliations, assurant qu'elle était capable de les supporter. Là encore, ses prévisions se sont pleinement réalisées ».

Dom Marmion avait, pour juger les âmes, des mots charmants. D'un de ses moines qui vient de mourir, et dont l'extérieur un peu fruste voilait la splendeur spirituelle, il écrit :

« C'était une âme *très unie* à Dieu mais très cachée, comme un de ces beaux nuages dont toute la gloire est tournée vers le ciel. »

* * *

Mais la qualité qui, dans ce ministère, lui a été particulièrement départie d'en haut, au point qu'elle touchait au « charisme », — qualité qui suppose toutes les autres et les couronne, celle qui, à y bien regarder, constitue le « formel » de la direction, — est la discrétion.

Il importe que ce mot dépouille tout convenu et jusqu'à l'apparence de la banalité, que volontiers on lui prête lorsqu'on l'attribue à un homme d'église.

La discrétion ne consiste pas non plus « à régler d'une façon uniforme la part qui revient à chaque âme : c'est là une idée aussi fausse que dangereuse. Elle ne se borne point à empêcher de trop faire ; c'est une idée incomplète : on pèche contre la discrétion en faisant trop peu, aussi bien qu'en voulant trop faire » [1].

Que faut-il donc entendre par ce terme ? C'est, d'une façon générale, — ainsi parle dom Marmion lui-même — « l'art surnaturel de discerner et de mesurer toutes choses en vue

1. D. Morin, *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*. Ch. x. *Discrétion et largeur*. Pour ce livre, voir ci-dessus p. 98, note.

de la fin ; d'adapter tous les moyens, chacun selon leur nature et d'après les circonstances, à l'obtention du but, qui est de mener les âmes à Dieu » [1] ; c'est plus spécialement « le tact merveilleux qu'il faut pour distinguer, d'abord, les forces et les besoins de chaque âme, son fort et son faible, ses ressources et ses lacunes, ce qu'elle donne et ce qu'elle pourrait donner ; puis les moyens à employer pour retirer de cette âme tout le profit possible pour Dieu, pour elle-même et pour ses frères » [2].

Pour se perfectionner dans cette vertu, dom Marmion était à bonne école : celle de saint Benoît, dont la Règle, au dire de saint Grégoire, est un chef-d'œuvre de discrétion. Il n'avait qu'à lire le chapitre de *l'Abbé* où le législateur des moines a tracé d'une main fine et sûre le portrait du conducteur d'âmes idéal [3].

« Tant de qualités se cachent sous ce simple nom de discrétion que saint Benoît a pu l'appeler « la mère des vertus ». Elle requiert avant tout une largeur de pensée, d'affection, de conduite, excessivement rare de nos jours ; elle suppose, en effet, qu'on apprécie et dispose chaque chose suivant la valeur qu'elle a aux yeux de Dieu, elle constitue comme une participation intime à la science et à la providence de Dieu. Dieu seul est l'être souverainement discret, nul ne l'égale

1. *Le Christ idéal du moine*, ch. III : *l'Abbé*. « La discrétion est avant tout une vertu du jugement ; elle prédispose l'homme à bien juger pour adapter les principes et les commandements aux possibilités concrètes de chacun. Elle ne doit pas être rattachée à la vertu cardinale de tempérance qui est modératrice du vouloir, mais à la vertu cardinale de prudence qui est une habitude de droiture et de pénétration de jugement ordonnée à bien régler la conduite morale ». D. I. Ryelandt : *Essai sur la physionomie morale de saint Benoît*.

2. D. Morin. *Ibidem*.

3. « Il faut, dit notamment le saint Patriarche, dans cet art si délicat et si ardu qu'est celui de régir les âmes, s'accommoder à la diversité des caractères ». Il faut allier la force à la douceur, tempérer l'autorité par l'amour ; savoir être « zélé sans anxiété, prudent sans timidité, aimer les âmes et haïr les vices » ; « user de modération dans la correction même, de crainte qu'en voulant trop râcler la rouille on ne brise le vase », il faut « se plier à tous les tempéraments », « montrer au disciple indocile le visage sévère du maître, à l'âme droite qui cherche Dieu, la tendresse du Père ». « A cette âme — c'est toujours saint Benoît qui parle — l'attrait des caresses, à celle-ci le frein des réprimandes, à cette autre la persuasion des raisonnements ». Et résumant lui-même sa doctrine, le grand législateur livre cette formule lapidaire que lui dictaient sa grande expérience des âmes et son génie, tout romain, de pondération dans le maniement des esprits : « mesurer toutes choses, de sorte que les âmes généreuses puissent donner essor à leur ambition et que les âmes faibles n'aient pas à se décourager », *Règle*, ch. II et LXIV.

dans l'art de traiter chaque âme suivant ses besoins, de la conduire à sa fin surnaturelle tout en respectant sa libre nature » [1].

De dom Marmion, on peut dire qu'il avait reçu, à un degré éminent, le don d'imiter cette « divine discrétion » dans ses rapports avec les âmes ; en lui, le terme de discrétion prend une singulière plénitude de sens.

Il a d'abord bien marqué lui-même la nécessité de cette vertu. C'était une de ses maximes favorites que, dans notre vie surnaturelle, nous devons d'abord garder notre personnalité dans ce qu'elle a de bon. Cela fait partie de cette « vérité », de cette « sincérité » que réclamait, à ses yeux, la vie de la grâce [2].

« De même, disait-il encore, qu'on ne rencontre pas deux visages qui soient tout à fait identiques, ainsi il n'y a pas deux âmes qui soient totalement semblables, et chacune doit traiter avec le Père céleste selon son caractère et les attraits du Saint-Esprit ».

Les attraits du Saint-Esprit : car dans le domaine de la grâce, la diversité n'est pas moindre que dans celui de la nature, et c'est surtout sur ce terrain que la discrétion aura à s'exercer [3].

Et chaque âme doit répondre à l'idée divine d'une façon qui lui est propre ; chacune doit faire valoir, sous la direction qui lui est donnée, et dans son état de vie particulier, les

1. D. Morin. *Ibidem.*

2. « La sainteté, écrivait-il, n'est pas un moule unique où doivent disparaître les qualités naturelles qui caractérisent la personnalité propre de chacun, pour ne représenter ensuite qu'un type uniforme. Loin de là. En nous créant, Dieu a doté chacun de nous de dons, de talents, de privilèges ; chaque âme a sa beauté naturelle particulière ; telle brille par la profondeur de l'intelligence, telle autre se distingue par la fermeté de la volonté, une troisième attire par l'étendue de sa charité. La grâce respectera cette beauté, comme elle respecte la nature qui en est le fond ; elle ajoutera seulement à la splendeur native un éclat divin qui l'élève et la transfigure ; dans son opération sanctifiante, Dieu respecte son œuvre de création, car c'est lui qui a voulu cette diversité : chaque âme, en traduisant une des pensées divines, a sa place particulière dans le cœur de Dieu ». — *Le Christ vie de l'âme*, ch. « *La charité dans la vérité* ».

3. « Dieu, écrit-il, distribue ses dons surnaturels suivant les desseins de sa sagesse. A chacun de nous la grâce est octroyée dans la mesure du don du Christ. Dans le troupeau de Jésus, chaque brebis porte son nom de grâce, connu du Pasteur, tout comme le créateur connaît la multitude des étoiles et les appelle toutes par leur nom, chacune ayant sa forme et sa perfection. » Doctrine qu'il appuyait sur l'enseignement de saint Paul aux Corinthiens. — Lettre du 29 janvier 1914.

talents confiés à sa liberté ; chacune doit reproduire en elle, par une coopération qui a son caractère spécial, les traits du Christ.

C'est par là, concluait-il, que se réalise cette variété merveilleuse qui rend Dieu « admirable dans ses saints ». Dieu trouve sa gloire en eux tous, mais on peut dire de chacun d'eux, avec l'Église : il ne s'en est point rencontré qui ait, comme lui, mis en pratique la loi du Seigneur [1].

Vérités banales que tout cela, dira-t-on. Sans doute. Ce qui l'est moins — et infiniment —, c'est d'être si convaincu de ces vérités que, dans la direction des âmes, on se guide toujours à leur lumière. C'était, avons-nous dit, l'éminente qualité de dom Marmion. Rechercher, en chaque âme qui venait à lui, quelle était sur elle la pensée de Dieu, découvrir en elle l'attrait spécial de l'Esprit-Saint, la rendre docile, avec une généreuse et constante fidélité, à cet Esprit qui ne déforme pas la nature mais la conforme au Christ ; comprime parfois, ne déprime jamais ; transfigure sans défigurer [2], et conduire cette œuvre jusqu'à l'épanouissement complet du dessein de Dieu : tel était son objectif.

Sa discrétion, — où entraient de l'intuition, de la science, de l'expérience et de la sainteté — se signalait donc par un double respect : celui des élections de la grâce, celui de la liberté spirituelle des âmes ; ce dernier sentiment poussé à une extrême délicatesse. Il cherchait, comme d'instinct, à distinguer les désirs, les affinités élémentaires de chacune, en vue d'en tenir compte pour leur bien. Lorsqu'un avis eût eu un caractère onéreux ou restrictif, il hésitait à le donner, aimant mieux rester en deçà de ce qu'il eût pu défendre ou prescrire, déconseiller ou recommander. Rarement guide dans les choses de l'ascèse n'a mieux compris l'insigni-

1. « En chacun des saints, l'Esprit de Dieu a respecté la nature avec les traits particuliers que la création y avait mis ; la grâce les a transfigurés, elle a ajouté ses dons propres et suréminents de l'ordre surnaturel. L'âme guidée par celui que l'Église appelle *Digitus paternae dexterae* a répondu à ses dons, et elle a réalisé ainsi *sa* sainteté. Ce sera certes pour nous un vrai ravissement de contempler dans le ciel les merveilles que la grâce du Christ aura fait éclater sur un fond aussi varié qu'est celui de notre nature humaine. *Le Christ, vie de l'âme*. Conférence *La vérité dans la charité*.
2. Cf. Morin, *l. c.*

fiance relative de la matérialité des actes en comparaison de l'intention qui les anime ou des motifs qui les suscitent. Avait-il reconnu la docilité d'une piété, que c'était une raison de laisser à celle-ci une large disposition d'elle-même. Très généralement, en matière facultative, il inclinait à ne pas entreprendre sur la volonté d'autrui, à ne pas brider des initiatives dont il n'avait pas à suspecter la droiture. Rien ne lui eût répugné, comme d'exercer, si peu que ce soit, une contrainte qui ne fût pas pleinement justifiée ; de faire intervenir, même le plus légèrement, dans le plateau de la balance, le poids de son autorité de directeur, en faveur d'une dévotion, d'une méthode, d'un procédé de spiritualité, d'une pratique quelconque qui avait ses préférences personnelles, mais qui ne s'imposait pas objectivement [1]. Que lui importait, en effet, pourvu que « l'unique nécessaire » fût sauvegardé ; — cet « unique nécessaire » que les symptômes de l'humilité et de l'amour filial envers Dieu, dans un cœur, garantissaient à ses yeux et cautionnaient toujours infailliblement ? Aussi bien son souci allait-il à subordonner et à ajuster ses propres interventions aux indications de la grâce, à se mettre vraiment « à la suite » du surnaturel ; dans le doute, dans un reste d'incertitude, il aimait mieux suspendre ses réponses et attendre dans la prière, plutôt que de précipiter une intimation avant d'avoir reçu le signe de Dieu.

Lorsqu'il était Prieur à Louvain, il comptait parmi ses dirigés un prêtre qui faisait sa méditation quotidienne selon la méthode de saint Ignace. Après deux ans de direction, ce prêtre apprend par un tiers que, dans l'ordre de saint Benoît, on ne procède pas de la même façon pour faire oraison. Il vient trouver dom Marmion et lui demande pourquoi, étant moine bénédictin, il ne l'a pas fait changer de méthode :

« Parce que, répondit tout aussitôt dom Columba, la méthode importe relativement peu. Vous avanciez dans la perfection : n'est-ce pas là l'essentiel » ?

1. Par exemple pour la dévotion au chemin de la croix qui lui était si chère et de laquelle il tirait tant de fruits spirituels. Il la proposait, il en faisait connaître les précieux avantages, mais jamais il ne l'imposait.

Même discrétion et même largeur de vue en matière de vocation. C'est ainsi qu'il dirigea vers le Carmel, « comme répondant à sa vocation réelle », un jeune homme qui avait d'abord songé à l'ordre de saint Benoît [1].

Sur cet article de la discrétion, sa sollicitude est si attentive qu'il ne néglige rien pour que soient respectées par autrui les voies de l'âme :

« Je crains qu'après votre départ, écrit-il à une Supérieure de communauté qui changeait de maison, la petite N... ne soit mal comprise. C'est une âme vraiment sainte, mais d'un moule très spécial. En partant, dites-lui, (si elle ne vous accompagne pas), que si elle était dans l'angoisse ou dans la peine, elle devrait m'écrire » [2].

La surnaturelle prudence qu'il appliquait dans la direction spirituelle, il voulait que l'âme la sauvegardât elle-même et sût se préserver de servitudes apparemment attachantes mais qui n'étaient pas selon sa voie :

« Une âme arrivée au point où en est la vôtre, — ainsi s'exprime-t-il dans une lettre à une carmélite, — ne doit pas tâcher de singer une autre, de l'imiter servilement : cela détruirait la liberté de son esprit et *la liberté d'action de Dieu en elle*. L'âme est trop souple pour entrer dans un cadre quelconque.

Si donc, en lisant la vie d'un saint, vous trouvez quelque chose que vous admirez, mais qui *ne vous attire pas dans la* PAIX *du Saint-Esprit*, ce serait une erreur de vous efforcer de l'imiter. Si le Saint-Esprit veut cette imitation, il l'opérera en vous dans une grande paix » [3].

Est-ce à dire que, lorsque le bien de son client l'exigeait, le médecin n'était pas capable de rédiger en termes catégoriques une ordonnance ? Il savait le faire. Quoi qu'il lui en coûtât, il donnait quelquefois de graves avertissements ; il

1. Nous tenons le fait du religieux lui-même. « La direction de dom Columba, écrit celui-ci, était caractérisée par un grand respect des âmes, une grande dépendance à l'égard de l'Esprit-Saint et c'est dans la prière, surtout au saint sacrifice, qu'il cherchait la lumière à donner aux âmes. C'est ainsi qu'il me dirigea vers le Carmel comme répondant à ma vocation réelle, quoique j'eusse songé à me faire moine de saint Benoît ». Lettre du 23 janvier 1928, à l'auteur.
2. Par discrétion nous ne donnons pas la date de cette lettre.
3. Lettre du 29 janvier sans indication d'année.

avait pour ses dirigés de hautes et surnaturelles exigences ; l'occasion se présentera à nous plus tard [1] de montrer abondamment quel zèle il apportait à faire naître et progresser en eux le désir et la réalité de la perfection.

Faisons seulement connaître ici un des cas où son verdict se montrait le plus décidé. Voyait-il venir à lui une âme cherchant Dieu, mais « inquiète, embarrassée dans les complications de ses méthodes personnelles », prisonnière de ses illusions et de ses procédés factices de piété, contractée et défiante ? Alors, il jugeait nécessaire de « la délivrer de son asservissement à elle-même » par un geste d'autorité, afin de lui restituer la liberté des enfants de lumière, et « de faciliter, en la lui rendant plus attrayante, son ascension vers Dieu ». Les expressions jusqu'ici employées se lisent dans la Préface que S. É. le Cardinal Mercier daigna écrire pour le premier des livres de dom Marmion ; la page d'où elles sont tirées a précisément pour objet de louer l'influence exercée par l'Abbé de Maredsous sur toute une classe d'âmes chrétiennes — influence que l'illustre Primat de Belgique connaissait, appréciait et vantait, bien avant que fût commencée et même projetée la publication des conférences spirituelles de dom Marmion sur le Christ.

Dans ses ordonnances impératives, et d'un contenu un peu amer à la volonté propre, dom Marmion, en se faisant pressant, ne quittait pourtant pas la manière affectueuse du père et le ton d'onction qui trouve le chemin des cœurs. Toujours, il dit : « Tâchez,... essayez,... je désire,... je désire que vous tâchiez »... Jamais directeur ne fut moins tyrannique et moins *oraculaire* [2].

A l'égard des faibles, il exerçait ces trois vertus que Bossuet exaltait chez saint François de Sales et qu'il déclarait « absolument nécessaires à ceux qui dirigent les âmes : la patience pour supporter les défauts, la compassion pour les plaindre

1. Dans le volume, en préparation, *La vie intérieure d'après les lettres spirituelles de dom Marmion.*

2. L'expression est de H. Bremond. *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 487, note 1. « Les deux vont ensemble » ajoute justement le fin critique.

et la condescendance pour les guérir » [1]. Dom Marmion se souvenait, comme le veut saint Benoît, de l'exemple du patriarche Jacob qui n'accablait pas ses brebis par des étapes trop dures ; il n'ignorait point — pour reprendre ses paroles — que toutes les âmes ne sont pas appelées au même degré de perfection et qu'il faut montrer plus de condescendance envers celles dont l'ascension est plus lente et plus pénible [2]. Il savait donc aussi, — grand art et grande science, — patienter, autant qu'il le faut, avec une âme, la supporter surtout en priant, attendre que pour elle sonnât l'heure de Dieu, car, disait-il,

« même d'un cœur de péché la grâce peut faire jaillir, quand elle le veut, une flamme magnifique de pur amour ».

On pourra appliquer à dom Marmion ce qu'on a très justement écrit d'un des conducteurs spirituels les plus séduisants, saint Anselme : « Il parle à chaque âme le langage qu'elle est capable d'entendre, la saisit délicatement au temps propice par où elle est maniable. Ainsi, ne dédaignant aucune voie d'approche, il atteint cette âme et la pénètre pour lui faire comprendre le vouloir divin sur elle en particulier, et l'ayant conquise, la rendre enfin docile à la grâce et au Saint-Esprit : et souvent les victoires de sa douceur sont celles d'un amour divin très exigeant » [3].

* * *

Pour qu'un tel ministère puisse se réaliser, une entière ouverture d'âme chez le dirigé est indispensable. « Traitez avec le directeur, dit saint François de Sales, à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, luy manifestant clairement vostre bien et vostre mal, sans faintise ni dissimulation, et par ce moyen, vostre bien sera examiné et plus assuré et vostre mal sera corrigé et remédié » [4].

1. Panégyrique du B. François de Sales, *Œuvres oratoires*. Édit. Lebarcq, t. V, p. 335.
2. Dans le *Christ, idéal du moine*, chapitre *L'Abbé, représentant du Christ*.
3. *Lettres spirituelles de saint Anselme*, Paris, 1925. Introduction, XXXIX. Précieux recueil de lettres remarquables par leur doctrine et traduites sous une forme très heureuse.
4. *Vie dévote*, I, ch. IV.

Telle est également la pensée de dom Marmion. Mais, bien entendu, quand il parle d'ouverture de conscience, il ne veut pas *obliger* ses dirigés à s'y soumettre. Cette « ouverture », il l'a toujours considérée comme un moyen très sûr, mais libre, de sanctification et de progrès : c'est dans l'intérêt même de l'âme qu'il la suggère.

Parfois, pour faciliter la libération de l'âme par elle-même, surtout quand il la connaissait depuis longtemps, il l'invitait, d'une manière affectueuse, à s'ouvrir. « A mon ton de voix, raconte une religieuse, il devinait que j'avais quelque chose sur le cœur : « Allez, ma fille, dites en toute simplicité... Il y a quelque chose, et je suis votre père ». Et ce que j'avais de la peine à faire connaître y passait ».

« Vous me dites — ainsi s'exprime-t-il dans une lettre, — que je ne vous connais pas assez ; il y a du vrai en cela. Je connais le bien et le mal de votre caractère, mais je ne me rends compte de votre âme que d'une façon générale et peut-être erronée, ne connaissant pas votre passé. Quand vous viendrez à ... ayez le courage de vous ouvrir complètement : je pourrai vous aider davantage » [1].

« Pendant la retraite que je dois vous donner prochainement, écrit-il à une autre religieuse, donnez-moi une humble histoire de votre passé, et je vous dirai, avec l'aide de Dieu, ce qu'Il attend de vous » [2].

Et encore :

« C'est pour moi une grande consolation de voir que vous agissez dans nos rapports avec une grande simplicité filiale. Il faut toujours me communiquer avec une ouverture et une simplicité parfaites ce que Dieu opère dans votre âme. Ayant accepté la direction de votre âme par amour de Notre-Seigneur, je désire être en état de juger de l'esprit qui vous conduit, ce que je ne pourrais faire si vous ne me disiez pas *tout* ce que je dois savoir. J'ai le sentiment, en effet, que Notre-Seigneur me donne des grâces et des lumières spéciales pour vous guider, mais à la condition que vous continuiez toujours comme vous l'avez fait jusqu'à

1. Lettre du 14 mars 1902.
2. Lettre du 1er mai 1906.

présent à m'ouvrir votre âme sans crainte *aucune* » [1].

Aussi sa joie était-elle grande lorsque, la confiance établie, il lui était possible de prendre l'âme en mains pour la mener à Dieu :

« J'ai été très content de voir que déjà, avec tant de simplicité et de franchise, vous traitez avec moi. Il n'y a pas d'illusion à craindre pour l'âme parfaitement ouverte avec celui que Notre-Seigneur lui donne pour guide » [2].

« Je suis charmé de votre lettre, écrit-il à une autre religieuse : elle est si franche, si ouverte ; j'userai de la même franchise et de la même simplicité à votre égard, et nous nous comprendrons » [3].

Pour que cette ouverture de cœur lui parût complète, il n'exigeait ni lettres quotidiennes ni interminables analyses d'âme [4] :

« Dans votre vie si simple, écrit-il à une jeune fille, vous trouveriez difficilement de quoi noircir du papier. Écrivez-moi environ une fois par mois ; simplement, comme une petite enfant à un père qu'elle aime et qui l'aime beaucoup. Prions beaucoup l'un pour l'autre afin que nous aimions beaucoup le bon Jésus et sa mère » [5].

Même conseil à une autre correspondante :

« Écrivez-moi environ tous les mois une *petite* lettre pour rendre compte de votre fidélité, tentations et dispositions d'âme » [6].

A une Supérieure de communauté religieuse, dès la première ouverture, il écrit :

« Je ne pense pas qu'il faudrait beaucoup de lettres, car je

1. Lettre du 6 septembre 1909. « Il aurait pu répéter à chacun de ses dirigés ce que saint François de Sales écrivait à sainte Chantal : « Croyez de moi deux choses : l'une que Dieu veut que vous vous serviez de moi, et n'en doutez point ; l'autre que, en ce qui sera pour votre salut, Dieu m'assistera de la lumière qui me sera nécessaire pour vous servir, et quant à la volonté, il me l'a déjà donnée si grande qu'elle ne peut l'être davantage. » Lettre du 14 octobre 1604. *Œuvres*, t. XII, 352.
2. Lettre du 21 novembre 1900.
3. Lettre du 3 décembre 1921.
4. Voir ci-dessus, p. 265.
5. Lettre du 1er octobre. 1904.
6. Lettre du 4 octobre 1900.

vois que Notre-Seigneur vous conduit par une voie très simple et très sûre » [1].

* * *

Chose difficile, souvent, que cette entière ouverture de cœur ; les plus saintes âmes l'éprouvent. « Mon entretien avec le P. Pichon, écrit sainte Térèse de l'Enfant Jésus, m'eût apporté de grandes consolations, sans la difficulté extrême que j'éprouvais à m'épancher ». D'autre part, à vouloir forcer l'entrée du sanctuaire, le directeur risque de voir l'âme se replier, pour toujours, sur elle-même et se refermer à jamais. De sa part il faut du tact, et dom Marmion en était doué.

De plus, il trouvait un auxiliaire docile et puissant dans sa nature affective, son exceptionnelle sensibilité, sa bonhomie cordiale et surtout sa singulière promptitude à la sympathie. Souvent, la première entrevue a lieu au parloir. Certes, quand on l'approche sans le connaître encore, il est un peu déconcertant ; l'homme spirituel a, en lui, une bien grosse enveloppe ; rien du type émacié où l'on se plaît parfois à rechercher l'ascète. Mais le regard, d'une grande douceur, trahit, en s'attachant sur vous, tant de bonté ; la physionomie est si simplement ouverte et si franche ; surtout, le désir de vous venir en aide et de vous faire du bien, si transparent, que l'âme, après un premier moment de surprise, ne tardera pas à s'ouvrir. Sans que se manifeste jamais en lui une indiscrète curiosité d'inquisiteur, l'entretien ne sera pas terminé que, le plus souvent, l'âme se sera donnée : les replis les plus cachés de la conscience, les recoins les plus obscurs, les ressorts les plus secrets auront été livrés et mis au jour, tant il inspire de confiance. Son expérience du cœur humain, son intuition des choses de Dieu et de l'âme lui ont vite fait voir clair dans votre intérieur, mais il continue à vous écouter, car il a la charité de l'oreille. Il ne veut du reste pas, comme il le dit, « devancer l'Esprit » ; il ne précipite rien ; bien plus,

1. Lettre du 1er novembre 1908.

ayant l'humilité du jugement, avant de suggérer un conseil, de formuler une décision, d'indiquer la route à suivre, il se recueille un instant, sans affectation pourtant et moins pour réfléchir que pour solliciter le secours d'en haut. Puis, sans prendre des airs d'oracle, mais avec toute l'autorité persuasive qui s'attache à sa réputation méritée d'homme de Dieu, le plus souvent en peu de mots lucides et pleins, — car en ceci encore, il excelle à dégager l'essentiel de l'accessoire, — il a résumé toute la situation, établi les principes, donné la solution. Et comme l'Irlandais qui est en lui ne perd jamais ses droits, tout naturellement, avec une spontanéité charmante, il a souligné le tout d'une boutade inattendue, d'une innocente plaisanterie, d'une réflexion pittoresque, d'un trait d'humour qui, amenant le sourire, achève de gagner le cœur. Vous étiez venu à lui l'âme dolente, endolorie, froissée, inquiète, troublée, oppressée ; vous le quitterez le cœur rasséréné, léger, rendu à la lumière, à la confiance, à la paix. Heureux ceux qui ont passé dans le rayonnement de sa grande âme ou l'ont rencontré comme guide à la croisée des chemins !... Heureux ceux qui gisant au bord de la route à demi morts ont trouvé en lui le Samaritain compatissant !... Heureux surtout ceux qui ont été fidèles à le suivre : ils ont marché d'un pas rapide dans une voie sûre !...

Un écrivain anglais a dit : « Être simple et aimant, c'est comme si l'on était né roi » [1]. L'empire incontestable que dom Marmion a exercé dans le monde des âmes tient en partie à l'ascendant irrésistible de son aimable simplicité.

Une page, vrai fragment d'autobiographie, qu'a bien voulu nous adresser une jeune fille, depuis carmélite, apportera quelques touches au portrait que nous essayons de tracer.

« C'est seulement en juin 1921, que j'ai eu le bonheur de connaître personnellement dom Marmion, et cependant les entretiens que j'ai eus avec lui ont exercé une grande influence sur ma vie intérieure et m'ont laissé un souvenir ineffaçable. C'est toujours intimidant, surtout pour une toute jeune fille,

1. Cité par D. Morin, *l. c.*

de se présenter seule devant un personnage éminent ; aussi j'avoue que ce n'est pas sans émotion que je suis entrée dans le grand parloir de Maredsous. Mais bien vite j'ai été conquise par la paternelle bonté du P. Abbé, qui d'ailleurs s'étant aperçu de mon trouble, s'empressait de me mettre à l'aise. Au début de la conversation, je remarquais l'accent étranger, la confusion des genres, etc... mais bientôt quittant le terrain des questions plus ou moins banales, le R^me^ Père m'apparut tout autre, et je me sentis en présence d'un saint. Rapidement l'entretien prit dès lors un tour tout à fait intime, et il suffit de peu de mots pour que le P. Abbé vît clair dans mon âme. Mon directeur avait confié au P. Abbé mon désir d'entrer au Carmel. Dom Marmion me posa quelques questions très simples, puis, se recueillant, il me dit qu'il voyait nettement les vues de Dieu sur mon âme ; il me parla longuement de ma vocation, et répondant, sans le savoir, aux plus secrètes aspirations de mon âme, il me donna le beau nom religieux de ... Mon émotion fut très vive : c'était bien Dieu qui me parlait par la bouche de son ministre. Le regard du Père était si profond, si lumineux, tandis qu'il m'entretenait de l'identification avec le Christ, de la vie d'immolation totale dans l'amour qui serait ma part. Pour encourager celle qui voulait se donner pleinement au Seigneur, il lui fit découvrir toute la beauté et la grandeur contenues dans l'acte d'offrande du Christ à son Père. L'*Ecce venio* devint dès lors pour moi une lumière... Enfin l'âme ne peut exprimer ce qu'elle ressentit pourtant si profondément... Je n'avais jamais eu aucun contact avec le Carmel ; aussi ai-je appris à en connaître l'esprit par le R^me^ Père qui avait une si profonde compréhension de notre vocation. Il s'étendit sur l'apostolat de notre Ordre, apostolat de prière et de souffrance, particulièrement pour la sanctification du clergé. Et pour stimuler mon ardeur, il parla en termes sublimes du sacerdoce... mais hélas ! aussi, des nombreux écueils que le prêtre rencontre. Sa voix prit une intonation plus vibrante, plus émue, en parlant des doutes sur la foi qui peuvent assaillir l'âme du célébrant, même au moment de la consécration. « Certes,

continua-t-il, votre apostolat sera caché, inconnu ; peut-être aurez-vous l'impression de travailler en vain... La Carmélite prie et souffre en silence ; elle s'immole, et ne voit rien. C'est la foi qui la guide et la soutient. Mais au ciel, vous aurez un cri de joie et de reconnaissance envers Dieu en voyant les nombreuses âmes, de prêtres surtout, que vous aurez aidées ».

L'angelus vint à sonner ; aussitôt le R^me^ Père, avec une simplicité charmante, se mit à genoux et récita à haute voix, avec moi, le salut à la Vierge. Puis, avec sa paternelle bénédiction, il promit de se souvenir de moi à la messe, en consacrant la « petite hostie » en union avec le Christ. Mais, continua-t-il, je compte sur vos prières, car les carmélites ont la pureté et la simplicité des colombes, elles vont d'un vol rapide s'appuyer sur le Cœur du Bien-Aimé, tandis que nous, bénédictins, — ajouta-t-il, en souriant, avec cet humour irlandais qui lui était particulier — nous sommes encore comme les corbeaux !

Chaque nouvel entretien avec le P. Abbé lors de mes séjours à Maredsous fortifiait mon âme et la rapprochait du Christ, idéal de la vie d'hostie. Dom Columba insistait surtout sur la vie de foi intense, sur l'union avec Dieu, sur le dépouillement total du créé, sur l'abandon généreux au bon vouloir divin, sur une constante fidélité en toutes choses. Il fallait dire peu de mots pour qu'aussitôt il se rendît compte de l'état d'âme dans lequel on se trouvait. Enfin, il n'est point possible d'exprimer la simplicité exquise, la délicate bonté et la condescendance extrême avec lesquelles il daignait s'occuper d'une pauvre petite âme...

La première fois qu'il me vit au Carmel, il me demanda : « Quand vous donnera-t-on un habit convenable, et quand quitterez-vous ces... « friponneries » ? Il avait accepté de présider à ma prise d'habit et semblait pressé de fixer la date, comme s'il avait eu l'intuition de sa fin prochaine. Hélas ! à peine avait-il tout arrangé pour le mois de mars (1923) que Dieu nous l'enlevait. Mais il est encore là, veillant sur mon âme et, de là-haut, il continue son œuvre en elle : la

petite carmélite lui a voué une ardente reconnaissance et ne pourra dire qu'au ciel tout ce qu'elle lui doit ».

Ce témoignage simple et vécu nous laisse entrevoir l'ascendant de dom Marmion sur les âmes ; il est précieux encore parce qu'il nous révèle un autre aspect de sa direction. Lorsqu'il avait affaire à une âme décidée, — l'attrait spécial de l'Esprit discerné, et la vocation reconnue — il l'engageait résolument dans le chemin de la perfection qui était le sien. Ce directeur si discret avait un sens très net de ses responsabilités, et le zèle de la sanctification des âmes pour la gloire de Dieu le dévorait ; aussi ne cessait-il de rappeler à l'âme qui cherchait vraiment le Seigneur, les saintes exigences de son état. A la discrétion chez le directeur ne correspondent pas, chez le dirigé, de simples velléités :

« J'ai beaucoup prié pour vous durant votre retraite car mon désir de votre perfection va toujours augmentant. Notre-Seigneur seul pourrait vous faire comprendre combien je désire vous voir devenir une sainte » [1].

« Votre bonne lettre m'a causé un bien vif désir, écrit-il à une future carmélite ; je désire sincèrement votre persévérance dans vos bonnes résolutions et votre progrès dans l'amour du Seigneur » [2].

Loyalement, d'avance il avertit l'âme que l'œuvre de la perfection est ardue, et qu'il contribuera lui-même avec fermeté à la réaliser :

« Si le Bon Dieu me donne le bonheur d'être votre père, pendant des années, tous mes efforts tendront à subjuguer à la grâce votre nature si ardente. Car ce qui vient d'un mouvement purement naturel n'a aucune valeur pour notre perfection » [3].

« Je serais très heureux, écrit-il à une religieuse, de compléter l'œuvre de Dieu dans votre âme, en vous livrant entièrement à notre cher Seigneur, « qui a arrêté ses regards

1. Lettre du 16 décembre 1902.
2. Lettre du 17 décembre 1901.
3. Lettre du 4 octobre 1900.

sur votre bassesse », et vous veut entièrement *à Lui* (sans égard pour les goûts) » [1].

« Vous me dites, — ainsi s'exprime-t-il dans une lettre à une Supérieure de Carmel, — que vous désirez être *tout entière* à Jésus. Je vous promets de vous aider de tout mon cœur par mes pauvres prières et par mes *obédiences*. Que Jésus vive en vous et que par votre docilité vous deveniez un instrument dans sa main. Ce sont nos résistances et nos raideurs qui empêchent le Saint-Esprit de produire la sainteté en nous » [2].

* * *

Nous avons lu, au commencement de ce chapitre, les deux lettres où dom Marmion traçait, en 1899, le programme si élevé qu'il se proposait de réaliser dans la direction des carmélites de Louvain. Au lendemain de sa mort, arrivée à la fin de janvier 1923, l'une des âmes qu'il avait conduite, dès les débuts de ses relations avec ce monastère, lui rendait le témoignage suivant. Dans ces lignes on fera la part toute légitime de la piété filiale ; on y rencontrera aussi un accent de simplicité et de sincérité qui ne trompe pas.

« J'ai consulté nos mères, nos sœurs, et leur témoignage unanime est celui qui vit dans mon âme : dom Columba ne fut jamais pour nous que l'homme de Dieu. Personne ici n'a souvenance qu'il se soit jamais penché sur une âme qu'au nom, à la place, de la part de Jésus. Et il n'attira aucune âme à lui, mais il les attirait toutes *en leur montrant Jésus*, et toutes étaient données avec Jésus et par lui au Père céleste. Il était vénéré autant qu'aimé, et il aimait ses filles autant qu'il respectait, qu'il vénérait en elles les épouses de son divin Maître. Il les voulait belles pour Lui, et se réjouissait — il le disait avec joie, et souvent — de pouvoir les embellir, les enrichir pour Lui. Ses paroles dont elles profiteraient, ses lumières qu'il répandait, ses dons qu'il distribuait à pleines mains, de l'abondance de son cœur, devaient orner ses filles de parures qui réjouiraient éternellement l'Époux divin, et que l'Époux

1. Lettre du 1er janvier 1907. La dernière phrase est obscure.
2. Lettre du 4 août, (sans date d'année, mais après 1909.)

lui ferait voir toute l'éternité en lui disant : « C'est par toi que je les ai parées ainsi ».

Il nous parlait toujours *in nomine Domini*. Nulle ne se serait avisée de traiter humainement avec lui, de raisonner de semblable à semblable. Il était, et demeura toujours, l'homme de Dieu. Et « celui que Dieu avait envoyé nous dit toujours la parole de Dieu ». Jamais donc aucune familiarité : c'eût été déchoir, pour lui et pour ses filles, mais une simplicité exquise : « Père »... « fille »...

Comme directeur du Carmel, il fut l'homme de l'Église. Il avait si bien compris que, délégué par l'Église, pour la direction spirituelle d'un Carmel dans une ville qui n'a pas de couvent de Carmes, directeurs autorisés des Carmélites et généralement délégués pour ce ministère, il devait guider ses filles spirituelles comme l'Église le veut, comme l'Ordre a le droit de l'attendre, *dans l'esprit du Carmel*. Certains disaient : « Il fera des carmélites de demi-bénédictines ». Avec nos Pères provinciaux nous protestons. Il nous voulait, il nous maintint carmélites, exagérant même à l'excès, de parti pris, les précautions, tant il avait le respect des vocations diverses. Il tenait pour principe que le religieux est un chrétien parfait ; que s'étant engagé dans tel ou tel Ordre, il devait y vivre sa vie de chrétien parfait dans le sillage laissé par les saints Fondateurs.

Il fut apôtre : il ne nous enseigna que la vie éternelle : « Vous connaître, vous, Père céleste, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ ». Il appliquait tout à notre genre de vie. Il avait une très haute idée de la vocation d'une carmélite, et il maintint ses filles à la hauteur de cet idéal d'épouses du Christ, aides de l'Église du Christ.

Père, il se fit tout à toutes. Chacune pouvait se croire — et était en réalité — son unique, parce que l'unique de Jésus. Dans la direction, au confessionnal, et surtout pendant la retraite, ce caractère se manifestait bien : il prenait intérêt à tout, contrôlait tout *en Père*. Il ne devançait jamais la grâce, il attendait, guidait, soutenait, puis il exprimait son bonheur devant la rencontre de l'Époux et de l'épouse. On pourrait

dire de lui, en toute vérité, que par rapport aux âmes qu'il dirigeait, dom Columba était l'ami de l'Époux, celui dont la joie est parfaite « parce que celui qui est l'Époux a l'épouse » [1].

Comme serviteur de Dieu dans la direction spirituelle du Carmel, oh ! comme il garda bien sa place et soutint bien son rôle ! Serviteur dans un esprit tout surnaturel, il ne demandait, ne désirait pas de récompense humaine. Il aimait à dire à Dieu : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* [2]. Nous aurions pu lui appliquer ce verset : « Vous êtes vrai Père, parce que désintéressé. Vous ne demandez jamais rien pour vous-même ». Il attendait les prières de ses filles, mais encore et seulement pour les intérêts de Dieu, pour sa gloire en lui et dans les âmes qui, de toutes parts, s'adressaient à lui.

Aussi quand vint l'heure de la séparation, lors de son élection à l'abbatiat de Maredsous, pûmes-nous chanter le *Te Deum* : le serviteur de Dieu était appelé à servir son Maître dans un champ plus vaste. Dieu seul pouvait cependant sonder la blessure faite dans tous les cœurs, à la mesure même du désintéressement que le serviteur fidèle leur avait appris. Mais Dieu ne sépara point de son ministre des âmes qui sont, par vocation, les aides obligées de ses amis et de ses apôtres. Dom Columba n'allait plus guère *leur* donner sa parole, mais comme il les emportait spirituellement avec lui, il allait *les* donner en *se* donnant. Il escomptait leur puissance d'intercession sur le cœur de Jésus à qui il les avait fiancées comme à un Époux unique et divinement jaloux ».

L'hommage que toute une communauté de religieuses ferventes apportait ainsi, après tant d'années de relations spirituelles, à la mémoire de dom Marmion, est le plus beau commentaire, semble-t-il, qu'on pût souhaiter à l'enquête que nous avons entreprise.

* * *

1. *Qui habet sponsam sponsus est*, Joan. III, 29.
2. « J'ai dit à Dieu : Tu es mon Seigneur et tu n'as pas besoin de mes biens ». Ps. XV, 2.

De cette riche documentation — car on a vu dom Columba en rapport avec des âmes très diverses — il nous reste à indiquer, en guise de conclusion, quelles idées maîtresses guidaient dom Marmion en cette matière importante et délicate.

Car au sujet de tout maître de spiritualité, se pose cette question, tenant à la notion même de l'art spirituel de la conduite des âmes : quelle conception a-t-il des relations fondamentales qui doivent s'établir entre l'âme chrétienne et Dieu ? Et par une conséquence immédiate, quelles sont les dispositions — pensées et sentiments — qu'il cherchera à cultiver et à faire dominer dans les esprits et les âmes, à y rendre les plus habituelles, les plus vigilantes, les plus prêtes à s'éveiller et à fournir des amorces à la prière et des motifs à l'action ? Il s'agit, on le voit, d'une attitude foncière qui convienne aux chrétiens en tant que chrétiens et du fait même de la grâce sanctifiante, et, par suite, d'une attitude générale, capable de s'adapter avec une parfaite souplesse à la diversité des individus, des états, des circonstances, du degré d'avancement dans la vertu.

D'importance primordiale pour la connaissance de la formation donnée aux âmes et de la route par laquelle elles sont menées, cette question n'intéresse pas moins essentiellement lorsque c'est la personnalité du guide lui-même qu'on veut analyser. Il n'y a pas, en effet, de maître de spiritualité digne de ce nom, qui ne doive être à même d'enseigner à autrui son propre idéal, de trouver dans son propre fonds des conseils de perfection qu'il fera passer dans la conscience de son prochain.

Vraie de tout conducteur d'âme, cette dernière remarque se vérifie avec une justesse frappante de dom Marmion, car celui-ci, — nous l'avons vu précédemment — se livrait facilement dans les occasions où il instruisait ou donnait conseil, et ses avis équivalaient parfois à des confidences sur sa vie intérieure.

Nous aurons l'occasion plus tard [1] de répondre en détail à cette question. Nous devons pourtant au lecteur d'indiquer

1. Dans un volume, en préparation, sur *Les Lettres Spirituelles* de dom Marmion.

ici, dans les grandes lignes, les idées capitales qui guidaient dom Marmion.

La sainteté, en l'homme, n'est possible que selon le plan divin : connaître ce plan, s'y adapter, c'est toute la substance de la sainteté.

Ce plan consiste à appeler la créature humaine à participer, par la grâce de l'adoption surnaturelle, à la propre vie éternelle de Dieu.

Au centre de ce plan est établi le Christ, Homme-Dieu, en qui réside la plénitude de vie divine et qui vient la communiquer aux hommes.

L'homme entre en participation de cette vie divine par la grâce sanctifiante qui, lui laissant sa condition de créature, le rend véritablement, par adoption, l'enfant de Dieu : le Père céleste enveloppe tous les chrétiens dans une extension de sa Paternité à l'égard de son propre Fils Jésus-Christ.

Cette grâce d'adoption, dépassant les droits, les forces et les exigences de notre nature, a, dès lors, un caractère proprement surnaturel. Tout en gardant la nature dans ce qu'elle a de noble et de bon, l'âme doit chercher à vivre en enfant de Dieu, par l'union à Jésus-Christ, sous l'action du Saint-Esprit.

Partant de ces doctrines fondamentales, dom Marmion demande de l'âme qu'il dirige une double attitude essentielle : humble soumission de la créature, fidélité d'amour de l'enfant. Il veut que l'âme, consciente des droits de Dieu, Maître souverain, cherche à reconnaître ces droits, à les honorer, à les respecter par la conformité parfaite de sa volonté à celle de Jésus. Mais se sachant enfant du Père céleste, toute cette œuvre de conformité doit s'enraciner dans un amour filial incessant. Constamment dom Marmion invite l'âme à prendre et à reprendre sans fin contact avec Dieu par le regard de la foi, le mouvement de la confiance et l'élan de l'amour. En toute occurrence, remonter à Dieu, source unique de vie et Père plein de bonté, et tirer immédiatement de cette source, toujours vive et toujours accessible, la lumière qui éclaire, la force grâce à laquelle on

résiste à la tentation, on franchit l'obstacle, on remporte sur soi une victoire, on accepte un sacrifice, on accueille une humiliation, on reçoit une épreuve, on accomplit, enfin, le devoir du moment présent.

Et tout cela, par Jésus-Christ, unique voie qui mène au Père, en se réclamant de ses mérites, en union constante avec les dispositions intérieures du Verbe Incarné, Homme-Dieu, modèle vivant de toute perfection, et, par l'action de son Esprit, auteur de toute sainteté.

Dom Marmion veut que l'âme cherche à imprégner toute son existence et toute son activité, jusque dans les moindres détails, de surnaturel, et qu'elle demande à la foi vive, à l'amour filial et confiant, humble et généreux, le secret de tout progrès.

Notons que dom Columba s'était assimilé ces principes au plus intime de l'âme ; — qu'il en avait embrassé l'inspiration toute surnaturelle et la magnifique simplicité ; — que difficilement trouverait-on un homme qui, par la grâce du Christ, se sentît, avec plus de confiance et d'ingénuité, « le petit enfant, à la fois tout révérant et tout affectueux, du Père céleste, » et un directeur qui, avec plus de chaleur et d'onction, cherchât à faire passer dans ses dirigés, la conviction profonde dont il vit intensément.

Tel est dom Marmion, raconté par lui-même, pourrions-nous dire. Tout au long de ces pages où nous l'avons laissé parler — qui s'en plaindra ? — il se montre à nous dans la pure lumière d'une « humanité » très haute et très humble, et aussi, sans le savoir, dans la splendeur tout intime d'une profonde union à Dieu où s'alimente un zèle ardent et éclairé pour les âmes ; instrument docile et discret entre les mains du Seigneur, demeurant proche de nous dans une bonté toute rayonnante, il ne cesse de dilater les cœurs en les élevant vers les sommets.

NOTE

Canevas de la première conférence spirituelle de dom Marmion au carmel de Louvain en 1899. *Nous donnons ce texte parce que, sous une forme très simple et parfois inachevée, il condense les principes qui guidaient dom Marmion dans ce ministère sacré.*

« Quand votre glorieuse mère sainte Térèse a été nommée prieure du couvent de l'Incarnation, elle a installé la sainte Vierge à sa place en déclarant qu'elle serait la seule supérieure de la maison, et nous savons quels fruits de bénédiction ont suivi cette démarche. Eh bien ! je déclare dès ce premier jour que le seul directeur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Vous êtes à Lui, Il vous a achetées par son précieux sang et ses souffrances. Vous vous êtes données à Lui sans réserve par votre sainte profession, et c'est à Lui et à Lui seul de former vos cœurs, de sanctifier vos âmes, de vous conduire à cette union intime avec Lui qui est l'objet de tous ses désirs : *Haec est voluntas Dei sanctificatio vestra.*

Il est la sagesse ; Il connaît à fond les dispositions de vos cœurs, etc.

Il est la sainteté même : *Tu solus sanctus*, et c'est à Lui de vous conduire. Se livrer entièrement à son Esprit.

Seulement, par un décret de sa sagesse, il veut qu'ici-bas nous soyons conduits par des hommes. Saint Paul et Ananie, Corneille à qui l'ange commande d'aller à saint Pierre.

Cette direction sera d'autant plus bénie de Dieu et féconde pour vos âmes qu'elle sera donnée et reçue avec une dépendance plus absolue de Jésus-Christ.

1. Le directeur, instrument de Jésus-Christ. Plus il est uni avec Lui, plus il renonce à son propre esprit pour suivre en tout les inspirations de Jésus-Christ, plus son ministère est efficace. Pour ma part, je tâcherai d'agir dans une dépendance absolue de Jésus-Christ. Je tâcherai de connaître ses desseins sur l'âme de chacune d'entre vous. Je tâcherai de suivre humblement sa volonté et la direction de son esprit. Je demande que vous priiez à cette intention, etc.

2. Pour vous. a) Je vous rappelle une parole d'or de votre glorieuse mère : « Si vous cherchez dans le directeur l'homme,

quelque savant ou quelque saint qu'il soit, vous trouverez l'homme ».

C'est Jésus qui fait *tout* dans la sanctification des âmes. Nous ne sommes que des obstacles : *Omnis homo mendax. Vos cum sitis mali. Sine me nihil.* Voyez donc, par une foi forte, Jésus et Jésus seul, en celui qui le représente auprès de vous pour le moment. Si celui-ci vous aide, donnez-en toute la gloire à Celui à qui seul elle est due: *Soli Deo honor et gloria.*

b) Soyez très ouvertes. Il faut que le directeur puisse voir jusque dans le fond de votre âme. Comme le Père voit son Fils. Plus vous serez ouvertes, plus vous aurez de foi en celui que Dieu met auprès de vous, — plus Dieu donnera à son ministre le pouvoir de vous aider.

c) Ne soyez pas étonnées, s'il est parfois sévère, etc. Donc pendant l'oraison, dans la sainte communion, etc. lorsque vous demanderez à Notre-Seigneur : « *Domine, quid me vis facere* » ? Jésus vous dira : allez à mon ministre ; j'ai mis mes paroles dans sa bouche, celui qui l'écoute, m'écoute. Dans l'ancien Testament, Dieu parlait aux hommes par les anges, mais depuis que son Fils Jésus s'est fait homme, il leur parle par l'intermédiaire des hommes.

Le pasteur doit commencer par connaître son troupeau *Cognosco oves meas et cognoscunt me meae.* Il faut pour cela un peu de temps. Je suis un père. J'ai vu toutes sortes de misères. Mon pouvoir pour vous faire du bien dépend de l'ouverture avec laquelle vous agissez avec moi. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* Bienheureux celui qui ne perd pas sa confiance en moi !

Malgré votre bonne volonté, Dieu permettra, pour éprouver votre foi, qu'il vous semble que mes paroles ne contribuent pas à votre avancement. *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire,* penserez-vous. Dans ces moments, il faut résolument marcher par la foi et rester fermement persuadées que Dieu vous conduira si vous placez votre confiance en celui par lequel Il vous parle en ce moment.

Le directeur doit prendre Jésus-Christ comme modèle. Or, Jésus-Christ est la bonté même et aussi la sainteté même.

Vous trouverez en moi un père auquel vous pourrez ouvrir vos cœurs en toute confiance, ou plutôt une mère à laquelle vous pourrez venir, en toute simplicité comme des enfants, et plus vous êtes simples et ouvertes, plus j'aurai de pouvoir pour vous aider. Votre bienheureuse Mère dit que ses enfants doivent traiter de toutes les affaires de leurs âmes avec leur directeur.

Mais Jésus est aussi la sainteté même, et je dois Le représenter en cela. C'est-à-dire : Jésus, malgré le grand amour qu'Il nous porte, punit nos moindres infidélités volontaires. Sainte Gertrude fut privée pendant quelque temps de toute consolation par suite d'un mouvement de vaine complaisance. C'est pourquoi le directeur doit exiger une grande fidélité des épouses de Jésus-Christ, tout en tenant compte du progrès et de la perfection de l'âme.

Votre glorieuse Mère dit, dans une de ses lettres, que ce serait un grand malheur pour une communauté de Carmélites si le directeur permettait que son affection pour la communauté l'empêchât d'insister sur une grande fidélité, etc.

Il y a tant de marques de l'action de Dieu dans une âme, dit sainte Térèse, qu'elle ne peut, à mon avis, l'ignorer. Toutefois voici la conduite la plus sûre à tenir ; elle n'a aucun danger et offre de nombreux avantages, et nous femmes qui sommes étrangères à la science, nous devons surtout nous y conformer. C'est de faire connaître notre âme tout entière et les grâces que nous recevons à un confesseur éclairé et de lui obéir. Notre-Seigneur Lui-même me l'a ordonné plusieurs fois ; je le mets en pratique et je ne pourrais sans cela avoir du repos ».

LE CARDINAL MERCIER ET DOM MARMION
(1916)

CHAPITRE XII

LE CARDINAL MERCIER ET DOM MARMION

Débuts des relations du cardinal Mercier et de dom Columba. — Celui-ci devient confesseur du cardinal. — Intimité croissante. — Estime du cardinal Mercier pour les fils de saint Benoît. — Témoignages d'amitié et de confiance du cardinal envers son confesseur et conseiller. — Impossibilité de démêler dans le détail l'influence de dom Marmion. — L'affaire Tyrrell. — Influence de dom Columba sur le cardinal dans le domaine proprement spirituel. — Autres amitiés de dom Marmion. — Caractère surnaturel de ses affections.

Au premier rang de ceux qui confièrent à dom Marmion la direction de leur âme se rencontre le cardinal Mercier.

A l'envi, on a relevé les dons extraordinaires et marqué les initiatives presque uniques dans l'Histoire, qui ont fait du Primat de Belgique la plus grande figure de notre temps.

Profond penseur, il aborde les questions philosophiques et scientifiques avec une égale maîtrise ; la restauration de la philosophie thomiste — dont les bienfaisantes répercussions se feront longtemps sentir dans le domaine des idées, — salue en lui un de ses promoteurs les plus hardis et les plus tenaces.

Élevé à l'épiscopat, ce penseur se révèle homme d'action et de zèle apostolique. Pasteur vigilant, d'une infatigable activité, il se prodigua, pendant un quart de siècle, aux intérêts de son très vaste diocèse. Par ses lettres pastorales, dont plusieurs demeureront des modèles, il guide les esprits, excite les énergies, encourage toute initiative propre à étendre le règne du Christ.

Cardinal de la Sainte Église, il honore, par le prestige du savoir, par la noblesse souveraine du caractère, par les hautes vertus de sa vie, l'éminente dignité dont il est revêtu.

Défenseur intrépide de la Cité envahie, il proclame d'un verbe frémissant, à la face d'un injuste agresseur, la prédominance invincible du droit immuable sur la force brutale d'un jour ; incarnant l'âme nationale, par la plume, par la parole, par l'exemple, il soutient le patriotisme et stimule l'endurance d'un peuple accablé.

Apôtre du Christ, il rayonne de bonté souriante, se faisant tout à tous, afin de les gagner tous au Christ. Partout, vers les humbles comme vers les sages, sa bonté le fait s'incliner avec cette simplicité exquise qui est l'ornement le plus séduisant du génie.

Austère ascète sous la splendeur de la pourpre, il laisse, avec l'exemple lumineux et entraînant de la plus haute vertu, des écrits spirituels qui resteront le guide des âmes éprises de perfection.

Une fin d'une merveilleuse sérénité et d'une émouvante simplicité de saint couronne dignement une vie longue, pleine et singulièrement féconde.

L'immense retentissement qu'eut sa mort, comme le concert d'admiration et de louange, vraiment sans précédent, qui, d'un bout à l'autre de l'univers civilisé, l'accompagna dans la tombe, ne firent que rendre témoignage à la place éminente qu'occupa durant sa vie ce Prince de l'Église à qui la grandeur fut comme naturelle.

On dirait qu'il a été donné pour montrer au monde à quels sommets peut s'élever l'homme, quand Dieu l'a marqué de son signe d'élection pour accomplir les grands desseins de son éternelle Providence.

Quelle fut l'origine des relations du cardinal Mercier avec dom Marmion ? Elles remontent à l'année 1899. Nous avons dit [1] que la renommée du talent et des vertus de dom Columba, arrivé depuis peu au Mont-César à Louvain, avait vite franchi les murailles du cloître : des liens s'étaient formés entre les maîtres les plus distingués de l'*Alma mater* et le Prieur de la jeune abbaye bénédictine. Mgr Mercier

1. Voir ci-dessus, p. 150.

était alors Président du collège de philosophie supérieure, fondé en mars 1894 par Léon XIII. Un jour, Mgr Mercier dit à un des collègues[1] :

— « C'est ennuyeux... Je viens de perdre de nouveau mon confesseur... Je ne sais trop à qui m'adresser »...

— « Depuis quelque temps, reprend l'interlocuteur, j'ai confié la direction de mon âme à dom Marmion, et j'en suis on ne peut plus satisfait ».

Mgr Mercier se détermina à voir dom Columba. Avec sa pénétration habituelle, il ne mit pas longtemps à comprendre les grandes qualités d'esprit et de cœur du Père Prieur ; quoique celui-ci fût de sept ans plus jeune que lui, il le choisit définitivement pour confesseur, et fit de lui un de ses conseillers habituels.

L'intimité s'établit très rapidement et alla toujours croissant.

Sans doute, plus d'un contraste séparait ces deux hommes. Mgr Mercier se distingue par une rare puissance de raisonnement et se plaît à creuser le problème philosophique ; il est aussi directeur d'intelligences et homme d'action embrassant tous les problèmes de son temps, apte aux tâches les plus diverses, doué d'une volonté de fer, possédant une parfaite et sereine maîtrise de soi. Esprit intuitif et pénétrant d'une extrême vivacité, dom Marmion possède une connaissance approfondie de la théologie ; âme mystique, d'une grande richesse de sensibilité, il s'attache particulièrement à la direction spirituelle.

Malgré ces contrastes, accentués encore par les différences de tempérament et les qualités de race, ces deux esprits sont bien faits pour se comprendre. Dans le domaine des idées, ils professent un égal amour pour la doctrine de saint Thomas, mais c'est surtout sur le terrain de la vie morale et spirituelle qu'ils se rapprochent ou s'unissent. Simplicité de caractère, droiture, amour de la vérité, gaieté plus joviale chez dom Marmion, plus contenue et plus fine chez le cardinal Mercier,

1. A présent chanoine de l'Église métropolitaine. C'est de lui que nous tenons le trait.

bonté, humilité et confiance absolue dans la Providence, esprit surnaturel : ce sont là traits communs qui éclairent également leur physionomie. Tous deux, à la fois très intérieurs et très humains, sont aussi apôtres au zèle ardent et généreux, au verbe persuasif, qui trouve le chemin des cœurs et des intelligences. Tous deux sentent brûler au dedans d'eux-mêmes la pure flamme du bien, tous deux se sentent poussés de la même ambition d'intense vie intérieure personnelle et d'extension du règne du Christ.

De l'intimité qui s'établit dès l'année 1899 entre le Président de l'Institut supérieur de philosophie et le Prieur du Mont-César, les témoignages écrits sont rares. On eût aimé à voir ces deux nobles esprits s'épancher dans leur correspondance. Mais, durant surtout la première période de leur amitié qui s'étend jusqu'à la nomination de Mgr Mercier à l'épiscopat, ils se voyaient fréquemment ; chaque semaine, dom Marmion se rendait à l'Institut Léon XIII [1], et souvent Mgr Mercier faisait l'ascension de la colline que couronne l'abbaye [2].

En février 1906, Mgr Mercier était nommé archevêque de Malines [3]. Dom Marmion écrivait à cette occasion :

« J'ai perdu un ami qui m'était bien cher, je veux dire Mgr Mercier. Depuis plusieurs années, nous étions si intimes que nous n'avions presque pas de secret l'un pour l'autre. Maintenant sa haute position creuse un abîme entre nous que toute sa condescendance ne saurait combler. Du reste, sa

1. Plus tard, le cardinal Mercier évoquait parfois, devant ses familiers, en rian de plaisir, les souvenirs de cette époque. « J'étais dans mon cabinet de travail. J'entendais tout à coup, dans le corridor, un pas lourd et rapide : boum, boum, boum... Ah ! me disais-je, c'est dom Columba qui est là... » L'entretien durait parfois longtemps, puis, avant que dom Marmion se retirât, Mgr Mercier s'agenouillait sur un prie-Dieu en bois d'érable et damas noir, qui se trouve actuellement au musée de Malines ; dom Columba s'asseyait sur une chaise et remplissait son ministère.

2. « Un jour, (c'était vers 1902), raconte le témoin que nous avons déjà cité, je me rendis au Mont César pour une retraite de trois jours. Je désirais être tout à fait seul. Et voilà qu'à l'abbaye, je me trouve soudain face à face avec Mgr Mercier qui était venu pour le même motif et dans la même intention. Étonnement réciproque. Nous désirions quelques instructions. Dom Columba s'offrit à nous les donner, et proposa de s'adresser aux deux retraitants en même temps ; ce qui fut accepté. Il nous fit trois conférences : 1° sur l'oraison ; texte : *Beatus vir qui in lege Domini meditatur die ac nocte* ; 2° sur l'office divin ; 3° sur la messe. Elles me plurent tellement que j'en écrivis le résumé. »

3. Il fut sacré le 25 mars suivant.

résidence à Malines rend les rapports beaucoup moins fréquents. C'est une si sainte âme, qui ne cherche que Dieu et sa gloire. Il fera beaucoup pour les âmes » [1].

Cette dernière prédiction devait se réaliser en plénitude. L'influence heureuse qu'a exercée le cardinal Mercier dans le monde des âmes par ses écrits pleins de doctrine, comme par l'exemple de ses hautes vertus, ne se peut mesurer.

Là où l'humilité de dom Columba le rendait mauvais prophète, c'est quand il s'imaginait que l'élévation de son ami à la dignité épiscopale créait entre eux un abîme infranchissable. L'amitié comble les abîmes, comme elle efface les distances. Le lien mutuel était d'ailleurs ici d'origine trop sainte, de qualité trop noble, pour que les circonstances extérieures pussent jamais le relâcher. Sous l'habit violet et bientôt sous la pourpre, Mgr Mercier garda une immuable fidélité de cœur ; sa haute dignité relevait seulement d'un reflet plus touchant les témoignages, souvent exquis, qui traduisaient son affection.

En novembre 1906, dom Columba dut subir une opération dans une clinique. En cette occasion, l'archevêque eut de délicates attentions pour son confesseur.

« Mgr Mercier m'a écrit une charmante lettre, disant qu'il offrait la sainte Messe et toute sa journée pour moi. Il a écrit aussi au médecin pour remercier celui-ci des soins qu'il me prodigue » [2].

Ce dernier trait n'est-il pas particulièrement touchant ? Cette amitié est si profonde que le cardinal introduit dom Marmion dans l'intimité de sa famille [3]. Lors de l'ordination d'un des neveux du cardinal, dom Columba fut invité au déjeuner qui suivit la cérémonie : la table ne comptait que six convives et le Prieur du Mont-César était le seul étranger. Le déjeuner eut lieu dans le grand salon de l'arche-

1. Lettre du 30 avril 1906.
2. Lettre du 17 novembre 1906. Plus tard, dans une lettre du 10 janvier 1907, au Primat Hildebrand, dom Marmion écrivait : « L'Archevêque a été très aimable et a célébré plusieurs fois la messe pour moi durant ce temps, il a écrit lui-même au docteur pour demander de mes nouvelles et me recommander à ses soins particuliers ».
3. Ajoutons que dom Columba était directeur de plusieurs proches parents de Mgr Mercier.

vêché où se trouvent les portraits des archevêques. Au cours de ce repas de famille, qui fut très gai, on s'amusa — jeu innocent — à découvrir des ressemblances entre ces personnages et chacun des convives.

— « Vous voulez voir mon portrait ? dit dom Columba. Le voilà ! »

Et il désignait un gros et rubicond prélat, l'archevêque De Berghes. Cette boutade divertit fort le cardinal.

En d'autres occasions, il s'édifiait plutôt de l'ardente piété de son confesseur. Il mena un jour celui-ci en pèlerinage à Ittre pour y vénérer le chef de la grande moniale flamande, sainte Lutgarde. Selon son habitude, dom Columba mit une telle foi dans sa dévotion qu'au retour, le cardinal ne put s'empêcher de relater le fait à ses familiers :

— « C'est extraordinaire : le Père Columba baisait la relique de la sainte en l'arrosant de ses larmes. »

Un autre jour, on vit arriver à l'Hermite, maison de campagne du cardinal, dom Columba (il était alors déjà abbé) et un autre moine portant chacun un volumineux paquet : c'étaient deux statues, l'une de saint Benoît, l'autre de sainte Scholastique, que le cardinal voulait pour sa chapelle. Les visiteurs fixèrent eux-mêmes les statues au mur de l'oratoire [1]. L'après-midi, le cardinal entraîna ses deux amis en promenade dans la campagne et, le long du chemin, rencontrant des mûres, il les cueillait et les offrait à ses hôtes dans la paume de la main.

* * *

On ne peut s'étonner de la dévotion du cardinal pour le Patriarche des moines et sa sœur Scholastique. L'amitié dont il honorait dom Columba lui avait donné occasion de prendre contact avec la vie bénédictine ; il n'avait pas tardé à l'estimer et à en goûter le charme profond. Plus que la vieille histoire de cet Ordre, ce qui l'attirait, c'était la noble simplicité de la vie cénobitique cherchant à réaliser la plénitude

1. Ces statues y sont encore.

même du Christianisme, c'était l'ampleur de vues des conceptions monastiques, leur longue et paisible fécondité. Il en était d'autant plus frappé qu'il assistait à un remarquable renouveau de l'Ordre, et que cette efflorescence tenait son impulsion du grand Pontife Léon XIII si aimé de lui et dont il connaissait la singulière prédilection pour les fils de saint Benoît.

Aussi bien Mgr Mercier, alors qu'il était Président de l'Institut de philosophie, se sentit-il vivement attiré vers le cloître. A maintes reprises, il s'en ouvrit à son confesseur. Avec une largeur de vues des plus surnaturelle, dom Marmion le détourna de cette voie :

— « Dieu, disait-il, chaque fois que son dirigé abordait ce sujet, Dieu a d'autres desseins sur vous ».

L'avenir devait justifier la suprême sagesse de cette intuition. Plus d'une fois, Mgr Mercier revint à la charge, mais son confesseur demeura inébranlable dans son sentiment : il fallut la nomination à l'épiscopat pour mettre fin à de telles instances.

A défaut de pouvoir réaliser pleinement ses secrètes et intimes aspirations vers la vie monastique, Mgr Mercier garda toujours aux enfants de saint Benoît une particulière estime pleine d'affection et il saisissait avec joie les occasions de manifester ses sentiments.

En 1907, Mgr Mercier était créé cardinal et se rendit à Rome. A cette occasion, il fut invité au « Pranzo » au collège pontifical de Saint-Anselme, le jour de la fête du saint patron, le 21 avril. Au dessert, le Primat de l'ordre, dom Hildebrand de Hemptinne — il était en même temps abbé de Maredsous — complimenta et félicita le nouveau cardinal :

— « J'ai fait un songe, disait-il. Il me semblait que saint Anselme venait lui-même célébrer la fête au milieu de nous... Et ce n'est pas un songe, car nous avons un pontife, un philosophe, un ami des moines, sinon moine lui-même... »

Mgr Mercier retint ces derniers mots :

— « Oui, reprit-il, ami des moines, par reconnaissance ».

Il parla des monastères belges, puis il ajouta : « Tout ce que je suis, c'est par un fils de saint Benoît que je le suis devenu ». Et ceux qui savaient n'eurent pas de peine à reconnaître dans l'éloge fait ainsi d'un bénédictin anonyme, dom Marmion.

L'année suivante, répondant à une invitation de dom Hildebrand, le cardinal accepta de venir à Maredsous, le 2 août, conférer le sacerdoce à de jeunes moines originaires du diocèse de Malines, et dont plusieurs avaient été élèves de dom Columba. Celui-ci, appelé de Louvain par une délicate attention de dom Hildebrand, assistait le cardinal dans les fonctions sacrées.

La haute dignité du Pontife, le profond et expressif symbolisme des rites de l'ordination, le cadre merveilleux dans lequel la liturgie pouvait déployer la plénitude de ses splendeurs, le chant grave et religieux d'un nombreux chœur de moines, une assistance d'élite — fournie notamment par un fort contingent d'anciens élèves du collège, dont la réunion avait été fixée à ce jour — tout concourait à faire de cette cérémonie religieuse une solennité aux impressions inoubliables ; le cardinal lui-même devait les souligner quelques heures plus tard.

En effet, au banquet qui suivit, en réponse aux toasts qui lui furent adressés par le président des anciens élèves et par dom Hildebrand, le cardinal répondit par des paroles d'une rare bienveillance et d'une cordialité toute spontanée.

« ...Un sentiment est profondément gravé au fond de mon cœur : celui de la reconnaissance. Il déborde de mon âme lorsque j'ai le bonheur de venir en cette abbaye. Combien j'y ressens délicieusement toute la suavité de la belle devise de l'ordre de Saint-Benoît : *Pax*. Oui, la paix règne ici, avec ses exquises et austères douceurs. Elle éclate triomphante dans l'harmonie des chants et la majestueuse ordonnance des cérémonies religieuses.

» Impossible de ne pas subir le charme pénétrant d'aussi grandes impressions. C'est que Dieu règne ici et l'image reposante de la « tranquillité dans l'ordre » nous y est offerte. Je vous remercie de nous ménager un tel réconfort et d'alimenter la source intarissable des inspirations les plus pures.

A l'office solennel de ce matin, quelle pieuse allégresse n'ai-je pas éprouvée ! Il me semblait que votre famille spirituelle s'était agrandie. Non, des joies semblables ne se peuvent oublier ».

Puis se tournant vers les jeunes gens, il leur adressa ces véhémentes paroles qui le peignent si bien :

« Et voici que pour couronnement de cette fête, j'ai le bonheur de me retrouver au milieu des anciens élèves qui ont été parmi mes bons étudiants de Louvain. Je salue en eux les meilleures espérances de l'avenir. Ah ! oui, j'aime la jeunesse de toutes les fibres de mon âme, et je ne crains pas de dire que, dans les angoisses de l'heure présente, elle est notre plus puissant réconfort, notre plus solide appui.

» Pour ma part, sachez que tout mon dévouement vous est acquis... Je suis d'assez haute taille pour que vous me reconnaissiez. Ayez confiance en votre archevêque ; à chaque rencontre il vous tendra et vous serrera affectueusement les mains »...

* * *

Il n'était pas dans la nature de ces visites d'apparat et de ces témoignages publics de se multiplier.

Fréquents, au contraire, étaient les séjours intimes du cardinal dans le cloître, notamment pour y faire ses exercices de retraite. Chaque année, pour ainsi dire, il choisissait à cet effet une abbaye bénédictine. Pour quelques jours, il vivait cette vie qu'il avait rêvé de partager toujours.

Il était beau de voir ce prince de l'Église s'assujettir volontairement, avec une exquise simplicité, à l'ordre du jour monacal ; suivre assidûment au chœur l'office divin ; s'asseoir à la table des moines, les édifier par sa piété. Durant ces jours, il récusait toute visite, tant des personnes de l'extérieur que des religieux, afin de n'être point distrait de son recueillement et de ses colloques avec Dieu. Il ne s'entretenait qu'avec son ami et confesseur.

C'est même particulièrement lors de ses retraites spirituelles que le cardinal éprouve le besoin d'avoir près de lui dom Columba. En ces jours, où l'âme, se recueillant tout

entière, se replace uniquement dans la perspective des choses éternelles, en vue de refaire ses forces, de reprendre d'un nouvel élan sa course vers la perfection, l'archevêque entendait conférer, avec son confesseur, de ses intérêts spirituels. Et ces deux âmes, illuminées d'un même rayon de foi vive, soutenues d'une égale ambition de sainteté, étaient bien faites pour s'épancher en ces heures graves de pieuse veillée. Mais aucun écho de ces entretiens intimes ne nous est parvenu.

En octobre 1907, le cardinal Mercier choisit l'abbaye bénédictine de Maria-Laach sur les bords du Rhin comme lieu de retraite, il y amena avec lui dom Columba. A Cologne, les deux voyageurs furent les hôtes du cardinal Fischer, puis ils s'arrêtèrent une dizaine de jours au monastère rhénan. De ce séjour, la correspondance de dom Marmion ne contient que trois lignes, mais elles valent un tableau :

« Le cardinal se fait entièrement *at home* ; nous allons en barquette sur le lac ; Son Éminence ôte la croix pectorale, puis prend les rames »...

En 1909, c'est à Paray-le-Monial que le cardinal voulut avoir avec soi son confesseur. Il revenait de Rome avec son Vicaire-Général, Mgr van Roey [1], et avait décidé de s'arrêter huit jours à Paray dans la solitude. Il fit venir dom Marmion de Belgique pour passer sous sa direction ces saints jours.

« Je reçois de Dieu chaque jour, — écrivait dom Marmion dans une lettre datée du 7 mars, — des témoignages de ses soins pleins d'amour. J'avais un grand désir de faire une bonne retraite, mais depuis quelques années j'ai été empêché de faire les exercices annuels, et même, lorsque je puis les faire, je suis si souvent interrompu que je ne puis me recueillir parfaitement. J'avais aussi le désir, depuis des années, de visiter Paray-le-Monial, et voilà que le cardinal Mercier vient d'obtenir de mon Abbé [2] la permission pour moi de

1. Qui lui a succédé comme archevêque de Malines. Mgr van Roey et dom Marmion clôturèrent leur séjour à Paray par une visite à la célèbre abbaye de Cluny.
2. Dom Marmion était alors Prieur à Louvain. Au sujet de cette retraite à Paray, voir ci-dessus, p. 191.

l'accompagner à Paray pendant la retraite qu'il y fera à son retour de Rome. Je vous indiquerai la date afin que vous puissiez m'entourer de vos prières ».

Et quelques jours plus tard (20 mars) :

« Me voici à Paray dans la paix et la retraite. Son Éminence et moi sommes arrivés ici le jeudi 18 et nous en repartirons le vendredi 25. Je sais que vous priez pour nous, et moi je vous porte tous les jours dans mon cœur au saint autel avec toutes vos intentions ».

Quelques mois après, la Providence appelait dom Marmion au gouvernement de Maredsous. En cette occasion, le cardinal fit don à son confesseur, en témoignage d'affectueuse estime, d'un anneau pastoral.

La distance qui sépare la métropole ecclésiastique de l'abbaye wallonne ne permettait plus à Dom Columba d'exercer de façon habituelle son ministère intime de confesseur, mais l'amitié demeura inaltérable.

C'est ainsi qu'en février 1912 [1], le cardinal emmenait son ami et conseiller à Rome dans son pèlerinage *ad limina*. Descendu au collège Saint-Anselme, Mgr Mercier y fit sa retraite. Ce séjour dans la ville éternelle se prolongea jusqu'au 21 mars.

Quand le cardinal n'emmenait pas avec lui dom Marmion, il venait le visiter dans son abbaye. Ce fut notamment le cas en mars 1914.

« Son Éminence est actuellement ici en retraite, écrit, à cette date, dom Marmion. C'est un véritable saint. [2] »

La guerre elle-même qui survenait quelques mois plus tard, avec tous ses troubles et ses bouleversements, ses angoisses et ses préoccupations de toutes sortes, avec les difficultés extrêmes qu'elle mettait aux communications, n'em-

1. A l'un de ses fils en résidence à Rome, dom Marmion écrit (4 déc. 1911) : « Je dois me rendre à Rome avec son Éminence le Cardinal Mercier au mois de février ; nous comptons quitter la Belgique le 25 février et être de retour pour le 11 mars. Je voudrais faire un pèlerinage à Subiaco ; je n'y suis jamais allé. Puis une visite au collège irlandais ».

2. Lettre du 14 mars 1914.

pêchait point les manifestations de cette noble amitié. Mais les circonstances douloureuses et tragiques en augmentaient le prix.

En 1916, le cardinal s'arrachait pour deux jours aux absorbants soucis d'une tâche surhumaine ; à dom Marmion, qui venait de rentrer d'Angleterre [1], il apportait un nouveau témoignage de fidélité ; aux populations d'Entre-Sambre-et-Meuse, le réconfort suprême de sa présence et de sa parole. Arrivé au monastère le 14 août, il célébra le lendemain la messe pontificale de l'Assomption.

Quelle différence avec la visite qu'il avait faite à la même date, huit ans auparavant, lorsqu'il était venu à l'abbaye y présider une cérémonie d'ordination sacerdotale ! Lui-même avait alors exprimé en termes chaleureux l'inoubliable impression que produisait sur lui cette solennité. Il avait magnifié la paix qui trouve dans le cloître son asile le plus naturel ; parlant à la jeunesse qu'il avait devant lui, il l'avait exhortée au dévouement aux plus nobles causes.

Voici qu'à présent, c'était le règne de la guerre ; la jeunesse, obéissant à l'appel de son Roi, défendait un dernier lambeau du sol national avec un héroïsme dont elle avait sous les yeux, dans le Prince qui était vraiment alors l'incarnation de la patrie, le plus haut exemple. Mais les âmes qui subissaient en silence le joug dur d'un ennemi arrogant, réclamaient une parole qui leur fit relever la tête : cette parole, le cardinal la leur apportait. A l'issue de l'office divin, revêtu des ornements pontificaux, il s'avança à l'entrée du chœur et s'adressa à la foule accourue des alentours. Avec toute l'autorité qui s'attachait à ses paroles, surtout en ces circonstances si poignantes, d'une voix claire qu'il articulait admirablement pour qu'elle portât jusqu'aux confins des vastes nefs, il parla d'abord de l'attitude de la Belgique dans les événements présents, des espérances patriotiques. L'émotion était indicible ; un frémissement intérieur soulevait les âmes, en entendant ce défenseur de la Cité, exprimer tout haut, avec fierté

1. Voir ci-dessus, p. 212.

et noblesse, ce que l'on sentait et pensait tout bas : l'espoir certain dans la victoire finale du droit immuable.

Le plus souvent, malgré les distances et la quasi impossibilité de les franchir, tant l'occupant ennemi mettait d'entraves aux communications, le cardinal appelait auprès de lui son conseiller.

« J'ai passé aujourd'hui — écrit dom Columba à un ami commun, dans une lettre datée du 1er octobre 1917 — une belle journée à la campagne, qui m'a fait du bien au corps, au cœur et à l'âme. C'est un don du Père céleste. Je suis allé à l'Hermite. Une bonne promenade d'une heure à travers champs m'a conduit de Waterloo chez le cardinal. Son Éminence n'a jamais été ni si cordiale ni si confiante, et nous avons causé de tout avec un plein abandon... J'ai admiré une fois de plus en lui l'œuvre de la grâce ».

A cette date s'imprimait le volume *Le Christ vie de l'âme*. Dans son humilité, dom Marmion crut pouvoir solliciter de son éminent ami quelques lignes d'introduction. Nul mieux que le cardinal n'était qualifié pour le faire. Depuis de longues années, il vivait de la doctrine condensée dans ces pages, il l'appréciait hautement. La valeur et la portée de cette œuvre lui apparaissaient si évidentes, qu'à la requête de dom Marmion, il répliqua d'abord : « Mais... à bon vin, point d'enseigne », — et ces mots valaient toute une préface. Puis, se ravisant aussitôt, par un mouvement qu'inspiraient l'amitié et l'estime, il promit de présenter au public l'ouvrage de son confesseur. Tous les lecteurs du *Christ vie de l'âme* savent en quels termes convaincus il a caractérisé cette œuvre.

Nous n'en finirions pas si nous devions relever tous les témoignages de cette sainte amitié. La dernière fois qu'elle put s'exprimer publiquement, ce fut à l'occasion de la solennité du cinquantenaire de la fondation de l'abbaye, en octobre 1922. Nous avons dit que le cardinal voulut présider et rehausser de sa présence les fêtes qui marquèrent cet événement. En cette occurrence, il se complut, avec une visible et cordiale satisfaction, à souligner devant tous la

vieille amitié qui l'unissait au chef du monastère, « souhaitant qu'elle devînt, si possible, plus intime encore. Aussi faisait-il des vœux ardents pour que le Ciel lui conservât longtemps encore son ami de cœur ». La Providence en disposa autrement : trois mois plus tard, en effet, le 30 janvier 1923, dom Marmion était rappelé à Dieu : sa mort brisait le lien terrestre de cette amitié de saints.

* * *

La profonde union de ces deux âmes laisse assez deviner combien était grande la confiance du cardinal en son confesseur. Celui-ci avait souvent à jouer le rôle de conseiller. Ainsi arrivait-il que dom Marmion fût mandé fréquemment à Malines. Plus d'une fois aussi, le cardinal renvoya à dom Marmion des personnes qui étaient venues le consulter dans des affaires graves :

— « Priez, disait-il, réfléchissez, puis allez voir le Père Columba ».

Démêler le détail et mesurer l'étendue de cette influence de dom Marmion est, en l'absence de documents, chose impossible. L'abbé de Maredsous se faisait un devoir de détruire la correspondance presque toujours confidentielle du cardinal, et le Primat de Belgique a déclaré, peu après la mort de son confesseur, n'avoir pas de lettres de dom Marmion [1].

Il serait vain dans ces conditions de s'attarder à des conjectures ; seule la publication de leur correspondance avec des tiers apportera peut-être un jour quelque lumière dans ce domaine.

Nous en relevons toutefois un exemple, le seul que nous ayons pu rencontrer dans la correspondance qui nous est parvenue jusqu'ici de dom Marmion, mais il est intéressant. Il a trait, en effet, à un mouvement qui a remué, pendant

1. En voici l'explication fournie par le cardinal lui-même : en appelant chez lui son conseiller Mgr Mercier lui donnait souvent connaissance, par écrit, de l'affaire sur laquelle il désirait le consulter, afin que dom Marmion y réfléchît ; dom Columba ne répondait que par un billet annonçant son arrivée.

plusieurs années, le monde religieux et intellectuel : le modernisme, et, plus particulièrement, à l'un des principaux fauteurs de ce mouvement : le P. Tyrrell, S. J. Cette correspondance révélera à la fois et la confiance de Mgr Mercier en dom Marmion et sa haute charité à l'égard des âmes.

Au moment où elle s'entame, Mgr Mercier venait d'être sacré archevêque de Malines (25 mars 1906). A cette époque, le mouvement moderniste s'accentuait avec hardiesse et trouvait un de ses représentants les plus en vue dans le P. Tyrrell, esprit fin, délié et souple, écrivain brillant et très lu, mais que la fougue de sa pensée audacieuse emportait aux abîmes. Il venait (février 1906) d'être expulsé de son ordre et, de ce fait, était « suspendu » [1]. Triste situation que celle d'un prêtre du Seigneur, qui se voit écarté de l'autel ! Mais aussi situation bien propre à émouvoir une âme apostolique, comme celle du pasteur qui venait de prendre pour devise de son épiscopat : *Apostolus Christi*. Mgr Mercier, ayant connu la situation du P. Tyrrell, résolut, dans son grand cœur, de le sauver [2].

L'entreprise était délicate. Dans un conflit extrêmement grave et douloureux qui ne manquait pas de complexité, il fallait, tout en témoignant la plus vive condescendance, sauvegarder les droits de la doctrine et en même temps éviter de s'engager dans des impasses.

Les circonstances favorisèrent les premières démarches. Plus d'une fois, le nom de Tyrrell avait été prononcé entre Mgr Mercier et dom Marmion. Tyrrell était de nationalité irlandaise [3], comme dom Columba ; de plus, celui-ci savait

1. En janvier 1906, le *Corriere della Sera* de Milan publia des extraits d'une *Lettre confidentielle à un professeur d'anthropologie*, à tendances modernistes, attribuant l'écrit à un jésuite anglais. Dans la suite, Tyrrell reconnut être l'auteur de cette lettre mais refusa de la rétracter. C'est alors que le Général de la Compagnie l'expulsa de l'Ordre.

2. Quelqu'un en fit-il la suggestion à Mgr Mercier ou bien l'archevêque de Malines en eut-il le premier l'idée ? Nous ne savons. Dans son ouvrage, favorable aux modernistes, *L'affaire Tyrrell* (Paris, 1910), M. R. Gout écrit que Mgr Mercier agit de concert avec le Cardinal Ferrata, mais il n'en donne point la preuve. Peut-être Mgr Mercier savait-il que le P. Tyrrell s'était adressé, sans résultat, à deux évêques pour être reçu dans leur diocèse ? En tout cas, les lettres ici publiées justifient Mgr Mercier de l'imputation « de n'être guère sincère dans son amitié pour le P. Tyrrell ». (P. 154).

3. Il était né à Dublin en février 1861 de parents protestants, et s'était converti au catholicisme en 1879.

qu'une religieuse d'un couvent anglais particulièrement connue de lui était de longue date en rapports suivis avec le P. Tyrrell et, par charité, continuait à correspondre avec lui. C'est cette religieuse qui devait servir d'abord de truchement dans les avances engagées par l'archevêque. Voici la lettre qu'au nom de ce dernier, dom Marmion lui écrivit :

Confidentiel — 2 avril 1906.

« J'ai vu hier S. G. Mgr l'Archevêque de Malines. Il me prie de traiter avec vous une affaire très délicate et confidentielle. Il a toujours porté un grand intérêt au pauvre P. Tyrrell, S. J. et son grand cœur aimant souffre à la pensée que cette riche nature, cette intelligence brillante, soit en danger de se perdre, et aussi à la pensée qu'il est privé du bonheur de la grâce de la messe quotidienne. Sa Grandeur avait d'abord pensé lui offrir une place dans son archidiocèse, à la condition qu'il ne prêcherait, ni n'entendrait les confessions, ni ne publierait rien sans son autorisation. Cependant, après s'être entretenu de l'affaire avec moi, il a conclu *pour plusieurs raisons graves* qu'il ne serait pas prudent de le faire [1]. Sa Grandeur pourrait le faire accepter dans quelque autre diocèse (Liége ou Namur) aux conditions indiquées plus haut, mais elle désire être assurée d'abord de l'orthodoxie et des dispositions actuelles du P. Tyrrell. A cet effet, Mgr Mercier a recours à vous. Veuillez essayer de connaître quelles sont présentement les dispositions du P. Tyrrell, et, si elles donnent satisfaction, vous pourrez lui faire savoir — sans nommer l'archevêque — qu'on pourrait trouver en Belgique un « episcopus benevolus » qui lui permît de célébrer la sainte messe et de vivre retiré. Sa Grandeur a aussi l'idée de mettre le P. Tyrell en relations avec moi, ce qui pourrait être utile à l'un comme à l'autre.

» Veuillez me faire connaître votre sentiment le plus tôt possible, car je dois voir Sa Grandeur vers la fin de la semaine.

» Priez pour moi comme je le fais pour vous et croyez que je suis, avec un respect sincère, votre tout dévoué en J.-C. ».

La réponse de la religieuse fut sans doute favorable, car le 6 avril dom Marmion lui écrivait de nouveau :

Confidentiel.

« Je viens de recevoir la réponse de l'archevêque, je

1. La suite des événements devait montrer, comme on va le voir, la sagesse de cette direction.

transcris la partie qui regarde le cas en question. « Le point important est de savoir si Tyrrell a conservé la foi à la présence réelle (de Jésus dans l'Eucharistie). Qu'entend-il, par *absolute secularization* ? S'il est disposé à vivre dans la retraite, à s'interdire des initiatives, et à *seconder* seulement celles que je prendrais ou lui suggérerais, je ferai tout mon possible pour l'aider. Je ne verrais pas de difficultés à recevoir sa visite ; je lui ferais savoir par avance que le fait de le recevoir ne m'engage ni ne l'engage à rien. Ce serait uniquement un moyen de se connaître et à chercher à s'entendre. Dans un mois par exemple ».

Dom Marmion ajoutait :

« Il me semble que vous feriez bien d'informer *très confidentiellement* le P. Tyrrell des dispositions bienveillantes de Sa Grandeur et les conditions sur lesquelles Elle insiste. Tyrrell devrait cependant garder ceci strictement secret, pour le moment.

» Me recommandant à vos prières, je reste votre tout dévoué en J.-C.

Puis, en P. S., ces lignes qui traduisent la haute et surnaturelle charité de Mgr Mercier :

« Sa Grandeur m'écrit qu'elle a été sollicitée par une communauté religieuse d'accorder l'autorisation d'exposer le Saint-Sacrement pendant plusieurs heures, le premier vendredi de chaque mois. Elle a accédé à cette requête, pourvu qu'une heure d'adoration soit faite à une de ses intentions. Or, cette intention, m'écrit l'archevêque, est « d'obtenir lumière, force et humilité pour Father Tyrrell ».

Par la suite, pour plus de rapidité, la « conversation » s'établit directement entre Mgr Mercier et la religieuse, mais le résultat espéré du côté du P. Tyrrell ne fut pas atteint. Celui-ci, en effet, remercia l'archevêque, ajoutant qu'il ne voulait pas quitter son pays et ses amis. Dès lors, la charitable proposition de Mgr Mercier devenait sans objet.

D'ailleurs, les publications postérieures du P. Tyrrell, notamment celle du fameux opuscule : *A much abused Letter* (septembre 1906), dont le retentissement fut considérable, sa révolte contre l'Encyclique *Pascendi* (8 septembre 1907)

qui condamnait le modernisme ne laissèrent plus de doute à son sujet. En février 1908, le cardinal Mercier portait à la connaissance de ses fidèles l'Encyclique dans une lettre pastorale sur le modernisme [1]. Visé, le P. Tyrrell répondait en mai 1908 par un opuscule : *Medievalism. A Reply to Cardinal Mercier* dans lequel il allait — ainsi s'exprime le cardinal lui-même [2] — « jusqu'à commettre l'indiscrétion de mentionner la correspondance privée qu'il avait échangée avec l'archevêque de Malines par l'intermédiaire d'une tierce personne, et à faire à celui-ci un crime de ses charitables avances ». On voit combien le cardinal et son confesseur avaient agi sagement en entourant de mesures de prudence l'élan tout spontané de leur grande charité.

* * *

Là où l'influence de dom Marmion se discernerait peut-être plus aisément, c'est dans le domaine proprement spirituel.

1. Il y disait : « L'observateur le plus pénétrant du mouvement, le plus attentif à ses tendances, celui qui en a le mieux dégagé l'esprit et qui en est, peut-être, le plus profondément imbu, est le prêtre anglais Tyrrell. Or, dans les nombreux écrits publiés par lui, au cours de ces dix dernières années, il y a, à côté de pages d'une piété pénétrante — que nous avons pour notre part lues avec édification et dont nous savons gré très fidèlement à leur auteur — il y a souvent même dans le souffle qui anime ces pages, l'erreur fondamentale de Doellinger, c'est-à-dire l'idée-mère du Protestantisme ».

2. Dans une lettre à la même religieuse ; voici le texte intégral de cette lettre : « Vous avez eu sans doute connaissance du nouveau livre de Tyrrell : *Medievalism, a Reply to Cardinal Mercier*. Le livre est franchement mauvais ; l'auteur nie carrément l'infaillibilité du Pape, insulte de grossière façon et à plusieurs reprises tous ceux qui représentent l'autorité de l'Église, traite votre serviteur avec une rare impertinence.

» Je me demande s'il y a lieu de lui répondre. Si oui, faut-il le faire en quelques lignes ou en article de revue ou par brochure ?

» Je consulterai sur ce point ceux qui, en Angleterre *, pourront le mieux se renseigner sur l'effet produit par l'ouvrage du pauvre Tyrrell.

« Dans son premier chapitre, il commet l'indiscrétion de mentionner la correspondance privée qu'il a échangée avec moi par l'intermédiaire d'une tierce personne, et il a le toupet de me faire un crime de mes charitables avances à son égard.

» C'est à ce propos que je voudrais vous consulter. Avez-vous gardé copie des lettres que vous lui avez adressées, et dans l'affirmative, pourrais-je en prendre connaissance ? J'ai conservé les billets que vous m'avez écrits ou transmis, lors des négociations auxquelles vous avez bien voulu vous employer.

» Éventuellement, je pourrais affirmer n'est-ce pas que ni la tierce personne ni moi ne l'avons autorisé à saisir le public de cette correspondance intime ?

» Personnellement j'inclinerais à répondre par un silence dédaigneux aux injures et aux procédés par lesquels le malheureux s'est disqualifié. Mais le public interpréterait peut-être autrement mon abstention, et les journaux libéraux d'ici en tireraient peut-être argument contre la cause que je dois défendre ? Que vous en semble ? Agréez, ma bonne mère, l'expression respectueuse de mon bien cordial dévouement ».

*. Le cardinal était sur le point, ainsi que l'indique le début de la lettre, de faire un « rapide voyage à Londres ».

Sans doute, de grandes divergences distinguent les œuvres ascétiques du cardinal et de dom Columba. D'un tour plus personnel, d'un relief plus marqué, d'une application plus immédiatement moderne, les ouvrages de Mgr Mercier sont d'allure moins théologique ; ils ne paraissent pas non plus présenter une unité aussi synthétique, la Providence n'ayant pas donné au cardinal, comme à dom Marmion, de mener à bonne fin, sur ce terrain, l'œuvre rêvée. Si tous deux prêchent le dogme, le cardinal se réclame davantage de saint Jean, dom Columba de saint Paul ; Mgr Mercier est plus didactique, dom Columba possède plus constamment l'onction.

Cependant, si différentes qu'elles soient, ces œuvres ne sont pas sans points de contact. Un commerce si assidu entre les deux hommes de Dieu devait nécessairement amener de fréquents échanges de vues sur les questions de spiritualité.

Il est un domaine où l'influence de dom Columba est assurément tangible ; nous voulons parler de la liturgie. Durant tout son épiscopat, le cardinal Mercier ne cesse de se montrer le promoteur zélé et fervent de la piété liturgique. Il multiplie les instructions pastorales, les *monita* à son clergé sur la liturgie, notamment sur la messe et les rites des sacrements ; il a à cœur la restauration du chant grégorien et il inaugure le chant collectif des fidèles à l'église métropolitaine elle-même. Que de fois aussi, dans ses pastorales, dans ses instructions de retraite, il fait appel aux textes liturgiques ! Et pour marquer, par un geste significatif, dans quelle profonde estime il tient le culte public de l'Église, il voulut couronner par un congrès consacré à le promouvoir, les fêtes de son jubilé sacerdotal en 1924. Enfin, la dernière lettre écrite à son clergé, sur son lit de mort, trahit encore cette préoccupation : page émouvante écrite à la gloire de la messe, centre et foyer de toute la liturgie.

C'est au contact de la vie bénédictine que le cardinal a « découvert » la liturgie ; ce sont ses entretiens intimes avec

dom Marmion qui lui en ont révélé la grandeur, la succulente saveur et le rôle primordial dans la vie spirituelle. L'influence de dom Marmion en ce domaine est indéniable [1].

Serait-il possible de discerner l'influence de dom Columba sur le terrain de la doctrine spirituelle proprement dite ? Il est vrai qu'alors même qu'il adopte ou fait sienne une pensée originale de dom Marmion, le cardinal demeure trop personnel, il donne à sa pensée un tour trop particulier pour qu'on puisse aisément y reconnaître l'inspiration d'autrui.

Nous ne sommes pourtant pas sans témoignages à ce sujet. Nous avons entendu le cardinal lui-même déclarer, lors de sa réception à Saint-Anselme [2], qu'il « devait tout à dom Columba ». Et assurément, il faut entendre d'abord cette assertion de ce qui concerne la vie spirituelle. Plus tard, dans un entretien avec les professeurs du collège Saint-Louis de Bruxelles [3], le Primat de Belgique se déclarait, avec une exquise simplicité, tributaire de la doctrine de dom Marmion. Notamment nous tenons d'un de ses amis intimes que les pages qu'il a écrites sur l'adoption divine lui ont été inspirées par ses entretiens avec son confesseur. Non pas évidemment que Mgr Mercier ignorât cette doctrine, mais le ton, l'insistance, la chaude conviction avec lesquels dom Marmion parlait fréquemment du Père céleste avaient vivement frappé le cardinal : « Comme dom Columba parle souvent du Père céleste, n'est-ce pas ? »

Il ne serait d'ailleurs pas impossible de relever, dans les œuvres spirituelles de Mgr Mercier des pensées qui, dans la doctrine de son directeur et confesseur, sont fondamentales et ont été mises ou remises par dom Marmion en plein relief.

1. Il est vrai que c'est surtout à partir de 1910 que le cardinal a manifesté publiquement son estime pratique pour la liturgie, sous l'impulsion du mouvement inauguré au Mont-César par un autre de ses amis intimes, dom Lambert Beauduin. Celui-ci doit être regardé comme le véritable initiateur — d'une puissante envergure et aux pénétrantes intuitions — du mouvement liturgique contemporain ; au congrès de Malines de 1909, il fit sur la liturgie un rapport magistral qui frappa Mgr Mercier. Mais le terrain avait été préparé par dom Marmion et de longue date la semence y avait été jetée. Ajoutons ce détail peu connu que c'est dom Hildebrand de Hemptinne qui avait conseillé à Mgr Mercier, au début de son épiscopat, d'établir le chant collectif dans les églises.
2. Voir ci-dessus, p. 316.
3. Nous tenons le fait de l'un d'eux.

Entre leurs œuvres il y a des harmonies qui visiblement ne sont pas fortuites.

« Le Christ — écrit le cardinal, dans sa lettre pastorale sur *la dévotion à N.-S. J.-C* [1], — est la cause *exemplaire* de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire le type personnel sur lequel toute sainteté sera modelée... Il en est la cause *méritoire*, c'est-à-dire celui qui, se substituant à nous, a expié nos péchés et nous a réintégrés dans l'ordre surnaturel dont nous étions déchus... Il en est la cause *efficiente* : tout effet de la grâce, qu'il s'agisse des hommes ou des anges, de l'ancien ou du nouveau Testament, de l'église de la terre ou de l'église glorieuse du ciel, tout effet de grâce ou de gloire a l'Homme-Dieu pour auteur ».

On ne peut pas ne pas rapprocher de ces lignes les titres de trois chapitres du début du *Christ vie de l'âme* de dom Marmion : « Le Christ est le modèle unique de toute perfection — l'artisan de notre rédemption et le trésor infini de nos grâces — la cause efficiente de toute grâce ».

Le cardinal écrit dans son beau livre : *A nos Séminaristes* :

« Ceux qui espèrent en Dieu avec des hésitations au cœur n'ont pas assez réfléchi sur le motif fondamental de l'espérance chrétienne. Seule l'infinitude de la miséricorde divine et le droit que nous y donnent, à la seule condition que nous y croyions, les mérites de Jésus-Christ assurent à la confiance un inébranlable appui. Notre divin thaumaturge ne posait-il pas invariablement à ceux qui le sollicitaient de lui un miracle cette même condition : avez-vous foi en moi, c'est-à-dire avez-vous la ferme assurance intérieure que je puis vous guérir, vous rendre la vue, donner le mouvement à vos membres paralysés, ressusciter votre frère à la vie » ?

Et dans l'épilogue de ce même livre, il donne ces lignes en guise de conclusion :

« Ne séparez jamais en vous ces deux sentiments en lesquels se résument les aspirations à la sainteté : une humble défiance de vous-mêmes et le total abandon d'une confiance filiale en Celui que nous avons le droit et la joie d'appeler notre Père ».

1. Avril 1915.

Dans ces passages, les disciples de dom Columba auront reconnu, exprimées presque textuellement, les pensées les plus caractéristiques de son ascèse.

Des formules comme celles-ci : « O mon divin Jésus, vous êtes tout pour nous, de la part de Dieu... Soyez tout pour nous auprès de Dieu [1] »... « Livrez-vous totalement à Dieu, et Dieu se donnera pleinement à vous » [2], se retrouvent sans cesse sous la plume de dom Marmion.

Dans son volume *La vie intérieure* (5e entretien), Mgr Mercier écrivait ces lignes remarquables :

« A nous, prêtres et pasteurs, incombe un autre devoir, nous devons prêcher *la vie chrétienne*. Le peuple chrétien a droit aux fruits de notre contemplation.

» ...La morale de nos sermons et du confessionnal est trop la morale du devoir, des vertus, trop peu la charité surnaturelle répandue par l'Esprit-Saint dans les âmes... C'est le Christ qu'il faut donner. C'est Lui, son Évangile, les richesses de sa grâce, sa présence et celle du Saint-Esprit dans l'âme, la prière intérieure, la paix de la toute puissance dans l'union divine, c'est cela qu'il faut prêcher.

» Mais cela, vous ne le prêchez pas, ou vous ne le prêchez guère, parce que cela, c'est le dogme, et il semble que le dogme vous fasse peur. Et alors grandit une génération de chrétiens pour lesquels l'idéal est une honnêteté irréprochable, la *respectability* du gentleman avec quelques pratiques de religion. Vous ne prêchez pas le dogme.

» Vous parlez de Dieu, mais c'est... le Dieu de la raison humaine... Mais le Dieu de notre foi révélée... quand et avec quelle précision et avec quelle chaleur en parlez-vous ?

» Le Christ, oui, vous en parlez, c'est-à-dire que vous faites connaître son histoire terrestre ; autant d'événements qui annoncent la fondation du royaume de Dieu ; mais ce royaume lui-même qui prend date à la Pentecôte... son suprême Sacerdoce,... ces multiples aspects du Christ glorifié... quelle place occupent-ils dans votre piété personnelle et dans votre prédication pastorale ?

» Et l'Esprit Saint, qui, dans la foule chrétienne, le connaît, qui l'invoque, qui vit en intimité avec lui ?... Avais-je tort de dire que vous ne prêchez pas le dogme » [3] ?

1. *La dévotion à N.-S. J.-C.*
2. *La vie intérieure*, 5e entretien.
3. *La vie intérieure*, pp. 457-460.

On nous pardonnera cette longue citation, mais elle exprime trop les pensées familières de dom Columba pour qu'on n'y entende pas l'écho direct des entretiens du cardinal avec son confesseur.

Et c'était précisément pour apprendre à ses prêtres, par une vivante leçon de choses, à prêcher le dogme qu'en 1907, Mgr Mercier demandait à dom Marmion de donner aux prêtres de la capitale la récollection mensuelle.

Il est vrai que deux des ouvrages ascétiques du cardinal : *A mes Séminaristes* (1908) et *Retraite pastorale* (1910) ont été livrés au public avant la parution des livres de dom Marmion. Mais, dans le cas qui nous occupe, l'antériorité de date d'une publication crée simplement un trompe-l'œil [1].

Il faut noter, en effet, que, à l'époque où le cardinal confie la direction de son âme à dom Marmion (1899), celui-ci est en pleine possession de sa doctrine paulinienne [2] ; qu'en 1903, et à d'autres reprises, il donnait les exercices de la retraite à l'Institut Léon XIII dirigé par Mgr Mercier ; que leurs entretiens intimes sur les questions de spiritualité étaient fréquents.

De plus, dès 1898, — date d'une retraite prêchée par dom Columba aux moniales de Maredret et dont le texte fut relevé par leurs mains diligentes — couraient sous le manteau des copies manuscrites des instructions spirituelles données par dom Marmion ; les conférences de retraite notamment où il condensait l'ensemble de sa doctrine originale et si féconde étaient relevées, copiées, et colportées entre disciples et commentées comme des trésors avidement recherchés. Dom Marmion le savait et, avec un détachement des plus absolu, laissait chacun libre d'user de ces notes comme bon lui semblait, car, pour sa part, il ne songea jamais à publier ses conférences.

Plus d'une fois, le cardinal sollicita, des Bénédictines de Maredret, communication des conférences de retraite de

1. *La vie intérieure, appel aux âmes sacerdotales* est postérieur au *Christ vie de l'âme* ; on y voit le cardinal faire des emprunts textuels à dom Marmion.
2. Voir ci-dessus, p. 121 et 126.

dom Columba, notamment en 1914. A cette date, avons-nous dit, il fit les exercices spirituels à l'abbaye de Maredsous. A la fin de son séjour, il rendit visite à une de ses parentes, moniale bénédictine à l'abbaye de Maredret. Au cours de la conversation, le cardinal demanda à prendre connaissance des notes de retraite de dom Columba en vue de la rédaction d'un travail analogue [1]. Voici, en effet, le billet qu'il écrivait à cette parente, la veille de son départ :

Maredsous. 23 mars 1914.

« Ma chère Enfant, Je crois utile de vous prévenir que je compte quitter hélas ! l'abbaye demain matin à 8 heures. Si donc vous disposiez des notes spirituelles que vous m'aviez fait espérer, c'est aujourd'hui qu'il faudrait me les envoyer. Si d'ailleurs, elles ne sont pas prêtes, ne précipitez rien, je les recevrai à Malines ».

La transcription des notes demandées n'était pas totalement achevée, mais, en attendant, on remit au Primat de Belgique un autre cahier de conférences du P. Abbé Columba. Le cardinal répondit aussitôt, le lendemain 24, avant son départ :

« Ma chère cousine. Bien reçu le cahier précieux, le choix d'images artistiques et votre si bonne lettre. De tout cœur merci. Je n'ai encore rien vu ni lu : je me réserve ce régal pour Malines.

» Ne hâtez pas la rédaction des notes de retraite : si je vous les ai demandées, c'est que je les croyais déjà rédigées. J'ai été indiscret sans le savoir ni le vouloir.

» Je compte sur vos prières pour que le Bon Dieu m'aide dans ce travail de rédaction de retraite et aussi qu'il m'aide à porter le poids parfois bien lourd de mes responsabilités. Ces jours de solitude m'ont reposé et fourni, si je ne me fais illusion, une provision de forces fraîches.

» Je vous bénis. + D. J. ».

Le travail de transcription ayant été terminé quelques semaines plus tard, l'abbesse fit parvenir le texte des notes au cardinal. Celui-ci répondit :

1. D'après une communication de l'abbesse de Maredret, une semblable demande avait déjà été faite à une date bien antérieure, et dans le même but, par le cardinal.

13 *avril* 1914.

« Que dire de cette prédication de notre cher Père Abbé ? Vos filles m'ont fait la surprise de me livrer le texte calligraphié de la retraite du Père Columba. Il me semble, quand je lis ces pages, entendre mon confesseur me parler de Notre-Seigneur et m'encourager à concentrer ma pensée et mon cœur sur sa Personne adorable. J'attends un bien spirituel de cette lecture, et, si je ne suis pas infidèle à la grâce, une part de mérite sera pour les *causae instrumentales* de la motion divine.

« Dernièrement, un homme pieux et intelligent me disait que nul ne sait, à l'égal du R^me^ P. Columba, « réaliser » la présence de Dieu et l'action de la grâce. C'est bien cela, n'est-il pas vrai ? Il nous fait toucher Dieu. C'est le retour au sain réalisme dans la piété ».

Dans ces dernières paroles le cardinal se peignait lui-même. Plus que tout autre, il a travaillé, comme dom Marmion et avec lui, à ce retour du « sain réalisme dans la piété » qu'il admirait en son directeur ; comme lui, « il faisait toucher Dieu » [1].

Le 30 janvier 1923, avons-nous dit, dom Marmion était rappelé au Seigneur ; trois ans plus tard, presque jour pour jour, le cardinal suivait son confesseur dans la tombe : en réunissant leurs âmes dans le Christ, l'éternité scellait pour toujours leur sainte et indéfectible union.

* * *

D'autres nobles amitiés se rencontrent dans la vie de dom Marmion.

Il avait comme principe — et il l'exprimait publiquement — que l'union la plus étroite doit régner entre le clergé séculier et le clergé régulier. Il tenait à ce que ses moines prêtassent toujours, dans la mesure compatible avec la vie religieuse, un concours loyal et dévoué au clergé paroissial. On ne

1. Dans le magnifique ouvrage *Le Cardinal Mercier* (1927), Mgr Schyrgens écrit à propos des *Œuvres spirituelles* de Mgr Mercier : « Le cardinal prendra certainement rang à côté des Faber, des Mgr Gay, des Columba Marmion, parmi les auteurs ascétiques contemporains ». P. 92.

s'étonnera donc pas que, mû par le même esprit surnaturel, il ait entretenu les rapports les plus amicaux avec le chef du diocèse où se trouve située l'abbaye, Mgr Heylen [1]. Le vénéré président des congrès eucharistiques lui confia plus d'une fois des missions délicates. Aux fêtes du cinquantenaire de l'abbaye, il relevait l'appellation « d'évêque coadjuteur de Namur » dont on décorait dom Marmion. « Que Dieu me garde longtemps cet auxiliaire » ! ajouta-t-il. Lui-même, d'ailleurs, daignait, à la demande de dom Columba, venir prêcher les exercices de la retraite aux moines de Maredsous en 1918.

Le cardinal Mercier avait mis dom Marmion en relation avec un de ses plus chers disciples, Mgr Crooy, qui devait monter sur le siège de saint Éleuthère à Tournai et mourir le 27 novembre 1923. Une grande union s'établit rapidement entre ces deux âmes intérieures.

Une lettre de Mgr Crooy à dom Marmion nous laisse entrevoir le commerce intime qu'il entretenait avec lui :

« Votre livre : *Le Christ vie de l'âme* me sert actuellement pour faciliter mon oraison, et, grâce à Dieu, il m'aide à me rapprocher de lui. C'est ainsi que le contact d'âme mis par le divin Maître entre nous, se continue de loin, et je n'ai qu'un désir : c'est de venir passer quelques jours avec vous. En ce moment surtout mon âme est si lasse, il faut faire un effort bien grand souvent pour les moindres choses. Heureusement que votre bon livre m'aide à trouver auprès de Jésus le réconfort si spécialement nécessaire à ceux qui ont charge de diriger les autres.

» Veuillez aussi avoir la charité de lui demander que l'Évêque de Tournai soit à la hauteur de sa charge, dont il se sent si indigne. Si votre Révérence me le permet, j'espère venir, dans quelque temps, m'édifier à Maredsous. Ce me sera une joie d'âme de vous revoir. En Jésus je suis tout vôtre.

» + Am. M. Évêque de Tournai.

27 janvier 1919 » [2].

1. Voir ci-dessûs, p. 198.

2. Et quelques mois plus tard, le 25 juillet : « *Le Christ dans ses Mystères* me sert actuellement à nourrir mon âme dans l'oraison quotidienne. Vous me faites du bien : Merci ! J'espère que dans quelque temps il me sera permis de venir vous voir et de m'entretenir tout intimement avec votre Révérence de ce Jésus que je voudrais tant aimer de tout cœur. En union de prières, j'aime à me dire : Tout vôtre en N.-S.

+ Am. M. Évêque de Tournai ».

Parmi ceux qui, au delà des frontières, honorèrent dom Columba de leur amitié, figure S. É. le cardinal Bourne. Le Primat d'Angleterre l'avait en vénération et l'invita plus d'une fois à prêcher les exercices de la retraite à son clergé. Dans la Préface qu'il écrivit pour l'édition anglaise du *Christ vie de l'âme*, il a témoigné de l'estime en laquelle il tenait une doctrine qu'il avait eu fréquemment l'occasion d'apprécier. Après avoir rappelé l'approbation du Souverain Pontife Benoît XV et celle du cardinal Mercier, S. É. le cardinal Bourne ajoutait : « C'est très volontiers que je conseillerai à tous ceux qui cherchent, en langue anglaise, un ouvrage qui les aidera sûrement et les guidera sur la voie d'une union plus étroite avec leur Créateur, de lire et d'étudier cet ouvrage d'une très haute valeur [1], fait de la pensée profonde et du labeur de dom Marmion. Ceux qui ont eu le privilège de suivre les exercices d'une retraite sous sa direction sauront ce qu'ils peuvent attendre de sa plume, et ils ne seront point déçus ».

Il faudrait citer d'autres amitiés encore de dom Marmion : comme celle de Mgr Amigo, évêque de Soutwark (Angleterre) qui montrait à l'abbé de Maredsous une affection particulière, pleine de confiance ; de Mgr Goodier, S. J., archevêque de Bombay, qui entretint avec lui un commerce épistolaire des plus intime [2].

A ces noms, il faudrait ajouter ceux de Mgr Ladeuze, Recteur de l'Université Catholique de Louvain, et, depuis, évêque de Tibériade, du vénéré Président du collège américain à Louvain, Mgr de Becker, et de bien d'autres personnalités. Le grand cœur de dom Marmion, son oubli absolu de lui-même, son dévouement sans limites avaient élargi à l'extrême le cercle de ses amis, et l'infortune de ceux qui en ont eu beaucoup, c'est qu'on renonce à les compter.

Ce qu'on peut recueillir et relever, ici comme en tout ce qui touche dom Marmion, c'est le principe surnaturel sur

1. Littéralement : extrême valeur.
2. On sait que Mgr Goodier a publié notamment un opuscule *A more excellent Way* que dom Marmion goûtait beaucoup.

lequel ses amitiés reposent et auquel elles doivent leur indéfectible fidélité. L'extrait suivant d'une de ses lettres est, à cet égard, significatif :

« Il y a longtemps que je n'ai plus rien entendu de vous ni vous de moi. L'amitié basée sur Dieu est indépendante du temps et de la distance, car elle partage en quelque sorte l'éternité propre à Dieu. Et ainsi, je n'ai aucune crainte que votre amitié pour moi ait changé ou diminué si peu que ce soit. La mienne, en tout cas, demeure ce qu'elle était. Car la place que je vous ai donnée dans mon cœur, vous la gardez toujours, et vous m'accompagnez quotidiennement à l'autel lorsque nous nous rencontrons dans cette *communion* dont Jésus est le centre et le lien ».

Et à propos d'un de ces incidents qui surgissent inévitablement entre les âmes et mettent parfois à l'épreuve les plus nobles amitiés, il écrit à un de ses amis :

« Ce petit incident nous montre que le démon n'arrive jamais à dissoudre cette union que Dieu a établie entre nos âmes, car nous sommes trop droits, trop vrais dans nos rapports pour qu'un malentendu puisse subsister. Rien ne reste de cet incident que la sécurité de notre union en Dieu plus affermie que jamais » (Lettre du 26 avril 1918).

DOM PIE DE HEMPTINNE

336-337

CHAPITRE XIII

PROFIL DE DISCIPLE : DOM PIE DE HEMPTINNE.

La vie de dom Pie illustre la doctrine spirituelle de dom Marmion. — Première formation de dom Pie. — Retraite donnée par dom Marmion. — Dom Pie à Louvain : la révélation de l'amour. — La rencontre de la souffrance. — Existence active et intense vie intérieure. — La dernière « grande grâce ». — Maladie. — « Les grands mystères d'amour sont de profonds abîmes de souffrances. » — Sainte mort. — Le maître et le disciple désormais inséparables.

En octobre 1922, nous l'avons dit, l'abbaye de Maredsous célébrait son cinquantenaire d'existence. Aux agapes fraternelles qui suivirent les cérémonies religieuses, le cardinal Mercier évoquant le passé du monastère, rappelait le souvenir de quelques âmes qui avaient particulièrement embaumé le cloître du parfum de leurs vertus. Parmi elles, l'éminent Prélat distinguait l'angélique figure de dom Pie de Hemptinne qui s'était révélé par ses écrits, et déclarait devant les nombreux convives que la cause de béatification de ce jeune moine méritait d'être introduite à Rome.

Aucun de ceux qui avaient vécu dans l'intimité de dom Pie ou simplement pris contact avec son œuvre ne s'étonna de cette déclaration du saint Cardinal. Mais la discrétion avait interdit au Primat de Belgique, parlant devant dom Marmion, de relever un point important : c'est à l'école de ce dernier que dom Pie avait été formé à la vie intérieure.

Nous avons vu quelle doctrine de vie dom Marmion livrait aux âmes. Cette doctrine porte en elle-même tous les caractères de surnaturelle efficacité.

Dans la lettre autographe qu'il daignait adresser à l'auteur

du *Christ, vie de l'âme*, S. S. Benoît XV qui « avait lui-même, disait-il, parcouru les ouvrages de dom Marmion dans la mesure où ses occupations le lui avaient permis, reconnaissait leur singulière aptitude à exciter et à entretenir dans les cœurs la flamme de la divine charité » ; il signalait « combien la doctrine qui y est exposée sur le Christ Jésus, modèle et cause de toute sainteté, est capable d'échauffer dans les âmes l'ambition d'imiter le Christ et l'ardeur à vivre de Celui qui, par Dieu même, a été établi notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ».

Un si auguste témoignage suffit pour recommander une doctrine. Néanmoins, ne serait-on pas heureux d'en voir éprouver pleinement la valeur et d'en saisir les répercussions dans une existence concrète ? Tel est précisément le cas pour dom Pie [1] : la caractéristique de cette vie, en effet, fut un immense amour du Christ allant jusqu'au don total de soi, jusqu'au sacrifice plénier, jusqu'à l'acceptation joyeuse de toute souffrance.

Arrêtons-nous donc quelques instants devant le profil de ce disciple de dom Columba. Ce sera d'ailleurs chose aisée, grâce aux notations intimes que dom Pie nous a laissées lui-même dans ses écrits spirituels publiés sous le titre : *Une âme bénédictine*. « Souvenir d'une vie trop courte, mais très harmonieuse et très pleine, écrivait à son sujet un critique exigeant, M. l'abbé Bremond, ce livre mérite d'être médité lentement. Rien qui ressemble à la pauvreté bavarde, à la banalité sentimentale de tant de recueils analogues, ni dans l'introduction biographique écrite avec une simplicité discrète, et une émotion qui a peut-être trop peur de se laisser voir, ni dans les notes spirituelles de dom Pie. A la vérité... des phrases comme celles que nous avons de lui n'ont à première vue rien de rare. Bien d'autres les ont employées,

1. Sans doute à la date où dom Marmion prenait la direction de l'âme de dom Pie (1900), aucun de ses ouvrages n'avait encore paru, mais dès avant cette date, dom Marmion était en pleine possession de sa doctrine ascétique, et les conférences de la retraite de 1900 qui furent le point de départ des ascensions intérieures du jeune moine sont précisément celles dont le développement constitue *Le Christ vie de l'âme*. — Chronologiquement, ce chapitre devrait se placer à la suite de la période louvaniste de la vie de dom Marmion, mais nous avons préféré le rattachement logique au chapitre de la direction spirituelle.

mais chez lui un je ne sais quoi de très pénétrant et de très sûr nous fait sentir que l'expression est très au-dessous de l'expérience elle-même. Toujours vraie et profonde, on voit cette âme doucement et sérieusement conquise par l'amour divin. C'est ce qui rend ce livre si intéressant et si lumineux » [1].

Les écrits de dom Pie ont servi, du reste, de fil conducteur à son fin et délicat biographe [2] pour dessiner la courbe de ses ascensions intérieures. Nous n'aurons guère qu'à le répéter ; et, sans même qu'il soit besoin de le souligner à chaque rencontre, le lecteur retrouvera sans cesse sous la plume de dom Pie l'écho fidèle de la spiritualité de dom Marmion.

* * *

Fils d'un ancien zouave pontifical, Yvan de Hemptinne avait trouvé dans son berceau un inestimable joyau : ce n'était ni une épée, ni une toge, ni une plume toute taillée, mais la perle précieuse de l'Évangile, le plus pur idéal surnaturel. Son enfance s'écoula dans un milieu patriarcal et se révèle tout orientée vers Dieu. D'un trait un peu fort, une vieille tante avait marqué toute la psychologie de son neveu : « Cet enfant transpire le Bon Dieu ».

Placé au Collège de Maredsous, Yvan y sentit l'attrait pour le cloître où son âme cherchait surtout « un lieu bien fait pour aimer » et dès qu'il eut terminé ses études au collège il entra au noviciat.

La première formation monastique lui fut donnée par ce rude manieur d'âmes, dom Benoît [3], qui martelait sur l'enclume d'or de la Règle le « moi » réfractaire jusqu'à ce qu'il en eût fait un métal malléable et ductile. Dom Pie émettait ses vœux de religion le 21 mars 1899 en la solennité de saint Benoît. Néanmoins, malgré sa docilité, l'âme du jeune moine demeura, même après sa profession et jusqu'à l'expiration

1. *Annales de philosophie chrétienne*, t. 158, pp. 417-418.
2. Le propre frère de dom Pie, dom Jean de Hemptinne, moine de l'abbaye de Maredsous, actuellement préfet apostolique au Katanga (Congo Belge).
3. Voir ci-dessus, p. 53.

du cours de philosophie, mal à l'aise ; elle éprouvait une fausse contrainte ; le succès ne répondait pas à ses efforts. Dans l'atmosphère spirituelle où il vit à cette époque, le frère Pie semble se trouver à l'étroit, quelque chose lui manque. Mais, en dépit de l'épreuve, sa générosité demeure absolue :

« Faisons tout, écrivait-il alors, pour plaire à Dieu, quoi qu'il nous en coûte ; soutenons les combats et ouvrons les yeux pour connaître la volonté divine... Disposons notre âme à recevoir la lumière en tout lieu et à chaque moment ; raffermissons notre volonté, sans jamais nous laisser fléchir. Soyons très fidèles, et nous vivrons ».

En effet, sa fidélité et sa confiance ne furent point déçues : Dieu préparait à son âme le plus bel essor.

En septembre 1900, dom Marmion prêcha à Maredsous les exercices spirituels de la retraite. De sa parole chaude et convaincue, il révélait à ses auditeurs les richesses du mystère du Christ.

La lumière de vie que le frère Pie attendait venait de luire à ses yeux ; un chemin nouveau s'ouvrait devant lui. Plein de joie et de confiance, il alla se jeter aux pieds de dom Marmion :

« Je me suis abandonné entièrement entre ses mains, écrit-il, et je lui ai demandé de me donner cet amour divin qui seul peut remplir nos âmes ».

Il se sentait en présence de celui qui, dans l'ordre de la grâce, devait être son vrai Père.

En pénétrant dans le cœur qui venait de se livrer à lui, dom Columba ne put retenir un cri d'admiration :

« Plus on connaît ce cher enfant, plus on l'aime. La divine Sagesse habite en son âme si pure ; il est d'une prudence qui m'étonne et d'une fraîcheur d'affection qui me ravit ».

A partir de ce moment, le frère Pie fut comme saisi par la grâce et entraîné dans une course folle jusqu'à complet épuisement, ou plutôt les ailes jusqu'alors reployées s'ou-

vrirent à pleine envergure, et pour lui commença, à travers les régions de l'amour divin, ce vol audacieux de l'âme qui allait, en sept années, l'emporter jusqu'au ciel.

Le roman a accoutumé notre génération à la psychologie. Beaucoup se passionnent aux tragédies fictives des âmes. Rien pourtant n'attire comme le drame réel de la conquête d'une âme généreuse par l'Amour divin. Dom Pie nous donne ce merveilleux spectacle dont le Père Columba fut mieux que le premier témoin : l'animateur constant. L'histoire de son âme, c'est le récit des investissements quotidiens et mystérieux par l'Éternel Amour jusqu'à la conquête totale.

Le lendemain même de sa rencontre avec dom Marmion, le Frère Pie écrit les premières lignes du *Carnet du Bon Dieu*, qui nous ouvre le sanctuaire intime de son âme et nous introduit dans une sphère toute mystique. C'est le cœur qui parle, le cœur seul à seul avec son Bien-Aimé, ne se lassant pas de redire toujours le chant de l'amour :

« O Jésus, je m'abandonne entre vos bras, comme à la direction du Saint-Esprit ; faites de moi tout ce que vous voulez, directement ou par mes supérieurs ou par mes frères, et je tâcherai d'*obéir parfaitement*. Je ferai tout, ô Amour, pour ne mettre aucun obstacle à votre action ».

Dans ces lignes où se fixe le programme que le frère Pie a résolu de réaliser, on retrouve tout l'essentiel de la direction de dom Marmion : « La fidélité est la plus délicate fleur de l'amour, pour lequel rien n'est petit ».

* * *

Un an après, le 12 octobre 1900, dom Pie, avec un groupe de jeunes confrères, prenait le chemin de l'abbaye du Mont-César à Louvain ; il devait y passer quatre ans à étudier la théologie sous la conduite de dom Columba.

A cette école, dont nous avons plus haut relevé les caractéristiques [1], l'orientation intellectuelle du jeune moine se

1. Voir ci-dessus, p. 136. Durant une partie de son séjour à Louvain, dom Pie fut chargé de la rédaction des annales du monastère. Nous y relevons en 1903

détermina clairement : son esprit s'établit dans la sphère de l'ascétique. Largement ouvert vers une foule de choses, il fait tout converger vers la science des saints ; le problème qui le captive et autour duquel il applique toute sa force de réflexion est celui de la perfection. En dehors de cette préoccupation, écrit-il, en écho à la parole de son maître, « la théologie elle-même n'est plus qu'une science métaphysique fort desséchante ».

Dom Pie s'assimila surtout la doctrine spirituelle qui lui était livrée alors avec une si opulente abondance. Nul parmi les disciples de dom Columba ne devait mieux saisir et réaliser sa direction ; on peut dire qu'à vingt-deux ans il en possédait déjà toute la moelle ; dans ses notes, il en condensait les pensées maîtresses qui devaient rester la lumière de toute sa vie :

« Dieu est amour. L'amour que notre Père céleste nous porte est la cause première de notre sanctification. Toute la question qui se traite entre Dieu et l'homme est une question d'amitié.

Pour répandre le feu sur la terre, pour donner l'Esprit-Saint, le Verbe s'est incarné ; le Christ est le sacrement nécessaire de l'alliance mystique ».

« J'ai compris, écrit dom Pie, que Jésus est pour nous le résumé de tout. Le désir de le posséder est l'unique prière qui doive se trouver dans l'âme, parce que de celle-là découlent naturellement toutes les autres, comme de Jésus lui-même découlent naturellement toutes les bénédictions célestes »

Toute l'application de l'âme, en présence de Jésus et de son Esprit, doit se porter à ne point paralyser les énergies de la grâce, mais à y correspondre activement et fidèlement. Dom Pie parle de l'infinie délicatesse de cette adaptation à l'action divine, il nous dit les soins dont il faut entourer « l'étincelle allumée dans l'âme ».

ce témoignage : « Le cléricat compte une vingtaine de membres. Dom Columba, Prieur, les préside en qualité de Préfet et les anime singulièrement par une forte piété monastique et par une direction pleine de cette confiance et de cette sainte liberté que donne l'amour du Christ. Son caractère jovial y entretient toujours une grande joie et nul n'y cherche Dieu que gaîment et volontiers. Lui-même y enseigne la théologie dogmatique. La vie s'écoule vraiment heureuse, bien que parfois on sente la fatigue des journées bien remplies ».

En même temps qu'il est inondé de lumière, dom Pie chante l'amour à pleine voix :

« La raison d'être de l'homme, c'est d'aimer ; son unique besoin, c'est d'aimer ; sa seule force, toute sa joie, c'est d'aimer. Mais, c'est pour vous aimer, ô mon Dieu, que l'homme existe ; le besoin qui le presse, c'est votre Amour ; il devient fort en vous aimant ; le repos qu'il prend en vous lui donne seul la vraie joie. Aussi ne cesse-t-il de chercher, tant qu'il ne se trouve à jamais perdu en vous, ô Amour incréé. Une nature sans amour est un printemps sans soleil... Jésus décida pour moi que jamais il ne me donnerait autre chose à faire que d'aimer ».

« Je suis bien décidé à me convertir à l'amour du Christ. Tout le reste m'est égal ; je veux aimer follement : on me broyera la volonté, l'entendement, tout ce que vous voudrez, mais je n'entends pas lâcher le seul Bien, notre divin Jésus, ou plutôt je sens que c'est lui qui ne me lâchera pas ».

Sous la main de Dieu qui le possède, le stimule, le soutient, le frère Pie tressaille ; il est travaillé par une action mystérieuse et puissante. Dieu habite en lui ; fermant les yeux aux choses extérieures, le père Pie porte dans l'intérieur de son être un regard plein de foi ; il y jouit d'une vision qui surpasse les merveilles de la nature :

« C'est vous-même, ô Beauté infinie, s'écrie-t-il, que mon âme contemple ; c'est vous, ô Amour dévorant, qui l'attirez et la captivez par les liens d'une incomparable charité ».

Plongé dans le silence, le recueillement de l'abandon, il s'entretient avec la Sainte Trinité, avec le Christ, avec la Vierge, hôtes habituels du sanctuaire de son âme, où il mène une vie intense et cachée. Le *Carnet du Bon Dieu* contient quelques bribes de ces conversations célestes, pâles reflets d'un idéal amour que froissent les mots de la langue humaine.

Un double caractère qu'offre l'amour divin à cette époque de la vie du jeune moine en prouve d'ailleurs la solidité : son efficacité à purifier l'âme et son extrême délicatesse. Dom Pie nous dit lui-même qu'il « avait une sotte manière de

dogmatiser sur tout » ; « il faudra de très sérieux efforts, ajoutait-il, pour déraciner cette misère, car elle se trouve fixée dans une méchante nature ». Aussi désire-t-il ardemment « traiter tout le monde avec l'amour et la prévenance qu'il mettrait à servir Jésus lui-même. Les efforts très sérieux ne sont pas de nature à effrayer sa générosité ; il s'applique, avec succès d'ailleurs, à réaliser son désir ; bientôt dom Marmion put dire à sa mère en plaisantant :

— « Votre fils était né avec la tiare ; il ne porte plus que la mitre ».

C'était trop encore, il sut s'en défaire.

Plusieurs expériences apprirent aussi à dom Pie que l'action divine dans l'âme est infiniment délicate ; Dieu est jaloux des cœurs consacrés, et un mouvement trop naturel suffit à froisser l'intimité divine :

« L'apprentissage de l'amour, devait-il écrire, requiert de l'âme une attention constante à la poursuite de sa fin ».

* * *

Dans la vie des grandes âmes, on remarque un tournant mystérieux où l'Amour, après les avoir dégagées du monde et d'elles-mêmes, devient leur cruel et bienheureux tourment : « la soif d'aimer leur est souffrance ininterrompue ».

Dom Pie va faire la rencontre de cette souffrance qui, selon son expression, se répandra en son âme « comme une liqueur brûlante sur une plaie vive ». Il se sent déchiré par le Bien infini qui, tout à la fois, l'attire avec une force irrésistible et se cache dans la nuée de la foi :

« Mon Dieu, s'écrie-t-il, vous m'avez donné un cœur de feu qui me torture sans cesse ou par l'excès de ses aspirations vers Vous ou par la privation de votre Présence ».

A mesure qu'il se rapproche de l'objet de ses désirs, ceux-ci ne font que s'accroître, il en est douloureusement oppressé. Dans cette nuit obscure, l'âme reste résolument accrochée au bon plaisir divin :

« J'ignore ce que le Bon Dieu me réserve pour l'avenir, je le prie néanmoins de me faire arriver à l'amour véritable, quelque aride que soit la route qui y mène».

On peut considérer l'émission des vœux solennels du 4 mars 1902, comme le point de départ de l'âge de souffrance qui embrassera le reste de l'existence de dom Pie. L'impression qu'il éprouve vers cette époque, c'est que le chemin parcouru n'est rien, en comparaison de celui qui reste à faire, et que, dans cette sphère supérieure, l'homme ne marche plus, il est porté par Dieu ; son travail semble poussé à bout ; il a tout sacrifié « et cependant il sent qu'il n'aime pas encore » :

« Quand on vous a tout donné, ô mon Dieu, écrit-il, et que l'âme cherche en vain de quoi vous donner encore, quand votre divine Charité a fondu en nous les glaces de l'égoïsme et chassé de nos cœurs la froideur ; quand nous croyons avoir tout fait, ou du moins, n'avoir rien négligé pour acquérir votre saint Amour et que nous pensons aimer beaucoup, alors seulement nous est-il donné de voir que nous ne commençons que d'aimer ».

« O Jésus, vous m'avez appris à désirer : comblez maintenant le seul désir de mon âme. Vous excitez en moi la faim et la soif de votre divin Amour ; mais quand, Seigneur, rassasierez-vous mon cœur ? »

« O mon Dieu, n'est-il point temps de toucher mon âme et d'y allumer la flamme de l'amour, car je ne sais plus que Vous donner, et je sens que je ne Vous aime pas encore » !

A partir de ce moment, la vie de dom Pie se modifie profondément. Au dehors, on ne s'en aperçoit guère : c'est toujours le même recueillement, la même charité, la même régularité d'observance. Mais, les notes intimes et les lettres témoignent de l'évolution mystique. Dom Pie entre à grands pas dans la solitude de Dieu, il exulte, il souffre :

« Quand l'amour pénètre dans une âme généreuse, et lui demande tout, une chose après l'autre, jusqu'à l'épuiser entièrement... L'âme éprouve alors son impuissance absolue, mais elle commence à se sentir forte en Dieu ».

Aussi bien, peut-il laisser échapper ce cri :

« Ame forte, laisse donc la souffrance pénétrer l'intime partie de toi-même ; bois cette liqueur vivifiante et n'en perds aucune goutte ! Et si parfois la souffrance t'a inondée, si tu as pu t'en abreuver avec cette généreuse patience qui conserve au cœur une paix profonde, tu auras appris les douceurs de la souffrance, car son amertume ne se change en mystérieuses délices qu'au moment où l'âme en a savouré tout le fiel ».

La solitude intérieure se fait de plus en plus profonde, l'âme en éprouve de l'effroi et se dessèche dans l'attente :

« Quand donc, bon Jésus, se lèvera pour mon âme, le jour mille fois appelé et béni où vous vous manifesterez à elle, où vous vous emparerez d'un cœur qui vous appartient ? Je ne puis croire que ce jour soit encore fort éloigné, car l'ardeur de mes vœux me presse trop pour que je n'en sente pas l'approche. Cependant, l'attente est longue... mon bien-aimé et miséricordieux Sauveur ! Je sais que, dès le moment où vous envahirez mon âme, votre amour la torturera sans merci ; je n'ignore pas l'intime profondeur de cette divine souffrance ; cependant, j'y tends de toute l'énergie de mon être... »

A ces amertumes viennent s'ajouter des tentations, des troubles qui le secouent profondément, des flots de peine s'accumulent dans son âme. « Le ciel est sombre ; aucun astre ne lui marque la route à suivre ; ses passions, semblables à d'innombrables vagues, le portent sur leurs crêtes élevées pour le jeter ensuite dans un effrayant abîme d'où cent fois elles le retirent pour l'y précipiter encore. A peine se trouve-t-il en lui un reste de volonté pour dominer et contenir cette révolte de tout lui-même dans les limites de la loi sainte ».

Malgré tout, le très unique désir de Dieu grandit toujours en lui ; la souffrance devient en son âme une condition de croissance, un élément essentiel de sa vocation. Dom Pie est heureux d'avoir quitté le monde « pour courir le chemin du grand amour ».

Bientôt l'ordination sacerdotale mettait le sceau à cette

œuvre mystérieuse, en faisant participer l'âme plus encore du sacrifice que du sacerdoce du Christ :

« Devenir prêtre, c'est être choisi par l'Esprit-Saint pour suivre Jésus-Christ à l'agonie et au Calvaire... Le prêtre rempli de l'esprit de son état est un homme de douleurs ; il porte le poids des âmes, c'est-à-dire leurs tristesses, leurs misères, leurs fautes » [1].

Pour lui, en effet, le sacerdoce devait être le pouvoir de porter la croix avec le Christ.

Au lendemain de son ordination, il écrit :

« Mon béni Sauveur, depuis que je suis prêtre, je sens bien plus vivement l'extrême misère de mon âme pécheresse... Il me semble, ô aimable Maître, que vous voulez la planter et la nourrir dans la forte terre de la souffrance. Eh bien ! faites-le, mais soutenez ma faiblesse... »

* * *

Cette vie toute mystique allait s'allier sous peu à une existence des plus active. Un an après son ordination, dom Pie est placé au collège de Maredsous, en qualité de surveillant. A ce tournant de son histoire, l'intérêt redouble pour le spectateur qui a suivi la courbe ascendante décrite par l'âme généreuse.

Que va devenir le moine jeté dans cette arène bruyante, et loin du maître qui l'a guidé jusqu'à ce jour ? Adorateur anéanti dans sa stalle, livré à l'autel avec le Christ, solitaire enveloppé de recueillement au fond de sa cellule chérie, ne laissera-t-il pas s'évaporer les parfums de ce double sanctuaire dans l'inévitable tumulte d'un collège ? Que si l'unique divin continue à le subjuguer, que deviendra le surveillant au milieu de ses élèves ? Et comme cette jeunesse turbulente s'échappera facilement à ses yeux perdus dans les visions lointaines !

C'est tout le contraire qui se produit. Dans cette existence, tout s'harmonise merveilleusement : créateur et créatures,

1. Voir aussi dans *Une âme bénédictine*, la *Pensée* LXXXI.

contemplation et action, sous la loi de l'amour obéissant et vainqueur. Il se trouve que dom Pie est un éducateur hors ligne, que son zèle embrasse tout et ne néglige rien, et qu'il acquiert sur les jeunes âmes une influence inattendue et irrésistible. Le secret de l'union de ces deux vies, c'est qu'il agit de concert avec le Christ ; un mouvement simple et unique, en l'entraînant vers lui, imprime le cachet de l'unité sur la multiplicité de ses fonctions et révèle le principe caché de toute son existence.

Sous la diversité de ses activités, la vie profonde de dom Pie reste, en effet, la même :

« Quand on cherche, écrivait-il à sa sainte mère en mai 1906, à mener une vie active dont le centre et les principaux mouvements demeurent dans les intimes parties de l'âme, oh ! alors, combien souvent les choses changent de face ! La tendance vers le bien possède, dans une même âme, une si grande variété, que, jamais pour ainsi dire, on ne se retrouve dans les dispositions par lesquelles on a déjà passé. Et, cependant, ce mouvement unique et très simple vers Dieu, envahissant de plus en plus l'âme, y fait disparaître la multiplicité des autres sentiments : il résume toute la vie et la réduit à sa plus simple expression. C'est bien dans cette simplicité admirable que nous trouvons cet inaltérable bonheur qui, tout ancien qu'il soit, se révèle à nous sous des aspects toujours nouveaux. Ces idées me pénètrent très fort. J'y trouve l'explication de mon bonheur et l'impuissance de mes paroles. Un mot suffit pour tout dire, vous le comprenez bien ce mot, ce désir que Dieu seul met dans le cœur et sur les lèvres... »

Étonnant contraste ! C'est presqu'en même temps qu'il écrivait cette lettre que dom Pie avait jeté les lignes suivantes dans son *Carnet :*

« Je travaille beaucoup, peut-être plus que je ne puis faire normalement. On me dit que je fais du bien, et cela me revient de différents côtés. Néanmoins, cette appréciation ne touche pas mon âme. Vous-même, mon Dieu, lui montrez si fort le rien de ce qu'elle fait et l'impardonnable négligence avec laquelle elle fait ce rien que, pour le moment, elle a envie de pleurer. Je me sens terriblement accablé et anéanti devant Dieu. Je crois que Dieu prépare pour moi un écrasement

plus grand encore, et celui-ci non seulement au fond de la conscience, mais à la face des hommes. Tel qu'il m'apparaît, cet écrasement s'apprête dur et terrible ».

L'âme de dom Pie est ballottée entre la joie et la souffrance. Le physique même trahit ce double état d'âme. Bien qu'il n'ait que vingt-six ans, ces dernières années l'ont singulièrement vieilli. Sa mère qui est venue le voir en est toute frappée ; elle ne retrouve plus, chez son fils, la fraîcheur et la jeunesse qu'elle lui a toujours connues ; mais, sur sa physionomie et dans ses yeux, elle lit des choses du ciel, elle admire une beauté qui sera sans déclin.

* * *

Un feuillet du *Carnet du Bon Dieu*, intitulé *Grandes grâces* nous met sous les yeux les dates mémorables de l'existence de dom Pie ou pour mieux dire la longue suite des faveurs divines dont il fut l'objet. Il se termine par cette mention : « Hémorragies, 27 juin 1906 ». Le soir de ce jour, dom Pie venait de surveiller le coucher des élèves et se retirait dans sa loge, au bout du dortoir, quand soudain, se baissant, il fut pris d'un violent crachement de sang. Néanmoins, tout accablé qu'il fut, il garda le silence jusqu'au lendemain, où il put encore monter à l'autel.

Forcé de déclarer son état, dom Pie fut aussitôt confiné à l'infirmerie de l'abbaye, mais son âme garda la paix :

« Je reste si entièrement entre vos mains, mon divin Maître, que je ne veux m'occuper de rien de ce qu'on décidera à mon sujet, ni de ce qui peut m'arriver. Que mon Amour pour vous, mon Bien-Aimé, si faible soit-il, fasse tourner toutes choses pour mon bien, c'est-à-dire pour votre gloire en moi ».

La messe du 28 juin devait être la dernière. La privation du saint Sacrifice marque la première étape du travail de dépouillement que la mort vient d'entreprendre.

Dès le 3 juillet, on transporte dom Pie chez ses parents : l'espoir d'une guérison plus rapide qui lui permettrait de

reprendre, au mois d'octobre suivant, sa charge au collège, motivait ce changement.

Rendu chez lui, dom Pie se sent exilé du monastère et jette sur un bout de papier ces lignes ardentes et mélancoliques, inspirées du Psalmiste :

« Comme la source écoule ses eaux dans les vallons, comme la fleur tend la tête vers la lumière, comme la biche craintive recherche les plus profondes solitudes, qu'ainsi, Seigneur, mon âme s'épanche toujours en vous ; que, sans cesse, elle se rassasie de votre splendeur, qu'elle plonge et à jamais se perde dans les divines solitudes que votre présence crée en elle : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* ».

Après mûr examen, la Faculté constata une forte congestion pulmonaire et prescrivit la position longitudinale. Le malade est mis au lit, il y passera six longs mois, jusqu'au jour où l'âme, déchirant sa faible enveloppe, s'envolera vers le ciel.

Dom Pie fit revenir ses traités de théologie, ses chers traités dont il avait tiré si grand profit, jadis, à Louvain, sous la direction de dom Columba. Au seuil de l'éternité, on eût dit qu'il goûtait mieux la saveur de ces dogmes mystérieux dont il contemplerait bientôt la glorieuse réalité. Il lisait assidûment la sainte Écriture ; les meilleurs auteurs spirituels : saint Augustin, saint Jérôme, sainte Gertrude et sainte Mechtilde, pour lesquels il avait une grande dévotion, sainte Térèse et saint François de Sales se succédèrent à son chevet. Souvent, au cours de sa lecture, il s'absorbait dans l'oraison, les mains jointes, le visage illuminé d'une sérénité céleste. Les deux infirmières qui le soignèrent déclarent, l'une et l'autre, n'avoir jamais vu prier ainsi et elles retirèrent de leurs entretiens avec le malade, des fruits très abondants.

Le temps s'écoula entre des alternatives de crises et d'accalmies, mais tout espoir de rentrer à Maredsous pour la reprise de ses cours s'évanouit : nouveau lien qui se brise, nouveau sacrifice. Bientôt, plus que jamais, après six mois de maladie, dom Pie sent que

« rien, ni lieu, ni travail, ni personne, ni aucune chose

ne peut contenter et remplir le cœur, sinon l'amour de Dieu et du prochain ».

A travers les croisées de sa chambre, il voit se succéder le soleil, la pluie, les tempêtes de neige, sans que tout cela puisse l'atteindre. Et la pensée lui vient qu'il en est ainsi de l'âme fixée dans la paix et l'amour de Dieu, au regard des vicissitudes du monde. La terre s'éloigne, non seulement avec ses vanités et ses attraits, mais avec ce qu'elle offre de plus saint : l'auguste sacrifice de la messe, le monastère, l'activité de l'obéissance et les joies du dévouement. Il ne reste au moine que deux choses :

« Un besoin dévorant de posséder Dieu, et le sentiment de n'être rien au regard de la Majesté divine ».

Depuis des années, cette double disposition nourrie en lui par dom Marmion a toujours été grandissant ; la suprême épreuve la rendra plus vive encore.

Si nous en croyons les dernières pages du *Carnet*, dom Pie, sur son lit de douleur, fut assailli de tentations qui lui furent plus pénibles que les souffrances corporelles.

De sa vie, il ne commit de faute grave, mais il n'en fallait pas tant pour l'alarmer. A la pensée qu'il a peut-être offensé son Dieu, la douleur l'oppresse, son cœur se gonfle, ses yeux se remplissent de larmes :

« Croyez-moi, avoue-t-il à un confrère, je ne vous parle à la façon d'un novice, mais le cœur chargé, reconnaissant avec droiture mon état véritable. Cette humilité est obligée par les faits ; tant de misères me rendraient peu supportable à qui les verrait ».

Aussi n'est-il point surpris de l'aridité où Dieu le laisse. Le 5 décembre 1906, il écrit au crayon une longue lettre à dom Columba [1] ; en voici le passage principal où le maître se retrouvait dans le disciple :

« ... Je ne m'étonne nullement de ce que le divin Maître

1. L'original de cette lettre est malheureusement perdu.

ne m'ouvre point encore son Cœur : je me sens, très sincèrement, tout à fait indigne, et ce sentiment me maintient dans une grande paix.

« Mon âme ne goûte aucune consolation, mes fautes me sont toujours présentes devant les yeux, et pourtant, je n'ai d'autre désir que le Christ. Je souffrirai toute ma vie, si Dieu le veut. Mais, quand viendra Celui pour qui nous souffrons et après qui l'âme soupire sans relâche? Dieu me donne du courage, de la paix, de la componction ; quand me donnera-t-il Jésus?

« Je jette dans votre âme ces pensées qui me pressent et me poursuivent toujours. Au fond, je ne trouve de réponse que dans l'abandon... »

Enfin, le 1er janvier 1907, dom Pie ouvre une dernière fois son recueil de Pensées, pour y écrire ces mots émouvants :

« Ici-bas, les grands mystères d'amour sont de profonds abîmes de souffrance. L'amour, dans l'âme, ne devient vraiment un mystère qu'au jour où il en pénètre les derniers replis, et sans de douloureuses brûlures, le feu sacré n'atteint pas ces profondeurs ».

* * *

A l'heure où il traçait ces lignes ultimes, le malade était déjà aux prises avec la mort. Une grave complication venait de surgir : le médecin le plus clairvoyant prononça tout bas le mot de méningite ; les événements confirmèrent le pronostic.

Le 12 janvier, dom Pie tomba dans un état d'alourdissement et de prostration. De violents maux de tête, des vomissements fréquents et autres symptômes faisaient craindre que, en quelques heures, le malade ne fût hors de connaissance. Le soir même, de la main de son frère, dom Pie reçut les derniers sacrements avec une grande piété. Tenant son crucifix, il baisait les plaies du Sauveur et en tirait ce vin généreux dont il était sevré depuis si longtemps :

« C'est, disait-il, comme quand je buvais au calice le précieux sang ».

Dom Columba put se rendre auprès du malade :

« Hier, pendant l'action de grâces, écrit-il le 16 janvier 1907, à une de ses filles spirituelles, parente de dom Pie, j'ai demandé à Notre-Seigneur, s'il le jugeait bon, de m'envoyer ici à Bockrijck voir le cher malade [1]. Le R^me^ Père abbé, de lui-même, m'a dit d'y aller. Pour vous dire franchement ma pensée, je crois que notre cher P. Pie est perdu. Si Notre-Seigneur ne fait pas de miracle, je pense que la maladie aura le dessus. Cependant, *nondum statim finis*. Je lui ai donné hier la bénédiction de saint Maur, en la fête de ce saint, et ce matin, la sainte communion. Dom Pie souffre *beaucoup* dans tout le corps mais surtout à la tête ; on craint une méningite. Il a été si heureux de me voir. Il est admirable de patience et d'abandon, mais sans un rayon de consolation ou de sentiment de Dieu. C'est une sainte âme.

Je suis heureux de me trouver ici avec dom Jean [2]. La croix est la racine de toute fécondité. Nous en avons. *Deo gratias* !

Bien à vous dans l'amour de Jésus-Christ ».

Six jours se passèrent dans de grandes souffrances. Parfois, le malade disait, à son insu, ce qu'il avait dans le cœur ; il parlait d'abondance et dévoilait sa belle âme, à la grande édification de ceux qui l'entouraient. Tel jour, par exemple, on lui fit remarquer que l'Église célébrait la fête du saint Nom de Jésus : « L'intimité avec Notre-Seigneur, voilà qui nous est bien nécessaire... Il faut vivre toujours avec Lui... Trop souvent, on représente cette intimité d'une manière doucereuse et fade : notre dévotion doit être sincère, il faut nous unir au Christ par une foi forte et toute spirituelle ».

Puis, après un court silence, il ajouta :

« Quand une âme est unie à Notre-Seigneur, Notre-Seigneur la poursuit, il la persécute pour la posséder. Combien j'ai senti cela !... »

L'Amour enfin vainqueur allait fondre sur sa proie.

Dom Pie eut cependant encore la consolation de revoir dom Marmion :

« Hier, écrit dom Columba, à la date du 22 janvier, j'ai reçu une dépêche de dom Jean me priant de revenir ici.

1. Dom Columba était alors prieur à Louvain. Voir ci-dessus, p. 131.
2. Frère de dom Pie et moine comme lui.

J'ai cru devoir venir, car dom Pie se trouvant par obéissance hors de son monastère avait droit à tous les soins et les consolations spirituelles qu'on peut lui donner. L'organisme est effondré, mais l'âme est entre les mains de Dieu. Il a eu quelques moments de réveil aujourd'hui et j'ai pu le confesser très bien. La paralysie s'étend à tout l'organisme ; il s'éteint doucement ».

Le 24 janvier, après la visite du médecin, dom Pie se trouva très harassé et se rendit compte qu'il touchait à sa dernière heure :

— « Je sens si bien, dit-il, qu'on n'est plus maître de tout cela » !

Puis, se redressant, il prononça lentement ces paroles :

— « *Quae placita sunt tibi, volo semper facere* » [1].

Personne ne comprit alors la vraie portée de ces mots auxquels dom Pie semblait attacher tant d'importance ; mais on découvrit plus tard l'acte qui en donne l'explication ; cette courte formule, inspirée d'une parole de Jésus et si chère à dom Marmion, renouvelait l'immolation de la profession religieuse.

Le dimanche de la Septuagésime, le 27 janvier 1907, trois crises méningitiques, compliquées d'une hémorragie interne survinrent à peu d'intervalle. Vers dix heures du matin, après les prières des agonisants, dom Pie releva deux fois la tête et expira doucement.

Le jour même, à une parente de dom Pie, dom Marmion écrivait ce billet :

« *Justus germinabit sicut lilium et florebit in aeternum ante Dominum* [2]. Le divin Époux, « qui se nourrit parmi les lis » [3] a pris notre cher dom Pie, une très belle âme, pure et aimante, purifiée plus encore par de longues et cruelles souffrances, et cela sans consolation ni aucun sentiment de la présence de Dieu. Je suis sûr qu'il sera très puissant au ciel ! C'est un coup terrible pour nous tous. Ces épreuves nous détachent de la terre et fixent nos cœurs *ubi vera sunt gaudia* » [4].

1. « Je veux toujours faire ce qui vous est agréable ».
2. « Le juste germera comme le lis et fleurira éternellement devant le Seigneur».
3. Hymne de l'office des Vierges.
4. « Là où sont les vraies joies » (Oraison du 4e dimanche après Pâques). Quand parut la *Vie* de dom Pie, dom Marmion écrivit au Primat dom Hildebrand : « La *Vie* du cher Père Pie m'a fait tant de bien ; elle est fort bien rédigée et fait revivre à nos yeux une âme que j'aimais fort en Jésus-Christ » (Lettre du 29 janvier 1912).

* * *

Le disciple s'était révélé digne du maître.

Au lendemain de la mort de dom Columba, on a pu écrire en toute vérité : « Dom Marmion n'aurait fait que cela : donner un saint au cloître, ce serait assez pour sa gloire » [1]. Si l'âme du jeune moine nous a offert, en effet, l'admirable spectacle d'ascensions intérieures sûres et rapides, c'est qu'elle avait entièrement compris et parfaitement vécu « le mystère du Christ » tel que dom Marmion le lui avait dévoilé. *Une âme bénédictine* est l'illustration, adéquate et émouvante, du *Christ vie de l'âme* et du *Christ idéal du moine*.

A la croisée des chemins de la vie spirituelle, la Providence a fait se rencontrer dom Columba et dom Pie : leurs noms comme leurs âmes sont désormais inséparables.

1. Mgr Schyrgens, *Revue Générale*, Février 1923.

CHAPITRE XIV

L'APOTRE DU CHRIST

Zèle apostolique de dom Marmion. — Son amour ardent pour les âmes. — Sa bonté: Tout à tous. — Son ministère auprès des prêtres. — Zèle de dom Marmion pour la sanctification des vierges consacrées. — Son amour pour les pécheurs. — Conversion d'un prêtre apostat. — Conversion de protestants ; le petit jockey. — Générosité et optimisme. — Dom Marmion orateur. — Sa surnaturelle conception de la prédication. — Impression profonde produite par dom Columba sur ses auditeurs. — La prédication des « retraites ». — Secret de la fécondité de sa parole : l'oraison et la souffrance.

Le cardinal Mercier et dom Pie de Hemptinne figurent au premier rang parmi les âmes que dom Marmion dirigea vers le Christ. Mais son zèle ardent n'excluait personne du bénéfice de sa charité. Car il fut apôtre, au zèle inlassable : c'est là une des caractéristiques les plus saillantes de sa physionomie, et il convient à présent de nous y arrêter.

Dom Marmion a écrit très justement :

« L'âme qui aime véritablement Dieu s'embrase pour les intérêts de sa gloire, pour l'extension du règne du Christ dans les cœurs ; elle est animée de ce feu que le Christ Jésus est venu apporter sur la terre et qu'il désire si ardemment voir s'allumer en nous ».

Et il définissait le zèle :

« Une ardeur divine qui brûle et se communique, qui consume et se répand » [1].

C'est dès sa jeunesse que dom Marmion sentit cette ardeur s'allumer dans son âme : il se délectait alors de la lecture des

1. *Le Christ idéal du moine*, conférence : *Le bon zèle.*

lettres de saint François Xavier [1] ; l'épisode de la vie de ce grand apôtre où on le voit se faisant simple marchand pour entrer au Japon afin d'y prêcher le Christ, l'enthousiasmait ; il eût imité avec joie cet exemple. Nous nous rappelons que, jeune étudiant à Rome, il avait rêvé d'aller évangéliser l'Australie sous la conduite du grand missionnaire bénédictin, Mgr Salvado. Mais la Providence lui avait réservé d'autres champs d'action. A Dublin, à Maredsous comme simple moine, à Louvain ensuite, il s'est dépensé sans compter, dans la mesure très large que lui laissait l'obéissance. Devenu abbé, il vit s'étendre encore le champ de son zèle.

Nous n'avons pas l'intention d'esquisser ici un tableau complet de l'activité apostolique de dom Columba, mais seulement de rechercher les mobiles profonds de son zèle et de relever quelques traits qui mettent en un relief plus accusé son ministère auprès des âmes.

* * *

Parce qu'il est proche de Dieu, dom Marmion est proche des âmes, et quand il les aborde, il est à la fois plein de charité divine et pétri d'humaine tendresse. Il n'y a que les saints qui savent aimer. Et c'est le secret de leur rayonnement. « Les saints ont, en effet, une manière de parler à autrui qui tend les bras à toute infortune, adopte toute indigence, rend une dignité aux déchus ; et ils ont une manière de ne pas penser à eux-mêmes et de faire dans leurs âmes le vide d'eux-mêmes qui y ouvre des abîmes de désintéressement, où vont s'engouffrer nos misères. Ils agissent moins par ce qu'ils font que par ce qu'ils sont ; c'est le rayonnement de leur charité qui nous presse jusque dans les bras du Christ. Ils sont irrésistibles, à l'instar de la Toute-Puissance, parce qu'ils sont devenus, à l'image de Dieu, pur amour » [2].

1. Il les a lues et relues ; de plus il les faisait lire, trouvant cette lecture éminemment propre à attiser le zèle apostolique.

2. [D. B. SODAR], *Une mystique bénédictine du XVII^e siècle, confidente du Sacré-Cœur, la mère Jeanne Deleloë*. Introduction, p. III. L'auteur ajoutait avec justesse : « Qui n'a fréquenté les saints, passe isolé sur terre ; qui n'est séduit par eux ignore le prix de l'amitié. Qui veut se connaître soi-même et dépasser la sagesse antique, doit céder à leur attirance ; mieux que l'analyse et l'étude, leur sympathie nous révèle

Saint Bruno, l'austère fondateur des Chartreux, appelait « divins » les hommes en qui réside la bonté. Dom Marmion était de ceux-là. Avec les âmes, en effet, sa bonté est inlassable ; il a le sens, la volonté, le goût de la bonté. Comme son divin Maître, « il apparaît plein de bénignité, de mansuétude et d'humanité ».

Et cette bonté s'étend à tous. Selon la pittoresque expression d'un familier du cardinal Mercier, « dom Marmion avait un cœur grand comme une cathédrale » [1]. Il faudrait ajouter que cette cathédrale demeurait toujours ouverte et que, dans son sanctuaire, la flamme ne s'éteignait jamais.

Quelle que soit l'âme qui recourt à lui, et d'où qu'elle vienne, dom Marmion est tout entier à elle, comme si elle était seule au monde. Il ne voit qu'elle, et, en elle, il ne voit que le Christ. Pour lui, nulle distinction entre les âmes ; à l'instar de saint Paul, il se reconnaît le débiteur de tous : *Omnium debitor sum* [2] ; selon son habituelle expression, « il se laisse manger » par toutes les âmes affamées de lumière et de paix. Il se fait tout à tous, « juif avec les juifs, grec avec les grecs », selon l'expression du grand apôtre. Non qu'il diminue les exigences de sa foi, mais il dilate sa miséricorde. Dans ce domaine, il n'est peut-être rien de si remarquable en lui que cette aisance, innée pour ainsi dire, mais que la vertu a surnaturalisée, avec laquelle il s'adapte à toute âme pour la gagner au Seigneur.

S'étendant à tous, sa bonté devient multiforme. « Jamais, écrit une supérieure qui l'a connu de longues années, il ne déprima une âme par des reproches amers ; jamais aucune n'est revenue d'auprès de lui découragée ou humiliée. Il les

notre âme. Quand le cœur inquiet désire expérimenter les joies mystérieuses, les luttes et les triomphes du bel amour, puisse-t-il se souvenir que jamais l'amour n'a été chanté, pleuré, vécu, comme par ces héros... Il n'est pas prudent d'entrer seul dans la voie rude de la perfection : pour ne point trébucher, il faut leur donner la main, de peur de faillir, il faut songer à leur élan et oublier ses fatigues, et si l'on ne veut s'égarer, suivre la trace de ces flambeaux qui dans le chaos de ce monde vain et creux *inanis et vacua*, jalonnent les grandes avenues du salut, et y font régner l'ordre et la sécurité ».

1. Lui-même avait relevé et noté (en 1903) ce texte de l'Écriture qui l'avait frappé : *Dedit ei* [*Salomoni*] *Dominus latitudinem cordis quasi arenam in littore maris* : « Le Seigneur donna à Salomon un cœur aussi large que l'étendue de sable au bord de la mer ». Reg. IV, 29.

2. Rom. I, 14.

faisait vivre, certes, dans la vérité, mais le rayon de bonté était plus pénétrant encore que la lumière et rendait celle-ci douce et féconde ».

Là surtout où il découvre la peine, la tristesse, dom Marmion se fait prévenant, ingénieux. Voici qu'il est sur le point de partir pour un long voyage. Une âme lui fait parvenir un mot d'angoisse ; tout aussitôt, il propose spontanément à l'intéressée de modifier l'itinéraire déjà fixé, afin de lui porter lumière et secours [1].

Même attention délicate dans une circonstance identique :

« Je suis très pressé, devant partir demain pour l'Irlande, écrit-il à une personne en peine, mais j'ai été si content de recevoir un mot de vous que je dois vous écrire ces quelques lignes. J'ai grande compassion de vous parce que vous avez tant souffert... Il n'est pas défendu de frissonner en face de pareilles épreuves. Jésus au jardin des Oliviers a senti toute l'angoisse de nos peines. Je prie pour vous et aimerais beaucoup pouvoir vous consoler » [2].

Cette bonté est l'un de ses charmes et l'une de ses plus signalées vertus. C'est dans cette bonté se donnant totalement à autrui sans réserve et sans retour sur soi, qu'il faut chercher l'un des secrets de son irrésistible ascendant sur les âmes. De longs mois après sa mort, une jeune fille canadienne écrivait ces lignes significatives : « Je n'ai causé qu'une seule fois avec dom Columba ; je ne lui ai écrit que peu souvent, et cependant, il m'a laissé une telle impression de surnaturelle bonté profondément large et compréhensive, que tout ce qui me le rappelle me rapproche du Bon Dieu. C'est comme si la grâce qui accompagnait sa présence s'attachait encore à son souvenir ».

Combien pourraient reprendre, pour leur compte, ce témoignage ému !

Encore simple moine à Maredsous, dom Marmion fut sollicité par une pauvre femme de très humble condition

1. Lettre du 27 février 1911.
2. Lettre du 31 décembre 1913.

— elle était servante — de prendre la direction de son âme, — âme intérieure, délicate, mais portée au scrupule. Dom Columba la conduisit avec une extrême bonté et lui ouvrit le chemin de la vie spirituelle. La traitant vraiment en père, il la suivit partout où la conduisirent les hasards de l'existence, sans la perdre jamais de vue. Devenue vieille, infirme, sans famille, sans ressource, elle put, en 1912, grâce aux secours matériels que dom Marmion lui procura, entrer à l'hospice de Saint-Servais près de Namur. Dom Columba avait chargé une de ses filles spirituelles de cette dernière ville de rendre visite parfois à sa chère malade :

« Tout ce que vous faites pour H..., lui disait-il, c'est comme si vous le faisiez pour moi : j'en suis aussi heureux ».

Et quand il écrivait à sa fille spirituelle, il ajoutait « un petit mot » à remettre à la malade. Lui-même, pendant plus de dix ans, chaque fois qu'il passait par Namur, allait la voir. Pour la pauvre infirme, paralysée des pieds à la tête, borgne et, dans les derniers temps, le côté droit dévoré par un cancer, quelle fête de voir le Père abbé s'asseoir familièrement près d'elle, lui apporter quelques douceurs, la consoler ! Quelle joie surtout pour son âme d'entendre le grand théologien l'entretenir, avec cette exquise simplicité pleine d'onction dont il avait le secret, des choses célestes, car elle était de « ces petits auxquels Dieu avait révélé les mystères de son amour ».

Les prêtres eux-mêmes qui la connaissaient admiraient sa grande vie intérieure et s'édifiaient du courage et de la patience avec laquelle elle supportait tous ses maux, offrant tout à Notre-Seigneur et unissant ses souffrances si pénibles aux douleurs du Christ en croix pour le salut des âmes.

On comprend qu'elle ait été inconsolable de la mort de dom Columba, mais la Providence abrégea cette nouvelle épreuve ; quelques mois après, cette âme simple, si unie à Dieu, allait contempler à son tour ces mystères dont, pendant trente ans, l'abbé Marmion l'avait nourrie

* * *

Si dom Columba embrassait toutes les âmes dans sa sollicitude, s'il ne se refusait à aucune, il est plusieurs catégories d'entre elles vers qui, à l'exemple du divin Maître, il se sentait plus particulièrement attiré : les prêtres du Seigneur, les vierges consacrées et les pécheurs.

Très tôt, il dut s'occuper de la portion choisie de ceux que le Christ a daigné appeler « ses amis ». A Dinant, il donnait chaque mois la récollection mensuelle aux prêtres de la ville et des environs ; de même, à Louvain, au collège théologique du Saint-Esprit où ses conférences sur les vertus du Sacré-Cœur, modèle de celles du prêtre, furent remarquées ; plus tard encore, à la demande du cardinal Mercier, aux prêtres des paroisses et des instituts pédagogiques de la capitale. Devenu abbé, il continua de prêcher des retraites sacerdotales, soit au monastère, soit à l'Université de Louvain qui le rappelait plus d'une fois, soit dans les grands séminaires [1]. Sa foi vive lui révélait dans la lumière divine l'éminente dignité du prêtre, et les instructions qu'il donnait aux élus du Seigneur étaient animées du zèle le plus pur pour leur perfection. Sur des instances réitérées, il avait consenti à rassembler les principales de ces nombreuses conférences et de montrer dans *Le Christ, l'idéal du prêtre*. Ce recueil verra sans doute le jour et témoignera éloquemment, une fois de plus, de la profondeur de sa doctrine et de l'ardeur de son zèle.

A l'égard des vierges consacrées qui forment la portion la plus délicate et la plus radieuse du troupeau du divin Pasteur, le zèle de dom Columba se fait des plus vigilant et des plus pressant.

Les extraits que nous avons donnés de ses lettres spirituelles ont révélé à quelle hauteur de perfection il les invitait. Nombreux furent les monastères et les couvents qui eurent l'heureuse fortune de l'entendre d'une façon régulière : aux Bénédictines de Maredret, de Liége, de Ventnor (Angleterre), il faudrait surtout ajouter les Carmélites de Louvain,

1. Voir ci-dessus, p. 201.

de Virton (auquel il portait également une particulière affection, car, disait-il, « comme Jacob, j'ai engendré votre Carmel dans ma vieillesse ») ; les dames Chanoinesses de Jupille, de Lede ; le couvent anglais de Bruges et le Prieuré de Haywards Heath (Angleterre) ; les religieuses Réparatrices du Sacré-Cœur de Tyburn (Londres) et de Bierghes, sans compter les couvents irlandais. Les Dames du Sacré-Cœur de Jette, de Linthout, d'Anvers et de La Haye furent aussi les bénéficiaires de sa parole apostolique.

Dans ce ministère, il rencontra de belles âmes dont il se plut, avec un zèle plein de charité, à stimuler les ascensions intérieures. Nous permettra-t-on de nous arrêter, ici, devant l'une d'elles, sur laquelle dom Marmion lui-même a laissé une notice inédite, pages de légende dorée contemporaine, dont nous relèverons quelques traits ?

Elle s'appelait, dans le siècle, Clotilde Clément. Née à Termonde (Flandre orientale) en 1842, elle avait été formée à la piété dès sa jeunesse, par un moine bénédictin de cette ville. Très tôt, elle sentit l'attrait vers la vie religieuse et entra au Carmel de Louvain, où durant plus de trente ans elle devait remplir les fonctions de maîtresse des novices et de prieure. La Providence qui avait guidé ses premiers pas dans la vie intérieure par l'organe d'un fils de saint Benoît, lui donna de voir un autre fils du Patriarche des moines la conduire vers la consommation de la sainteté. Douée de dons supérieurs, elle alliait une rare largeur de vue à une grande délicatesse de conscience. Dieu l'avait gratifiée d'abondantes lumières. « Je l'ai trouvée, écrit dom Marmion, très éclairée sur les divins mystères et d'une doctrine très sûre ».

Depuis sa jeunesse, elle se sentait attirée à prier sans cesse Notre-Seigneur de faire d'elle sa véritable épouse. Après sa profession religieuse, son directeur lui ordonna de cesser cette prière, puisque les vœux l'avaient rendue épouse du Christ. En cela, ajoute dom Marmion, le directeur faisait erreur, car il existe une union avec Jésus plus intime que celle de la profession. Néanmoins, comme elle était d'une obéissance parfaite, elle cessa cette prière, mais l'attrait

intérieur demeura toujours. Une fois, pendant les vêpres, elle se sentit accablée d'une tristesse mortelle. Elle se demande : « Est-ce que, peut-être, j'ai offensé mon divin Époux en quelque chose » ? Soudain, elle entend au fond de son cœur une voix qui lui dit : « Ma fille, il y a des âmes que je conduis à la perfection de mon amour par des voies extraordinaires ; il y en a d'autres que je mène à la même perfection par des voies ordinaires. C'est par celles-ci que je veux vous conduire. Soyez fidèle ».

Fidèle, elle le fut, ajoute dom Marmion, et elle le fut parfaitement. Elle avait fait le vœu d'accepter sans résistance toute manifestation de la volonté divine quelque pénible qu'elle fût, et de ne jamais prendre sa joie qu'en Dieu seul.

Très aimée de sa communauté, elle était en grande estime auprès des supérieurs de son ordre. Le Père Étienne, Provincial des Carmes, qu'une fervente amitié unissait à dom Marmion [1] la déclarait la carmélite la plus accomplie de la province. Je lui ai demandé, écrit dom Columba, si tous les témoignages d'affection et d'estime dont elle était l'objet ne l'induisaient pas à la vaine complaisance. Elle répondait qu'elle n'éprouvait même pas un mouvement involontaire de ce genre. Une lumière très claire et habituelle qui brillait dans son âme, écrit le biographe, et qui naissait de son esprit d'oraison, lui montrait son néant en face de la grandeur divine. Elle se disait un atome devant l'immense majesté de Dieu. Mais l'apôtre, qu'était dom Marmion, ne pouvait manquer de soumettre de tels sentiments à l'épreuve. « Plus d'une fois, écrit-il, — sachant d'ailleurs à quelle âme d'élite j'avais affaire — je l'ai reprise fortement, de façon inattendue et dans des circonstances qui ne pouvaient manquer de la toucher, et toujours j'ai trouvé son humilité et sa sérénité plus grandes que l'humiliation ».

Les dernières années de sa vie furent marquées de longues et cruelles souffrances. Pendant la maladie qui précéda sa mort, dom Marmion fut autorisé à la voir deux fois par semaine. « Elle était, dit-il, réduite à un état de faiblesse ex-

1. Voir ci-dessus, p. 104.

trême, ne prenant pour nourriture, durant des semaines, qu'un peu d'eau. Et cependant, à peine lui avais-je proposé une vérité de notre foi que l'amour et l'enthousiasme la remplissaient, sa face redevenait toute colorée, transfigurée, et toute trace de faiblesse semblait disparue. J'ai été bien des fois témoin de ce spectacle.

Quelque temps avant sa mort, elle me dit :

— « Je suis *toute* soumise à la sainte volonté de Dieu, mais je voudrais *tant* aller à mon divin Époux ! Le Père Provincial m'a défendu de mourir. Peut-être, pourriez-vous me le permettre » ?

Bien décidé à maintenir la défense du Provincial, je lui dis assez vivement :

— « Confessez-vous d'abord »...

Au cours de la confession, j'ai éprouvé dans mon esprit un revirement complet et irrésistible. Quand la confession fut terminée, elle me dit :

— Alors, mon Père » ?

— « En tant que cela dépend de moi, lui dis-je, je vous donne la permission de vous en aller ».

Toute transportée de joie, elle ajouta :

— « Et quel jour, mon père » ?

A une telle simplicité qu'il savait être celle des enfants de Dieu, dom Marmion ne put s'empêcher de répondre :

— « Voyons, quelle fête avons-nous prochainement ? Le 8 septembre, nativité de la sainte Vierge. Quel beau jour ce serait » !

— « Bien, mon père ». Et ce fut tout à ce sujet.

Habituée avec une ingénuité pleine de foi à regarder les moindres paroles de ses directeurs comme une indication de la Providence, la malade vivait dans la joyeuse attente de la divine Rencontre, mais elle ne confia à personne la permission reçue. Pendant ces jours, sa vie ne fut qu'un long martyre au milieu duquel éclataient sa patience, sa bonté, sa sérénité, son union à Dieu. Le 8 septembre, elle put encore recevoir la sainte communion. Après son action de grâces, radieuse à la pensée du bonheur tout proche, elle dit

à la religieuse qui la soignait : « Quel beau jour pour mourir » ! L'infirmière l'avait si souvent entendue parler de la joie de mourir qu'elle ne prit point garde à ces paroles. Dans la matinée, ayant été assoupie, la malade s'éveilla tout à coup, et avec une expression indéfinissable de béatitude, elle dit :

— « Oh, maintenant, je l'ai vu » !

— « Qui donc avez-vous vu, » demanda son infirmière ?

— « Le Bien-aimé... mais j'ai dû bien courir pour l'atteindre » !

Simple rêve ? Ultime invitation de l'Époux à le rejoindre ? Quoi qu'il en soit, un sourire céleste inoubliable brilla soudain sur tous ses traits. Le soir à neuf heures, l'âme ardente déchirait son enveloppe mortelle et prenait son vol vers Dieu. L'épouse du Christ voyait ses désirs comblés au jour souhaité par le serviteur du Christ.

Dom Marmion, qui ne se souvenait plus de cet entretien avec la malade, n'était pas présent à Louvain ; il était parti la veille pour Maredret où il devait assister le lendemain à la cérémonie de la bénédiction de l'abbesse ; mais on retrouva sur la table de la défunte, le texte d'un télégramme à lui envoyer pour lui annoncer sa mort.

« Notre-Seigneur, écrivait dom Marmion, avec un sentiment d'humilité, ne m'a pas jugé digne d'assister aux derniers moments de cette âme si pure et si sainte. Qu'elle obtienne à ses chères filles et à leur très indigne père, la grâce d'accomplir en toutes choses le bon plaisir de Dieu » !

Cette grâce de constante et généreuse fidélité qu'il sollicitait de la sorte, dom Marmion ne cessait d'exhorter les âmes consacrées à la mériter par leurs efforts. Lui-même mettait tout en œuvre pour les aider à progresser dans l'amour de Dieu. Dans ce Carmel, parmi les vieilles sœurs converses, il s'en trouvait des flamandes, parlant très difficilement le français. Dom Marmion imagina au début de prendre l'une d'elles comme professeur de flamand. Le professeur n'a ni brevet ni diplôme, mais l'élève est de bonne volonté : on se comprendra. Chaque fois donc qu'il la voyait, dom Mar-

mion s'ingéniait à reprendre quelques-unes des expressions de son professeur improvisé [1].

En retour des leçons qu'il recevait, l'élève faisait les applications à la vie spirituelle. Voici qu'il apprend que « bavarder » se dit en flamand *klappen*.

— « Ah ! dit-il aussitôt avec un sourire malicieux, au couvent, on ne doit pas *klappen*, *klappen*. Je crois qu'il y a quelque part, dans les Flandres, un village où tout le monde bavarde sans doute, car il s'appelle *Klapdorp*. Il ne faut pas faire de ce couvent un *Klapklooster* ! »

En direction, — car l'apôtre se fait presque insensiblement directeur spirituel — il retenait les converses plus longtemps.

— « Je crois, disait plaisamment une religieuse en récréation, que le Père Columba apprend aux sœurs converses à faire la cuisine ».

— « Oh non, reprenait l'une d'elles, il nous expliquait comment il fallait beaucoup aimer Notre-Seigneur ; il nous a fait tant de bien, et tant appris pour notre âme » ! Et pour donner plus de poids à son témoignage, la vieille sœur recourait à une expression savoureuse de sa langue :

— « Hij gaf het ons in met den potlepel » [2].

Il excellait à leur faire estimer et aimer les pratiques de leur humble condition. A la place de l'office divin, les sœurs converses récitent un certain nombre de fois le *Pater*. « Vous devez remercier le Seigneur de réciter l'office de cette façon, leur disait-il, parce que le *Pater* est la prière de Jésus, les paroles que lui-même a prononcées ».

1. On devine que, parfois, au début, il dut se produire des contresens et des méprises. Il avait recommandé aux prières des Carmélites une jeune fille de sa connaissance qui se mourait dans une clinique de la ville. Le lendemain de la mort, voulant annoncer la triste nouvelle et solliciter à nouveau les suffrages, il dit à son professeur, en se trompant involontairement de terme : « Ik kom van het hospitaal ; die juffrouw is gedood » ! Émoi de la sœur, car il disait textuellement : « J'arrive de l'hôpital : la demoiselle est... tuée » ! — Évidemment, dom Marmion ne s'en tint pas à ces leçons trop rudimentaires et il eut bientôt recours aux bons services d'un de ses confrères : « Je « bûche » le flamand, lisons-nous dans une lettre de juin 1899, parce que c'est nécessaire ici. Une de mes pénitentes du couvent des carmélites ne parle que le flamand, et comme, selon toute probabilité, je serai obligé de passer désormais toute ma vie jusqu'à ma mort dans ce cher pays d'adoption, je dois connaître sa langue ».

2. « Il nous le mettait dans la bouche avec la grande louche ».

Son zèle pour leur perfection égalait, du reste, sa bonté. Selon l'expression pittoresque de l'une d'elles : « Vader Columba doet er geen doekskens rond », « Le Père Columba ne met pas de gants pour nous dire la vérité » [1]. Il savait bien nous dire : « C'est parce que vous n'avez pas assez de vertu » ! Mais la bonté enveloppait tellement ces remarques que celles-ci étaient toujours bien accueillies ».

Son dévouement d'apôtre ne connaît point la fatigue. On sait que, dans les Carmels, chaque religieuse, à tour de rôle, doit faire, en dehors de la retraite commune annuelle, dix jours de retraite en privé, au terme desquels elle peut s'entretenir avec le confesseur. Durant tout son séjour à Louvain, dom Marmion se rendait régulièrement au Carmel pour cette unique retraitante — sans préjudice de la visite hebdomadaire fixée pour les confessions de la communauté. Il arrivait à jours et heures fixes, quelque multiples et abondantes que fussent ses occupations. Et quand, durant la mauvaise saison, la Prieure lui disait : « Mais, mon père, pourquoi venir de si loin, par un si vilain temps ? Nous eussions compris votre abstention », il l'interrompait : « Que pensez-vous donc ? Pour des *âmes*, on ne fait jamais trop » !

Cette parole trahit le zèle ardent de l'apôtre. Et c'est de cette dilection surnaturelle que dom Marmion portait particulièrement aux épouses du Christ qu'est sorti cet opuscule d'une grande élévation de pensée et d'une exquise délicatesse de sentiment, publié peu de mois après sa mort sous le titre : *Sponsa Verbi, la vierge consacrée au Christ*. Commentant un texte de saint Bernard sur le Cantique des cantiques, il a montré comment la vierge devient, par sa consécration religieuse, l'Épouse du Christ, Verbe incarné. Pages d'une haute inspiration, où dom Marmion semble avoir mis le meilleur de son cœur de prêtre et d'apôtre.

* * *

1. Littéralement : « ne met pas de petits linges ».

Avec les âmes privilégiées que le divin Maître comble de grâces particulières pour les attirer dans son intimité, dom Marmion se montre à bon droit exigeant ; envers les cœurs déchus, il déborde de miséricordieuse condescendance.

S'il comprend toutes les noblesses, il comprend aussi toutes les faiblesses :

« Dans le monde des âmes, avait-il coutume de dire, il y a des cimes de sainteté, et des abîmes de dégradation ».

Avec quelle vive et anxieuse sollicitude, il s'est penché sur ces abîmes ! Les pécheurs, les grands pécheurs surtout, comme il les a aimés ! « Mes chers enfants » ! eût-il pu dire d'eux, comme sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Il eût pleinement souscrit à cette parole du P. Faber : « La bonté a converti plus de pécheurs que le zèle, l'éloquence ou l'instruction, et ces trois choses n'ont jamais converti personne sans que la bonté y ait été pour quelque chose. C'est la manifestation de ce sentiment dans les hommes apostoliques qui attire les pécheurs vers eux et les conduit ainsi à leur conversion ».

Pour les ramener au Christ, dom Columba n'épargnait rien. Il ne craignait pas, à l'instar de son divin Maître, de s'exposer aux scandales pharisaïques. Comme le bon Pasteur encore, il abandonne les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir vers la brebis égarée. Le voici prêchant les exercices de la retraite à une communauté de religieuses en Angleterre. Il y est touché par une lettre de Belgique réclamant sa présence auprès d'un pécheur qui ne veut se confier qu'à lui. C'est grave, c'est urgent, il n'y a point de temps à perdre. Sans hésiter, après s'être mis d'accord avec la supérieure, dom Columba interrompt la retraite, passe la Manche, voyage la nuit, accomplit son ministère de paix et d'amour, puis, doublant les étapes, repasse le détroit et regagne son poste : l'interruption des exercices n'a duré qu'un jour.

En face des pécheurs, il a la clairvoyance de la bonté, celle qui, avec la vue poignante du mal, sait apercevoir, dans l'humanité la plus basse ou la plus dégradée, le reste non encore entamé, les débris encore subsistants, « la mèche qui

fume encore », — et le remède possible et l'espoir et la ressource suprême, car lorsqu'il n'y a plus rien, il y a Dieu.

« Quand j'étais jeune prêtre, disait-il souvent, je croyais qu'il était aisé de convertir les âmes. J'essayais à diverses reprises, je parlais, je discutais, mais en pure perte. Il faut que ce soit Dieu qui parle aux âmes et les touche, et cette grâce ne peut être obtenue que par la prière, par la vie sainte des âmes intimement unies au Seigneur ».

Aussi, pour les pécheurs, sa prière se faisait-elle plus instante, et plus instamment aussi réclamait-il celles de ses enfants spirituels [1].

A la prière, à la supplication, il ajoute la pénitence, il entreprend des mortifications surérogatoires. Un de ses fils de Maredsous s'occupe de ramener à Dieu un vieux pécheur endurci. Dès qu'il en a connaissance, dom Columba encourage son zèle et lui dit :

— « Je prends la discipline pour ce pauvre pécheur ».

Dans l'exercice même du ministère auprès des pécheurs comme auprès des protestants à convertir, son arme favorite et presque toujours invincible était la bonté.

« Je suis convaincu, — répétait-il — et cela par expérience, que ce n'est pas par la discussion, mais par la bonté qu'on gagne ou qu'on ramène les âmes. Ce n'est pas en voulant convaincre quelqu'un de son tort qu'on le gagne, mais bien en lui montrant la vérité avec douceur et bienveillance. La vérité est si belle que d'elle-même elle attire. Je n'ai jamais réussi à convertir quelqu'un par la discussion ; dès qu'on sent l'opposition, l'amour-propre se met de la partie, le cœur se ferme, et l'on n'a plus cette douceur d'onction dont l'Esprit-Saint se sert pour toucher les cœurs ».

Aussi quelle joie pour lui, quand, l'heure de la grâce ayant sonné, l'âme du pécheur s'ouvre au repentir ! Ce n'est pas seulement parmi les anges du ciel, mais sur terre qu'abonde alors l'allégresse. Jamais peut-être l'apôtre, en dom Marmion, n'en a connu de pareille à celle qu'il éprouva, lors de la con-

1. Lettres du 21 décembre 1908 et du 23 janvier 1909.

version d'un prêtre, opérée pendant un séjour en Angleterre. Les détails en sont empruntés à la relation d'un monastère mêlé à l'événement.

C'était dans une grande ville, au cours de la récente guerre. Un pauvre prêtre, dont la foi avait sombré, depuis plusieurs années, par suite des pratiques du spiritisme, était sur le point de mourir ; outre une infirmité qui l'immobilisait, il était atteint d'une maladie de cœur. Une « housekeeper » catholique qui le connaissait vint un soir, dans un couvent, réclamer d'instantes prières pour son âme, car elle craignait une issue fatale et savait qu'aucun prêtre ne pouvait approcher du malade.

Il se trouva que le lendemain — on était au début du mois de novembre 191.. — dom Columba arrivait dans la ville pour un séjour assez prolongé. Il vint dire la messe dans ce couvent. La supérieure, profondément émue de ce qu'elle avait appris, lui recommanda le pauvre malade connu, du reste, de la communauté.

Tout aussitôt, le zèle de l'apôtre s'éveille :

— « Où est-il ? J'irai le voir » [1].

On ignorait l'adresse, mais on lui donna celle de la « housekeeper » et, la messe dite, sans retard, dom Columba se hâta d'aller la trouver. Elle était sortie, il l'attendit jusqu'à dix heures du soir.

Le jour suivant, dom Marmion se rend à l'endroit indiqué, se demandant s'il trouverait encore le malade en vie. Au coup de sonnette, une enfant vint ouvrir. Cela seul en disait long. La personne qui le reçut ne se montra nullement disposée à le laisser entrer près du malade, sous prétexte d'éviter toute émotion. D'ailleurs, une légère amélioration survenue dans son état pouvait faire espérer que le danger était écarté. Cependant, dom Columba désira être annoncé. Bien qu'il n'eût pas été prié de revenir, il retourna plus d'une fois à la maison, et fut enfin reçu. Évidemment, le grave sujet ne fut pas abordé dès la première entrevue ; on causa amicalement ;

1. « Je vais trouver un pauvre prêtre apostat mourant. Dieu veuille qu'il m'écoute ». Lettre du 10 novembre.

l'état s'améliorant encore, on arriva à prendre le thé ensemble. Quand dom Marmion aborda enfin la question, il ne reçut que des réponses évasives, négatives : « J'ai consulté... Je suis heureux comme je suis... Je ne désire pas changer ».

Un matin, le 20 novembre, après la messe, dom Columba, demanda à la communauté de redoubler de supplications, et pour stimuler le zèle des religieuses, lui-même confia à la supérieure, qui était une de ses filles spirituelles, qu'il s'était offert pour cette âme : « Seigneur, faites de moi ce que vous voulez, mais je veux cette âme » ! Cri d'apôtre, qui fait écho à celui de saint Paul désirant être anathème pour sauver ses frères. C'est le suprême argument des saints, comme il fut celui du Christ en face des cœurs fermés. Dieu agréa cette offrande. Un violent accès d'asthme compliqué d'eczéma et d'une crise de la pierre surprit dom Marmion et le fit cruellement souffrir durant plusieurs semaines [1].

Dès qu'il fut un peu remis, il alla revoir le pauvre égaré ; celui-ci fut touché de sa démarche, l'en remercia, mais discuta encore avec lui, comme quelqu'un qui n'est pas près de se rendre :

— « Je vous écrirai après avoir réfléchi », lui dit-il, quand le Père abbé le quitta.

Peu de jours après, en effet, dom Columba reçut une lettre. Hélas ! elle marquait le dessein de ne pas changer de vie.

Vivement affligé, mais non découragé, dom Marmion tenta un dernier effort et répondit par une lettre où son cœur d'apôtre débordait de gravité surnaturelle et de brûlante charité.

Ce fut l'heure de la miséricorde. Un billet du pauvre prêtre arriva bientôt :

— « Vous avez gagné la partie... Venez, je vous attends ».

On devine combien touchante fut l'entrevue. Il restait

1. « Je ne puis vous écrire qu'un mot, mandait-il à un de ses fils, le 21 novembre. Je suis très faible. Je ne puis célébrer la sainte messe et j'ai dû interrompre la retraite que je prêchais à X... De même, la retraite au clergé de Westminster devra être remise ». — Et encore, quelques jours plus tard, le 27 novembre : « J'ai été bien souffrant : fièvre, faiblesse de cœur, perte complète de l'appétit, un eczéma coulant sur tout le dos... je suis si faible que je ne puis rester debout que quelques heures tous les jours ». Et le 3 décembre : « Je souffre d'une oppression asthmatique très accablante ». Et à un autre : « J'ai souffert mort et passion ». Lettre du 6 décembre.

pourtant beaucoup à régler. Dom Columba fit toutes les démarches nécessaires et eut enfin la joie de réconcilier cette âme avec le Seigneur. C'était la veille de Noël, à l'heure où l'Église, dans ses premières Vêpres, salue « l'apparition de la bénignité et de l'humanité du Sauveur notre Dieu, qui vient nous racheter, non à cause de nos œuvres de justice, mais selon le dessein de sa miséricorde ». Pour dom Marmion, si attentif aux textes de la liturgie et de l'Écriture sainte, ces paroles prenaient tout leur relief et s'illustraient de cette conversion où éclatait l'immense bonté du Rédempteur [1].

Bientôt, dom Marmion se vit obligé de quitter la ville ; avant de partir, il remit le soin spirituel de l'âme si heureusement rentrée en grâce avec Dieu, au curé de la paroisse.

Quand, au bout d'un certain temps, il put revenir, il trouva le prêtre heureux, rempli des sentiments d'une confiance croissante dans les mérites du Christ et d'une reconnaissance des plus vive à l'égard de celui qui avait été l'instrument inespéré de son retour. Cette gratitude se traduisit d'une façon touchante et délicate : malgré son égarement, le prêtre avait conservé le calice de son ordination ; maintenant que sa maladie le mettait à tout jamais dans l'impossibilité de célébrer la sainte messe, il voulut faire don de ce calice à dom Columba ; il estimait que ce précieux souvenir d'une grâce plus précieuse encore, ne pouvait être mieux désormais que dans les mains du Père abbé : n'était-ce pas par lui que Dieu avait restauré dans son âme l'intime splendeur de la dignité sacerdotale ?...

Peu de temps après, dom Marmion apprenait que le malade avait rendu son âme à Dieu dans les sentiments les plus manifestes de repentir et d'amour : ce fut pour son âme, à lui, une nouvelle occasion de magnifier l'édifice de miséricorde qui s'élève dans les cieux : *Misericordia aedificabitur in coelis* [2].

1. Dans une lettre du 3 janvier suivant, il écrivait : « Mon converti va très bien ».
2. Une religieuse anglaise qui s'était beaucoup intéressée à cette conversion écrivait à dom Columba plusieurs années après : « ...Je ne puis terminer ma lettre sans vous dire combien j'ai été consolée de la bonne mort du pauvre X... Oh ! que

* * *

La même ardeur de zèle éclate dans la conversion des âmes qui venaient à lui des terres sombres du judaïsme ou des froides régions de l'hérésie. C'est surtout lors de son séjour à Louvain qu'il eut l'occasion de donner libre cours à ce zèle. En janvier 1903, il eut la joie de ramener à l'Église une jeune protestante anglaise de seize ans, Ethel N., élève du pensionnat de X... (Limbourg belge), malade et venue dans la cité universitaire pour y chercher la guérison. Il est difficile de dire l'exquise et inlassable sollicitude dont il entoura cette âme, l'assistant dans son agonie et réglant tous les détails des funérailles [1].

Ethel avait deux jeunes sœurs. En racontant sa mort à une de ses enfants spirituels, dom Columba ajoutait :

« Les parents ont décidé d'envoyer leur deuxième enfant au même pensionnat. Priez pour que le Bon Dieu m'aide à la gagner aussi » [2].

Cette joie devait lui être donnée, deux ans plus tard, presque jour pour jour :

« La sœur d'Ethel, Béatrice, écrivait-il alors, vient de mourir, à l'âge de 16 ans, à X..., et j'ai eu la grande consolation de la recevoir également dans l'Église, de lui donner tous les sacrements qu'elle a reçus comme un ange, et de la déposer dans le même tombeau que sa sœur, ici, à Louvain ».

Et l'apôtre au zèle dévorant d'ajouter :

« Il y a une troisième petite sœur, Dorrit, d'une dizaine d'années ; prions pour que j'aie aussi le bonheur de la donner à Jésus. Voilà un petit cadeau que vous devez me procurer par vos prières » [3].

de fois je vous ai remercié en Dieu de tout ce que vous avez fait et souffert pour lui » ! Lettre du 9 juillet 1919.

1. A la demande des parents, il lui fit élever un monument dans le cimetière de Parc, près de Louvain, et graver ces beaux vers d'Ellerton :

Saviour in thy gracious keeping,
Leave we now our darling sleeping.

« Sauveur, sous ta garde clémente, nous laissons maintenant dormir notre bien-aimée ». (Hymne sur le verset du Ps. XXX « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum »).

2. Lettre du 16 février 1903.

3. Lettre du 13 février 1905

A cette mission de conversion des hérétiques, il apportait la plus vive sollicitude. Un petit jockey anglais protestant désire se convertir, en vue d'épouser une jeune fille catholique qui a mis cette condition à son consentement. C'est une âme droite [1], mais fruste et totalement ignorante. Néanmoins, bien que très occupé, — il était alors Prieur à Louvain — dom Marmion tint à se charger lui-même de son instruction religieuse : spectacle touchant que celui de ce docte théologien habitué aux spéculations les plus hautes, se faisant simple catéchiste avec une patience et un zèle infatigables. Après quelques instructions, il voulut savoir où en était son catéchumène.

— « Combien y a-t-il de Dieu » ?

— « Un seul Dieu ».

— « Bien. N'y a-t-il pas plusieurs personnes en Dieu » ?

— « Si ».

— « Combien » ?

Après un moment de réflexion :

— « Il doit y en avoir trois ».

— « Bien. Pouvez-vous les nommer » ?

Le petit jockey hésite.

— « Pensez au *Credo* », lui dit dom Columba, qui lui avait appris le Symbole.

— « Ah, oui,... le Père ». « Le Père » appelait naturellement « le Fils ».

— « Et la troisième personne » ?

De nouveau, ce fut l'hésitation.

— « Pensez encore au *Credo* ». Et comme il tardait, dom Columba fit mine de vouloir « souffler » lui-même la réponse. Mais d'un geste résolu, le jockey l'arrêta :

— « Non, je sais... je sais... La troisième personne ?... Ponce-Pilate » !

Il fallut le zèle patient du catéchiste pour achever

1. S'étant rendu compte que la pratique de ses devoirs religieux n'était guère compatible avec son métier de jockey, il chercha une autre profession.

l'instruction qui procurerait à cette âme la lumière de la pure foi.

On pourrait aisément multiplier ces traits. Ceux que nous venons de relever suffisent à dévoiler le zèle ardent, la bonté prévenante et persévérante de l'apôtre à la conquête des âmes.

Ce qui, au cours de ce ministère, éclate particulièrement en dom Marmion, c'est le caractère surnaturel de son intention et de son action apostoliques : il ne voit que les âmes, les âmes rachetées par le sang de Jésus, et dès lors, il ne fait aucune acception de personnes : il apporte le même soin attentif à instruire le petit jockey des premiers éléments de la vérité chrétienne, qu'à éclairer et à guider la carmélite qui soumet à ses lumières de théologien et de mystique le contrôle de ses voies d'oraison.

Ainsi, avec une charité sans mesure, se fait-il tout à chacun, distribuant le pain aux forts, le lait aux faibles, à tous le même Jésus-Christ.

* * *

Prodigue de sa personne, il l'est aussi de ses biens spirituels ; car « un cœur naturellement noble et bon, si, de plus, il est riche et heureux, ne sait pas l'être tout seul » [1]. Non content de s'épuiser, de toutes manières, à répandre la bonne nouvelle de l'Évangile d'amour, il saisit avec joie toutes les occasions qui s'offrent à lui d'en étendre le chaud rayonnement, d'en multiplier les bienfaisants effets.

Le succès et la diffusion extraordinaires de ses ouvrages provoquent de la part d'un grand nombre, presque tous inconnus, des demandes d'envois gratuits : pauvres Clarisses ou Carmélites, petites sœurs de l'Assomption, séminaristes ou prêtres dans l'indigence, Jésuite de Madagascar, Capucin perdu dans les Indes, missionnaire isolé dans les îles Marshall, de tous les points de l'horizon, on sollicite l'aumône spiri-

1. Mgr Gay.

tuelle de sa doctrine condensée dans ses livres [1]. En ces occurrences, l'apôtre s'appliquait le précepte du Christ : *Quod gratis accepistis, gratis date :* « Donnez gratuitement ce que gratuitement vous avez reçu ». Aussi nulle demande de ce genre n'a-t-elle jamais été refusée, et c'est par centaines qu'il faut compter les exemplaires de ses œuvres spirituelles complètes, ainsi généreusement distribués.

Quand un religieux de Pologne sollicite de lui l'autorisation de traduire et d'éditer ses ouvrages en sa langue sans payer de droits d'auteur, apportant comme motif la dépréciation monétaire qui accable alors son noble pays, dom Marmion n'hésite pas. « Pourvu que le bien se fasse, que lui importe » ? Comme toutes les âmes hautes, il a le mépris royal de l'argent ; il a lu dans l'Évangile la parole du Maître, que saint Benoît rappelle précisément à l'abbé en cette matière : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ». Et dom Marmion, s'étant mis en règle avec son vœu de pauvreté, accorde libéralement au traducteur toutes les autorisations voulues.

Ajoutons que, comme tous les apôtres, il est optimiste, d'un optimisme pourtant qui ne se nourrissait pas d'illusions : — n'avait-il pas sondé, au cours de sa longue expérience des âmes, tout l'abîme des misères humaines ? Ne savait-il pas qu'il ne faut pas compter trop généralement sur la justice et sur la gratitude des hommes ? — Il est optimiste par nature, par santé d'esprit, surtout par sentiment de confiance en Dieu, par l'instigation aussi de la charité. Volontiers

1. Il en était de touchantes. «C'est une petite carmélite de France, lisons-nous dans une lettre, qui vient bien humblement à vous, et voici la raison qui l'amène. Je voudrais faire à notre Révérende Mère, pour sa fête, la surprise de lui offrir vos trois volumes, car je sais quelle haute estime elle a pour ces précieux ouvrages dont la lecture fait le plus grand bien à nos âmes. Nous en avons un exemplaire mais il ne suffit pas à contenter toutes celles qui voudraient s'en nourrir à l'oraison. La fête de notre mère est le... ; elle s'appelle X... C'est au moyen de la vente de limaçons que je ramasse au jardin que je voudrais payer mon cadeau de fête, mais le temps s'avance et la sécheresse fait que les limaçons se font rares, d'autant que j'en ai déjà bien ramassé et que notre enclos est tout petit. Je viens donc bien humblement vous demander s'il vous serait possible de m'aider un peu à faire ma surprise à notre Révérende Mère, en m'accordant une bonne remise. Je vous serais bien reconnaissante de vouloir bien me dire à quel prix minimum, port compris, vous pourriez me livrer les trois volumes afin que je voie si je pourrais arriver à ce que je désire.» On devine que la « remise » fut totale et que la petite carmélite n'eut plus à chercher de limaçons.

il redisait la parole de Julienne de Norwich : *All for Love* : « Tout est pour l'amour... Tout finira bien... » Non parce que l'homme est né bon, mais parce que Dieu est pure sagesse, toute-puissance et indéfectible amour, et que les mérites du Christ ont une valeur et une efficacité infinies.

Et cet optimisme se lit sur tous ses traits : dom Columba répand la joie ; il est de ceux dont il est dit que « l'amour a un visage » [1], et qu' « ils sont les témoins de la présence amicale de Dieu dans l'humanité » [2]. Pour ceux qui le connaissent, son nom évoque l'image dilatante d'une atmosphère de lumière, de confiance et d'allégresse spirituelle. Partout où il passe, il éclaire, il relève, il apaise, il réconforte ; il laisse les cœurs plus ardents, les volontés plus fortes, les âmes plus saintes.

« L'annonce de sa venue chez nous, — écrivait, au lendemain de la mort de dom Marmion, la supérieure d'un couvent de Dames du Sacré-Cœur — éclairait aussitôt les visages d'un rayon joyeux, en attendant que sa parole chaudement communicative illuminât les âmes » [3].

« Quand dom Columba a passé par ici, lisons-nous dans la relation d'un monastère de religieuses, il nous laisse longtemps un sentiment de joie et de paix ; on va vers Dieu avec un nouvel élan après l'avoir vu et entendu ».

Tant est fécond, chez les saints, le rayonnement de la bonté et du sourire [4] !

* * *

En effet, cette charité débordante, cette bienfaisante ardeur

1. Mgr Gay.
2. R. P. de Grandmaison, *La religion personnelle* dans *Études*, 3 mai 1913.
3. Lettre du 4 février 1923.
4. Comment ne pas citer ici les lignes suivantes d'Élisabeth Leseur, qui s'appliquent à dom Marmion : « Les idées grandes ou saintes, les convictions profondes ont souvent pour véhicule auprès des âmes le charme et l'influence personnelle de ceux qui les représentent : vous jugerez l'arbre à ses fruits, a dit N. S. : à ses fruits de dévouement, de charité, de foi rayonnante, mais aussi à ses fleurs qui frappent d'abord et précèdent le fruit : ces fleurs-là s'appellent douceur, grâce, noblesse et distinction extérieure des manières et de l'allure, sérénité, égalité d'humeur, charme de l'accueil, du sourire, simplicité. Une âme profonde et sanctifiée, maîtresse absolue par la grâce divine, de son corps et des entraves que celui-ci lui oppose, une telle âme, sans jamais se répandre, rayonne au dehors et donne à tous le parfum délicat de ces fleurs dont Il parle. Elle attire les cœurs et les prépare par sa douce influence à la venue du Maître qu'elle leur obtient ensuite par ses prières ».

de zèle, autant que la conviction de la foi et l'autorité de l'expérience des âmes, donnaient à sa parole une force singulièrement persuasive.

Ceux qui l'ont entretenu, même incidemment, des choses spirituelles, ont perçu cet accent particulier que seule donne la sainteté et qui touche plus que toute éloquence. Écho direct du Verbe divin, la parole des saints pénètre jusqu'aux moelles.

Un laïc cultivé, de passage à Maredsous, après s'être entretenu de l'état de son âme avec dom Marmion, disait à un moine de ses amis :

— « J'ai causé avec votre Père abbé ; il m'a dit substantiellement la même chose que plusieurs prêtres auxquels je m'étais adressé, mais il est le seul à me l'avoir dit d'une façon si pénétrante : il est impossible de n'en pas demeurer frappé pour toujours ».

Un prêtre distingué et versé dans les choses spirituelles fait sa retraite privée à l'abbaye. A la fin des exercices, il manifeste le désir de voir dom Marmion, mais celui-ci, retenu ce jour-là par des affaires graves et urgentes, ne put, malgré sa bonne volonté, que lui accorder quelques minutes :

— « Ce fut très bref, hélas ! disait plus tard le retraitant, mais ses paroles m'ont fait plus de bien que tous les exercices de la semaine, tant j'y ai senti de conviction et rencontré de lumière : il a touché juste et prononcé, avec une onction communicative, les paroles appropriées ».

Toute circonstance lui est propice pour élever l'âme ; que ce soit dans sa cellule ou en voyage, avec des étrangers ou des amis, son zèle apostolique saisit, mais avec un rare à-propos, toute occasion qui se présente de ramener la pensée de l'interlocuteur vers Dieu. « Beaucoup de ceux qui ont eu le bonheur d'approcher dom Marmion — écrit un digne ecclésiastique, qui fut aussi un familier du cardinal Mercier, — auront été frappés, tout comme moi, de la manière heureuse et joviale dont il éveillait dans les âmes le goût et le besoin toujours plus prononcé de vie surnaturelle, voire mystique. Ma vie durant, je me souviendrai d'une équipée que nous fîmes ensemble en *bus* à Londres, où nous avait amenés le

congrès eucharistique international (1913). Nous traversions les artères au trafic intense où se rue l'immense foule que travaille la fièvre ardente des affaires ou du plaisir : Strand, Oxford circus, etc. Durant tout le trajet, notre entretien roula sur l'amour de Dieu et sur les moyens de l'attiser progressivement en nous. Cet entretien, conformément à sa coutume, mon vénéré compagnon de route l'émailla d'anecdotes savoureuses, voire extraordinaires. Sa verve irlandaise lui permettait de joindre d'aimables plaisanteries, souvent inattendues, à des élévations spirituelles qui confinaient, par moments, au sublime » [1].

* * *

Féconde dans le simple laisser-aller d'un entretien privé, la parole de dom Columba ne l'était pas moins dans ses conférences et ses sermons. De sa race, il tient le don oratoire. Il y a un talent, en effet, qu'on ne peut pas contester à l'irlandais : c'est le talent oratoire. « Orateur, l'irlandais est *fluent*, graphique ; il caresse l'oreille, il frappe l'imagination en même temps qu'il prend possession de l'intelligence. Tout en pensant, il sent et il imagine toujours : de là le vivant de ses illustrations, la clarté d'atmosphère et l'éclat de personnalité qui paraissent si souvent » [2]. « Qu'il soit ou non du métier, il met naturellement dans son exposé toute son individualité : il a le goût de l'expression et de la couleur » [3].

On peut dire que dom Marmion était « du métier » en même temps que de la race. Sans doute, son éloquence n'a pas été disciplinée par les règles académiques ; on ne retrouve pas en lui l'ordonnance classique. Mais il a, incontestablement, toutes les qualités qui font l'orateur : science étendue, fortes convictions, verbe ardent, passion du bien, don de sympathie et de « communication ». Il possède, à un rare degré, ce que

1. Lettre du 24 janvier 1929, à l'auteur.
2. Mrs Sophie BRYANT, *Celtic mind* (*Contemporary Review*, 1897, p. 543), cité par Paul-Dubois, *o. c.*, p. 146.
3. Paul-Dubois, *ibid.*

Monsabré appelait la « puissance d'affirmation »[1], entretenue, chez lui, par une foi vivace. La voix forte, timbrée, vibrante, le servait à souhait ; un geste bref mais expressif, et une physionomie très mobile soulignent la parole.

De l'orateur, il a surtout l'art de mettre en relief, en dramatisant. Quand il explique une scène de l'Ancien Testament : Ésaü et Jacob, Moïse luttant contre le Seigneur pour empêcher le châtiment du peuple idolâtre, ou priant sur la montagne pendant que l'armée d'Israël combat les Amalécites dans la plaine ; Saül rejeté de Dieu ; le prophète Nathan devant David et lui reprochant son crime ; ou bien quand il commente une parabole de l'Évangile : le Semeur, l'Enfant prodigue, les Vierges sages et les Vierges folles, le Pharisien et le Publicain ; ou qu'il rapporte un épisode de la vie du Christ : Jésus avec la Samaritaine, Madeleine chez le Pharisien, la Transfiguration et tant d'autres, — quelle puissance d'évocation, quelle vivacité d'expression et surtout quelle ardeur de conviction !

Dans l'exposé d'une doctrine, il ramasse toutes les idées, avec une rare aisance, autour d'une pensée centrale qu'il excelle à mettre en pleine lumière. Il use volontiers du procédé des oppositions et des contrastes ; ses comparaisons, toutes spontanées et servies par une imagination très vive, ont parfois quelque chose d'inattendu qui déconcerte[2]. Mais le trait porte, pénètre et burine la vérité — parfois pour de longues années — dans l'esprit de l'auditeur. Alors même qu'il enseigne les vérités les plus hautes, il demeure, comme tous les vrais maîtres, d'une grande simplicité et accessible ; l'intérêt ne fléchit jamais, tant l'exposé est animé, ou relevé parfois d'une saillie d'humour, tant surtout l'accent est vivant et la sincérité ardente ! Impossible de se soustraire à l'influence persuasive de cette parole chaude et communicative : *Nec est qui se abscondat a calore ejus...*

1. *Conférence de N. D.* 1880, p. 141.
2. Parlant un jour de « l'ivresse » des élus, il disait : « Si nous voyions Dieu ici, soudain, nous commencerions tous à... danser » ! Des âmes qui ne *cherchent* pas Dieu réellement, il dit : « Elles flânent autour de Dieu sans jamais le trouver ». Et encore : « Une vie spirituelle sans esprit de mortification est un organisme sans épine dorsale ».

Ici, comme ailleurs, dom Marmion a mis totalement au service et en dépendance de la grâce, ses dons naturels. Ce qu'il cherche, c'est bien moins de plaire que de donner la lumière et d'élever les âmes. Volontiers il disait comme saint Paul : « Je ne me présente pas devant vous, cherchant à vous convaincre par des paroles de sagesse humaine » [1].

D'un ouvrage consacré aux Épîtres du grand apôtre [2], il avait relevé dans son carnet de notes, en 1896, ces lignes dont il devait pour toujours s'inspirer : « En quelques mots qui valent tous les traités de l'éloquence sacrée, saint Paul détermine les caractères essentiels de la prédication évangélique, laquelle exige encore plus de vertu que de talent : *Non sumus sicut plurimi adulterantes verbum Dei sed* EX SINCERITATE [3], sed *sicut* EX DEO, CORAM DEO, *in Christo loquimur* : « Nous ne sommes pas comme tant d'hommes qui corrompent la parole de Dieu, c'est avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu et dans le Christ que nous parlons » [4].

Dom Marmion est demeuré fidèle à ces directives. Plus de trente ans après, il écrivait à un fils de saint Dominique qui lui avait adressé un ouvrage sur son ordre :

« Du fond du cœur, je vous remercie du beau volume que vous m'avez envoyé. Il me sera cher, non seulement comme souvenir de votre noviciat [où dom Marmion avait prêché une retraite] mais aussi parce que c'est le genre qui me ravit. Il y a, dans la Préface, par rapport à votre saint Fondateur, un mot qui trouve écho dans mon âme : « Il passe sur la terre... comme le Verbe de Dieu... c'est la parole, la prédication, le Verbe toujours en acte... » Quel idéal magnifique ! Samson (figure du Christ qui est « la Sagesse et la Force de Dieu ») écrase les Philistins avec une mâchoire d'âne. Samson est plus puissant, plus formidable avec cette rude arme que ne le serait tout autre avec l'arme la plus parfaite. Je désire être cette arme entre les mains du Verbe, car la cause instrumentale agit surtout en vertu de la force de la cause princi-

1. 1 Cor. II, 1-4.
2. MÉRIT, *Les épîtres de saint Paul.*
3. C'est dom Marmion qui souligne.
4. 2 Cor. II, 17. Dom Marmion ajoutait : « Voir aussi, à l'appendice de ce livre : La doctrine de saint Paul sur le Christ dans sa prédication ».

pale. Prions l'un pour l'autre, afin que nous arrivions à cet idéal divin et sublime » [1].

Dom Columba avait lu, disait-il parfois, qu'à la fin de sa vie, Monsieur Olier était devenu si uni à Notre-Seigneur qu'il était évident pour tous que c'était Notre-Seigneur qui prêchait par sa bouche. Et il sollicitait, à l'intention d'obtenir la même grâce, les suffrages de ses enfants spirituels. Ceux qui l'ont entendu peuvent croire qu'elle ne lui a pas été refusée.

Cette haute et surnaturelle conception qu'il avait de la prédication, tout autant que sa simplicité, le retenait de faire des emprunts aux auteurs profanes [2]. La chose lui eût été aisée, car il était doué d'une extraordinaire mémoire. Parfois, mais très rarement, il lui arrivait de faire une citation de telle origine. Le dernier dimanche de l'année liturgique 1922, (le 26 novembre, donc peu de mois avant sa mort) il donna à ses moines une remarquable conférence sur la fuite du temps et la nécessité d'en user pour se rapprocher sans cesse de Dieu. A cette occasion, il cita, de mémoire, les beaux vers d'Horace :

Vivendi qui recte prorogat horam
Rusticus exspectat dum defluat amnis ; at ille
Labitur ac labetur in omne volubilis aevum [3].

L'à-propos de cette citation laisse entrevoir quel heureux parti dom Marmion eût pu tirer de sa connaissance des lettres anciennes. Mais il y renonçait sans regret : ne puisait-il pas, et à pleines mains, à des sources plus pures et autrement bienfaisantes ?

Cette même vue de foi lui faisait estimer comme une grâce de choix la bénédiction spéciale que le saint Pontife

1. Lettre du 16 décembre 1917.
2. Au sens strict du mot, car, bien entendu il citait souvent, et pour cause, les auteurs « spirituels ».
3. « Celui qui remet l'heure de sa conversion ressemble au paysan qui attend que le fleuve soit écoulé. Mais celui-ci passe et continuera à passer, roulant sans fin ». Épîtres, liv. I, ép. II vers 41-43.

Dom Columba Marmion O. S. B. prie S. S. Pie X de daigner agréer l'offrande qu'il fait à Dieu de ses énergies et de ses actions pour contribuer autant qu'il le peut au but que se propose le Saint-Père: Instaurare omnia in Christo.

Pius PP. X

Pie X lui avait octroyée en vue de son ministère apostolique. Un jour que le cardinal Mercier se rendait à Rome, il demanda à dom Marmion, alors Prieur à Louvain, quel souvenir il désirait qu'il lui apportât. Dom Columba avait répondu :

— « Je serais très heureux si Votre Éminence daignait solliciter la bénédiction du Pape sur mon ministère. »

Le cardinal promit de le faire, mais avec sa délicatesse habituelle, il accomplit sa promesse de façon exquise. Il fit l'acquisition d'un portrait du Souverain Pontife, au bas duquel il écrivit lui-même ces lignes qu'il savait répondre adéquatement aux sentiments intimes de son confesseur : « Dom Columba Marmion, O. S. B. prie S. S. Pie X de daigner agréer l'offrande qu'il fait à Dieu de ses énergies et de ses actions pour contribuer, autant qu'il le peut, au but que se propose le Saint-Père : *Instaurare omnia in Christo* » [1]. Dans l'audience qui suivit, il demanda à Pie X d'apposer sa signature au bas de la requête, comme témoignage de son auguste approbation. Le Saint-Père y accéda très volontiers.

Pie X se souvint-il de cette approbation, lorsque, quelques années plus tard, il recevait en audience privée dom Marmion lui-même, devenu abbé de Maredsous ? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, à la fin de l'entretien, et sans que dom Marmion l'en eût sollicité, le Vicaire de Jésus-Christ mit ses mains sur la tête de son interlocuteur agenouillé devant lui, en disant :

— « Seigneur, je vous demande de bénir toutes les retraites et toutes les instructions que le P. Abbé donnera durant sa vie ».

Dom Marmion regarda toujours cette bénédiction comme une grâce de choix, gage de la fécondité de son action apostolique. Il y voyait aussi une mission qui faisait de lui un héraut du Christ, et, rapportant cet épisode, il rappelait la parole de saint Paul : *Quomodo praedicabunt nisi mittantur* [2] ? « Comment la parole du prédicateur pourrait-elle porter des fruits de salut, s'il n'a pas été « envoyé » par le Christ ou ses succes-

1. « Tout restaurer dans le Christ ».
2. Rom. x, 15.

seurs ? Peut-être éblouira-t-il ses auditeurs, mais s'il n'a pas reçu cette mission d'en haut, il ne pourra donner ce *Verbum* Dei qui seul touche les cœurs ».

* * *

Dom Marmion n'a pas fréquemment affronté les grands auditoires. Il ne s'y refusait pas, quand la gloire de Dieu ou le bien des âmes y paraissaient engagés. A Dublin, lors de la rentrée universitaire, en octobre 1915, il prêche le sermon d'ouverture devant les 1300 étudiants réunis dans l'église St-Stephens où plane le souvenir de Newman ; il leur expose, dans un discours d'une rare élévation de pensée et d'une belle tenue littéraire, l'idéal de l'université chrétienne opposée à l'université sans Dieu [1]. En novembre 1919, le cardinal Mercier, rentrant en Europe de sa tournée triomphale aux États-Unis, s'arrêtait à Londres et son passage dans cette ville coïncidait avec le premier anniversaire de l'armistice. A cette occasion, il présida, aux côtés du cardinal Bourne, un grand service à la cathédrale de Westminster ; dom Marmion fut chargé de donner le sermon de circonstance en présence d'une nombreuse assemblée d'élite. En septembre 1922, à la demande de Mgr Heylen, évêque de Namur, présidant le pèlerinage diocésain à Lourdes, il y prêcha plusieurs fois.

Ces sermons d'apparat répondaient cependant mal à son tempérament. Même quand il devait simplement aborder un auditoire inconnu, il lui arrivait parfois de ne pas se sentir à l'aise. En 1898, encore jeune moine à Maredsous, il fut chargé de prêcher les exercices d'une retraite de trois jours aux étudiants du collège théologique du Saint-Esprit à l'université de Louvain. Le matin de l'ouverture, raconte Mgr Ladeuze, alors Président du collège, « il tremblait comme une feuille, et je dus le rassurer ». On comprend que

1. Ce beau discours fut reproduit intégralement dans un supplément du *Freeman* de Dublin.

lui, étranger, sollicité à l'improviste de remplacer un prédicateur empêché, s'adressant à un auditoire d'élite qu'il abordait pour la première fois, dans une langue qui n'était pas sa langue maternelle, il n'ait pas été sans appréhension [1]. Cependant en dépit de son accent, de son langage incorrect, cette retraite fut remarquée, et plus d'un auditeur en a gardé un très vivant souvenir. A trente ans de distance, l'un d'eux [2] déclare que cette retraite lui fit « une impression profonde. Ce fut pour moi, dit-il, la révélation de ce qu'est la vie intérieure, ce dont je n'avais aucune idée exacte. Bien que limité à trois jours, l'exposé, tout doctrinal, fut complet, et j'ai recueilli là un aliment spirituel très solide dont je me nourris depuis, sans l'épuiser » [3].

Chose curieuse ! Une dizaine d'années après, en 1907, alors qu'il avait conquis l'estime et la sympathie dans ce même milieu universitaire par le rayonnement de son talent et de ses vertus, dom Marmion éprouvait encore semblable sentiment de timidité. A la demande du cardinal Mercier, il dut prêcher à Bruxelles la récollection mensuelle aux prêtres des paroisses et des instituts ecclésiastiques de la capitale. Au lendemain des premières conférences, il écrivait à l'une de ses nièces :

« Je ne suis pas très à l'aise ; ce sont des inconnus pour moi... Je dois monter en chaire, cela m'intimide. Mais je le fais pour Dieu, et pourvu qu'Il soit satisfait, cela suffit » [4].

Les auditeurs, au nombre de plus de cent [5], furent, eux, rapidement conquis et, assurément, nul parmi eux ne se douta que celui qui leur exposait avec tant de maîtrise les vérités les plus élevées — il avait pris comme thème :

1. Au sujet de cette retraite, il écrivait, quelque temps après (8 déc. 1898), à son abbé dom Hildebrand : « Notre-Seigneur m'a protégé et aidé d'une façon toute spéciale. Quand j'ai commencé et que j'ai vu présents tous les membres des diverses Facultés, j'ai été réellement effrayé, mais je me suis dit : « Je suis ici par obéissance, et Dieu doit m'aider comme saint Placide », *vidi abbatis melotem super caput meum.* »
2. A présent chanoine de l'église métropolitaine de Malines.
3. Interview de décembre 1928.
4. Lettre du 20 novembre 1907. Il faut dire qu'il succédait à des conférenciers de renom, puis et surtout, ce qui le gêne, c'est « l'appareil » extérieur : « Je dois monter en chaire », le caractère officiel et forcément un peu froid du premier contact : autant d'éléments qui cadraient mal avec sa spontanéité.
5. Dans la suite, ce nombre fut plus d'une fois doublé.

« l'histoire du Verbe » [1] — éprouvait quelque timidité à se présenter devant eux.

Là où nous le retrouvons pleinement lui-même, c'est dans les entretiens simples et sans apprêt, surtout avec des âmes connues et aimées. La parole spontanée, jaillissant comme de source de la vie intérieure, se faisant tantôt sérieuse, tantôt familière, enjouée, fluide, pittoresque, soulignée d'un sourire parfois malicieux, d'une petite pointe d'ironie bénigne, féconde toujours — va, court d'une historiette à de hautes spéculations, pourtant toujours accessibles. Et quand son cœur d'apôtre peut laisser déborder le trop plein de sa charité, alors il est pour ainsi dire incomparable. Du cœur jaillissait l'éloquence : *Pectus est...* Dans un de ses plus anciens carnets de notes intimes, il a relevé ces lignes de Lacordaire, qui s'appliquent parfaitement à lui-même. « Ce qui fait la puissance de la parole, c'est l'amour. Être éloquent, c'est avoir du cœur. Tous les saints ont été éloquents ; ils l'ont été sans génie, parce que si le génie est nécessaire à l'éloquence humaine, il ne l'est pas à l'éloquence divine. *La foi et l'amour n'ont pas besoin de génie ; ils parlent, et toute la terre les reconnaît.* Heureux le peuple qui a entendu l'éloquence rachetée par Jésus-Christ ». Les auditeurs de dom Marmion pouvaient se compter parmi ces heureux, car, en lui, ils ont « reconnu la foi et l'amour ».

Entre tant de témoignages de l'impression profonde produite par dom Columba sur ses auditeurs, nous n'en retiendrons que deux. Le premier est emprunté à la lettre d'une moniale d'une grande abbaye de bénédictines françaises, et adressée à l'abbesse de..... en avril 1919. « ....Pour notre plus grande joie et pour notre plus grand bien, le R^me^ P. Abbé de Maredsous nous fit toute une conférence, et une conférence splendide. Vous devinez quel en fut le sujet, car je crois que votre R^me^ P. Abbé ne doit jamais ouvrir la bouche que pour annoncer le Christ et son mystère, comme le grand saint Paul

1. « L'histoire du Verbe — dans la Trinité — dans l'Incarnation — dans la Rédemption — dans notre vie intérieure ».

dont son âme et son intelligence paraissent toutes remplies et qu'il sait presque par cœur, à voir la manière dont il le cite à chaque instant. D'un bond, le R^me^ Père nous emporta au sein de Dieu, amour éternel, nous choisissant dans son Verbe et nous rendant ses filles adoptives par Jésus-Christ. Les développements donnés par le P. Abbé à cette doctrine furent admirables ; nous étions absolument baignées dans la lumière et échauffées par le feu d'une parole où l'on sentait une âme toute pleine de Dieu et de sa charité. Les textes de la Sainte Écriture et des Pères se pressaient en foule sur les lèvres du R^me^ qui paraît absolument pétri de la plus pure moelle des Écritures et des saints Docteurs. Nous avons parlé longtemps entre nous de cette belle conférence qui nous a si vivement frappées. Nous avons pu en relever le texte et maintenant on se le dispute pour s'en mieux pénétrer. Nos sœurs converses aussi, au sortir de la conférence, étaient dans un véritable enthousiasme ; l'une d'elles disait le soir : « Tenez, ma Mère, je n'ai point ouvert de livre aujourd'hui ; après ce que le P. Abbé de Maredsous nous a dit, on n'a pas le goût à chercher ailleurs ; il n'y a qu'à penser à ces choses, et à les vivre dans le fond de son âme ». Le lendemain, une autre est allée trouver sa Mère Maîtresse, lui disant, les larmes aux yeux : « Que c'est donc beau ce que nous a dit le P. Abbé, il faudrait toujours rester en face de ces choses-là » ! — Nous avons été vraiment heureuses de faire ainsi *ex auditu* connaissance avec votre R^me^ Père ; il est bien un homme de Dieu, un vrai fils de saint Benoît, tout plein des choses surnaturelles, ne vivant, on le voit bien, que des réalités d'en haut, au milieu desquelles il se meut comme dans son élément propre ».

Le second témoignage est dû à la Mère Stuart, Supérieure générale des Dames du Sacré-Cœur en Angleterre. Elle eut l'occasion d'entendre dom Columba en février 1913. Elle écrivait : « Je dois vous dire maintenant l'impression que m'a faite le P. Abbé Marmion. J'ai été immensément frappée par lui, et il y a longtemps que je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi intéressant. Il me fait penser à ce qu'ont dû être les premiers abbés irlandais qui ont fondé St-Gall, — un grand

cœur et une grande âme. Et un abbé bénédictin, tout à fait bénédictin irlandais, plein d'esprit et pathétique. Il a prêché un sermon d'une rare beauté sur le texte[1] de l'Épître aux Romains, XII, 1, tout tissé d'Écriture sainte et des Pères de l'Église. Les textes latins coulaient abondamment *(richly)* de ses lèvres ; un sermon si condensé qu'on aurait pu difficilement retrancher un seul mot sans défigurer la pensée. Si le relevé qu'on en a fait a été bien rendu, je vous en enverrai une copie. Notre aumônier a été frappé également par ce sermon jusqu'au plus profond de lui-même ».

D'un autre sermon de dom Columba, Mère Stuart écrivait : « C'était un vrai sermon bénédictin, large et spacieux, *(spacious)*... Une chose que j'ai particulièrement goûtée, c'est l'insistance de l'abbé Marmion à nous dire que *nous devions aimer nos frères du monde*, parce que Dieu a tant aimé le monde. Nous devrions aimer d'abord le Père céleste, mais après lui le monde, et vivre intensément à Dieu, et, pour Dieu, au monde, pour livrer aux âmes ce que nous avons reçu de Dieu... » [2]

Est-il besoin de souligner de tels témoignages ?

* * *

Si l'impression produite par la parole de dom Marmion au cours d'une simple conférence spirituelle, était si profonde, que dire de celle éprouvée par son auditoire durant les exercices d'une retraite ? Sans doute, la nature de ces exercices n'est pas sans contribuer à frapper l'esprit de l'auditeur. Le début est marqué de réserve ; peu à peu cependant, le prédicateur et l'auditoire s'ajustent, de conférence en conférence, l'un à l'autre, et bientôt, pour peu que l'âme de l'auditeur soit droite et attentive, le résultat est atteint.

Mais cela ne suffit pas à donner raison de l'impression, souvent ineffaçable, qu'en pareille circonstance, dom Marmion

1. « Je vous exhorte, mes frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous lui devez ».

2. *Life and Letters of J. Erskine Stuart*, ch. XXIV, p. 405.

produisait sur ceux qui l'écoutaient. Ce qui rendait ces conférences de retraite « inoubliables », selon le mot de l'un d'eux, c'est un ensemble harmonieux de qualités rarement atteint : avant tout, caractère essentiellement surnaturel de l'exposé, qui tranche si nettement sur l'habituelle tonalité « morale » de beaucoup de ces exercices ; concentration lumineuse de la doctrine vers les points fondamentaux ; onction pénétrante qui naît du recours constant aux saintes Écritures ; abondante illustration d'exemples vécus, puisés dans une longue expérience des âmes et des voies spirituelles ; noble simplicité d'allure et souvent bonhomie souriante qui maintenaient le contact avec l'auditoire ; force persuasive jaillissant d'une profonde conviction personnelle et de l'intensité de la vie intérieure ; et, enveloppant tout cela, pour le féconder, ardeur apostolique d'une âme qui se communique à d'autres âmes en vue de les gagner au Christ.

A l'action de la parole publique, ajoutez celle du contact plus intime avec chaque âme en particulier, au confessionnal ou en direction, contact marqué, chez dom Marmion, de compréhensive bonté, de patience inlassable, d'oubli et de don de soi, — et vous n'aurez pas de peine à saisir l'éminente vertu de ces retraites.

Tout au début de son séjour à Louvain, dom Marmion prêcha les exercices de retraite à des moniales anglaises. Vingt-cinq ans après, une religieuse du couvent résumait ainsi ses impressions : « Toutes celles qui prirent part à cette retraite réalisèrent que nous possédions au milieu de nous un grand esprit et un grand cœur. Dom Marmion se dépensa absolument sans compter, en direction et au confessionnal. Le bien qu'il nous fit fut extraordinaire. Chacune de nous sentait qu'il était là uniquement préoccupé des âmes et préoccupé de chaque âme comme si chacune eût été unique au monde. Cette retraite demeure pour nous inoubliable » [1].

« Ce que dom Columba, au cours de ses retraites, a mis de notions de saine et haute théologie dans toutes les âmes, — lisons-nous dans la relation écrite par une supérieure de com-

1. Lettre du 26 juin 1926 à l'auteur.

munauté — est incalculable. D'humbles sœurs converses comprenaient ce qu'il disait des mystères de la sainte Trinité, de l'incarnation, de l'adoption divine, tout aussi bien que ce qui a trait aux vœux, aux vertus religieuses. Et si quelque chose leur avait échappé, elles le lui demandaient en particulier, et lui se prêtait avec une extraordinaire bonté à satisfaire ces humbles requêtes. Il faisait la grande lumière dans les âmes et leur apprenait à vivre dans une pure atmosphère surnaturelle ».

En 1913, dom Marmion prêcha les exercices à une grande communauté de religieux de langue anglaise. Quatorze ans après, le supérieur de cette maison écrivait : « L'opinion actuelle et unanime est qu'avant la retraite prêchée par dom Marmion, aucune ne lui était comparable, et depuis, nulle ne l'a égalée » [1].

Quoi d'étonnant à ce que l'influence de ces retraites sur les âmes ait été souvent décisive et que, pour plusieurs d'entre elles, selon l'expression d'un auditeur, ces retraites aient constitué une « expérience unique » ? Nous nous rappelons que c'est au cours d'une retraite donnée par dom Columba que dom Pie de Hemptinne vit s'ouvrir devant lui la voie royale de l'amour et reçut l'impulsion souveraine de l'envol vers la sainteté [2].

De son côté, une supérieure de religieuses contemplatives écrit : « La retraite prêchée en 19... par dom Marmion a produit ici une transformation totale. Notre monastère était fondé depuis... années et avait passé par de graves difficultés intérieures. Avant la retraite, nous étions un *groupement d'individus* ; après, nous sommes devenues une *communauté* » [3].

Témoignage singulièrement significatif dans son expressive concision et qui laisse entrevoir de quelles abondantes bénédictions spirituelles l'Esprit d'amour confirmait la parole de son serviteur.

Si nous voulons, en effet, découvrir le secret ultime de

1. Lettre du 31 décembre 1927 à l'auteur.
2. Voir ci-dessus, p. 340.
3. Lettre du 22 juillet 1927 à l'auteur.

l'empire de cette parole et de cette action apostoliques, il nous faut dépasser les sphères sensibles et plonger dans le sanctuaire de l'union de l'âme avec Dieu, principe de tout bien et source de toute fécondité.

Dom Marmion était trop averti des choses spirituelles pour croire que l'apostolat puisse être fécond sans l'union à Dieu.

Que de fois il a commenté, à ce sujet, le verset du Psaume : *Nisi Dominus aedificaverit domum* [1] !

« Notre activité, écrivait-il, plaît à Dieu exactement dans la mesure où elle est le trop plein de notre union avec Lui » [2].

« Nous pouvons, écrit-il encore [3], nous devons nous donner, donner Dieu aux âmes, mais ce ministère doit être le rayonnement tout « naturel » de notre vie intime en Dieu » [4].

« L'union intime de votre âme avec le Verbe, écrit-il à une religieuse missionnaire, rendra votre apostolat infiniment fécond. Lui sera votre Époux, vous son épouse, et le rayonnement par vous de sa Divinité sera votre fécondité » [5].

Cette dernière pensée, d'une grande profondeur, ne pouvait naître, en dom Marmion, que d'une vive conviction personnelle.

Chez dom Columba, cette union à Dieu dans son apostolat prend surtout deux formes : la souffrance et l'oraison.

Dans la contemplation assidue des mystères divins, dom Marmion puisait les lumières abondantes dont il faisait part ensuite aux âmes. Et jamais sa parole ne touchait plus fortement les cœurs que lorsqu'elle était l'écho direct et

1. « Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent les maçons ». Ps. 126.

2. Lettre du 2 novembre 1915.

3. Dans *Le Christ, idéal du moine.*

4. Dans son ouvrage *La métaphysique des saints* (t. II, p. 248, n. 3), M. H. Bremond cite l'exemple d'un prêtre qui se défend scrupuleusement d'utiliser dans sa prédication les lumières de son oraison, afin d'assurer le recueillement de celle-ci. « Pratique prudente, relève un critique (R. P. Lebreton, *Études*, 20 janvier 1929, p. 140) et je crois assez commune, mais qui sera d'autant moins nécessaire que l'âme sera plus unie à Dieu ; de son oraison, elle ne saura plus dire aux hommes qu'un seul mot : *Vidi Dominum*, et c'est ce mot que les chrétiens attendent d'elle ». Ces dernières lignes se justifient pleinement de dom Marmion.

5. Lettre du 12 décembre 1920. Il ajoutait : « *Beaucoup* de choses sont contenues dans ces lignes. Méditez-les bien en présence de Dieu ».

immédiat de ses entretiens intimes avec Dieu. Non seulement alors son enseignement était plus vivant, étant plus vécu, mais, plus proche de sa source, la vertu divine qui débordait de son cœur sur ses lèvres entraînait plus efficacement les esprits et les volontés sur le chemin de la perfection [1].

A cette union à Dieu dans la contemplation, la souffrance ajoutait le prix du sang. C'est chose remarquable que, souvent, durant les retraites, dom Marmion était, de quelque façon, atteint par la souffrance.

« La retraite a été bénie, et le prix en a été que je me suis trouvé malade tout le temps » [2].

Et encore :

« Je me sens plutôt mal. C'est généralement le prix que je dois payer pour obtenir la bénédiction divine sur une retraite » [3].

Tant il est vrai que toute grâce découle de la croix et que tout apôtre ne voit son œuvre bénie que si elle est marquée de ce signe. C'est dans l'union au sacrifice du Seigneur renouvelé sur l'autel et partagé par la patience, que l'apôtre, en dom Marmion, puisait le secret de son zèle ardent, et l'on en comprendra tout le merveilleux rayonnement auprès des âmes, si on se reporte à ce divin foyer, selon ce qu'il disait lui-même dans une forte et magnifique pensée :

« Je mange chaque matin à l'autel Jésus-Christ immolé, pour avoir la grâce de me laisser manger chaque jour aussi par les âmes. Puisse le Christ Jésus être glorifié par ma destruction, comme il l'a été par son sacrifice » !

1. Voir ci-dessus, p. 246.
2. Lettre du 16 août 1905.
3. Lettre du 28 avril 1908. Voir aussi ci-dessus la conversion du prêtre anglais.

NOTE

Dom Marmion envisagea toujours son ministère apostolique dans la plus pure lumière surnaturelle. Les pensées qu'il exprimait habituellement au début de ses retraites sont, à cet égard, significatives. Nous en donnons quelques-unes ici.

« C'est pour moi une joie de vous donner cette retraite, d'abord à cause de la sainte dilection qui nous unit dans le cœur de Jésus. Nous recevons tous les matins le même Christ ; nous sommes, comme dit saint Paul, *unum corpus*, nous qui *de uno pane participamus* (I Cor. x, 17), et comme je vous aime bien sincèrement dans le Christ, je désire beaucoup votre progrès dans la vie spirituelle, votre sainteté. C'est donc pour moi un grand bonheur d'avoir été choisi par la divine Providence pour vous donner le meilleur de tous les dons : le *verbum bonum*.

Ensuite, je suis heureux de vous donner cette retraite parce que je désire faire plaisir à Notre-Seigneur. J'ai un grand désir de m'employer tout entier à procurer sa gloire ; je veux être dévoré de zèle pour le service de mon divin Maître. Je sais qu'Il désire d'un désir infini votre sanctification : les âmes saintes qui sont toutes livrées à Lui lui sont une compensation pour celles qui ne L'aiment pas. Ce serait donc pour moi un véritable bonheur si je pouvais de quelque façon contribuer à donner cette joie à Notre-Seigneur.

J'éprouve également une grande joie à vous parler de Jésus et de ses mystères. Voyez : quand on aime beaucoup quelqu'un, on parlerait de lui du matin au soir. Pour nous, Dieu est l'unique Bien-aimé de nos cœurs : aussi n'aimons-nous rien davantage que de nous entretenir avec Lui, et ensuite de parler de Lui.

La parole que je vous donnerai ne sera pas la mienne ; je vous dis comme le Christ : *Doctrina mea non est mea*. Je tâcherai de puiser ce que je vous dirai dans les paroles inspirées de Dieu même et présentées par son Église dans les écrits des Pères et des théologiens. Acceptez la parole de Dieu comme de petits enfants. Inclinez, pour l'écouter, non l'oreille de votre esprit, mais celle du cœur. Le Christ dit

en parlant des enfants de Dieu : *Et erunt docibiles Dei*. Pour cela, il faut écouter *sicut parvuli*.

Prions ensemble durant cette retraite, afin qu'elle vous fasse du bien. Notre vie spirituelle est une vie surnaturelle, notre sanctification est une œuvre surnaturelle : elle ne peut donc être l'œuvre que de Dieu. Lui seul peut donner la divine semence qui, germant dans notre âme, y produit la fleur et le fruit de la sainteté. C'est pourquoi tous les jours, je demanderai humblement au « Père céleste de qui descend tout don parfait », de me donner la lumière et l'onction dont j'ai besoin, afin que tout vienne de lui, et que je vous dise ce que lui-même veut que je vous dise » [1].

1. Il est remarquable que, bien avant le décret pontifical sur la communion fréquente et quotidienne, dom Marmion exhortait ses auditeurs à communier tous les jours durant les exercices de la retraite, « parce que c'est surtout Notre-Seigneur qui fait en nous le travail de la retraite ».

CHAPITRE XV

L'ŒUVRE ÉCRITE

Indifférence de dom Marmion pour la publication de ses conférences spirituelles. — Succès extraordinaire de cette publication. — Nécessité de rechercher les raisons de ce succès. — Unité vitale et puissante de cette œuvre. — Rôle central qu'y joue la personne du Christ. — Elle appuie la vie spirituelle sur l'ensemble organique du dogme chrétien. — Œuvre tout imprégnée d'un parfum d'oraison. — Œuvre débordante de l'onction des Saintes Écritures. — Saturée de surnaturel. — Elle amorce la contemplation et pousse à l'action. — Elle est source de lumière et de joie. — Elle est mesurée par la sagesse d'une longue expérience. — Unité de l'homme et de l'œuvre.

Si les travaux apostoliques ont fréquemment conduit dom Marmion hors de son abbaye et si d'autres auditoires ont alors disputé sa parole à l'assiduité de ses fils, un moment est venu, où son enseignement a revêtu la forme qui le mettait à la libre disposition de tous les esprits. Étudier cet enseignement devenu livre, voilà ce qui nous reste présentement à faire.

Jeune moine, dom Columba avait désiré tenir la plume, et l'avait prise une fois pour traiter dans une revue un sujet philosophique. Mais il la déposa presque aussitôt, sur un signe de son supérieur, qui le jugeait particulièrement doué pour l'action directe, professorat et prédication : ce fut là, en effet, son lot, pendant la plus grande partie, et même, peut-on dire, jusqu'à la fin de sa carrière.

Toutefois, il est permis de se demander s'il n'avait pas conservé quelque arrière-pensée de retour vers sa première et très légitime ambition, et par conséquent, quelque intention de sauvegarder, comme tant de professeurs et de prédicateurs, en vue d'une publication future, la nue propriété

de ce qu'il avait mis d'original dans son enseignement théologique et ses instructions ascétiques.

Il faut répondre catégoriquement par la négative.

Durant les longues années antérieures à la guerre, où il jeta à pleines mains sa doctrine devant des auditoires très divers, il n'eut d'autre but que de donner le Christ à ceux qui l'écoutaient : « C'est vous-même qui êtes notre épître », leur eût-il dit volontiers comme saint Paul, « épître du Christ, écrite au moyen de notre ministère, non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, sur les tablettes vivantes que sont vos cœurs » [1]. Il livrait donc sans réserve la matière de ces entretiens spirituels à qui la voulait prendre, et laissait volontiers à tous l'entière liberté de l'utiliser à telle fin qui lui plaisait [2] : heureux même de reconnaître ses idées personnelles, et jusqu'à la lettre de certains de ses développements, dans la bouche ou sous la plume d'autrui. Dans l'abbaye dont il était devenu le chef, dom Marmion voyait régner une assez grande activité littéraire ; il encourageait les travaux de ses fils, sans se permettre à lui-même d'être pris d'émulation à leur exemple. C'est vraiment dans un temps où il n'avait plus aucune ambition de laisser un monument de sa pensée, que commencèrent auprès de lui, du fait de diverses personnes, les pressantes démarches qui précisément l'y déterminèrent.

* * *

Les conférences spirituelles de l'abbé de Maredsous sont réunies en trois volumes : *Le Christ vie de l'âme*, paru en 1918 ; *Le Christ dans ses mystères*, publié en 1919 et *Le Christ idéal du moine* sorti des presses en 1922, quelques mois avant la mort de l'auteur.

La diffusion de ces ouvrages a été d'une rapidité vraiment extraordinaire [3] ; *Le Christ vie de l'âme*, atteint présentement

1. 2 Cor. III, 2-3.
2. Voir ci-dessus, p. 331.
3. Donnons, dans cette note et les suivantes, quelques détails qui intéresseront peut-être le futur historien de la spiritualité au XX^e^ siècle : la première édition du *Christ vie de l'âme*, tirée à 2.500 exemplaires fut épuisée en quatre semaines, en territoire belge occupé par l'armée allemande.

le 75e mille dans l'édition en français, et a déjà été traduit, malgré l'étendue de l'œuvre et les difficultés inhérentes à la nature même du sujet, en sept langues [1].

Selon l'expression d'un critique averti qui n'écrit pas pour ne rien dire, le R. P. Doncœur, S. J., « la catholicité faisait à cet ouvrage un accueil unanime » [2]. De tous côtés, en effet, parvenaient à l'auteur des échos émus et reconnaissants [3].

Cette rapide diffusion et ce bon accueil universel constituent non seulement un fait qui s'impose à l'attention, mais de plus, un premier élément d'appréciation dont la critique ne saurait méconnaître la portée [4]. En effet, si jamais une occasion s'est rencontrée où l'on pût légitimement appliquer le proverbe : *vox populi, vox Dei*, c'est assurément celle où l'assentiment des fidèles s'est manifesté spontanément avec un tel ensemble, sur une matière où le sens catholique lui-même était foncièrement intéressé. En sorte qu'il serait sans objet de tâcher à établir la valeur d'une doctrine qui est déjà pleinement « en possession ».

Mais cette approbation en nombre, qui ici portait en elle-même sa garantie a, de plus, reçu toutes les ratifications qu'elle eût pu rêver : elles lui sont venues des théologiens et des écrivains spirituels appartenant aux « écoles » les plus diverses, des âmes avancées dans les voies de la perfection et des directeurs très expérimentés de consciences, des pasteurs des diocèses [5] et des princes de l'Église, notamment

1. Italienne, flamande, anglaise, espagnole, portugaise, polonaise et allemande. D'autres traductions sont en préparation. Le succès des traductions n'a pas été moindre que celui de l'œuvre originale ; la traduction flamande atteint le 8e mille ; les traductions anglaise et polonaise, le 12e mille. L'œuvre spirituelle tout entière est à présent traduite en anglais, en flamand et en polonais. Détail intéressant, *Le Christ vie de l'âme* a été composé en méthode Braille pour une institution d'aveugles.

2. *Études*, février 1923.

3. Le recueil de ces témoignages est considérable et formerait tout un volume. Le collaborateur de dom Marmion dans l'édition de ses œuvres, lui avait fait promettre de lui communiquer les lettres qu'il recevrait à leur sujet, car dom Marmion avait l'habitude de détruire sa correspondance.

4. Après la mort de dom Marmion, le R. P. Hamon, S. J., écrivait dans la *Revue apologétique* (1923, p. 368) : « L'accueil fait à ces volumes, leurs éditions multipliées témoignent de leur valeur et affirment l'estime que partout on en fait... Cette œuvre est de toute première valeur. Il est banal de le répéter aujourd'hui, mais on éprouve à redire pareille banalité une joie mêlée de reconnaissance ».

5. Notamment de l'archevêque Primat de Braga (Portugal) dans l'approbation de l'édition portugaise.

des cardinaux Mercier [1], Bourne [2] et Logue [3], du Vicaire même de Jésus-Christ. Il n'a pas échappé à l'attention des lecteurs que la lettre de S. S. Benoît XV, placée en tête des éditions faites en 1920 des deux premiers volumes des conférences spirituelles (le troisième n'avait pas encore paru), avait un cachet tout autre que celui d'une auguste complaisance ; on s'en expliquerait mieux le ton en apprenant que, reçu en audience particulière au Vatican, l'année suivante, dom Marmion eut l'émotion de s'entendre dire par le Souverain Pontife, lui montrant *Le Christ vie de l'âme* sur l'étagère des livres familiers : « Je m'en sers pour ma vie spirituelle » [4]. Dans la suite, recevant en audience Mgr Szeptickij, archevêque de Lemberg, le Vicaire du Christ lui recommandait les ouvrages de dom Marmion :

— « Lisez cela, disait-il, c'est la pure doctrine de l'Église » [5].

Par quelles raisons intrinsèques se justifie un tel concert dans l'approbation ?

Sans doute, l'analyse que nous allons tenter ne pourra rendre ni la richesse de doctrine, ni la profondeur de pensée, ni la plénitude d'onction de ces ouvrages, car ce sont plus que des livres où se condense un enseignement ; il s'y révèle une âme, une âme débordante d'amour et de zèle. A cet égard, il faut les lire, et les lire dans l'esprit qui les anime. Néanmoins, si insuffisante que risque d'en être l'analyse, le critique ne peut se soustraire à la nécessité de les résumer pour tâcher de saisir ce qui fait leur vrai mérite.

Ajoutons qu'il conviendra d'appuyer notre exposé sur des

1. Préface du *Christ vie de l'âme*.
2. Préface de la traduction anglaise.
3. Archevêque d'Armagh (Irlande). Lettre du 18 août 1922.
4. Celui des confrères de dom Marmion qui avait présenté au Pape, au nom de l'auteur, les deux volumes, lui écrivait le 6 octobre 1919 : « Mgr Galti, *Segretario dei Brevi* sollicite pour lui-même un exemplaire de ces deux volumes. Quand le Saint-Père écrit une lettre à un auteur, le *Segretario* peut régulièrement garder l'ouvrage, mais cette fois le Souverain Pontife a demandé que vos ouvrages lui soient rendus, car, dit-il, il veut s'en servir pour sa propre lecture spirituelle. » — Ajoutons que *Le Christ vie de l'âme* figure dans la liste des ouvrages offerts par S. S. Pie XI à sa nièce à l'occasion de son mariage (*Croix*, 21 juillet 1927).
5. Le trait a été rapporté par Mgr Szeptickij lui-même lors d'une visite à l'abbaye de Maredsous.

témoignages étrangers ; quiconque a expérimenté par lui-même le *quotidiana vilescunt* de saint Augustin se doutera qu'il y a sécurité à contrôler l'analyse d'une spiritualité « domestique » devenue familière, par l'impression produite sur ceux qui l'ont reçue dans la fraîcheur de l'inédit.

Pour quelles raisons donc l'œuvre spirituelle de dom Marmion a-t-elle emporté si largement les suffrages ?

On peut ramener ces motifs à plusieurs chefs : l'œuvre de dom Marmion est éminemment *une*, et cette unité est due au *rôle central qu'y joue la personne du Christ* ; — elle appuie la vie spirituelle sur *l'ensemble organique du dogme* chrétien ; — elle est tout *imprégnée d'un parfum de prière* ; — les *textes des Écritures* en constituent la trame vivante ; — elle place l'âme dans l'*atmosphère purement surnaturelle* ; — elle porte l'empreinte de *la sagesse de l'expérience* ; — enfin, versant dans l'âme *confiance, paix et joie*, elle *pousse à l'action par plénitude de vie intérieure.*

Les titres des trois livres ne sont-ils pas déjà par eux-mêmes hautement instructifs : *Le Christ vie de l'âme, Le Christ dans ses mystères, Le Christ idéal du moine* ? Il est difficile, surtout si on les rapproche, de n'y pas découvrir *l'intention d'une seule et même pensée* qui, s'affirmant sous trois formes connexes, fait à la fois *la cohésion de chacun des ouvrages et la continuité de leur série.* Or, le lecteur s'aperçoit rapidement de cette qualité. Ce qui le frappe, dès l'abord, dans l'œuvre de dom Marmion, et ce qui en restera comme impression définitive après l'avoir méditée, c'est l'*unité vitale et puissante* dans laquelle s'y affirment la *doctrine* chrétienne, et tout pareillement, la *piété* chrétienne, enfin la *perfection* chrétienne, *en s'organisant en commun* — nous insistons sur la rigueur de l'idée — *autour de la personne du Christ* [1].

Le premier traité a évidemment un caractère plus fondamental.

Partant de ce texte de saint Paul : « C'est dans le Christ

1. « Le Christ, écrit dom Marmion, n'est pas un des moyens de la vie spirituelle, il est *toute* notre vie spirituelle ». *Le Christ vie de l'âme*, conférence IV. Dans la Préface à ce volume, le cardinal Mercier relevait avec raison cette pensée.

que Dieu nous a élus dès avant la constitution du monde, afin que nous soyons saints et irrépréhensibles devant Lui ; c'est par Jésus-Christ que, dans son amour, il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs » [1], l'auteur commence par mettre en pleine lumière *l'économie générale du plan divin*. Dans l'intention de la sainte Trinité, le Verbe fait chair est posé au centre de la création, et un même dessein de prédestination enveloppe à la fois ce Verbe incarné, Jésus-Christ, et toute l'humanité. Aussi le Christ, notre Dieu et notre frère, est-il simultanément et l'unique modèle de notre perfection, et l'artisan de notre rédemption, et le trésor infini de nos mérites, et la rançon de nos fautes, et la cause efficiente de nos grâces ; enfin, par lui-même le chef, et, par son Esprit, le sanctificateur de son Église [2] : en un mot, *la vie de l'âme*.

Ces principes théologiques établis, dom Marmion consacre la suite de son livre à exposer *comment l'âme peut et doit s'adapter au plan divin* afin de recevoir cette vie divine que le Christ lui apporte. Il faut qu'en elle, — en vertu de l'acte de foi initial et du sacrement d'adoption : le baptême — s'accomplissent, selon une formule et une doctrine empruntées à saint Paul, un mystère de mort et un mystère de vie.

Mais, pour elle, tout l'art de « mourir » et tout l'art de « vivre », c'est l'art de participer à la mort et à la vie de son chef divin, l'art d'user des moyens surnaturels et spirituels qui la soumettent à l'influence du Christ. « La mort au péché » par le sacrement et la vertu de pénitence ; « la vie pour Dieu » dans la charité entretenue par l'Eucharistie (sacrifice et sacrement), par la prière liturgique et l'oraison privée, pour déborder sur le prochain en amour de zèle, — jusqu'à ce que l'âme, pleinement unie au Christ, devienne sa cohéritière dans la gloire et participe à la félicité de la vie personnelle de Dieu.

Ainsi, on proclame à nouveau que la vie chrétienne est une vie surnaturelle ; ainsi le point de vue de l'ascèse se rattache

1. Ephes. I, 4-6.

2. De cette partie du volume, on pourrait dire, dans le langage précis de l'École, qu'elle est « la démonstration et la déduction de la vie chrétienne par tous les genres de causalité que le Verbe incarné exerce dans l'ordre surnaturel ».

et se subordonne, d'une façon rigoureuse, au point de vue de la vérité révélée et du dogme, et *Le Christ vie de l'âme*, c'est proprement le livre d'une seule pensée, très heureusement exprimée par le titre, et dont l'omniprésence se révèle à chaque page : *Mihi vivere Christus est* [1].

La même pensée ne domine pas moins *Le Christ dans ses mystères*.

Toutefois, la manière dont elle y règne est un peu différente. Là-bas, les principes étaient exposés et médités principalement *en eux-mêmes*, ici on les voit surtout vivre *dans l'exemplaire par excellence*, on en contemple l'exercice le long des mystères du Christ. En s'aidant des données de l'Évangile et des textes liturgiques, dom Marmion établit la réalité humaine et divine tout ensemble de ces mystères, leur admirable splendeur, leur enchaînement logique, l'unité profonde qui les relie ; il en marque la signification et en indique les applications à l'âme chrétienne. Quant au choix à faire parmi les aspects dogmatiques ou les épisodes divins de l'Incarnation et de la Rédemption, il s'arrête surtout aux objets que l'Église, guide infaillible, nous propose particulièrement dans son cycle liturgique. Qui, mieux qu'elle, disait-il, connaît les secrets de son Époux et possède l'art de distribuer l'Évangile ? Qui mieux qu'elle sait nous conduire au Sauveur ?

Les mystères se déroulent donc successivement depuis « l'admirable échange » [2] opéré dans l'incarnation jusqu'à la glorification suprême du Christ Jésus dans son ascension. Quatre conférences sur « la mission du Saint-Esprit », sur « l'Eucharistie », sur « le cœur du Christ », enfin sur « le Christ, couronne de tous les saints » complètent excellemment la synthèse.

Mais, avant d'aborder ainsi la suite des états et des mystères du Christ, des moments et des scènes de sa carrière, dom Marmion a voulu nous raffermir dans les vérités fonda-

1. « Pour moi, vivre, c'est le Christ ». Philip. I, 21.
2. Premiers mots de l'antienne des vêpres à l'octave de la Nativité. Cette antienne célèbre « l'échange » fait entre la divinité et l'humanité dans l'Incarnation.

mentales qui doivent éclairer tout notre pèlerinage. Dans une conférence préliminaire très attachante, il nous montre que « les mystères de Jésus », autant qu'ils sont les siens, « sont aussi les nôtres ». Ils sont les nôtres, parce que le Christ, homme universel, n'y fait qu'un avec nous, parce que c'est pour nous que le Christ les a vécus, parce qu'en eux tous le Christ est notre modèle. Dom Marmion retrace ensuite devant nous les traits essentiels de la *Personne* même de Jésus (Verbe éternel, — Verbe fait chair, — Sauveur et Pontife), car ce ne sont pas seulement les mérites et les exemples passés de Jésus qui, dans ses mystères, nous tiennent sous leur influence ; sa personne y vit, que le regard de notre foi doit, à chaque occasion, aller chercher dans « le sein du Père » ; sa vertu divine y demeure, toute-puissante et voulant, par les mystères, se mêler à nos dispositions intérieures et subvenir à nos besoins.

A l'école du pieux auteur, l'âme chrétienne apprend ainsi la dogmatique et la mystique de l'année liturgique ; le suivant de saison en saison, elle obtient cette vertu de Jésus, une et multiple, invariable et successive, monnayée par nos fêtes, mais toujours à l'effigie du seul et unique Sauveur que nous révèle l'Évangile.

Comme bien l'on pense, le simple et majestueux programme de vie spirituelle qu'on a vu s'affirmer et s'exposer, quasi *ex professo*, dans un premier livre, — puis s'appliquer et se développer à la lumière des mystères de Jésus, dans un deuxième, — exprime ses droits et ses directives de *perfection* dans le troisième volume de la série, celui dont l'auteur a encore eu, avant sa mort, la consolation de constater la bienfaisante influence : dans *Le Christ idéal du moine*.

Ce volume étend la doctrine substantielle des deux premiers à la vie religieuse dans son idéal général et dans son détail pratique : dans le cadre de l'état de perfection, un travail d'absolu détachement prélude à une œuvre d'union intime avec Dieu. Le disciple de saint Benoît s'entend enseigner que

l'objet suprême de sa vocation est uniquement « la recherche de Dieu », que toute sa « spécialité » est de suivre plus exactement le Christ de tous les chrétiens, et que toutes les observances claustrales ne prennent vraiment leur prix et leur efficacité qu'en s'intégrant dans un effort simple, soutenu et continu d'union au Christ : « Voici que nous avons tout quitté — pour vous suivre ».

Spiritualité réservée à des moines, dira-t-on.

— Eh ! qui n'en saisit, au contraire, le caractère essentiellement « chrétien » ? Qui ne voit l'esprit et les conditions universelles de la sanctification des âmes, s'y dégager spontanément des règles particulières de l'institut monastique ? C'est que, dom Marmion l'écrivait lui-même, « aux yeux du Patriarche des moines, l'état religieux, pris dans ce qu'il a d'essentiel, ne constitue pas une forme particulière d'existence en marge ou à côté du Christianisme ; il est ce Christianisme même vécu dans sa plénitude, à la pure lumière de l'Évangile : *per ducatum Evangelii pergamus itinera Christi* ». L'extraordinaire fécondité surnaturelle dont la Règle bénédictine a fait preuve à travers tant de siècles, ne s'explique précisément que parce que cette règle est la toute pure héritière de la spiritualité des premières générations chrétiennes, toutes nourries elles-mêmes des Écritures, et parce qu'elle s'est trouvée comme incorporée à la tradition de l'Église [1]. *La perfection religieuse* enseignée par saint Benoît *est essentiellement d'une même venue que la sainteté chrétienne* [2]. Jamais l'idéal évangélique — préceptes et conseils — n'a paru plus indivisible [3].

1. « La Règle de saint Benoît n'est pas uniquement un patrimoine de famille ; elle appartient à toute l'Église par les traditions vraiment œcuméniques qu'elle recueille et l'influence immense qu'elle a exercée sur les écoles ascétiques les plus récentes. » *Études*, 1902, t. 90, p. 410.

2. Le génie de Bossuet a bien saisi et mis en relief ce caractère essentiellement *chrétien* de la Règle de saint Benoît dans son *Panégyrique* du grand Patriarche.

3. « Ce m'est une joie, écrivait le P. Doncœur, à l'apparition de ce volume, de signaler ce nouvel ouvrage de dom Marmion. On pourrait le croire réservé aux âmes monacales, mais ce serait une erreur. Les Bénédictins aiment à voir dans leur Règle une forme de la vie chrétienne, non point spécialisée dans une fin particulière, mais tout uniment prise au sérieux et vécue en conformité cordiale avec l'Évangile. Cette idée est très juste. Aussi tous les chrétiens avides de vie sincère trouveront dans *Le Christ, idéal du moine* une nourriture très assimilable». *Études*, 20 février 1923, p. 453. Le succès extraordinaire de ce livre a pleinement justifié la remarque du critique. *L'ami du clergé* faisait écho à ce témoignage. « C'est à toutes les âmes chré-

Ce dernier ouvrage de dom Marmion est de tous points digne de ses aînés [1]. Apparemment différent d'eux par la matière, il leur est, au fond, étroitement apparenté : même manière de concevoir l'ensemble du sujet, même méthode pour le traiter, même dessin ferme et logique, mêmes notes caractéristiques de sûreté doctrinale, de largeur de pensée, de clarté d'exposition [2]. Si le dogme s'y étale moins à nu, si le visage du Christ y semble, par moments, contemplé moins à découvert, on sent pourtant que constamment la théologie y veille et y agit à l'intérieur de l'ascétique, que le Verbe fait chair est l'unique idéal vers lequel montent le regard et l'effort de toutes les vertus.

Telle est la remarquable trilogie élevée à la gloire du Christ Jésus par dom Marmion. Chaque volume constitue sans doute un tout indépendant et homogène, mais tous trois s'appellent, se relient et se complètent.

Regardez l'ensemble du triptyque ou arrêtez-vous à chacun des volets : vous verrez s'en dégager une puissante unité d'inspiration et de facture, d'une saisissante beauté, qui satisfait, charme et repose ; vous y verrez rayonner, en pleine lumière et dans tout son relief, la divine figure du Verbe incarné, source de toute vie et modèle de toute perfection. Or, rien n'est efficace comme cette contemplation pour toucher et attirer l'âme, et pour obtenir d'elle les efforts nécessaires en vue de rester fidèle à sa vocation si élevée et si riche d'éternelles promesses.

* * *

Seul un théologien consommé et maître de toutes les avenues de la science était en mesure de concevoir et de déve-

tiennes que doivent être dédiées ces pages ». Un confrère du P. Doncœur, le P. Parra, disait qu'en lisant ce livre « on a tout le temps l'impression d'être à l'école d'un maître de la vie spirituelle, pénétré de la moelle des meilleurs ascètes, de l'Évangile et de saint Paul ». *Messager du Cœur de Jésus.*

1. P. Doncœur, *ibid.*

2. « Ces conférences pleines de doctrine et de saveur ne répètent pas les autres ; elles les dépassent, même quand elles traitent des sujets voisins ». Mgr d'Herbigny, *Gregorianum.*

lopper la vigoureuse synthèse que nous venons d'embrasser du regard, et dont on peut dire qu'elle s'ouvre largement sur tous les horizons de la dogmatique. A une telle œuvre, plus de vingt années principalement occupées de l'étude des Lettres sacrées, avaient, nous le savons, préparé l'abbé Marmion.

Une autre raison de la puissance de cette œuvre et de la fécondité de cette spiritualité, c'est d'être, nous l'avons insinué, *théologiquement synthétique*, c'est-à-dire d'*exprimer exactement tout le dogme catholique*.

D'abord, dans cette construction, la théologie entre tout entière : — étant bien entendu que le mot prend, en l'occasion, un sens limité : vérités révélées, définition des conciles, certitudes théologiques de premier plan, arêtes du thomisme.

Ce serait assez déjà pour assurer à ces conférences une place de choix, même parmi les travaux de spiritualité qui font effort de synthèse. Mais l'originalité de dom Marmion s'accuse bien plus fortement dans *la manière cohérente et rigoureuse dont il a exécuté son plan*. Ne craignez pas de rencontrer ici de belles promesses, médiocrement tenues : titres auxquels le contenu des chapitres ne répond guère ; thèses suivies de commentaires qui s'attardent ou s'égarent. Dans ces volumes, *la théologie qui avait dicté les prémisses reste l'âme de tout l'exposé* ; les principes une fois établis font, jusque dans le détail, sentir leur influence. Au fait, le développement proprement « littéraire » en est absent ; en sorte que l'unité de l'œuvre n'est pas une unité nominale ou lâche ou factice : c'est, avec tout ce que ce terme comporte d'exigeant, une unité « organique ». En ce point gît un des secrets de la puissance et de la simplicité de cette œuvre, et il importe de le mettre en relief.

Quand, en effet, on l'étudie de près et objectivement en elle-même, il apparaît clairement que dom Marmion a monté — qu'on nous permette ce terme technique — et a modelé adéquatement sa spiritualité sur tout le dogme et la théologie catholique, *en respectant et l'importance de soi, et le rôle quant à nous, de tous les mystères et dogmes*.

Et c'est là un mérite point banal.

On se souvient que Brunetière, récemment venu au catholicisme, écrivait dans une brochure : « Le dogme fondamental du Christianisme est l'Incarnation ». On était obligé de lui faire observer que le dogme fondamental du Christianisme est la sainte Trinité, qui est « l'absolu », tandis que l'Incarnation, étant une excursion de Dieu dans la création, est du « relatif » pour autant. La Trinité porte tout ; elle domine toute la série des dogmes ; mais l'Incarnation, toute subordonnée, toute « relative » qu'elle soit au seul « absolu » : la Trinité, devient présentement, *quant à nous*, toute notre voie, toute notre perfection, tout notre salut. La figure du Christ attire tout à soi ; elle est le centre autour duquel tout s'organise ; le Christ est l'unique Voie, la seule Vérité, la vraie Vie, et nul ne va au Père que par Lui. Nous n'avons plus qu'à Le regarder, à Le suivre avec l'Église pour guide, à L'imiter, à nous unir à Lui, — bien qu'en définitive, notre intention traverse la sainte Humanité du Christ pour aller à la Trinité et, en celle-ci même, ne s'arrête tout à fait qu'au Père.

Or, tel est précisément le point de vue de dom Marmion. Il suffit pour s'en convaincre de voir comment, au début du *Christ vie de l'âme*, dans la conférence qui commande tout l'exposé, il décrit en grand raccourci la courbe de l'œuvre surnaturelle. Sans doute, l'idée du Christ informe quasi toute la matière de sa spiritualité ; sans doute encore, le titre de chacun des trois volumes est très mérité, mais à la condition qu'on le comprenne bien, c'est-à-dire, qu'à la suite de l'auteur, on « situe » théologiquement ce Christ, qu'on sente que lui-même dépend de l'absolu, — et y conduit.

Dom Marmion accepte telles quelles les « valeurs de vérité », comme « valeurs de spiritualité » ; *il accepte tout le dogme, tel précisément qu'il est hiérarchisé par Dieu même dans la Révélation, et coordonné dans l'enseignement de l'Église*[1], *tel enfin que la liturgie* qui est la doctrine devenue

1. Avec l'emploi des moyens relatifs tels qu'ils sont fixés et proposés par l'Église, sous l'inspiration ou la direction de l'Esprit-Saint.

prière, *le présente à notre croyance et à notre amour* [1].

En un mot, il prend l'*organisme dogmatique* précisément en tant qu'organisme, sans en traiter à part ou en hypertrophier aucun membre ; il y applique, il calque sur lui, si l'on peut dire, toute sa spiritualité. Celle-ci est vraiment adéquate à la synthèse de toute la théologie. C'est donc trop peu de dire simplement que les conférences de dom Marmion sont doctrinales ; elles sont — et c'est autrement important — totalement « mesurées » par le dogme.

Cette adéquation pure et nette imprime à toute son œuvre un profond caractère de plénitude et d'unité, de simplicité et de force, d'équilibre et d'harmonie : on ne s'étonne pas dès lors que cette œuvre ait donné satisfaction à tant d'esprits et plu à tant d'âmes.

Il nous sera permis de citer en confirmation de ce que nous venons d'écrire l'un ou l'autre témoignage particulièrement typique. Un critique compétent, le P. de Guibert, S. J., écrit ces lignes d'une pénétrante justesse :

« La note la plus propre de ce livre paraît bien être cette « continuité de la pensée » et cette « simplification » que le cardinal Mercier signale dans sa Préface et qui ont leur source dans un double souci : faire saillir les grandes lignes et les principes profonds de la vie spirituelle et les articuler fortement aux points centraux du dogme catholique ; et pour cela, s'inspirer par-dessus tout de l'Écriture sainte, de la prière officielle et de l'enseignement de l'Église. Ainsi formulé, ce programme paraîtra bien banal ; sa réalisation par dom Marmion ne l'est pas du tout.

1. On dira : « C'est tout naturel chez un professeur de dogme qui s'est habitué à faire et à refaire l'exposé synthétique de la théologie, à embrasser la *Somme* de saint Thomas ». — Sans doute, tout théologien de métier *enseigne* bien la synthèse, mais, dans sa vie spirituelle, il peut faire des choix, ne pas prendre comme aliments *tous* les éléments de la synthèse ou ne point les prendre suivant la hiérarchie de leur valeur. Sans doute encore, quand un esprit possède la synthèse théologique, il n'y a rien de cette théologie qui ne soit plus ou moins impliqué dans son sentiment, son amour, sa prière ; mais il peut néanmoins mettre du personnel, du « subjectif », dans le choix de sa matière à spiritualité. Dom Marmion, lui, acceptait *tout* le dogme *tel qu'il est exposé*, dans l'enseignement de l'Église. Et malgré les apparences, cette adéquation, à la fois totale et simple, n'est pas aisée à réaliser. Et cependant, quelle impression d'aisance elle laisse chez les lecteurs de dom Marmion ! N'est-ce pas parce que nous nous trouvons en présence de l'œuvre d'un maître ?

« Chez dom Marmion, le dogme est en plein relief : la tentation peut être grande parfois de faire large place dans la doctrine spirituelle aux à-côté du dogme, pensées belles, pieuses, émouvantes, mais encore un peu en marge des grandes vérités enseignées par l'Église, ou bien vues systématiques, théories d'école, hardies, profondes, éclairant et synthétisant de larges ensembles, mais liées à des conceptions particulières. Ici, quelles que soient les idées personnelles du lecteur, il se sentira toujours en pleine harmonie de pensée avec son guide ; il aura la sensation bienfaisante du contact constant avec la pensée *catholique* [1] de l'Église, à la fois bien entière et bien pure [2]. »

Non moins caractéristique, en raison de la personnalité de son auteur, le témoignage de Mgr Grabmann, professeur à l'Université de Munich, dont on connaît les beaux travaux sur saint Thomas et la particulière compétence théologique. Dans la Préface qu'il a donnée à la traduction allemande du *Christ vie de l'âme*, il écrit : « Peu d'ouvrages de la récente littérature religieuse m'ont impressionné autant que ce livre qui montre avec tant de profondeur, de clarté et de chaleur, le rôle de l'Homme-Dieu dans l'éclosion, le développement et le couronnement de la vie surnaturelle en chaque âme et dans l'Église universelle. Rarement trouvera-t-on une si belle synthèse des dogmes chrétiens dans leur rapport avec la vie spirituelle. Il faut ranger ce livre au nombre de ceux où se révèle d'une façon saisissante la profondeur de la doctrine théologique, unie à l'onction pénétrante d'une piété solide et vraie... L'union et la concordance entre la théologie biblique et la théologie thomiste s'y révèlent magistrales ; elles sont le fruit d'une familiarité longue et assidue avec la dogmatique si organiquement construite du Docteur Aquinate... Sans

1. C'est le P. de Guibert lui-même qui souligne. Nous avons vu plus haut (p. 398) la même pensée exprimée par S. S. Benoît XV.

2. L'auteur ajoutait : « Remarquable aussi est le soin de faire entrer dans la vie spirituelle *tout* le dogme ; qu'on lise, par exemple, les conférences sur le pouvoir sanctificateur de la foi en Jésus-Christ, sur le rôle de l'Église visible dans notre vie spirituelle, sur le baptême sacrement d'adoption et d'initiation, et sur la vie spirituelle, développement continu de notre mort et de notre vie avec le Christ dans ce sacrement : on trouvera là pour la piété chrétienne des sources vives souvent oubliées ». *Revue d'ascétique et de mystique*, avril 1920, p. 183.

être arrêté par les difficultés techniques des manuels de théologie, le lecteur qui prendra dom Marmion pour guide acquerra une compréhension plus parfaite du sens et de la connexion réciproque des dogmes catholiques » [1].

Ce sont là approbations de théologiens, que leur science mettait à même de découvrir ce caractère foncier de l'œuvre d'un de leurs pairs.

Fait curieux, qu'il n'est pas sans intérêt de relever : bien que moins préparés à s'en rendre compte, des laïcs ont également saisi cette qualité de plénitude et d'unité théologique et spirituelle. Il s'est même trouvé que, loin d'être un obstacle à la diffusion de ces ouvrages, ce tempérament doctrinal et synthétique a été précisément une source de succès. Tant il est vrai aussi qu'à notre époque, où de multiples causes tendent à déchristianiser les âmes, celles-ci se sentent plus affamées de forte doctrine et de pure lumière.

Parmi tant de témoignages qui nous sont parvenus à ce sujet, nous ne retiendrons que le suivant, tout spontané : il émane d'un médecin principal de la marine française [2] : « Je ne puis résister au plaisir de vous dire l'excellente impression que m'a causée la lecture de ce véritable chef-d'œuvre du R^me^ abbé. On ne sait lequel louer davantage : du pieux auteur qui a su condenser en si peu de pages tout l'essentiel de la théologie et de la mystique, ou du merveilleux rapsode qui a réussi à dissimuler jusqu'à la moindre couture. Il paraît

1. En termes heureux, un autre critique a souligné ce caractère de puissante unité qui marque l'œuvre de dom Marmion. « Les qualités essentielles du *Christ vie de l'âme* en signalent immédiatement la supériorité sur tant d'autres du même sujet. C'est d'abord la remarquable unité : tous les développements s'enchaînent, toutes les questions arrivent à leur place marquée dans l'ensemble et se coordonnent à souhait selon leur valeur relative en fonction du but : cet ouvrage est un, comme doit l'être la vie chrétienne qu'il veut guider. Mais, dans une telle matière, ce serait trop peu d'avoir l'unité ; ce livre la produit, car il ne s'attache qu'à la substance de la vie chrétienne : et c'est sa seconde qualité. Ignorer ce qu'il contient et comme il le contient, c'est ne connaître que médiocrement le Christianisme vivant ; le savoir, c'est en posséder la moelle la plus pure »... *Revue Générale*, 15 novembre 1920, p. 611. — Ce témoignage s'applique également aux autres volumes : « La synthèse du *Christ dans ses mystères*, est magistrale ;... l'ensemble du *Christ idéal du moine* forme une synthèse menée avec une méthode, une logique et un sens pratique qu'on trouve rarement à un pareil degré dans les ouvrages similaires. Il en résulte pour l'esprit du lecteur une pleine satisfaction et un charme continuel ». Abbé J. DELPORTE, *Revue pratique de liturgie*.

2. Lettre du 15 avril 1920. La lettre est évidemment signée, mais son auteur était inconnu de dom Marmion ; elle n'est pas adressée à celui-ci, mais à un tiers. Ajoutons que les mots soulignés l'ont été par l'auteur même de la lettre.

bien impossible de mieux mettre en relief l'*unité* et l'*enchaînement* de la doctrine catholique, ni avec plus de *clarté* et d'*attrait*, tout à la fois » [1].

* * *

Ce pouvoir d'attrait et d'édification que les livres de dom Marmion exercent sur tant d'âmes, pareilles par la sainte avidité du surnaturel, mais placées à des niveaux très inégaux sur l'échelle du savoir, ne s'explique pas entièrement par le seul labeur intellectuel du théologien.

Il faut aussi en rechercher le secret dans *le parfum de prière qui en émane* [2].

Une autre unité, en effet, celle-ci de nature psychologique et morale, vient, dans ces pages, vivifier intérieurement l'unité objective de la doctrine ; une autre synthèse, celle de l'esprit et du cœur, y pénètre et y anime la synthèse des idées. Car c'est une âme de prêtre — tout entière : esprit et cœur qui, à d'autres âmes — qu'elle réclame tout entières, elles aussi — envoie lumière et chaleur, vibrant indivisiblement dans les mêmes rayons. *La leçon qu'on reçoit dans ces*

1. Il est vrai que, au début du *Christ vie de l'âme*, quelques chapitres pourront paraître aux non-initiés d'une lecture un peu ardue. La nature des sujets prête forcément à cette difficulté. Dom Marmion lui-même en convenait. « Notre esprit est ainsi fait, écrivait-il, qu'il se rebute facilement dans l'analyse ou la méditation des notions fondamentales ; toute initiation à une science... à un art... à une doctrine comme celle de la vie intérieure exige une attention à laquelle notre esprit se soustrait volontiers... Mais il est bien à craindre que s'il n'approfondit pas les principes avec soin, il ne manque de solidité dans les développements qu'il pourra en tirer dans la suite; si brillants qu'apparaissent ces développements, les conclusions seront souvent instables et les applications hasardées ». (*Christ vie de l'âme*, 1re conférence, début de la section II). D'ailleurs à ceux qui lui auraient demandé pourquoi il abordait si volontiers l'exposé des dogmes chrétiens les plus profonds, dom Marmion aurait pu rappeler la question de Newman : « Quel mal y aurait-il donc à ne pas se soucier de la Trinité »? Et l'illustre oratorien répliquait lui-même : « Ce serait comme si nous pouvions être assez ingrats pour rejeter au fond de l'abîme infini quelques-uns de ces joyaux que Dieu en a rapportés pour nous les donner ». Cité par H. Bremond, *Newman, la Psychologie de la foi*, p. 24. Puis, dom Marmion avait confiance dans le *sens* du surnaturel déposé dans l'âme au baptême par l'Esprit-Saint. Dans un article judicieux sur la lecture spirituelle (*Revue des communautés religieuses*, septembre 1908, p. 141 sq.), le R. P. Janssen, S. J. faisait notamment cette remarque : « Le lecteur d'aujourd'hui est tenu à un examen de conscience ; le goût en fait de lecture est l'indice le plus sûr du sérieux ou de la frivolité d'un esprit... Quelle erreur de croire qu'on soit en droit de déposer un livre profitable dès qu'il exige un effort de persévérance ! Celui qui ne sait pas lire un livre dur par endroits reste un esprit sans vigueur ; il renonce à se hausser jusqu'au niveau intellectuel de l'auteur »... Ajoutons que dès qu'on s'est un peu familiarisé avec les ouvrages de dom Marmion, la lecture en devient aussi aisée que féconde.

2. « Le volume *Le Christ vie de l'âme* a été conçu et préparé dans l'oraison, au pied de l'autel, avant d'être livré à la publicité ». Cardinal Mercier, *Préface*. Cette vérité s'applique également aux autres volumes.

pages, l'apprentissage qu'on y fait sont d'une science d'amour. Comme tous les vrais maîtres, dom Marmion subordonne tout à l'unique nécessaire : l'amour de Dieu et du prochain.

C'est que, cela nous le savons aussi, les années d'étude avaient été pour dom Marmion des années de prière, — et d'une prière qui précisément s'alimentait aux sources de l'étude, qui épousait l'objet même de l'étude.

Dès le temps de sa formation sacerdotale, la science sacrée lui était très riche en mystères d'amour. Plus tard, il avait compris cette vérité mieux encore, et l'avait quotidiennement vécue, à l'école de la sainte liturgie : cette théologie, faite prière ou cantilène, dans les fêtes, la messe, les rites sacramentels et la louange, cette expression de sa croyance, identifiée par l'Église, Épouse du Christ, avec le murmure de son cœur [1].

Sans doute, dans les conditions de la vie humaine, aucun acte d'étude théologique ne peut formellement se confondre avec un acte de prière ; mais le rayon qui descend du foyer divin de la Révélation apporte à l'âme autant de chaleur que de lumière : et, en définitive, s'il baigne les intelligences, c'est pour régner sur les cœurs. Prise en soi, et dans son pur tempérament surnaturel, la théologie tend à investir la volonté en éclairant l'esprit, à s'achever en oraison ; car quand l'âme répond à cette lumière par l'affection de sa charité, le mouvement qui la fait s'élever vers Dieu est éminemment prière [2].

Or, nous avons vu, en étudiant « le théologien », comment dom Columba envisageait sa mission de professeur de dogme

1. C'est pourquoi dom Marmion, qui se tenait si étroitement uni à l'Église sur le terrain doctrinal, suivait de si près également l'année liturgique — nous disons l'année liturgique bien comprise — avec sa manière de coter les vérités surnaturelles, avec la transcendance du Christ qui précisément y est partout, avec la prévalence du temporel sur le sanctoral, puisque aucun saint ne mérite proprement notre culte que pour autant qu'il est proche du Christ et membre de son Corps mystique ; — transcendance de la Nativité, et celle plus incomparable encore de la Pâque (la Passion du Seigneur se terminant par la Résurrection) ; et, dans la piété quotidienne, prédominance du sacrifice eucharistique, reproduction et renouvellement de la grande œuvre du Christ à la Cène et au Calvaire.

2. « L'étude théologique représente une forme excellente de vie contemplative à la condition, bien entendu, qu'elle se développe parmi les affections, antécédentes et conséquentes, de la charité ». P. A. LEMONNYER, O. P., *La vie contemplative chrétienne*, appendice II au volume : *Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, La vie humaine*, Paris, 1926, p. 548.

et de quelle piété il imbibait son enseignement théologique [1]. Son œuvre écrite porte également ce caractère, et parce que sa doctrine est tout imprégnée de son commerce avec l'Esprit d'amour, parce qu'elle n'est souvent que le pur et chaud rayonnement des « lumières » abondantes reçues dans l'oraison [2], les pages où il l'a condensée respirent une pénétrante onction, extrêmement bienfaisante ; on y trouve ce que rien ne remplace : *le contact avec Dieu*. C'est le mot du cardinal Mercier : « Dom Columba fait toucher Dieu » [3]. Aussi, pour bien des âmes, la lecture attentive de ces pages se transpose-t-elle naturellement et se prolonge-t-elle sans effort en oraison mentale; qui deviendra elle-même source d'action [4].

On comprend qu'après avoir pris connaissance de cette œuvre, S. S. Benoît XV ait tenu à rendre à l'auteur ce précieux témoignage : « Vos pages ont une aptitude singulière à exciter et à entretenir dans les cœurs la flamme de la divine charité ; l'exposé de votre doctrine est capable d'échauffer dans les âmes l'ambition d'imiter le Christ et de vivre de sa vie : qu'à nos félicitations se joignent donc nos remerciements » !

Combien de lecteurs ont pu expérimenter la vérité de ces paroles du Souverain Pontife ! « J'ai si bien constaté parmi nous les fruits de votre ouvrage *Le Christ vie de l'âme* — écrivait à dom Marmion une supérieure des Dames du Sacré-Cœur — que je n'ai rien trouvé de meilleur à offrir à nos maisons de France et d'Angleterre, et vous seriez heureux si vous constatiez combien y est apprécié ce trésor spirituel. Une de nos mères, ancienne maîtresse des novices, m'écrit qu'elle en baise les pages en en terminant la lecture » [5].

« Votre livre, votre doctrine, — écrit de son côté la supé-

1. Voir ci-dessus, p. 143 et suiv.
2. Voir ci-dessus les chapitres VI et VIII.
3. Voir ci-dessus p. 333.
4. C'est sans doute pour cette raison que l'archevêque Primat de Braga, approuvant la traduction portugaise du *Christ vie de l'âme* et « désireux d'en favoriser la diffusion » accorde cent jours d'indulgence pour la lecture d'un chapitre.
5. Lettre du 2 juillet 1919. Une autre âme pieuse écrivait de même : « Est-ce parce que le livre de dom Marmion me fait tant de bien que j'éprouve parfois le besoin de le baiser comme la sainte Écriture » ? On pourrait citer bien d'autres témoignages semblables, mais il y faudrait tout un volume, tant le recueil en est copieux.

rieure générale d'un institut de religieuses vouées à la charité, — m'ont fait trop de bien à l'âme pour que je n'éprouve pas un immense désir de procurer à d'autres âmes et à celles de mes filles en particulier, l'occasion de la méditer et de s'en pénétrer ; il me semble que qui vous a lu ne peut plus avoir qu'une seule ambition, une seule prière dans le cœur : « Jésus, soyez la seule vie de mon âme et de toutes les âmes, soyez le tout de tous, et mon tout à moi en particulier [1] ».

* * *

Ce bienfaisant contact avec Dieu dont le lecteur fait l'expérience dans les ouvrages de dom Marmion, lui est particulièrement procuré par *le recours constant de l'auteur aux Saintes Écritures.*

Ouvrez ses livres à n'importe quelle page, vous y rencontrerez, parfois en abondance, les textes sacrés [2]. En cela, chez l'écrivain, nul pédantisme. Bien plutôt, un acte de foi profonde en la valeur sanctificatrice de la parole inspirée : celle-ci porte en elle une vertu propre pour illuminer l'esprit et toucher le cœur [3].

On en a d'ailleurs fait la remarque, à propos précisément des conférences de dom Marmion, « trop facilement les auteurs de spiritualité se contentent, pour utiliser l'Écriture sainte, de prendre des textes isolés auxquels ils rattachent leurs idées personnelles, au lieu de travailler à pénétrer un développement, une doctrine entière de saint Jean ou de saint Paul : on met au premier plan une simple remarque incidente, un mot jeté en passant, mais qui amorce facilement un exposé des idées qui nous sont familières aujourd'hui, au lieu de placer dans tout leur jour les idées qui étaient le centre et le soutien des Apôtres » [4].

Chez dom Marmion, au contraire, vous verrez les textes

1. Lettre du 10 juin 1918.
2. Cela est moins sensible pourtant dans le 3e volume.
3. Voir dans *Le Christ idéal du moine* les belles pages sur la sainte Écriture, source d'oraison. Dans les lettres adressées à des personnes qui ignoraient le latin, dom Marmion fait un emploi moins fréquent du texte lui-même, mais l'esprit de la vérité révélée demeure.
4. R. P. de Guibert, *l. c.*

sacrés fournir presque continuement l'âme du développement doctrinal. Et l'intention de livrer de ces textes le véritable sens est si évidente, l'application à le déduire si soutenue, la volonté de tenir sous leur dépendance tout l'exposé si consciencieuse, que celui-ci y gagne un pouvoir de singulière influence ; de plus, il forme les âmes à l'art de découvrir et de goûter la surnaturelle succulence de la parole sacrée.

Un critique des plus exigeant, le P. Cavallera, S. J., s'est plu à souligner en ces termes ce caractère : « Ce que *Le Christ vie de l'âme* offre d'éminemment bienfaisant, c'est que l'Écriture sainte est la source vraiment féconde d'où jaillissent comme d'eux-mêmes les plus beaux développements et les plus fructueuses applications. Rien de systématique, d'artificiel, d'ingénieux ou de recherché. C'est la vie spirituelle, telle que la comprenaient les premiers chrétiens quand ils entendaient parler saint Paul, qui unifie harmonieusement notre croyance et notre action... Par cette méthode très simple, l'auteur a su renouveler des sujets dont on aurait pu croire l'intérêt complètement épuisé » [1].

Cette connaissance qu'avait dom Marmion des pages inspirées était étendue et exacte ; il les a lues et relues assidûment et son extraordinaire mémoire le servait à merveille dans l'utilisation qu'il faisait des textes sacrés. L'Ancien Testament ne lui fut pas moins familier que le Nouveau ; car il avait appris de saint Paul que « le Christ était hier, aussi bien qu'il est aujourd'hui, et qu'il sera demain » [2], toujours vivant ; que « tout, sous l'ancienne Loi, était figure de l'Adam nouveau et de son œuvre » [3]. Les Psaumes font naturellement ses délices ; il s'arrête volontiers à ceux qui, sous le titre de « messianiques », décrivent par avance les épisodes de la vie et surtout traduisent les sentiments intimes du Christ terrestre.

Parmi les Évangiles, il donne la préférence à celui de saint Jean, et nous avons vu que, nommé professeur d'exégèse,

1. *Bulletin de littérature ecclésiastique*, mai-juin 1920, p. 231.
2. Hebr. XIII, 8.
3. 1 Cor. X, 11.

à Louvain, il a choisi comme matière de son enseignement d'exposer la doctrine du disciple « que Jésus aimait ».

Mais celui des auteurs sacrés qu'il a particulièrement aimé et étudié, c'est saint Paul. Une solide connaissance de la langue grecque lui permet de lire les « divines Épîtres » dans le texte original [1]. Il s'est véritablement assimilé non seulement le texte, mais la doctrine, la pensée intime, l'esprit et jusqu'aux sentiments mêmes de l'Apôtre [2]. On a pu dire que *Le Christ vie de l'âme* était « du saint Paul en barres » [3] ; qu'« il constituait une synthèse achevée de la personnalité du Christ d'après saint Paul » [4].

Cet amour de dom Marmion pour saint Paul est si caractéristique, qu'on ne peut se soustraire à la nécessité d'en rechercher ici la raison. Si dom Columba aimait à ce point l'apôtre des nations, s'il le commentait de préférence, et allait, avant de commencer une prédication de retraite, faire son ravitaillement spirituel dans les Épîtres, c'est que saint Paul est par excellence le théologien du Christ, surtout du Christ céleste ; c'est ensuite, parce qu'en lui se personnifie, en quelque sorte, la surnaturelle synthèse de la nature et de la grâce : *mihi vivere Christus est*. Mais il y a plus. Il faut surtout chercher la raison de ces préférences dans les affinités d'âme dont l'évidence est indéniable : cœur de flamme, amour passionné du Christ et invincible confiance en ses mérites [5], amour ardent du prochain, don de sympathie [6], délicatesse et constance d'affection, généreux oubli de soi, patience et

1. Lettre du 4 avril 1917.
2. « A lire dom Marmion on sent à chaque page que c'est bien la pensée de saint Paul qu'il s'est assimilée... Dans saint Paul il a pris toutes les grandes idées qui dominent sa doctrine ». P. de Guibert, *l. c.* « Le grand mérite de dom Marmion est de mettre l'âme directement en contact avec la forte doctrine de saint Paul... Dans ces pages, si riches de la pensée de saint Paul, que l'auteur s'est parfaitement assimilée et qu'il exprime d'une manière si aisée et si personnelle, tout serait à signaler ». *Apôtre de Marie*, février 1920.
« Nous avons ici dans *Le Christ vie de l'âme* tout saint Paul, toute sa science dont on connaît le raccourci divin : *mihi vivere Christus est* ». *La vie et les acteslitur-giques*, avril 1919.
3. Expression d'un théologien des plus distingué de l'ordre de saint Dominique.
4. R. P. Noble, O. P., *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, janvier-avril 1920, supplément 4. *L'année dominicaine* (mai 1921) écrivait : « Dans le second volume aussi bien que dans le premier, les épîtres de saint Paul sont loyalement et fort heureusement utilisées ». Pour le 3e volume, voir ci-dessus (p. 403, n. 3 fin,) le témoignage du P. Parra, S. J.
5. Voir ci-dessus, p. 159.
6. Voir ci-dessus, p. 242.

douceur, zèle d'apôtre : autant de traits qui rapprochent le disciple du maître. Et mieux que toute autre disposition, ces affinités d'âme préparaient dom Marmion à pénétrer la pensée de saint Paul et à entrer dans ses sentiments [1].

Quant à la manière dont il utilise les textes de la sainte Écriture, elle est, remarquait le R. P. Barge, O. P., « propre et personnelle. Cette manière est de tous points excellente : naturelle et prompte, toute simple et toute droite, sans recherche littéraire et néanmoins très attrayante, impeccable toujours tant dans le choix des textes inspirés que dans l'interprétation théologique qui en développe les enseignements » [2].

* * *

Ce commerce constant avec les saintes Écritures imprime à toute l'œuvre de dom Marmion un *caractère proprement surnaturel*.

Sans méconnaître aucunement les nécessités de l'apologétique, il ne s'arrête point à y pourvoir [3]. Dès le début de son œuvre, il jette d'emblée le lecteur en plein surnaturel, et jusqu'au bout, il le baignera dans cette bienfaisante atmosphère. Confiant dans le sens de perception chrétienne déposé dans l'âme par la grâce baptismale, il prend avant tout la foi pour guide, et s'il est des ouvrages plus spécifiquement « démonstratifs », d'analyse psychologique plus raffinée, ou faisant à l'actualité une place plus grande, il n'en est point

1. Ajoutons que dom Marmion déclare avoir appris à connaître saint Paul dans la liturgie (voir ci-dessous, ch. XVIII) ; de là il est passé à la lecture des Épîtres elles-mêmes en s'aidant d'auteurs qu'il avait alors à sa disposition comme Bernardin a Piconio, Mérit.

2. *Revue des Jeunes*, 10 novembre 1920.

3. Tout en se tenant régulièrement au courant des attaques des adversaires, — et l'on peut dire par exemple que, pour les griefs des sectes protestantes anglaises contre l'Église catholique, rarement eût-on trouvé théologien aussi bien informé — dom Marmion estimait que la meilleure apologétique est encore celle de l'exposé simple, clair et objectif de la vérité. Il lui a toujours répugné de discuter ; rien de plus « irénique » que son enseignement. « Je voudrais, écrivait le R. P. Gervasius, capucin hollandais, que *Le Christ vie de l'âme* fût répandu par centaines d'exemplaires parmi mes concitoyens protestants pour pouvoir en finir une bonne fois avec tant de propositions fausses répandues parmi eux au sujet de la doctrine chrétienne, des vertus chrétiennes, de la sainteté, des sacrements et surtout au sujet de la christologie, et qui sévissent encore dans ces régions. Je ne connais pas actuellement de meilleur ouvrage à mettre entre les mains des protestants ». *Ons Eigenblad*, janvier 1921.

de tonalité aussi essentiellement surnaturelle : on n'entend dans ces pages que le Verbe de Dieu, avec son caractère absolu d'éternité et d'universelle vertu. C'est « la primauté du spirituel » dans ce qu'elle a de plus profond.

Il faut bien le reconnaître : dans beaucoup de milieux, même religieux, on était depuis longtemps déshabitué de cette manière, et voilà une des raisons pour lesquelles les ouvrages de l'abbé de Maredsous, bien que leur contenu ne fût formé que de la substance la plus traditionnelle de la doctrine chrétienne, ont eu pour un grand nombre l'attrait d'une « révélation ».

Mais cette « révélation » était signalée et accueillie comme un bienfait singulier par des juges avertis. « Il faut saluer avec joie, écrivait l'un d'eux [1], l'apparition de livres comme ceux-ci, si riches en saine mystique, si foncièrement basés sur les dogmes, si puissamment affermis par l'enseignement des saintes Écritures et des Pères de l'Église. Leur extraordinaire succès qui les met particulièrement en lumière, est réjouissant. Jusqu'ici, exception faite des dernières années, nous pouvions découvrir l'influence corruptrice du naturalisme dans la plupart des ouvrages traitant les sujets religieux (et ces ouvrages reflètent, le plus fidèlement peut-être, la vie religieuse dans son intimité). Le naturalisme, il est vrai, ne s'y affichait pas en systèmes bien formulés, comme en philosophie, en dogmatique et dans les théories sociales ; l'ordre surnaturel n'y était pas nié, mais il était pratiquement négligé.

L'œuvre de dom Marmion dénote une tendance nouvelle. Elle nous initie à la nature même du Christianisme : nos rapports surnaturels avec Dieu. Elle nous dépeint en des tableaux pleins de vie et d'attrait la splendide floraison d'une vie véritablement chrétienne qui répond au plan divin de notre prédestination surnaturelle ».

« Grâce à Dieu, écrit un autre critique que nous avons déjà cité, le P. Doncœur, la spiritualité moderne a cessé de

1. Abbé Lemmens dans *Pastor Bonus*, février 1920. Le critique associait dans son éloge les œuvres du cardinal Mercier à celles de dom Marmion.

n'être qu'une vague psychothérapie stoïcienne. On revient aux grandes traditions catholiques, à la première source qui est la sainte Écriture. Et ce contact avec la vérité pure, avec le Maître unique, le Saint-Esprit, lui assure une puissance toute divine... Un immense mouvement porte aujourd'hui tous les « spirituels » à réintégrer le dogme dans l'ascèse, et le plus beau livre spirituel de ces dernières années, *Le Christ vie de l'âme*, de l'abbé de Maredsous, témoigne de la fécondité de cette méthode » [1].

A cette œuvre capitale de « réintégration du dogme dans l'ascèse », dom Marmion a eu une part indéniable et même majeure. Par un apostolat de plus d'un quart de siècle [2], que continuera son œuvre écrite, il n'a cessé de ramener les âmes aux sources doctrinales les plus pures, de les accoutumer à l'atmosphère du surnaturel. Insigne bienfait, que nous ne sommes pas encore à même de mesurer ; nous ne savons pas encore, à ce sujet, ce que nous lui devons. Plus tard, l'historien de la piété, pour peu qu'il soit attentif et loyal, marquera sans doute, en ce domaine, la prépondérance de son influence et fixera la valeur exceptionnelle de son mérite [3].

1. R. P. Doncœur, *Études*, 5 nov. 1921, p. 361. Plus tard (*Études*, 20 juin 1923, pp. 708-709), à propos de l'ouvrage de l'abbé Vincent sur *Saint François de Sales* (voir ci-dessus, p. 171, n. 1) le P. Doncœur revenait sur la même idée : « Je crains que le souci dominateur de la culture du moi ne fasse oublier ce qui est premier dans le Christianisme... L'éducation de la volonté est certes très opportune, mais ne fûmes-nous pas d'abord baptisés au nom de la T. S. Trinité, pour vivre de notre vie divine de fils, par la grâce du Christ dans le Saint-Esprit, et tous les stoïcismes et toutes les cultures vaudront-ils jamais en vertu sanctifiante le regard amoureux qu'une vieille tertiaire jettera sur son Jésus crucifié ?... Des intérêts plus grands sont engagés. Trop d'âmes ont étouffé dans la prison du moralisme religieux ; nous avons trop peiné, depuis vingt ans, à réapprendre de saint Paul, de saint Jean et de tous les grands chrétiens, le fond vivant du Christianisme, pour ne pas nous émouvoir lorsque cette délivrance semblerait de nouveau mise en cause ».

Le P. Doncœur parle à ce sujet de la décisive influence qu'ont exercée sur la pensée des spirituels, de magnifiques travaux comme ceux du R. P. Lebreton sur la *Sainte Trinité*, et du R. P. Prat sur *Saint Paul*. La remarque est juste. Nous ne croyons pas cependant qu'elle puisse s'appliquer à dom Marmion : il a lu ces ouvrages, mais à une heure où il était déjà, depuis longtemps, en pleine possession de toute sa doctrine. Voir ci-dessus, p. 126.

2. Depuis la première retraite prêchée en 1895 (voir ci-dessus, p. 121) jusqu'à sa mort arrivée en 1923.

3. Nous venons de citer l'abbé Lemmens et le R. P. Doncœur. Dans une intéressante étude : *La spiritualité chrétienne ramenée à son fondement* (Paris, 1925), le R. P. Valentin Breton, O. F. M., après avoir parlé « des ravages de l'invasion du naturalisme dans la piété contemporaine, dont les productions sont toutes de même inspiration : fondées sur les postulats d'un moralisme philosophique » (p. 30), conclut ainsi : « Reconnaissons toutefois, pour terminer notre exposé sur une plus consolante assertion, que cette époque d'ignorance et d'oubli de cette vérité : la piété pour être *chrétienne* doit être *christocentrique*, semble toucher à sa fin. Le succès des ouvrages de dom Marmion attesté par le chiffre du tirage et par les imitations, montre

* * *

Parce qu'ils replacent le chrétien avec une force suave en face de sa vocation vraie et le maintiennent fermement dans les perspectives surnaturelles du plan divin ; — parce qu'ils lui donnent ainsi « le sens du Christianisme » dans toute sa pureté et sa plénitude, en le lui faisant puiser, non à des ruisseaux dérivés, mais aux sources elles-mêmes, fraîches et abondantes, — les ouvrages de dom Marmion *désaltèrent son âme et lui apportent à la fois lumière, sécurité, paix et allégresse* [1].

Depuis longtemps, peut-être, le *gaudium de veritate* n'a été ressenti par beaucoup d'esprits avec autant de ferveur qu'à la lecture de ces pages. Conviées sur ces hauteurs du pur idéal surnaturel, les âmes se dilatent, tout comme se gonflent les poitrines quand elles respirent l'air salubre et vivifiant des sommets. « Quand on a lu *Le Christ vie de l'âme*, écrivait le R. P. Barge, O. P., ce livre qu'on ne savoure bien que dans la méditation, on ne peut plus s'en séparer. On le garde là, près de soi, comme un ami auquel on aime à revenir demander la lumière précise, le conseil autorisé et judicieux, l'impulsion douce et forte qui soutient l'élan de l'âme dans son ascension vers Dieu et le Christ » [2].

à quel point les âmes avaient faim et soif d'une doctrine foncièrement chrétienne. Un large mouvement de retour aux sources scripturaires de la piété chrétienne, aux enseignements christologiques de saint Jean et de saint Paul, d'attention aux conséquences ascétiques de la doctrine d'incorporation et de l'inhabitation s'est dessiné et affirmé.... » (pp. 32-33). Donnons également ce témoignage si autorisé de S. É. le cardinal Bourne. Après avoir marqué « la très haute valeur » de l'ouvrage, le cardinal ajoute : « Une doctrine si solide est nécessaire de nos jours. Le nombre d'âmes en quête d'une union plus intime avec Dieu s'accroît rapidement, mais beaucoup sont retenues par le manque de simplicité, la complexité décourageante, et le raffinement exagéré et la multiplicité des détails qui ont diminué la valeur de tant de livres spirituels modernes. L'unique ou principal objet de nos efforts a été obscurci par une trop grande insistance sur les méthodes pour parvenir au but, et la liberté de l'âme sous la direction du Saint-Esprit a été gênée. L'abbé Marmion nous ramène en arrière à une tradition plus large, plus saine, et plusieurs se lèveront pour le bénir, car ils trouveront dans son enseignement une nouvelle vigueur et une force dans leur recherche de Dieu ». Préface de l'édition anglaise du *Christ vie de l'âme*.

1. Il faut ajouter, pour plusieurs personnes, le mot de délivrance. C'est l'expression du cardinal Mercier (Préface du *Christ vie de l'âme*), reprise, comme nous venons de le voir, par un de ses collègues du sacré Collège, S. É. le cardinal Bourne. Délivrance non de l'effort, mais de la complication ; non du travail, mais de l'agitation stérile ; non de la vigilance et de la fidélité, mais de la contention et de l'inquiétude. Voir aussi le R. P. Barge, O. P. dans la *Revue des Jeunes*, 10 novembre 1920, p. 321, et le R. P. Andrasz, S. J. dans la Préface de sa traduction polonaise du *Christ vie de l'âme*.

2. *Revue des Jeunes*, 10 novembre 1920, p. 321.

« Je ne puis vous dire, écrivait à dom Marmion la Supérieure d'un couvent de l'Assomption, le bien que m'a fait votre livre *Le Christ vie de l'âme*. Il est pour mon âme une source vive de grâce ; je complète cette lecture par la méditation de l'épître aux Éphésiens, *et il me semble être entrée, grâce à vous, dans une voie nouvelle...* Bien des fois j'ai prié pour vous, en reconnaissance de ce que je vous dois désormais pour ma vie spirituelle » [1].

« C'est grande audace, écrivait, de son côté, à dom Marmion une carmélite du midi de la France, de me permettre de vous dire le bonheur — il faudrait dire la béatitude — que vous avez mise pour les enfants de Dieu dans vos livres : après les avoir lus, on ne voudrait plus en ouvrir d'autres, tant on y trouve tout ce que l'âme appelle pour vivre et pour aimer » [2].

Une clarisse des Flandres lui fait écho dans un témoignage vécu, d'une naïve simplicité. A une personne qui lui avait fait don du *Christ vie de l'âme*, elle adressait le billet suivant : « Je dois absolument vous remercier pour le livre du Père abbé Marmion. Nous le lisons le soir, à la collation, et nos sœurs en sont tellement enchantées qu'elles en oublient de grignoter leur morceau de pain sec. Notre mère supérieure dit alors : « Allons, mes enfants, mangez donc, sinon nous arriverons trop tard à complies ! Vous pouvez quand même écouter et manger en même temps » ! Cet auteur élève la vie de notre âme au-dessus de l'ordinaire et, cependant, par l'ordinaire, n'est-ce pas ? Merci donc encore une fois » [3] !

Cette allégresse et cette sécurité s'accompagnent d'une puissante impulsion vers l'action. C'est en toute vérité qu'on a pu écrire que « sous la conduite de ce maître, les dogmes chrétiens, auxquels les fidèles pensent trop peu, deviennent des sources de vie chrétienne plus intense et plus agissante » [4]. *Cette doctrine pousse*, en effet, *à l'action, mais par plénitude de vie intérieure*. L'âme rassasiée éprouve le besoin non

1. Lettres du 4 avril et du 4 mai 1918.
2. Lettre du 22 juillet 1919.
3. Lettre du 20 décembre 1920.
4. *Messager du Cœur de Jésus*, mars 1920.

seulement de vivre de cette vie dont on lui découvre les sources abondantes, mais de communiquer à son tour le don reçu et de diffuser autour d'elle quelques-uns des rayons dont elle a été si largement baignée.

Innombrables sont les âmes ainsi dilatées au contact de cette doctrine de vie, lumineuse et chaude, haute et féconde, génératrice d'action et pourvoyeuse de zèle.

Il faut retenir, entre tant d'autres, ces lignes d'une âme inconnue de l'auteur, lignes toutes spontanées et qui résument bien les différents modes d'influence éminemment bienfaisante de cet enseignement.

« Permettez-vous à une de vos lectrices de vous exprimer toute la reconnaissance que la lecture de vos livres l'oblige à vous devoir ?

Vous avez pénétré si avant dans les mystères de Dieu, vous y conduisez les âmes avec tant de lumière, que votre œuvre constitue, me semble-t-il, un lien mystique entre le visible et l'invisible, entre la matière et l'esprit, entre l'homme et son Dieu. Mon père, je vous dois les plus beaux moments de ma vie ! Tout ce que nous sentons, ce que nous croyons, lorsque l'union avec Dieu nous fait entrer un peu dans les secrets divins, vous l'avez exprimé. Vos livres sont une véritable révélation ; l'âme heureuse trouve enfin exprimé ce qu'elle sentait, ce qu'elle savait, mais si confusément ! Et ce sentiment de connexion si intime entre la prescience de l'âme et l'expression du livre est une preuve éclatante de vérité et d'inspiration.

Je ne puis assez vous remercier : c'est auprès de Dieu que l'on paie ces dettes-là ; mon Père, je ne vous connaîtrai jamais sans doute, mais je vous avoue que, bien souvent, en lisant vos pages, je me suis arrêtée, éblouie, et j'ai uni votre pensée à celle de Dieu, — et cette pensée était une prière.

Vous conduisez à des hauteurs accessibles, vous attirez à un idéal qui n'est pas fictif, et l'âme en redescend assoiffée d'amour, mais aussi d'un désir intense de faire du bien. Merci pour celui que vous m'avez déjà fait !

Excusez la simplicité avec laquelle je suis venue à vous et

croyez, mon Père, à la reconnaissance très respectueuse d'une future missionnaire » [1].

* * *

Enfin, ce qui à tant de qualités de la doctrine de dom Marmion met le couronnement désiré, c'est une *sagesse marquée au coin de l'expérience.*

Ses ouvrages sont le fruit savoureux de la pleine maturité : arrivé presque au terme de sa carrière, — il avait dépassé la soixantaine — dom Marmion y livre, souvent à son insu, le résultat de son expérience personnelle, de son intense vie intérieure, de sa longue pratique de la direction des âmes. Tout lecteur attentif sent que ces livres ont été vécus avant d'être publiés, tant la sublimité de la doctrine y révèle de prudence et s'y accompagne de leçons pratiques. Dom Marmion s'y montre à la fois élevé et accessible, exigeant et mesuré, ferme et condescendant, très surnaturel et très humain.

En même temps qu'il découvre à l'âme les horizons vastes et lumineux de la vie chrétienne, il la prémunit contre l'illusion et la témérité. Il ne brûle pas les étapes, mais il attend le progrès spirituel d'une continue fidélité d'amour jusque dans les plus petites choses. — S'il éprouve de la répulsion pour la médiocrité et le laisser-aller dans le service de Dieu, il a en égale horreur le formalisme et le pharisaïsme : quelle mordante ironie, parfois, dans la description qu'il fait de la « correction tout extérieure » de certaines personnes ! — S'il entend que l'âme religieuse soit constamment attentive à ses promesses et à ses vœux, il stigmatise avec vigueur ceux qui, partant d'une idée fausse de la perfection, font bon marché des préceptes les plus élémentaires de la charité chrétienne et de la justice naturelle. — Il ouvre très large à l'enfant du Père céleste la voie de l'amour, pourvu que, toujours conscient de sa condition foncière de créature, cet enfant sauvegarde, par le sentiment de l'adoration, les effusions

1. Lettre du 14 juillet 1919.

de sa tendresse. — Il veut que le chrétien chante sa joie d'être, par le Christ, l'enfant de Dieu ; mais illusoire est l'amour affectif s'il ne se traduit par la fidélité. — D'une inlassable condescendance pour les infirmités, les faiblesses, les défaillances, même graves, de surprise, il ne cesse d'avertir l'âme de se tenir en garde contre les infidélités volontaires, les manquements délibérés et la négligence à se corriger des moindres défauts. — S'il met en un relief très accusé le précepte du renoncement, il marque pourtant la valeur toute relative des mortifications matérielles. — Vous l'entendrez commenter, fréquemment et avec amour, la parole de Jésus : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » ; mais vous le verrez s'arrêter, avec une complaisance plus marquée encore, à dévoiler aux âmes leurs richesses dans le Christ : « Je puis tout en Celui qui me fortifie ». — A l'humilité la plus profonde, il veut qu'on unisse la sincérité la plus entière et la confiance la plus absolue, qui rend magnanime. — Il a exalté, et à merveille, la prière officielle de l'Église dans sa liturgie,et inculqué aussi, en de graves paroles, l'indispensable nécessité d'une oraison privée régulière pour assurer le progrès dans la perfection.

Et quel esprit libéral, quel sens de la mesure quand il s'agit des pratiques de piété ! Qu'on lise, pour n'en donner qu'un seul exemple, la conférence *Le Pain de vie* [1]. Avec quelle hauteur de vue et quelle profondeur de doctrine, l'auteur expose, en le rattachant à la nature même de la communion, le devoir de la préparation et de l'action de grâces dans la réception de l'Eucharistie ! Et, tout aussitôt, dès qu'il en vient à la pratique, il s'adapte aux besoins et aux goûts de chaque âme avec une singulière souplesse.

Partout se révèlent, en dom Marmion, avec une élévation et une plénitude de doctrine qui confinent parfois au sublime, ce sens réaliste de la vie surnaturelle, que le cardinal Mercier relevait si volontiers en lui [2], cette prudence judicieuse dans l'application des principes, le respect des suggestions de la

1. Dans *Le Christ vie de l'âme.*
2. Voir ci-dessus, p. 333.

grâce, cet extrême souci de la liberté des âmes, en un mot, cette admirable discrétion qu'on s'est plu à lui reconnaître et sans laquelle, en cette matière surtout, il n'est rien d'excellent.

En sorte que, — on en a fait la remarque [1], — quel que soit votre état de vie, l' « école » spirituelle dont vous vous réclamez, la voie dans laquelle l'Esprit vous attire, le degré de vertu auquel vous êtes parvenu, la lecture de ces pages demeure toujours attrayante et bienfaisante. Elles aident puissamment les âmes, nombreuses, qui sentent le besoin de simplifier leur vie intérieure en l'appuyant plus directement sur les grands mystères de la foi, — et les âmes qui, même très avancées, trouvent un secours, indispensable pour elles, dans les méthodes et les « industries », peuvent sans crainte se livrer à ce guide : par sa lumineuse et féconde doctrine, il éclaire les méthodes, il vivifie les « industries », et leur enlevant ce qu'elles risquent d'avoir d'encombrant et de factice, il assure leur valeur et accroît leur bienfait.

* * *

Pouvons-nous nous flatter d'avoir révélé dans ces pages « l'âme » des conférences spirituelles de dom Marmion, d'avoir montré l'origine et la nature du charme et de l'action féconde qu'elles ont exercés et continuent d'exercer sur tant d'âmes chrétiennes si diverses, mais également éprises des choses de Dieu ? Œuvre marquée d'une puissante unité qu'elle doit au rôle central qu'y joue la Personne du Christ ; — œuvre pleinement adéquate à toute la théologie et à la doctrine catholique ; — œuvre tout imprégnée d'un parfum d'oraison, et débordante de l'onction des saintes Écritures ; — œuvre saturée de surnaturel, et mesurée par l'heureuse discrétion d'une longue expérience des âmes ; — œuvre qui est à la fois festin de l'esprit et joie pacifiante du cœur ; — œuvre qui amorce la contemplation et pousse à l'action ; — et pour achever de rendre le tout harmonieux, une forme simple,

1. R. P. de Guibert, *l. c.*

aux lignes pures et sans recherche : tel apparaît, aux regards attentifs, l'édifice de ces conférences.

Ce que l'on a essayé de traduire en ces termes, les amis et les auditeurs de dom Marmion le savaient d'expérience, et ses pieux lecteurs l'ont directement compris au contact de ses pages. Ils ont tous senti que, dans cette personnalité qui si chaudement se communiquait, étaient accomplies, à un degré rare, la surnaturelle alliance de l'esprit et du cœur, la perfection de la foi dans la charité [1] ; — qu'en ce théologien, la science, très pure, intégralement se tournait à aimer ; — qu'en ce maître de spiritualité, l'homme était homogène à la doctrine ; — qu'en cette âme de prêtre enfin, ne régnait qu'une seule passion : celle du Christ et des âmes à gagner au Christ pour la gloire du Père [2].

Ils ont ratifié le jugement des critiques les plus autorisés qui placent l'auteur au premier rang des maîtres contemporains de la vie spirituelle [3].

1. Nous dirions, en termes d'école : « l'information de la foi par la charité ».
2. « Il y a, chez dom Marmion, une somme de qualités : ses conférences le révèlent liturgiste, théologien, contemplatif, prêtre et apôtre ». *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, janvier-avril 1920.
3. « Ces ouvrages placent l'auteur au premier rang des maîtres de la vie spirituelle de nos jours, tant pour la richesse du fond que pour la beauté de la forme ». *Apôtre de Marie*, 15 juin 1923. — « *Le Christ vie de l'âme* est une œuvre de maître dans la matière si délicate de la vie spirituelle ». *Revue Générale*, 15 novembre 1920. — « Il n'est pas exagéré de compter dom Marmion parmi les maîtres actuellement les plus réputés de la vie ascétique ». Chanoine E. Leroux, *Revue ecclésiastique de Liége*, février 1923. — « L'accueil unanime de la catholicité, écrivait de son côté le P. Doncœur, témoigne que l'abbé de Maredsous s'est rangé parmi les maîtres. *Études*, *l. c.*

NOTES

I

Pour compléter l'exposé des sources auxquelles dom Marmion a puisé, il faudrait citer les maîtres de la vie spirituelle. Il n'ignore pas les Pères de l'Église bien qu'il n'ait pas fait de leurs œuvres une étude personnelle ; il a lu et relu le *Tractatus in Joannem* de saint Augustin, le *Pastoral* de saint Grégoire le Grand, les Homélies *Super missus est* et le *Commentaire sur le Cantique*, de saint Bernard ; c'est surtout au cours de ses leçons de théologie et dans son bréviaire qu'il les a rencontrés et goûtés. « On est frappé, écrivait un critique (*Biblica* 1920, n. 2, p. 285) de la sûreté et de l'allure traditionnelle des thèses de dom Marmion dans son ouvrage *Le Christ dans ses mystères* ; la pensée des saints Pères a passé par là, bien qu'ils soient peu nommés ; mais n'est-on pas héritier des saints Pères, lorsque, à leur exemple, on s'alimente de l'Écriture ? »

Une autre influence, moins visible au commun des regards, s'est persévéramment exercée sur dom Columba : celle de la Règle de saint Benoît. C'est le Prologue de celle-ci qui l'a habitué notamment à concevoir très pratiquement nos rapports avec Dieu, comme ceux des « enfants » avec leur « Père adoptif », principe d'ascèse fondamental dont la première des conférences du *Christ vie de l'âme* fait si chaudement sentir la force et la douceur. C'est encore le texte et l'esprit du vieux code monastique, en même temps que le tempérament de la liturgie, qui ont entretenu en lui le don de discrétion que l'expérience des âmes devait puissamment affiner.

Il aimait beaucoup sainte Gertrude et sainte Mechtilde qui « ont si bien compris les richesses du mystère du Christ » ; il estime particulièrement le vénérable Louis de Blois dont il ne cesse de recommander les écrits, notamment l'*Institution spirituelle*.

Nous savons la particulière estime et affection qu'il n'a cessé de porter à saint Thomas. A la date du 19 décembre 1919,

le P. Hugon, O. P., professeur au Collège angélique à Rome, écrivait à dom Marmion : « J'ai lu avec beaucoup de charme et d'édification vos pages si pleines d'une doctrine si pieuse, d'une piété si doctrinale, d'un thomisme si intelligent et si complet ». De l'école dominicaine, dom Columba goûtait surtout sainte Catherine de Sienne et le B^x^ Henri Suso.

Il a lu de près et relu les œuvres de saint Jean de la Croix et surtout celles de sainte Térèse; dans ses notes des premières années de sa vie monastique se rencontrent des passages entiers sur l'oraison, extraits des œuvres de la grande réformatrice d'Avila.

Par sa doctrine de l'amour, il se rattache à saint François de Sales (voir ci-dessus, p. 169). — Que doit-il exactement à l'École française du XVII^e^ siècle ? Il a lu Olier, Condren, Bérulle; certaines expressions feraient croire à une étroite filiation spirituelle, mais en réalité, il ne dépend pas d'eux ; s'il en a retenu certaines formules, c'est que celles-ci s'adaptaient à sa mentalité, rien de plus ; il est beaucoup plus humain que Bérulle, et il a sa manière bien propre et personnelle ; pour le Christ, son grand maître auquel il revient toujours parce qu'il a été le premier de ses maîtres en date, c'est saint Paul.

Il aime Bossuet dont il goûte les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les mystères*. Il est d'usage à l'abbaye de Maredsous, de lire au réfectoire, aux grandes solennités, un Sermon de Bossuet relatif à la fête ou au mystère du jour ; or, toujours dom Marmion, en cette occurrence, devenait particulièrement attentif à la lecture et relevait, par après, les passages qui l'avaient « frappé ».

Quant aux modernes, il connaît le P. Faber, Mgr Hedley O. S. B., et Mgr Gay. Ajoutons qu'il lisait assidûment les vies de saints ou de pieux personnages ; il s'en délectait littéralement et le nombre de biographies qu'il a ainsi lues est considérable.

II

On sait (voir l'*Avant-propos* du *Christ vie de l'âme*) que dom Marmion n'a pas *écrit* lui-même ses ouvrages : il n'en avait ni le goût, ni surtout les loisirs. Ce travail est l'œuvre d'un de ses moines. Celui-ci était d'ailleurs particulièrement bien préparé. Élève de dom Marmion en philosophie et en théologie, auditeur régulier de ses conférences spirituelles à Louvain pendant quatre ans, puis à Maredsous, il était familiarisé avec la doctrine et la « manière » de dom Columba.

Il a eu à sa disposition des recueils considérables de notes des conférences spirituelles, les unes prises à l'audition par la sténographie, les autres soigneusement relevées par des auditeurs vigilants. D'un de ces recueils manuscrits qui devaient servir de « source », dom Marmion lui-même écrivait (lettre du 5 octobre 1906) à une personne qui lui en avait demandé communication : « Les notes de retraite que je vous ai envoyées ont été prises presque mot à mot. La religieuse qui les a relevées a été attentive jusqu'au scrupule à reproduire *exactement* ce que j'ai dit. Je ne crois pas qu'il y ait dans ces pages une expression ou une pensée que je n'aie pas livrée ». Ces paroles s'appliquent à presque toutes les pages consultées pour la rédaction de ses œuvres.

Dans tout le cours de son travail, le collaborateur de dom Marmion « s'est efforcé de conserver la manière propre du conférencier ; le même souci de fidélité l'a poussé à retenir autant que possible le style direct et le ton simple dans lesquels les conférences ont été prononcées » (Avant-Propos du *Christ vie de l'âme*). La rédaction de chaque conférence était d'abord soumise à un autre disciple, habitué de longue date à relever les conférences de dom Columba et, de ce chef, singulièrement qualifié pour exercer un contrôle sûr et efficace, tâche qu'il a accomplie avec conscience. Après quoi, le texte était remis à dom Marmion lui-même. Celui-ci lisait le tout, et crayon à la main, au besoin corrigeait, rectifiait, précisait. Il rédigeait parfois lui-même certains passages particulièrement importants, mais c'était rare. Le plus souvent, les corrections se bornaient à des détails, et le collaborateur n'avait pas de joie plus grande que celle de s'entendre dire par dom Columba, lui remettant les feuilles pour l'impression : « C'est tout à fait moi ! »

Ce sont là garanties plus que suffisantes.

De fait, ceux qui avaient entendu les conférences de dom Marmion le retrouvèrent dans ses livres. Citons, à ce sujet, quelques témoignages : « Laissez-moi vous dire, écrit à dom Marmion, la supérieure d'une communauté, qui avait depuis de longues années la bonne fortune de l'entendre régulièrement, toute notre joie et notre reconnaissance de posséder enfin ces magnifiques instructions où je vous retrouve tout entier avec cette forte et belle doctrine qui a façonné nos âmes depuis tant d'années ». — Un autre auditeur écrivait : « En lisant ces conférences, il me semble entendre à nouveau le R^me^ Père abbé lui-même, son langage plein de bonté, si surnaturel et tout imprégné du Christ Jésus ». — « C'est bien vous, R^me^ Père, écrivait un religieux, vous que nous

retrouvons dans vos pages, vous tel que nous vous avons vu et entendu durant notre retraite ». — Un des auditeurs de dom Marmion à Louvain, à présent Chanoine de l'Église métropolitaine, lui écrivait, après la lecture du *Christ vie de l'âme* : « Je me régale de votre volume : c'est que j'y trouve ce que de fait je cherche : faire revivre ces instructions dont jadis je fus si souvent favorisé et que rien jusqu'ici n'a pu faire oublier, parce que rien pour moi ne les a remplacées et que la privation m'en est parfois une réelle peine ». — Citons enfin ce témoignage significatif d'une haute personnalité universitaire qui avait eu également l'occasion d'entendre fréquemment dom Marmion à Louvain : « J'ai revécu, à cette lecture, les heures précieuses de ces instructions religieuses que j'eus le grand bonheur de recevoir de votre bouche à Louvain. Il m'est arrivé plus d'une fois de prévenir votre pensée par mes souvenirs, de reconnaître même des formules et des expressions qui s'étaient imprimées dans mon esprit voici bien des années déjà ! » (Lettre du 6 mars 1918). Ces témoignages, qu'on pourrait multiplier, suffisent pour montrer avec quelle fidélité loyale le collaborateur de dom Marmion s'est acquitté de sa tâche délicate.

CHAPITRE XVI

« VIVRE EN ENFANT DU PÈRE CÉLESTE »

Unité de la spiritualité en dom Marmion. — La foi racine de toute la vie spirituelle de dom Columba. — Vive conscience qu'a dom Marmion de sa qualité d'enfant du Père céleste par la grâce. — Sa confiance dans le Père. — Son abandon filial. — L'adoption divine nous est apportée par Jésus-Christ : point central de la spiritualité de dom Marmion. — « Passer à travers le voile de la sainte humanité de Jésus pour parvenir à la divinité ». — « Je trouve le Christ partout et en tout ». — L'Esprit-Saint, Esprit de Jésus. — « Père céleste, donnez-moi l'esprit d'adoption ! »

Comme tous les vrais maîtres spirituels, dom Marmion n'a pas deux spiritualités : l'une pour soi, l'autre pour son prochain ; l'une qu'il pratiquait, l'autre qu'il mettait dans ses sermons et dans ses livres. L'objet de sa spiritualité était aussi, dans tout son fonds, le même que celui de sa prédication. Il n'a qu'une ascèse : *coepit facere et docere* [1]. Ce qu'il proposait aux autres comme enseignement, il l'avait lui-même éprouvé. Il croyait ce qu'il disait, il vivait ce qu'il croyait. Sa prédication, sa spiritualité, c'est son âme.

De là vient que ses conférences étaient marquées d'un accent si profond de conviction, qu'elles étaient si chaudes, si communicatives, et qu'on recueillait si souvent, jaillissant des lèvres de ceux qui l'avaient entendu, cet éloge peu banal : « *C'est vécu* ».

On peut lui appliquer à la lettre ce qu'on a dit de son saint

1. Act. I, 1 « Action et enseignement ». Ces derniers mots sont dits, bien entendu, pour la substance, pas pour toutes les questions qu'il a abordées devant un auditoire. En effet, il est évident que tout auteur spirituel, tout directeur d'âmes est amené à parler des expériences d'autrui, d'états qu'il n'a pas personnellement expérimentés : il parle d'après la vie des saints, d'après la théologie mystique. Il n'en reste pas moins vrai que dom Columba livrait, dans ses conférences, beaucoup de ses propres expériences spirituelles.

ami le cardinal Mercier : « Ce qui nous frappait et nous séduisait en lui, c'était l'intense vérité personnelle de ce qu'il disait, et de ce qu'il faisait. Rien de conventionnel, rien d'apprêté, rien de guindé, mais la communication toujours libre et spontanée de sa vie intime, de ses sentiments les plus vrais, de ses pensées les plus sincères ; l'invitation la plus pressante à une même sincérité, à une même vérité personnelle et ardente : telle était la méthode constante de son enseignement et de sa direction »[1].

C'est cette vie profonde que nous allons maintenant entrevoir dans sa consommation [2]. Il nous faut nous recueillir, car la vie intérieure d'une âme fidèle arrivée à sa pleine maturité est un sanctuaire où le Seigneur habite pour y achever l'œuvre divine de son éternel Amour.

* * *

A la base de toute la vie spirituelle de dom Marmion, il faut placer *la foi*, ou ce qu'on est convenu d'appeler *l'esprit surnaturel*.

Il n'y a rien là, dira-t-on aussitôt, que de banal et d'indispensable : « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu », à plus forte raison, d'être son enfant et de vivre intimement avec lui.

Assurément. Mais chez dom Columba, la foi a été d'une profondeur, d'une vivacité, d'une fermeté difficiles à caractériser. En cette matière, nous l'avons dit[3], il doit beaucoup, après Dieu, à sa race. Cependant la foi qu'il avait reçue de ses pères, dom Marmion n'a cessé de l'estimer, de la cultiver, de la faire épanouir en œuvres d'amour.

Grande est l'estime qu'il a de cette vertu. Il se plaît souvent à exalter la foi d'Abraham, Père des croyants, modèle de foi

1. *Le Cardinal Mercier. Le christianisme dans la vie moderne.* Nous ne retrouvons plus la référence exacte de cette citation, mais nous prions le lecteur de nous faire crédit.
2. Il arrivera que quelques citations ne se rapporteront pas aux dernières années ; si nous les donnons ici, c'est parce qu'elles n'ont pu trouver place dans les chapitres précédents, ou surtout parce qu'elles servent à mieux révéler la courbe ascendante de la vie intérieure de dom Columba.
3. Voir ci-dessus, p. 3 et suiv.

inébranlable dans les pires épreuves. En quoi d'ailleurs il n'était que l'écho de saint Paul qui a magnifié en termes pleins de lyrisme la foi du Patriarche de l'ancienne Alliance.

Cette estime se traduit encore chez dom Marmion par la place qu'il donne à cette vertu dans l'objet de sa prédication et de ses écrits. L'une de ses plus belles conférences n'est-elle pas celle où il expose comment la foi constitue le fondement de toute la vie spirituelle [1] ? Tel est le prix qu'il attache à cette pensée que, dans son volume sur les mystères, il n'est presque pas de conférences où il ne revienne sur le sujet. En 1916, ayant à donner des exercices spirituels, il fait de cette vertu la matière même de tout son exposé :

« Je viens de terminer ce matin la prédication d'une retraite aux moniales bénédictines de Maredret. Le thème en a été celui-ci : la vie et toute l'activité de Jésus considérées comme découlant de la contemplation de son âme qui regardait sans cesse la face du Père : — modèle de notre vie *de foi*, puisant tout dans sa contemplation habituelle de Dieu, en union avec l'âme du Christ » [2].

Magnifique programme, de la réalisation duquel il s'est efforcé de se rapprocher lui-même le plus possible. La lumière d'en haut ne baigne-t-elle pas tous les détails de son existence ? La foi n'est-elle pas véritablement le soleil qui irradie toutes ses voies, éclaire toutes ses démarches, féconde toutes ses œuvres ? En lui, si l'on peut ainsi s'exprimer, le surnaturel est devenu « tempérament » : il est « naturellement » surnaturel. Si vive et si constante même est cette vertu qu'à la fin de sa vie, les mystères étaient devenus pour son âme, d'objets de croyance, objets d'intuition. Il disait souvent alors : « Maintenant je ne crois plus, je *vois* ». Non, assurément, qu'il pénétrât l'essence des dogmes, mais le rayon divin en son âme était si éclatant qu'il lui donnait, pour ainsi dire, la vision de l'objet de sa foi [3].

1. Dans son volume *Le Christ vie de l'âme ;* voir également la conférence *Le Christ cause de toute grâce*, IV, et ci-dessus, p. 71.
2. Lettre du 16 décembre 1916.
3. « Telle est l'intuition donnée parfois à certaines âmes mystiques qu'elles peuvent dire déjà : je ne crois plus, je vois. » R. P. Joret, *La contemplation mystique*, ch. VI, *L'intuition obscure de Dieu.*

La foi de dom Marmion portait d'abord sur *la personne* du Christ, Fils de Dieu, Verbe incarné.

Un jour, à Louvain, un de ses élèves en théologie entre dans sa cellule. Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, dom Columba, fixant droit ses yeux sur lui, lui demande à brûle-pourpoint :

— « Frère R..., croyez-vous en la divinité de Jésus-Christ» ?

Interloqué de cette question inattendue, le disciple répond :

— « Sûrement ! Vous ne me prenez pas pour un hérétique » ?

— « Pas encore, répliqua-t-il en riant. Mais avez-vous la *conviction* (et il mettait l'accent sur ce mot), que Jésus-Christ est Dieu » ?

Cette fois, l'élève eut moins d'assurance :

— « J'espère l'avoir ».

— « Eh bien ! *si* vous l'avez, reprit le maître qui connaissait son disciple mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même, remerciez-en le Seigneur, car la *conviction* que Jésus est Dieu est une grande grâce : c'est le principe de toute la perfection » [1].

Chez dom Columba, cette conviction était vivante. Elle tenait aux fibres les plus profondes de son être. Aussi, à la suite sans doute d'une « lumière » qu'il avait reçue, s'arrête-t-il volontiers à commenter certains épisodes de l'Évangile où cette divinité du Christ est particulièrement affirmée. — C'est, au Thabor, la voix du Père éternel attestant que Jésus est le Fils bien-aimé, objet de ses complaisances. — C'est, à Bethsaïde, la voix de Pierre qui, éclairé non par évidence naturelle, mais par révélation d'en haut, proclame que Jésus est le Fils du Dieu vivant. — C'est, aux jours douloureux de la Passion, Jésus lui-même affirmant sa divinité devant le Sanhédrin. Dom Marmion revenait fréquemment sur ces épisodes ; il répétait, en les faisant siennes, les solennelles affirmations : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ».

1. Voir le développement de cette pensée dans la conférence : *La foi, fondement de toute la vie chrétienne,* et dans le volume *Le Christ idéal du moine,* la conférence *Haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra.*

Avec quelle joie il commentait aussi certaines paroles dans lesquelles Jésus marque son identité de nature, son égalité de perfection avec le Père : « Le Fils unique qui est dans le sein du Père nous a tout révélé » ; « Le Père et moi nous sommes un » ; « Qui me voit voit mon Père »... Il y revenait sans cesse, comme à des sources vives où s'abreuvait sa foi.

C'est surtout quand le cycle liturgique ramène la célébration des mystères du Verbe incarné qu'il donne libre cours, dans ses entretiens spirituels, aux effusions de sa foi. — A Noël, il adore l'Enfant couché dans la crèche ; mais c'est pour s'élever aussitôt, à la suite de saint Jean, jusqu'au sein du Père où, avant tout commencement, vit éternellement le Verbe. Le regard de sa foi pénètre avec révérence dans ce sanctuaire, pour s'y arrêter et contempler, plein d'allégresse, l'ineffable mystère du Fils engendré « dans les splendeurs saintes », *in splendoribus sanctorum*. Dom Marmion trouvait, en cette occasion, pour célébrer « la fête de la Paternité éternelle », des accents émus qui trahissaient l'ardeur de sa foi. — Ou bien encore, à l'Ascension, celle des solennités de Jésus qu'il aimait le plus, parce qu'elle marque le sommet de sa gloire de Ressuscité. Le titre qu'il donne à la conférence sur ce mystère : « Et maintenant, ô Père, glorifiez votre Fils », n'est-il pas significatif de sa pensée et de ses sentiments ? Les pages qu'il a consacrées à magnifier la suprême exaltation de Jésus, Fils de Dieu, peuvent compter parmi les plus belles qu'il a laissées.

De la personne de Jésus, la foi de dom Columba s'étendait à *ses paroles*. Si le Christ est Dieu — et Il l'est — Il est aussi la Vérité infaillible. Dès lors toute parole tombée de ses lèvres divines est l'expression de la vérité même. Quel respect dom Marmion portait aux paroles de Jésus, quelle foi il avait en elles ! Nous avons dit[1] qu'il lisait assidûment les Écritures qui renferment ces témoignages du Verbe. Il « se réjouissait de ces témoignages, à l'image de ceux à qui viennent d'échoir de magnifiques dépouilles ; il découvrait vraiment la manne

1. Ci-dessus, p. 414.

cachée qui a mille goûts différents, contient toutes sortes de délices et devient pour l'âme une nourriture quotidienne pleine de saveur »[1]. Aussi, dans ses prédications, fait-il constamment appel aux Écritures : « C'est Notre-Seigneur qui le dit... C'est saint Paul qui l'écrit... Nous trouvons cela dans saint Jean... » Cette phrase appuyait fréquemment son enseignement doctrinal. Et nous l'avons dit : il faut chercher dans cet usage habituel des saintes Lettres le secret de cette onction qui remplit ses ouvrages et qui est si éminemment bienfaisante. L'âme est avide de vérité, et quelle vérité plus adéquate, plus absolue, plus génératrice de vie et de bonheur que la vérité qui vient d'en haut, de Celui-là même dont les paroles sont Esprit et Vie ?

Si toutes les paroles du Christ étaient pour dom Columba des sources d'eau vive, il en est auxquelles il s'arrêtait avec prédilection : celles que le Verbe incarné a voulu lui-même relever de ces formules, en usage de son temps : *Amen, amen, dico vobis* : « En vérité, en vérité, je vous le dis... » ; ou bien celles qui, par leur caractère de proposition générale et absolue, revêtent une force toute singulière : *Omnis... nihil... quot-quot...* « *A tous ceux* qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu... *Quiconque* quitte père, mère, frère, sœur, biens, pour mon nom, recevra le centuple et la vie éternelle... *Tout* ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera... Sans moi, vous ne pouvez *rien* faire... » Au contact de ces formules et de ces expressions, qui traduisent de façon spéciale et intentionnelle l'enseignement du Christ, on eût dit que dom Marmion sentait s'accroître sa conviction de la divinité de Jésus ; élevant alors la voix, il soulignait lentement ces formules avec des accents si pénétrants qu'ils touchaient les esprits droits et les cœurs simples.

Que dire maintenant de la foi qu'il avait dans *les mérites* du Christ Sauveur ? Il faut tout simplement renoncer à la montrer. Tout comme saint Paul, dont il s'est si bien, en cette

1. *Le Christ idéal du moine*, conférence *L'oraison monastique*, VII.

matière surtout, assimilé la pensée et même les sentiments, dès qu'il aborde ce sujet, dom Marmion devient intarissable ; sa voix prend des intonations inusitées, pleines de force ; comme sous la plume de l'Apôtre, les mots se multiplient sur ses lèvres, les expressions s'accumulent pour exalter ces mérites infinis. Il parle « d'abondance », de « surabondance », d' « incomparables richesses », d' « inépuisables trésors », d' « abîmes insondables ».

« J'aime tant, disait-il, contempler les épisodes de la vie de Jésus où nous voyons sa bonté si touchante pour les pauvres pécheurs, pour la Samaritaine, pour Marie-Madeleine [1]. Plus je lis et médite les Saintes Écritures, plus je fais oraison, plus aussi je *vois* que la conduite de Dieu à notre égard est faite toute de miséricorde : *non volentis neque currentis, sed miserentis est Dei* [2]. Cette miséricorde de Dieu, c'est la Bonté infinie se répandant dans les cœurs des misérables. Nous trouvons partout la confirmation de cette façon d'agir de Dieu. Maintenant, quand je récite l'office divin, il me semble voir jaillir presque de chaque verset des Psaumes une lumière qui nous parle de la miséricorde divine ».

Comme le héraut par excellence du mystère de Jésus, « c'est volontiers qu'il se glorifiait de ses infirmités pour qu'habitât en lui la force du Christ » [3].

Ces pensées sont chez lui si familières que, dans ses dernières années, il fait de la miséricorde divine, un des thèmes favoris de sa prédication. Il répétait souvent alors : « J'entends comme une voix qui me dit : Prêche la miséricorde » ! Aussi excellait-il à ouvrir les cœurs à la confiance dans la plénitude de rédemption apportée au monde par Jésus ; jusque sur son lit de mort, à ces heures suprêmes où l'âme révèle inconsciemment le fond d'elle-même et dévoile le secret de toute sa vie, il a exalté « la multitude des miséricordes du Seigneur ».

Avec non moins de force et de vivacité, la foi de dom

1. Voir *Quelques aspects de la vie publique du Christ* dans *Le Christ dans ses mystères*.
2. « L'élection ne dépend ni de la volonté, ni des efforts, mais de Dieu qui fait miséricorde ». Rom. IX, 16.
3. 2 Cor. XII, 9.

Columba s'étend à tout ce qui vient de Jésus, à tout ce qui le prolonge et le continue, le traduit et le donne : l'Église, les sacrements, les sacramentaux, la hiérarchie sacrée, la personne du Souverain Pontife dont il révère les actes et les directions, les conciles aux décisions desquels il s'attachait si volontiers, tout cet organisme surnaturel, œuvre de Jésus, où l'âme croyante trouve lumière et vie.

Nous tenons à présent, à sa source, le secret de la vie intérieure de dom Marmion ; nous connaissons la racine profonde de la magnifique efflorescence de ses vertus. Lui-même, à la suite du Concile de Trente, a comparé la foi à un fondement, à une racine ; il s'est complu à montrer [1] comment, selon la pensée plus d'une fois exprimée par saint Paul, « le juste *vit* de la foi » [2]. Et il a découvert là, à son insu, à quelle source pure et intarissable s'abreuvait sa propre vie. Sans grand effort de psychologie, il serait aisé de rattacher à cette vertu fondamentale toute l'existence intime de sa grande âme. Sa vie, si complexe dans sa richesse, si variée dans son activité, est une et simple dans le mobile profond qui l'anime : hymne de foi ardente et amoureuse, pratique et rayonnante, envers le Christ Jésus, hymne sans cesse renaissant, qui se diversifie en modulations multiples sur un thème toujours identique emprunté à saint Paul : « Je vis dans la foi du Christ Jésus, Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi » [3].

* * *

Le dogme fondamental que la foi dans le Christ nous révèle est celui de la Paternité divine et de notre surnaturelle adoption en Jésus par la grâce. « La vie éternelle, ô Père, disait Jésus, c'est que mes disciples vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » [4]...

1. Notamment dans le *Christ vie de l'âme* et dans *Le Christ idéal du moine*.
2. Rom. I, 17 ; Gal. III, 11 et Hebr. X, 38.
3. Gal. II, 20.
4. Joan. XVII, 3.

« Et à tous ceux qui l'ont reçu [le Christ], a été donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom et sont nés de Dieu » [1].

Cette grâce de l'adoption divine en Jésus est particulièrement chère à dom Marmion. C'est le fond même de toute sa prédication comme de sa vie intérieure. Dans *Le Christ vie de l'âme* [2], il a mis en un puissant relief cette pensée fondamentale pour en déduire toute la conduite de la vie chrétienne. Il ne cesse de répéter que

« la sainteté n'est autre chose que l'épanouissement complet, le plein développement de cette première grâce qui est notre adoption divine dans le baptême. Tirer de cette grâce initiale d'adoption, pour les faire fructifier, tous les trésors et toutes les richesses qu'elle contient et que Dieu en fait découler, telle est la substance même de toute sainteté ».

Aussi aborde-t-il ce sujet fréquemment et avec une complaisance marquée [3]. Une supérieure de carmélites irlandaises écrivait le 29 octobre 1925 [4] : « Voici le secret de notre vénération pour dom Marmion et la raison pour laquelle nous le regardions comme un homme choisi de Dieu. Il nous visita deux fois, en 1919 ; au cours de la seconde visite, il donna une conférence à la communauté. Le sujet de son entretien fut son thème favori : « L'adoption divine ». Bien qu'il ne nous ait pas parlé longtemps, nous avons senti que nous entendions quelque chose de jamais perçu auparavant, et l'impression sur nous *toutes* fut quelque chose de tout à fait unique ».

Assurément, pour qu'une telle impression ait persisté plusieurs années (le lecteur a remarqué les dates), il faut que dom Marmion ait trouvé, en exposant son sujet, des accents bien pénétrants. Ceux qui l'ont approché ne s'en étonneront point : il *vivait* — et avec intensité — cette doctrine de notre « adoption ».

1. Joan. I, 12.
2. Conférences *Le plan divin ; — l'Esprit-Saint,* IV — et le beau chapitre sur *le baptême.*
3. Voir ci-dessus, p. 387.
4. Lettre à l'auteur.

Sans doute, tout baptisé est enfant de Dieu ; mais, remarquait-il lui-même,

« ...en pratique, il y a des âmes qui n'agissent pas en enfants adoptifs du Père éternel. On dirait que cette condition d'enfants de Dieu n'a pour elles qu'une valeur nominale ; elles ne comprennent pas que c'est là un état fondamental qui demande à se manifester sans cesse par des actes qui y correspondent, et que toute la vie spirituelle doit être le développement de l'esprit d'adoption divine, esprit que nous avons reçu au baptême par la vertu du Christ Jésus [1] ».

Pour lui, il en vivait, disons-nous, et depuis longtemps déjà. Nous nous rappelons que le premier témoignage écrit que nous avons surpris sous sa plume date de 1887 [2]. A partir de cette date, nous avons relevé maintes preuves de la même tonalité de sa vie intérieure[3] ; cette tonalité est allée toujours en s'accentuant. Nous nous souvenons aussi combien le cardinal Mercier avait été frappé, dès les débuts de ses relations avec dom Marmion, de la manière dont celui-ci parlait du Père céleste [4], et qui, visiblement, trahissait ses sentiments les plus intimes.

« *Vivre en enfant du Père céleste* » : tel a été, sans nul doute possible, son idéal. Il lui a été donné d'être rempli de cet esprit filial qui marque dans la vie des saints un état des plus élevé, et suppose un rare ensemble de hautes vertus. Dans un discours en l'honneur de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, laquelle a comme renouvelé de nos jours la doctrine à ce sujet, le Pape Benoît XV relevait les qualités propres à cet état : « profonde humilité, persuasion qu'on ne peut atteindre par des moyens humains la perfection surnaturelle, mais aussi foi vive en l'existence de Dieu, pratique hommage à sa puissance et à sa miséricorde, confiant recours à sa Providence ».

On peut retrouver l'exercice constant de ces vertus dans la vie intérieure de dom Marmion, surtout durant les der-

1. *Le Christ dans ses mystères*, conférence *Le Cœur du Christ*, IV.
2. Voir ci-dessus, p. 64.
3. Voir notamment, p. 186.
4. Voir ci-dessus, p. 328.

nières années. Les textes qu'on va lire en contiennent la claire expression, et à peine sera-t-il besoin de les souligner, tant y éclate la réalité de la vertu.

La foi de dom Marmion en la Paternité divine a toujours été très grande, mais à l'époque de son existence où nous sommes arrivés, la conscience qu'il a de cette Paternité et de la filiation surnaturelle qui en découle pour son âme, est des plus vive. Il se sait, il se sent enfant du Père céleste. Quand ce sentiment le touche, il semble qu'une sorte d'enthousiasme intérieur fasse vibrer toute son âme :

« C'est chose si magnifique, écrivait-il en décembre 1919, que, fondés et enracinés en Jésus [1], nous pouvons sans cesse regarder dans la foi cette face du Père que nous contemplerons dans le ciel pendant toute l'éternité. Et comme, au ciel, *similes ei erimus quia videbimus eum sicuti est* [2], cette vision étant la source de notre sainteté, ainsi, ici sur terre, cette vision dans la foi est une fontaine de vie : *Quoniam apud te est fons vitae et in lumine tuo videbimus lumen* [3]. Priez beaucoup pour moi afin qu'au milieu de tant de tracas, je ne cesse de contempler la face du Père » [4].

Aussi sa confiance dans son Père des cieux est-elle sans bornes. Il aime et se plaît à exalter le vocable : « Père des miséricordes », donné à Dieu par saint Paul. Sa confiance dans la prière est absolue. Que de fois il a commenté les paroles de Jésus : « Demandez et vous recevrez... Si un enfant demande du pain à son père, celui-ci lui tendra-t-il une pierre ? S'il lui demande un œuf, lui présentera-t-il un scorpion ?... Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père des cieux donnera-t-Il l'Esprit-Saint à ceux qui le Lui demanderont » [5] ?

Si grandes sont cette foi et cette confiance qu'il recourt à Dieu dans tous ses besoins, avec une simplicité d'enfant :

1. Ephes., III, 17.
2. « Nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est » (1 Joan. III, 2).
3. « En vous est la fontaine de vie et dans votre lumière nous contemplerons la lumière, » Ps. XXXV, 10.
4. Lettre du 13 décembre 1919.
5. Luc XI, 1-13.

30 *septembre* 1908. — « J'ai reçu une lumière utile ces jours-ci sur les mots de l'Écriture : *Revela Domino viam tuam et spera in eo, et Ipse faciet*[1]. Pourquoi « révéler » quelque chose à Dieu ? Parce qu'il veut que nous agissions envers lui comme de bons enfants qui vont en toute confiance raconter toutes leurs difficultés à leur père. Saint Paul dit la même chose : *In omni oratione et obsecratione cum gratiarum actione petitiones vestrae* INNOTESCANT *apud Deum*[2]. Le Psalmiste révèle toute *sa voie*, c'est-à-dire toutes ses peines, les persécutions auxquelles il est en butte, ses tentations (cf. Ps. XXXVII). Quand nous avons des peines, nous sommes portés à les révéler, à les raconter à nous-mêmes ou aux autres : ce qui ne sert à rien, sinon à nous chagriner ou à blesser la charité. Tandis que, lorsque nous les racontons à Dieu, *c'est une prière* qui nous ouvre le cœur et nous remplit de lumière et de courage. Surtout si, nous appuyant sur Jésus-Christ, nous allons à Dieu *dans l'esprit d'adoption*, et cela nonobstant nos péchés, à l'exemple de l'enfant prodigue ».

Dix années après, nous retrouvons l'expression, plus accentuée encore, de ces sentiments d'esprit filial :

« Notre Père céleste, malgré mes infidélités, me comble de ses miséricordes en Jésus-Christ. Il me semble que Notre-Seigneur me révèle de plus en plus les abîmes de miséricorde et d'amour de notre Père, et je vais à Lui dans la foi simple et sincère, comme un petit enfant. C'est le propre d'un père de communiquer la vie à son enfant et de guérir ses maux, et ainsi je me présente devant Lui souvent, et je sens qu'Il ne me repousse pas »[3].

État d'âme d'enfant, mais lumineux et fort, et qui réalise pleinement le *nisi efficiamini sicut parvuli...* de l'Évangile :

« Je chanterai la messe pour nous deux, écrit-il à une de ses plus chères enfants spirituelles, afin que le Père céleste nous unisse de plus en plus dans son saint amour et nous conduise à Jésus. « Personne ne vient à moi, dit Jésus, à moins d'être attiré par mon Père »[4]. Oui, ma fille, tout don parfait (Jésus, Marie, la grâce, la sainte amitié) et meilleur don

1. « Révèle ta voie au Seigneur et confie-toi en lui ; il agira ». Ps. XXXVI, 5.
2. « En toute circonstance faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces », Philip. IV, 6.
3. Lettre du 31 juillet 1917.
4. Joan. VI, 44.

descendent du *Père*[1]. Oh ! aimons-Le de TOUT notre cœur ! « Celui qui fait la volonté de mon Père, dit Jésus, est pour moi frère, sœur, mère »[2]. Nous ne pouvons rien faire qui soit plus cher au cœur de Jésus que de nous unir à Lui dans son amour pour son Père et dans l'accomplissement de sa sainte volonté »[3].

Mais ce n'est que dans le saint abandon que s'épanouit parfaitement la vie d'enfant de Dieu[4]. Dom Marmion regardait l'abandon comme « une des formes les plus pures de l'amour filial »[5]; il a écrit sur l'esprit d'abandon des pages qui comptent parmi les plus justes et à la fois les plus senties de toute son œuvre. C'est surtout dans ce domaine qu'on peut lui appliquer la parole dite de saint Benoît par saint Grégoire au sujet de la Règle : « Il n'a pas pu écrire autrement qu'il n'a vécu ». Dès le début de sa vie religieuse, nous l'avons vu faire de l'abandon l'apprentissage crucifiant : « Mon Dieu, je n'ai que vous à qui me confier »[6]... Tout au long de son existence monastique, il a eu à s'exercer dans cette vertu ; la période de Louvain a marqué d'importants progrès dans cette voie[7] ; mais, à la fin de sa vie, ses sentiments à ce sujet apparaissent particulièrement vifs :

« L'esprit filial — écrit-il à une de ses filles spirituelles dans une lettre du 1er mars 1918 — demande un grand respect, une profonde révérence en face des voies et des procédés du Père céleste. Toutes ses voies sont miséricorde et vérité, mais demeurent souvent cachées. La sagesse et la puissance du

1. Jac. I, 17.
2. Matth. XII, 50.
3. Lettre du 14 août 1912.
4. « Le sentiment exquis auquel on donne ce nom devrait s'ajouter à la confiance dans toute âme chrétienne comme s'y unissent les vertus d'espérance et de charité. La confiance dans le Père procède de la vertu d'espérance. Le saint abandon est le plus beau fruit du pur amour de Dieu », R. P. Joret, O. P. *Vie spirituelle*, février 1929, p. 482. Il y a là de belles pages sur l'état d'enfance spirituelle.
5. *L'esprit d'abandon* dans *Le Christ idéal du moine*. « L'abandon à la volonté divine est plus qu'une obéissance parfaite à tous les préceptes de Dieu (et a plus d'étendue que l'offrande de la liberté par le vœu de religion). Il comprend deux choses : l'acceptation de toutes les dispositions possibles de la divine volonté à notre égard, avec le sentiment profond et invincible de l'appui et de la confiance en Dieu seul. Vous voyez par là que l'abandon est peut-être moins un moyen d'atteindre à la conformité parfaite avec Dieu, que le signe de cette perfection déjà réalisée. Mais gardez-vous de n'y voir qu'une attitude passive : cette acceptation des dispositions divines nous rend prêts à agir en conséquence », P. Clérissac, O. P. *La Bse Jeanne d'Arc. Triduum monastique*, p. 65.
6. Voir ci-dessus, p. 56.
7. Voir notamment p. 175.

Père ne se montrent jamais autant que lorsqu'il tire le bien du mal, et qu'Il fait en sorte que les erreurs ou même la mauvaise volonté des hommes *servent* à ses desseins : *Omnia servient Tibi* ».

Aussi bien cherche-t-il, de toute l'ardeur de sa foi et de son amour, à réaliser en plénitude la volonté du Père, à s'abandonner à son bon plaisir. Une lettre adressée à la même religieuse et datée de quelques semaines plus tard — ce qui montre que l'âme de dom Marmion continuait à se nourrir abondamment de ces pensées — exprime ses sentiments sous une forme vive et originale :

« Je demande avec instance pour vous à notre Père : *Sanctifica eam in veritate* [1]. Nous devrions désirer ardemment d'être *juste* ce que notre Père céleste désire que nous soyons, et rien de plus ni de moins. Je Lui ai dit, il y a quelques jours, dans un élan d'amour intime : « Père, soyez mon directeur ; faites que je sois juste ce que vous voulez : très faible, très misérable en moi-même [2], mais très fort et très fidèle en vous, en votre esprit. » Ma fille, JE CROIS à l'amour du Père pour nous, et je désire qu'en retour, Il voie mon amour pour Lui en Jésus-Christ » [3].

Amour et abandon, que l'épreuve ne fait que rendre plus éclatants. Il écrit, la dernière année de sa vie :

« Je vais bien, *Deo Gratias*. Le Bon Dieu me soutient. Malgré de grandes tentations et des épreuves intérieures, je reste bien uni à sa sainte volonté. Il semble parfois me rejeter, et je le mérite bien, mais je m'obstine à espérer en Lui... Je vois que le vrai chemin pour aller à Dieu est de se prosterner souvent devant Lui dans un profond sentiment de notre indignité, et puis, *croyant* à sa bonté : *nos credidimus caritati Dei*, de se jeter entre ses bras, sur son cœur de Père » [4].

Tous ces beaux textes ne nous laissent-ils pas entrevoir

1. « Sanctifiez-la dans la vérité », Joan. XVII, 17.
2. C'est-à-dire « ayant conscience de mon impossibilité de parvenir par moi-même à la sainteté ». C'est ce que dit précisément Benoît XV *(Ibid.)* que l'esprit d'enfance « exclut la présomption d'atteindre, par des moyens humains, une fin surnaturelle et la fallacieuse velléité de se suffire à l'heure du péril et de la tentation ».
3. Lettre du 19 mars 1918.
4. Lettre du 9 mars 1922.

avec quelle intensité dom Marmion vivait sa vie de fils adoptif de Dieu ?

* * *

« Le bonheur parfait, la joie suprême — écrivait dom Marmion dans une lettre du 5 juin 1913 — se trouve *in sinu Patris*, et Jésus est la voie qui y conduit. Sans Lui nous ne pouvons rien, personne ne va au Père que par Lui ».

Nulle vérité de foi n'a été plus chère à dom Columba et ne donne mieux le secret de toute sa vie intérieure.

« Ici, écrivait-il, nous sommes au point central du plan divin : l'adoption divine, c'est de Jésus-Christ, c'est par Jésus-Christ que nous la recevons, afin de lui être semblables et de partager sa filiation divine. Nous sommes fils comme Jésus, nous, à titre de grâce ; Lui, par nature ; Lui, le propre Fils, nous, fils adoptifs » [1].

« Toute la vie chrétienne comme toute la sainteté se ramène à cela : être par la grâce ce que Jésus est par nature : le Fils de Dieu. C'est ce qui fait la sublimité du Christianisme. La source de toutes les grandeurs de Jésus, de la valeur de tous ses états, de la fécondité de tous ses mystères, c'est sa génération divine et sa qualité de Fils de Dieu. De même, le saint le plus élevé dans le ciel est celui qui, ici-bas, a été le plus parfaitement enfant de Dieu, qui a fait davantage fructifier en lui la grâce de son adoption surnaturelle en Jésus-Christ » [2].

Si cette doctrine constitue « le point central du plan divin », elle sera aussi le point central de toute la prédication de dom Marmion : toute son œuvre spirituelle, comme les titres seuls des volumes en témoignent, est sortie de là.

Mais, ici encore, il y a unité en lui, et sa prédication n'est que l'écho de sa vie intérieure. Le lecteur attentif suivrait facilement l'influence de ces vérités dans les conférences spirituelles. Nous ne saurions évidemment nous livrer, ici, à une telle analyse. Ce que, arrivés où nous en sommes, nous pouvons et devons retenir, ce sont quelques-uns des documents

1. *Le Christ vie de l'âme*, Ire conférence, V.
2. *Le Christ dans ses mystères*, conférence *In sinu Patris*, VI.

encore inédits, qui dévoilent à cet égard la tonalité spéciale de sa vie intime durant les dernières années. Nous y retrouvons toujours aussi vive l'expression des vertus de l'enfant de Dieu.

A Louvain, l'influx constant de la grâce divine avait amené l'âme de dom Marmion à une totale dépendance pleine d'amour en face du Verbe incarné pour la gloire du Père. Il réalisait la formule de saint Paul : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus*. Cette grâce persista longtemps, de plus en plus fortifiée par de nouvelles « lumières » [1].

« Notre-Seigneur me donne un grand attrait pour cette voie : la tradition complète et *continuelle* [de tout moi-même] au Verbe incarné [2]. Je désire imiter la sainte Humanité de Jésus dans son unité (avec le Verbe), dans sa soumission, sa dépendance absolue du Verbe. Aidez-moi, ma fille, à réaliser cet idéal, car tout est là. Une fois que le Père voit une âme ainsi *une* avec son Verbe, il n'y a pas de grâces ni de faveurs qu'il ne lui donne.

La sainte Humanité de Jésus est « la voie ». Sa puissance pour nous unir au Verbe est infinie. Donc soyons des saints pour sa gloire : *In hoc clarificatus est Pater meus ut fructum plurimum afferatis* » [3].

La note suivante, écrite au lendemain d'une retraite, découvre l'intensité de cette vie d'union où un profond sentiment d'humilité s'harmonise, en dom Marmion, avec la vive conscience qu'il a de ses richesses en Jésus :

« Dieu m'a donné un sentiment profond de mon indignité, de ma misère. Je me glorifierai dans ces faiblesses *ut inhabitet in me virtus Christi* [4]. Cette *virtus Christi* glorifie le Père, surtout unie à une misère qui s'avoue. Jésus *in assumptae carnis* INFIRMITATE [5] était la *virtus (Christus Dei virtus et sapientia)* [6] unie à la faiblesse, ce qui donnait une gloire infinie au Père. Cette *virtus*, c'est la vie de Jésus en moi. Plus je m'abaisse en moi-même par la conscience de mon indignité,

1. Voir ci-dessus le chapitre *Grâces d'union*, notamment p. 188.
2. Dom Marmion écrit : « la déposition... de tout moi-même... aux pieds du Verbe incarné ».
3. Lettre du 8 novembre 1910.
4. « Afin qu'habite en moi la force du Christ », 2 Cor. XII, 9.
5. Dans l'infirmité de la chair qu'il a daigné prendre.
6. « Le Christ est la force et la sagesse de Dieu ». 1 Cor. I, 24.

plus cette *virtus*, cette vie de Jésus se manifestera en moi.

Communion aux états et aux mystères de Jésus-Christ.

La vie de Jésus-Christ se manifestait en lui par une expansion, une expression plus parfaite dans chaque mystère. Différentes âmes sont appelées à communier à ces divers états. C'est un attrait du Saint-Esprit.

Le vide de la créature. Le plein de Dieu. Mort au péché et à ce qui n'est pas Dieu.

Communier à sa mort par la componction et l'esprit de pénitence.

Communier à sa vie de ressuscité : (le Jésus actuel) 1/ Détachement du monde. 2/ Lumière (voie illuminative).

Communier à la vie de Jésus monté au ciel : 1/ Consommation en Dieu. 2/ Gloire. 3/ Puissance ».

Cette « note intime », datée de 1911, est une des dernières que nous ayons de lui ; dom Marmion est de plus en plus absorbé par les « affaires ». C'est aux lettres qu'il faudra désormais demander de nous révéler, — de loin en loin, car elles-mêmes vont se faire plus rares — quelques-unes des ascensions intérieures de son âme vers le Père céleste en union avec Jésus.

19 *février* 1911. — « Je suis beaucoup plus uni (maintenant) à Notre-Seigneur qu'au commencement (de mon abbatiat) et il bénit sensiblement les efforts que je fais pour gouverner sa maison selon sa divine volonté. Je me sens surtout attiré par Jésus à *demeurer* avec Lui *in sinu Patris* [1], mais ceci demande beaucoup de fidélité et d'abnégation ».

* 16 *février* 1913. — « J'espère vivement pouvoir désormais vivre pour Dieu *seul*. Je sens que Notre-Seigneur veut que je vive comme Il l'a fait : *propter Patrem* [2], et cela de deux façons : 1/ que toute mon inspiration puisse venir de Lui ; 2/ que toute mon activité soit employée pour Lui ».

13 *décembre* 1913. — « Notre-Seigneur m'attire très fort depuis quelque temps à une vie plus unie avec Lui. Mon grand désir est de voir Jésus *régner* et *vivre* tellement dans mon intérieur que toutes mes puissances, toutes mes facultés, tous mes désirs lui soient parfaitement soumis. Priez à cette intention ».

1. « Dans le sein du Père » Joan. I, 18.
2. « Pour le Père » Joan. VI, 58.

20 *juillet* 1914. — « Pour moi, je suis bien auprès de Notre-Seigneur. Il est toujours dans mon cœur, et je lui confie tous mes soucis, toutes mes préoccupations. La pensée qu'Il est toujours devant la face de son Père à un double titre me remplit de consolation et de force. Il est 1/ en tant que Fils unique, de plein droit, dans le sein du Père, l'adorant, l'aimant, etc... ; 2/ comme chef de son corps mystique, *Semper apparet vultui Dei pro nobis* [1]. Il est là comme Jésus, « pour nous et pour notre salut » : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* [2]. Il présente à son Père, pour nous, son sacrifice une fois accompli, mais *subsistant toujours*. Unis avec Lui nous entrons de plein droit dans le *sanctuarium exauditionis* [3] où toutes les pétitions sont exaucées ».

Textes lumineux que tout commentaire affaiblirait.

Les dernières lignes étaient écrites quelques jours avant la déclaration de guerre. Comme tout le monde, dom Marmion fut entraîné dans le tourbillon, puis dut subir les multiples tribulations de l'occupation allemande. Les lettres — qu'il faut confier à des courriers privés et exposés à la vindicte ennemie — se font rares. Elles nous laissent cependant entrevoir la continuité et la progression de cette vie cachée en Dieu avec le Christ.

A partir de cette époque, une pensée reviendra souvent sous sa plume, parce que sans doute il en a reçu une « impression de grâce » ; à la suite de saint Paul [4], il voit dans l'humanité de Jésus le *voile* qui nous cache la divinité et par lequel il faut passer pour atteindre, à sa source même, le Dieu infini, « le Père des lumières ». La communion eucharistique est le moyen par excellence de cette union :

« Je suis très heureux dans la sainte solitude de notre moutier où l'on trouve si facilement Celui que nous cherchons. Je crois depuis un certain temps avoir reçu une faveur spéciale de Notre-Seigneur. C'est une union profonde et habituelle avec le Verbe par la sainte Humanité de Jésus, surtout par la sainte communion. Je comprends de plus en

1. « Il se tient toujours pour nous présent devant la face de Dieu ». Hebr. IX, 24.
2. « Il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur » Hebr. VII, 25.
3. « Le sanctuaire où s'exauce toute demande ». Voir ci-dessus, p. 278 et ci-dessous, fin du chapitre *Spiritus precum*.
4. Hebr. X, 20.

plus que cette Humanité est le *velamen*, le « voile » sacré, à travers lequel on arrive au Verbe. *In me manet* [1], c'est l'effet formel du sacrement de l'Eucharistie. Et en retour, *Ego in eo* [2] : Il demeure en moi par sa vie et ses mérites.

Plus on est petit et impuissant en soi, plus on glorifie Jésus-Christ par la foi et la confiance en ses mérites. Son précieux sang qui ne cesse de couler dans le saint sacrifice nous purifie, et nous passons à travers le voile (la sainte Humanité) dans le Saint des Saints, et là on se livre sans réserve ni préférence à l'action de Dieu » [3].

A l'une de ses filles, placée sous le patronage de saint Gabriel, il livre, au jour de sa fête, ces hautes pensées que lui inspirent le nom et la mission de l'archange :

« Que saint Gabriel nous illumine le cœur pour que nous comprenions les abîmes d'amour de l'Incarnation. C'est l'union de Dieu avec notre nature. Plus cette union est parfaite, plus notre nature se divinise. En Jésus, cette union est hypostatique, sans intermédiaire de personne humaine, et partant la divinité inonde cette sainte Humanité des torrents ineffables de la vie divine. Cette vie divine entrait en Jésus par la fine pointe de son esprit qui fut toujours baigné des clartés de la vision béatifique, d'où découlait cette vie divine qui inondait la sainte Humanité. Même sur la croix, alors que toutes les puissances inférieures de l'intérieur de Jésus furent submergées dans une mer de tristesse et de ténèbres, cette fine pointe regardait toujours la face du Père.

Par la sainte communion, nos membres et nos puissances s'identifient avec ceux de Jésus et reçoivent peu à peu le don de vivre de cette même vie *par la foi*, — *Justus ex fide vivit*, — et *selon la mesure de notre union avec l'Homme-Dieu*. C'est là la voie, ma chère fille. Que saint Gabriel nous donne la *force* [4] de la suivre, *fortes in fide*. [5] Je demanderai pour vous qu'au milieu de vos épreuves la fine pointe de votre âme reste toujours attachée à la face (=bon plaisir) du Père céleste. Ne vous étonnez pas de vos faiblesses. C'est dans la faiblesse que la vertu se perfectionne. Plus vous sentez votre incapacité, votre faiblesse, plus vous vous appuyez sur *Lui*, — plus votre vertu est surnaturelle et agréable à Dieu » [6].

1. « Demeure en moi », Joan. VI, 57.
2. « Et moi je demeure en lui ». *Ibid.*
3. Lettre du 20 décembre 1916.
4. *Gabriel* signifie « Force de Dieu ».
5. « Forts dans la foi ». I Petr. V, 9.
6. Lettre du 14 mars 1917.

Et quelque temps après :

« Restons bien unis dans le cœur de Jésus. Unissons notre âme et notre cœur aux siens, afin que nous voyions par ses yeux et aimions par son cœur » [1].

« Voir par les yeux de Jésus, aimer par son cœur », afin d'être, par Lui et comme Lui, digne enfant du Père céleste : c'est toute l'aspiration de la vie de dom Marmion.

Aspiration qui s'alimentait au foyer divin de la foi dont les purs rayons inondaient alors particulièrement son âme.

En 1918 [2], à la suite d' « une lumière importante qu'il a reçue », il expose, en un nerveux raccourci, tout le mystère de la filiation divine — dans sa source éternelle, — dans sa réalisation en Jésus — et son extension dans les âmes.

« Le Verbe procède *tout entier* du Père. C'est pourquoi le Père trouve en lui sa gloire, sa joie infinie. Ce Verbe reflue dans le sein du Père *tout entier*, et avec un amour infini.

Jésus exprime ce mystère dans son humanité : a/ par sa dépendance absolue du Père. Il n'a ni doctrine, ni projet, ni œuvre qu'il ne voit en son Père. C'est la perfection absolue divine ; — b/ en accomplissant tout par amour du Père : *quae placita sunt Patri facio semper* [3].

Ainsi de nous. « Le Père nous a engendrés *voluntarie* [4] dans ce Verbe ». En Lui et avec Lui, nous devons refluer, avec amour *in sinum Patris*. a/ Notre joie doit être *ut faciam voluntatem Ejus qui misit me* [5]. Les projets et la rêverie ambitieuse sont contre cet amour ; b/ nous devons tout faire par cet amour : *ambulate in dilectione sicut filii carissimi* » [6].

A ces vives lumières s'ajoute l'invitation de la grâce :

1. Lettre du 4 décembre 1917.
2. Sans autre précision de date.
3. Joan. VIII, 29.
4. « Volontairement ». Jac. I, 18.
5. « De faire la volonté de celui qui m'a envoyé ». Joan. VI, 38.
6. Marchez dans l'amour comme des enfants bien-aimés ». Ephes. V, 1-2. Dom Marmion a uni ici dans une seule phrase deux idées que saint Paul exprime séparément. Donnons encore ces lignes de la même époque : « J'ai compris par ces mots de Jésus : *Tui erant et mihi eos dedisti*, un mystère profond. Nous étions dans le Père comme appelés au salut, mais notre prédestination comme enfants de Dieu se fait par le Christ : *Praedestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum*. C'est Lui qui nous a *rendus* enfants du Père céleste : *Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri*. Nous sommes engendrés surnaturellement par le Père en Jésus-Christ : *Ex Deo nati sunt*. Et Jésus nous ayant rendus enfants par sa Passion nous offre à son Père cachés en Lui : *Ut nos offerret Deo. Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* ».

« Notre-Seigneur, écrit-il de la Ville éternelle en 1919, me tient *si* près de Lui au milieu de toutes sortes de distractions et de préoccupations. Quand l'âme a appris le secret d'arriver au Verbe par la sainte Humanité de Jésus, elle consomme cette sainte union au milieu des bruits et les distractions. On comprend ce qu'il y a de profond dans cette parole : *Sponsabo te mihi in fide* »[1].

Ceux à qui les questions mystiques sont familières saisiront sans peine la plénitude de vie que trahissent ces lignes.

On peut résumer la vie de dom Marmion dans cette formule de saint Paul qu'il a souvent paraphrasée : « Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus ». Il ne concevait nullement l'imitation de Notre-Seigneur comme une copie matérielle et littérale de telle catégorie d'actions du Sauveur, ou de tels versets de l'Évangile, quelque beau que ce soit, mais comme une adaptation de notre vie intérieure à celle du Christ Jésus, surtout dans ses dispositions à l'égard du Père des cieux : *Hoc sentite*... De là, par exemple, sa préoccupation habituelle d'interpréter les psaumes comme des balbutiements mystérieux de la vie intérieure de Notre-Seigneur, de là sa façon de concevoir la dévotion à la Passion : cherchant à y vivre les sentiments qui débordaient de l'âme du Christ au milieu de ses souffrances.

Pour lui donc, comme pour saint Paul, « vivre, c'est le Christ » et rien, ni les épreuves, ni les tracas, ni la solitude, ni les foules ne peuvent l'en séparer, parce que c'est par lui qu'il va au Père, en lui qu'il est béni du Père, avec lui qu'il pénètre et demeure « dans le sein du Père ».

Aussi peu de temps avant sa mort, pourra-t-il écrire ces deux lignes, les dernières presque qu'il ait laissées sur sa vie intérieure : cri de foi ardente, d'un accent si paulinien, en celui qui a été la passion de toute sa vie :

« Je trouve le Christ partout et en tout. Il est l'α et l'ω de tout. Je suis *si* pauvre, *si* misérable en moi-même, et *si* riche en Lui. A Lui toute gloire, pour toujours » ![2]

1. « Je t'épouserai dans la foi ». Osee, II, 20. Lettre du 2 février 1919.
2. Lettre du 28 juin 1922.

* * *

« Il me semble, écrivait un jour dom Marmion, que plus je suis uni intimement à notre divin Seigneur, plus il m'attire vers son Père, — plus aussi Il me veut remplir de son Esprit filial. C'est tout l'Esprit de la nouvelle loi : *Non enim accepistis spiritum servitutis in timore, sed accepistis Spiritum* ADOPTIONIS *filiorum in quo clamamus : Abba, Pater* »[1].

Cette pensée, dom Marmion l'a bien mise en relief dans sa belle et substantielle conférence : *Le Saint-Esprit, Esprit de Jésus*[2] ; il a ramassé là, en de fortes pages, tout l'essentiel de la doctrine à ce sujet. Il ne prêchait presque jamais de retraite sans consacrer une conférence à l'Esprit-Saint, et il avait, pour avertir les âmes de ne pas « éteindre ou contrister » l'hôte divin, des accents d'une gravité exceptionnelle.

« Demeurons plutôt, ajoutait-il, fidèles à l'Esprit de vérité qui est l'esprit de sanctification. Soyons des âmes promptement mobiles sous la touche de cet Esprit. Si nous nous laissons guider par lui, il fera épanouir pleinement en nous cette grâce divine de l'adoption surnaturelle que le Père a voulue pour nous et que le Fils nous a méritée »[3].

Dans des notes — jetées d'une plume rapide sur les feuillets d'un agenda et antérieures d'une vingtaine d'années à la publication de ses ouvrages, — dom Marmion nous révèle combien il se sentait attiré à se laisser conduire par l'Esprit-Saint.

3 *mars* 1900. — « Quand le Verbe épousa son humanité, il lui apporta sa dot. L'Époux étant Dieu, la dot devait être divine. Selon les Pères et les Docteurs de l'Église, ce que le Verbe donna vraiment en dot à son humanité, ce fut l'Esprit-Saint, qui procède de Lui aussi bien que du Père et qui est substantiellement la plénitude de la sainteté. Ce fut l'onction vivante et infinie dont il consacra cette nature humaine :

1. « Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude et de crainte, mais l'esprit d'adoption filiale en qui nous crions : Père, Père ». Rom. VIII, 15. Lettre du 15 novembre 1908.

2. Dans *Le Christ vie de l'âme ;* les pages sur les *dons* du Saint-Esprit sont particulièrement remarquables et révèlent l'expérience personnelle. Il faut y ajouter la conférence : *La mission du Saint-Esprit* du vol. *Le Christ dans ses mystères.*

3. Dans *Le Christ vie de l'âme.*

« *Unxit te Deus, Deus tuus, oleo laetitiae prae consortibus tuis* »[1].

« Depuis quelque temps, je sens de plus en plus un attrait spécial vers le Saint-Esprit. J'ai un grand désir d'être guidé, conduit, mû en toutes choses par l'Esprit de Jésus. Notre-Seigneur, en tant qu'homme, ne faisait rien que sous l'impulsion du Saint-Esprit et sous sa dépendance. De là vient que, tout en possédant lui-même et Lui seul, quant à l'union hypostatique, cette sainte Humanité, le Verbe n'opérait jamais en elle et ne lui faisait rien accomplir que par son Saint-Esprit. ».

Et après avoir relevé quelques textes à l'appui de cette vérité, dom Marmion continue :

« Nous aussi nous avons reçu le même Esprit au baptême, dans le sacrement de confirmation : *Quoniam estis filii, misit Spiritum Filii sui in corda vestra*[2]. *Qui adhaeret Domino, unus Spiritus est*[3]. Saint Paul parle constamment de l'Esprit de Jésus qui le guidait et l'éclairait en toutes choses.

Tout ce qui, dans notre activité, part de ce *saint* Esprit est saint. *Quod natum est ex Spiritu, spiritus est...*[4] *Spiritus est qui vivificat*[5]. Celui qui se livre sans réserve ni résistance à cet Esprit qui est *Pater pauperum... Dator munerum*[6] sera infailliblement conduit par le même chemin que Jésus, et de manière que Jésus veut pour chacun. Cet Esprit pousse Élisabeth à louer Marie, et Marie est poussée par le même Esprit de Jésus à proclamer la gloire du Seigneur.

L'Esprit-Saint nous pousse à nous adresser au Père comme Jésus : *Spiritus adoptionis in quo clamamus : abba, Pater*[7] ; à glorifier Jésus : *Ipse testimonium perhibebit de me*[8] ; à prier comme il convient, en proférant ses demandes dans nos cœurs *gemitibus inenarrabilibus*[9] ; à l'humilité, à la componction, *quia ipse est remissio omnium peccatorum*[10]. C'est par lui que nous faisons du bien aux âmes (les apôtres faisaient si peu avant la Pentecôte). C'est Lui qui féconde toute notre activité :

1. « Dieu t'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons ». Ps. XLIV, 8.
2. « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils ». Gal. IV, 6.
3. « Qui est uni à Dieu est un même esprit avec lui ». I Cor. VI, 17.
4. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit ». Joan. III, 8.
5. « C'est l'esprit qui vivifie ». Joan. VI, 63.
6. « Père des pauvres, collateur des dons », Séquence de la messe de Pentecôte.
7. « L'esprit d'adoption qui nous fait crier : Père ». Gal. IV, 6.
8. « Il rendra témoignage de moi ». Joan. XV, 26.
9. « En des gémissements ineffables ». Rom. VIII, 26.
10. « Il est lui-même la rémission des péchés ». Oraison spéciale pour obtenir le don des larmes. Missel romain, *Orationes diversae*.

Nemo potest dicere Domine Jesu nisi in Spiritu sancto[1]. Oh ! je tâcherai de vivre dans ce saint Esprit ! »

On voudra bien nous pardonner cette longue citation qui nous révèle une fois de plus à quelle source pure de doctrine s'abreuvait l'âme de dom Marmion et qui éclaire l'un des aspects les plus intérieurs de sa vie spirituelle.

Des lettres, nous ne retiendrons qu'un seul passage, — mais quel embarras de choix devant de telles richesses !

« Dieu cherche ceux qui Le cherchent en esprit et en vérité. L'Esprit-Saint est l'Esprit du Père et du Fils, et ceux qui se laissent conduire par lui cherchent le Père et le Fils en vérité. Il est le Saint-Esprit parce que toutes ses inspirations sont infiniment saintes ; c'est le même Esprit qui inspirait Jésus dans chacune de ses actions et de ses pensées. C'est par l'union avec Lui que l'intérieur de Jésus-Christ est formé dans nos cœurs. Il est « le Père des pauvres », et Il ne cesse de s'unir à ceux qui demeurent *en adoration et esprit d'anéantissement* en sa présence. Il est l'Esprit de la sainte charité, et, étant le même en tous, Il nous unit dans le saint amour »[2].

Dom Marmion aspirait ardemment à vivre de cet esprit filial plein d'amour, qui devait parfaire en lui l'état d'enfant de Dieu. Nous en avons pour preuve une de ses pratiques habituelles de piété. Nous avons dit plus haut[3] qu'il commentait souvent et avec insistance la parole de Jésus à ses disciples : « Si vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père donnera-t-Il le bon esprit à ceux qui le Lui demandent »[4] ! Cette parole avait dû le frapper tout particulièrement car il en avait tiré pour lui-même, dès les premières années de son noviciat, la pratique de dévotion suivante, à laquelle il demeura fidèle jusqu'aux derniers jours. Dans l'office divin, la récitation de chaque Psaume se termine par la doxologie *Gloria Patri*... Or, dom Marmion faisait suivre mentalement chaque

1. « Personne ne peut dire : « Jésus est le Seigneur », si ce n'est par l'Esprit-Saint. » 1 Cor. XII, 3.
2. Lettre du 5 octobre 1906.
3. Ci-dessus, p. 440.
4. Luc. XI, 13.

Gloria de cette prière : « Père céleste, donnez-moi l'esprit d'adoption ».

Le « Père des miséricordes » a dû exaucer cette prière, inspirée par son Fils, et reprise fréquemment chaque jour, durant de longues années : l'onction dont déborde l'œuvre spirituelle de dom Marmion ne trahit-elle pas assez le commerce assidu de son âme avec l'Esprit d'amour et l'abondance en lui du don d'adoption ?...

CHAPITRE XVII

LES FRUITS DE L'ESPRIT D'ADOPTION

La charité envers le prochain, fruit de l'esprit d'adoption. — Charité ardente de dom Marmion. — Son renoncement et sa patience. — Son abandon au Père céleste : *Dominus est*. — Son esprit de componction : « Ne me rejetez pas de votre face ! » — Sa profonde humilité : « Je signe : Miséricorde ! » — Détachement de l'écrivain et de l'apôtre. — Son acceptation des humiliations : « Entrer dans le grand silence ». — Confiance absolue de dom Marmion dans la bonté divine : « Je ne puis rien qu'en Dieu, et j'aime cette pauvreté ». — « Mon Dieu et ma miséricorde » !

L'esprit d'adoption répandu en nous par la grâce sanctifiante, nous rend tous un dans le Christ, tous enfants du même Père céleste. Aussi doit-il nécessairement s'épanouir en amour du prochain. Saint Paul range parmi les fruits de cet esprit la charité, la bonté, la joie [1].

* * *

Dom Columba « réalisait » parfaitement cette doctrine.

« En méditant l'institution de la sainte Eucharistie, écrivait-il un jour, je me suis senti poussé de m'unir à Jésus pour donner, comme lui, mon corps, mon sang, tout, pour le salut du prochain. Je suis le fils adoptif de Dieu » [2].

Nous n'avons plus à redire combien la charité de dom Marmion fut surnaturelle, ardente, désintéressée, multiforme et rayonnante. Quelques traits familiers doivent suffire ici pour achever son portrait d'âme. Dom Marmion nous apparaît avec cette bonté qui prend son modèle dans celle du Père

1. Gal. v, 22.
2. Février 1899.

des cieux, et qui, toujours prête à donner, n'épuise jamais ses ressources.

Une religieuse cloîtrée apprend qu'il va partir pour Rome, où il sera probablement reçu par Pie X : « Ah ! comme elle serait heureuse si l'abbé de Maredsous consentait à solliciter pour elle du vicaire de Jésus-Christ, un « souvenir »... *particulier*. C'est grande audace, assurément, que d'exprimer un tel désir, mais le P. Columba réaliserait ainsi un vieux rêve souvent caressé et jamais encore accompli ». Dom Marmion promit de faire son possible. Bien qu'il eût à traiter de graves et multiples affaires, il n'oublia pas sa promesse. Il eut la joie de voir la demande agréée, et au sortir même de l'entretien avec le souverain Pontife, il envoie ce billet à la religieuse :

« Rien qu'un mot pour vous dire que j'ai eu une longue audience du Pape aujourd'hui. Le Saint-Père a été des plus aimable. Il a écrit pour vous de sa propre main sur une carte ces paroles : *Deus te repleat omni benedictione. Pius PP. X.* Je vous l'envoie en témoignage de ma profonde et très vraie affection dans le Christ. Ces paroles du Souverain Pontife sont celles de Jésus-Christ qui veut réellement vous remplir de toute grâce et bénédiction »[1].

Il est des demandes moins conséquentes, des désirs plus humbles. Dom Columba avait l'intuition, chez les autres, de ces souhaits, à peine formulés parfois, mais dont la réalisation met en fête les cœurs simples où ils naissent. Il savait, d'autre part, que le rayon d'or de la charité divine peut s'accrocher aux plus menus gestes pour les transformer. Voici qu'un jour il doit s'absenter pendant un temps assez long. Une bonne vieille sœur converse d'un couvent où il remplit un ministère régulier entend raconter qu'il est parti pour Fort-Augustus[2]. Elle s'imaginait que c'était loin, loin, comme par-dessus les étoiles, que tout devait être différent de nos régions. Et elle demanda ingénument :

— « Ne nous apportera-t-il pas une fleur de ce pays » ?

1. Lettre du 22 septembre 1912.
2. Extrême pointe nord de l'Écosse. Il s'y trouve un monastère de l'ordre de saint Benoît.

Dans un courrier d'affaires, on transmit, en passant, ce désir à dom Columba. Et à son retour, il rapporta une fleur, un... « souci », tout fripé, dans une petite enveloppe. Et la remettant à la Supérieure :

— « Pour Sœur X... », dit-il.

La bonne vieille converse, qui portait à dom Marmion une affectueuse vénération, est toute à la joie ; elle déplie soigneusement les pétales, colle la fleur du « pays lointain » sur un papier résistant. Puis, à la visite qui suit, elle demande à dom Marmion qu'il veuille bien y mettre sa signature :

— « Volontiers », dit-il. Et comme la sœur était flamande, d'un geste tout spontané et non moins délicat, il écrivit : « *Vader* Columba ».

Attentif à saisir toute occasion de faire naître la joie autour de lui, dom Marmion cherchait à n'être lui-même pour personne un sujet de trouble ou d'embarras. Quand il se rendait en Irlande, les nécessités de son séjour dans une ville de ce pays, l'obligeaient à descendre dans une maison amie ; il lui arriva plus d'une fois, soit qu'il prêchât une retraite, soit que d'autres affaires le retinssent, de devoir prolonger son séjour auprès de la famille qui lui donnait l'hospitalité.

— « Chose étrange, lui dit un jour la maîtresse de maison, — de qui nous tenons le trait — chaque fois que vous venez chez nous, loin d'en avoir du dérangement ou de sentir un surcroît de travail comme c'est habituellement le cas, mon mari et moi, tout aussi bien que la servante, trouvons que jamais les choses ne marchent si bien ».

— « C'est un don du Père céleste, répliqua-t-il aussitôt. Je fais ce que Jésus a ordonné à ses apôtres : de demander la paix pour les habitants de la maison où ils se présentent. Chaque fois que je suis accueilli dans une famille, je demande au Père céleste que ma présence, non seulement n'amène pas de tracas, mais soit une source de paix. Et je vois que, dans sa bonté, il daigne m'exaucer en votre faveur ».

Délicate prévenance tout empreinte de surnaturel et qui répondait bien à son esprit de foi filial.

Alors même qu'elle s'étend à des inconnus, sa charité se fait ardente. Au geste bienfaisant de l'aumône matérielle, il ajoute la parole bienveillante dont la cordialité spontanée touche plus que tout le reste.

Plusieurs années après sa mort, la Prieure d'un carmel du midi de la France lui rendait ce témoignage :

« Nous n'avons pas eu le bonheur de voir dom Marmion ni de l'entendre prêcher. Voici comment nous avons eu l'occasion de lui écrire. Il y a quelques années, des amis de notre monastère ont entrepris des quêtes pour nous aider à réparer notre vieux couvent. L'un d'eux nous donna quelques adresses, parmi lesquelles figurait celle de dom Marmion, de qui nous étions totalement inconnues. J'ai donc écrit au Père abbé. Il ne put me répondre lui-même, mais il me fit écrire une lettre si bonne, si paternelle que nous en fûmes profondément touchées. Il insistait pour que nous le tinssions au courant de nos peines et de nos difficultés, s'intéressant à nous comme s'il nous avait toujours connues. Une offrande accompagnait ces témoignages d'affectueux intérêt. Peu de temps après, nous apprenions sa mort, nous en avons eu une grande peine, car nous avons senti que nous perdions un père qui s'était montré d'une charité extrême à notre égard » [1].

Tel est dom Marmion : un grand cœur, débordant ; la charité chrétienne, dans ce qu'elle a de plus pur et de plus délicat, illuminant et transfigurant toutes ses relations ; et cette charité, épanchement de l'amour de Dieu, se montrant inépuisable comme sa source.

* * *

Ce qui souvent double, chez dom Marmion, le mérite de la charité et le prix du sourire, c'est que lui-même, alors qu'il répand la joie autour de lui, est sous le pressoir. Les « clients » de sa bonté ne le soupçonnent même pas, mais, sans doute, les anges en sont ravis. Car la patience — n'est-ce pas elle

1. Lettre du 30 septembre 1927, à l'auteur.

que saint Paul [1] nomme en premier lieu dans l'énumération des qualités de la charité ? Et ne la fait-il pas découler, comme la douceur et la mansuétude, de l'onction de l'Esprit d'amour [2] ? — la patience de dom Marmion, disons-nous, fut remarquable.

A la fin de sa vie, il écrivait :

« Notre-Seigneur m'a fait comprendre ces paroles de saint Paul : *Christo crucifixus sum cruci, vivo ego, jam non ego,* [3] etc. C'est sur la croix qu'on trouve Jésus le plus sûrement pendant cette vie. Il m'a demandé de partager cette croix avec Lui, et j'y trouve le paradis. Quand on est jeune, on sert Notre-Seigneur par l'activité, mais quand la vieillesse arrive (j'ai 63 ans) on le sert par la patience : *Passionibus Christi per patientiam participamus.* [4]. J'en suis là. »

En réalité, il y avait longtemps qu'il suivait le Christ dans la patience. Nous nous rappelons les rudes épreuves du noviciat. Les extraits que nous avons donnés de ses lettres laissent entrevoir que les épreuves, surtout les épreuves intérieures, ne lui ont jamais manqué. Mais aussi son âme a accepté généreusement les parcelles de croix que le Christ détachait pour lui de la sienne afin de le rendre plus semblable à Lui. Et si, fréquemment, il a pu exhorter les âmes à la patience, avec une onction pénétrante, c'est qu'il possède ce je ne sais quoi d'achevé que donne la souffrance patiemment endurée.

23 *janvier* 1909. — « Pour moi, je me trouve dans la nuit obscure et dans une grande faiblesse d'âme, mais au fond très content de ce que Dieu fait ».

Les années de l'occupation et celles d'après-guerre furent particulièrement douloureuses ; l'écho de ses épreuves se fait entendre de loin en loin :

1er *décembre* 1916. — « J'ai eu beaucoup à souffrir ces jours-ci, mais Dieu est toujours là ».

1. 1 Cor. XIII, 4.
2. Gal. V, 22.
3. Gal. II, 19-20.
4. Règle de saint Benoît, Prologue.

11 *février* 1917. — « Dieu nous envoie des épreuves qui détruisent l'amour-propre, des épreuves que nous n'aurions pas choisies, mais qui sont les meilleures pour nous. Il nous connaît et nous aime mieux que nous-mêmes. Les actes de foi et de confiance que nous faisons dans ces occasions lui sont chers ».

« J'ai beaucoup d'épreuves, mais notre Père céleste me console et me fortifie ».

14 *mars* 1917. — « J'ai de grandes épreuves de toutes espèces en ce moment et le pauvre corps est bien faible. Je sais que vous priez pour moi ».

14 *mars* 1921. — « J'ai été attaché à la sainte croix par la souffrance corporelle et morale. C'est un don de Notre-Seigneur, car Il voit que j'ai peu de courage pour me mortifier, et Il s'en charge Lui-même. Il s'y connaît ».

Que ce dernier aveu plein d'humilité ne nous induise pas en erreur. Chez tout homme, la nature sensible recule devant la souffrance ou la mortification. Le Christ en personne, modèle de toute perfection, n'a-t-il pas voulu que sa sensibilité éprouvât de la répulsion devant le calice de sa Passion ?

Dom Marmion prenait résolument sa part des pratiques de renoncement et de pénitence. Jamais il n'a manqué un jeûne ecclésiastique ou régulier ; jamais, même mal portant, il n'a hésité devant les fatigues d'une messe pontificale ou d'un sermon fait au cours d'une messe paroissiale qu'il célébrait très tard. Simple détail qui révèle son esprit : quand il va en voyage, il emporte régulièrement avec lui son instrument de discipline, et, dans les dernières années, il s'inflige la discipline plusieurs fois la semaine.

Moine à Maredsous, Prieur à Louvain, abbé, il fut constamment fidèle à la vie commune, cette « pénitence des pénitences », comme il l'appelait. A travers la fine analyse qu'il a donnée des mortifications de la vie régulière, on sent qu'il parle d'expérience. Soyez sûr, que lorsqu'il vous entretient des « petits sacrifices » qu'on peut multiplier au cours d'une journée de l'existence claustrale, il les a lui-même réalisés ; il a senti, et parfois vivement, tout ce que cette vie réclame

de persévérante abnégation. S'il peut insister avec vigueur sur « la fidélité, par amour, dans les petites choses », c'est que, le premier, il donne l'exemple de cette vertu.

Une source fréquente de mortification fut l'instabilité de santé, aggravée chez lui par une forte corpulence :

« C'est chose excellente, disait-il, — et il révélait de la sorte une de ses « pratiques », — d'accepter de la main du Seigneur sans se plaindre, le corps que nous avons reçu, avec ses faiblesses, ses lourdeurs, ses souffrances, et de dire comme le Christ : *Corpus autem aptasti mihi* [1] : O Père, je veux ce corps tel que vous l'avez voulu pour moi, avec tout ce qu'il peut m'apporter de pénible ».

Durant de longues années, surtout à la fin de sa vie, il souffrit régulièrement d'eczéma, mais il supportait cette très pénible mortification avec grande patience et bonne humeur :

— « C'est mon cilice », disait-il en riant au P. Infirmier, et d'autant meilleur qu'on ne le choisit pas » !

« Quand le Père abbé, lisons-nous dans une relation, arrivait chez nous, par une pluie battante ou sous un soleil de feu, il ne permettait pas qu'on le plaignît du chaud et du froid, et je l'ai vu, tout en sueur, dire joyeusement : « C'est le soleil du Père céleste » [2]... « C'est le Bon Dieu qui a fait le soleil ».

« J'essaye, disait-il souvent, d'aller avec un sourire à la rencontre de tout ce qui me contrarie ».

Il peut y avoir de l'héroïsme dans ce sourire. Contradictions des hommes, contrariétés dans les événements, intempéries des saisons, instabilité de la santé, fatigues de l'apostolat, épreuves quotidiennes et harcelantes du gouvernement, soucis sans cesse renaissants d'une administration que nous savons lourde pour ses épaules, — il cherche à tout accueillir avec un sentiment d'amour.

1. « Vous m'avez préparé un corps ». Hebr. x, 5.
2. Allusion à la parole de Jésus : « Votre Père céleste fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants ». Matth. v, 45.

Cette constante et quotidienne abnégation de lui-même avait produit dans l'âme de dom Columba un grand détachement et cette liberté intérieure des enfants de Dieu qui en est un des fruits les plus précieux.

Nous avons dit assez son détachement à l'égard des personnes. Dans l'usage des créatures inanimées, par exemple la nourriture, — comme en bien d'autres choses d'ailleurs — dom Marmion n'avait point de peine à demeurer fidèle à l'habituelle inspiration de sa spiritualité : vivre selon l'Évangile, en l'espèce, s'en tenir simplement au précepte même de Jésus : *Manducate quae apponuntur vobis* [1], et il ne manifestait pour son alimentation ni préférence ni aversion.

Cette simplicité — comme du reste sa jovialité et son extérieur — donnait parfois le change ; il avait contre lui les apparences, mais un témoin attentif ne s'y trompait pas. « Lorsqu'il était de passage à X..., raconte un de ses amis, ce nous était, à tous, en famille, une joie de le recevoir. A table, avec une parfaite courtoisie, il faisait toujours honneur à tout ce qui lui était offert. Et pourtant, nous avions nettement l'impression que son âme était ailleurs. Au milieu de la conversation et des saillies de sa bonne humeur, tout à coup, une remarque, un seul mot, un simple geste parfois, comme celui de lever les yeux au ciel, faisait, comme un éclair, s'évanouir l' « homme » et apparaître le serviteur de Dieu. Mais cela se faisait si naturellement, sans l'ombre d'une recherche, cela jaillissait si spontanément du fond de l'âme, que ce contraste en était tout bonnement exquis. Et, le plus souvent, c'était pour nous une vivante leçon de choses, qui valait toute une instruction ».

* * *

Dans tous les détails de son existence, les plus menus comme les plus importants, mais surtout dans les plus pénibles, dom Marmion s'était habitué à voir la main de Dieu, il sentait le cœur du Père des cieux et cherchait toujours à y répondre par un *fiat* d'amour.

1. Luc, x, 8.

Lors d'un voyage à Rome, en 1912, il fut reçu en audience par le Souverain Pontife Pie X. Ces deux grands cœurs si surnaturels étaient bien faits pour se comprendre. Aussi, à la fin de l'entretien, dom Columba sollicita-t-il du saint Pape qu'il daignât lui donner, comme il disait, « un texte pour *son* âme ». Pie X réfléchit un instant, prit une image et écrivit au verso ces lignes : *In cunctis rerum angustiis, hoc cogita : Dominus est. Et Dominus tibi erit adjutor fortis.* « Dans toutes les circonstances pénibles, pensez à ceci : c'est le Seigneur. Et le Seigneur vous sera un aide puissant ». Ces lignes du vicaire du Christ répondaient trop bien aux sentiments intérieurs de dom Columba pour ne pas le frapper particulièrement. Il y vit comme une confirmation de la voie d'abandon qui était la sienne. Souvent il méditait ces paroles. Nous en trouvons l'écho direct dans une note écrite quelques années plus tard.

24 *juin* 1917. [Fête du Précurseur]. — « J'ai compris que saint Jean-Baptiste, dont la mission fut d'annoncer le Christ, l'annonce sous la figure de l'Agneau de Dieu. Jérémie l'avait prédit : *Ego quasi agnus mansuetus qui ducitur ad victimam* [1]. Isaïe aussi : *Sicut ovis coram tondente se obmutescet* [2]. Saint Pierre nous dit que « nous sommes rachetés par le sang de l'agneau immaculé et sans tache » [3]. Dans l'apocalypse, le Christ est représenté comme l'agneau immolé [4]. C'est donc une des figures scripturaires du Christ comme victime. Or, ce qui caractérise l'agneau, c'est qu'il est immolé et garde le silence : *non aperiens os suum* [5]. Le Christ s'est immolé en se livrant à toutes les volontés de son Père, à toutes les souffrances de sa Passion : *Faciem meam non averti...* [6]

C'est une *grande* perfection de nous unir à l'Agneau dans cette offrande et d'accepter, avec lui, sans murmure, toutes les souffrances et toutes les épreuves que notre Père céleste permet, en disant : *Dominus est.* De là, la beauté du quatrième

1. « Je suis comme un agneau plein de douceur conduit à la boucherie. » Jerem. XI, 19.
2. « Il s'est tu comme la brebis qui est tondue. » Isaï. LIII, 7.
3. I Petr. I, 17 (19 ?)
4. Apoc. V, 6 et *passim.*
5. Isaï. LIII, 7.
6. « Je n'ai pas écarté ma face de ceux qui me couvraient de reproches et de crachats ». Isaï. L, 6.

degré d'humilité [la patience héroïque] [1] et la malice du murmure ».

Il écrivait dans une lettre du 17 juin 1922 :

« Louis de Blois, un *grand* mystique bénédictin, dit que la meilleure forme de mortification est d'accepter de tout cœur, malgré nos répugnances, tout ce que Dieu envoie ou permet, le bien et le mal, la joie et la souffrance. Je tâche de faire cela. Tâchons de faire cela ensemble et de nous aider l'un l'autre à arriver à cet abandon absolu entre les mains de Dieu ».

Dans cet abandon de tous les instants au bon plaisir d'en haut, dom Columba voyait avec raison — parce qu'il l'avait expérimenté — un exercice d'abnégation des plus crucifiants :

« Je vois que la grande pénitence qui dépasse toute autre est *l'abandon porté à ses dernières conséquences* [2], l'abdication de la personnalité [3] en face du Verbe, qui alors nous conduit souvent par la voie du Calvaire. C'est la vraie sagesse, et l'on sera traité comme le fut la Sagesse éternelle » [4].

Aussi bien allait-il souvent en esprit, au Calvaire, puiser, dans la contemplation qui lui est si habituelle des souffrances de Jésus, le secret de la patience :

« En faisant mon chemin de croix, ce matin, j'ai vu que Jésus a fait pour nous *tout* ce que la justice et la sainteté de son Père exigent, mais qu'Il nous invite à prendre comme Simon le Cyrénéen notre petite part. C'est pourquoi je porte ma croix avec joie » [5].

Il la portait avec d'autant plus de joie qu'il avait en lui cette force du Christ qui découle de la croix et manifeste au monde le triomphe de la vertu éprouvée :

1. Chapitre VII de la Règle de saint Benoît.
2. Chose curieuse, c'est à pareille fête de saint Jean-Baptiste que, une vingtaine d'années auparavant, dom Marmion exprimait — mais cette fois à propos du Précurseur lui-même — une des plus fortes pensées sur ce thème de l'abandon. Voir ci-dessus, p. 124.
3. « Personnalité » doit se prendre ici, comme souvent, sous la plume de dom Marmion, dans l'ordre de l'*activité* (connaissance, amour, œuvres), car, dans l'ordre de l'*être*, la créature humaine garde sa personnalité ; dom Marmion lui-même a marqué plus d'une fois cette distinction. Cf. *Sponsa Verbi*, p. 19, note.
4. Lettre du 22 septembre 1918.
5. Lettre du 13 décembre 1919.

« Jésus m'a fait comprendre que quand Il a dit : *Corpus autem aptasti mihi* [1], son Père ne lui avait pas donné un corps glorieux ou exempt de faiblesses. Il a eu, dit saint Jean Damascène, toutes les infirmités qui n'étaient pas indignes de sa divine Personne : *Vere languores nostros ipse tulit* [2]. C'est pourquoi Il nous invite à les partager. Il les *assume*, les divinise, et elles deviennent la fontaine de cette *virtus Christi* dont parle saint Paul » [3].

A une âme généreuse et marquée du sceau divin de l'épreuve, qui venait chercher lumière et secours auprès de lui à Maredsous, il dictait cette prière qui traduit assurément ses propres sentiments :

« Père Éternel, de même que votre divin Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offre à votre Majesté en holocauste et comme victime pour le genre humain, de même je m'offre à vous corps et âme ; faites de moi ce que vous voulez ; à cette fin, j'accepte toutes les peines, mortifications, afflictions, qu'Il vous plaira de m'envoyer durant ce jour. J'accepte tout de votre sainte volonté ; que toujours, ô mon Dieu, ma volonté soit conforme à la vôtre » [4] !

Tels étaient les sentiments de dom Marmion au milieu des contrariétés et des vicissitudes les plus diverses : cette sereine constance dans un tempérament impressionnable fait la preuve de la royauté qu'avait conquise en lui la vertu de patience.

« Conquise », disons-nous, et par de longues luttes. Car ce serait une grande erreur de croire que la patience fût chez lui le fruit spontané d'une heureuse nature, ou qu'il soit parvenu sans efforts à un tel degré d'abnégation. Tout au contraire, sa sensibilité, loin de s'émousser, est allée s'aiguisant avec les années, mais il a vaillamment lutté pour « posséder son âme dans la patience » [5]. A un de ses disciples intimes qui lui avait parlé de son abandon à Dieu, il écrivait peu de temps avant sa mort :

« Les petites qualités que vous avez remarquées en moi

1. « Vous m'avez donné un corps ». Hebr. x, 5.
2. « Il a réellement pris sur lui nos langueurs. » Isaï. LIII, 4.
3. « Lettre du 1 novembre 1921.
4. 21 déc. 1913.
5. Luc, XXI, 19.

— attendre les événements comme envoyés ou permis de Dieu, me dévouer aux autres — ont été l'objet de mes efforts depuis des années. Ça m'est naturel à présent »[1].

« Naturel », parce que la vertu a atteint chez lui ce haut degré dont parle saint Benoît où l'âme est portée par l'amour parfait jusqu'au sommet de la perfection [2].

* * *

La patience et l'abandon vont de pair avec l'humilité. On sait que saint Benoît fait épanouir cette dernière vertu en patience héroïque. Chez dom Marmion, fidèle disciple du grand Patriarche, la constance d'âme s'apparentait très intimement à l'humilité et à la componction.

Depuis longtemps, nous avons reconnu en lui ce double sentiment : l'expression en apparaît dès les premières pages de ses notes de noviciat. Celles-ci débutent par les litanies de l'humilité et une oraison composée par lui-même pour obtenir la componction. N'avait-il pas aussi souhaité de ne jamais cesser de faire entendre le cri de : *Miséricorde*, tout comme est incessant le *Sanctus* des anges [3] ?

On peut dire que sa prière et son souhait ont été exaucés.

C'est à un degré rare, au degré qui fait les saints, que dom Columba possédait la componction du cœur. Dans son volume *Le Christ idéal du moine*, il a tenu à consacrer tout un chapitre à cette question, jugée si importante dans l'ancienne ascèse. Le moraliste qui explique aussi bien la nature d'une vertu et en analyse les éléments avec autant de pénétration, de nuance et de justesse, ne saurait parler que d'expérience.

Depuis de longues années, il avait choisi comme une de ses oraisons jaculatoires les plus habituelles, le cri de David pénitent : « Seigneur, ne me rejetez pas de votre face ! »[4] et

1. Lettre du 7 juin 1922.
2. *Règle*, ch. VII, de l'humilité, fin.
3. Voir ci-dessus, p. 79.
4. Voir le beau développement de cette pensée dans *Le Christ idéal du moine*, *La componction du cœur*, section III.

jamais cette oraison ne jaillissait avec plus de véhémence que lorsqu'il contemplait les souffrances de Jésus : aussi bien avait-il fixé le texte de cette prière au pied du crucifix de son prie-Dieu. On devine combien l'âme de dom Marmion était pénétrée de ce sentiment de componction. Sentiment très vif, qui lui arrachait parfois des larmes quand il faisait le chemin de la croix ; qui étreignait son âme d'émotion sainte, quand, à la messe, il récitait le *Confiteor*, le *Kyrie eleison* ou quand il lisait l'épisode de la Samaritaine, la conversion de Madeleine, la parabole de l'enfant prodigue, le récit de la conversion de saint Paul : rien ne remuait davantage les entrailles mêmes de son être.

Des âmes possédées de l'esprit de componction il écrivait, et sans doute, à son insu, a-t-il exposé son propre état : Pour elles, la parole de saint Jean : « Celui qui se déclare sans péché se ment à lui-même et la vérité n'est pas en lui » est lumineuse. Se rapprochant davantage de Dieu, soleil de justice et sainteté immaculée, ces âmes aperçoivent mieux les taches qui les déparent ; l'éclat, la vivacité de la lumière divine où elles se meuvent fait apparaître, par contraste, leurs moindres fautes et leurs défaillances dans un plus puissant relief... Leur union plus intime avec le Christ leur donne un sentiment plus net et plus vif des souffrances endurées par Jésus pour l'expiation du péché. Possédant de la vie de la grâce une notion plus élevée, elles saisissent mieux tout ce qu'il y a d'horrible dans l'offense commise contre le Père céleste, dans le mépris de la Passion du Sauveur, dans la résistance injurieuse à l'Esprit d'amour ».

Il faut retenir ces dernières lignes : chez dom Marmion, la componction s'allie intimement à son état d'adoption surnaturelle [1] : défaillant, l'enfant se jette aux pieds de son Père pour solliciter le pardon ; chez lui, la componction « tient, par sa nature même, de la contrition parfaite qui est une des plus singulières et des plus pures formes de

1. Les deux idées, loin de s'opposer, se lient au contraire : les créatures que Dieu adopte sont, en fait, des créatures qui l'ont offensé, ou qui, tout au moins, étaient antérieurement marquées de la tache originelle ; en sorte que les enfants adoptifs doivent être, ici, des enfants repentants.

l'amour » : c'est pourquoi elle est si habituelle, si paisible même, dans sa véhémence, car elle s'unit à une confiance absolue :

« En disant, à la sainte messe : *ab aeterna damnatione nos eripi* [1], cette pensée me vient très souvent : ce qui peut particulièrement accroître notre espérance de salut, c'est la grâce d'être appelé par Dieu à dire tous les jours cette prière au moment où nous allons substituer à notre misère et à notre indignité, la victime infiniment digne et parfaite ».

* * *

On voit par ces lignes que, chez dom Marmion, la componction était accompagnée d'une vive humilité.

Assurément — nous l'avons déjà relevé — il y a, dans cette nature riche et complexe, de déconcertants contrastes. Son entrain et son exubérance de vie, son tempérament expansif, son humeur joyeuse ont pu donner le change à ceux qui ne le connaissaient que superficiellement : mais ceux qui l'ont approché de près ont reconnu et proclamé sa profonde humilité. Un des secrétaires du cardinal Mercier, qui a été en relations fréquentes et suivies avec dom Marmion, écrivait au lendemain de sa mort : « Je pense n'avoir jamais connu d'homme plus réellement humble que dom Columba : et c'était là, me semble-t-il, sa grande force et le secret des victoires qu'il a remportées sur tant d'âmes rongées par l'orgueil et d'autres misères » [2]. Témoignage que le cardinal Mercier lui-même (nous le verrons bientôt) devait plus tard confirmer.

Les sentiments qu'avait de lui-même dom Marmion étaient très bas [3]. On peut, à ce sujet, lui appliquer la remarque

1. « Que nous soyons arrachés à l'éternelle damnation ». Phrase de la prière *Hanc igitur* du canon de la messe avant la consécration.

2. Lettre du 31 janvier 1923.

3. Nous avons dit (voir ci-dessus, p. 245) en quel sens il faut prendre les confidences d'âme qu'il faisait parfois à des disciples intimes. A ceux d'entre eux qui venaient lui ouvrir leur cœur ou causer familièrement avec lui de leur âme, dom Marmion répondait souvent par la communication de ses expériences spirituelles. On peut, en théorie, discuter la valeur du procédé ; en fait, ceux à qui il était appliqué en ont senti et relevé la bienfaisante influence. « Quand la charité le requiert, écrivait saint François de Sales, il faut communiquer rondement et doucement

de saint François de Sales : « Si la vanité est contraire à l'humilité, l'artifice, l'afféterie et feinture est contraire à la rondeur et à la simplicité ». Et le saint Évêque d'ajouter : « Si nous disons des paroles d'humilité, disons-les avec un vrai sentiment intérieur conforme à ce que nous prononçons extérieurement »[1]. Telle était la règle de spiritualité de dom Columba ; il avait ce « vrai sentiment intérieur d'humilité » : la simplicité et la loyauté de son caractère garantissent la sincérité de son témoignage.

Il a, dit-il, « la vue habituelle de sa misère »[2] ; il est « comme un lépreux devant le soleil »[3], et « un lépreux n'est pas beau à voir ».

Une de ses filles spirituelles lui envoie, pour approbation, le texte d'un acte de consécration à Jésus, et lui demande de s'y associer en indiquant la signature qu'il veut y voir figurer pour lui. Il répond :

— « Moi, je signe : *Miséricorde !* J'en ai tant besoin » !

Cri tout spontané qui jaillit des profondeurs. Ne nous étonnons pas d'entendre de tels accents chez les serviteurs de Dieu. « La sainteté est avant tout lucidité. A mesure que les saints avancent dans la double connaissance de Dieu et de leur propre cœur, ils ont une vue si aiguë de leur indignité qu'ils s'abaissent, qu'ils s'anéantissent par le mouvement le plus naturel »[4].

A une âme qui se plaint à lui de se trouver si mauvaise, il écrit :

* « Il se rencontre en nous quelque chose de complice du mal; et cela rend un écho lorsqu'il nous arrive d'entrer en contact avec ce mal. Il y a quelque temps, on lisait au réfectoire l'histoire de Luther ; j'ai été affligé de trouver en mon cœur un écho à tous ces crimes, dont je me sens parfaitement

avec le prochain non seulement ce qui lui est nécessaire pour son instruction, mais aussi ce qui lui est utile pour sa consolation, car l'humilité qui cache et couvre les vertus pour les conserver, les fait néanmoins paraître quand la charité le commande, pour les accroître, agrandir et perfectionner ». *Vie dévote*, III, ch. V.

1. *Vie dévote*, III, 5.
2. Lettre du 9 mai 1917.
3. Lettre du 9 juin 1917.
4. Voir ci-dessus, p. 60. Voir également dans le *Christ idéal du moine*, ch. *L'humilité*, section III, *la révérence envers Dieu, source d'humilité.*

capable. Ainsi ne soyez pas étonnée de ressentir cela par moment » [1].

« Priez pour moi, car *en toute vérité*, à vous, mon enfant, je le dis du fond du cœur, je sens une TELLE distance entre ce que je prêche et ce que je pratique, que je tremble vraiment de devenir un poteau indicateur montrant le chemin aux autres et ne bougeant pas moi-même de place » [2].

Écho de la parole de saint Paul « craignant d'être réprouvé devant Dieu après avoir prêché aux autres » [3].

Aussi réclamait-il souvent les prières de ses disciples pour que son âme ne fît pas obstacle à la grâce :

« Priez bien pour moi. Je suis une âme très infidèle que Notre-Seigneur inonde de lumières, et qui ne fait presque rien pour Lui » [4].

Et à un autre :

« Priez pour moi afin que, malgré mon indignité et ma *grande* lâcheté, j'arrive à soumettre tout mon être à Jésus vivant en moi » [5].

« Je compte sur vos prières, car il ne suffit pas de prêcher aux autres, il faut tâcher de faire soi-même ce qu'on prêche ».

Il existe d'ailleurs un critère extrêmement sensible pour faire juger du degré de détachement — fruit de l'humilité — auquel est parvenu un homme d'autorité intellectuelle, que son talent, joint aux circonstances de sa vie et de ses relations, paraît inviter à la production littéraire ou scientifique. Quelle prise l'amour-propre garde-t-il sur lui, qu'il s'agisse d'ouvrages à publier, de droit à revendiquer sur l'expression de sa pensée, ou de critiques à essuyer ?

Ceux qui ont connu de près dom Marmion savent que la

1. Lettre du 10 janvier 1907. « Quand on entend les confessions en esprit de foi, disait-il, on demeure uni à Notre-Seigneur, on entre dans ses sentiments, et alors tout en ayant une vive horreur du péché, on n'éprouve point de l'indignation ou du mépris pour les pécheurs, si grands soient-ils ; on ressent une profonde humilité et crainte en se disant qu'on est capable d'en faire autant, car il n'y a pas de péché qu'un homme ait commis et qu'un autre ne puisse commettre ».
2. Lettre du 8 janvier 1908.
3. 1 Cor. IX, 27.
4. Lettre du 1 novembre 1908.
5. Lettre du 31 août 1909.

vanité n'eut aucune place parmi ses mobiles d'écrivain, que l'esprit de propriété ne lui causa jamais une ombre de jalousie, que les appréciations peu favorables n'éveillèrent pas ses susceptibilités. L'*irritabile genus* n'apparut jamais en lui.

Nous avons vu avec quelle libéralité il livrait sa doctrine sans rien réserver de la nue propriété de ce qu'il y avait d'original dans son enseignement ascétique. Une de ses filles spirituelles sollicite de lui communication des notes manuscrites de ses retraites. Dom Columba les lui fait tenir, et, l'occasion s'en présentant, il lui demande de dire, après lecture, ce qu'elle pense de la publication éventuelle de ces notes, publication plus d'une fois réclamée déjà [1]. Il reçut une réponse négative. Il faut dire à la décharge de la religieuse que les notes du recueil communiqué ne portaient pas ce caractère d'unité logique et de synthèse doctrinale qui est l'une des qualités maîtresses de l'œuvre publiée. Néanmoins, voici en quels termes dom Marmion fit écho lui-même à la lettre de sa correspondante :

* « Je ne puis vous dire combien je suis content de votre façon honnête de me parler de mes notes de retraite. Si on voulait ou si on pouvait seulement traiter l'un avec l'autre de la sorte, combien la vie serait agréable ! La plupart des gens me louent soit consciemment, soit que l'affection les trompe. Ce que vous me dites est précisément ce que je pense moi-même ».

Cette lettre date de 1906 ; il fallut attendre encore près de douze ans — alors que dom Marmion avait dépassé la soixantaine — pour voir enfin, et après des instances pressantes et réitérées, la publication du premier volume.

« On va commencer l'impression de mes conférences, écrivait-il alors ; on agit presque malgré moi. Mais on

1. Notamment par les carmélites de Louvain. « Vers 1902, écrit l'une d'entre elles (lettre à l'auteur), je lui posais naïvement la question de la publication de ses retraites ; je lui fis même entrevoir cette publication comme possible, car je gardais des notes de ces trésors. Mais il me coupa brusquement la parole : « Laissez tout cela au Bon Dieu ; pour ma part, je n'y pense pas ». A plus de douze années de distance, il se ressouvint de la chose (car il avait une mémoire excellente) et lors d'une visite, en 1914, il me dit : « Imaginez qu'un de mes moines veut recueillir et publier mes conférences. Moi, je n'y aurais jamais pensé. Je crois qu'il va vous demander vos notes ».

m'assure que ces volumes feront connaître et aimer Jésus. C'est une grande consolation »[1].

Est-il détachement plus absolu ?

Quand, après cette publication, on lui en signale les imitations, parfois très serviles, à peine voilées, ou les emprunts qui y sont faits, sans qu'il soit pour ainsi dire cité, loin de surprendre sur ses lèvres un mouvement d'étonnement, on n'y recueille qu'une parole de joie, celle de saint Paul, qu'il s'appropriait en toute vérité : « Pourvu que le Christ soit prêché, que m'importe ! Je m'en réjouis et m'en réjouirai »[2].

Le succès extraordinaire de ses œuvres le trouva également détaché. Certes, il se réjouissait de ce succès, mais à cette seule pensée que le Christ Jésus serait plus connu et mieux aimé. Et il ajoutait :

— « Puisse-t-il, en retour, me pardonner mes fautes » !

Cependant aux éloges se mêlaient — rares, peu justes, mais vives — quelques voix discordantes, et certaines circonstances de proximité les rendaient plus mortifiantes. Celui qu'elles atteignaient se contenta d'observer, avec une parfaite sérénité d'esprit, que « puisque la doctrine était irréprochable et que ses livres faisaient du bien à un grand nombre, il n'avait plus rien à désirer ».

Même humble détachement chez l'apôtre.

A un supérieur qui le félicite et le remercie du succès particulièrement marqué d'une retraite prêchée dans sa maison, il répond :

— « Puisse Dieu être béni d'employer d'aussi pauvres créatures comme instruments » !

N'était-il pas, ainsi qu'il l'écrivait un jour, « comme une mâchoire d'âne entre les mains du Samson divin »[3] ?

Il s'étonnait même qu'on pût recourir à ses lumières. Lors d'un chapitre général de sa congrégation, il écrit à un de ses disciples :

1. Lettre du 9 juin 1917.
2. Philip. I, 18.
3. Voir ci-dessus, p. 381.

— « Je suis tout étonné et même gêné de voir l'importance qu'on attache à tout ce que je dis » [1].

A la fin de sa vie, une de ses sœurs religieuses lui demanda :

— « Joe, n'éprouvez-vous pas de la complaisance à voir tant d'âmes s'adresser à vous » ?

— « Oh ! non, répliqua-t-il aussitôt ; je ne connais pas ce sentiment, mais je vous dirai que je ressens une joie extrême de pouvoir aider ainsi les âmes à aimer celui que nous désirons faire aimer et tant aimer nous-mêmes ».

Mais l'infaillible pierre de touche, qui fait reconnaître la qualité foncière de l'humilité, est l'invincible patience dans l'épreuve et l'acceptation sereine et douce des humiliations. Nul critère ne vaut celui-là : c'est celui des saints. Nous avons dit la patience et la constance de dom Columba au milieu des tribulations.

Quant à son acceptation des humiliations, ceux qui l'ont approché peuvent attester qu'elle fut totale. Le noviciat lui avait déjà ménagé de rudes humiliations ; nous nous rappelons la dure parole de l'abbé au soir de sa profession religieuse. Ce fut surtout dans les dernières années de sa vie qu'il rencontra ce genre d'épreuves.

« J'ai comme le pressentiment, — écrivait-il en septembre 1918, — (pressentiment auquel je n'attache pas grande importance), que j'aurai beaucoup à souffrir et que je serai beaucoup humilié vers la fin de ma vie ».

Ce pressentiment devait cependant se réaliser. La Providence, pour achever de purifier son âme et d'embellir sa couronne, le jeta dans le creuset de contradictions dont l'amertume fut particulièrement mortifiante pour son cœur.

En ces occurrences, il garda constamment cette humble et douce patience réclamée par saint Benoît de son disciple en butte aux contrariétés.

Plus d'une fois cette douceur a frappé ceux qui en étaient témoins. Une religieuse — c'est d'elle qu'on tient le trait —

1. Lettre du 14 juillet 1912.

lui fit un jour des reproches assez vifs au sujet d'une démarche qu'il avait cru devoir accomplir. Après avoir tout écouté en silence, il répondit :

— « J'ai eu tort ; je reconnais devant le Bon Dieu que je me suis trompé ».

« L'humble accent de cette réponse fut si marqué, racontait la religieuse, que j'en demeurai tout interdite. Et elle ajoutait : « Je n'ai jamais senti, comme ce jour-là, combien dom Columba était un saint ».

Et, comme toujours, il puisait cette humble et sereine douceur dans le souvenir des souffrances de Jésus. Une personne qui n'était point sous sa juridiction s'oublia un jour au point de lui dire des choses particulièrement blessantes. Il ne répondit pas. Un de ses disciples [1], témoin de la scène, s'étonna, par après, de son silence :

— « Quoi, vous n'avez pas répliqué ? Vous êtes donc devenu insensible » ?

— « Oh ! repartit-il, je l'ai vivement senti. Mais je me suis souvenu de Notre-Seigneur dans sa Passion : *Jesus autem tacebat* [2]. Je me le suis représenté au milieu des bourreaux que je lui avais députés par mes fautes pour le traiter indignement comme on ne traiterait pas le dernier des hommes. Alors, au lieu de me fâcher, j'ai gardé mon âme dans la paix ».

Il pouvait d'autant mieux garder cette paix qu'en pareilles circonstances, il se confiait à Dieu avec un parfait abandon :

« Dieu est très bon pour moi, écrit-il dans une lettre du 28 mars 1918 ; il me montre que notre force est dans le silence et le recours *à Lui*. Pendant sa Passion, Jésus tenait l'œil fixé sur la face de son Père : *Ideo non sum confusus* [3]. O ma chère fille, cachons-nous en Jésus : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* [4]... J'ai vu aujourd'hui (vendredi saint) que Marie fut PARFAITE dans sa foi sublime au pied de la croix. Oh ! qu'elle nous obtienne cette grâce insigne d'une foi parfaite, même dans la nudité de l'épreuve !

1. Les détails nous ont été donnés par lui.
2. « Jésus gardait le silence. » Matth. XXVI, 63.
3. « C'est pourquoi je ne suis pas confondu. » Isaï. L, 7.
4. « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Col. III, 3.

Rien ne glorifie le Père comme cette foi inébranlable dans le Christ au milieu du Calvaire »[1].

Et encore, à la même époque :

« J'ai médité, tous ces temps-ci, ces paroles de l'office de la Passion : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. Domine Deus auxiliator meus,* IDEO NON SUM CONFUSUS[2]. Voilà le secret du silence, de la paix de l'âme de Jésus dans sa Passion : *la vue de son Père.* Je tâche de l'imiter en trouvant dans cette *vue* toute ma force ».

Aussi bien, à une âme qui traversait des épreuves analogues aux siennes, peut-il écrire ces lignes magnifiques :

« Entrez de plus en plus dans le *grand silence.* Silence : a/ de la langue ; b/ des mouvements des passions ; c/ des raisonnements et réflexions sur la manière d'agir d'autrui. Laissez cela à notre Père céleste. Je trouve une grande paix d'âme depuis que je m'interdis, pour autant que mon devoir d'Abbé me le permet, de m'occuper des agissements d'autrui. *J'en parle au Père céleste,* comme le fait constamment le psalmiste. Alors cela devient une prière qui ne fait que rendre la paix et le silence plus profonds »[3].

Une âme qui laisse échapper de tels accents au milieu des contradictions a fait l'indubitable preuve de son humilité.

* * *

Si grande que soit en dom Marmion la vertu d'humilité, elle le cède, semble-t-il, à sa confiance en Dieu, ou plutôt, pour être plus exact, confiance et humilité vont, chez lui, de pair, et la mesure de sa confiance se prend d'après celle de son humilité. Souvent, au cours des pages qui précèdent, nous l'avons entendu exposer cette pensée qui lui est si chère : plus nous sommes pauvres en nous-mêmes, plus nous pouvons être riches dans le Christ[4]. Dans l'âme de dom

1. Lettre du 28 mars 1918.
2. « Je n'ai pas détourné ma face des outrages et des crachats ; le Seigneur me viendra en aide ; c'est pourquoi je ne serai pas confondu. » Isaï. L, 6-7.
3. Lettre du 3 juin 1918.
4. Voir ci-dessus, p. 116, 118 et *passim.*

Columba se réalise cette union de l'humilité qui nous rappelle notre misère en nous inclinant profondément devant Dieu, et la magnanimité qui nous fait aspirer aux grandes choses, à l'intimité divine que Dieu nous offre [1].

Il semble même, que chez lui, la magnanimité ne prenne tout son relief que dans le contraste immédiat avec l'humilité. S'il a montré, en des pages remarquables, la nécessité et la grandeur de cette dernière vertu, il a exalté la confiance en Dieu en des accents d'une rare vivacité. C'est surtout quand il parle des mérites de Jésus-Christ qu'il donne libre cours à ces sentiments.

Après avoir proclamé la grandeur des mérites infinis du Christ, il concluait avec force :

« Pourquoi donc se trouve-t-il des âmes pusillanimes — remarquez le terme, tout le contraire de « magnanimes » — qui se disent que la sainteté n'est pas pour elles, que la perfection n'est pas à leur portée ? qui disent dès qu'on leur parle de perfection : « Ce n'est pas pour moi ; je ne saurais pas arriver à la sainteté ». Savez-vous ce qui les fait parler ainsi ? Leur manque de foi à l'efficacité des mérites du Christ. Car c'est la volonté de Dieu que tous se sanctifient : *Haec est voluntas Dei sanctificatio vestra ;* c'est le précepte du Seigneur : soyez parfait comme votre Père céleste est parfait.

Mais nous oublions trop souvent le plan divin ; nous oublions que notre sainteté est une sainteté surnaturelle, dont la source n'est que dans le Christ Jésus, notre chef et notre tête ; nous faisons injure aux mérites infinis et aux satisfactions inépuisables du Christ. Sans doute, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien faire dans la voie de la grâce et de la perfection ; Notre-Seigneur nous le dit personnellement : *Sine me nihil potestis facere*, et saint Augustin commentant ce texte ajoute : *Sive parvum sive multum, sine illo fieri non potest, sine quo nihil fieri potest.* C'est si vrai ! qu'il s'agisse de grandes choses ou de petites, nous ne pouvons rien faire sans le Christ. Mais en mourant pour nous, le Christ nous a rendu l'accès libre et confiant vers le Père, et par Lui, il n'est pas de grâce que nous ne puissions espérer.

1. Cf. S. Thomas, II-II, q. 129, a. 3, ad 4. Cf. R. P. Garrigou-Lagrange, *Perfection chrétienne et contemplation*, pp. 502 sq.

Ames de peu de foi, pourquoi doutons-nous de Dieu, de notre Dieu »[1] ?

La foi vive de dom Marmion ouvrait son âme à la confiance la plus absolue :

« Dieu me donne la lumière et la grâce de comprendre que rien n'est plus grand pour la créature que de se livrer sans réserve au bon plaisir du Créateur. Il me montre de plus en plus ma misère et ma petitesse, mais Il me montre en même temps ses miséricordes sans limites »[2].

Aussi, bien que, dans cette « lumière divine », il se reconnût « très misérable », aspirait-il ardemment à la sainteté. Expliquant un jour cette doctrine à l'un de ses disciples, il lui confiait que, souvent, dans l'oraison, il s'adressait de la sorte au Seigneur : « Vous êtes assez puissant, ô mon Dieu, pour faire de moi, malgré mes fautes et mes faiblesses, un saint. Je le crois, parce que votre miséricorde est infinie ». Et il citait ce trait de l'Évêque de Genève : on lui disait un jour :

— « Vous serez un saint ».

— « Oui, répondit-il, Dieu peut faire ce miracle ». « Je dis la même chose, ajoutait dom Marmion, et ce sera surtout un miracle de miséricorde ».

C'est pourquoi, pour lui comme pour saint François de Sales [3], la vue de sa misère lui était un titre à la confiance. Sans doute, il ne confondait point misère avec tiédeur, infirmités avec infidélités, défaillances avec négligences. Il savait, et il l'a assez répété, que la générosité en toutes choses est indispensable pour sauvegarder le trésor que l'âme porte dans un vase fragile. Mais la vue de sa fragilité, loin de le décourager, en même temps qu'elle tenait sa vigilance en éveil, excitait surtout sa confiance en Dieu :

« Je sens, comme vous, de plus en plus, écrivait-il à une

1. *Le Christ vie de l'âme*, conférence III, fin du § IV.
2. Lettre du 6 février 1912. Voir le bel article de dom Marmion « Les voies de la miséricorde » publié dans la *Revue liturgique*, 1922, pp. 75-82.
3. « Encore que je me sens misérable, je ne m'en trouble point, et quelquefois j'en suis joyeux, pensant que je suis une vraie bonne besogne à la miséricorde de Dieu ». Cité par dom A. Castel : *Saint François de Sales d'après ses lettres*, dans la *Vie spirituelle*, janvier 1927.

de ses filles spirituelles, que je ne puis RIEN qu'en Dieu. J'aime cette pauvreté, et je m'appuie sans crainte sur la bonté de notre Père céleste, convaincu qu'il ne me manquera jamais tant que je ne chercherai que son bon vouloir » [1].

Et encore, quelques mois plus tard, à la même :

« Pour moi, ma fille, j'ai le sentiment que mon âme doit être un objet d'*horreur* pour Dieu [2], et cependant, je vais à Lui avec une grande confiance, car Dieu est pour moi *le meilleur des Pères* » [3].

Il faisait cette confidence à un de ses disciples :

« Je dis souvent au Bon Dieu : « Père, je ne mérite pas de vous donner ce nom, car je me suis éloigné de vous, moi, votre enfant ! Et cependant, fort de la parole de votre Fils Jésus, j'ose paraître devant vous et me cacher dans votre sein ! »

Ce thème de la miséricorde s'abaissant vers la misère pour la combler lui fut toujours cher, mais particulièrement à la fin de sa vie. Il écrit en 1919 :

« Notre-Seigneur m'envoie de petites parcelles de sa croix, mais il me donne aussi de sa *virtus*, et cela d'autant plus

1. Lettre du 14 juillet 1909. On retrouve la même doctrine de confiance dans la vie de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : « A moi Dieu a donné sa miséricorde infinie. C'est à travers ce miroir que je contemple ses autres attributs » (*Histoire...* p. 147). « Ce qui plaît à Dieu dans ma petite âme, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde. C'est Jésus qui fait tout en moi et je ne fais rien que d'être petite et faible. Plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et transformant. Mais il faut toujours consentir à rester pauvre et sans force », (*Vie* par Mgr Laveille, pp. 318-320).

« Que je suis heureuse de me voir imparfaite et d'avoir tant besoin de la miséricorde du Bon Dieu, au moment de la mort » (*Novissima Verba*, p. 97).

« Je ne puis m'appuyer sur rien, sur aucune de mes œuvres. Mais la conscience de cette pauvreté a été pour moi une vraie lumière. J'ai pensé que je n'avais jamais pu, dans ma vie, acquitter une seule de mes dettes envers le Bon Dieu, et que c'était pour moi comme une véritable richesse et une force, si je le voulais. Alors j'ai fait cette prière : O mon Dieu, je vous en supplie, acquittez vous-même mes dettes, mais faites-le en Dieu, infiniment mieux que si j'avais moi-même rempli mes obligations », (*Ibid.* p. 121). « Quand on accepte avec douceur l'humiliation d'avoir été très imparfaite, la grâce du Bon Dieu revient tout de suite », (*Ibid.* p. 171).

Sœur Élisabeth de la Trinité dit aussi : « L'âme la plus faible, même la plus coupable, est celle qui a le plus lieu d'espérer. Et cet acte qu'elle fait pour s'oublier et se jeter dans les bras de Dieu, le glorifie plus que tous les retours sur soi-même et tous les examens qui la font vivre avec ses infirmités, tandis qu'elle possède au dedans d'elle-même un Sauveur qui veut à toute minute la purifier ». (*Vie*, p. 105).

2. « Il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît », écrivait Bossuet au maréchal de Bellefonds.

3. Lettre du 6 septembre 1909.

que je me tiens devant Lui dans l'aveu de ma faiblesse ».

Et tout aussitôt, il découvre la source intime et habituelle de sa spiritualité, l'exemple de Jésus :

« Les faiblesses humaines assumées par le Verbe étaient une prière sublime et continuelle à son Père » [1].

Mêmes profonds accents d'humilité et de confiance dans une autre lettre :

« La sainte Liturgie nous dit que Dieu manifeste sa toute-puissance *maxime miserando et parcendo* [2]. Soyez pour lui un monument de sa *miséricorde* pendant toute l'éternité. Plus la misère et l'indignité sont profondes, plus est grande et adorable sa miséricorde : *Abyssus abyssum invocat :* « l'abîme de notre misère appelle l'abîme de sa miséricorde » [3]. C'est pour moi une immense consolation de voir que vous marchez dans cette voie qui est si sûre, qui mène si haut et qui glorifie le précieux sang de Jésus-Christ et la miséricorde de notre Dieu. C'est ma voie aussi. Aidez-moi de vos prières » [4].

Il aimait cette voie, et c'était pour lui une source intarissable de paix intérieure :

« J'ai 60 ans aujourd'hui. L'abîme de mes péchés et de mes ingratitudes a été noyé dans l'autre abîme, *infini*, de la miséricorde du Père céleste » [5].

Arrivé au terme de sa course, dom Marmion écrivait les lignes suivantes. Elles font plus que résumer toute sa vie intérieure d'alors, — et aussi tout l'exposé que nous avons tâché d'en faire : elles contiennent une haute doctrine de vie qu'il faut recueillir avec respect, comme le testament spirituel d'un maître et d'un saint :

« Pour les âmes fixées en Jésus-Christ, il y a une prière subconsciente, non sentie, qui monte sans cesse vers le Père. C'est la voix de leur misère, de leur faiblesse, et leurs misères

1. Lettre du 30 décembre 1919.
2. « Surtout en ayant pitié et en pardonnant » (Oraison du X[e] dimanche après la Pentecôte).
3. Ps. XLI, 8.
4. Lettre sans date, mais entre juillet et novembre 1920.
5. Lettre du 1[er] avril 1918.

assumées par l'Époux sont sans cesse présentées par lui au Père. Voilà, ma fille, ma vie intérieure. Tous les matins, je vous place avec moi dans le Cœur divin afin que ses richesses couvrent notre misère, que sa force soutienne notre faiblesse : *Libenter gloriabimur in infirmitatibus nostris ut inhabitet in nobis virtus Christi...*

Cet état demande : 1/ un abandon complet à sa bonté, à sa loyauté, à son amour ; — 2/ une soumission, une patience sans compter dans toutes les contrariétés. Je tâche d'aller avec un sourire à la rencontre de tout ce qui me contrarie. Cet état n'exclut pas des fautes, des faiblesses. Nous devons ni nous en étonner, ni nous chagriner, mais les déplorer en tant que cela offenserait notre Dieu ; — 3/ un détachement très grand de toute créature ; — 4/ un grand mépris de nous-mêmes, en rapportant tout à Dieu. Voilà ma voie ».

Voie royale, voie divine. Nous venons d'entrevoir — à peine ! — avec quel amour généreux et quelle constante fidélité dom Marmion l'a parcourue.

La mort, qui couronne tout et livre à nu le fond le plus secret et le mouvement le plus habituel de l'âme, devait mettre son infrangible sceau à ces hautes vertus. A cette heure émouvante et suprême où se joue la destinée de l'homme, un des fils de dom Marmion s'employait à l'encourager ; il lui rappelait tout le bien accompli par ses prédications et ses ouvrages, les nombreuses conversions opérées, — mais lui, d'un geste de tête négatif, protesta aussitôt et laissa échapper ces paroles qui traduisent les sentiments profondément ancrés dans son âme : *Deus meus, misericordia mea !...*[1]

1. « Mon Dieu, ma miséricorde ! » Ps. LVIII, 18.

CHAPITRE XVIII

SPIRITUS PRECUM

La vie d'oraison chez dom Marmion. — Il va au Christ par l'Église. — Son amour de la liturgie. — Son estime de l'office divin. — Comment il s'y prépare. — Sa dévotion dans la célébration de la sainte messe. — Comment il envisage la communion eucharistique. — Son action de grâces. — Sa vive dévotion aux souffrances de Jésus — à la Vierge et aux Saints. — Estime de dom Columba pour l'oraison. — Idée fondamentale qu'il en a. — Il est préparé à la contemplation par la nature et par la grâce. — Caractères spéciaux de la contemplation en dom Marmion. — Son oraison de foi. — Suprêmes confidences.

Dans ses entretiens spirituels, dom Marmion paraphrasait volontiers cette parole du prophète Zacharie que, « sous la nouvelle alliance, Dieu répandrait dans les âmes l'esprit de grâce et de prières ». Cet Esprit, disait dom Marmion, est l'Esprit-Saint, l'esprit d'adoption que le Père envoie dans les cœurs de ceux qu'il prédestine à être ses enfants dans le Christ-Jésus.

Nous avons entrevu avec quelle abondance cet esprit d'adoption se répandit dans l'âme de dom Columba et quels fruits de vertus il y fit épanouir. Est-il possible, est-il permis même, de pénétrer plus avant dans ce sanctuaire pour y découvrir ce qu'il y a de plus intime et de plus grand : la vie d'oraison ? C'est possible assurément, car dom Marmion a laissé quelques témoignages, trop rares malheureusement, mais assez explicites, de sa vie de prière. Qu'il soit dès lors également permis de nous y arrêter. Ce n'est pas trahir « le secret du Roi » que de révéler l'œuvre de l'Esprit d'amour dans l'âme de ce « fils adoptif de Dieu ».

Cette œuvre présente un double aspect, suivant que nous

regardions vivre dom Marmion dans l'exercice de la liturgie, ou que nous surprenions les élans de son âme dans le cœur à cœur de l'oraison privée. Mais ne nous y trompons pas : ce n'est là qu'une division logique, acceptée pour la commodité de l'exposé — car, en réalité, les mouvements divers de l'âme se compénètrent, les sentiments s'amalgament, chez lui, dans une harmonieuse unité.

* * *

Si l'âme de dom Columba allait au Père par Jésus, elle allait à Jésus par l'Église : c'est là une des caractéristiques les plus nettes de sa vie spirituelle.

« Notre-Seigneur, écrivait-il en mai 1917, m'invite de plus en plus à lui rester uni, et je vois de plus en plus que c'est par l'Église qu'on s'approche de Lui »[1].

Doctrine capitale qu'il a trop bien exposée[2] pour que nous nous y arrêtions. Il a montré comment l'Église est inséparable du mystère du Christ, comment elle perpétue ici-bas sa mission : dépositaire de la doctrine et de la juridiction de Jésus, dispensatrice de ses sacrements, continuatrice de son œuvre de religion ; il a magnifié l'union mystique du Christ avec son Épouse[3].

Ce qu'il importe de noter ici, c'est que — pour sa spiritualité personnelle, comme pour la prédication qui la traduisait, — tout de même qu'il acceptait le dogme tel qu'il est hiérarchisé par Dieu dans la Révélation, ainsi il acceptait cette doctrine faite prière dans la liturgie, telle que l'Église la propose.

Dans la même lettre de mai 1917, il nous fait connaître sa pensée de façon lumineuse. On nous pardonnera de ne rien retrancher de ces lignes, révélatrices encore de certains côtés de sa vie intérieure.

1. Lettre du 9 mai 1917.
2. Dans *Le Christ vie de l'âme*, conférence V.
3. *L'Église, corps mystique du Christ* dans *Le Christ vie de l'âme*.

« Jésus est la voie, la vérité et la vie. Pendant son existence mortelle, Il a été tout cela par son action immédiate.

Depuis son ascension, l'Église Le remplace et exerce à notre égard ces mêmes fonctions de voie, de vérité et de vie. Elle est la voie par *ses sacrements* surtout. Par le baptême, elle nous greffe sur la vigne, elle nous associe à la Personne de Jésus comme membres, elle nous unit à Lui comme Chef ; la sainte Eucharistie accentue et perfectionne cette union.

La liturgie sacramentale préside, sous la garde du Saint-Esprit, à cette action sacramentale de l'Église, et ses rites, ses cérémonies expliquent et interprètent, d'une façon *authentique* et *adaptée à l'intelligence des fidèles* la vraie doctrine sur ce point capital. C'est pourquoi le concile de Trente veut que les pasteurs expliquent souvent ces rites à leurs ouailles.

L'Église est la vérité, car *lex orandi, lex credendi* : « la prière liturgique est aussi la loi de notre foi ». Aucune instruction n'est si lumineuse, si authentique, si parfaitement adaptée à l'intelligence des *simples* fidèles que celle qui est contenue dans les prières, les leçons, les rites de la liturgie. Pendant les âges de foi, bien que la vaste majorité des fidèles fussent sans instruction, ne sachant pas lire et ne possédant pas de livres, cependant ils étaient beaucoup plus instruits des mystères de notre foi, du mystère du Christ, que ne le sont les hommes et les femmes de nos jours. On leur expliquait les prières et les cérémonies de la messe, les leçons de l'Office divin, en un mot l'Église notre Mère instruisait elle-même d'une façon authentique ses enfants : *Erunt docibiles Dei*.

La liturgie, sous le souffle du Saint-Esprit, puise dans les Écritures, la tradition, le symbolisme de l'Église, une doctrine pure et parfaitement adaptée à l'âme du fidèle. C'est dans la liturgie que j'ai appris à connaître saint Paul et les Évangiles.

Les textes liturgiques, par exemple les messes *de tempore*, sont des chefs-d'œuvre de composition *doctrinale*. Là, le nouveau Testament est expliqué par l'ancien. *Les attitudes d'âme* vis-à-vis de Dieu sont indiquées dans les oraisons. Peu à peu, l'âme s'en imprègne et y trouve son oraison préparée par notre mère l'Église, comme Jacob a trouvé le festin préparé par sa mère pour son père Isaac.

La grande difficulté que tant d'âmes expérimentent dans la prière, vient en grande partie du divorce établi entre la prière individuelle et la prière de l'Église : seules, renfermées en elles-mêmes, elles cherchent par des raisonnements le

sens des Écritures et ne vont plus à Notre-Seigneur par l'Église.

La liturgie entendue ainsi comme étant l'organe authentique par lequel l'Église prie et enseigne à ses enfants à prier, appartient *à toute l'Église*, et Pie X a fortement engagé tous les prêtres, les évêques et les ordres religieux à coopérer avec lui pour la remettre en vigueur. C'était une partie de son programme : *Instaurare omnia in Christo*. Sainte Thérèse comprenait cela si bien qu'elle a dit qu'elle donnerait sa vie pour la moindre rubrique liturgique. Entendue en ce sens, la liturgie n'est pas l'apanage ni la spécialité d'un ordre religieux quelconque, elle est à l'Église.

Si, par liturgie, vous entendez la *splendeur* des offices ou l'*érudition* liturgique, alors je crois que l'Ordre de saint Benoît est spécialement appelé à son étude et à son exercice, servant ainsi aux autres de *source* et de *modèle* de connaissance liturgique.

Le bien que j'ai pu faire aux âmes — hommes, femmes, enfants, riches, pauvres — en leur révélant les trésors de vie spirituelle, de lumière, de facilité dans leurs rapports avec Dieu, qui sont contenus dans la liturgie, me démontre l'importance très grande pour *tout* prêtre, curé, vicaire, tous, de travailler à la divulgation de cette source, si sûre et si *ecclésiastique*, de vie spirituelle »[1].

On devine, dans ces lignes, la profonde estime de dom Marmion pour la prière officielle de l'Église. Dans son œuvre spirituelle, les pages qu'il a consacrées à cette prière comptent parmi les meilleures et les plus ardentes. C'est que la surnaturelle conviction d'où elles jaillissent était des plus vive.

« Je suis convaincu du fond de l'âme, disait-il un jour aux moniales de Maredret, que plus on avance dans la vie, plus on a de rapports avec Dieu, mieux on comprend la grandeur de la louange divine dans l'office du chœur. Il n'y a pas d'œuvre qui approche, même de loin, de cette louange : encadrant le saint sacrifice qui en est le centre, elle constitue la plus pure gloire que l'homme puisse donner à Dieu, parce que c'est l'association la plus intime de l'âme au cantique que le Verbe incarné rend à la Trinité adorable ».

Aussi bien se préparait-il avec un soin extrême à l'accomplissement de cette œuvre :

1. Lettre du 9 mai 1917.

« Avant l'office divin, — disait-il à un de ses disciples qui l'interrogeait sur ce point, — après avoir fait un acte de foi au Christ présent dans mon cœur par la grâce, je m'unis à Lui dans la louange qu'Il donne à son Père ; je Lui demande de glorifier sa sainte mère, les saints, particulièrement ceux du jour et mes saints patrons. Puis je m'unis à Lui comme chef de l'Église, comme Pontife suprême pour plaider la cause de toute l'Église. A cet effet, je jette un regard sur tout ce que la terre renferme de misères et de besoins : les malades, les mourants, les tentés, les désespérés, les pécheurs, les affligés ; je prends dans mon cœur toutes les douleurs, les angoisses, les espoirs de chaque âme..., je dirige aussi mon intention vers les œuvres de zèle entreprises pour glorifier Dieu et sauver le monde : les missions, les prédications... Je prends enfin les intentions de ceux qui se sont recommandés à mes prières, de ceux que j'aime, des âmes qui me sont unies, et ainsi je me prépare à intercéder pour tous avec le Christ *qui est semper vivens ad interpellandum pro nobis* [1]. Puis, je dis au Père céleste : « Père, je suis indigne de paraître devant vous, mais j'ai une absolue confiance en la sainte Humanité de votre Fils unie à sa Divinité. Appuyé sur votre Fils, j'ose me présenter devant vous, pénétrer dans les splendeurs de votre sein et, uni au Verbe, chanter vos louanges » [2].

Dans une autre circonstance, il disait :

« Une pensée qui m'aide beaucoup dans la récitation de l'office est celle-ci : L'Esprit-Saint est l'instructeur souverain que le Père et le Fils nous donnent, le Docteur de la perfection. Souvent j'éprouve une grande joie, durant l'office divin, de sentir que le Saint-Esprit prie en nous, « avec d'inénarrables gémissements » et que par les psaumes j'ai la consolation de dire au Père céleste tout ce que j'ai à lui dire. Les Psaumes sont si pleins ! Quand nous les récitons sous la direction du Saint-Esprit qui les a composés, nous disons vraiment à Dieu toutes nos peines, nos besoins, nos joies, nos louanges, notre amour. Aussi ai-je l'habitude de

1. « Toujours vivant en vue d'intercéder pour nous ». Hebr. VII, 25.

2. Voir ci-dessus, p. 121. Il a particulièrement — et admirablement — développé ces pensées dans la conférence : *L'opus Dei, moyen d'union à Dieu*, sections IV et V. « Quand le religieux, uni au Christ Jésus, entre à l'oratoire, portant dans son âme les intérêts les plus précieux du corps mystique de Jésus, qu'il laisse emplir, puis déborder son cœur des sentiments variés que l'Esprit-Saint y fait successivement naître, sous les paroles prononcées par les lèvres, — il donne à Dieu un hommage extrêmement agréable, pendant que, dans le monde des âmes, se répandent des flots de lumière et d'amour déversés à sa demande par la munificence d'en haut ».

dire à chaque Psaume : *Pater caelestis, da mihi Spiritum tuum* » [1].

Aussi durant l'office divin son attitude était-elle des plus remarquable. Il apportait à l'accomplissement de « l'œuvre de Dieu » un entrain particulier, allié à cette révérence tant réclamée par saint Benoît de ceux qui chantent les louanges du Seigneur. Cette révérence dans tout ce qui touchait ses rapports avec Dieu a constitué une des caractéristiques les plus saillantes de sa personnalité spirituelle. Il faut, pour se l'expliquer, remonter à cette lumière sur l'infinité de Dieu dont, encore séminariste, il fut un jour si vivement saisi [2].

Cette révérence était continuelle et modelait, pour ainsi dire, tout son extérieur, sans que rien ne pût l'entamer. La nature humaine est ainsi faite qu'il arrive parfois, même dans les assemblées les plus graves, qu'un concours imprévu de circonstances, un contraste inattendu, la gaucherie d'un geste, fassent éclater soudainement le rire. Les chœurs des moines ne sont pas à l'abri de ces accidents. Or, — fait notable dans un tempérament comme le sien — en pareille occurrence, jamais dom Marmion ne se laissait surprendre : tant la révérence envers Dieu était, chez lui, ferme et pénétrante.

* * *

Que dire maintenant de sa dévotion au sacrifice eucharistique, centre de la liturgie ? Quelques notes intimes, mais trop clairsemées, nous le révéleront.

Retraite de Septembre 1910. — J'ai compris mieux que jamais :

1° « Que l'Église est *Israel quem coaequasti Unigenito tuo* [3] et quand nous nous associons à elle, nous bénéficions de tous les mérites de Jésus-Christ, malgré nos misères et notre indignité.

2° Au Calvaire, Jésus a tout mérité et même appliqué. A

1. Voir ci-dessus, p. 453.
2. Voir ci-dessus, p. 23.
3. « Israël que vous avez fait, Seigneur, semblable à votre unique Fils ». Eccli. XXXVI, 12.

l'autel, Il ne mérite plus, mais applique tout, selon notre foi et union avec Lui.

3° La substitution d'une victime pure (à moi impur), sainte (à moi profane), immaculée (à moi tout couvert de la corruption de mes péchés), devrait me remplir de joie. Car cette victime remplit parfaitement *à ma place* tous mes devoirs. La prière : *Hanc igitur* [1], c'est la substitution ; la prière *Quam oblationem* [2], c'est la demande de voir agréer cette substitution.

4° On peut mourir de soif à côté d'une fontaine d'eau pure. Il faut se donner la peine de se mettre en rapport avec elle. De même, à l'autel : *Sicut credidisti, fiat tibi* » [3].

« Pendant la messe conventuelle que nous chantons tous les jours, j'ai le loisir de méditer le grand acte qui s'accomplit à l'autel et je vous dirai que, le plus souvent, je sens mon cœur déborder de joie et de reconnaissance en pensant que je possède en Jésus présent sur l'autel, de quoi offrir au Père une réparation digne de lui, une satisfaction d'un prix infini. Que de grâces contenues dans la messe ! Aucun saint, pas même la Vierge Marie, n'a pu retirer de ce sacrifice *tout* le fruit qui y est renfermé ».

Si telle était sa foi quand il assistait au saint sacrifice, comment caractériser sa dévotion lorsqu'il célébrait lui-même les saints mystères ? Il est difficile de l'exprimer.

Disons d'abord qu'en des circonstances extrêmement rares, au cours de ses voyages, il lui est arrivé — force majeure — de ne pouvoir célébrer. Il disait après coup que, ces jours-là, « il avait été malheureux jusqu'au soir ».

Il célébrait admirablement, avec un respect minutieux et religieux des rubriques. On peut dire qu'il « vivait » sa messe avec une parfaite « sincérité » et conviction. Peu de ministres l'ont assisté, peu de fidèles l'ont approché, à l'autel ou dans les offices pontificaux, sans être frappés de son air recueilli et sans emporter l'impression qu'il pénétrait

1. Prière du canon de la messe, durant laquelle le prêtre étend les mains sur le pain et le vin qui vont, l'instant d'après, être changés au corps et au sang du Christ. Le geste est symbolique. Jadis, sous l'ancienne loi, le prêtre étendait la main sur la victime pour marquer qu'il la substituait à lui-même et aux coupables pour lesquels elle était offerte. Dans le sacrifice eucharistique, le prêtre marque par ce geste que Jésus-Christ, Homme-Dieu, s'est substitué à nous pécheurs, pour nous racheter.

2. *Quam oblationem*. Prière qui suit immédiatement la précédente et par laquelle le prêtre demande que l'oblation présentée à Dieu produise tous ses fruits et que s'opère le miracle de la Transsubstantiation.

3. « Qu'il soit fait selon votre foi ». Matth. VIII, 13.

à fond le sens des cérémonies et « réalisait » pleinement la liturgie. De quel regard surnaturel il fixait, de quel ineffable respect il entourait le Christ dans l'hostie ! On se rappelle la réflexion d'âmes simples qui l'avaient vu et entendu, encore jeune moine, célébrer à Noël dans une petite paroisse des environs de l'abbaye : « On eût dit qu'il voyait l'enfant Jésus à l'autel comme dans la crèche ». Sa foi vive, en effet, lui rendait comme visible la présence du Christ dans l'Eucharistie.

Et cependant, dans les dernières années de sa vie, cette foi en la présence réelle eut à subir de fréquents et violents assauts [1]. Ces tentations lui furent d'autant plus pénibles que c'était au moment même de la consécration que l'esprit des ténèbres s'efforçait d'éteindre ou d'offusquer la lumière divine qui brillait dans son âme. Mais plus sa foi était mise à l'épreuve, plus il se prosternait avec amour devant le Christ voilé sous les espèces sacrées : *Et ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi. Et procidens adoravit eum* [2].

De-ci de-là, dans les lettres de cette époque, dans les confidences à ses disciples, se révèlent les pensées et les sentiments qui lui étaient les plus habituels dans la célébration des sacrés mystères. On admirera une fois de plus la vivacité de sa foi, la profondeur de sa piété et l'ardeur de son zèle.

Il célébrait ordinairement la messe après la récitation, au chœur, des matines : son âme toute remplie de la moelle des psaumes et des autres textes sacrés ne pouvait désirer meilleure préparation à l'offrande de la divine victime : l'oblation sainte « concluait » ainsi de façon parfaite le sacrifice de la louange.

Quand, par suite de son mauvais état de santé, il n'assistait pas à l'office du matin, sa préparation à la sainte messe durait une demi-heure. C'étaient des moments d'union au Christ :

« Ma préparation ordinaire pour la messe est une union intime avec Jésus prêtre et victime » [3].

1. Voir ci-dessus, p. 297 une allusion à ce fait.
2. « Et j'ai cru que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et s'étant prosterné, il l'adora ». Épisode de l'aveugle-né, emprunté à l'évangile de saint Jean. Voir *Le Christ idéal du moine*, ch. *Le bien de l'obéissance*, section VI, circa finem (p. 359).
3. Lettre du 4 septembre 1918.

« En mettant les ornements sacrés avant de célébrer la messe, je sens que, par l'Église, j'entre dans une intime union avec le grand pontife Jésus et, avec elle et par elle, je participe aux dispositions de Jésus-Christ »[1].

Dispositions divines qu'il fait vraiment siennes par une foi vive et qui remplissent son œuvre sacerdotale de ferveur et d'efficace :

« Au saint sacrifice de la messe, le prêtre présente au Verbe son Humanité. Quand je célèbre la messe, j'y pense souvent avec grande joie et je dis au Verbe : O Verbe infini, je vais, en prononçant en votre nom les paroles de la consécration : *Ceci est mon corps*... vous donner votre Humanité que vous avez épousée, et uni à Elle, je m'offre à vous avec tous ceux qui me sont unis et que je porte dans mon cœur » (1921).

« Quand je dis la sainte messe, il me semble que le Père céleste est devant moi, et que les faiblesses et les misères de mon âme et des âmes pour lesquelles je prie deviennent les faiblesses et les misères du Christ parce qu'Il s'identifie avec ses membres : *Vere languores nostros ipse tulit.* »

Aussi son cœur déborde-t-il, en ces moments, de zèle et d'amour :

« Chaque jour, à la sainte messe, je pense à tous ceux qui sont dans la misère et l'affliction, et je demande au Christ de prier par mes lèvres pour toutes ces misères : de cette façon le prêtre est vraiment *os totius Ecclesiae* ».

Mais le plus souvent, sa pensée remonte jusqu'au Père :

« J'ai médité beaucoup, disait-il à un de ses disciples, sur le degré de l'amour que Dieu a pour nous en nous donnant son Fils : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum Unigenitum daret*[2]. Je me demandais ce que je pourrais lui rendre en retour, et Il m'a fait comprendre que je Lui donne ce même Fils. Au moment de la consécration, j'adore ce Fils des complaisances, et je l'offre au Père, et toute la journée je tâche de demeurer dans cette attitude d'adoration et d'offrande de Notre-Seigneur à son Père. Faites cela, et ainsi vous disparaîtrez en Lui.

...Si Dieu le Père est beaucoup offensé, Il est aussi l'objet

1. Lettre du 4 avril 1917.
2. Joan. III, 16.

d'un amour tel qu'il ne peut y en avoir de plus grand : *Majorem hac dilectionem...*[1] Notre-Seigneur disait cela avant tout de l'amour qu'Il avait pour son Père ; il est mort avant tout pour la gloire du Père : *Sicut mandatum dedit mihi Pater.*[2] C'est pourquoi j'éprouve une vive consolation à penser que je tiens entre les mains et que j'offre au Père céleste ce Fils qui l'aime infiniment » (1910).

* * *

Si le Christ s'immole sur l'autel, c'est pour se donner en nourriture aux âmes : la communion sacramentelle conclut le sacrifice eucharistique.

Il est un aspect de la communion que dom Columba a mis particulièrement en relief et que, à sa suite, il importe de relever : outre qu'il est ordinairement passé sous silence par bien des auteurs ascétiques, et des meilleurs, il souligne, une fois de plus, l'unité foncière de sa vie spirituelle :

« Chaque communion bien faite, écrit-il, nous rapproche de plus en plus de notre modèle, Jésus ; elle nous fait surtout pénétrer plus intimement dans la connaissance, l'amour et la pratique du mystère de notre prédestination et de notre adoption dans le Christ Jésus, notre frère aîné ; elle perfectionne en nous la grâce de la filiation divine. »

Et après avoir exposé cette doctrine « si importante », il poursuit :

« Recevoir le Christ dans l'Eucharistie, c'est donc participer dans la plus grande mesure possible à la filiation divine de Jésus. Et voilà pourquoi toute communion bien faite est pour nous si vivifiante et si féconde. La communion eucharistique est l'acte le plus parfait de notre adoption divine. Il n'y a pas de moment où nous puissions dire à plus juste titre à notre Père des cieux : « O Père céleste, je demeure en votre Fils Jésus, et votre Fils demeure en moi. Votre Fils procédant de vous, reçoit, en plénitude, communication de votre vie divine ; j'ai reçu votre Fils avec foi ; la foi me dit qu'en ce

1. Joan. xv, 13.
2. « Comme mon Père m'en a donné le commandement ». Joan. xv, 31.

moment je suis avec Lui, et puisque je participe à sa vie, regardez-moi en Lui, avec Lui, comme le fils de vos complaisances.

Quelles grâces, quelles lumières, quelles forces n'apportent pas à l'enfant de Dieu une telle prière ! Quelle surabondance de vie divine, quelle intimité d'union, quelle profondeur d'adoption ne nous communique pas une telle foi ! Nous touchons ici au point culminant, sur terre, de l'adoption divine »[1].

Aussi apporta-t-il toujours à sa préparation à cet acte si grand, un soin tout particulier.

« J'ai l'habitude, disait-il, — habitude qui remontait aux premiers temps de sa vie monastique[2] — chaque jour à midi, lors d'une courte visite au Saint-Sacrement, de me recueillir et de dire à Notre-Seigneur : « Mon Jésus, demain je vous recevrai dans mon cœur, et je désire vous recevoir parfaitement. Mais j'en suis tout à fait incapable. Vous avez dit vous-même : Sans moi, vous ne pouvez rien faire. O vous, Sagesse éternelle, disposez vous-même mon âme à devenir votre temple, je vous offre à cet effet mes actions et mes souffrances de ce jour, afin que vous les rendiez agréables à vos regards divins, et que vous réalisiez votre parole : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* »[3].

« Une telle prière, — ajoutait-il — est excellente ; la journée est ainsi dirigée vers l'union au Christ ; l'amour, principe d'union, enveloppe nos actions ; loin de murmurer contre ce qui nous arrive de désagréable et de pénible, nous l'offrons à Jésus par un mouvement de dilection, et l'âme se trouvera ainsi, comme tout naturellement, préparée quand viendra l'instant de recevoir son Dieu ».

Quant à son action de grâces, elle se prolongeait régulièrement une demi-heure entière. A genoux sur son prie-Dieu, la tête penchée sur les mains jointes, dans une attitude de grand respect, dom Columba poursuivait dans son âme l'ineffable colloque.

Il a laissé à un de ses disciples, qui le lui demandait, en 1918, le schéma de son habituelle action de grâces après la

1. *Le pain de vie*, fin de la section VI, dans *Le Christ vie de l'âme*.
2. Voir ci-dessus, p. 85.
3. « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle ». Ps. XLV, 5.

messe. Ici encore on retrouve, sous la diversité des sentiments, tout l'essentiel de sa vie intérieure d'enfant de Dieu par Jésus et en Jésus :

« Chanter, uni au Verbe, le cantique de l'univers au Père. Dans le *Benedicite*, chaque créature reçoit vie dans notre intelligence, tout comme elle existe en idée archétype dans l'intelligence du Verbe *in quo omnia constant, per quem omnia facta sunt* [1]. L'homme devient ainsi l'œil de tout ce qui ne voit pas, l'oreille de tout ce qui n'entend pas, le cœur de tout ce qui n'aime pas. C'est pour cela que l'Église met après la messe ce cantique sur les lèvres du prêtre qui tient la place du Christ ».

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. [2]

Le Dieu de la Révélation est « le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation » [3].

Adoration, en silence, de la majesté divine cachée dans le Christ. (Ceci varie selon la liturgie du jour et le mouvement de la grâce).

Existimate vos mortuos esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu. Mourir à toute créature afin que le Christ vive en moi. [4]

Consécration à Marie, à saint Joseph. Prière à l'ange gardien, à notre B. Père saint Benoît ».

Ce sont là indications plutôt générales. D'autres confidences, plus intimes, nous font davantage pénétrer dans ce « saint des saints » de l'âme unie à son Dieu, pour y surprendre, et les écouter silencieusement, quelques échos de ces entretiens plus qu'humains.

« Parfois, après la sainte communion, ayant Notre-Seigneur en moi, je parcours sa vie, la suite de ses états, je l'adore dans le sein du Père, dans le sein très pur de la Vierge qu'Il a choisie comme demeure ; je vais à Bethléem, à Nazareth, au désert, au calvaire... Je m'unis de la sorte à Jésus dans chacun de ses états et dans ce contact avec Lui, je reçois la grâce de tous ses mystères ».

1. « En qui toutes choses subsistent ». Coloss. I, 17 « et par qui tout a été fait ». Joan., I, 3.
2. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous ». Joan. I, 14.
3. 2 Cor., I, 3.
4. Rom. VI, 11.

« La sainte communion nous fait demeurer dans le Christ et Lui en nous : *In me manet et Ego in eo* [1]. Vous connaissez l'histoire de sainte Térèse d'Avila et de l'enfant Jésus. Eh bien ! après la sainte communion je dis à Notre-Seigneur : « Je suis Columba de Jésus », et Lui pourrait me dire : « Je suis Jésus de Columba ».

Unie au Christ, son âme montait, sur les ailes de la foi et de l'amour, jusqu'à l'adorable Trinité :

« La sainte communion — disait-il un jour (en 1904) aux moniales de Maredret — nous unit par Jésus aux trois Personnes. Lorsque je possède Jésus dans mon cœur, je dis au Père : « Père céleste, je vous adore, je vous rends grâces, je m'unis à votre divin Fils et je reconnais avec Lui que tout ce que j'ai, tout ce que je suis vient de vous : *Omne datum optimum... Manus tuae fecerunt me...* — Je m'unis ensuite au Verbe et je lui dis : « Verbe éternel, de moi-même, je ne sais, je ne suis rien ; mais je sais par la foi tout ce que vous savez, et je puis tout en vous. — Je m'unis enfin à l'Esprit-Saint : « Amour substantiel du Père et du Fils, je m'unis à vous ; je désire aimer comme vous aimez ; je ne vaux rien, mais daignez me permettre de m'unir à vous de tout mon cœur et transportez-moi jusqu'au sein de Dieu ».

Le plus souvent, suivant le rythme de sa grâce propre, l'âme de dom Columba aimait « passer à travers le voile de la sainte Humanité du Christ », pour ne s'arrêter qu'au Père :

« Après la messe, il me semble entendre Jésus me dire : *Ego et Pater unum sumus* [2]. Alors je dépose à ses pieds mon âme, mon cœur, toutes mes forces, et je lui dis : « Mon Jésus, vous êtes un avec le Père, moi je suis un avec vous, et je ne désire qu'une chose : agir en tout pour vous, avec vous et en vous ».

« J'aime aussi penser, après la communion, que le Verbe éternel qui est *in sinu Patris* [3] est également en moi *in sinu peccatoris* [4]. Et cette pensée me jette dans l'adoration et l'action de grâces ».

« Quand je possède Jésus dans mon cœur après la messe,

1. « Celui qui me mange demeure en moi et moi en lui ». Joan. VI, 55.
2. « Mon Père et moi nous sommes un ». Joan. X, 30.
3. « Dans le sein du Père. » Joan. I, 18.
4. Dans le sein du pécheur.

je suis uni à Jésus. La foi me dit qu'Il est en moi et moi en Lui. Jésus est dans le sein du Père et moi, pauvre pécheur, j'y suis avec Lui. Alors je dis au Père : Je suis l'*Amen* de Jésus. Amen ! que votre Fils bien-aimé, le Verbe, dise pour moi tout ce qu'il faut dire ; Il me connaît, Il sait toutes mes misères, mes besoins, mes aspirations, mes désirs ». Quelle confiance n'engendre pas cette pensée » !

« Je ne saurais vous dire, écrit-il en 1920, à une de ses filles spirituelles, les divines complaisances du Père céleste surtout après la sainte communion, lorsqu'il voit une âme tout enfoncée dans son Verbe, vivant de sa vie et le regardant en face avec humilité et amour. C'est le moment de la journée où j'ai la paix et où je *vois* Dieu dans les ténèbres » [1].

Vraiment, n'était-il pas en droit d'écrire :

« Mon action de grâces, c'est Jésus lui-même » [2] ?

Et dans l'une de ses dernières lettres (21 avril 1922), il révélait ainsi tout le secret de sa vie intérieure :

« Dieu est si bon pour moi ! Je vis maintenant de ma communion de chaque jour. Toute la matinée, je marche dans la force de cette divine nourriture ; et l'après-midi, je vis de la pensée de ma communion du lendemain, car elle nous fortifie selon notre désir et notre préparation. Notre-Seigneur a promis que celui qui Le mangerait vivrait de Lui. Sa vie devient la nôtre et la source de toute notre activité ».

* * *

On demandait un jour à dom Marmion s'il faisait le chemin de la croix durant le temps pascal ?

— « Oui, bien sûr, répondit-il. Et pourquoi pas ? On dit bien la messe, et la messe, c'est la cène et le calvaire ; or, Jésus n'a-t-il pas fait *son* chemin de la croix du cénacle au Golgotha ? Le jour de Pâques est le seul de l'année où je ne le fais pas, le triomphe de Jésus absorbant alors toute ma dévotion. Et encore, je ne serais pas gêné de le faire. N'est-ce pas au soir même de sa Résurrection que Jésus en personne

1. Lettre du 8 octobre 1920.
2. Lettre du 4 septembre 1918.

expliquait aux disciples d'Emmaüs que le Christ devait souffrir sa Passion pour entrer dans sa gloire? »

Par ces paroles, dom Marmion exprimait une de ses pensées les plus familières et révélait la singulière estime qu'il avait de la méditation des souffrances de Jésus sous la forme du chemin de la croix.

Il rattachait cette pratique de dévotion à l'acte central de la liturgie, bien qu'elle n'appartienne pas au culte public officiel organisé par l'Église.

« Cette dévotion, disait-il, est celle qui est la plus intimement liée au sacrifice eucharistique : comme la messe, elle continue à nous rappeler la mort de Jésus : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat* »[1].

Pour recevoir le plus pleinement possible l'application du sang de Jésus, disait-il encore, voici ce qu'il faut faire : Tous les matins, unissez-vous à Jésus pour offrir avec Lui au Père le sang du Christ qui s'offrira dans toutes les messes de la journée. Mais faites cet acte avec une grande intensité de foi et d'amour : vous participerez de la sorte, le plus pleinement possible, au calice de Jésus, car son sang est offert à toutes les messes *pro nostra omniumque salute.*

Puis, quand vous faites le chemin de la croix, offrez de nouveau au Père Éternel à chaque station le sang divin pour qu'il soit appliqué à votre âme ».

C'est pourquoi lui-même, fidèle à cette pensée, faisait habituellement le chemin de la croix après son action de grâces.

Nous nous souvenons que cette dévotion lui avait été inspirée dès son entrée à *Holy Cross College* par le P. Gowan[2]. Depuis, il demeura toujours fidèle à la suggestion de ce saint religieux, et on peut dire qu'il ne manqua pas un seul jour à accomplir cet exercice. Même en voyage et dans les périodes de ses plus absorbantes prédications, il avait soin de se ménager quelques instants pour s'y adonner. Dans les dernières années, il avait fait de ce pieux exercice l'objet d'un vœu[3]. Il lui a consacré toute une conférence de ses œuvres

1. 1 Cor. XI, 26.
2. Voir ci-dessus, p. 20.
3. « 2 nov. 1920. *Hoc anno vovi viam crucis* ».

spirituelles [1], et lors de ses prédications de retraite, il ne manquait jamais d'en parler. Et avec quels accents ! La dernière retraite qu'il prêcha fut celle donnée au grand séminaire de Tournai, en août 1922. Plusieurs parmi les auditeurs ont déclaré que son entretien sur la dévotion à la Passion de Jésus-Christ dans le chemin de la croix fut le plus pénétrant. Sur son lit de mort, il s'efforcera encore de faire cet exercice, unissant ainsi ses dernières souffrances à celles qui avaient marqué les heures suprêmes de la vie terrestre de Jésus.

La raison de cette estime singulière, il l'a fait connaître lui-même :

« Cette contemplation des souffrances de Jésus est très féconde. Je suis convaincu qu'en dehors des sacrements et des actes de la liturgie, il n'y a pas de pratique plus utile pour nos âmes que le chemin de la croix fait avec dévotion. Son efficacité surnaturelle est souveraine. La Passion est « le saint des saints » des mystères de Jésus, l'œuvre par excellence de notre Pontife suprême ; c'est là surtout qu'il fait éclater ses vertus, et lorsque nous Le contemplons dans ses souffrances, Il nous donne, d'après la mesure de notre foi, la grâce de pratiquer les vertus qu'Il a révélées durant ces heures saintes.

A chaque station, notre divin Sauveur se présente à nous avec ce triple caractère de médiateur qui nous sauve par ses mérites, de modèle parfait de vertus sublimes, de cause efficace qui peut réaliser en nos âmes, par la toute-puissance divine, les vertus dont il nous donne l'exemple » [2].

« C'est surtout dans cet exercice, répétait-il souvent, qu'il faut réaliser en nous le précepte de saint Paul : « Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus qui, bien qu'Il fût Dieu, s'est anéanti jusqu'à la mort de la croix ».

Aussi commençait-il cet exercice par cette prière :

« Mon Jésus, je veux faire ce chemin de la croix en union avec vous, avec ce même amour que vous avez eu pour votre Père et les âmes, je veux entrer dans vos sentiments et me présenter au Père comme vous et avec vous ».

Il faut lire, dans les pages qu'il a consacrées au chemin

1. Dans son volume : *Le Christ dans ses mystères.*
2. Voir le développement de ces pensées dans *Le Christ dans ses mystères*, conférence : *Sur les pas de Jésus, du prétoire au Calvaire.*

de la croix, avec quelle profondeur il entrait dans ces sentiments ; la courte prière par laquelle il termine, à chaque station, la méditation des souffrances du Christ, est particulièrement significative de sa piété d'enfant de Dieu. Il s'arrêtait surtout à la 14e station qui lui rappelait le baptême :

« La vertu sacramentelle de notre baptême dure toujours, écrivait-il. En nous unissant par la foi et l'amour au Christ déposé dans le tombeau nous renouvelons cette grâce de mourir au péché afin de ne vivre que pour Dieu. « Seigneur Jésus, que j'ensevelisse dans votre tombeau tous mes péchés, toutes mes fautes, toutes mes infidélités ; par la vertu de votre mort et de votre sépulture, donnez-moi de renoncer de plus en plus à tout ce qui m'éloigne de vous, à Satan, aux maximes du monde, à mes amours-propres ; par la vertu de votre résurrection faites que, comme vous, je ne vive plus que pour la gloire de votre Père ! »

Nous ne nous étonnerons plus que, au sortir de cette contemplation, il se soit montré si patient, si humble, si prompt à pardonner pleinement, si zélé pour le salut des âmes. Il trouvait là d'ailleurs, pour la sienne propre, lumière et force :

« Quand j'ai des ennuis, que je souffre des contradictions, que j'endure aridités et sécheresses, — disait-il quelques mois avant sa mort, — il me suffit de méditer la Passion de Jésus en faisant le chemin de la croix pour me sentir réconforté : c'est comme un bain où mon âme se plonge, elle n'en sort jamais sans que sa vigueur et sa joie n'en soient renouvelées : cela agit sur mon âme comme un sacrement »[1].

Toutefois, une remarque importante, que le lecteur attentif a déjà pressentie, est ici nécessaire. Pour dom Marmion, cet exercice du chemin de la croix n'avait pas le caractère matériel que certaines âmes y attachent ; lui, il mettait l'accent sur ce que l'acte a de plus essentiel : la méditation des souffrances de Jésus-Christ, la participation aux

1. « Moi aussi, écrivait-il un jour, j'ai bien des misères : tous les matins après mon action de grâces, je fais le chemin de la croix, et, à la 7e station, quand je vois Notre-Seigneur tombant à terre, je me prosterne avec lui devant le Père éternel et je lui dis : « Père, je suis rempli de misères, mais ces misères sont celles de votre Fils Jésus, car il est solidaire de nous, et comme lui je succombe sous le fardeau. Mais *quod infirmum est Dei fortius est hominibus* ».

sentiments du Christ au milieu de ses souffrances, et la participation par la patience à ces souffrances elles-mêmes.

Il y a plus encore. Dom Marmion, avons-nous dit, avait le sens des valeurs, et sa piété, comme sa prédication, était calquée sur le dogme et la liturgie [1]. De l'un et de l'autre il était le nourrisson. On ne peut pas, à son sujet, parler de dévotion « spéciale », dans la signification étroite du mot, à tel ou tel mystère. Non qu'il déconseillât à autrui ces dévotions « particulières » : un tel exclusivisme eût trop répugné à sa largeur de vue, et surtout à sa mentalité religieuse : rarement on a apporté discrétion plus attentive à respecter les mouvements de l'Esprit dans l'Église, et les attraits mis par lui dans chaque âme [2]. Mais le don distinctif de l'abbé Columba, sa grâce propre — grâce qui correspondait d'ailleurs à son amour de la synthèse en théologie —, c'est de s'attacher au Christ lui-même, au Verbe incarné, considéré dans l'unité de sa Personne divine, dans l'intégrité de son mandat, dans la totalité de son « mystère », dans la plénitude de son œuvre : au Verbe éternel qui se fait enfant des hommes, pour nous rendre comme lui, par grâce, enfants du Père. Chez dom Marmion, le regard de la foi — règle suprême de sa spiritualité — va de l'éternité à l'éternité.

S'il s'arrête volontiers à la Passion, c'est que celle-ci est pour son âme ce que Jésus nous a dit qu'elle était pour la sienne : *Hora ejus*, « son heure », l'heure par excellence, l'heure qui doit « le baptiser », l'heure à laquelle, depuis son entrée dans le monde, il tendait de toute l'énergie de son être divin, comme au sommet, sinon au couronnement, de son œuvre d'ici-bas ; heure en laquelle il achève d'exécuter le mandat de son Père, de reconnaître ses droits infinis et de nous rendre, en rouvrant les portes du ciel, l'héritage des enfants adoptifs.

De même que le Calvaire est le point culminant de l'histoire terrestre de l'Homme-Dieu, de même que la croix

1. Voir ci-dessus ce que nous avons dit du théologien, p. 143, 406 et 411.

2. Et il faut le remarquer précisément au sujet de cette dévotion à la Passion de Jésus et à sa pratique sous la forme du chemin de la croix qui lui était cependant si chère : il la proposait, il en exaltait les fruits, mais jamais il ne l'imposa. Voir ci-dessus, p. 289.

domine l'autel dont elle est le centre, et que le signe de la croix est le signe par excellence de la liturgie et de la profession chrétienne, — de même, dom Marmion accordait dans sa dévotion à la Passion de Jésus la place corrélative qu'elle tient dans les préoccupations de l'Église et dans la pensée de son Époux divin.

* * *

Le même sens de l'équilibre, qui donne à chaque dévotion la place qu'elle doit avoir dans l'ensemble de la spiritualité, caractérise la piété de dom Columba envers la Vierge Marie.

« La piété d'une âme ne serait pas vraiment chrétienne, écrivait-il, si elle ne comprenait dans son objet la mère du Verbe incarné. De même que la qualité de « Fils de l'homme » ne peut se séparer dans le Christ de celle de « Fils de Dieu », de même Marie est unie à Jésus : en fait, la Vierge Marie entre dans le mystère de l'Incarnation à un titre qui tient à l'essence même du mystère » [1].

On le voit : c'est toujours la pensée du Christ, Verbe incarné, qui règle, ici comme ailleurs, sa dévotion.

« Il faut, disait-il parfois, imiter Jésus en toutes choses : Verbe éternel, il a *choisi* Marie pour sa mère ; de même, nous devons la *choisir* pour notre mère et avoir pour elle une dévotion d'enfant ».

Comment cette « dévotion d'enfant » n'aurait-elle pas été la sienne ?

« Le matin, après la messe, confiait-il à un de ses disciples, quand je possède Jésus dans mon cœur, je me présente à la sainte Vierge pour me consacrer à elle et je lui dis : « *Ecce Filius tuus* » « Voici votre Fils ». O Vierge Marie, je suis votre enfant ; de plus je suis participant du sacerdoce de Jésus ; acceptez-moi pour votre fils comme vous avez accepté Jésus. Je suis indigne de vos dons, mais un membre du corps mystique de votre divin Fils. Et Il a dit Lui-même : « Tout ce que vous ferez au moindre de ceux qui croient en moi, c'est à moi-même que vous le ferez » : je suis un de ces *minimis meis ;* me refuser serait refuser à Jésus Lui-même ».

1. *La mère du Verbe incarné* dans *Le Christ vie de l'âme.*

Il insistait pour qu'on se fixât à soi-même quelques pratiques de piété propres à manifester envers la mère de Jésus, honneur, amour et confiance. Il ajoutait qu'il ne fallait pas « s'accabler de pratiques », mais demeurer fidèle, très fidèle, à celles qu'on avait une fois déterminées. Pour lui, outre la consécration du matin après la messe et la récitation de l'Angélus, il s'attachait surtout au Rosaire :

« Là, écrivait-il, nous louons Marie toujours unie à son Fils ; nous lui répétons sans cesse, avec amour, la louange que lui adressa le messager de l'Incarnation ; nous contemplons le Christ dans la série de ses mystères pour nous unir à Lui ; nous félicitons la Vierge d'y avoir été si intimement associée, et nous rendons à la Trinité, par le *Gloria*, des actions de grâces pour tous les privilèges de la mère de Jésus »[1].

« Je vous avoue, disait-il parfois, que s'il m'arrivait de terminer la journée sans avoir dit le chapelet, je serais mécontent de moi. Il y a des esprits qui disent : « Le chapelet, c'est bon pour les femmes et les enfants ». Admettons-le. Mais qu'a dit Notre-Seigneur ? — Et ici sa voix prenait une intonation grave et ferme : — « Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Et moi, je veux y entrer » !

Quant à sa dévotion aux saints, elle se rythmait habituellement sur la liturgie. Néanmoins, outre la dévotion, qu'il tenait de sa mère, à l'ange gardien, un attrait de grâce le portait à honorer surtout son patron saint Joseph, « ombre du Père Éternel », saint Paul, saint Benoît, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales qu'il appelait le « Docteur éminent de la vie intérieure » ; sainte Madeleine qu'il « invoquait plusieurs fois par jour », sainte Gertrude et sainte Mechtilde « parce qu'elles ont si bien compris les richesses et le mystère de Jésus », sainte Térèse d'Avila, « à cause, disait-il, de son amour pour l'Incarnation ».

De la sorte, toute la vie spirituelle chez dom Marmion part du Christ ou s'y ramène par un de ces mouvements de fond qui entraînent irrésistiblement tout l'homme. Et en

1. Cf. *La mère du Verbe incarné* dans *Le Christ vie de l'âme*.

lui, la sensibilité toute spontanée trouve un appui sûr dans les convictions les plus fermes, et la netteté de sa foi n'enlève rien à la chaleur de son élan.

* * *

Dom Marmion écrivait un jour :

« Les moyens que nous avons de demeurer uni à Dieu : — les sacrements, la messe, l'office divin, la vie d'obéissance et de travail, — n'atteignent le *summum* de leur efficacité que si nous menons une vie d'oraison. A une âme qui n'a pas la vie habituelle d'oraison, il faut chaque fois de grands efforts pour se recueillir et faire naître en soi ces dispositions d'où, pratiquement, dépend le plus souvent pour nous la fécondité des moyens surnaturels que nous avons pour nous sanctifier. Au contraire, une âme qui mène une vie d'oraison est comme un foyer où le feu divin couve toujours ; et quand arrivent les heures régulières ou les occasions inspirées où ce foyer est mis plus directement ou plus exclusivement en contact avec la grâce, comme cela se produit dans le sacrement, le saint sacrifice, l'*Opus Dei*, les ordres de l'obéissance, les épreuves envoyées ou permises par Dieu, — ce foyer devient un brasier où l'âme voit s'augmenter et se transformer, parfois à un degré très élevé, son amour de Dieu et du prochain. L'amour de Dieu étant la seule source, et son intensité étant la seule mesure de la fécondité de nos actes, même les plus ordinaires, la vie d'oraison qui maintient et augmente en nous l'amour, devient le secret de notre sainteté » [1].

Dans cette page, dom Marmion livre « *le secret* de *sa* sainteté » : pour clore notre étude, c'est le contemplatif qu'il nous faut regarder.

Il serait trop long d'indiquer, même en sommaire très succinct, les pensées de dom Marmion sur ce point vital : il faut nécessairement renvoyer aux pages où il a développé sa doctrine : pages dont les meilleurs critiques ont relevé la justesse de vue et l'onction surnaturelle. Il s'est mis lui-même dans ces pages, et leur caractère volontairement didactique n'arrive pas à voiler l'expérience personnelle qui leur sert de soutien.

1. *Le Christ idéal du moine*, ch. *De l'oraison* I circa finem.

Ici, c'est surtout lui-même sur lui-même que nous allons entendre, en toute transparence, et l'enseignement ne sera pas moins bienfaisant.

Dom Marmion avait la plus haute estime de l'oraison :

« Le contact fréquent de l'âme avec Dieu dans la foi, par l'oraison et la vie d'oraison, disait-il, aide puissamment à la transformation de notre âme au point de vue surnaturel... L'oraison bien faite, la vie d'oraison est transformante... »

De ce que notre sanctification est d'ordre essentiellement surnaturel, et Dieu, l'auteur principal de cette sanctification, dom Marmion déduisait que, « d'après les voies ordinaires, notre progrès dans l'amour divin dépend pratiquement de notre vie d'oraison » [1]. Aussi bien n'a-t-il cessé d'inculquer aux âmes la nécessité de l'oraison, de la vie d'oraison : les extraits qu'on donnera un jour de ses lettres — car ils sont trop nombreux pour être cités ici — révéleront à cet égard l'insistance de sa pensée et l'ardeur de son zèle.

Son estime de l'oraison était telle qu'il la regardait comme la plus haute activité de l'homme :

* « Voyez-vous, mon enfant, Dieu nous a créés pour Lui, et nous ne pouvons rien faire de plus grand que de nous soumettre à Lui pour accomplir ses desseins. Permettre à Dieu d'agir en nous dans la prière n'est ni paresse ni inaction. En de tels moments, au fin fond des imperceptibles profondeurs de notre âme, passe une activité *divine*, plus précieuse que toute notre propre activité humaine. A mesure que l'âme s'approche davantage de Dieu, elle devient plus simple, et aucune parole, aucune formule ne peut exprimer ni rendre ce qu'elle voudrait dire, mais, comme l'Église le proclame dans sa liturgie [2] : « O Dieu à qui tout cœur est ouvert et à qui *toute volonté* parle, et à qui rien n'est caché, purifiez nos cœurs par l'infusion du Saint-Esprit, afin que nous puissions vous aimer parfaitement et vous louer dignement » [3].

1. *L'oraison* dans le volume *Le Christ vie de l'âme*, et *L'oraison monastique* dans *Le Christ idéal du moine*. Dans l'une et l'autre conférence, dom Marmion a traduit beaucoup de ses expériences personnelles.
2. Oraison spéciale au Saint-Esprit. Cette oraison se trouve dans le missel après la messe votive du Saint-Esprit.
3. Lettre du 29 mai 1915.

* * *

Faute de documents, il nous est impossible de suivre en détail et avec précision la courbe des ascensions intérieures de dom Marmion dans la pratique de l'oraison.

Au séminaire, il faisait la méditation selon la méthode discursive, appliquée dans les ouvrages *ad hoc* qui ont abondé dans les derniers siècles ; il y est demeuré fidèle durant les premières années de son sacerdoce, bien que, d'après certaines confidences, cette manière de prier ne répondît pas à son tempérament intuitif et affectif.

Ce qui est sûr, c'est que dès son noviciat, il a pris nettement conscience d'un des caractères les plus essentiels, sinon le plus essentiel, de l'oraison : *Entretien d'amour de l'enfant de Dieu avec son Père céleste.*

* « *Fête du Sacré-Cœur*, 1887. — J'ai senti aujourd'hui que nous sommes agréables à Dieu en proportion de notre conformité avec Jésus-Christ, surtout dans ses dispositions intérieures. C'est pourquoi une confiance d'*enfant* dans la prière, malgré nos péchés, est si agréable à Dieu. « Je sais que vous m'écoutez toujours » [1], disait Jésus à son Père. Nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, et nous devons, en toute humilité et simplicité, traiter Dieu comme un Père ».

Et quelques mois plus tard (25 septembre) après la lecture de la vie de saint Joseph de Cupertino :

« La manière de prier de ce saint était de « s'identifier, pour ainsi dire, avec les Personnes de la sainte Trinité ». Comme je suis le fils adoptif de Dieu, je dois essayer d'*imiter parfaitement Jésus-Christ dans ses relations avec les Personnes de la Sainte Trinité* ».

Traits significatifs et révélateurs. Nous saisissons là que, dès le début de la vie religieuse de dom Marmion, sa prière, son état d'oraison n'est qu'un aspect — mais des plus profond — de la grâce qui fut la sienne : vivre en enfant du Père céleste.

1. Joan. XI, 42.

Et c'est surtout par Jésus, en s'unissant à Jésus, en s'appuyant sur ses mérites, que, d'après lui, l'oraison devient féconde [1].

L'abondance et la vivacité des lumières qu'il reçut, durant son séjour à Louvain, sur la sainte Trinité, sur le Verbe incarné et ses mystères, laissent entrevoir qu'à cette époque déjà, son âme est fixée dans l'état de contemplation [2]. Nous savons qu'alors il eut un échange de vues avec le regretté P. Poulain, S. J., au sujet de son oraison. Qu'est-il resté de cette correspondance ? A défaut de ces lettres, quelques confidences, malheureusement trop rares, nous révéleront certains aspects de son oraison d'alors.

« Dans l'oraison, je passe presque tout le temps à contempler, à adorer la volonté du Père vue dans la sagesse de son Verbe, avec lequel je me confonds dans un même amour pour le Père » [3].

« Quand on est uni par la foi à Jésus-Christ, écrit-il en 1906, et que dans les ténèbres de cette foi, on dépose son intelligence aux pieds du Christ, acceptant avec amour tout ce que Jésus fait en notre nom dans la pleine vision de son Père, notre prière est très élevée, et faite en esprit et en vérité. Dans ces moments, parfois l'Esprit du Christ nous incline à rester en silence et en adoration aux pieds de Jésus ; d'autres fois, il nous presse à nous unir à son oblation, à sa soumission envers son Père. Il nous faut suivre ces mouvements ».

1. Voir ci-dessus, pp. 85, 103, 107, 117, et tout le chapitre VIII.
Déjà à cette époque son âme est attirée vers la contemplation. Dans un agenda de 1899, il note en février ces lignes de Suarez qui répondent à ses préoccupations intérieures : « In hoc statu (contemplativo seu unitivo) jam non est necessarius multarum meditationum usus, nec morosi discursus, sed simplex Dei et attributorum vel beneficiorum ejus memoria, cum aliqua ponderatione, majori vel minori, juxta dispositiones personae ; quantum sufficiat ad affectus illos excitandos, in quibus praecipue haec via ejusque perfectio consistit. » *De religione*, t. II. — Dans le même agenda, à la date du 13 février, il écrit : « La contemplation est un regard sur Dieu ou sur une vérité divine auquel on est poussé par l'amour », S. Thomas. « Elle vient de la lumière de la foi, éclairée par les dons d'intelligence, de sagesse et de science. Et comme la foi et ces dons se trouvent dans toute âme en état de grâce, S. Thomas enseigne que tout homme peut arriver à cette contemplation. De là l'*importance de la dévotion au Saint-Esprit* ». Et il renvoie pour l'étude des dons à Scaramelli, *Directoire mystique*. Il ajoute : « Autre définition de la contemplation *ordinaire :* Uplifting of the soul to God by a simple affective intuition. » Et encore à la même date : « Mon oraison peut se définir en ces mots : « Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu. »

2. Voir ci-dessus, le chapitre VIII.

3. Lettre du 28 février 1902.

Et enfin [1], ce beau texte significatif :

« Unis à Jésus, nous l'aimons *in sinu Patris* [2]. C'est la vie de *pur amour* qui suppose l'effort de faire toujours ce qui est le plus agréable au Père... Il suppose aussi un profond mépris et anéantissement de nous-mêmes, d'autant plus grands que nous sommes si près de cette sainteté infinie... Il suppose encore que nous nous appuyons sur Jésus... Il suppose enfin l'absence de toute faute délibérée et de tout refus de suivre les inspirations du Saint-Esprit. Tout ce qu'on fait *dans le sein du Père, avec l'esprit filial d'adoption*, est d'un immense prix. Dans ce sanctuaire, on reçoit les grâces, et souvent le repos de la contemplation ».

A la fin de sa vie, résumant et condensant le résultat d'une expérience prolongée, il écrivait : (1918)

« L'oraison est comme l'expression de notre vie intime d'enfant de Dieu, le fruit de notre filiation divine dans le Christ, l'épanouissement spontané des dons du Saint-Esprit »[3].

Et encore : (1922)

« L'oraison est l'épanouissement normal, sous l'action du Saint-Esprit, des sentiments qui résultent de notre adoption divine... Elle doit être empreinte à la fois d'une haute piété et d'une profonde révérence. Pour l'enfant de Dieu, frère du Christ Jésus, aucune tendresse, aucune intimité n'est trop grande, mais à la condition qu'elle soit toujours accompagnée et soutenue par un sentiment d'indicible respect devant l'immense majesté du Père : *Patrem immensae majestatis*. C'est là adorer le Père en esprit et en vérité » [4].

* * *

La nature et la grâce avaient bien préparé dom Marmion à cette vie d'oraison. Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours en lui de curieux contrastes ? Ce tempérament si jovial, si sociable, si expansif, si heureux de se répandre dans l'action est en même temps très méditatif. Vous le verrez, à l'heure

1. Avril 1906.
2. « Dans le sein du Père ».
3. *Le Christ vie de l'âme.*
4. *Le Christ idéal du moine*, ch. *L'oraison monastique*, section II.

du délassement, briller par son entrain et sa gaieté —, et tout aussitôt après, quand cet « exercice » a pris fin, vous le verrez aussi, à l'oratoire, la tête penchée sur les mains jointes, dans l'attitude recueillie de la plus humble révérence, l'âme replongée, tout entière cette fois, dans le commerce intime avec Dieu seul *in sinu Patris*. C'est qu'il a également le goût du recueillement, du silence intérieur, de la réflexion, ou plutôt, car il est surtout *intuitif*, le goût de la contemplation même : voir, regarder, se laisser baigner de lumière, savourer, et, en conséquence, — car le cœur est tout aussi généreux que l'esprit est profond, — se donner, se livrer.

Bien plus que la nature, la grâce avait disposé l'âme de dom Columba à l'union mystique dans la contemplation. Ce que nous avons raconté de sa vie intérieure nous laisse assez entendre son détachement de lui-même et des créatures [1], sa simplicité qui voit et juge toutes choses dans la seule lumière surnaturelle, sa constance généreuse dans la recherche du bon vouloir divin à travers toutes les vicissitudes, son esprit de componction, sa docilité aux inspirations du Saint-Esprit, la ferveur de sa charité : toutes ces vertus ouvraient largement les voies à l'abondance des dons de l'Esprit.

Son humilité surtout le préparait en inclinant vers lui la miséricorde du Seigneur. « S'il y a peu de contemplatifs, dit l'auteur de l'*Imitation*, c'est surtout parce qu'il y a peu d'âmes profondément humbles ». Grave parole, à laquelle Bossuet faisait écho en écrivant : « Les humbles de cœur entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir et, éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu » [2]. Vérités dont le Père Columba était convaincu à fond ; que de fois, il a commenté

1. Il écrivait déjà en février 1899 (agenda) : « Le grand obstacle à la contemplation est l'attache aux créatures qui souille l'âme : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt* ». Tel est son désir de détachement et de pureté qu'il se confessait alors tous les soirs, et pendant la messe conventuelle, il se préparait à cette confession en demandant à Dieu de lui accorder *gratiam et donum poenitentiae*. Sur le fondement théologique de cette dernière pratique voir *Le Christ vie de l'âme*, ch. *Le sacrement de pénitence*, section II, milieu.

2. *Élévations sur les mystères*, 18e semaine, 12e élévation.

en ce sens les paroles de l'Écriture : « Dieu résiste aux superbes, il donne la grâce aux humbles », et surtout ces paroles de Jésus : « Je vous rends grâces, ô Père, de ce que vous avez caché les mystères divins à ceux qui s'estiment prudents et sages, et les avez révélés aux petits et aux humbles » ! Et c'est pourquoi, fidèle à l'enseignement de saint Benoît, il ne cessait de montrer dans l'humilité la voie la plus sûre pour avoir part aux secrets de Dieu [1].

Cependant, il est une vertu particulièrement requise pour la contemplation et qui tient de si près à la nature même de celle-ci qu'elle semble pour ainsi dire la mesurer. Cette vertu, c'est la foi. Un des plus profonds théologiens de ce temps, le P. Garrigou-Lagrange, O. P., a ainsi décrit « le parfait contemplatif : celui qui va jusqu'à la cime de sa foi, et qui, en croyant les mystères surnaturels, les pénètre, en sonde les profondeurs, les savoure, se les assimile ou mieux se laisse assimiler par eux ; c'est celui qui ne se contente pas de croire, mais qui vit pleinement de sa foi *(Justus ex fide vivit)* et qui juge de tout d'après elle, c'est-à-dire d'après la pensée même de Dieu, comme s'il voyait avec l'œil de Dieu [2] ».

De tous ces traits, il n'en est pas un qui ne s'applique parfaitement à dom Marmion : en vérité, il eût pu servir de modèle à l'esquisse. Ses œuvres spirituelles témoignent, en effet, de la foi vive dont toute son existence était imprégnée, et l'onction pénétrante qui y est répandue pour ainsi dire à chaque page atteste son habituel commerce avec l'Esprit de sagesse et d'amour. Il a d'ailleurs laissé lui-même un portrait

1. Et par un de ces « échanges de causalité », bien connu des philosophes, l'habitude de l'oraison produit dans l'âme une augmentation de vertu, et notamment, chez dom Marmion, un accroissement d'humilité : il faisait dériver celle-ci bien plutôt de la contemplation des perfections divines que de la vue de ses misères, et celle-ci n'était jamais si vive que dans le rayonnement de l'éclat divin.

2. *Perfection chrétienne et contemplation*, T. I, p. 411. « La foi seule est le moyen prochain et proportionné qui peut unir l'âme à Dieu, car la foi est en si intime connexion avec Dieu que croire par la foi et voir par la vision béatifique ont le même objet. Dieu est infini, elle nous propose l'infini ; il est un et trine, elle nous le propose un et trine. De même que Dieu est ténèbres pour notre esprit, c'est en aveugle qu'elle éclaire notre entendement. Par ce seul moyen Dieu se manifeste à l'âme en une lumière divine qui excède toute intelligence ; d'où il résulte que plus la foi est grande, plus l'union est profonde... Car sous les ténèbres de la foi, l'entendement s'unit à Dieu ; sous cette mystérieuse obscurité, Dieu se trouve caché ». Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, l. II, ch. VIII.

du contemplatif qui est comme le commentaire anticipé des lignes que nous venons de reproduire :

« Le Christ, écrivait-il, vit dans l'âme du juste. Sous la direction infaillible de ce Maître intérieur, l'âme... pénètre dans la clarté divine : le Christ lui donne son Esprit, pour qu'elle scrute jusqu'aux profondeurs mêmes de l'infini : *Omnia scrutatur etiam profunda Dei*... Elle contemple les merveilles de Dieu à l'égard des hommes ; elle mesure, par la foi, les proportions divines du mystère de Jésus ; et ce spectacle admirable, dont les splendeurs l'éclairent et l'illuminent, la touche, l'attire, la ravit, la soulève, la transporte, la transforme. Elle éprouve à son tour ce que ressentaient les disciples d'Emmaüs quand le Christ Jésus daignait leur interpréter lui-même les livres saints : « Nos cœurs n'étaient-ils pas ardents tandis qu'il nous entretenait et nous dévoilait les Écritures » ?

Quoi d'étonnant dès lors que l'âme, charmée et conquise par cette parole toute vive qui pénètre jusqu'aux moelles, fasse sienne la prière des disciples : « Seigneur, demeurez avec nous ! O vous, le maître incomparable, lumière indéfectible, infaillible vérité, seule vraie vie de nos âmes » ! Prévenant ces pieux désirs, l'Esprit-Saint fait entendre en nous « ses gémissements inénarrables » qui constituent la vraie prière, ces désirs véhéments de posséder Dieu, de ne plus vivre que pour la gloire du Père et celle de son Fils Jésus ; l'amour agrandi et ardent au contact de Dieu, envahit toutes les puissances de l'âme, la rend forte et généreuse pour accomplir parfaitement toutes les volontés du Père, pour se livrer pleinement au bon plaisir divin.

Quelle meilleure et plus féconde oraison que celle-là ? Quelle contemplation lui est comparable » ?

* * *

Assurément, cette belle page traduit une expérience personnelle. Néanmoins, en cette importante matière, il est intéressant de relever, dans le recueil inédit des notes et des lettres de dom Columba, les témoignages explicites, si rares soient-ils, de sa vie d'oraison. D'un tel trésor de vie, les moindres parcelles n'ont-elles pas un haut prix ? Et les expériences d'un tel maître ne sont-elles pas des lumières ? Certaines de ces paroles sont des étincelles qui ne peuvent

venir que du foyer intérieur de l'union divine, et si elles n'éclairent pour nous qu'un moment de la vie intérieure d'une âme, c'en est assez pour que nous jugions de la profondeur de cette vie.

L'oraison de dom Marmion s'alimentait avant tout de la parole révélée. Quoi d'étonnant à cela ? N'est-ce pas dans les Écritures que Dieu se fait connaître ? Et il rappelait la belle parole de saint Grégoire : « Voulez-vous pénétrer l'intime de Dieu ? Écoutez ses paroles ». *Disce cor Dei in verbis Dei.* Il faut lire les pages ardentes [1] que dom Marmion a consacrées à l'Écriture comme source d'oraison ; quand il parle des âmes qui ont obtenu le don d'intelligence des Lettres sacrées par une grande humilité et d'instantes prières, soyez sûr qu'à son insu il parle de la sienne propre.

« Je lis la sainte Écriture en priant, écrivait-il en 1918. Beaucoup de contemporains qui voyaient le Christ ne considéraient que l'homme en Lui ; Il était cependant le Verbe divin. Beaucoup de chrétiens, de prêtres, de professeurs d'Écriture sainte ne voient dans l'Écriture que le texte écrit, sans être convaincu que ce texte est *Verbum divinum.* Aux uns comme aux autres, aucun profit n'est donné pour leur âme qui reste insensible » [2].

Aussi concluait-il en une autre circonstance :

« La principale source de l'oraison se trouve dans la sainte Écriture lue avec dévotion et révérence, et conservée dans le cœur » [3].

Dans les Écritures il découvrait surtout la figure toujours vivante du Christ. Et fidèle, en cela, au conseil de sainte Térèse, dont il avait expérimenté lui-même le prix, c'est par l'Humanité sainte de Jésus qu'il s'unit à Dieu dans l'oraison :

« Pour mon oraison, après un peu de préparation, je m'unis au Verbe par la sainte Humanité, et ordinairement le Verbe m'attire à m'entretenir avec lui dans tel ou tel épisode du

1. *Le Christ idéal du moine,* ch. *L'oraison monastique,* section VII.
2. Lettre du 19 juin 1918.
3. Lettre du 9 août 1920.

mystère de sa vie, ou tel texte de la sainte Écriture. Pour le reste, ma vie intérieure est fort simple : *Mihi vivere Christus est* » [1].

« Une forme d'oraison qui m'aide beaucoup au milieu de mes faiblesses et de mes soucis, est de me jeter aux pieds du Père éternel *au nom* de Jésus-Christ, en lui disant : « Père, Jésus a dit que tout ce qui est fait au moindre des siens, est fait à Lui-même; et je suis un des membres de votre Fils, *concorporei et consanguinei Christi* [2], et tout ce que vous faites pour moi, vous le faites pour Lui. Il ne vous a jamais rien refusé ; mes misères sont les siennes : *vere languores nostros ipse tulit* » [3]. Je sens que cette prière touche le Père des miséricordes » [4].

Et encore :

« Mon oraison consiste à me prosterner aux pieds du Christ comme les pauvres lépreux de l'Évangile ; je me présente à Dieu comme le pauvre homme qui gisait sur la route de Jéricho, blessé, dépouillé ; je ne dis rien, je montre seulement ma misère à Dieu et j'attends le secours de sa miséricorde » [5].

Comment aussi le Christ en croix n'aurait-il pas été souvent pour dom Marmion une source de contemplation?

« Pour moi, je dois dire avec saint Jean Perboyre : Mon crucifix tient la place de tous les livres pour mon oraison, car le Christ est « la voie » et c'est par Lui que Dieu veut se révéler à nous : *Illuxit nobis in facie Christi Jesu* : « Il nous éclaire dans la face du Christ Jésus » [6]. Quand je contemple le Christ en croix, je passe, à travers le voile (son humanité), dans le Saint des Saints des secrets divins » [7].

Et dans une formule plus condensée :

« *Christo confixus sum cruci... vivit in me Christus.* Voilà toute mon oraison depuis un certain temps » [8].

1. Lettre du 4 septembre 1918.
2. « Rendus participants du corps et du sang du Christ. » S. Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse*, IV.
3. « Il a réellement partagé nos langueurs. » Isaï. LIII, 4.
4. Lettre du 10 décembre 1911.
5. Sans date précise, mais à la fin de sa vie.
6. 2 Cor. IV, 6.
7. Lettre du 12 décembre 1916.
8. Lettre du 12 mars 1921.

Nous avons vu plus haut que c'est dans la liturgie que dom Marmion avait appris à connaître saint Paul et les Évangiles. Aussi bien le cycle liturgique et les textes sacrés qui y sont enchâssés lui fournissent-ils fréquemment le cadre et la matière de son oraison.

C'était une de ses maximes favorites que les âmes qui récitent l'office divin avec générosité et recueillement arrivent aisément à la contemplation [1].

Une des âmes qui lui sont chères lui apprend qu'elle va entrer en retraite et lui demande de s'unir à elle pour obtenir d'en haut l'effusion des dons divins. Il répond :

« Pendant ce temps pascal, l'Église nous invite à *ressusciter* en nous la grâce de notre baptême (comme saint Paul exhorte Timothée à « ressusciter la grâce » de son ordination sacerdotale). Les trois sacrements : baptême, confirmation, ordre, nous laissent le *pignus Spiritus*, « le gage de l'Esprit », gage qui appelle toujours la grâce du sacrement. Le baptême contient *en germe toute la sainteté.*

1) Grâce : Participation à la *nature divine*, résidant dans *l'essence de l'âme ;* — 2) Vertus théologales : foi, espérance, charité, dans *les puissances de l'âme ;* — 3) dons du Saint-Esprit ; — 4) Vertus morales infuses. Tous ces dons sont l'apanage de l'enfant du Père céleste, racheté par Jésus-Christ.

La confirmation fortifie et perfectionne ce germe ; l'Eucharistie le nourrit. La foi est sa racine et sa vie : *Justus* EX *fide vivit* [2].

Tous les rites et prières employés dans l'administration de ces trois sacrements ont des effets *durables* que nous pouvons ressusciter par la foi et dans le Saint-Esprit.

Je fais souvent mon oraison en regardant le Père céleste en Jésus-Christ, pour le prier de renouveler en moi tout ce que l'Église a demandé et opéré en moi lors de la réception de ces sacrements. Voilà ma retraite, à moins que l'Esprit du Christ ne m'attire à d'autres opérations » [3].

1. Voir le développement de cette pensée dans *Le Christ idéal du moine*, ch. *L'oraison monastique*, section V. Il disait en 1919 : « Au début de ma vie monastique, l'abbé dom Placide disait que lorsqu'on se rend au chœur détaché de tout et recueilli en la présence de Dieu, on arrive, presque sans s'en douter, à la contemplation ; en ce temps-là, j'avais de la peine à le croire ; maintenant, je *sais* que c'est vrai ». Conférence spirituelle aux Bénédictines de Maredret.

2. « Le juste vit de la foi ». Rom. I, 17.

3. Lettre du 9 avril 1917. Cet attrait de l'Esprit dura longtemps : on en retrouve encore l'écho dans une lettre du 4 septembre 1918 : « Je suis souvent poussé par

Il n'est pas jusqu'aux créatures qui ne lui servent d'échelon pour ses ascensions spirituelles. Les saints n'ont point dédaigné ces secours. « Pensez-vous — écrivait sainte Térèse, à la prieure des carmélites de Séville qui, des fenêtres de leur couvent, s'amusaient à regarder les galères pavoisées sur le Guadalquivir, — pensez-vous que ce soit peu de chose que d'être dans un monastère d'où vous puissiez voir ces galères dont vous me parlez ! Les sœurs de Castille vous portent grande envie, car cela est d'un grand secours pour louer Notre-Seigneur ». Dom Marmion qui avait lu et relu les œuvres de la sainte devait connaître ce passage. En lui, le contemplatif trouvait un heureux auxiliaire dans ce don précieux, et chez lui, tout spontané, de son tempérament celtique : la faculté d'admirer, faculté qu'il a conservée intacte jusqu'en ses derniers jours [1]. L'étendue des plaines, l'opulence des moissons, la solitude des forêts, l'immensité mouvante de la mer, une tête blonde d'enfant aux yeux candides, une pensée délicate, une page d'éloquence, un noble geste, un trait de bonté, un acte de vertu, tout ce qui est grand et beau et porte le cachet ou le vestige de sa divine origine, était pour lui matière à admirer.

Et cette admiration en son cœur devenait amour. Devant les grands spectacles de la nature, l'âme de dom Marmion prêtait sa propre voix à toute la création [2] : c'est pourquoi il aimait tant à réciter, uni au Verbe, le cantique du *Benedicite ;* tout lui servait d'échelon, pour remonter au Père

Notre-Seigneur à faire revivre en moi la grâce de mon baptême, de ma confirmation et de mon ordination sacerdotale ». En septembre 1919, il fait de cette pensée tout le programme des exercices spirituels d'une retraite.

1. Dans une lettre du 12 mars 1912, expédiée de Tivoli où il s'était rendu lors d'un séjour à Rome, il écrivait : « Nous nous sommes promené plusieurs heures : c'étaient des souvenirs bien touchants pour moi. Le collège irlandais a sa maison de campagne à Tivoli et j'ai revu avec grand bonheur ces spectacles que j'avais tant admirés il y a plus de trente ans. Ces magnifiques cascades sortant du roc par tant d'orifices et se jetant dans le ravin à deux cents mètres plus bas, ces montagnes, l'immense *campagna* romaine et Saint-Pierre dans le lointain forment un tableau bien difficile à décrire ». « Souvent, disait-il aux Bénédictines de Maredret (conférence en 1917), quand je suis seul dans la campagne, j'aime à penser que Notre-Seigneur, lui aussi, parcourait les campagnes de Judée et de Galilée, et j'aime songer aux sentiments qu'éveillait en lui le spectacle de la nature. Le Christ goûtait ces beautés ; dans l'univers il voyait le reflet de la perfection divine, et il louait son Père au nom de toute la création ».

2. Voir *Le Christ idéal du moine,* ch. *La louange divine,* section IV.

céleste, auprès de qui son âme d'enfant se reposait pleine de foi et d'amour.

Tous les textes que nous avons cités nous montrent à quel degré d'intimité divine sa grande âme était arrivée : l'oraison, pour lui, est devenue un état :

« N'oubliez jamais que la prière, l'oraison, est un *état*, et que, chez les âmes qui cherchent Dieu, la prière continue d'une manière souvent inconsciente dans les *profondeurs spirituelles* de l'âme. C'est là, dans ce sanctuaire, que le Verbe épouse l'âme *dans la foi pure, Sponsabo te mihi in fide.* Ces désirs silencieux, ces soupirs sont la vraie voix du Saint-Esprit en nous, qui touche le cœur de Dieu : *Desiderium pauperum exaudivit auris tua* [1]. Vous devez faire comme sainte Catherine de Sienne : elle s'était formé un tabernacle au centre de son cœur et là elle trouvait son Époux toujours, sans que les hommes pussent l'empêcher de visiter le tabernacle » [2].

* * *

Pour achever de connaître les aspects de son oraison et de sa vie intérieure à la fin de son existence, nous relèverons, de-ci de-là, quelques traits, dans ses Lettres :

28 *février* 1916 :

« Notre-Seigneur m'attire de plus en plus à une *vie d'oraison dans la foi nue*, sans consolation, mais dans la vérité ».

22 *août* 1916 :

« *Caro et sanguis non revelavit tibi sed Pater meus qui in coelis est* [3]. Je tâche moi-même de vivre dans cette *lumière* d'en haut, car elle est, selon Ruysbroeck, le point de contact où l'âme rencontre le Verbe. *Erat* LUX VERA *quae illumi-*

1. « Votre oreille, ô Dieu, a exaucé le désir des pauvres. » Ps. X, 17.
Comment ne pas citer ici le beau texte de saint Grégoire, un autre contemplatif, commentant la parole de l'Écriture « que le Seigneur exauce mon désir ». « Remarquez ce mot, dit le grand Pape, mon désir. La vraie prière n'est pas dans la voix, mais dans le cœur. Ce ne sont pas nos paroles, ce sont nos désirs qui font, auprès des oreilles mystérieuses de Dieu, la force de nos cris. Si nous demandons de bouche la vie éternelle, sans la désirer du fond du cœur, notre cri est un silence. Si, sans parler, nous la désirons du fond du cœur, notre silence est une clameur ». *Moralia in Job*, P. L. LXXVI, col. 258.

2. Lettre du 24 février 1921.

3. « La chair et le sang ne t'ont pas révélé ma divinité, mais c'est mon Père des cieux qui te l'a fait connaître ». Parole de Jésus à Pierre. Matth. XVI, 17.

nat omnem hominem venientem in hunc mundum [1]. Seule l'*oratio fidei* nous conduit à cette lumière. Elle purifie, elle divinise, elle transforme de clarté en clarté ».

20 *novembre* 1916 :
« Je sens que Notre-Seigneur m'attire davantage à l'oraison de la foi ».

Dom Marmion estimait beaucoup cette « oraison de foi », « très simple, disait-il, mais très féconde »; il en a parlé avec des accents d'une pénétrante onction qui accusent une longue expérience [2].

Chose curieuse : le cadre de son oraison est parfois, même dans les dernières années, singulièrement imaginatif :

4 *avril* 1917 : « Une pensée qui est très féconde pour mon âme et m'aide à rester uni avec Dieu est celle-ci. Le Temple de Jérusalem était une figure de Jésus, et dans ce temple il y avait différents parvis ou cours, et enfin le Saint des Saints où le Pontife se trouvait seul avec Dieu. Ce Saint des Saints en Jésus-Christ fut la fine pointe de son âme où il contemplait la face du Père. Uni avec Jésus, il me semble qu'il y a en moi aussi ce Saint des Saints, où j'adore le Père en présence du propitiatoire d'or qu'est la sainte Humanité de Jésus.

En dehors de ces moments, il me semble que mon âme reste toujours au même point, c'est-à-dire beaucoup de clarté et de facilité, quand je dois parler de Dieu ou exercer un ministère, mais dans le cours ordinaire de la vie, un sentiment confus d'être uni au Christ et par lui de *rester sous l'œil* de Dieu, lequel œil demeure d'ordinaire dans une grande obscurité : *Nubes et caligo in circuitu ejus* » [3].

Et quelques semaines après [4], au même :

« Tout don parfait, toute grâce et faveur céleste descend du Père, mais, par une loi de sa sagesse, il veut que son Christ et l'Église, corps mystique de son Christ, soient le canal de ses faveurs.

Pour moi, je sens de puissantes grâces et de grandes lumières au fond de mon âme ; il me semble que le Christ non seulement demeure en moi, mais que je suis comme enseveli

1. « La lumière véritable éclaire tout homme venant en ce monde. » Joan., I, 9.
2. *Le Christ idéal du moine*, ch. *L'oraison monastique*, section VI.
3. « La nuée et l'ombre l'environnent ». Ps. XCVI, 2.
4. Lettre du 9 mai 1917.

en Lui, *entouré spirituellement* de sa sainte présence. Je l'adore, en réponse au Père qui me révèle sa divinité, et tout cela, doucement, sans effort et de plus en plus habituellement. De là une grande foi et une confiance sans bornes dans la bonté du Père céleste, malgré la vue habituelle qu'il me donne de ma misère, de mes fautes, de mon indignité ».

Deux autres témoignages, enfin, particulièrement caractéristiques et empruntés aux lettres de 1918, nous donnent entrée dans le sanctuaire le plus secret de son âme et nous livrent les suprêmes confidences ; nous y verrons que son oraison répondait à la grâce propre et singulière qui semble bien avoir été la sienne dans la prédestination divine : le sentiment très vif et très profond d'être, en Jésus, l'enfant du Père céleste. On saisira, une fois de plus aussi, pour le dire en passant, la façon nerveuse et condensée dont ce maître savait résumer au courant de la plume une question dogmatique, et comment en lui le théologien servait l'ascète.

« Il me semble que, habituellement, sinon actuellement, la pointe de mon esprit cherche la face du Père dans la foi : *Quaerite faciem ejus semper* [1]. Je n'ai jamais reçu de grâce *extraordinaire* que je sache [2]. Jamais de voix intérieure, jamais de vision, d'extase, d'emprise qui lie l'activité. Rien de ce genre, je n'y ai pas d'attrait. Mais il me semble que la grâce d'adoption (ce *germe* reçu au baptême, fortifié dans ma confirmation, nourri par la sainte Eucharistie) s'épanouit de plus en plus en moi par la vertu du Christ.

Comme la doctrine de saint Thomas sur la science du Christ m'a beaucoup aidé à comprendre cette grâce et à y coopérer, je vais vous en dire un mot. Saint Thomas distingue trois espèces de sciences ou de connaissances dans le Christ :

1) La science *béatifique* par laquelle la fine pointe de son esprit béni contemplait sans cesse la face du Père (ou le Verbe). Dans cette vision, son âme voyait l'essence divine et en elle toutes choses d'une façon divine. Cette science commence au moment de l'incarnation et n'a jamais cessé, même au milieu des ténèbres du calvaire.

2) La science *infuse*. Les anges, par nature, ne perçoivent pas directement les choses en elles-mêmes, mais dans des idées

1. « Cherchez toujours sa face ». Ps. CIV, 4.
2. Ce qui suit indique dans quel sens il entend ici le mot : extraordinaire.

qui leur sont infuses. Cette connaissance — infiniment inférieure à la connaissance béatifique, — est beaucoup supérieure à la nôtre. Simultanément avec la science béatifique, l'âme du Christ possédait cette science infuse à un degré qui dépasse indéfiniment la science angélique. Dans cette science, il connaissait parfaitement tout ce qui regarde l'univers dont il est le chef.

3) Sa science *expérimentale*. Homme comme nous, en tout, excepté le péché, Jésus acquérait comme nous des connaissances par expérience, en employant ses facultés naturelles comme nous. Cette science augmentait tous les jours en lui en raison de chaque nouvelle perception.

Ces trois espèces de science existaient simultanément, mais *sans confusion*, dans l'âme bénie du Christ. Les sciences supérieures jetaient des clartés, des irradiations dans les inférieures : *Illuminans tu mirabiliter a montibus aeternis* [1], comme il arrive aux contemplatifs. Ce Christ est notre exemplaire. Dans le ciel nous aurons ces trois espèces de science. Ici-bas, la fine pointe de notre esprit atteint Dieu dans la lumière ténébreuse de la foi, et quand cette vue devient habituelle, c'est un grand don, aussi précieux que ceux d'un ordre plus extraordinaire. « Dieu, dit sainte Chantal, avait répandu à la cime de son esprit (de saint François de Sales) une lumière, mais si claire qu'il voyait d'une simple vue les vérités de la foi et leur excellence... et il se soumettait à ces vérités qui lui étaient montrées, par un simple acquiescement de sa volonté. Il appelait le lieu où se produisaient ces clartés le sanctuaire de Dieu, où rien n'entre que la seule âme avec Dieu ». C'est l'épanouissement normal de la grâce de notre baptême : *Peccatis mortui, viventes autem Deo in Christo Jesu* [2]. C'est par cette fine pointe de l'esprit que la vie divine pénètre en nous et, par redondance, divinise le reste de notre être » [3].

L'autre texte, emprunté à une lettre écrite quelques mois plus tard, n'est pas moins significatif. A cette époque, la Faculté avait obligé dom Marmion à prendre du repos dans le Luxembourg ; il était l'hôte des RR. PP. Rédemptoristes à Beauplateau. Dans ses promenades solitaires, il lisait les commentaires de saint Bernard et de sainte Térèse sur le

1. « Tu lances des clartés merveilleuses du haut des montagnes éternelles ». Ps. LXXV, 5.
2. « Mort au péché, vivant pour Dieu dans le Christ Jésus ». Rom. VI, 6.
3. Lettre du 9 avril 1918.

« cantique des cantiques », les œuvres du B^x Henri Suso [1]. Dans une lettre écrite alors, il reprend, mais de façon plus concise, la pensée de la triple science du Christ, cadre de son oraison.

Mon attrait est de trouver TOUT *en* Jésus et *par* Lui. Il est la voie que le Père nous donne, c'est par Lui que nous devons aller au Père. Quand je tâche de faire oraison *dans le vide*, en mettant de côté toutes les belles paroles, figures, comparaisons que Jésus a employées dans ses instructions, je suis paralysé.

Voici comment je comprends l'oraison *pour moi*.

En Jésus, il y avait trois espèces d'oraison :

1) Celle qui correspondait à la science béatifique, la contemplation continuelle de la face du Père. Cette oraison se faisait dans la cime de son âme, dans l'intelligence pure et spirituelle. *Elle ne cessait jamais*.

2) Celle qui correspondait à la science infuse. Par celle-là, il voyait tout le plan de l'univers, de la rédemption, etc... et de ces connaissances, il s'élevait à son Père. De cette façon tout ce qui se trouvait dans les prophètes, les psaumes, etc... fut matière d'oraison pour lui.

3) Celle qui correspondait à sa science acquise. Tout ce qui l'entourait était matière d'oraison : « Voyez le lys, la vigne, les petits oiseaux qui ne périssent pas sans la permission du Père ».

Or, j'aime dans mon union avec Jésus et par Lui de faire mon oraison tantôt selon l'une, tantôt selon l'autre de ces sciences. Seulement, pour moi, les deux dernières m'élèvent à la première, et quand j'y suis, je ne cherche pas autre chose.

Deux textes m'ont fourni matière à réflexion et prière ces jours-ci. Je vous les transcris. Je pense que vous verrez tout ce qu'il y a de profond en eux. A notre prochain revoir, je vous en parlerai. Le 1^er est de saint Bernard sur le cantique : *Quaesivi dilectum in lectulo suo*. « Quand vous rencontrerez une âme qui, ayant tout quitté, adhère de tous ses vœux au Verbe, qui vit par le Verbe, se régit par le Verbe, conçoit par le Verbe ce qu'elle engendre pour le Verbe, sachez que vous voyez une épouse unie par une sainte union au Verbe » [2].

1. Lettre du 22 juillet 1918.
2. Dom Marmion devait plus tard commenter ce texte avec une rare élévation de pensée et une grande délicatesse de sentiment dans son opuscule *Sponsa Verbi, la Vierge consacrée au Christ*.

Le second texte est d'Albert-le-Grand [1]. Il explique comment on arrive à l'union parfaite avec le Verbe : « Que cette âme ne tienne jamais, devant ses yeux, autre chose que le Christ marqué de ses cinq plaies ; qu'elle s'efforce continuellement et avec diligence d'aller par lui à lui : par l'homme à Dieu, par les plaies de l'humanité à l'intérieur de la Divinité ».

J'aime unir dans la foi mon âme et mes puissances aux membres du Christ. J'anéantis ma personne humaine [2] devant la personne divine. Je tâche de vivre en Lui et par Lui pour le Père. Au commencement de mon oraison et pendant mes promenades, je renouvelle cette union, puis l'Esprit de Jésus souvent me suggère le texte ou l'épisode de la vie du Christ, l'attribut du Père, sur lequel il veut que je m'entretienne. Voilà mon oraison.

Pour le reste, ma vie intérieure est fort simple. Pendant mon séjour ici à Beauplateau, [septembre 1918], Notre-Seigneur m'a beaucoup uni à Lui, mais dans la *simple foi*. J'ai la conviction que c'est par cette voie qu'il désire me conduire. Je n'ai jamais de consolations sensibles. Je ne les désire pas. J'ai des clartés, des vues subites des profondeurs des vérités révélées. J'ai un attrait spécial pour la componction : le Père du prodigue, le bon Samaritain, Jésus ayant Madeleine à ses pieds me remplissent de componction et de confiance » [3].

De tous ces textes, il est possible de dégager quelques traits caractéristiques de l'oraison de dom Marmion.

L'oraison chez lui revêt la forme, prend l'allure ordinaire, le style habituel d'un entretien d'amour de l'enfant de Dieu avec son Père des cieux.

Cette oraison est d'abord « éclairée », c'est-à-dire souvent accompagnée d'une intelligence plus vive, plus nette, de telle ou telle vérité de la foi.

Ensuite, c'est avec une très grande liberté qu'il utilisait pour s'unir à Dieu, soit des représentations ou des symboles étonnamment sensibles, imaginatifs ou scéniques, soit des conceptions intellectuelles, telles les grandes idées théologiques concernant le plan ré-

1. Le texte n'est pas du Bx Albert-le-Grand mais de Jean de Castel.
2. Sur le sens de cette phrase, voir ci-dessus, p. 464, note 3.
3. Lettre du 25 septembre 1918.

dempteur, notre identification avec le Christ, etc. [1].

Mais, par-dessus les scènes imagées où reposait son esprit, par delà les conceptions de son intelligence, il existait, en lui, une union profonde avec Dieu, dépassant toutes les démarches des facultés naturelles. Dans cette union, l'action surnaturelle des dons du Saint-Esprit apparaît particulièrement manifeste : c'est l'accès ineffable, par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, sous le souffle de l'Esprit, *in sinum Patris...*

A la fin de sa vie, dom Marmion laissait échapper cette parole qui révèle le sommet bienheureux auquel son âme de contemplatif était parvenue :

« Oh ! qu'il fait bon vivre au delà du voile précieux de la sainte Humanité de Jésus, sous le regard *immédiat* du Père ! C'est le *sanctuarium exauditionis* » [2].

Son âme allait bientôt pénétrer dans ce sanctuaire de la Trinité et contempler pour toujours, à découvert, dans les splendeurs éternelles, la face du Père, si longtemps et si avidement cherchée : *In lumine tuo videbimus lumen* [3] !

1. C'est en raison de cette « liberté » qu'il écrivait à la même date, à propos de l'oraison : « J'ai lu saint Jean de la Croix attentivement. Cette lecture ne convient pas à mon âme. J'y perds ma liberté avec Dieu ».

2. Lettre de mai 1922. Sur cette expression : « le sanctuaire où nos prières sont exaucées », voir ci-dessus p. 278, n. 1.

3. « Et dans la lumière nous verrons la lumière ». Ps. XXXV, 10.

CHAPITRE XIX

« VERS LA MAISON DU PÈRE »

Dom Marmion vit en état de familiarité avec la mort. — Sentiments divers que produit dans son âme la pensée de la mort. — Sa dernière conférence spirituelle aux Bénédictines de Maredret : « Pourquoi la mort des justes est précieuse devant le Seigneur ». — Ultimes directions à quelques-uns de ses disciples : « Passer à travers le voile de la sainte Humanité de Jésus pour pénétrer dans le sein du Père ». — Ultime visite au carmel de Louvain : « Jésus, message divin de la miséricorde à la misère ». — Dernière messe, le 25 janvier, conversion de saint Paul. — Dom Marmion gravement atteint. — Administration des sacrements. — Sentiments de piété et d'abandon. — Sainte mort. — Hommage du cardinal Mercier. — L'œuvre ascétique de dom Marmion continue son apostolat dans l'Église. — *Ultima scripta* : son testament spirituel.

Depuis 1915, la santé de dom Marmion avait été ébranlée. Il ne devait point se remettre des secousses qui, dès le début de la guerre, frappaient sans discontinuer un organisme, solide seulement en apparence.

Au commencement de 1918, une sérieuse affection de la gorge qui paralysait son zèle d'apôtre l'obligea à un repos absolu :

« La bonté et la tendresse paternelle et maternelle de notre Père céleste — écrivait-il à un de ses disciples, le 17 mars 1918 — m'a ménagé une grâce et un repos. Il fait bon se remettre à lui pour tout. J'avais été assez souffrant, n'étant pas parvenu à enrayer l'influenza. Dans ces derniers temps, cela avait pris la forme d'une inflammation violente de la gorge, surdité des deux oreilles, bronchite. L'Évêque de Namur étant venu me voir a voulu absolument me conduire ici à... J'ai de longues heures de solitude et de prières... J'ai bien souffert, et je fais le carême, ce qui est une grande grâce. Remerciez avec moi le Père céleste de ses bontés ».

Malgré des soins assidus, la guérison demeura incomplète [1]. Deux mois plus tard, il écrivait :

« Comme vous le savez, j'ai été atteint d'une pharyngite et laryngite, ce qui m'a séquestré depuis Pâques. Je vais mieux mais je dois ménager encore les cordes vocales qui restent tendres. C'est pour moi un temps de recueillement et de repos pour le corps, pour le cœur et pour l'âme. Le silence est une grande grâce : *In silentio et spe erit fortitudo vestra.* Il y a un triple silence : celui de la langue, celui des passions et celui des pensées terrestres ; quand on est arrivé à ce degré de silence, Dieu parle à l'âme : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* Tâchons d'arriver à cet état qui est une source de grandes grâces et de lumière » [2].

Devant la persistance du mal, la Faculté lui ordonna alors quelques semaines de repos, qu'il passa dans le Luxembourg, au couvent des Pères Rédemptoristes de Beauplateau [3]. L'hospitalité fraternelle des fils de saint Alphonse, la solitude de ces régions dont il goûtait intensément les calmes beautés presque sauvages, amenèrent une détente, mais ne purent enrayer le mal [4].

Les fatigues continuelles d'un apostolat auquel il s'est livré sans mesure, le lourd fardeau d'une grande administration, le sens qu'il a, très vif, de ses responsabilités, devant Dieu, de tant d'âmes confiées à ses soins, ont ruiné peu à peu son organisme. Puis, doué « de cette sensibilité profonde et riche, à laquelle la vie ne fait grâce d'aucun choc, il s'est usé prématurément sous les coups secrets et les réactions silencieuses » [5]. L'intoxication du sang a amené une somnolence

1. « La gorge va fort mal : laryngite, pharyngite, inflammation des cordes vocales. Je suis condamné par les médecins à une réclusion *rigoureuse* et à un silence absolu de plusieurs semaines ». Lettre du 1er mai 1918.

2. Lettre du 12 mai 1918. Cette idée du triple silence se retrouve encore dans une lettre du 3 juin suivant. Voir ci-dessus, p. 475.

3. « Me voici à Beauplateau depuis le 16. Je suis dans une solitude absolue ; les RR. PP. Rédemptoristes m'ont reçu avec une grande charité. C'était le seul moyen de me ménager ce silence absolu sans lequel ma pauvre gorge ne se guérirait jamais. Cela va déjà mieux et j'ai bon espoir d'une parfaite guérison. Je sais que je puis compter sur vos prières... Je ne puis encore circuler dans ce pays enchanteur parmi les sapins, car je me suis tellement écorché un talon que je ne puis marcher qu'avec peine. C'est une petite croix pour commencer ». Lettre du 22 juillet 1918.

4. « Me voici à la fin de mon séjour ici. J'ai la conviction que ce repos de l'âme et du corps a été voulu et ménagé par la bonté du Père céleste. La gorge n'est pas encore complètement guérie ; le mal était devenu chronique et il faudra encore du temps ». Lettre du 2 septembre 1918.

5. R. Zeller, *La vie dominicaine.*

invincible qui l'assaille fréquemment et devient pour lui un véritable sujet de mortification [1].

Le regard, demeuré profond, est souvent comme embrumé de mélancolie. Dom Marmion ira désormais en déclinant, et la mort, qui l'a frôlé de son aile, se prépare à frapper le dernier coup.

* * *

Depuis de longues années, dom Marmion s'était familiarisé avec la pensée de la mort et des fins dernières :

« Tous les matins, écrivait-il déjà en 1908, je m'offre au Bon Dieu, et j'accepte le genre de mort qu'il voudra m'envoyer et quand il voudra » [2].

La suprême visiteuse ne devait pas le surprendre à l'improviste. L'âme de dom Columba cherchait de plus en plus à se rapprocher de Dieu pour s'unir à Lui au jour de l'éternelle Rencontre.

Les sentiments que fait naître en lui cette pensée sont des plus divers. Sachons voir les saints tels qu'ils sont. C'est leur grandeur d'être devenus saints. C'est leur charme aussi, qu'au terme d'une longue vie passée dans la recherche de Dieu, ils demeurent encore si proches de nous, êtres, comme nous, de chair et de sang, soumis aux frissons de la sensibilité devant le redoutable problème de la destinée humaine.

Quelques confidences, de-ci de-là, dévoilent les sentiments de dom Marmion : dans son âme se succèdent les alternatives de crainte et de confiance, qui se fondent, durant les derniers temps, dans un sentiment paisible d'abandon absolu :

« Je voudrais parfois, écrivait-il en mars 1914, m'enfuir dans la solitude pour vivre seul avec Dieu, mais ce n'est pas sa volonté. Et certes le Créateur adorable a tous les droits d'agir comme il l'entend avec sa créature. J'espère cependant ne pas aller en purgatoire. J'entends rester si uni à la sainte volonté

1. « Je *sais* que vous priez pour moi. J'en ai besoin. Je me sens physiquement si faible, porté au sommeil tellement que la prière est souvent impossible. Mais je suis très abandonné à la sainte volonté de Dieu ». Lettre du 4 septembre 1920.
2. Lettre du 14 janvier 1908.

divine dans la vie et dans la mort que rien ne me sépare de mon Dieu » [1].

Lors d'un séjour en Angleterre en 1915, il se vit à deux doigts de la mort :

« Je ne pourrais vous dire, confiait-il plus tard, ce que c'est que de se trouver dans un pareil moment ; l'expérience seule peut faire comprendre ce qu'on éprouve quand on se voit près de paraître devant Dieu. Quand je me suis vu ainsi au seuil de l'éternité, je me suis senti envahi par la crainte et je me suis résolu, si Dieu me laissait la vie, à être tel au moment de la mort que je ne puisse plus avoir cette crainte ».

Cet épisode devait laisser sur son âme une profonde impression : de plus en plus il vit en état de familiarité avec la mort :

« C'est une grande chose que la mort, disait-il en 1917 [2] ; cette heure est solennelle. Notre B^x Père saint Benoît nous dit de l'avoir toujours présente devant nos yeux : *Mortem quotidie ante oculos suspectam habere*. Pour moi, je vous avoue que je l'ai constamment présente à mes regards ».

Le 1^er avril 1917, il disait à ses fils :

« Par la grâce de Dieu, je commence aujourd'hui ma 60^e année ; c'est dire que l'ombre des collines éternelles commence à se projeter sur ma vie. Je demande vos prières, afin que je puisse dignement employer pour Dieu les années qui me restent, si années il y a ».

Les lettres de cette époque portent également trace des alternatives qui ballottent son âme :

9 mai 1917 :

« Nous marchons ensemble vers cette éternité où tout sera consommé dans l'amour de notre Dieu ».

Début de 1919 :

« Dieu est très bon pour moi. Il m'éprouve de toutes façons, mais en même temps m'unit de plus en plus à lui. La pensée de Dieu, de l'éternité, de la mort ne me quitte guère, mais

1. Lettre du 15 mars 1914.
2. Sans autre date précise.

elle me laisse dans la joie et une grande paix. J'ai grande crainte de la majesté, de la sainteté, de la justice de Dieu, et en même temps une assurance fondée sur l'amour que notre Père céleste arrangera tout *pour le mieux* ».

1er *janvier* 1920 :

« Moi aussi, j'ai grande peur de la mort. C'est la punition *divine* du péché : *merces peccati mors*, et cette crainte de la mort honore Dieu ; et si elle est accompagnée de l'espérance, elle honore Dieu beaucoup. Souvent ceux qui ont le plus redouté la mort durant leur vie n'ont plus cette crainte quand la mort arrive. Pour moi, en faisant mon chemin de croix tous les jours, je me recommande à Jésus et à Marie pour le moment de mon agonie et du jugement, et j'ai la conviction qu'ils seront là pour m'aider ».

20 *février* 1920 :

« Je sens un grand et ardent désir du ciel. Cependant, je ne sens pas que mon œuvre est terminée. Je crains le jugement, mais je me jette dans le sein de Dieu avec toutes mes misères et mes responsabilités, et j'*espère* dans sa miséricorde. Rien d'autre ne peut nous sauver, car nos pauvres œuvres ne sont pas dignes d'être présentées à Dieu, et c'est uniquement son amour paternel qui daigne les agréer : *Non aestimator meriti sed veniae quaesumus largitor admitte* [1], comme nous le disons à la messe».

Aussi bien la pensée de la vision de Dieu après la mort faisait-elle parfois vibrer toute son âme. Dans la retraite de 1921, il disait aux Bénédictines de Maredret :

« Pensons à ce qui nous arrivera quand nous entrerons dans l'éternité, à ce qui nous sera donné alors. Il y a une parole de l'Écriture sainte qui m'a beaucoup frappé ces jours-ci : *Denudabit abconsa sua illi* [2]. Il faut méditer cette parole. Dieu se montrera à l'âme « sans secret », tel qu'Il est : *denudabit*. Il lui « découvrira sans voiles » les *abconsa*, les « abîmes », de sa divinité, Il sera pour elle tout ouvert, Il se montrera dans la lumière, dans le plein jour de sa vérité essentielle [3].

1. Prière du canon.
2. Eccli. IV, 2.
3. C'est aux mêmes religieuses qu'il disait, à cette époque également, ces paroles : « Il y a quelques jours, durant la sainte messe, une pensée m'a beaucoup encouragé. Récitant le *nobis quoque peccatoribus*, prosterné en esprit devant Dieu et m'appuyant

C'est pourquoi au milieu de toutes les souffrances qui l'accablent alors, il aspire à ce bienheureux moment :

« Notre-Seigneur m'a appris — écrit-il dans une lettre du 16 septembre 1922 — que le grand sacrifice est l'offrande de Jésus portant sa croix et les nôtres, nos misères, nos faiblesses, et qu'offre avec lui-même au Père. Je suis *accablé* de besogne et fatigué. Je commence à aspirer après le « home » du Père céleste, mais je crains le passage si terrible et si problématique de la mort ».

Ainsi, à mesure qu'il avance vers l'éternité, ce double sentiment d'humble componction et d'amour confiant, qui n'a cessé de rythmer toute sa vie intérieure, se traduit avec plus de netteté et de force.

* * *

A cette même époque (septembre 1922) la Providence lui ménagea la joie d'un pèlerinage à Lourdes ; il était chargé par Mgr Heylen, évêque de Namur, de présider en son nom le pèlerinage du diocèse :

« Je pars lundi pour Lourdes. C'est ma première visite à ce sanctuaire. Je dois présider, prêcher, etc. Priez pour que j'aie la force, car mes 64 ans commencent à peser » [1].

Il ne nous a rien laissé de ses impressions aux pieds de la Vierge. Mais, au retour, il disait à celui de ses fils qui l'avait accompagné :

« Il y a quelques années, je suis allé à Paray, et ce fut une grande grâce pour mon âme. Peu après, j'étais élu abbé de Maredsous. Maintenant je reviens de Lourdes, et ce séjour fut aussi une grande faveur. Je vais désormais me retirer

sur ses miséricordes infinies, j'exprimais l'espérance d'être un jour associé aux Agathe, aux Cécile, aux Agnès, aux Lucie, et à tous ces saints dont nous citons les noms chaque jour. Et je pensais avec joie : Notre union avec tous ces saints dans le ciel deviendra un jour une réalité... Nous sommes parfois tentés, ajoutait-il, de dire : « Oui, un jour, c'est vrai... mais c'est encore loin » ! Oh non, ce n'est pas si loin ; nous y serons au contraire si vite ! Les quelques années qui nous séparent encore de la vie éternelle sont comme une goutte d'eau dans l'océan infini. Alors nous verrons, nous connaîtrons saint Pierre, saint Paul, tous ces saints que nous avons aimés et invoqués ici-bas sans les voir ; et eux nous diront : « Je vous ai bien connu ; je vous ai assisté et aidé ». Et ils seront nos frères, et nous les aimerons d'un amour désormais parfait ».

1. Lettre du 16 septembre 1922.

dans la solitude, ou bien Notre-Seigneur va me rappeler à lui ».

Cette pensée de la mort lui devient de plus en plus familière. Elle se traduit parfois de façon bien vive.

Le 3e dimanche de l'Avent (17 décembre 1922) il donne aux Bénédictines de Maredret une conférence spirituelle, qui devait être, pour elles, de sa part, la dernière. Il prit comme thème de son entretien l'*Introït* de la messe du jour, dont le texte est emprunté à saint Paul : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, je vous le répète : réjouissez-vous ; que votre modestie soit connue des hommes, car le Seigneur est proche » [1].

« Nous devons nous maintenir, expliqua-t-il en substance, avec sa conviction ordinaire, dans une joie continuelle, dans la modestie et l'humilité. 1) Notre joie doit être grande à cause de toutes les grâces que nous avons reçues par le Christ Jésus. Il s'est livré pour nous, il nous a rachetés, nous a offerts à son Père, nous a remplis de sa vie : *Christus pro peccatis nostris mortuus est, justus pro injustis, ut nos offerret Deo, mortificatus quidem carne, vivificatus spiritu* [2]. — 2) *Justus pro injustis.* Nous sommes les pécheurs, les injustes. C'est pourquoi nous devons être modestes, humbles. Nous sommes remplis de misères, de faiblesses, mais le Christ a bien voulu prendre sur lui toutes ces infirmités, afin de nous communiquer sa force. Dans la mesure où nous reconnaissons notre misère, où nous acceptons de participer à la Passion de Jésus, à la faiblesse dont il a bien voulu se revêtir, dans cette même mesure nous participons à sa force divine : *Gloriabor in infirmitatibus meis... Cum infirmor tunc potens sum*[3]. Nous devenons alors l'objet de la miséricorde divine et des complaisances du Père céleste qui nous voit en son Fils ».

Et voici la conclusion textuelle — profonde et émouvante — de cet ultime entretien :

« C'est à l'heure de la mort surtout que nous expérimenterons ce mystère et en bénéficierons. Le Christ a aboli la peine de la mort, notre mort a été ensevelie dans la sienne. Désor-

1. Philip. IV, 4-5.
2. « Le Christ a souffert la mort pour nos péchés, lui Juste pour des injustes, afin de nous offrir à Dieu, ayant été mis à mort selon la chair, mais rendu à la vie selon l'esprit ». I Petr. III, 18.
3. 2 Cor. XII, 5, 9, 10.

mais, c'est sa mort qui crie miséricorde pour nous, et le Père voit dans notre mort la reproduction de la mort de son Fils. C'est pourquoi « la mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur » *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* [1]. Depuis quelque temps, j'implore le Christ chaque matin à la sainte messe et lui demande de prêter à tous les mourants sa propre mort. En faisant cette prière, nous pouvons être assurés que le Christ accomplira pour nous, au moment de notre agonie et de notre mort, ce que lui nous aurons demandé pour les autres ».

* * *

A mesure qu'il approche du terme, sans d'ailleurs savoir que ce terme est imminent, le souvenir des souffrances de Jésus, qui lui a toujours été si cher, s'imprime davantage encore dans son âme. On a eu la bonne fortune de retrouver quelques-unes de ses dernières lettres : rien ne pourrait mieux nous dévoiler les sentiments dont son âme est pleine :

* « Je viens — écrit-il dans une lettre du 21 décembre 1922 — de rentrer de Paris où j'ai été très occupé et où j'ai enduré beaucoup de fatigue [2]. Je veux cependant vous envoyer quelques lignes pour vous montrer que je pense à vous et prie pour vous.

Vous êtes sur la bonne voie pour aller à Dieu. Une voie qui conduit toujours à lui malgré notre faiblesse, c'est la voie du *devoir accompli par amour*, en dépit des obstacles. Jésus est notre force ; *notre faiblesse assumée* par Lui devient *faiblesse divine*, et cela est étrange que « ce qui serait faiblesse de Dieu est plus fort que la force des hommes » [3]. C'est là une grande mais profonde vérité. La Passion de notre cher Seigneur n'est autre chose que le triomphe de la faiblesse divine sur toute la force et la faiblesse humaines. Mais pour cela une grande patience vous est nécessaire ainsi qu'une amoureuse acceptation de la volonté de Dieu à chaque moment, parce que *passionibus Christi per patientiam participamus* [4]. Pensez bien à ceci durant vos prières, et vous ferez de grands progrès.

1. Ps. CXV, 15.
2. Il avait notamment prêché les exercices de la retraite à des Bénédictines.
3. 1 Cor. I, 25.
4. « C'est par la patience que nous participons aux souffrances du Christ ». Saint Benoît, prologue à la Règle, fin.

J'ai besoin de beaucoup de prières en ce moment. Toujours vôtre en J.-C. ».

Répondant à ses chères Clarisses de Cork (Irlande), [1] pour lesquelles il éprouvait une vraie tendresse de père, — de cette tendresse qui déborde des lettres de saint Jean et de saint Paul, — il écrit, le 30 décembre 1922, un mois avant sa mort :

My dear little Children,

« Les Irlandais ont beaucoup de foi, et même lorsque Dieu semble les oublier, ils crient vers Lui jusqu'à ce qu'il soit forcé de se tourner vers eux, comme il le fit pour la femme chananéenne. J'ai souvent pensé, dernièrement, que vous avez dû être tentées de croire que je vous avais oubliées. C'est tout le contraire. Je pense à vous quotidiennement et vous place dans le Cœur de Jésus qui est le centre du mien pendant que je célèbre la sainte messe. Je Le supplie de nous prendre tous ensemble dans le Saint des Saints à travers le voile que saint Paul nous dit être le corps déchiré du Christ, et de nous présenter devant le trône de Dieu.

Vous ne pouvez vous rendre compte combien je suis pris à chaque moment, et tout le monde attend de moi que je sois toujours prêt. Notre-Seigneur m'aide, car Il a pris sur Lui toutes nos souffrances et faiblesses. Pour le moment, je suis *vraiment* accablé de travail et de soucis, et souffre de la grippe.

...Donc, mes chères petites enfants, vous voyez que ce n'est point manque d'affection, mais excès de travail et faiblesse, qui m'empêche de vous envoyer ce que mon cœur voudrait vous dire présentement.

... Je vous suis *très reconnaissant* pour l'envoi du beau livre de prières irlandais.

Daigne Dieu vous bénir et vous aimer toutes comme je le fais *from my heart of hearts !* »

Cette profonde pensée du « passage à travers le voile », à peine exprimée dans la lettre que nous venons de lire, il la

1. Ces religieuses irlandaises portaient à dom Columba une affection toute singulière ; elles avaient écrit, vers la Noël, une lettre où elles exprimaient leur véhément désir d'avoir de ses nouvelles ; aussi dès le 28 décembre, dom Columba leur adressa une carte pour les rassurer. « J'ai été profondément touché de votre souvenir qui me reste si fidèle. J'ai dû garder la chambre et ai été dans l'incapacité de rien faire. Je vous écrirai une longue lettre bientôt. Que Dieu vous bénisse et vous aime toutes comme je le fais de l'intime de mon cœur. J'ai dit la seconde messe de Noël pour vous ». La lettre promise, il l'écrivit deux jours après, le début de cette lettre fait allusion aux instances de ses chères clarisses.

développe dans une autre lettre écrite à la même date [1] à une de ses filles spirituelles. Ultimes confidences d'âme qui nous livrent le secret de sa vie intérieure, à la veille de se consommer — sans que d'ailleurs il le pressente — dans l'éternelle union.

(Après quelques mots d'excuse pour le retard de sa réponse, il continue) :

* « Chaque matin, à la sainte messe, je vous place dans le cœur de notre cher Seigneur et je le supplie, quand il entre dans le « Saint des Saints » (le *Sinus Patris*) à travers le voile — que saint Paul nous dit être son humanité crucifiée — de nous prendre avec Lui et de nous présenter au Père. « Le Christ est mort pour tous, dit saint Pierre, pour nous présenter à son Père, Lui, le Juste, pour nous, pécheurs, étant mort dans sa chair pour que nous soyons remplis de la force et de la puissance de son Esprit » [2]. Ce qu'Il présente au Père est toujours très agréable, quelque misérables que nous puissions être. Je vous présente ainsi chaque matin au Seigneur.

Je vois que notre cher Seigneur est sur le point de vous introduire dans la dernière étape que votre âme doit traverser avant de parvenir à Lui. Notre-Seigneur a pris sur Lui tous nos péchés et les a pleinement expiés, et cette expiation nous est appliquée par la *componction* et l'absolution. Mais ce point réservé, il a pris sur Lui toutes les infirmités et la faiblesse de son Épouse. Avant de parvenir à Lui, il faut qu'elle *voie*, et qu'elle *sente*, et qu'elle *connaisse* que tout vient de Lui, et que ce sont notre misère, notre pauvreté, nos infirmités qui, ayant été assumées par sa sainte Humanité, sont élevées, en lui, à une valeur divine. Ceci est un grand secret que peu comprennent. Saint Paul l'exprime en ces termes : « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités afin que ce soit la vertu et la force du Christ qui habitent en moi. C'est pourquoi je me réjouis dans mes infirmités » [3].

Quand chaque jour, en faisant le chemin de la croix, je contemple *Dieu*, l'*Infini*, le *Tout-Puissant* succombant à la faiblesse et tremblant à Gethsémani, je comprends qu'au lieu d'avoir pris, en s'incarnant, un corps glorifié, il a assumé un corps infirme comme le nôtre, *afin de rendre notre faiblesse divine en lui.*

Ce mystère s'accomplit à présent en vous afin de détruire

1. Exactement la veille, 29 décembre.
2. Même pensée exposée le 17 décembre précédent, aux moniales de Maredret.
3. 2 Cor. XII, 5, 9.

et de déraciner entièrement de votre âme la dernière trace de confiance en vous-même, dans les talents ou qualités qu'il vous a donnés et sur lesquels vous vous êtes peut-être appuyée un peu jusqu'ici. « Sa main gauche soutient votre tête et sa main droite vous entoure dans votre faiblesse ».

Dieu m'a montré ceci dans mon âme depuis quelque temps, et je ne suis jamais si heureux que lorsque, prosterné devant sa miséricorde infinie et lui montrant ma misère, ma faiblesse et mon indignité, je regarde tout le temps moins ma misère que sa miséricorde sans limite. Tout comme un petit enfant qui étant tombé dans une mare boueuse court vers sa mère, lui montrant son habit souillé, et pleure jusqu'à ce qu'il ait été nettoyé.

Je suis obligé de garder la chambre à présent, par suite d'un accès de foie, mais cela va déjà mieux ».

* * *

Dans un passage de cette lettre, dom Columba faisait allusion à un voyage qu'il devait prochainement entreprendre pour répondre à un désir depuis longtemps exprimé par ses moines. Ceux-ci, en effet, le pressaient de faire exécuter, selon la tradition, son portrait. Ce travail fut confié au célèbre peintre Janssens, ami de l'abbaye et auquel on devait déjà le portrait d'un des précédents abbés. Dom Marmion se rendit donc à Anvers. En quelques jours, l'œuvre fut magistralement esquissée.

En quittant Anvers, dom Columba s'arrêta au couvent des Dames du Sacré-Cœur de Linthout, puis il rendit visite à son cher Carmel de Louvain.

Depuis un an et demi, il ne l'avait visité. Encore ne le fit-il que sur d'instantes prières et mû par son zèle d'apôtre, ce zèle qui voulut toujours se faire tout à tous. Il y avait, dans ce monastère, une jeune professe née de parents anglais et qui, gravement atteinte dans sa santé, s'éteignait doucement. Souvent, au cours de sa maladie, la maîtresse des novices lui avait parlé de dom Columba, de sa doctrine profonde et bienfaisante, de son amour pour le Christ et les âmes. Un vif désir de le voir et de l'entendre s'était allumé dans le cœur de la malade : elle voulait entretenir dom Marmion en sa

langue et surtout lui confier le soin d'une âme de son pays au bien de laquelle elle s'intéressait particulièrement. Ce désir fut transmis par lettre au Père abbé ; on y joignait celui, non moins ardent, de toute la communauté. Il répondit par retour du courrier :

8 *janvier* 1923 :

« Je suis fort grippé et affaibli, mais je ferai tout ce que mon affection paternelle et mon zèle pour vos âmes me poussent à faire pour vous voir aussitôt que cela me sera possible : cette semaine ou la semaine suivante, car « vous pouvez avoir dix mille pédagogues, mais le Christ vous a donné *un père* » [1].

Arrivé le 13 janvier, il put entretenir la jeune malade. Il parla, de l'abondance du cœur, sur la mort et la miséricorde. Ce fut un festin d'âme pour celle qui n'avait plus elle-même que peu de semaines à vivre et qu'attendait l'éternité.

Après quoi, dom Columba se rendit au parloir pour donner la conférence spirituelle à la communauté. Au milieu de ces âmes qu'il connaissait et guidait depuis si longtemps dans les voies de la perfection, il laissa déborder son cœur de père dans un de ces entretiens simples et intimes dont il avait le secret. Il s'y rencontrait seulement plus d'onction que d'habitude. On eût dit une lampe qu'on a baissée ; si l'éclat de la lumière était moins vif, la douceur en devenait plus pénétrante. On a conservé le résumé de cette conférence : il y a de puissants raccourcis de pensée qu'on ne rencontre que chez les maîtres, et sous la sèche brièveté du schéma se laisse sentir l'ardeur des élans de l'âme :

« Au ciel, deux chœurs : — les anges : *Sanctus, sanctus, sanctus*. — Nous, les rachetés : *Misericordias Domini* IN ÆTERNUM *cantabo* [2]. Notre ciel : la louange, l'action de grâces pour la miséricorde infinie [3].

1. — Pénétrer dans le sein du Père, pour y comprendre ce goût, cette inclination comme irrésistible qu'il a de faire

1. 1 Cor. v, 75.
2. « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur ». Ps. LXXXVIII, 2.
3. Cette pensée lui était familière depuis de longues années ; nous la rencontrons déjà en 1888 (voir ci-dessus, p. 79).

miséricorde. La preuve : le message de la miséricorde infinie à la misère : *Jésus*, venu pour établir sur la terre le règne de la miséricorde, en se faisant semblable aux misérables.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem[1] : « Bienheureux celui qui comprend le mystère de ce « Pauvre », de ce « Misérreux » qu'est Jésus : « alors qu'il était riche, il s'est fait pauvre pour nous »[2], *Cum esset dives, propter nos egenus factus est.* Celui qui a compris ce mystère est entré dans le secret des desseins divins ; celui-là comprend que Dieu « a vraiment notre misère dans le cœur » : *(misericors, miserum cor)*.

Le plan de la Rédemption basé sur la miséricorde. « Dieu nous a aimés alors que nous étions *encore pécheurs*[3]. Il a voulu que son Fils devînt l'un de nous et *fût fait péché* »[4] pour effacer nos fautes et régénérer notre misère.

Il a mis à la tête de l'Église un pécheur (histoire de la chute de saint Pierre) afin que celui-ci apprît, par expérience, à accorder aux autres la miséricorde qu'il avait reçue.

2. — En face de ce rôle divin de la miséricorde, l'attitude de la misère : confiance absolue a) *dans les mérites* de Jésus, pour nous relever de nos chutes ; b) dans l'*intimité* de Jésus ; en nous abandonnant à son amour, il nous gardera.

Pour moi, en ce moment, toute ma vie spirituelle est d'étaler ma misère devant Lui ».

La conférence terminée, il se leva, et, debout au milieu du parloir, il dit :

— « Mes chères filles, retrouvons-nous *in sinu Patris* ».

Et sans ajouter un mot, il sortit. Beaucoup eurent le sentiment d'un adieu.

Après son départ, la jeune malade, très observatrice, dit à sa mère maîtresse :

— « Le Père Columba est un saint... mais il va mourir. D'ici quinze jours, vous entendrez dire qu'il est malade ; il l'est déjà... mais ce sera la fin... ».

Ces paroles allaient se réaliser à la lettre : le 30 janvier dom Marmion serait rappelé à Dieu, et le 20 février suivant, la petite carmélite partirait à son tour pour le ciel : le colloque spirituel de ces deux âmes se renouerait là-haut pour ne plus cesser.

1. Ps. XL, 2.
2. 2 Cor. VIII, 9.
3. Rom. V, 8.
4. 2 Cor. V, 21.

* * *

Dom Marmion rentra à l'abbaye le samedi 20 janvier, fortement enrhumé ; il trouva nombre de ses moines atteints de la grippe.

Malgré son état de malaise, il se livra à ses occupations habituelles, visita ses fils malades, et rien ne faisait prévoir que l'épidémie réservait ses coups les plus fatals au chef du monastère et qu'en peu de jours il allait être emporté [1].

Le 25, l'accablement était tel que dom Columba dut, le matin, faire effort pour se mettre debout.

— « Je me suis levé, disait-il dans la journée à son confesseur, pour pouvoir célébrer la messe de saint Paul ».

Nous savons quel amour il portait au grand Apôtre, à quel point il s'était assimilé la doctrine, la pensée et jusqu'aux sentiments du héraut de Jésus ; nous savons aussi combien aisément son âme, attentive aux textes liturgiques, s'en appropriait la succulente moelle. On devine dès lors l'intime écho qu'éveillèrent en elle les paroles mêmes de l'Apôtre choisies par l'Église pour la composition de cette messe. « Je connais Celui en qui j'ai mis ma confiance et j'ai l'assurance qu'il a le pouvoir de garder mon dépôt jusqu'à ce jour où il me jugera en toute justice ». Puis dom Columba relut ce récit admirable de la conversion de Saul que tant de fois il avait commenté, et que soulignaient alors les paroles du Graduel : « La grâce de Dieu ne fut point stérile en moi, mais elle demeure toujours en moi ». Le « Trait » mettait sur ses lèvres d'ardentes invocations au saint avec lequel il avait tant d'affinité d'âme : « Tu es un vase d'élection, apôtre saint Paul, et c'est à juste titre que nous te glorifions. Prédicateur de la vérité et Docteur des nations dans la foi et la vérité, intercède pour nous auprès de Dieu qui t'a choisi ».

Jadis, au jour où la grâce du baptême lui conférait, dans

1. Pour l'exposé des derniers jours de dom Marmion nous avons largement utilisé l'article du *Messager de S. Benoît*, de février 1923, sur le même sujet, article dû à la plume d'un de ses infirmiers, D. Eucher Foccroulle. Avec un zèle persévérant dont nous sommes heureux de lui témoigner notre gratitude, le même confrère nous a aidé à recueillir des documents sur plusieurs autres périodes de la vie de D. Columba.

une église dédiée à l'Apôtre, le titre d'enfant de Dieu, l'esprit de Paul s'était étendu sur son berceau ; durant des années, ses yeux d'enfant et d'adolescent avaient contemplé le tableau représentant la conversion de Paul ; au cours d'une longue existence, il s'était mis à l'école du héraut du Christ ; maintenant que sa course était achevée, Dieu lui donnait de ne quitter définitivement l'autel qu'après avoir célébré, une fois de plus, les merveilles de la miséricorde divine dans la conversion de Saul. La Providence relie parfois, par de telles harmonies, les étapes de la route de ses élus.

Après la messe, le Père infirmier vient lui parler des malades. Dom Columba lui dit :

— « La grippe ! Je crois que j'en suis atteint aussi ».

Le médecin, mandé aussitôt, lui ordonna de garder le lit.

Dom Marmion voulut d'abord écrire une lettre qu'il avait promise ; c'était une supplique au Saint-Père pour demander l'introduction, en cour de Rome, de la cause de la Mère d'Hoogvorts, fondatrice de la Société de Marie Réparatrice [1]. Ainsi les dernières lignes tombées de sa plume seraient encore animées de cette passion pour la gloire du corps mystique du Christ qui fut la sienne [2]. Après quoi, il régla les intentions de messes qu'il avait encore à célébrer, puis se remit aux mains de la Faculté.

Le soir, quand le Père Prieur vint le voir, il paraissait très accablé ; regardant son interlocuteur, il lui dit :

— « Père Prieur, je puis vous dire que, depuis des années, il ne se passe pas une heure sans que je pense à la mort ».

La mort pouvait donc venir.

* * *

Le lendemain, vendredi 26, l'état s'était aggravé au point que, dans la soirée, le médecin diagnostiqua une congestion aux poumons et au foie, compliquée d'urémie. Aussi le Père

1. Mère Marie de Jésus, morte le 22 février 1878.
2. Le jour auparavant, il avait achevé la rédaction du rapport à envoyer au Saint-Siège par lequel les religieuses de Tyburn demandaient leur affiliation canonique à l'ordre de saint Benoît.

Prieur décida-t-il de proposer sans tarder au vénéré malade la réception des derniers sacrements.

Dom Marmion avec un calme parfait accepta aussitôt la proposition. Il fait appeler son confesseur et se prépare soigneusement. L'heure est déjà avancée ; beaucoup de ses fils sont retenus par la maladie qui sévit avec violence ; quelques témoins seulement assisteront à la cérémonie profondément touchante dans sa simplicité.

Le Père prieur arrive portant le Saint-Sacrement. Suivant le rituel monastique, le malade est invité à renouveler les promesses du baptême et les vœux de religion. Dom Columba récite les formules par cœur et d'une voix assurée. Après les prières d'usage, il reçoit le saint Viatique.

Suit le rite de l'extrême onction.

— « Révérendissime Père, lui demande le Prieur, acceptez-vous la volonté de Dieu » ?

— « Oh ! entièrement », répond aussitôt le malade, avec un accent profond d'émouvante conviction.

On procède ensuite aux onctions sacrées, et on achève les dernières prières.

Quand il se fut recueilli quelque temps, dom Marmion appela son secrétaire et régla avec lui des affaires privées.

Le lendemain, l'accablement demeura extrême ; tout l'art de la Faculté était impuissant à arrêter les progrès du mal ; dès le début, celui-ci avait terrassé l'organisme.

Le malade se montrait reconnaissant des moindres services rendus, remerciant chaque fois avec une humilité touchante. Il ne manifesta jamais d'exigence ; il alla jusqu'à refuser le matelas qu'on lui proposait, préférant garder la paillasse ordinaire ; mais devant les instances de l'infirmier il céda, se soumettant d'ailleurs à toutes les prescriptions avec une simplicité d'enfant.

L'âme, malgré l'accablement, demeurait présente. L'intoxication causée par l'urémie amenait la torpeur des sens extérieurs, mais la vie intérieure restait vive. Un de ses fils lui dit que sa présence était encore nécessaire ; dom Columba répondit :

— « Je m'abandonne au bon Dieu ».

Peu de temps après, un autre lui ayant demandé s'il était content d'aller au ciel, il fit la même réponse. Tout se résumait pour lui dans ce sentiment d'abandon en la miséricorde divine.

Ce sentiment se traduisait parfois de façon singulière. Pour l'encourager, quelqu'un crut devoir lui rappeler le bien qu'il avait fait par ses ouvrages, et surtout par les conversions opérées.. Mais lui, protesta aussitôt d'un signe négatif, et murmura : *Deus meus, misericordia mea* [1] !

Cet abandon absolu trouvait surtout sa source dans la pensée des souffrances du Christ.

— « Donnez-moi mon chemin de croix », disait souvent le malade ; il désignait par là un petit chemin de croix de poche, composé de quatorze plaques de métal se repliant sur elles-mêmes et où se trouvaient gravées les scènes de la Passion ; il avait été indulgencié par Benoît XV. A plusieurs reprises, dom Marmion considéra les stations de la voie douloureuse ; il contemplait les derniers gestes du Christ, et unissait ainsi ses souffrances à celles qui avaient marqué les instants suprêmes de son divin Maître. Dans la croix seule qui sanctifie tout, se trouve, en effet, le salut.

A un moment donné, le malade s'écria :

— « De l'eau bénite » ! Sa foi vive lui avait toujours fait placer une grande confiance dans les bénédictions de l'Église. Jamais il n'entrait dans une cellule monastique ou n'en sortait sans se signer pieusement en prenant de l'eau au petit bénitier placé près de la porte. On lui offrit donc aussitôt de l'eau bénite, et, d'un geste rapide, il en jeta dans trois directions différentes. Pendant cet acte, la physionomie avait revêtu une expression particulière d'indignation et de mépris, ce qui fit supposer qu'il voulait éloigner l'esprit malin. L'instant d'après, il avait repris tout son calme. Cet épisode n'a rien qui doive nous étonner. La plupart des saints n'ont-ils pas éprouvé, en pareilles circonstances, les attaques de l'esprit des ténèbres [2] ? Le « prince de ce monde » ne devait-il pas

1. « Mon Dieu et ma miséricorde ». Ps. LVIII, 18.

2. On sait que quelques semaines avant sa mort, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus eut nettement l'impression d'un assaut du diable ; elle eut conscience d'éprouver son action sensible. Elle disait angoissée : « Oh ! comme il faut prier

porter une haine spéciale contre ce te âme d'apôtre qui avait déployé tant de zèle à lui arracher d'autres âmes ?

Tous les matins, la messe se célébrait dans la chapelle abbatiale, proche de la cellule du malade ; celui ci s'y unissait avec un grand recueillement, puis recevait la sainte communion. Le visage s'illuminait de joie intérieure chaque fois qu'on approchait de son lit la petite table où devait être déposé le ciboire.

Le lundi 29, fête de saint François de Sales, on lui présenta une image du saint que, depuis de longues années, il avait sur la table de son cabinet de travail ; il la baisa avec respect, puis se fit lire l'oraison de la fête : « Seigneur qui, en vue du salut des âmes, avez voulu que le B^x^ François votre confesseur et pontife se fît tout à tous, accordez-nous d'être remplis de la douceur de sa charité et de parvenir, par la lumière de ses conseils et le crédit de ses mérites, aux joies éternelles ».

Dom Marmion n'avait-il pas puisé dans les écrits du saint docteur le secret de l'amour de Dieu et, à son exemple, n'avait-il pas, pour gagner les âmes, cherché à se faire tout à tous ? Néanmoins, tel était son accablement qu'il laissa échapper ces paroles :

— « On n'a pas beaucoup de dévotion quand on est malade ».

Sa dévotion, en ce moment, était toute ramassée dans l'esprit d'abandon. Pourtant, il ne cessait de prier. La nuit du 29 au 30, qui fut la dernière, sa prière s'intensifia. Souvent il récitait le chapelet. Se souvenait-il de ce qu'il avait écrit dans *Le Christ vie de l'âme* ? « Si, chaque jour, nous avons dit à la Mère de Jésus : « Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort », quand viendra l'instant où le *nunc* et l'*hora mortis nostrae* seront un seul et même moment, soyons assurés que la Vierge ne nous abandonnera pas ».

pour les agonisants ! Si l'on savait !... Je crois que le démon a demandé au Bon Dieu la permission de me tenter par une extrême souffrance, pour que j'arrive à manquer de patience et de foi ». On sentait du mystérieux autour de soi et l'on crut bon d'allumer un cierge bénit ». Cf. ANGOT DES ROTOURS, *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, p. 137.

Au chapelet succédait la récitation du *Magnificat*, et l'âme, suivant sa pente habituelle, s'arrêtait, en les répétant plusieurs fois, aux versets qui exaltent la bonté divine : « La miséricorde du Seigneur s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent ; le Seigneur a accueilli son serviteur parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde ».

Souvent aussi on l'entendait murmurer le *Benedicite omnia opera Domini Domino*, une de ses prières accoutumées ; il éprouvait le besoin d'appeler toutes les créatures à magnifier cette gloire du Seigneur qu'il allait bientôt contempler. Aux cantiques sacrés, aux psaumes, il mêlait les oraisons liturgiques qui lui étaient les plus familières [1].

Ainsi tous les textes qui, durant sa vie, avaient servi habituellement à alimenter sa prière intime se retrouvaient sur ses lèvres de mourant pour préparer son âme à la divine Rencontre.

* * *

Celle-ci était proche ; la terre, même avec ce qu'elle a de plus grand et de plus sacré — les symboles cultuels, les formes sensibles du service de Dieu, — s'éloignait et, dans la splendeur toute voisine de l'éternité, l'âme se recueillait. Les nombreux amis et communautés religieuses qu'on avait informés de la maladie de dom Marmion commençaient à répondre aux demandes de prières. A chaque instant arrivaient des témoignages d'intérêt et de vénération. On les communiquait au malade, pour autant que le permettait son état. On lui lut le télégramme de Sa Majesté la Reine, celui du Cardinal Mercier qui rappelait les liens intimes d'une vieille amitié et demandait qu'on le tînt au courant de la situation. Ces témoignages le touchaient visiblement, mais il ne proféra aucune parole. Faiblesse et difficulté de parler ? Sans doute ; mais aussi recueillement de l'âme qui se tournait de plus en plus vers Dieu.

1. Sans doute, il est difficile de dire jusqu'où il y avait prière et où commençait l'automatisme de prière ; mais si malaisé qu'il soit de faire ce départ, cet automatisme inconscient mérite d'être noté : il montre comment la prière était devenue habituelle à dom Marmion et ancrée dans son psychisme inférieur.

Après la lecture d'un billet qui lui annonçait des fiançailles dans une famille à laquelle il s'était particulièrement intéressé, le malade dit ces simples mots du Psalmiste : *Omnis càro faenum.* — Réponse émouvante, si on en replace les paroles dans le contexte et qu'on s'arrête à la pensée intégrale de l'écrivain sacré : « *Toute chair est de l'herbe*, et toute sa grâce comme la fleur des champs ; quand le souffle de Jéhovah a passé sur elle, l'herbe se dessèche et la fleur se flétrit » [1]. Lui-même, ne présentait-il pas en ce moment la réalisation de cette image saisissante ? Mais si l'enveloppe mortelle était en train, selon l'expression de saint Paul, de se dissoudre, l'âme, elle, allait bientôt se trouver pour toujours avec le Christ.

Il fut touché par l'arrivée de dom Robert de Kerchove, abbé du Mont-César à Louvain et Président de la congrégation belge. C'était dom Robert, qui, jadis, en qualité de prieur, avait, avec dom Placide, accueilli le jeune prêtre irlandais à Maredsous ; depuis, pendant tant d'années, il l'avait eu comme confrère, puis comme subordonné, et toujours comme ami. Au malade, il apportait un suprême témoignage de fraternelle estime et le réconfort affectueux de sa présence.

Chaque matin aussi, bon nombre de ses fils venaient prendre de ses nouvelles, bien que des bulletins de santé fussent régulièrement communiqués à la communauté. Les deux derniers jours, ils vinrent plus nombreux parce qu'on savait qu'il allait plus mal. Ils étaient avides de recevoir une dernière bénédiction et de recueillir, de ces yeux qui allaient s'éteindre, un dernier regard paternel. Dom Marmion les reconnut encore facilement et dit aux uns quelques mots affectueux ; à d'autres, il rappela les grâces que Dieu leur avait faites, à tous il donna un signe d'intérêt.

La journée du mardi 30 devait être la dernière de sa vie terrestre. Comme les autres jours, il put le matin recevoir le Pain de vie. — En cette férie de la semaine de la Septua-

1. Isaï. XL, 6-7.

gésime, la messe était reprise du dimanche précédent : *Circumdederunt me gemitus mortis.* « Les gémissements de la mort, — ainsi débute l'*Introït* — m'ont environné ; dans ma tribulation j'ai invoqué le Seigneur, et du haut de son temple, il m'a exaucé... Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force ; le Seigneur est mon appui, mon refuge et mon libérateur ».

Pour lui, tous ses fils redisaient les paroles liturgiques du Graduel, d'un relief si marqué à cette heure : « Vous êtes, Seigneur, notre appui au temps du besoin, dans la tribulation ; qu'ils espèrent en vous ceux qui vous connaissent, car vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent ».

Dom Columba avait « cherché » le Seigneur ; il avait fait de cette « recherche sincère de Dieu », réclamée par saint Benoît, la loi de toute sa vie. N'avait-il pas été de ceux qui, selon la parole de saint Paul, rappelée dans l'épître de la messe, avaient « couru dans l'arène afin de remporter le prix » ? Ou encore, selon l'image même du Sauveur évoquée dans l'Évangile du jour, n'était-il pas de « ces ouvriers que le Père de famille envoie à sa vigne et qui y travaillent » sans trêve pour la gloire de leur Maître ? Maintenant, « le soir était venu », et le serviteur fidèle, après avoir « supporté le poids du jour et de la chaleur », allait recevoir son salaire.

Le déclin des forces s'accentuait, et il était visible que la fin approchait. L'après-midi, le confesseur de dom Marmion vint le réconforter par cette parole :

« Mon Révérendissime Père, vous allez bientôt paraître devant Notre-Seigneur Jésus-Christ ; témoignez-lui maintenant cette confiance inébranlable que vous nous avez prêchée si souvent ».

Le malade n'était plus à même d'articuler distinctement une réponse. Mais nulle parole ne convenait mieux, en ce moment, à cette âme que faisait vibrer toute parole de foi. Sa prière, du reste, répondait à cette suggestion ; on l'entendit maintes fois répéter ce verset du *Magnificat* : « Le Seigneur a agréé Israël son serviteur ; il s'est souvenu de sa miséricorde », *Recordatus misericordiae suae.*

Le soir, vers 5 heures, la communauté fut rassemblée pour les prières des agonisants, pendant que le vénéré malade tenait en main le cierge bénit. Les prières furent récitées par le père abbé Président de la congrégation, dom Robert de Kerchove, auquel répondait la communauté. Spectacle touchant que cette couronne de fils enveloppant de leurs prières un père vénéré, et invitant toute la cour céleste à venir à l'aide et à la rencontre d'une âme en marche vers l'éternité. Et quel relief saisissant prenaient en la circonstance certaines invocations :

« Dieu miséricordieux, Dieu clément, regardez favorablement votre serviteur Columba, et daignez l'exaucer. Seigneur, ayez pitié de ses gémissements, ayez pitié de ses larmes ; et puisqu'il ne se confie qu'en votre miséricorde, accordez-lui la grâce d'entrer en paix avec vous. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur »...

Les prières terminées, la communauté se retire ; seuls restent quelques disciples intimes. Les supplications pour le malade ne cessent point et se font plus instantes : on murmure devant lui, pour lui, les litanies de la Vierge, les Psaumes les plus appropriés à la circonstance : *Qui habitat in adjutorio Altissimi* ; le *Benedictus*. De temps à autre, on lui suggère de ces textes dont son âme s'était nourrie : « O Jésus, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant... Personne ne vient au Père que par moi... Volontiers, je me glorifierai dans mes infirmités pour qu'habite en moi la force du Christ... Seigneur, ne me rejetez pas de votre face » !

L'ultime prière se trouva être la récitation des litanies du Sacré-Cœur, où peuvent se résumer tous les sentiments confiants d'une âme croyante et aimante : « Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en vous... Espérance de ceux qui meurent en vous... » Pour terminer : « Jésus, Marie, Joseph » ; et enfin, l'invocation suprême : « Jésus, Jésus, Jésus... » !

Vers neuf heures et demie, la respiration s'affaiblit sensiblement, le visage pâlit, le moment de l'éternité est arrivé. On asperge d'eau bénite le front du malade, on lui fait baiser le crucifix. Un peu avant dix heures, un dernier effort, une

contraction des lèvres : l'âme a déchiré son enveloppe mortelle pour paraître devant son juge...

Aussitôt, le prieur récite le *Subvenite* : « Venez, ô Saints de Dieu... Accourez au-devant de lui, ô Anges du ciel !... Que le Christ qui t'a appelé te reçoive pour jamais dans son Royaume »... !

* * *

Dès que se répandit la nouvelle de la mort de dom Columba, arrivèrent de tous côtés des témoignages émus. Nous ne nous y arrêterons pas ; il nous faut seulement retenir le sentiment qui les animait : une vénération pleine de gratitude envers celui qui avait passé en faisant le bien par le fécond rayonnement de sa parole apostolique, l'influence salutaire de ses écrits, l'exemple constant de ses hautes vertus.

Nous ne nous attarderons pas non plus au récit des funérailles, qui eurent lieu à Maredsous, trois jours après le décès. Malgré la rigueur de la saison et la difficulté des communications, une foule d'amis accourut pour rendre un dernier hommage au chef de l'abbaye. L'Évêque de Namur, Mgr Heylen, avait tenu à présider lui-même la cérémonie funèbre ; il était assisté de Mgr Crooij, évêque de Tournai, et entouré de plusieurs abbés de l'Ordre de saint Benoît et de saint Norbert, et de nombreuses personnalités ecclésiastiques. Au premier rang des notabilités, figuraient le général Doutrepont représentant S. M. le Roi Albert de Belgique, le Baron Gaiffier d'Hestroy, Gouverneur de la Province de Namur.

Au cours de la cérémonie, un des fils de dom Marmion montra en des paroles d'une grande élévation comment, pendant toute son existence et surtout durant son abbatiat, dom Columba avait réalisé sa devise : *Magis prodesse quam praeesse*, « Être utile plutôt que commander ».

Le souvenir de ce grand moine, l'exemple de sa sainte vie dépensée tout entière au service du Christ et des âmes, occupaient fortement les esprits : à l'issue de la cérémonie, deux personnes du monde que séparait une longue et vive inimitié

se réconcilièrent : invisiblement, par delà la mort, l'apôtre du Christ continuait son œuvre bienfaisante de paix et d'amour.

Dom Marmion repose au caveau des abbés, situé au fond du petit cimetière monastique, à l'ombre de cette église où il s'était voué à Dieu, trente-cinq ans auparavant, et dans laquelle, durant treize ans, il avait présidé, au milieu de ses fils, au sacrifice de la louange.

Lors des funérailles, l'absence du cardinal Mercier avait été d'autant plus remarquée que, quelque temps auparavant, aux fêtes du cinquantenaire de l'abbaye, en octobre 1922, l'illustre Prélat avait proclamé l'intime et indéfectible union qui existait entre lui et l'abbé de Maredsous. Cette absence était motivée par une indisposition du Primat de Belgique. Une lettre du cardinal, écrite à une religieuse, deux mois après, le 9 avril 1923, nous révèle quels furent, en la circonstance, ses sentiments. Page d'une grande simplicité et d'une rare noblesse, qui honore autant celui qui l'a signée que celui qui l'a inspirée :

« Vous avez la bonté de me parler du cher R^me^ abbé Columba. Croiriez-vous que je souffre de vous entendre reparler de ses derniers moments ? Et voici pourquoi : dès que je fus informé de la gravité de son état, je voulus, comme c'était mon devoir et mon désir de cœur, partir pour Maredsous. Mon entourage (Vicaires généraux et secrétaire) fit au voyage une opposition devant laquelle je cédai. J'avais, en effet, commis une imprudence. Me croyant guéri d'un accès de grippe, j'avais risqué un déplacement à Bruxelles et en étais revenu avec une aggravation qui devenait inquiétante. De la sollicitude, raisonnable, je le veux, de mon entourage, mais dont il me semblait que je devais triompher. — L'amitié a ses droits, la reconnaissance a ses devoirs et je croyais, je crois encore que c'était le moment de m'appliquer la parole : Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas.

Mais enfin j'ai cédé. J'en ai souffert plus que je ne puis vous le dire, à la pensée que le cher et vénéré malade partait

pour l'éternité sans avoir pu comprendre ni s'expliquer mon absence.

Après le décès, lors des funérailles, mêmes luttes, mêmes angoisses. Pour le public aussi, pour les Pères surtout, le fait que, sans être alité et en danger grave, je n'étais pas là pour rendre à un vieil ami, à un fidèle confesseur, mes derniers devoirs, a dû être déconcertant. J'en ai souffert et le souvenir que j'en ai gardé m'humilie encore quand j'y repense. Plus d'une fois j'ai pris la plume pour envoyer des explications, mais l'idée qu'on aurait de la peine à les accepter m'a paralysé et je me suis borné à attendre que le Bon Dieu fît voir à son élu que je n'ai pas manqué à l'amitié.

Je cherche ce que je pourrais vous dire sur le cher R^me^. Mon impression d'ensemble est que notre cher défunt était un grand cœur, la sensibilité en personne ; il n'a jamais eu d'amertume à l'égard de qui que ce soit, mais a accueilli, cherché toutes les occasions de se dévouer à autrui. Il était très sensible, a beaucoup souffert moralement, mais a toujours porté au dehors une physionomie de bonne humeur et accepté avec une filiale et surnaturelle soumission toutes ses épreuves. Il savait compatir parce qu'il avait souffert et souffrait même de choses que d'autres eussent regardées de haut avec un dédain stoïque. Lui était aux antipodes du stoïcisme : il était aimant, humble, j'allais dire bon enfant. Il m'a dit — il n'y a pas bien longtemps — qu'il pensait tous les jours à la mort et s'attachait à remettre, par anticipation, son âme entre les mains du Bon Dieu. Elle est entre les mains divines, et je ne peux douter que la divine miséricorde, en laquelle il avait foi si profondément, ne lui ait déjà pardonné ses imperfections humaines et ne l'ait fait entrer *in gaudium Domini sui.* »

Nous compléterons cette lettre par les paroles du cardinal Mercier au cours d'un entretien qu'il eut, plus de deux ans après, avec un ami commun. Lors de cette entrevue, le nom de dom Columba ayant été prononcé, l'interlocuteur crut pouvoir demander au cardinal :

—«Éminence, puis-je savoir quel souvenir vous avez gardé du Père Columba ?»

— « Quel souvenir j'en ai gardé ? Un souvenir ineffaçable. Vous savez que nous étions très intimes ; j'avais pour lui une affection d'ami qui remontait au temps où j'étais à Louvain ; je lui portais une véritable vénération.

Assurément, vous le savez aussi, le Père Columba, comme tout homme d'ailleurs, avait des lacunes : il manquait de certaines qualités de l'homme d'administration ; parfois impulsif dans l'action, facilement exubérant, mais c'étaient là, chez lui, défauts de race et de tempérament.

Mais quel homme de Dieu ! Et surtout quelle âme intérieure ! Sur ce point, il faut le louer sans réserve. En lui, le religieux était admirable ; il était une âme vraiment sacerdotale, pleine de zèle. Il était aussi d'une belle simplicité dans ses manières et dans ses paroles ; d'une grande bonté et d'une extrême serviabilité, avec de la bonhomie. Ce qui m'a toujours frappé chez lui, c'est la vivacité de sa foi et sa profonde humilité... »

A ce moment, le cardinal, appelé d'urgence, dut interrompre l'entretien et prendre congé de son interlocuteur.

Si concis que soit ce témoignage, il n'en est que plus significatif, et assurément ceux de nos lecteurs qui nous ont suivi jusqu'ici le ratifieront.

* * *

Dom Marmion nous est apparu comme une personnalité originale, riche et ardente ; il s'est révélé à nous comme une âme constamment tendue à la recherche de Dieu et admirablement fidèle à la grâce : cette fidélité se dégage de toute la trame de son existence, semblable à une ligne lumineuse qui, en s'accentuant, nous saisit et nous captive. La domination de Dieu a fait de lui un homme intérieur, un mystique puissant, un directeur spirituel selon le cœur de Jésus-Christ, un apôtre profondément détaché de lui-même et saintement épris du perfectionnement du prochain. La lumière divine l'a baigné dans ses splendeurs et l'ardeur de sa foi a rayonné sur les âmes. Dom Marmion fut grand,

de la grandeur que confère à la vie humaine l'inlassable et émouvante continuité de ses ascensions vers les sommets de Dieu ; il fut grand par l'ampleur de sa charité comme par la profondeur de sa contemplation.

L'homme, en lui, a disparu avec ses déficience humaines [1] ; mais sa personnalité survit sur cette terre, de la manière dont survivent ceux qui, consacrés à Dieu, l'ont généreusement servi, Lui et son Église, par la vertu, par l'action et par la plume.

Il survit d'abord, à l'insu de tous — au su de Dieu seul — par l'efficacité cachée que ses mérites ont eue ici-bas sur autrui, et par les grâces que sa prière et ses sacrifices ont fait secrètement descendre sur les âmes, comme autant de divines semences, destinées à prolonger leurs fructifications. Nous penserions manquer à l'esprit de foi qui distinguait l'abbé de Maredsous lui-même, si, réfléchissant sur ses éminentes vertus, nous omettions de lui attribuer, en première ligne, ce mode de pérennité [2].

Il survit dans les âmes qui, sans avoir eu avec lui d'autres rapports que ceux du pénitent au confesseur d'occasion ou de l'auditeur au prédicateur de passage, ont ressenti la chaleur de son zèle, et l'exceptionnelle bienfaisance de son conseil ou de sa parole. Rappelons-nous ce qu'écrivait une jeune fille canadienne, de longs mois après la mort de dom Columba :

1. « D'ailleurs, il est possible d'être un saint,— écrit Mgr Goodier, S. J., qui daigna également honorer dom Marmion de son amitié et qui a laissé des écrits dont la doctrine s'apparente de près à celle de dom Columba, — il est possible d'être un saint et d'être, sous bien des rapports, plein de défauts. Interrogez les saints eux-mêmes, et tous vous parleront de leurs misères et de leurs défaillances. Mais il y a quelque chose d'impossible ; et c'est ceci. Il est impossible de progresser dans la connaissance, l'amour et l'imitation du Christ, sans que, en même temps, on n'avance dans la perfection de toutes les vertus, et qu'on ne devienne chaque jour, plus saint... La vérité n'existe que lorsque le fond de l'âme est atteint, et cela c'est l'œuvre de l'amour et rien que de l'amour. C'est seulement quand la créature aime réellement que tout son être se transforme ; jusqu'alors, il n'y avait presque rien de fait. Ainsi la connaissance et l'amour de Jésus-Christ va plus profondément que le plus stoïque effort : ...c'est la substance même de la perfection ». *Un chemin court vers la sainteté.*

Paroles que nous avons tenu à citer parce qu'elles font admirablement écho à celles qu'a si souvent fait entendre dom Marmion.

2. Plus d'une faveur déjà a été obtenue par l'intercession de dom Columba ; citons seulement ces lignes d'une carmélite irlandaise, à la date du 21 septembre 1925 : « En trois occasions différentes de cette année, j'ai obtenu des faveurs très spéciales par l'intercession de votre saint Père abbé Columba. J'ai une confiance absolue dans son pouvoir auprès de Dieu. Chaque fois que je l'ai prié, j'ai été exaucée avant la fin de la neuvaine, et je lui demandais des faveurs spirituelles personnelles qui ont eu une grande influence sur ma vie spirituelle en vue de mon progrès intérieur ».

« Je n'ai causé qu'une seule fois avec dom Marmion, mais il m'a laissé une telle impression de surnaturelle bonté que tout ce qui me le rappelle me rapproche du Bon Dieu. C'est comme si la grâce qui accompagnait sa présence s'attachait encore à son souvenir ».

Il survit ensuite, et plus particulièrement, dans beaucoup de mémoires et d'affections. Chez ceux qui l'ont connu et aimé, soit dans des relations directes, soit dans le commerce de la correspondance spirituelle, demeure le souvenir ineffaçable d'un noble esprit, d'un grand cœur, soulevé, soutenu et possédé par une grande passion : la passion du Christ et des âmes à amener et à donner au Christ pour la gloire du Père. Et n'est-ce pas parce qu'il s'est « livré » — c'est le terme dont il aimait à se servir — et « livré » tout entier au Seigneur Jésus, qu'en lui les dons et les énergies les plus divers d'une riche nature se sont remarquablement développés sous le souffle de l'Esprit de Dieu ? N'est-ce pas au service du Christ que, chez lui, la nature et le surnaturel, la pensée et l'action, la prédication et la vie intérieure ont réalisé entre eux une unité profonde, une totale harmonie dont la sincérité est un des charmes les plus séduisants de son extraordinaire personnalité ? C'est la beauté, la grandeur et la force de cette existence intime que son incomparable et rayonnante unité.

Enfin, s'il a ainsi une existence posthume dans le bien que sa vertu et son action ont répandu, et dans le souvenir fidèle que gardent de lui ceux qui l'ont particulièrement fréquenté et apprécié, il subsiste d'une manière tout à fait durable et comme indestructible dans les écrits spirituels qui continuent et continueront indéfiniment sur les âmes le rayonnement de son apostolat.

Au lendemain de la mort de dom Marmion, un juge autorisé[1] écrivait : « Pour des milliers d'âmes chrétiennes, son [image] restera liée à la lumière et à l'amour du Sauveur, qu'elles ont puisés dans les trois volumes qui perpétuent au sein de l'Église son action apostolique. Peu d'ouvrages de spiritualité

1. R. P. de Guibert, S. J., *Revue d'ascétique*, avril 1923.

ont connu un pareil succès auprès des âmes les plus diverses : succès qui se maintiendra, car ces livres, tout en ayant leur physionomie bien propre, sont de ceux qui durent ».

Appréciation que confirmait, en l'expliquant, un autre critique de la même école, et non moins compétent, le P. Doncœur : « La solidité théologique, le sens averti des âmes, la limpidité loyale de l'expression donnent à de tels ouvrages mieux qu'un succès éphémère. L'équilibre humain et l'onction du Saint-Esprit sont le garant et le secret de leur longue fécondité » [1].

La mort, en effet, n'éteint pas de pareils flambeaux.

* * *

Nous avons laissé si souvent la parole à dom Marmion qu'on nous permettra de recueillir encore de ses lèvres, en guise de conclusion, son dernier enseignement. *Ultima verba*, en effet, ou, si l'on veut, *ultima scripta*, car il s'agit de sa dernière lettre spirituelle écrite sept jours seulement avant sa mort. Elle est adressée à une novice irlandaise, au progrès spirituel de laquelle il s'attachait particulièrement et qui allait entrer en retraite privée, avant de se consacrer à Dieu par les vœux de religion. Comme toujours, sa vive charité et son zèle ardent pour les âmes éclatent dans son style. Nous connaissons déjà quelques-unes des idées contenues dans ces lignes, mais ici la pensée se ramasse et se condense, et sous une forme concise, se résume, en cette page, ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans l'enseignement de dom Columba. Mais surtout ces lignes découvrent quels étaient les sentiments et les aspirations les plus habituels de sa propre âme à la veille de quitter la terre. Lignes d'autant plus émouvantes qu'à l'heure où il les écrivait, il ignorait lui-même l'imminence de son départ pour le ciel, puisqu'il parle d'une retraite qu'il devait prêcher quelques semaines plus tard. Elles rendent, pourtant, ces lignes, un son d'éternité, en rappelant la prière d'adieu que Jésus adressa pour les siens à

1. R. P. Doncœur, *Études*, l. c.

son Père au moment de consommer son sacrifice suprême. A tous ces titres, il nous les faut recueillir avec respect.

Maredsous, 23 janvier 1923.

Ma chère enfant,

* « Rien qu'un petit mot, qui me vient du cœur, pour vous dire que je suis avec vous dans votre offrande de profession religieuse. Saint Pierre dit : *Christus pro omnibus crucifixus est, Justus pro injustis*, UT NOS OFFERRET DEO [1]. Ce que le Christ crucifié offre à son Père est toujours acceptable, quelque misérables que nous soyons. Je dirai la messe pour vous le 25 [2], demandant à Jésus de vous prendre avec Lui à travers le voile, c'est-à-dire à travers son Humanité crucifiée, pour vous introduire dans le Saint des Saints. Pendant les exercices spirituels de la retraite (que je dois donner en février à la communauté) j'espère vous montrer ce qu'est ce Saint des Saints. Je désire que ce soit *notre* demeure. « Père, disait Jésus, je veux que là où je suis, mes serviteurs soient également». Je désire que nous passions à travers le voile et que nous habitions là, avec Jésus, dans l'amour.

Ce programme est élevé, — mais c'est notre destinée, — c'est *le désir de Dieu*, — c'est le fruit et l'objet de la Passion de Jésus.

Je regrette vraiment de n'être pas à ... pour votre profession, mais il n'y a pas de distance pour ceux qui sont unis dans le Christ. Je désire que vous fassiez cette petite retraite avec grande ferveur, puisqu'elle contient le programme de ce voyage dans lequel je vous guiderai pendant votre vie.

Priez pour moi, comme je le fais *tous les jours* pour vous. Votre Père en J.-C. »

Digne testament spirituel d'un maître d'ascétisme et d'un grand moine, dont nous avons entrevu — à peine ! — tout au long des pages de ce volume, l'admirable vie intérieure.

Ne pouvons-nous pas avoir la confiance que sa sainte âme a « passé, pour toujours, à travers le voile », et qu'elle demeure désormais « dans le sein éternel du Père, — avec Jésus — dans l'Amour » ?...

1. « Le Christ a souffert pour nous tous, lui Juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu ». I Petr. III, 18. C'est la même pensée que dom Marmion avait exposée dans son dernier entretien aux moniales de Maredret, le 17 décembre précédent (voir ci-dessus, p. 526) et reprise dans une lettre du 29 décembre suivant.
2. Cette messe, comme nous l'avons dit, fut la dernière.

De cette vie si riche et si une se dégagent de multiples et précieux enseignements, mais il semble qu'elle nous redise surtout la parole de saint Paul qui s'applique si bien à dom Marmion : « C'est par la grâce du Christ que je suis ce que je suis, mais cette grâce en moi n'a pas été vaine... »

En le quittant, n'est-ce pas, plutôt qu'un adieu, une prière que nous lui adressons, la prière d'être, comme lui, généreusement, « inlassablement fidèle à l'Amour » ?...

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

CHAPITRE I. — L'ÉLU DU SEIGNEUR (1858-1874) 1

Complexité et unité de la physionomie de dom Marmion. — Les Marmion et les O'Rourke. — La foi irlandaise. — Piété de William Marmion. — Herminie Cordier. — Enfance de Joseph Marmion. — Le jeu de la poupée. — « L'argent n'est pas tout » ! — Rosie et Joe. — Éducation secondaire. — Grave tentation au seuil du sanctuaire. — *Quasi sagitta electa*.

CHAPITRE II. — LA FORMATION SACERDOTALE (1874-1881) . . 16

Holy Cross College. — L'étudiant. — Amitiés naissantes. — Vie de piété. — Father Gowan. — La dévotion du chemin de la croix. — Travail de la vertu. — Mort de M. Marmion. — Faveur insigne : lumière sur l'infinité de Dieu. — Séjour à Rome. — Études à la Propagande. — Influence de Satolli : la découverte de la *Somme théologique*. — Il remporte la médaille d'or. — Ordination sacerdotale. — Départ de Rome.

CHAPITRE III. — DÉBUTS DU MINISTÈRE ET VOCATION RELIGIEUSE (1881-1886) 30

Idéal missionnaire. — Premier contact de l'abbé Marmion avec la vie bénédictine : appel de Dieu. — Visite à Maredsous. — Ministère en Irlande : Dundrum. — Professeur à Clonliffe. — Ministère auprès des âmes consacrées et des prisonniers. — L'attrait du cloître renaît plus impérieux. — Mobile profond de sa vocation : amour de l'obéissance. — Lettres à une novice. — « Si j'entrais en religion demain... » — Sa décision. — Vives objections de la part de ses amis. — « Je me sens appelé par le cloître : *il faut* que j'y aille ». — Adieu à l'Irlande.

CHAPITRE IV. — L'INITIATION MONASTIQUE : « ...*SI VRAIMENT IL CHERCHE DIEU* » (1886-1888) 47

Le noviciat, période de probation et de formation. — Épreuves du Frère Columba durant son noviciat : il est et il se sent l'étranger. — Le Père Maître dom Benoît. — Constance d'âme du frère Columba dans l'épreuve : « Plutôt me faire hacher que de sortir ». — Ses « lumières ». —

Humilité et componction. — Union à Jésus par qui on devient enfant du Père. — Renoncement et obéissance d'amour. — Son esprit de prière et de foi. — Cherchait-il vraiment Dieu ? — Profession religieuse : « enseveli tout entier et tout vivant ».

CHAPITRE V. — LA VOIE DE LA PERFECTION (1888-1891). . . 76

Le frère Columba est moine. — Il parachève sa formation. — Humilité et confiance. — Générosité. — La voie de l'obéissance parfaite. — Vie d'union à Dieu. — La liturgie source de « lumières ». — Charité envers le prochain. — La profession solennelle, holocauste de foi, d'espérance et de charité.

CHAPITRE VI. — ASCENSIONES CORDIS (1891-1899) 91

Diversité de l'activité monastique de dom Marmion à cette époque. — Son insuccès comme surveillant au collège, son succès comme professeur. — Second maître des cérémonies et zélateur. — Activité extérieure : heureux débuts et variété du zèle extérieur. — Sa vie intérieure : notes de retraite. — Lettre à une religieuse. — « Faire de Jésus mon seul amour ». — Les obstacles à l'union. — Épreuves : la foi pure. — Voyage en Irlande. — Les « stations » de l'humilité et de la confiance. — Dernière retraite avant le départ pour Louvain. — Le noyau doctrinal du *Christ vie de l'âme*. — Esprit d'abandon.

CHAPITRE VII. — LOUVAIN (1899-1909). — L'ACTIVITÉ EXTÉRIEURE 128

Le Mont-César. — Fondation de l'abbaye bénédictine. — Dom Columba en est Prieur. — Son obéissance à l'abbé et son dévouement au monastère. — Dom Marmion professeur de théologie dogmatique. — Comment il envisage son enseignement. — Le penseur. — L'éducateur : applications du dogme à la vie spirituelle. — Ses conférences ascétiques. — Action de dom Marmion dans la cité universitaire. — Variété de son ministère extérieur. — Secret de la fécondité de ses œuvres : l'intensité de sa vie intérieure.

CHAPITRE VIII. — GRACES D'UNION 156

La vie intérieure de dom Marmion à Louvain caractérisée par des grâces d'union. — Saint Paul. — La perfection consiste dans l'union avec le Christ. — Abondantes lumières. — La vie de foi. — La lecture du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales. — L'union fondée sur le sacrifice. — Épreuves de dom Marmion : son héroïque générosité. — Tonalité particulière de son union au Christ à partir de 1905 : « déposer son moi aux pieds de Jésus ». — Le mystère de la Trinité et la vie de l'âme. — L'union à Jésus « dans le sein du Père ». — *Omnia subjecisti sub*

pedibus ejus. — Acte de consécration, Noël 1908. — Retraite à Paray.

CHAPITRE IX. — L'ABBATIAT (1909-1923) 193
Dom Marmion est élu abbé de Maredsous. — Ses sentiments. — Quel fut son rôle. — Son enseignement doctrinal. — Son ministère spirituel. — La conversion des moines de Caldey. — L'invasion et l'occupation allemandes. — Mission de dom Columba en Angleterre. — Sa rentrée en Belgique. — Épreuves nouvelles. — Libération du territoire. — Visite de S. M. la Reine Élisabeth à Maredsous. — Formation de la congrégation bénédictine belge. — Fêtes du cinquantenaire de l'abbaye de Maredsous (1922).

CHAPITRE X. — LE REPRÉSENTANT DU CHRIST 220
Conception primordiale du cénobitisme bénédictin : l'abbé représente le Christ. — Vues surnaturelles qu'apporte dom Marmion dans son gouvernement. — Comment il conçoit son rôle de « médiateur » auprès de Dieu. — Dom Marmion « père spirituel ». — Sa noble simplicité. — Sa bonté affable. — Sa jovialité communicative : dom Marmion en récréation au milieu de ses moines. — Constance de ses affections. — Son oubli des torts d'autrui. — Sa bienveillance active. — Exceptionnelle sensibilité : comment dom Columba la met au service de la grâce. — — Son humilité. — Vertus privilégiées de dom Marmion dans ses rapports avec le prochain : son grand respect de la liberté des âmes. — Son extrême libéralité. — Sa miséricorde. — Nature et grâce en dom Marmion.

CHAPITRE XI. — LE DIRECTEUR SPIRITUEL 259
Nécessité, d'après dom Marmion, de la direction spirituelle. — Action prépondérante du Saint-Esprit. — Rôle du directeur. — Le directeur ne doit pas substituer sa conscience à celle du pénitent. — Programme de direction que dom Marmion se trace à lui-même. — Directeur, il veut n'être qu'un instrument aux mains de Dieu. — Constance de sa prière pour lui et pour ses dirigés. — Sa charité ardente et humaine. — Son surnaturel détachement. — Science étendue et grande expérience : il « devine » les âmes. — Son admirable discrétion. — Comment celle-ci s'allie avec la fermeté. — Comment dom Marmion entend l'ouverture du cœur. — Empire que lui donne sur les âmes sa promptitude à la sympathie. — Son zèle pour la sanctification de ses dirigés. — Témoignage d'un carmel sur dom Marmion directeur. — Conclusion : ses idées maîtresses sur les relations fondamentales de l'âme avec Dieu.

CHAPITRE XII. — LE CARDINAL MERCIER ET DOM MARMION . 309
Débuts des relations du cardinal Mercier et de dom Columba. — Celui-ci devient confesseur du cardinal. — Intimité

croissante. — Estime du cardinal Mercier pour les fils de saint Benoît. — Témoignages d'amitié et de confiance du cardinal envers son confesseur et conseiller. — Impossibilité de démêler dans le détail l'influence de dom Marmion. — L'affaire Tyrrell. — Influence de dom Columba sur le cardinal dans le domaine proprement spirituel. — Autres amitiés de dom Marmion. — Caractère surnaturel de ses affections.

CHAP. XIII. — PROFIL DE DISCIPLE : DOM PIE DE HEMPTINNE. 337

La vie de dom Pie illustre la doctrine spirituelle de dom Marmion. — Première formation de dom Pie. — Retraite donnée par dom Marmion. — Dom Pie à Louvain : la révélation de l'amour. — La rencontre de la souffrance. — Existence active et intense vie intérieure. — La dernière « grande grâce ». — Maladie. — « Les grands mystères d'amour sont de profonds abîmes de souffrances ». — Sainte mort. — Le maître et le disciple désormais inséparables.

CHAPITRE XIV. — L'APÔTRE DU CHRIST 356

Zèle apostolique de dom Marmion. — Son amour ardent pour les âmes. — Sa bonté : Tout à tous. — Son ministère auprès des prêtres. — Zèle de dom Marmion pour la sanctification des vierges consacrées. — Son amour pour les pécheurs. — Conversion d'un prêtre apostat. — Conversion de protestants ; le petit jockey. — Générosité et optimisme. — Dom Marmion orateur. — Sa surnaturelle conception de la prédication. — Impression profonde produite par dom Columba sur ses auditeurs. — La prédication des « retraites ». — Secret de la fécondité de sa parole : l'oraison et la souffrance.

CHAPITRE XV. — L'ŒUVRE ÉCRITE 395

Indifférence de dom Marmion pour la publication de ses conférences spirituelles. — Succès extraordinaire de cette publication. — Nécessité de rechercher les raisons de ce succès. — Unité vitale et puissante de cette œuvre. — Rôle central qu'y joue la personne du Christ. — Elle appuie la vie spirituelle sur l'ensemble organique du dogme chrétien. — Œuvre tout imprégnée d'un parfum d'oraison. — Œuvre débordante de l'onction des Saintes Écritures. — Saturée de surnaturel. — Elle amorce la contemplation et pousse à l'action. — Elle est source de lumière et de joie. — Elle est mesurée par la sagesse d'une longue expérience. — Unité de l'homme et de l'œuvre.

CHAPITRE XVI. — « VIVRE EN ENFANT DU PÈRE CÉLESTE ». 430

Unité de la spiritualité en dom Marmion. — La foi, racine de toute la vie spirituelle de dom Columba. — Vive conscience qu'a dom Marmion de sa qualité d'enfant du

Père céleste par la grâce. — Sa confiance dans le Père. — Son abandon filial. — L'adoption divine nous est apportée par Jésus-Christ : point central de la spiritualité de dom Marmion. — « Passer à travers le voile de la sainte humanité de Jésus pour parvenir à la divinité ». — « Je trouve le Christ partout et en tout ». — L'Esprit-Saint, Esprit de Jésus. — « Père céleste, donnez-moi l'esprit d'adoption ! »

CHAPITRE XVII. — LES FRUITS DE L'ESPRIT D'ADOPTION. 455

La charité envers le prochain, fruit de l'esprit d'adoption. — Charité ardente de dom Marmion. — Son renoncement et sa patience. — Son abandon au Père céleste : *Dominus est*. — Son esprit de componction : « Ne me rejetez pas de votre face ! » — Sa profonde humilité : « Je signe : Miséricorde ! » — Détachement de l'écrivain et de l'apôtre. — Son acceptation des humiliations : « Entrer dans le grand silence ». — Confiance absolue de dom Marmion dans la bonté divine : « Je ne puis rien qu'en Dieu, et j'aime cette pauvreté ». — « Mon Dieu et ma miséricorde » !

CHAPITRE XVIII. — SPIRITUS PRECUM 481

La vie d'oraison chez dom Marmion. — Il va au Christ par l'Église. — Son amour de la liturgie. — Son estime de l'office divin. — Comment il s'y prépare. — Sa dévotion dans la célébration de la sainte messe. — Comment il envisage la communion eucharistique. — Son action de grâces. — Sa vive dévotion aux souffrances de Jésus — à la Vierge et aux Saints. — Estime de dom Columba pour l'oraison. — Idée fondamentale qu'il en a. — Il est préparé à la contemplation par la nature et par la grâce. — Caractères spéciaux de la contemplation en dom Marmion. — Son oraison de foi. — Suprêmes confidences.

CHAPITRE XIX. — « VERS LA MAISON DU PÈRE » 520

Dom Marmion vit en état de familiarité avec la mort. — Sentiments divers que produit dans son âme la pensée de la mort. — Sa dernière conférence spirituelle aux Bénédictines de Maredret : « Pourquoi la mort des justes est précieuse devant le Seigneur ». — Ultimes directions à quelques-uns de ses disciples : « Passer à travers le voile de la sainte Humanité de Jésus pour pénétrer dans le sein du Père ». — Ultime visite au carmel de Louvain : « Jésus, message divin de la miséricorde à la misère ». — Dernière messe, le 25 janvier, conversion de saint Paul. — Dom Marmion gravement atteint. — Administration des sacrements. — Sentiments de piété et d'abandon. — Sainte mort. — Hommage du cardinal Mercier. — Survivance. — *Ultima scripta* : son testament spirituel.

Imprimé par Desclée De Brouwer et Cie, Bruges (Belgique). — 3691.

ŒUVRES SPIRITUELLES DE DOM MARMION

Le Christ vie de l'âme

CONFÉRENCES SPIRITUELLES

Soixante-quinzième mille

Un volume in-12, XX-522 pages — **15 fr.** français.

Le Christ dans ses Mystères

CONFÉRENCES SPIRITUELLES LITURGIQUES

Quarante-cinquième mille

Un volume in-12, XIV-504 pages — **15 fr.** français.

Le Christ idéal du moine

CONFÉRENCES SPIRITUELLES
SUR LA VIE MONASTIQUE ET RELIGIEUSE

Trente-cinquième mille

Un volume in-12, XII-622 pages — **15 fr.** français.

Sponsa Verbi

La Vierge consacrée au Christ

CONFÉRENCES SPIRITUELLES

Trentième mille

Un volume in-16, XII-80 pages — **3 fr.** français.

Une âme bénédictine

D. PIE DE HEMPTINNE (1880-1907)

Seizième mille

Un volume in-16, IV-268 pages — **9 fr.**

Maredsous et Paris, Lethielleux.

97208 92
Thibaut, R. M345t
Un maitre de la vie spirit-

92
M345t

97208